BIBLIOTHÈQUE

D'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

Dirigée par M. Georges Paulet

V. DEVILLE

MANUEL

GÉOGRAPHIE

COMMERCIALE

TOME II

PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie ÉDITEURS

5, rue des Beaux-Arts, 5

…al

aci-
ires
ives
au-
s et
urs
en

stes
ant

les développements purement théoriques au souci d'une instruction réellement utile et pratique, cette Bibliothèque pourra rendre en même temps de précieux services aux industriels et aux négociants désireux de parfaire leur éducation technique et de se tenir toujours, comme leurs concurrents étrangers, au courant de la législation commerciale, des procédés et des faits commerciaux : elle constituera ainsi la véritable **Bibliothèque du commerçant.**

OUVRAGES PARUS

Code annoté du Commerce et de l'Industrie. Lois, décrets, règlements relatifs au commerce et à l'industrie, avec un commentaire tiré des circulaires ministérielles, de la jurisprudence du Conseil d'État et de la Cour de cassation, par Georges Paulet, chef de bureau au Ministère du commerce. 1891. Un volume grand in-8 sur deux colonnes, broché. . . **15** fr. Relié en demi-chagrin, plats toile. . **18** fr.

Code de Commerce et Lois commerciales usuelles, avec des notions de législation comparée, à l'usage des élèves des Facultés de droit et des Ecoles de commerce, par E. Cohendy, professeur à la Faculté de droit et à l'École supérieure de commerce de Lyon. 3e édition. 1900. Un volume in-18, relié en percaline gaufrée . . . . . . **2** fr.

Recueil des Lois industrielles, avec des notions de législation comparée, à l'usage des élèves des Facultés de droit et des écoles industrielles et commerciales, par E. Cohendy, professeur à la Faculté de droit et à l'École supérieure de commerce de Lyon. 2e édition. 1898. Un volume in-18, relié en percaline gaufrée. . . . . **2** fr.

Les Tribunaux de commerce. Organisation, compétence, procédure, par A. Houyvet, docteur en droit, ancien agréé près le tribunal de commerce de la Seine, professeur de législation commerciale et industrielle à l'École supérieure de commerce de Paris, avec une préface de M. F. Rataud, professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris. 1894. Un volume in-8, relié en percaline gaufrée. . . . . **4** fr.

Bibliothèque d'Enseignement commercial

OUVRAGES PARUS (*Suite*).

Manuel pratique des Opérations commerciales, par A. DANY, directeur de l'École supérieure de commerce du Havre, ancien chef de comptabilité, ancien professeur à la société mutuelle des employés de commerce du Havre. *Nouvelle édition. 1901.* Un volume in-8, relié en percaline gaufrée . . . . 5 fr.

Manuel de Géographie commerciale, par V. DEVILLE, agrégé, professeur au Lycée Michelet. (*Ouvrage récompensé par la Société de géographie commerciale de Paris.*) 1893. Deux volumes in-8 avec cartes et diagrammes, reliés en percaline gaufrée. . . . . 10 fr.

Précis d'Histoire du Commerce, par H. CONS, recteur de l'Académie de Poitiers, ancien professeur à la Faculté des lettres de Lille, à l'École supérieure de commerce de Lille et à l'Institut industriel du Nord. 1896. 2 volumes in-8, reliés en percaline gaufrée . . . . 8 fr.

Principes généraux de Comptabilité, par E. LÉAUTEY, professeur de comptabilité, ancien chef de bureau au Comptoir national d'Escompte, et A. GUILBAULT, ancien chef d'administration de la Société métallurgique de Vierzon. 1895. Un vol. in-8, relié en percaline gaufrée . 5 fr.

Les Transports maritimes. Éléments de droit maritime appliqué, par HAUMONT et LEVAREY, avocats, professeurs à l'Ecole supérieure de commerce du Havre. 2e édition. 1898. Un volume in-8, relié en percaline gaufrée. . . . . 4 fr.

Armements maritimes, cours professé à l'École supérieure de commerce de Marseille, par C. CHAMPENOIS, capitaine au long cours, ancien commandant aux Messageries maritimes. 1895. Deux volumes in-8 avec 140 figures, reliés en percaline gaufrée . . . . 10 fr.

Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde. Traité pratique des différents systèmes monétaires et des poids et mesures, accompagné de renseignements sur les changes et les timbres d'effets de commerce, etc., par A. LEJEUNE, directeur de l'École supérieure de commerce de Marseille. 1894. Un volume in-8, relié en percaline gaufrée. . . . . 5 fr. (*Épuisé.*)

Manuel de préparation aux concours d'entrée des Écoles supérieures de commerce, contenant le développement des programmes officiels des concours d'entrée (arithmétique, algèbre, géométrie, physique, chimie, géographie, histoire, comptabilité). *3e édition. 1899.* Deux volumes in-8, reliés en percaline gaufrée . . . . 10 fr.

Annuaire de l'Enseignement commercial et industriel. 4e année, 1895 (dernière parue). Un volume in-18, de 760 pages, cart. 3 fr.

Les frais de port en sus, à raison de 75 centimes pour l'envoi par la poste d'un volume de 4 ou 5 fr.; plusieurs volumes peuvent être réunis dans un colis postal de 3 kilogr. (85 centimes), ou 5 kilogr. (1 fr. 05), ou 10 kilogr. (1 fr. 50).

MANUEL

DE

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie.

BIBLIOTHÈQUE D'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

Publiée sous la direction de M. GEORGES PAULET

MANUEL

DE

Géographie Commerciale

ÉTUDE ÉCONOMIQUE

DES DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE

ET PARTICULIÈREMENT DE LA FRANCE

PAR

VICTOR DEVILLE

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE MICHELET

Ouvrage récompensé par la Société de Géographie commerciale de Paris

TOME II



BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1893

MANUEL

DE

GÉOGRAPHIE COMMERCIALE

TROISIÈME PARTIE

AFRIQUE SUD-ORIENTALE ET EXTRÊME-ORIENT

Chapitre Ier. — ILES DE LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE

I. — POSSESSIONS FRANÇAISES

1. — Madagascar et dépendances.

Situation, configuration et climat. — Madagascar, la plus grande des îles du monde après la Nouvelle-Guinée et Bornéo, mesure 60 millions d'hectares, 7 millions d'hectares de plus que la France. On évalue la population à 4 millions d'habitants, dont les trois cinquièmes sont esclaves. Les Hovas, d'origine malaise, les maîtres de l'île, ont reconnu, par le traité de 1885, le protectorat de la France; ils conservent cependant leur autonomie, c'est-à-dire leurs lois politiques, sociales et administratives; mais la direction de leurs relations extérieures appartient à un résident français à Tananarive. La baie de Diégo-Suarez nous est cédée en toute propriété. Nous avons le droit de circuler et de commercer sur toute l'étendue de l'île; nous pouvons louer des terres pour

une durée indéterminée, sans que le gouvernement hova ait à intervenir dans les contrats.

L'île est parcourue, dans toute sa longueur, par une longue chaîne qui se dresse près de la côte orientale et qui sert d'appui aux plateaux déchirés et tourmentés de l'intérieur, s'abaissant par terrasses étagées vers l'ouest. Ces hauts plateaux sont salubres comme tous les lieux élevés, mais on n'y parvient qu'après avoir franchi une zone malsaine, couverte de marécages, de palétuviers et de forêts impénétrables.

Madagascar, quoique située dans la zone tropicale, est dans son ensemble un pays aussi sain que Maurice et la Réunion. Sur le littoral, les chaleurs parfois excessives (34° à Tamatave), sont tempérées par les brises de la mer ; les hauts plateaux de l'intérieur (800 à 1,200^{m}) sont la partie la plus saine de l'île ; les blancs peuvent y faire souche. Nos compatriotes peuvent donc, sans avoir à redouter le climat qui n'est meurtrier que sur les côtes, justement appelées *cimetières des Européens,* s'établir sur tous les points de l'intérieur.

C'est surtout la côte orientale qui est malsaine et dangereuse pour les Européens ; le grand courant équatorial, qui baigne le rivage, refoule les eaux des torrents, obstrue leur embouchure et détermine la formation de marais insalubres ; la côte opposée, extrêmement découpée, a des baies nombreuses, vastes, profondes, offrant d'excellents mouillages ; la partie N.-O. de ce littoral, où se trouve Majunga, à l'entrée de la baie de Bambetok qui s'enfonce profondément dans les terres et reçoit les eaux d'un des plus grands fleuves, est une des plus saines de Madagascar.

Lorsque l'Algérie, qui est à nos portes, reçoit à peine annuellement 3 à 4 milliers de Français, nous ne devons pas espérer une forte immigration pour notre île de la côte orientale d'Afrique. Il suffit, pour le moment, que des associations se fondent pour la mise en valeur d'une partie du sol, pour l'établissement de voies de communication et l'assainisse-

ment des côtes. Les capitalistes trouveront, dans l'exploitation des richesses de l'île, un placement avantageux de leur argent.

Productions du sol. — Si la main de l'homme secondait tant soit peu la nature, la végétation de ces contrées triplerait rapidement les revenus de l'île. Le *riz* est la céréale la plus répandue ; les habitants en produisent plus qu'il n'en faut pour la consommation et pourraient en exporter de grandes quantités, si les moyens de communication ne faisaient pas défaut. Outre le riz, les Malgaches cultivent encore comme plantes comestibles le *manioc,* les *ignames,* les *patates,* les *arachides,* le *taro,* les *embrevades,* etc. Sur les hauts plateaux, les Européens ont introduit la plupart des *légumes* et des *fruits* de l'Europe méridionale.

Dans les plaines basses, Madagascar produit les plantes des régions tropicales, *épices, canne à sucre, indigo* et *orseille, cotonnier, caféier, arbre à caoutchouc, gomme copal,* etc. La canne à sucre, qui a fait la fortune de la Réunion et de Maurice, réussirait à merveille sur la côte orientale. Les plantes tinctoriales, *indigotier* et surtout *orseille,* si abondante qu'on l'expédie pressée par ballots, pourraient être la source de profits considérables. Le *cotonnier* se plaît particulièrement vers le S.-O., dans les endroits secs et sablonneux. Malheureusement cette culture demande des soins minutieux que l'indigène est incapable de lui donner, et aussi des capitaux qu'il ne possède pas. Une exploitation bien conduite donnerait rapidement un coup terrible aux cotonnades importées d'Amérique, tout en développant l'industrie du pays. Toute l'île est couverte de chanvre et de rafia, plante textile utilisée par les indigènes pour la fabrication d'étoffes, de bonnets et de chapeaux. Le *caféier,* introduit depuis quelques années, donne d'excellents revenus. Le *tabac* réussit partout.

On trouve de splendides pâturages dans les vallées de *Mangore,* du pays de *Buéni,* dans les plaines de *Vohémar* et de

Sambérano; ils occupent une telle étendue qu'on a comparé Madagascar à une *Normandie tropicale,* peuplée de troupeaux de bœufs; ils appartiennent à la variété des zébus ou buffles indiens. L'île approvisionne de viande les marchés de la Réunion, de Maurice et des archipels voisins; c'est à Madagascar que vont se ravitailler les vaisseaux qui naviguent dans la mer des Indes. La brebis malgache est à long poil et à grosse queue, et produit une laine plus belle que celle des moutons australiens. Tous les animaux domestiques de notre continent prospèrent dans l'île, sauf le cheval; mais, faute de débouchés, la plus grande partie de la viande est perdue, les éleveurs abattent le plus souvent les bœufs uniquement pour en sécher et vendre la peau.

Madagascar est encore riche en produits forestiers, *palissandre, acajou, bois de rose, ébène, bambou,* en *bois de teinture* et en bois de construction propres à la mâture. Le mûrier et le ricin nourrissent deux espèces de ver, fournissant une soie très belle et très résistante.

En un mot, Madagascar, grâce à la variété de ses produits et à la richesse de son sol, dont la centième partie à peine est cultivée, peut alimenter de matières premières nos principales industries et devenir, si nous voulons y porter nos capitaux et y fonder des établissements, la plus belle colonie de plantation qu'il y ait au monde.

Mines. — Les richesses minérales ne font pas défaut à notre possession de l'Afrique orientale; quelques mines de *cuivre* et d'*or* sont seules exploitées pour le compte du gouvernement; les gisements aurifères de Maevetanane, sur les bords de l'Ikoupa, sont les plus riches; il existe sur la côte N.-O., à Bavatoubé, un *bassin houiller* d'une vaste étendue: c'est là un trésor inappréciable pour une contrée où la tonne de charbon vaut 75 à 80 fr. Le *fer* est aussi abondant. Le défaut de routes arrêtera encore longtemps l'exploitation de ces mines.

Industrie. — L'industrie est encore rudimentaire et ne produit que des articles pour la consommation locale. Les tisserands malgaches fabriquent des tissus de *soie*, de *coton*, généralement solides, mais teints de couleurs éclatantes et qui servent à faire des *lambas* ; ils fabriquent aussi des vêtements, des voiles de navires et des chapeaux avec des fibres de *rafia* ou autres espèces de roseaux. Les indigènes excellent surtout dans le travail des métaux.

La côte sud-ouest présente des richesses immenses qui ne demandent qu'à être mises en valeur par nos industriels et commerçants. Le havre de *Tulléar*, abrité par un immense banc de corail, abonde en poissons de toutes sortes et d'excellente qualité; on pourrait y tenter avec succès l'industrie lucrative des *salaisons* et des *conserves*. Ce serait d'autant plus facile qu'à quelques lieues dans le Nord, on trouve de riches gisements de sel gemme. Le banc de corail qui forme le port de Tulléar abonde en crustacés, mollusques et coquillages, depuis les *casques*, qui servent à faire des camées, jusqu'aux *holothuries*, dites *trépangs*, qui sont un aliment fort apprécié des Chinois. Avec la facilité des communications dont on dispose aujourd'hui, on pourrait créer encore à Tulléar l'industrie de la préparation des holothuries et les transporter par les voies rapides vers les ports de la Chine; on réaliserait ainsi de gros bénéfices.

La richesse de l'île en plantes textiles, chanvre, coton, rafia, etc., permet l'établissement, à peu de frais, de tissages et de filatures.

Commerce. Ports. Tarifs. — La situation de Madagascar, en face de la côte sud-orientale de l'Afrique, où les transactions européennes prennent de jour en jour une activité plus grande, est une des plus favorables au développement du commerce, quoique cette île ne soit plus, depuis l'ouverture de Suez, sur la route des Indes. Aussi un grand nombre de maisons françaises, anglaises, allemandes et américaines, ont

établi des factoreries sur la côte et entretiennent un grand nombre d'agents dans l'intérieur. La maison Mantes et Borelli de Marseille vient au premier rang pour le chiffre d'affaires; citons encore les maisons Garnier, Bertram et Cie, Georges Ropes et Cie, de Boston et New-York.

Les centres principaux d'échange sont : *Tamatave,* sur la côte orientale, le port le plus animé et le plus rapproché de Tananarive, assez profond pour recevoir les plus gros navires. Le mouvement commercial s'élève à 4,500,000 fr., dont plus de 3 millions à l'importation ; — *Diégo-Suarez,* port de refuge et de ravitaillement pour la flotte ; c'est une des plus belles rades du monde, comparable à celle de Rio-de-Janeiro et de San-Francisco. Avec son double port, qui évite aux navires le passage du cap d'Ambre, Diégo-Suarez a acquis une grande importance commerciale[1]. Mais les ports de la côte orientale n'auront jamais l'importance de ceux de la côte opposée, parce que la prospérité commerciale de Madagascar dans l'avenir sera le voisinage des régions de l'Afrique équatoriale. Majunga et Hellville sont les ports qui profiteront le plus de cette prospérité future.

Majunga ou *Madsanga,* dans la baie de Bambetok, est le port le plus actif ; il est l'entrepôt de la plus grande partie des produits de l'Amérique ; c'est le port de Tananarive du côté de l'ouest. Nous possédons, près de Majunga, l'île de Nossi-Bé ; la capitale, Hellville, a une belle rade, facilement accessible ; c'est un entrepôt commercial important, desservi depuis 1889 par une ligne annexe des Messageries maritimes ; — *Tulléar,* qui possède une rade très étendue et bien abritée, est la

1. Commerce et mouvement de la navigation de Diégo-Suarez :

Importations de France			42,278f
Exportations pour la France			82,167
Importations de l'étranger			1,780,055
Exportations pour l'étranger			2,117,076
Navires français : entrées.	50	sorties .	52
Navires étrangers : — .	190	—	183

deuxième place de commerce de la côte ouest; — *Morondava* a pris beaucoup de développement; plusieurs maisons européennes et américaines y ont des comptoirs qui trafiquent sur les produits du pays, consistant en bœufs vivants, cuivre, orseille, etc.

On évalue à 60 millions de francs le commerce de Madagascar avec l'Europe et l'Amérique. Les statistiques officielles évaluent à près de la moitié la part de la France dans ce trafic; il est vrai que la douane compte pour marchandise française toute provenance de Nossi-Bé. Or, Nossi-Bé n'est approvisionné que de marchandises allemandes par la maison Oswald, de Hambourg, et de marchandises anglaises par les négociants hindous de Bombay. Les maisons françaises elles-mêmes vendent peu de marchandises françaises, dont le prix est beaucoup trop élevé pour les Malgaches. Le commerce de l'Angleterre et de l'Union américaine avec Madagascar est certainement plus considérable que le nôtre. L'Allemagne nous dispute le troisième rang.

Le gouvernement hova prélève un droit de 8 à 10 p. 100 sur tous les objets de commerce, à l'importation et à l'exportation, sauf pour les articles de papeterie.

Importations et exportations. Opérations commerciales à tenter. — L'Amérique tient le premier rang pour les *cotonnades* connues sous le nom de *toiles américaines*. Les Anglais cherchent à la supplanter en couvrant le marché d'*indiennes*, provenant directement de l'Inde, où ils ont créé d'importantes usines. Les maisons de Rouen pourraient donner à tout aussi bon marché ces articles teints à fleurs ou à dessins de couleurs voyantes, éclatantes même. Les *tissus de soie* ne se vendent que dans les villes importantes du littoral et de l'intérieur; nos soieries sont les plus recherchées, mais l'Allemagne nous fait une grande concurrence avec les soieries communes fabriquées à Creveld ou achetées en Suisse. Les *lainages* ne sont employés que dans l'intérieur; *Majunga* est

le principal entrepôt pour cet article. La prudence exige que les commerçants ne fassent que les envois strictement nécessaires pour la saison, car il est difficile de préserver ces étoffes des ravages des mites. Les *confections*, même celles de seconde main, *vieux galons, vieilles épaulettes, articles d'uniforme*, sont surtout demandées par les Hovas. Une maison qui s'occuperait d'acheter les soldes des grands magasins pour les expédier à Madagascar, retirerait de beaux bénéfices, à la condition de vendre à des prix modérés. Les *parapluies* et *ombrelles* sont d'un écoulement facile; c'est l'Angleterre et l'Allemagne qui ont accaparé ce commerce avec leurs produits de qualité inférieure. Les *articles de quincaillerie* et les *outils* sont presque exclusivement fournis par les industriels français; l'Angleterre nous dispute la place pour ces articles. C'est l'Angleterre et l'Allemagne qui vendent les *armes à feu*, la *poudre* et le *plomb de chasse*, fort appréciés sur tout le littoral. L'Angleterre approvisionne Madagascar de *médicaments*, sulfate de quinine, carbonate de soude, bichlorure de mercure, etc. L'*acide sulfurique*, employé pour la coagulation du caoutchouc, vient en grande partie de Marseille.

Au nombre des exportations, les *bœufs* vivants qui approvisionnent les marchés des Comores, de Nossi-Bé, de la Réunion et de Maurice, viennent en première ligne. Un vapeur français parcourt constamment la côte et échange contre des bœufs les produits que ces colonies ont en entrepôt. On n'a pas encore essayé d'exporter du bétail de Madagascar en Europe; cette entreprise pourrait donner de gros bénéfices, le prix d'achat d'un bœuf variant de 30 à 35 fr. Les Américains sont les seuls exportateurs de *peaux* de bœufs salées et séchées (90 à 100 fr. les 100 kilogr.). Ce commerce se fait par échange contre des cotonnades, de sorte que les navires sont assurés d'un fret tant à l'aller qu'au retour. Nos commerçants auraient intérêt à imiter en cela les Américains. Le *riz*, la *gomme*, le *caoutchouc* (1 million de francs), les *plantes tincto-*

riales donnent lieu à un commerce qui prend d'année en année plus d'extension. La *rabanne* fait l'objet d'un trafic important ; on l'emploie communément en France comme tapis de table, portières, rideaux, etc.

Monnaies. — Sauf dans les grands centres ou dans les baies importantes, le commerce se fait par échanges de produits. La pièce de 5 fr. est la seule monnaie en circulation. « Dans le commerce de détail, pour remplacer la petite monnaie, on coupe la pièce de 5 fr. en un nombre indéfini de fragments, dont la valeur est déterminée au poids... Le Malgache un peu commerçant a toujours avec lui les poids et la balance. » (Bainier, *l'Afrique*.)

Conclusion. — Notre infériorité à Madagascar, au point de vue commercial, par rapport à l'Angleterre et à l'Union américaine, résulte de la rareté des capitaux engagés, du manque d'établissements de crédit et de la cherté de nos produits fabriqués. Nos commerçants, ne disposant pas d'avances assez fortes, vendaient à vil prix, aux négociants anglais de Maurice et du Cap, les produits d'exportation pour l'Europe. Ces possessions anglaises étaient ainsi devenues les véritables entrepôts de Madagascar ; nos produits d'importation ne parvenaient à Madagascar que par l'intermédiaire des mêmes négociants, ce qui en augmentait le prix et rendait la concurrence étrangère facile. L'installation dans plusieurs centres de succursales du Comptoir d'escompte et la création de nouvelles lignes rattachant directement la France à la grande île africaine auront pour conséquence d'augmenter les transactions avec Madagascar. Les Malgaches ne sont pas des clients riches ; à leurs yeux, la première qualité d'un produit fabriqué c'est le bon marché ; la transformation de l'outillage de notre industrie nationale et l'emploi de matières inférieures s'imposent aux industriels qui voudraient fabriquer des objets d'exportation pour ces peuples de l'Afrique.

2. — La Réunion.

Population. Climat.—La Réunion, plus petite (2,000 kil. c.) qu'un département français, était déserte lorsque nous en avons pris possession en 1642. Les colons, presque tous d'origine française, Normands, Bretons, Saintongeois, n'ont cessé d'augmenter en nombre ; quelques centaines de blancs, établis au XVIIe siècle dans cette île, forment aujourd'hui une population créole de 80,000 âmes. La population totale de l'île est d'environ 176,000 habitants, Hindous, Malgaches, Chinois, etc. (80 hab. par kil. c.). L'île nourrit donc une population plus dense que la moyenne de la France. Le climat, très sain d'ailleurs, est celui des régions tropicales avec deux saisons : la saison sèche et l'hivernage. Les Européens vont passer la saison de l'hivernage sur les plateaux, où la température est douce.

Productions. — La Réunion cultive surtout les plantes tropicales, *canne à sucre, vanille* et *café*. L'étendue des plantations de canne a diminué depuis la crise sucrière, 39,000 hectares au lieu de 50,000 ; la production, qui en 1862 était de 75,000 tonnes, n'est plus que de 30,000 à 40,000. La vanille est un des principaux articles d'exportation ; la production, supérieure à celle de tout autre pays, s'est élevée à plus de 70,000 kilogr. en 1887. Les premiers plants de café furent apportés dans l'île vers 1777 ; au commencement de ce siècle, elle en produisait jusqu'à 3,500,000 kilogr. ; elle en récolte à peine aujourd'hui le quart ou le cinquième. Les Réunionais, qui voudront voir renaître l'ancienne prospérité, devront revenir à la culture du café et poursuivre les essais récemment tentés de plantations d'*arbres à quinquina* (27,000 arbres en 1888) et de la *vigne*. Le climat de la Réunion permet d'obtenir des vins capiteux et fins, comme ceux

de Madère et du Cap. La culture de la *ramie* sera encore une nouvelle source de richesse pour l'île.

Les plantes vivrières, *blé, maïs, riz, manioc,* ne sont cultivées que sur quelques centaines d'hectares et ne suffisent pas à la nourriture de la population : l'Inde fournit le riz, qui est le fond même de la nourriture des créoles ; Madagascar, la *Grande Terre,* la viande. La Réunion, malgré sa fertilité, ne produit même pas assez de *fruits* pour sa consommation. — L'industrie consiste dans la fabrication du sucre et du rhum.

Commerce. Tarifs. — La crise intense dont souffre depuis longtemps la Réunion se traduit par une diminution de près de la moitié dans le chiffre du commerce général qui, de 93,502,000 fr. en 1860, est tombé à 43 millions en 1884 et à 35 en 1889[1]. La colonie exporte surtout des produits agricoles, *canne à sucre, café, vanille,* du *sucre* et du *rhum.* Les importations comprennent des *vins, liqueurs, denrées alimentaires,* principalement des *conserves,* et des produits fabriqués, *cotonnades, soieries, lainages, modes, métaux,* etc.

Sous le régime de la liberté absolue, qui fut substitué de 1866 à 1884 au régime du monopole, les produits français étaient frappés des mêmes droits que les produits étrangers ; les avantages que les tarifs antérieurs accordaient à nos marchandises étant supprimés, les importations de la France dans la colonie fléchirent de 25,800,000 fr. à 8,000,000. Les industriels et commerçants français se sont justement émus de cette situation. Nantes et Rouen ont réclamé, la première pour ses salaisons, la seconde pour ses cotonnades. La France s'est d'ailleurs imposé de lourds sacrifices pour la colonie ; elle l'a dotée de bonnes routes (230 kil.),

1. Commerce de la Réunion en 1889 :

Importations	21,262,367f
Exportations	13,901,601
	35,163,968f
Commerce avec la France .	21,804,477

d'un chemin de fer de 120 kilom. qui contourne la moitié de la côte ; elle a construit, à très grands frais (57 millions), le seul port de refuge que possède la Réunion, la *Pointe-des-Galets* ; enfin elle a accordé un traitement de faveur aux sucres de canne, qui entrent dans nos ports (44 fr. les 100 kilogr. au lieu de 100 fr.). En retour de ces avantages, nos produits ne sont pas soumis aux taxes douanières qu'acquittent les marchandises étrangères. La part de la France, dans le commerce de la Réunion, dépasse actuellement 21 millions de francs.

Saint-Denis, la Pointe-des-Galets, Saint-Paul et Saint-Pierre, sont les ports les plus actifs et les principaux marchés de la Réunion. Le mouvement de la navigation est de 390 navires environ, jaugeant un peu plus de 400,000 tonnes; près de 280 sont français[1].

3. — Autres établissements de l'Océan Indien.

En dehors de Madagascar et de la Réunion, la France possède, dans l'Océan Indien, *Sainte-Marie de Madagascar* (10,000 hab.), *Nossi-Mitsiou, Nossi-Bé, Mayotte* et les *Comores* (2,067 kil. c., 50,000 hab.).

Nossi-Bé (200 kil. c. et 10,000 hab., dont 200 Français venus pour la plupart de la Réunion) est le plus prospère de ces établissements. La ville la plus importante, *Hellville*, compte un millier d'habitants. Là sont établies les trois seules maisons européennes qui détiennent tout le commerce: Mantes et Borelli de Marseille, Oswald et Cie de Hambourg, Ropes et Cie de Boston. La prospérité de Nossi-Bé, comme

1. Mouvement de la navigation en 1889 :

Navires français : entrées. .	144	sorties .	134
— étrangers : —	58	—	55
Totaux . . .	202		189

d'ailleurs de toutes nos possessions de cette partie de l'Afrique, dépend du recrutement des travailleurs. Les indigènes se refusent à tout labeur régulier, et les planteurs trouvent difficilement des bras en nombre suffisant. Une convention a été signée avec le Portugal, en 1881, pour nous permettre d'engager dans ces possessions des ouvriers agricoles que l'Angleterre nous refuse de laisser prendre dans ses colonies ; mais des agents du gouvernement anglais ont fait échouer ces tentatives de recrutement. Aussi la plus petite partie des terres (environ 2,500 hectares à Nossi-Bé) est cultivée dans nos établissements, et cependant toutes ces îles sont propres à la production des denrées coloniales, *canne à sucre, café, vanille*, etc.

Nous faisons avec ces établissements un commerce de 1 à 2 millions de francs, consistant en *canne à sucre, indigo, vanille, riz*, sur un commerce général qui atteint près de 6 millions de francs ; nous payons les produits indigènes que nous importons avec des marchandises achetées en grande partie en Angleterre, en Allemagne ou en Amérique[1].

1. Commerce de Mayotte :

Importations	587,906f
Exportations.	1,273,363
Total	1,861,269f
Commerce avec la France. .	1,446,096

Commerce de Nossi-Bé :

Importations	1,936,549f
Exportations	1,450,185
Total	3,386,734f
Commerce avec la France. .	249,112

Commerce de Sainte-Marie de Madagascar :

Importations	145,795f
Exportations	282,492
Total	428,287f
Commerce avec la France. .	208,419f

II. — POSSESSIONS ANGLAISES

Maurice, Seychelles, Amirantes et Sokotora.

Maurice. — *Maurice,* l'ancienne Ile de France (1,914 kil. c., 360,360 hab., 188 hab. par kil. c.), est plus riche, plus peuplée et beaucoup plus prospère que sa voisine, la Réunion. La superficie des terres cultivées dépasse presque du double celle de l'île sœur, aussi a-t-elle une plus grande importance économique. Les cultures sont à peu près les mêmes : les plantations de *canne à sucre* n'ont pas diminué, comme à la Réunion, parce que les planteurs de Maurice ont pu se procurer la main-d'œuvre à bon marché, grâce à l'immigration indienne, et que leurs débouchés sont plus étendus. La production du sucre varie de 80,000 à 100,000 tonnes. La *vanille, l'huile de coco,* les *fibres d'aloès,* figurent aussi au premier rang parmi les produits exportés.

Maurice, comme la Réunion, ne cultive pas assez les plantes vivrières, *riz, maïs, légumes, fruits.* La plus grande partie du riz consommé vient du Bengale ; c'est à Madagascar que les Mauriciens vont s'approvisionner de viande ; des navires dits *Bullockers,* vont de Port-Louis à Tamatave pour le transport des bœufs.

Les principales industries de l'île sont les *sucreries* (environ 250) et les distilleries, produisant 25,000 hectolitres de rhum d'une valeur de 4 à 5 millions de francs.

De nombreuses routes et deux voies ferrées sillonnent Maurice. Ces dernières partent de Port-Louis, la capitale, et aboutissent à la côte opposée. Maurice a encore sur la Réunion l'avantage de posséder un port naturel, profond et bien abrité, où les navires peuvent se réfugier pendant les tempêtes redoutables de ces régions ; c'est *Port-Louis,* que visitent annuellement près de 1,000 navires jaugeant plus de 700,000 tonnes. *Mahébourg* est la seconde place de commerce.

L'île jouit d'une grande liberté commerciale ; tous les produits entrent en franchise ; aussi le commerce s'est considérablement développé ; il dépasse 150 millions de francs. La colonie importe des *céréales,* du *bétail,* des *tissus,* de la *quincaillerie,* et exporte des produits de son sol. Nous importons dans notre ancienne Ile de France, des *vins,* de la *mercerie* et des *modes*. Nous ne venons qu'au quatrième rang parmi les pays importateurs, après l'Angleterre, l'Australie et l'Inde.

Seychelles, Amirantes et Sokotora. — De l'île Maurice dépendent les *Seychelles* et les *Amirantes* (347 kil. c., 15,600 hab.). Les principales cultures de cet archipel sont le *riz,* la *canne à sucre,* le *café,* le *coton,* le *tabac ;* la *vanille,* la *noix de coco* sous forme de *coprah,* les écailles de tortues sont les principaux articles d'exportation. — Le commerce, qui s'est élevé jusqu'à 20 millions, a diminué depuis quelques années, par suite de la maladie des cocotiers. Il se concentre à *Port-Victoria,* appelé jadis *Mahé* du nom du gouverneur de notre ancienne Ile de France.

Sokotora, possession anglaise, surveille l'entrée du golfe d'Aden. Elle produit des *fruits* exquis (oranges, dattes, etc.) et des fibres d'*aloès*.

Chapitre II. — AFRIQUE AUSTRALE ET ORIENTALE

I. — COLONIE DU CAP ET RÉPUBLIQUES SUD-AFRICAINES

Configuration. Climat. Population. — L'Afrique australe est cet immense territoire de forme triangulaire qui, baigné par l'Océan Atlantique à l'ouest et l'Océan Indien au sud et à l'est, pénètre dans l'intérieur jusqu'au tropique du Capricorne. Elle offre une grande analogie avec notre Algérie. Nous y trouvons, comme dans cette partie de l'Afrique, trois zones juxtaposées : une région légèrement accidentée, propre

aux cultures et située près de la côte ; un plateau, le *Karrou*, où pousse une herbe courte, qui convient surtout à l'élevage du mouton, et enfin un désert, le désert de *Kalahari*, moins aride que le Sahara. La sécheresse est le caractère dominant dans le climat du Cap, comme en Algérie, et les étés y sont aussi très chauds. Les vents humides soufflent de l'Océan Indien ; les versants tournés vers l'est, Natal, Zoulouland, Transvaal, sont mieux arrosés ; dans cette région réussiront surtout le coton, la canne à sucre, le riz, l'indigo, qui veulent, avec des chaleurs fortes, une humidité suffisante. La région de l'ouest, dont le climat est plus sec, convient surtout à la culture de la vigne. L'Afrique australe est une des contrées les plus saines de l'Afrique ; la fièvre jaune et le choléra y sont inconnus. Elle sert de sanatorium aux troupes anglaises affaiblies par un long séjour dans l'Inde. C'est assez dire que les Européens s'y acclimatent facilement. Les premiers colons établis dans cette partie de l'Afrique sont des Hollandais, désignés sous le nom de *Boërs* ; ils ont été les premiers pionniers de l'Afrique australe ; à eux revient l'honneur d'avoir semé les premiers germes de la civilisation dans cette partie de la grande péninsule. Quelques Français, chassés par la révocation de l'Édit de Nantes, ont, sinon planté la vigne, du moins appris aux indigènes à la cultiver.

Toute cette partie de l'Afrique, comprenant la *colonie du Cap*, la *Cafrerie indépendante*, le *Zoulouland*, la république du *Fleuve-Orange*, le *Transvaal*, le *Betchouanaland*, et les territoires nouvellement acquis dans la région du Zambèze, appartiennent à l'Angleterre ; c'est un domaine immense d'une superficie de plus de 2 millions de kilomètres carrés.

La population de ce territoire dépasse 3 millions d'habitants ; partout la population blanche est en minorité effrayante : dans la colonie du Cap, on compte 340,000 blancs contre 900,000 habitants de couleur. La proportion est à peu près la même dans les autres États, sauf cependant dans

la république du Fleuve-Orange, qui a 61,000 blancs et 73,000 noirs.

Agriculture. — Bien que les meilleures terres soient cultivées, il y a place encore dans l'Afrique australe pour de nombreux immigrants. La superficie des terres exploitées est de 40 à 50 millions d'hectares seulement, et l'étendue des terres qui peuvent être cultivées est au moins du triple, en y comprenant les territoires nouvellement annexés. La couronne dispose de 20 à 30 millions d'hectares de terres cadastrées qui sont en vente. L'acheteur doit s'engager à payer annuellement le vingtième du prix d'évaluation. On a découpé, dans les districts occidentaux, des domaines de petites dimensions, vendus à des acquéreurs dont les propriétés ne dépassent pas 200 hectares.

L'Afrique australe n'est pas, comme l'Algérie, un pays à céréales ; elle produit cependant les céréales d'Europe, *blé, orge, avoine, maïs, riz,* mais en quantité insuffisante pour les besoins de la population[1]. Le *sorgho* est la céréale que cultivent de préférence les Basoutos.

La *vigne* trouve, dans la partie occidentale du Cap, les conditions de climat et de température qui rappellent à certains égards la région méditerranéenne : pluies printanières favorables au développement des bourgeons, étés chauds et secs qui hâtent la maturité des fruits. Les vins de *Constance* (*hawpot,* stein, muscadel) ont une réputation méritée. Au temps de la prospérité de cette culture, le Cap exportait annuellement 50,000 hectolitres, sur une récolte totale de 2 millions

1. Production des céréales :

	COLONIE DU CAP.	ALGÉRIE.
	quint. mét.	quint. mét.
Froment . . .	1,031,315	5,774,032
Orge	153,175	8,219,913
Maïs	562,886	63,317
Avoine	210,716	573,034

d'hectolitres. En 1854, l'oïdium a détruit une grande partie du vignoble, et de nos jours, le phylloxera menace ce qui reste. La production a aujourd'hui considérablement diminué ; elle n'est que de 256,000 hectolitres ; l'exportation ne dépasse pas 3,000 hectolitres. Une industrie de grand avenir, au Cap, est la préparation des raisins secs ; le climat s'y prête admirablement, et le produit, pour peu qu'on lui donne les soins voulus, est de premier ordre et défie toute concurrence.

La *canne à sucre* réussit admirablement dans les districts chauds et humides de l'est ; elle couvre environ 12,000 hectares, produisant 190,000 quintaux métriques. Le *coton* est aussi cultivé dans la même région, mais sur une moins grande étendue ; il demande des soins minutieux et surtout des capitaux.

Les Anglais ont introduit, dans leurs possessions sud-africaines, le *thé* et l'*opium*, qui donnent lieu déjà à un commerce considérable. C'est sur les flancs du Drakenberg, sur lesquels se déversent les nuées de l'Océan Indien, qu'ont été faites les plantations de thé. L'*opium* de l'Afrique australe peut soutenir la comparaison avec celui de l'Inde.

Le *tabac* est cultivé partout ; celui du Transvaal est de qualité excellente et recherché dans l'Afrique australe.

Animaux domestiques. — L'élevage est actuellement la principale source de richesse de la colonie du Cap et des républiques hollandaises. Le climat exerce aussi son influence sur la répartition géographique du bétail : sur les pâturages courts et secs des plaines et des plateaux de l'ouest paissent de nombreux troupeaux de moutons ; le gros bétail est surtout élevé dans la région plus humide de l'est.

L'élevage du *mouton* donne les meilleurs revenus. Le mouton indigène à grosse queue est particulièrement apprécié pour la boucherie ; on en compte près de 2 millions. Mais ce sont surtout les moutons à laine fine qui sont nombreux, 13 à 14

millions, et cependant ils ont diminué depuis quelques années, par suite de la concurrence des laines de la Plata et de l'Australie, qui ont plus de lustre et sont plus longues. L'exportation des laines s'élève à 20 ou 25 millions de kilogrammes, valant 40 millions de francs; c'est à peu près le dixième de ce qu'exporte l'Australie. On a acclimaté au Cap la *chèvre d'Angora* [1]; le *mohair* ou poil de chèvre de l'Afrique australe égale en finesse et en moelleux celui de la Turquie d'Asie. L'élève de l'*autruche* en parcs fermés a pris, depuis quelques années, un développement considérable; le nombre de ces animaux, qui n'était en 1865 que de 80, dépasse maintenant 80,000. Le Cap exporte 130,000 kilogr. de plumes; leur valeur a diminué par suite des caprices de la mode.

Le *gros bétail* est relativement peu nombreux, 313,000 chevaux, 1 à 2 millions de bœufs. La race chevaline issue de la Plata a été grandement améliorée. Le bœuf indigène des Hottentots a été aussi modifié par des croisements avec des races tirées d'Angleterre et de Hollande. Bœufs et chevaux ont surtout à redouter, dans la vallée du *Limpopo,* les ravages de la mouche *tsétsé,* fléau des plaines tropicales africaines.

Richesses minérales. — Peu de contrées ont des richesses minérales plus nombreuses et plus variées que les États de l'Afrique australe; métaux précieux et métaux ordinaires sont également abondants.

Les mines les plus importantes sont celles de *diamants* dans le Griqualand, près du confluent du fleuve Orange et du Vaal. Elles ont été découvertes en 1870. La *fièvre du diamant,* comme en Amérique celle de l'or, a fait affluer dans cette région de nombreux émigrants. L'exploitation de ces placers diamantifères, les plus riches du monde, a fait surgir en peu d'années la ville de *Kimberley,* reliée aujourd'hui au Cap par une voie ferrée. On évalue à 1 milliard 680 millions de francs

1. Environ 2,400,000.

la valeur vénale des diamants extraits de 1871 à 1890[1]. Une compagnie française s'est constituée pour l'exploitation des terrains diamantifères concédés.

La colonie du Cap est au premier rang parmi les pays producteurs de diamants : l'Inde n'en fournit à peu près plus aujourd'hui; Bornéo n'en a jamais produit beaucoup; le Brésil seul peut entrer en ligne de compte. D'après des renseignements puisés à des sources commerciales, la production annuelle serait de 10 à 12 kilogrammes. En prenant le chiffre de 12, on constate que depuis 1729, date de la découverte de ces mines, jusqu'en 1890, ce pays n'a produit que deux tonnes de diamants, soit le cinquième de la production de l'Afrique australe pendant 20 ans.

Il y a quelques années, on a reconnu l'existence de nombreux *gisements aurifères* sur divers points du territoire du Transvaal; les plus riches sont compris entre *Prétoria* et *Potchefstroom;* ils sont connus sous le nom de mines du *Kaap,* du *Witwatersrand,* de *Komati,* de *Krugersdorf,* de *Roodepoort,* de *Schoomspruit,* de *Malmani,* etc.

---

1. Valeur des diamants extraits depuis 1887 :

1887.	103,507,000f	1889.	70,572,373f
1888.	92,222,220	1890.	63,271,879

Voici, d'autre part, la production des champs de diamants de l'Afrique australe de 1883 à 1890. Aucune statistique n'a été faite de 1871 à 1883; mais des évaluations sérieuses permettent d'estimer la production à une quantité au moins égale à celle de 1883 à 1890.

1883	2,312,234	carats,	soit	374,007	kilogr.
1884	2,204,786	—	—	451,981	—
1885	2,287,261	—	—	468,888	—
1886	3,047,639	—	—	624,759	—
1887	3,647,859	—	—	747,614	—
1888	3,565,780	—	—	730,984	—
1889	2,755,204	—	—	564,816	—
1890	2,195,112	—	—	450,000	—

soit au total 22,014,915 carats, c'est-à-dire 4,533 kilogr.

Voici quelles ont été depuis 20 ans les exploitations d'or dans l'Afrique du Sud :

1871	10,325f	1881	448,800f
1872	39,250	1882	551,000
1873	24,500	1883	761,425
1874	987,050	1884[1]	975,125
1875	1,186,300	1885	1,733,575
1876	1,292,675	1886[2]	3,427,000
1877	1,684,875	1887	5,912,175
1878	983,500	1888	22,402,350
1879	755,375	1889	36,044,275
1880	561,250		

Dans ce total les mines du Witwatersrand forment, depuis 1886, l'appoint le plus considérable. Leur essor a été extrêmement rapide. Les résultats connus des premiers mois de 1890 montrent que la production continue à s'accroître constamment. La production moyenne dépasse 4 millions d'or par mois, chiffre supérieur à celui de tous les mois précédents.

Des sociétés se sont aussitôt constituées pour l'exploitation de ces bancs aurifères; des émigrants ont accouru de tous côtés et de nombreuses villes s'élèvent dans cette région naguère encore inhabitée. *Johannesburg,* dans la région minière du Kaap, fondée en 1887, était peuplée de 10,000 habitants peu après sa fondation; elle en compte aujourd'hui plus de 20,000. Le pays se défriche et se cultive en même temps; autour de ces centres populeux apparaissent les cultures.

Les mines de *cuivre* sont exploitées depuis longtemps[3]; on extrait surtout ce minerai du pays de *Namaqua;* le principal

1. Découverte de Kaap.
2. Découverte de Witwatersrand.
3. Production du cuivre :

1886.	18,862	tonnes.
1887.	27,400	—
1888.	29,712	—

centre d'exploitation est *Ookiep,* rattaché à *Port-Nolloth* par une voie ferrée. La production s'est élevée en 1888 à 29,000 tonnes d'une valeur de 29 millions de francs. Le *fer,* le *cobalt,* le *plomb argentifère,* ne sont extraits encore qu'en petite quantité.

La *houille* ne manque pas dans les colonies du Cap et dans les républiques sud-africaines. Le *Natal* et le *Transvaal* sont riches en gisements de charbon dont l'exploitation n'augmentera qu'autant qu'on établira des voies ferrées et des manufactures. C'est à *Newcastle,* dans le Natal, qu'est le principal centre d'extraction de charbon de terre.

Industrie. — L'agriculture occupe, dans un pays neuf comme l'Afrique australe et dont le sol est très fertile, le plus grand nombre de bras ; cependant l'industrie a pris depuis quelques années, grâce à des mesures prohibitives, quelque essor. Dans un pays qui produit de la laine d'excellente qualité et en abondance, les colons ont songé d'abord à établir des *tissages* de laine et des *fabriques* de drap. Mais les industries les plus actives sont encore celles qui transforment les produits du sol, *minoteries, tanneries, mégisseries, raffineries,* ateliers pour la construction des chars, etc.

Voies de communication. — L'exploitation des mines a donné une vive impulsion à la construction des routes et voies ferrées. L'Afrique australe possède 15,000 kilomètres de routes bien entretenues, dont quelques-unes ont été prolongées jusqu'à la région du Zambèze. Les voies ferrées rendent plus de services ; 3,000 kilomètres sont déjà construits. Ce sont surtout, comme dans notre colonie de l'Afrique septentrionale, des chemins de fer de pénétration ; ils unissent les ports de la côte aux villes de l'intérieur ; de *Port-Nolloth,* de *Port-Élisabeth,* de *East-London,* de *Port-Natal,* partent des voies ferrées qui s'engagent par de fortes rampes dans les plateaux de l'intérieur, afin d'amener vers la côte anglaise du Cap les laines, l'or et les autres richesses minérales exploitées, et de

faire des ports britanniques les grands marchés de l'or de l'Afrique, comme ils le sont déjà des diamants et des laines. Le plus important de ces chemins de fer est celui qui part du *Cap,* atteint *Kimberley,* par *Beaufort* et *Hopetown,* et doit se prolonger jusqu'à la vallée du Zambèze; il s'arrête actuellement à *Mafeking* et doit être prolongé jusqu'à *Shoshong.*

Les produits du Transvaal ne peuvent atteindre la côte que par deux routes : la voie du Cap et de Kimberley et la voie de la baie de Delagoa. La première est la plus longue et la plus coûteuse; celle de Delagoa Bay est la plus courte et par cela même la plus naturelle. Elle part de *Lorenzo-Marquès,* le port de Delagoa, sûr, profond et accessible à toute époque de l'année, et doit aboutir à Prétoria, capitale de la république sud-africaine, dont la frontière est à peine à 60 kilomètres en ligne droite de la baie de Delagoa; enfin les marchandises, en vertu d'une convention du gouvernement portugais à qui appartient la baie, n'acquittent qu'un droit de 3 p. 100 de leur valeur, tandis que par le Cap ils sont beaucoup plus élevés.

Le mouvement des ports a bien diminué depuis l'ouverture du canal de Suez; la colonie n'est plus sur la route maritime que suivent les paquebots et les steamers qui vont d'Europe dans l'Extrême-Orient. On évalue le tonnage total, entrées et sorties, à près de 5 millions et demi, dont plus de 5 millions appartiennent à la marine anglaise [1].

Commerce. — Le commerce des colonies du Cap et des

---

1. Mouvement des ports en 1889 :
Le Cap, 1,400 navires dont 900 bateaux à vapeur presque tous anglais; tonnage du port, 1,975,000 tonnes.
Port-Elisabeth, 891 navires jaugeant 1,568,000 tonnes.
Port-Natal, 624 navires jaugeant 444,850 tonnes.
East-London, 669 navires jaugeant 1,409,726 tonnes.
Mosselbay, 441 navires jaugeant 745,241 tonnes.

Mouvement général :

Entrées. . .	1,654 navires jaugeant		2,719,178t
Sorties . . .	1,659 —	—	2,708,046
			5,427,224t

républiques sud-africaines est de 370 millions de francs, dont 260 pour le Cap et ses dépendances, Natal, Cafrerie et Zoulouland, 50 millions pour la république du Fleuve-Orange et 60 pour la république du Transvaal.

Les *laines* figurent au premier rang parmi les articles exportés ; puis viennent l'*or,* le *minerai de cuivre,* les *plumes d'autruche,* les *peaux,* le *sucre de canne* et les *vins*. Les *diamants* ne figurent pas dans les statistiques des douanes, parce qu'ils sont expédiés par l'entremise de la poste.

Les importations comprennent les *tissus de coton, laine* et *soie,* des *articles de mode* et de *mercerie,* des *cuirs ouvrés,* des *objets de quincaillerie,* des *denrées alimentaires* et *coloniales,* des *machines,* etc. Elles sont légèrement supérieures aux exportations pour les possessions anglaises; le contraire a lieu pour les autres républiques.

La part de l'Angleterre dans ce mouvement commercial dépasse 320 millions. Londres reçoit la majeure partie des produits de la colonie ; c'est le marché des laines, des plumes d'autruche et des diamants de l'Afrique australe. Les manufactures anglaises fournissent les produits industriels qu'achètent les colons du Cap.

Les Allemands, établis sur la côte occidentale, depuis l'embouchure du Counéné jusqu'à celle du fleuve Orange, et sur la côte orientale, entretiennent avec l'Afrique méridionale des relations commerciales qui prennent d'année en année plus d'importance; c'est Hambourg qui concentre tout ce commerce; ce port est le point d'attache des paquebots de la Compagnie Wœrmann qui desservent cette partie de l'Afrique.

Échanges de la France avec l'Afrique australe. Moyens de les développer. — Le commerce direct de la France avec le Cap est presque nul. C'est Londres qui est devenu pour nos industriels et commerçants le marché des laines, des plumes d'autruche et des diamants de l'Afrique australe. Madagascar est une position admirable pour les maisons de commerce

qui tenteraient d'ouvrir à leurs produits les marchés des colonies du Cap. Les articles français les plus appréciés sont les *vins*, les *cognacs*, les *sardines*, les *jouets*, la *bijouterie* et quelques objets de fantaisie.

Pour développer nos échanges avec l'Afrique anglaise, il faudrait établir dans le pays une maison française pourvue de capitaux, ou, à défaut, un agent d'une compagnie française, fondée spécialement pour l'extension de notre commerce dans l'Afrique australe. « Une compagnie hollandaise a déjà été établie, dans un but analogue, à Amsterdam en 1882. Son capital est de 1,050,000 fr., dont il a été versé 630,000 fr. Elle a des agences au Cap, à Natal et dans la république sud-africaine. Les affaires ont pris depuis quelque temps un grand développement. Elle a donné 5 p. 100 de dividende en 1884 et 1885, et 6 p. 100 en 1886. Une banque hollandaise va être créée à Prétoria avec un capital de 15 millions. On parle également d'une société de commerce au capital de 250,000 fr., en formation à Genève pour opérer en Afrique. Ce sont là de bons exemples à suivre [1]. »

Tarifs douaniers. — Les tarifs sont différents pour chacun des États de l'Afrique australe : au Cap, le sucre paie 3 sh. 3 d. par 100 livres anglaises ; les armes, 25 fr. par fusil ou canon de fusil, 6 fr. 25 c. par pistolet ou canon de pistolet ; la poudre, 0 fr. 63 c. par livre anglaise ; les cartouches vides et amorces, 12 p. 100 *ad valorem* ; les instruments agricoles, 10 p. 100 de leur valeur, et le savon, 4 sh. 2 d. par 100 livres. Au Transvaal, les marchandises sont frappées d'un droit uniforme de 5 p. 100 de la valeur et d'un droit spécifique qui varie suivant la nature des produits. Il n'est fait exception à cette règle qu'en faveur des animaux domestiques, de la musique, des livres, des dépouilles d'animaux tués à la chasse, des billets de banque qui sont admis en franchise, et depuis

1. *Bulletin consulaire français* de juin 1888. Aubert, consul au Transvaal.

le 15 septembre 1887, en faveur des machines et mécaniques de toutes sortes, qui payent un droit unique de 2 et demi p. 100 de la valeur[1].

Quels que soient l'esprit d'indépendance des Boërs de l'État libre d'Orange et de la république sud-africaine et l'énergie avec laquelle ils ont lutté contre l'Angleterre, tout fait prévoir qu'une *fédération commerciale* s'établira entre le Cap et les États Boërs; ce sera la mainmise de l'Angleterre sur les deux républiques de l'Afrique méridionale déguisée sous le nom d'Union douanière.

II. — POSSESSIONS ANGLAISES, ALLEMANDES ET PORTUGAISES DE L'AFRIQUE ORIENTALE

Partage de l'Afrique sud-orientale. Traité anglo-allemand. — La question africaine a longtemps préoccupé les esprits en Angleterre et en Allemagne, et suscité des polémiques ardentes; les deux nations se trouvaient en compétition pour des territoires auxquels elles prétendaient avoir chacune des droits, et un accord paraissait difficile à établir entre l'appétit territorial du jeune empire allemand et le droit de suzeraineté auquel l'Angleterre prétend sur le continent noir, qu'elle considère comme moralement annexé à son empire colonial, après les exploits des Speke, des Grant, des Burton, des Livingstone, des Gordon, des Stanley. « Il y a ensuite l'intérêt commercial, cet appétit insatiable d'expansion, cette soif de débouchés nouveaux, ce besoin d'accroître sans cesse l'étendue des marchés où Manchester peut écouler ses cotonnades, et Birmingham, ses armes à feu. Il y a enfin ce zèle missionnaire sur la réalité duquel il importe de ne pas se méprendre, qui n'est nullement à confondre avec les ambi-

1. Voir *Bulletin consulaire* de juin 1888.



Afrique sud-orientale, d'après le traité anglo-allemand.

tions commerciales ou territoriales proprement dites, bien qu'il les serve souvent, et qui a pour organes de grandes et puissantes sociétés auxquelles ne font défaut ni l'argent, ni l'appui de l'opinion, ni les agents dévoués[1]. » On sait comment le récent traité anglo-allemand (juin 1890) a partagé l'Afrique sud-orientale et délimité la sphère d'influence de chacun des deux États.

L'Angleterre obtient au nord-ouest du lac Victoria-Nyanza, qu'on appelle parfois la *Méditerranée de l'Afrique orientale,* la région si convoitée de l'Ouganda, le Vitou, où les Allemands avaient fondé le port de Hohenzollern, et l'Italie le Somaliland, contrée aride et sèche.

L'Allemagne voit reconnaître ses prétentions sur une partie du continent noir délimitée au nord par une ligne qui va de Kavirondo, sur le lac Victoria-Nyanza, à la pointe sud du lac Albert-Édouard, à l'ouest par une ligne qui se dirige de l'extrémité sud du lac Albert-Édouard à la pointe nord du lac Nyassa, en passant par le lac Tanganyka. La frontière ouest de cet immense domaine touche l'État libre du Congo, « concession très significative, si l'on veut bien tenir compte du rêve formé par certains enthousiastes de la grandeur teutonne, qui espèrent obtenir un jour, en dépit des droits de préemption formels assurés à la France, la cession du Congo à l'empire germanique, et se tailler par conséquent, en pleine Afrique équatoriale, une bande de territoire allant d'une mer à l'autre. » Dans l'intérieur de ces possessions allemandes, l'Angleterre a le droit de construire une route du lac Victoria au lac Tanganyka, et reste maîtresse de la fameuse *route Stevenson,* du lac Tanganyka au Nyassa ; et comme elle s'est attribué la possession de la région du Zambèze, malgré les droits les mieux établis du Portugal (Convention de mai 1891), qui reste confiné à sa colonie du Mozambique, elle

1. *Le Temps,* 12 juin 1891.

conserve de libres communications entre ses territoires de l'Afrique australe et les sources du Nil, entre les territoires cis-zambéziens de la Compagnie sud-africaine et les territoires de la Compagnie des lacs. Enfin l'Allemagne a consenti à l'établissement du protectorat anglais à Zanzibar. L'Angleterre tient par là, dans ses mains, la clef de toute la côte africaine et le contrôle de tout le commerce.

Superficie. Population. Climat. — On ne peut évaluer, même approximativement, la superficie et la population de toute cette partie de l'Afrique, sur laquelle nous n'avons encore que des connaissances très incomplètes. La région du Zambèze est très peu peuplée, 1 à 2 habitants à peine par kilomètre carré; la possession portugaise du Mozambique ne compte que 1,500,000 habitants sur un territoire de 300,000 kilomètres, presque aussi grand que l'Italie; le Somaliland est aussi peu habité. La population paraît plus dense dans la région des grands lacs, qui est aussi la partie la plus favorisée de l'Afrique sud-orientale; on évalue la population de l'Ouganda de 5 à 6 millions d'habitants, sur une superficie égale au quart de celle de la France. Sauf sur les points élevés, où les blancs peuvent mieux résister à l'anémie et aux fièvres paludéennes qui les déciment sur la côte, et dans les plaines basses, ces contrées ne paraissent pas favorables à l'établissement de colonies européennes. Sans ajouter foi aux récits merveilleux que nous font certains explorateurs sur la fertilité de la terre et la variété des produits de cette partie tropicale de l'Afrique, qui serait supérieure à tous les pays coloniaux, on peut admettre que la plus grande partie du sol est susceptible d'une exploitation fructueuse. Bellefonds compare l'Uganda, avec ses splendides cultures de bananiers, aux plus belles contrées de l'Italie; la magnificence du bassin du Lualaba enthousiasme Livingstone; Cameron caractérise l'intérieur de l'Afrique australe comme un pays presque partout salubre et merveilleux, d'une incroyable richesse. Les ré-

centes explorations de M. Colquhoun dans le Machonaland et d'autres voyageurs anglais dans les royaumes des Matabélés, des Makololos, des Barotsés, ont révélé les richesses minières et agricoles de cette partie de l'Afrique australe : des gisements d'or et des terres à blé d'une fertilité incomparable ont été reconnus de toutes parts. On cite le Machonaland comme le futur grenier à blé de l'Afrique méridionale.

Les Compagnies de l'Afrique australe et orientale. — Diverses sociétés se sont formées pour exploiter les concessions accordées par les divers chefs qui règnent du Betchouanaland au Zambèze : des personnages influents, le duc de Fife, gendre du prince de Galles, et M. Cecil Rhodes, le *roi du diamant,* ont réuni ces sociétés peu viables en une grande association, la *British South Africa Company,* qui a pris rang à côté des sociétés du Niger, de l'Afrique orientale et des Lacs. Son domaine s'étend, d'après la charte d'établissement, des frontières du Damaraland allemand à celles des possessions portugaises, à charge d'y faire valoir et fructifier l'influence anglaise. La Compagnie a fondé, au pied du Mont Hampden, dans le Machonaland, *Fort-Salisbury,* la future capitale de la Zambézie.

Pour la mise en valeur de l'Afrique orientale anglaise s'est constituée, en 1887, une compagnie (*British East Africa Company*) dont le capital a été porté en 1890 à 700 millions de francs. Cette compagnie a à sa charge la redevance au sultan de Zanzibar et les frais d'administration ; elle a son pavillon, ses timbres, sa monnaie ; elle a établi une banque ; elle a commencé la construction d'un chemin de fer à voie étroite de la côte au lac Victoria ; 60 milles de cette ligne ont été ouverts à la circulation, en 1891 ; elle a construit une route le long de la vallée de la Tana, de la côte jusqu'à 400 kilomètres dans l'intérieur ; la route doit, comme le chemin de fer, être prolongée jusqu'aux grands lacs où une nouvelle Société anglaise, la Compagnie des Lacs, se propose d'établir

un service de navigation. Tandis que nous discutons encore sur les droits à conférer aux compagnies à chartes et que les territoires compris dans l'Hinterland français attendent les capitaux qui doivent les mettre en valeur, les Anglais ont déployé une grande activité pour l'exploitation des richesses de l'Afrique australe et orientale.

Les Allemands ont, à l'exemple de l'Angleterre, formé la Compagnie de l'Afrique orientale qui a perdu ses droits de souveraineté, mais qui conserve le droit d'exploiter les richesses du pays et d'entreprendre des travaux publics; elle a émis, en 1890, un emprunt de 10,500,000 marks, qu'elle doit employer en partie à la construction des voies de communication.

Production agricole. — Les cultures alimentaires sont celles de tous les pays tropicaux : le *riz*, dans la région fertile des lacs et sur les plaines basses et humides de la côte, le *maïs*, le *blé* et le *dourah*, qu'on sème un peu partout, la racine de *manioc*, dont on fait une grande consommation, les légumes d'Europe et des pays chauds, *pois*, *haricots*, *patates*, *ignames*, etc., et enfin les fruits des tropiques, *ananas*, *bananes*, *oranges*, etc.

L'île de Zanzibar fournit surtout beaucoup d'épices, *poivre*, *cannelle*, *muscade*, *clous de girofle*. Le *caféier* réussit dans l'Ouganda et dans le Somaliland ; c'est une des cultures qui paraissent appelées à prendre une grande importance dans cette partie de l'Afrique orientale. Le *tabac* est actuellement une des plus rémunératrices ; les plantations se sont développées du côté de Bagamoyo, et les feuilles obtenues sont d'excellente qualité. Le *cotonnier*, sur la culture duquel on avait fondé de grandes espérances, ne se trouve pas dans de bonnes conditions de prospérité; on a bien pu obtenir, dans quelques cantons privilégiés, des produits estimés; mais en général, les pluies tropicales, avant la complète maturation du duvet, altèrent la qualité du produit.

On a fait sur quelques points, et principalement sur les

territoires des missions étrangères, des essais de culture de la vanille, du cacao, de l'arbre à thé, de l'arbre à quinquina, etc., sur le succès desquelles on ne pourra se prononcer que lorsqu'on les cultivera en grand.

Les *forêts*, rares dans l'intérieur, couvrent surtout les pentes des montagnes situées près de la côte. L'arbre qui domine est le *cocotier*, précieux par le fruit qu'il donne et qui fournit aux indigènes nourriture et boisson, par le bois qui sert aux constructions et par les fibres dont on fait des cordages. Les *arbres à gomme* sont nombreux, ainsi que les lianes à *caoutchouc*.

Richesses minérales. Industrie. — Le district de Tété, au nord et au sud du Zambèze, dans l'Afrique portugaise, paraît appelé à devenir une des régions minières les plus importantes de l'Afrique. On y a découvert de puissants gisements de *houille*, de mines de *fer* et des *gisements aurifères*. L'or abonde aussi dans le pays des Matabélés et des Barotsés. La houille existe en couches profondes dans la baie de Delagoa; l'or se trouve aussi en grande abondance dans le pays de Sofala; le fer est commun dans le pays de l'Ouganda.

L'industrie est encore dans l'enfance; Zanzibar possède cependant quelques raffineries de sucre et des huileries montées avec les derniers perfectionnements. On fabrique à Magadoxo des tissus et des nattes estimés. Il y a dans l'Ouganda un grand nombre de forgerons et d'orfèvres qui ne manquent pas d'habileté.

Voies de communication. — L'Afrique orientale est une des parties les moins favorisées, au point de vue de la navigation; les rivières qui se jettent à la côte sont embarrassées de chutes qui s'opposent à la navigation; les nappes d'eau de l'intérieur, qu'on a comparées pour leur étendue et leur importance aux grands lacs canadiens, n'ont actuellement qu'une importance restreinte, à cause de leur isolement; mais du jour où des routes carrossables ou des voies ferrées

les uniront les unes aux autres et les rattacheront à la côte, elles rendront de précieux services pour le transport des produits de l'intérieur jusqu'à la mer. Anglais et Allemands travaillent à faire de l'Afrique orientale le débouché des produits de la région du Congo. L'*Association allemande* de l'Afrique orientale a entrepris la construction d'une route qui part de Dar-es-Salam et atteindra Nyassa et Tanganyka; les Anglais vont entreprendre celle du Victoria au Tanganyka et du Victoria au littoral par la vallée de la Tana. La région des grands lacs sera ainsi reliée à la côte. Mais un danger, contre lequel la science est encore impuissante, paralysera alors le transport, ce sont les ravages de la mouche tsétsé qui s'opposent à l'emploi de bœufs et de chevaux; les éléphants eux-mêmes ne sont pas garantis de ses piqûres mortelles. Le chemin de fer de la côte à la région des lacs, entrepris par la Compagnie de l'Afrique orientale, résoudra toutes ces difficultés. Les Portugais ont construit une voie ferrée qui part de Lorenzo-Marquès, atteint la frontière du Transvaal et doit se prolonger jusqu'à Prétoria; ils ont projeté l'établissement d'un chemin de fer qui doit suivre le cours du Poungoué et établir des communications rapides entre le Manica, le Machonaland et les ports portugais de l'Océan Indien, qui draineront, plutôt que Capetown, les richesses de l'Afrique australe; les Anglais se proposent de poursuivre la ligne du Cap à Kimberley jusqu'aux rives du Zambèze. Toutes ces voies ferrées ne suffiront pas au transport des produits, et le commerce devra pendant longtemps se résigner, pour le transport des marchandises, à l'emploi des *porteurs* ou *pagazi* qui, chargés de 25 à 45 kilogrammes, font par jour une étape de 20 à 25 kilomètres.

Commerce. — On évalue à 43 millions de francs le commerce de l'Afrique orientale, savoir: 28 millions, représentant presque tout le commerce de l'Afrique anglaise et allemande, et 15 millions pour l'Afrique portugaise.

Le *bois d'ébène* est un des principaux articles d'exportation de l'Afrique orientale ; c'est par troupeaux que les traitants arabes amènent leur marchandise jusqu'à la côte, d'où elle est embarquée pour l'Asie et l'Europe [1]. La France, l'Angleterre et l'Allemagne cherchent à réprimer ce commerce des esclaves. L'*ivoire* (556,000 kilogr.), les *gommes*, les *huiles*, les *peaux*, les *épices* (6 millions de francs) sont les principaux produits qu'on tire de cette partie de l'Afrique. Les commerçants européens donnent en échange des *tissus*, de la *poudre*, du *rhum*, des *liqueurs*, de la *quincaillerie*, etc.

L'Angleterre et l'Allemagne prennent la plus grande part à ces échanges ; elles vendent surtout des cotonnades de Manchester et de mauvais fusils de Birmingham, de la poudre, de la verroterie, etc.

Hambourg et Brême font un commerce grandissant avec la côte orientale d'Afrique. Les exportations de l'Afrique à Hambourg se sont élevées à près de 2 millions de francs en 1888, consistant surtout en ivoire, épices et peaux. Les importations de Hambourg se sont montées à 4 millions et demi à la même époque. Ces importations consistent en tissus, instruments et machines, armes, poudre, poteries, eaux-de-vie, miroirs, lampes à pétrole, allumettes, etc.

La France vient au troisième rang. Si nous n'avons pas de territoire sur cette partie du continent africain, nous sommes cependant admirablement placés, par notre établissement de Madagascar, pour nouer des relations commerciales actives avec l'Afrique orientale.

Le Portugal, bien que possédant le Mozambique, joue un rôle de plus en plus effacé ; la *Compagnie commerciale du Mozambique*, destinée à donner des preuves de l'esprit d'entreprise de la nation, a été créée en 1890 ; néanmoins la plus grande partie du trafic de la colonie portugaise, consistant

1. Voir la note de la page 290.

surtout en gomme et ivoire, se fait avec l'Angleterre et la France.

Les ports qui prennent la plus grande part à ce mouvement d'affaires sont Zanzibar, qui concentre presque tout le mouvement commercial de la côte (203,000 t. à l'entrée en 1890), Quilimane, Mozambique, Lorenzo-Marquès, Sofala et Magadoxo.

Conclusion. — En somme, l'Afrique orientale a de nombreux éléments de prospérité, un sol en grande partie fertile et capable de donner en abondance les produits des tropiques, de vastes régions propres, dans le bassin du Zambèze et le Somaliland, à l'élevage du bétail ou à la culture des céréales ; les métaux communs ne lui font pas plus défaut que les métaux précieux ; la houille existe sur divers points. Mais toutes ces richesses ne sont que faiblement exploitées, faute de bras et surtout de capitaux et de voies de communication.

Chapitre III. — INDE

L'Inde sous la domination anglaise. — En 1761, pendant la guerre de Sept ans, les Anglais s'emparaient de Pondichéry, la capitale de nos possessions, et devenaient les maîtres de l'Inde. C'est en travaillant à accroître le bien-être des populations plutôt que par la force des armes, qu'ils sont parvenus à établir leur domination sur ce pays. C'est en s'insinuant dans les bonnes grâces des princes, en les protégeant contre l'ambition de leurs voisins, en les poussant à des dépenses supérieures à leurs ressources, pour les tenir dans une plus complète dépendance, qu'ils ont conquis, l'un après l'autre, tous ces territoires qui forment les magnifiques présidences du Bengale, de Bombay et de Madras. Tout cela ne s'est pas accompli sans lutte. La plus terrible des révoltes est celle des *cipayes* en 1857, qui faillit enlever l'Inde à l'Angleterre. Elle fut provoquée par le refus des cipayes de se servir de cartouches

enduites de graisse de porc, substance dont leur religion leur interdit l'usage. Depuis cette époque, le gouvernement britannique, substitué à la *Compagnie des Indes* dans l'administration du pays, s'est montré respectueux de la religion, des mœurs et des coutumes les plus contraires aux idées européennes. C'est là ce qui nous explique comment l'Angleterre peut gouverner avec une armée de 190,000 hommes, parmi lesquels on ne compte que 60,000 Anglais, une population de 287,000,000 d'âmes, de toutes religions et de toutes races, répandue sur un territoire de près de 4 millions de kilomètres carrés. Mais la solidité de la domination anglaise réside surtout dans l'habileté et dans la sagesse de son administration, et dans la libéralité avec laquelle elle consacre à des travaux d'utilité générale les immenses revenus qu'elle tire du pays.

Climat. — L'Inde ne sera jamais qu'une colonie de commerce ; la population y est aussi dense qu'en France ; le climat ne permet pas à la race anglo-saxonne de s'y établir et d'y faire souche. Elle est située dans la région tropicale ; les chaleurs y sont plus intenses qu'en aucun autre pays du monde. Elles sont continues dans la partie méridionale, plus rapprochée de l'équateur ; à mesure qu'on va vers le nord, le climat devient plus continental ; il gèle en hiver dans le Pendjab. La mousson du sud-ouest amène les pluies, abondantes surtout en juillet et en août, sur le versant occidental ; sur le versant oriental, elles sont produites par la mousson du nord-est.

État de la propriété. Les cultures. — La prospérité agricole de l'Inde n'est pas due seulement à la fertilité de son sol et au développement des voies de communication ; elle est aussi en grande partie le fait des modifications apportées dans la législation sur la propriété foncière.

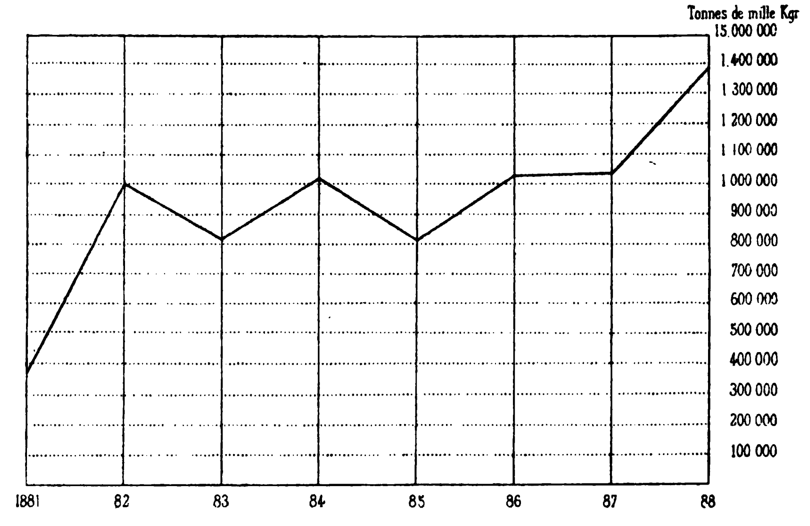
Dans l'Inde, qui a subi l'influence musulmane, le souverain est seul propriétaire du sol. Les gouverneurs qu'il place à la tête des provinces obtiennent, moyennant une redevance dé-

terminée, la jouissance des terres ; mais, pour en tirer un revenu, ils les concèdent à des tiers qui à leur tour les donnent à l'agriculteur hindou, le *ryott,* dont le travail paye toute la série des personnages intermédiaires entre lui et le prince, qui est le propriétaire éminent. L'intérêt ne stimulait pas le ryott à augmenter, par son travail, le revenu de sa terre ; ses maîtres s'appropriaient la majeure partie des produits du sol ; aussi ne demandait-il à la terre que le strict nécessaire. Le gouvernement anglais, par une loi aussi conforme à la justice que profitable à l'intérêt général de la colonie, attribue la propriété du sol à qui le cultive. Cette réforme, appliquée seulement dans les possessions immédiates de l'Angleterre, ne peut manquer, un jour ou l'autre, d'être adoptée dans les États protégés.

Le *sorgho,* le *millet,* le *maïs* et le *riz* étaient autrefois les seules plantes alimentaires cultivées dans l'Inde, et encore en restreignait-on la culture aux besoins de l'alimentation. Qu'aurait-on fait du surplus ? Pas de route pour le transporter dans les régions qui en manquaient, et le maître du sol n'aurait pas manqué d'exercer son droit de préhension. Depuis quelques années, grâce à la facilité des communications et à la réforme de la législation foncière, la culture des céréales s'est rapidement développée. Plus de 12 millions d'hectares, situés principalement dans le nord-ouest et dans la présidence de Bombay, sont ensemencés en *blé ;* l'Inde a encore en réserve des espaces immenses, où le blé réussira admirablement. Malgré les progrès accomplis, le rendement moyen est encore faible, 8 à 10 hectolitres à l'hectare, parce que la culture est encore primitive et que le cultivateur hindou n'emploie pas d'engrais. Dans les parties les plus favorisées, le blé est produit à un prix de revient de 5 fr. par hectolitre ; la main-d'œuvre est à très bas prix, la nourriture d'un ouvrier agricole coûtant à peine, dans certaines contrées, 3 à 4 fr. par mois. Dans ces conditions, le blé indien fait sur nos marchés

une concurrence redoutable aux autres blés étrangers. L'exportation est d'année en année plus considérable comme le montre le diagramme ci-dessous. Elle était de 3,974,218 kilogrammes en 1870, d'après la statistique officielle publiée en 1888; elle dépasse actuellement 1,400 millions de kilogrammes.

« Trouvant à vendre leurs produits avec avantage, les agriculteurs augmentent chaque année la surface des terres cultivées et donnent à leurs champs des soins autrefois inconnus. En traversant les immenses plaines de blé du nord de l'Inde,



j'ai été frappé de l'excessive rareté des mauvaises herbes. Il n'y a pas un champ de la Beauce plus soigneusement sarclé que ceux du Pendjab. Là où les canaux d'irrigation font défaut, des puits servent à l'arrosage des champs, dans lesquels hommes, femmes et enfants passent leur vie. L'indolence native, qui a fait autrefois la ruine de ce pays, a été si fortement secouée par l'appât d'un gain devenu facile que l'on ne saurait distinguer pour l'activité les campagnes de l'Hindoustan des parties les mieux cultivées de la France.

« Dans le Pendjab seul, la surface des terres mises en culture a augmenté, depuis 10 ans, de près de 2 millions d'acres[1]. »

Les espaces ensemencés en riz ont beaucoup diminué. Cette plante est surtout cultivée dans le Dekkan, et sur les terres humides de l'embouchure des fleuves. Elle fournit cependant à l'exportation plus d'un million de tonnes.

Les cultures les plus importantes après les céréales sont celles du *cotonnier*, du *caféier* et de l'*arbre à thé*.

Le cotonnier est cultivé dans l'Inde depuis le XVIII[e] siècle, mais les plantations se sont surtout développées pendant la guerre de Sécession aux États-Unis ; l'ouverture du canal de Suez, en diminuant les frais de transport, permit aux cotons de l'Inde d'entrer en lutte, sur les marchés anglais, avec les cotons d'Amérique. Le nombre des cotonniers a doublé depuis 20 ans ; ils couvrent aujourd'hui une superficie de 6 millions d'hectares, produisant 5 à 6 millions de quintaux. Les meilleures espèces sont cultivées sur le plateau du Dekkan.

Le caféier réussit surtout dans l'Inde méridionale, où il couvrait des surfaces énormes ; l'Inde produisait dans les bonnes années jusqu'à 500,000 quintaux de café. Depuis quelques années, les plantations ont diminué, par suite de la concurrence du Brésil et des ravages d'un insecte qui s'attaque aux racines ; c'est ainsi que Ceylan, qui produisait les trois quarts de la récolte de l'Inde, n'a plus qu'un petit nombre de cafèteries.

L'arbre à thé a été importé de Chine, comme le caféier d'Arabie. C'est une plante qui aime les climats chauds et les régions fréquemment arrosées, mais non humides. Les pentes moyennes de l'Himalaya, les pentes des Nilgherries, Ceylan et une partie du Dekkan réunissent ces conditions. L'Inde produit quantité et qualité, et n'a de concurrence à craindre

1. De Lanessan, *L'Extrême-Orient et la Colonisation moderne*.

de nulle part. Les 125,000 hectares plantés produisent près de 60 millions de kilogrammes, c'est-à-dire plus de la moitié de la consommation anglaise. Les thés de l'Inde commencent à faire une concurrence très sérieuse aux thés chinois sur le marché de Londres, ainsi que le constatent les statistiques. En 1888, la Chine exportait à Londres 93 millions de livres de thé, tandis qu'en 1889, elle n'en envoyait plus que 83 millions et en 1890, 63 millions seulement. L'Inde au contraire exportait :

En 1888	73,000,000 de livres.
En 1889	74,000,000 —
En 1890	79,000,000 —

Ceylan exportait aussi :

En 1888	20,000,000 de livres.
En 1889	28,000,000 —
En 1890	40,000,000 —

Le *pavot,* dont on extrait l'opium, est au nombre des plantes industrielles qui sont l'objet d'une culture importante ; on le cultive surtout dans les plaines du *Gange,* dans le *Pendjab,* le *Radjpoutana.* Les surfaces ensemencées ont cependant diminué depuis l'extension de cette culture en Chine.

Les *arachides*[1], le *ricin* et le *sésame,* autrefois à peine connus, sont aujourd'hui cultivés un peu partout ; le sésame réussit surtout dans les provinces du nord-ouest, dans les hautes vallées du Gange et de la Jamma. *Cawnpore,* dont le nom reste attaché à un type de graines de ces contrées, est, pour ce produit, un marché de concentration et d'expédition. La *canne à sucre* réussit surtout sur la côte du Coromandel.

Le *tabac* produit suffit, à peu près, aux besoins de la population. Le *jute,* plante textile qu'on travaille en Europe depuis

---

1. Exportation des arachides :

En 1890 . . . . . 1,244,627 balles.

1854, s'exporte par quantités considérables. L'*indigo,* comme toutes les plantes tinctoriales, a perdu de son importance, depuis que la chimie extrait les matières colorantes de la houille.

L'*arbre à quinquina,* qui vient d'Amérique, a été acclimaté dans Ceylan et dans la partie méridionale du Dekkan, où viennent naturellement les *arbres à épices*[1].

L'Inde est pauvre en bétail, à cause des mœurs frugivores des Hindous. L'*éléphant* est l'animal domestique le plus commun, on l'emploie dans les travaux agricoles, pour les transports, pour la chasse. Les provinces du nord fournissent les meilleurs *chevaux.* Les *moutons* sont nombreux dans le plateau du Dekkan ; leurs toisons sont travaillées dans les manufactures hindoues, et le reste, environ 10 millions de kilogrammes, est exporté. On élève dans le Pendjab des *chèvres* dont le duvet sert à la fabrication des châles de Cachemir.

En résumé, l'Inde est un des pays les plus riches du monde au point de vue agricole ; son sol donne des produits abondants et variés, qui alimentent un grand commerce d'exportation. Un climat chaud, une terre exceptionnellement fertile et fréquemment arrosée par les pluies, voilà ce qui donne à l'Inde cette exubérance de végétation, cette richesse de la flore qui la caractérise. Malgré la fertilité proverbiale de cette contrée, bien des régions sont encore incultes ; on n'évalue, en effet, qu'à la moitié de la superficie totale l'étendue des terres cultivées. C'est par la construction de canaux d'irrigation qu'on arrivera à conquérir une partie du domaine

1. Superficie, exprimée en acres, des principales cultures de l'Inde britannique (Ceylan non compris) :

Riz	27,866,447 acres.	Thé	251,672 acres.
Blé	18,446,160 —	Coton	10,393,167 —
Autres plantes alimentaires	75,841,694 —	Graines oléagin.	7,845,302 —
Canne à sucre	1,628,561 —	Indigo	977,433 —
		Tabac	393,074 —

(*Year-Book*, 1892.)

inculte. Le gouvernement anglais a dépensé pour ces travaux, si importants dans ces pays de l'Orient où l'année se partage en saison sèche et en saison humide, plus de 700 millions de francs. Le plus beau travail de ce genre, dit un juge compétent qui a longtemps dirigé les travaux publics au ministère de l'Inde, est le *grand canal du Gange,* qui irrigue avec ses dérivations 4,018,800 hectares. On évalue actuellement à plus de 7 millions d'hectares la surface arrosée par les canaux d'irrigation.

Mines. — Les richesses minérales n'ont plus actuellement qu'une importance secondaire ; les mines de diamants et de métaux précieux ne donnent que de modiques revenus. Les *placers diamantifères* de Golconde sont épuisés et ceux de *Pannah* sont loin d'être aussi riches que ceux du Cap. On exploite des *gisements d'or* près des Nilgherries, dans les Ghâts occidentales. Les bancs d'*huîtres perlières* de Ceylan sont encore abondants. En compensation, l'exploitation de la *houille,* grâce au développement des fabriques de tissus et à l'établissement de voies ferrées, a fait de grands progrès ; les divers bassins houillers, dont on évalue la superficie à 100,000 kilomètres carrés (4 fois celle des gisements de l'Angleterre), produisent annuellement 20 millions de tonnes, dont 12 à 13 millions seulement pour les houillères du *Bengale.* Le *sel,* dont l'État s'est réservé le monopole, est exploité avec activité dans les salines du littoral, dans les dépôts salifères du *Pendjab* et dans les lacs salés du *Radjpoutana ;* mais la production est loin de suffire aux besoins de la consommation. Les autres richesses minérales, *fer, cuivre, salpêtre,* sont peu abondantes.

Industrie. — L'industrie était très active à l'époque où les Européens abordèrent pour la première fois sur les côtes de l'Hindoustan ; c'est l'Inde qui avait le monopole de la fabrication du *calicot,* du *madapo lam,* de la *mousseline,* des *châles* riches, des beaux *tapis,* des étoffes aux nuances variées. Tous

ces articles, fabriqués à la main avec des instruments primitifs, ne purent pas soutenir la concurrence des produits sortant des manufactures bien outillées d'Europe, et les industries textiles de l'Inde dépérirent; les femmes dans les campagnes tissaient encore les habits de la famille avec le coton que les paysans cultivaient sur leurs terres. C'était aux fabriques de Rochdale et de Manchester, que la majorité des Hindous demandait ses cotonnades. Aujourd'hui l'agriculteur hindou, enrichi par la vente facile des produits de sa terre, préfère vendre sa récolte de coton et acheter des cotonnades fabriquées. Le temps que les femmes employaient au filage et au tissage du coton est consacré aux travaux de la culture.

L'Inde ne pouvait manquer de redevenir ce qu'elle avait été, un grand pays d'industrie textile; elle produit la matière première en grande quantité, et elle a de la houille en abondance. La création à *Bombay*, à *Calcutta*, à *Bengalore*, à *Madras*, à *Pouna*, etc., de fabriques pour le travail du *coton* date de la crise provoquée aux États-Unis par la guerre de Sécession (1861-1864). Les capitalistes anglais, poussés par le bas prix de la main-d'œuvre, fondèrent un certain nombre de fabriques qui emploient aujourd'hui plus de 2,894,000 broches. Bombay ne possède pas moins de 80 manufactures filant et tissant le coton. En dix ans, les exportations de fils et de tissus de coton ont passé de 1 million de livres sterling à 6 millions.

Le *jute*, jadis exclusivement exporté en Angleterre, est aujourd'hui aussi travaillé sur place. Cette industrie a progressé en même temps que l'exportation des céréales; on en fabrique des toiles ordinaires pour faire des sacs; *Calcutta*, au centre même de la région où l'on cultive ce textile, possède un grand nombre d'établissements en pleine activité.

La *soie* est la moins importante des industries textiles. Elle est tissée dans le *Pendjab*, dans le *Bengale* et à *Bombay*. Les Hindous conservent toujours le premier rang pour la fabrication des *châles de Cachemir* à *Srinagar*.

Pour tous les produits textiles destinés à la consommation courante, l'Inde fait dans tout l'Extrême-Orient une redoutable concurrence aux industriels anglais, fort ébranlés aujourd'hui dans leurs convictions libre-échangistes ; elle se trouve placée, pour cette fabrication, dans les conditions les plus favorables au succès : elle a sous sa main la matière première et des ouvriers à bas prix.

L'extension donnée à la culture des céréales a fait établir, à *Bombay,* de grandes *minoteries* à vapeur, où l'on transforme en farine les blés à destination de l'Europe. L'Inde a aussi d'importantes raffineries fabriquant 2,500,000 tonnes de sucre.

Il suit de là que l'Inde renaît à l'activité industrielle et, fait qu'il importe de noter, que les Hindous prennent une part de plus en plus grande à ce réveil industriel. La plupart des usines appartiennent à des fabricants de l'Inde ; elles ont été actionnées par des capitaux hindous, et les quelques ingénieurs ou employés anglais qu'elles occupent encore ne tarderont pas à être remplacés par des Hindous.

Les *industries de luxe et d'art,* très prospères jadis, sont aujourd'hui en décadence ; la plupart de ces produits, fruit d'une longue patience et d'une grande dextérité de main, que l'Europe fournit aujourd'hui à bon marché, étaient vendus au poids de l'or aux nababs et aux rajahs de l'Inde. Les artistes hindous excellent encore dans la fabrication de *bracelets d'or massif,* curieusement travaillés, de *colliers* ornés de pierres précieuses, émeraudes de Malabar, saphirs et rubis de Ceylan, turquoises de Michapour, d'*éventails,* de *coupes* et *vases* d'argent ciselé d'un merveilleux travail, d'*aiguières,* où la science consommée de l'artiste s'est donné pleine carrière, d'*ivoires* ouvragés ; ils fabriquent, avec un art consommé, des *meubles* en bois de fer travaillés à jour comme de la dentelle, des *laques,* des *armes* ciselées, des *ustensiles* en jade, en améthyste, en cristal de roche, etc.

Voies de communication. — Le gouvernement anglais con-

sacre chaque année des sommes considérables, 600 millions sur un budget de 2 milliards, aux travaux publics. Des routes superbes sillonnent l'Inde dans toutes les directions (50,000 kil.) ; mais c'est surtout la construction de voies ferrées qui devait être pour ce pays le point de départ de progrès étonnants. Sans doute, ces chemins de fer sont avant tout, aux yeux des Anglais, des instruments de domination, car leur tracé a été surtout déterminé par des considérations stratégiques, mais ils n'en rendent pas moins d'inappréciables services ; les disettes si fréquentes et si meurtrières, qui décimaient ces populations épuisées, ont été rendues à peu près impossibles, depuis que les céréales peuvent être transportées par de longs convois dans les régions où la récolte a été insuffisante. C'est grâce aux voies ferrées que la culture des céréales a pu se développer d'une façon si merveilleuse, parce que l'excédent de la récolte trouvait facilement des débouchés ; beaucoup de terres de l'intérieur n'ont pu être emblavées que du jour où des lignes de chemin de fer ont été construites. La longueur du réseau indien était de 23,542 kilomètres en 1890. La ligne la plus importante, *Great Indian peninsular Railvay,* unit Calcutta à Peichawer, sur une longueur de 2,500 kilomètres. De là partent des embranchements qui se dirigent sur Kurrachee et Bombay d'une part, ou qui s'avancent vers les hautes régions de l'Himalaya de l'autre. Les autres compagnies les plus importantes sont celles de *Bombay, Baroda* et *Central-India, South-India, Madras,* etc.

Le réseau des canaux navigables se développe sur une longueur de plus de 27,346 kilomètres. Les plus importants sont : le *canal de Delhi,* qui joint la Jamma au Gange ; le canal de Trivandrum, qui longe la côte de Malabar et y assure la navigation pendant que souffle la terrible mousson du sud-ouest, et le *canal de Sirhind,* qui établit des communications navigables, d'une part, entre le haut Gange et Calcutta, de l'autre, entre le haut Indus et Kurrachee. Le Gange, l'Indus et quelques-

uns de leurs affluents sont utilisés pour les transports intérieurs. Dans l'Inde méridionale, les canaux sont d'importants moyens de communication.

En un mot, l'Inde appauvrie et ruinée par les Mogols, dépourvue sous la domination de ces terribles conquérants de routes et de canaux, possède aujourd'hui l'outillage le plus indispensable à la prospérité de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; elle a pu ainsi considérablement accroître ses forces productives.

Commerce. — La valeur totale des échanges est d'environ 3,500 millions de francs, soit 14 fr. par habitant. C'est peu de chose, si on compare ce commerce avec celui de l'Angleterre qui atteint 450 fr. par tête, ou même celui de la France qui est de 200 fr. par habitant. Mais si on tient compte de la condition sociale du peuple hindou, de son peu de besoins, on s'étonne qu'il ait pris un tel développement.

Les grands articles d'exportation de l'Inde sont, en premier lieu, les *plantes textiles,* coton, jute, laine, soie, pour une valeur d'environ 500 millions. Le *blé* et le *riz,* qui viennent ensuite, représentent, à l'exportation, une valeur de près de 450 millions de francs. La vente des *denrées coloniales,* thé, café, sucre, épices, est à peine inférieure à ce chiffre de quelques millions. L'*opium,* dont l'État s'est réservé la vente, figure dans le tableau du commerce extérieur pour près de 300 millions. L'exportation des graines oléagineuses est en progrès, elle s'élève à près d'un million de tonnes valant 200 à 240 millions de francs; le tiers de cette quantité est à destination de l'Angleterre et le quart à destination de la France. L'augmentation est aussi sensible pour les *tissus* de coton, de jute, de laine, etc. En 1865, l'Inde en exportait pour 165 millions de francs, elle en vend aujourd'hui pour 200 millions de francs, dont 30 millions pour le jute à l'état manufacturé.

Sur une importation de 1,500 millions de francs, les *tissus*

tiennent encore le premier rang avec 820 millions. C'est là un indice de la prospérité matérielle de l'Inde ; malgré l'activité des manufactures, qui fournissent à la consommation locale, les achats à l'extérieur restent toujours considérables et sont en progrès marqués sur les années précédentes. L'Inde sera encore pour longtemps un marché important pour les tissus fabriqués en Europe. Parmi les autres produits importés, il faut citer les *métaux* (machines, outils, matériel de chemin de fer), les *vins, eaux-de-vie,* la *houille* (40 millions de fr.), etc. Une quantité considérable de *métaux précieux* est absorbée chaque année par l'Inde, et la différence dans la puissance d'acquisition que l'argent y conserve comparativement à celle qu'il a en Europe et en Amérique a rompu l'équilibre monétaire dans le monde entier.

L'Angleterre prend la plus grande part dans le commerce général de l'Inde ; cette part est de 1,800 millions de francs[1]. Les Anglais achètent surtout du *thé,* du *coton,* du *jute,* des *graines oléagineuses* et des *céréales,* et donnent, en échange, des produits manufacturés, principalement des *cotonnades,* des *machines,* des *outils,* etc.

L'Inde trouve, dans l'Extrême-Orient, des débouchés importants pour ses produits agricoles et fabriqués : elle exporte en Chine de l'*opium* (250 millions de francs), du *riz,* du *thé,* des *tissus,* et achète des *porcelaines,* des *soies brutes* ; l'Australie demande à l'Inde du *thé,* du *café,* du *riz* et fournit du *bétail,* des *laines,* de la *houille* ; les Hindous exportent leur *riz* à Maurice, à la Réunion et jusqu'en Amérique.

Depuis l'ouverture du canal de Suez, le trafic de nos nationaux s'est développé avec l'Inde anglaise. La valeur des

---

1.

	1888.	1889.	1890.
	Livres sterl.	Livres sterl.	Livres sterl.
Produits anglais importés dans l'Inde . .	30,763,677	36,199,204	32,668,797
Produits de l'Inde exportés en Angleterre.	32,539,234	33,955,778	33,641,001

échanges s'élève à 200 millions de francs. Nous tirons de cette colonie britannique du *blé*, du *coton*, de l'*indigo*, des *graines oléagineuses* (58 à 60 millions de francs), du *jute*, de la *soie brute*. Nous vendons aux Hindous des produits français pour 5 à 6 millions seulement, *tissus de soie* pure ou mélangée, *objets d'habillement*, *tissus de laine et de coton*, *articles de corail*, de *bijouterie*, des *vins* et *eaux-de-vie*. L'Inde serait, pour les produits de nos industries de luxe et d'art, un marché précieux à conquérir ; mais nos fabricants et nos commerçants n'ont rien fait pour s'en rendre maîtres.

En résumé, c'est principalement avec l'Europe que trafique l'Inde ; c'est le canal de Suez qui, en rapprochant notre continent de cette partie de l'Extrême-Orient, a été la cause du développement prodigieux de son commerce. L'œuvre de M. de Lesseps a été, en effet, pour l'Inde le point de départ d'une révolution économique dont l'Europe et surtout l'Angleterre ressentiront le contre-coup. Le blé, qui tenait une place insignifiante dans les exportations, est devenu un des principaux articles du commerce de l'Inde. Il est impossible de prévoir jusqu'à quelles limites s'étendra ce commerce des grains, car les terres propres à être ensemencées ne manquent pas. Les cotonnades de Bombay font aux tissus de coton de Manchester une redoutable concurrence sur les marchés de l'Extrême-Orient. Et ce ne sont pas là les seuls produits alimentaires ou fabriqués que l'Inde peut exporter sur les divers marchés du monde !

Les Anglais cherchent à ouvrir l'intérieur de la Chine au commerce de l'Inde, en rattachant l'empire du Milieu à leurs possessions d'Indo-Chine par une voie ferrée. Il y a dans ce projet grandiose une source de profits pour les deux pays, qui ne peuvent actuellement communiquer facilement entre eux que par mer.

Ports. — La majeure partie du commerce de l'Inde se fait par mer ; sauf l'Indo-Chine, les contrées limitrophes de l'Inde

sont pauvres et ont une population clairsemée; on n'y pénètre que par des passes difficiles à franchir. Le sixième à peine des marchandises suit la route de terre.

Bombay, depuis l'ouverture du canal de Suez, est au premier rang comme port marchand; c'est le centre des relations commerciales avec l'Europe et les contrées du golfe Persique. C'est le grand port d'exportation des céréales, du coton et de l'opium. La valeur des échanges s'élève à 1,800 millions de francs, soit près de la moitié du commerce total de l'Inde, et le mouvement de la navigation à près de 3 millions de tonneaux[1].

Calcutta, la capitale, a perdu la prééminence commerciale[2]. Elle n'est guère inférieure cependant à sa rivale pour le chiffre des affaires (1,468 millions) et l'activité de son port (2,500,000 tonnes). Elle est le débouché des produits de la

---

1. Principaux articles d'exportation : cotons bruts, filés et tissus de coton, indigo, blé, graines oléagineuses, thé, opium, cuirs et peaux.

Principaux articles d'importation : confections, armes, charbon, cotonnades, verreries, quincaillerie, vins et liqueurs, thé, matériel de chemin de fer.

2. Commerce et navigation de Calcutta en 1890 :

Importations	614,066,132f
Exportations	854,396,784
	1,468,462,916f

Part de la France :

Importations	5,763,910f
Exportations	24,691,521

Marchandises importées :

Tissus de coton	325,778,530f	Liqueurs	10,526,100f
Métaux bruts ou ouvrés	34,684,930	Bois	7,395,132
Machines	17,372,904	Quincaillerie	6,422,632
Tissus de laine	18,933,322	Conserves alimentaires	5,815,570
Sel	15,846,910		

Marchandises exportées :

Jute	139,289,064f	Jute manufacturé	69,405,854
Opium	126,717,392	Peaux	39,672,738
Thé	104,087,904	Tissus de coton	27,710,006
Grains et légumes	97,180,458	Tissus de soie	16,106,196
Graines oléagineuses	73,759,822	Laque	8,913,984
Indigo	54,586,506		

Entrées	10,486	navires jaugeant	3,320,454t
Sorties	10,411	— —	3,301,712
Part de la France : entrées	135	navires jaugeant	220,187t
— sorties	134	— —	219,272

riche région du Bengale, et principalement de l'opium et de l'indigo.

Madras n'a qu'un port artificiel d'un accès difficile ; il concentre cependant la presque totalité du commerce de la côte du Coromandel, *Kurrachee*, *Tuticorin* et *Chittagong* viennent ensuite pour l'activité des échanges. *Colombo* et *Pointe de Galles* sont des ports de relâche pour les paquebots qui sillonnent l'Océan Indien.

Le mouvement général des ports est de 7 millions de tonneaux. La part du pavillon anglais est prépondérante; il figure pour les neuf dixièmes dans les transports maritimes[1].

Banques. — Les principaux établissements de crédit de l'Inde anglaise sont : The New-Oriental Corporation limited, la Chartered Mercantile Bank of India, London and China, The Agra Bank limited, la Chartered Bank of India, Australia and China, The Trust and Loan Company of China, Japon and the Straits.

Monnaies, poids et mesures. — Les monnaies, poids et mesures de l'Angleterre sont en usage avec ceux des indigènes, savoir : *mohur* (pièce d'or), 36 fr. 72 c.; *demi-mohur* ou double pagode, 18 fr. 36 c.; *pagode,* 9 fr. 18 c.; *roupie* (argent) 2 fr. 36 c. Il y a des demi-roupies, des quarts de roupies et des huitièmes de roupies ou pièces de 2 *annas* (29 c.). *Guz* de Calicut, 72cm,10; *miscul* de Calicut 4gr,47;

1. Mouvement de la navigation de l'Inde anglaise :

	NAVIRES.	TONNES.
	—	—
1884-1885 . . .	10,338	6,649,770
1885-1886 . . .	10,562	7,294,589
1886-1887 . . .	10,584	7,172,193
1887-1888 . . .	10,893	7,189,465
1888-1889 . . .	10,484	6,983,332

PAVILLONS.	ENTRÉES. en 1889.	SORTIES. en 1889.
—	—	—
Britannique	2,814,877t	2,898,135t
Indo-britannique	155,234	155,820
Étranger	399,104	394,067

pagode étoilée de Madras, 3gr,40; *tola* de Calcutta, 14gr,55; *tola* de Bombay, 11gr,60; *maund* du Bengale, 37kg,32.

Possessions françaises de l'Inde. — Nous ne possédons plus dans l'Inde, que Dupleix avait conçu le projet de placer sous notre protectorat, que cinq villes et leurs territoires : *Pondichéry, Karikal, Yanaon, Chandernagor* et *Mahé*. La population est de 287,000 habitants. Pondichéry (50,000 hab.) est la capitale de l'Inde française et notre principal marché. Mais elle n'a qu'une rade d'un abord difficile, qu'on projette d'approfondir pour permettre aux navires d'embarquer les marchandises à quai. Elle pourrait alors devenir le port le plus important de la côte du Coromandel et le centre d'un grand mouvement d'affaires. On y fabrique des étoffes de coton dites *guinées*, teintes en bleu avec de l'indigo. Ces tissus s'exportent surtout dans nos établissements de la côte occidentale d'Afrique, où ils jouissent d'un traitement de faveur. Le commerce de nos comptoirs de l'Inde dépasse 34 millions de francs. Nous vendons peu de produits français, 1 million à peine. Les importations de l'étranger s'élèvent à 8 millions de francs environ, consistant principalement en *machines, ustensiles domestiques, tissus* fournis par l'Angleterre. Nos possessions de l'Inde nous fournissent du *riz*, des *arachides*, du *coton brut*, des *épices*, pour une valeur d'une douzaine de millions de francs.

Chapitre IV. — INDO-CHINE

Vue d'ensemble. Partage de l'Indo-Chine. — La péninsule d'Indo-Chine (2,175,000 kil. c.) est d'un tiers plus petite que l'Inde, elle est aussi beaucoup moins peuplée, 35 à 39 millions d'habitants. Cependant le sol est aussi fertile et on n'y trouve pas de ces vastes déserts qui enlèvent, comme dans l'Hindoustan, de grandes étendues à la culture ; ses richesses

minérales ne le cèdent en rien à celles de la presqu'île du Gange, ses côtes bien découpées présentent un grand nombre de ports sûrs et profonds, enfin sa position à l'angle sud-oriental de l'Asie, sur deux océans, à proximité de la Chine, du Japon, de l'archipel de Java et des îles Philippines, lui assure de nos jours un grand avenir commercial. Cependant l'Indo-Chine, si l'on excepte le bassin inférieur du Mékong, où s'est développée la civilisation *Kmer*, dont les ruines attestent la splendeur, n'a joué qu'un rôle secondaire dans l'histoire du progrès. C'est qu'elle se trouve partagée par les hautes collines entre lesquelles coulent, du nord au sud, l'*Iraouaddy*, le *Sittang*, le *Salouen*, le *Ménan*, le *Mékong*, en un grand nombre de compartiments étroits ; les populations, tenues ainsi éloignées les unes des autres, se sont fractionnées en États indépendants.

La France et l'Angleterre se partagent la plus grande partie de la péninsule. Les possessions françaises ont une superficie totale de plus de 700,000 kilomètres carrés et une population de 18 millions d'habitants, savoir :

Cochinchine . .	2,000,000	d'habitants.
Cambodge . . .	1,000,000	—
Annam	6,000,000	—
Tonkin	9,000,000	—

L'Indo-Chine anglaise, égale en étendue à la nôtre, ne compte que 8 à 9 millions d'habitants, savoir :

Birmanie britannique	4,000,000	d'habitants.
Birmanie indépendante . . .	4,000,000	—
Colonie du Détroit	540,000	habitants.

Le royaume de Siam (880,000 kil. c. et 6 millions d'hab.) est le seul État indépendant.

Climat. — L'Indo-Chine, située, comme l'Inde, sous la zone torride, est malsaine, surtout à l'époque des pluies. Les Européens s'y anémient ; ils ont aussi à redouter le choléra et

la dysenterie. L'Indo-Chine ne sera jamais, pour la France comme pour l'Angleterre, qu'une colonie de commerce et d'exploitation. Il n'est pas nécessaire, pour sa mise en valeur, d'y attirer de nombreux colons; il n'y a pas de place pour eux dans les plaines, qui sont les parties les plus fertiles et les plus peuplées; d'ailleurs ils ne pourraient pas y travailler de leurs propres mains; les blancs ne peuvent, en effet, cultiver le sol dans les régions intertropicales. Ce ne serait que dans la partie montagneuse du Tonkin — le *Tonkin où l'on ne mange pas* — que pourraient s'établir des émigrants venus d'Europe. Mais la sécurité est loin d'y régner. Pour l'exploitation des richesses de la colonie, il suffit actuellement de quelques centaines d'Européens, commerçants, industriels, planteurs, disposant avant tout de gros capitaux.

Productions du sol. — Les terres alluviales de l'Indo-Chine comptent parmi les plus fertiles de l'Asie. Le *riz* y réussit admirablement; on obtient deux récoltes par an. La Cochinchine et la Birmanie en produisent une quantité supérieure aux besoins de la population, et qui est exportée généralement en Chine ou dans l'Inde[1]. La production est évaluée au Tonkin de 30 à 40 millions de piculs (le picul vaut 60 kilogr.), qui ne suffisent pas à la nourriture des indigènes. Bien des terres aujourd'hui incultes pourraient être transformées en rizières; la récolte annuelle pourrait être considérablement augmentée, sans grande extension de la surface cultivée, si les indigènes employaient des procédés de culture moins primitifs.

L'*arbre à thé*, le *coton* et la *canne à sucre* pourraient alimenter un commerce d'exportation considérable, si leur culture était mieux entendue. Les Anglais ont fait des plantations de thé en Birmanie, mais les feuilles récoltées sont généra-

1. L'exportation du riz s'est élevée en 1889, pour la Birmanie, à 918,369 tonnes d'une valeur de 65,550 000 roupies.

lement de qualité inférieure. Le coton réussit mieux sur la côte orientale ; les produits obtenus ne sont pas cependant appréciés par le commerce. La canne à sucre se récolte un peu partout, mais surtout dans le Siam et le Tonkin.

Les plantes dont la culture pourrait être avantageusement développée en Annam sont la *ramie* et les *plantes oléagineuses, pavot, sésame, ricin,* pour lesquelles nous sommes tributaires de l'Inde. Les plantations de *tabac* se sont considérablement développées ; la récolte suffit, à peu près, aux besoins de la consommation. L'*indigo* et le *cunano,* qui fournit une couleur d'un gris particulier, sont les seules plantes tinctoriales cultivées. Dans la presqu'île de Malacca, dont le climat offre beaucoup d'analogie avec celui de la Malaisie, la culture des *arbres à épices* commence à donner de sérieux bénéfices. Notre possession de Cochinchine exporte déjà du *poivre.*

Les richesses forestières de l'Indo-Chine sont immenses et presque intactes. Toute la partie centrale et septentrionale de la péninsule, qui est la partie montagneuse, est couverte de *forêts vierges* qui renferment des bois de construction, des bois précieux pour l'ébénisterie et des bois de teinture. Les seules essences que l'industrie européenne aient utilisées sont le *bois de teck* du Siam et de la Birmanie, que les Anglais emploient pour les constructions navales, le *bambou,* que façonnent nos ébénistes, l'*arbre à laque,* le *mûrier à papier* et l'*arbre à badiane,* qui fournit une essence chère, l'huile à badiane ou anis étoilé. Le manque de route sera pendant longtemps un obstacle à l'exploitation de la zone forestière de l'Indo-Chine.

L'élevage du bétail est, pour les indigènes de l'Indo-Chine, une source importante de revenus. La Birmanie nourrit une petite race de *chevaux* très estimés dans la péninsule. Les *bœufs* rendent d'inappréciables services comme animaux de trait ; les Cambodgiens élèvent une race particulière de bœufs trotteurs. Dans le Laos, le *buffle* est l'animal le plus

commun. Les *porcs* sont nombreux dans toute l'Indo-Chine, mais surtout en Cochinchine, au Cambodge et au Tonkin. Le poisson formant avec le riz le fond principal de la nourriture des populations, l'*industrie de la pêche* est une des plus importantes ; on pêche sur toutes les rivières qui sont, comme en Chine, très poissonneuses ; mais une des pêches les plus fructueuses est celle du Grand Lac (Cambodge), qui occupe plusieurs milliers d'individus. On prend sur les côtes de l'Indo-Chine occidentale les fameux nids de *salanganes,* mets favori des Chinois qui se paye jusqu'à 300 fr. le kilogramme. L'éducation du ver à soie donne lieu à une industrie importante au Tonkin, dans le royaume de Siam et en Cochinchine ; c'est une industrie qui peut prendre une grande extension.

Pour les productions du sol, l'Indo-Chine n'a donc rien à envier à l'Inde. Mais il manque aux indigènes de la péninsule, pour tirer un meilleur parti de leurs terres, des connaissances plus étendues pour la culture et surtout des voies de communication faciles.

Mines. — Les richesses minérales ne manquent pas en Indo-Chine, mais elles sont à peine exploitées. Il existe des gisements de *houille* à Malacca, dans la Birmanie, en Annam et dans le Tonkin ; ces derniers seuls commencent à être exploités. Les houillères de Ke-bao produisent environ 100,000 tonnes. On exploite encore la houille à Hon-gay, Ha-tan, Tourane, etc. ; ce sont des gisements très riches, mais ce ne sont pas les seules houillères du Tonkin, une nouvelle concession vient d'être faite à Dang-Trieu et on a découvert des affleurements de charbon dans la vallée supérieure du fleuve Rouge, entre Yan-Baï et Laokay.

Il existe d'importants gisements de charbon dans la Haute et la Basse-Birmanie. Des mines de houille ont été reconnues sur les bords de la rivière Tenasserim, aux environs de Thingadhau, sur la rive droite de l'Iraouaddy, à 80 ou 90 kilomètres au-dessus de Mandalay, et dans la vallée de la Chindwin.

Des sociétés anglaises exploitent l'*étain* dans la presqu'île de Malacca. On a reconnu dans le Cambodge des gisements de fer aussi riches que ceux des Pyrénées ; le *cuivre,* le *plomb* et le *zinc* ne manquent pas non plus à la péninsule transgangétique. On tire de la Birmanie des *pierres précieuses,* jade, rubis, saphir, topazes et émeraudes ; ces richesses minérales sont situées dans le district de Sagaing, sur l'Iraouaddy, et dans la partie tout à fait septentrionale, dans les bassins de Mogouk, de Yebu, de Kathe et de Kyapin. Il y a aussi d'importantes exploitations de pétrole, qui donnent déjà plus de 23 millions de kilogrammes d'huile minérale, dans la province de Pégou, à Akyab, sur la côte d'Arakan, et en Haute-Birmanie à Yenangyoung, sur l'Iraouaddy. Des ingénieurs anglais prétendent que la Birmanie est plus riche en pétrole que le Caucase et les États-Unis ensemble. Si l'or est rare, l'argent est abondant. Il se rencontre surtout dans les États Shans. Le sel, sans atteindre en Birmanie les prix où il s'élève dans le centre de l'Afrique, est un produit de valeur. Les sources salines ne sont pas rares en Birmanie et dans l'Annam.

Industrie. Établissements à créer. — Tout est à créer au Tonkin au point de vue industriel. Il y a là, pour nos capitaux, des placements fort avantageux. A cause du bas prix de la main-d'œuvre, le riz est décortiqué au moyen de meules à bras ; l'établissement de *décortiqueries à vapeur,* comme celles qui existent en Cochinchine, aurait un grand avenir ; on pourrait également installer des *raffineries* ou des *distilleries* pour le riz. L'usage du *savon,* inconnu au Tonkin avant notre arrivée, commence à se répandre et une fabrique y a été établie ; d'autres pourront être montées, lorsque nos nouveaux sujets pratiqueront mieux l'hygiène. Une industrie qui réaliserait de grands bénéfices dans l'Annam, c'est celle de la *verrerie ;* cet article, dont la consommation est déjà très considérable en Extrême-Orient, vient d'Europe ou d'Amérique. L'Annam renferme tous les éléments nécessaires à la prospé-

rité de l'industrie verrière : des dunes de sable inépuisables, et, sur les lieux mêmes, c'est-à-dire dans la baie de Tourane, un charbon de terre de bonne qualité extrait d'une mine voisine, enfin la main-d'œuvre à bon marché. Ces pays de l'Orient se prêtent admirablement à la culture des textiles, coton, chanvre, ramie, et à l'élevage des vers à soie; des filateurs et des tisseurs trouveraient sur place la matière première nécessaire à leur industrie. Des filatures de coton et de soie vont être montées à Hanoï.

Nous pourrions de notre côté tirer, pour nos travaux d'art industriel, quelque profit de l'habileté des ouvriers tonkinois et annamites, qui excellent dans la fabrication des *meubles incrustés* de nacre qui se fabriquent à Nam-Dinh, des *bronzes* qui peuvent rivaliser avec ceux de la Chine et du Japon, dans la *sculpture sur bois,* le *tissage des nattes,* la *fabrication des bijoux,* etc.

Voies de communication. — L'avenir commercial de l'Indo-Chine est lié au développement des voies de communication. Français et Anglais étudient les moyens d'établir des relations entre leurs possessions et les provinces méridionales de la Chine. Depuis longtemps les Anglais cherchent, en remontant les vallées du Brahmapoutre, de l'Iraouaddy, du Salouen, à relier l'Inde et leurs possessions de l'Indo-Chine à *Hankoou,* la grande place de commerce située au centre de l'empire, sur le Yang-tsé-Kiang. M. Colquhoun propose la construction d'une voie ferrée qui partirait de Maulmein, sur le golfe de Martaban, atteindrait *Raheng* sur le Ménan, *Xieng-Sen* sur le Mékong qu'elle remonterait jusqu'à *Semao,* ville chinoise de la frontière méridionale du Yunnan. Mais depuis la conquête de la Haute-Birmanie, la frontière anglaise n'est plus séparée de la frontière chinoise que par quelques tribus indépendantes, et de petits bateaux à vapeur de la *Irawaddy Flotilla Company* remontent facilement l'Iraouaddy jusqu'à *Bhamo,* près de la frontière; cette ville sera probablement un jour

le point de départ de voies ferrées qui aboutiront sur les rives du Yang-tsé-Kiang et du Si-Kiang[1]. Actuellement les marchandises qui vont de la Birmanie en Chine et *vice-versa* suivent la route qui va de Bhamo à Tali-Fou, qu'on appelle *route des ambassadeurs*, parce qu'elle était suivie par les ambassadeurs birmans qui allaient porter le tribut à l'empereur de Chine. De notre côté nous cherchons à utiliser la vallée du Song-Koï ou fleuve Rouge pour pénétrer en Chine. Mais ce fleuve n'est pas navigable en tout temps ; à l'époque des inondations, c'est un immense et impétueux torrent ; dans la saison sèche l'eau manque au-dessus de Hung-hoa.

Aujourd'hui, par suite de l'adoption de bateaux à vapeur d'un type perfectionné, ces difficultés ont été en partie vaincues ; le fleuve Rouge, mieux connu, est une voie navigable plus praticable qu'on ne l'avait supposé d'abord. La pénétration de la Chine méridionale n'était pas le seul problème à résoudre. Il fallait encore ouvrir à nos produits la région du Haut-Laos. Deux voies naturelles s'offrent pour atteindre cette région : la rivière Rouge et son affluent, la rivière Noire, et la vallée du Mékong. Une troisième vient d'être récemment parcourue par le capitaine Cupet ; elle part de Vinh pour aboutir à Houtène, sur le Mékong moyen. La première et la troisième sont les plus courtes et les plus avantageuses. Nos produits, en les suivant, peuvent être transportés en 60 jours de Marseille à Luang-Prabang, le principal centre commercial du Haut-Laos, alors que, pour atteindre ce marché, nos concurrents les Anglais ont à faire, sur des chemins difficiles, de 75 à 100 jours de marche, avec des frais de transport plus onéreux. Un syndicat de commerçants français

1. On évalue à 30,000 charges les marchandises importées à Bhamo (de 120 à 160 livres anglaises par charge), et à 10,000 charges le montant des exportations vers la Chine.

Principaux articles d'importation en Chine : coton, cotonnades, draps, quincaillerie, coutellerie, opium, etc.

Articles de Chine entrant à Bhamo : or, plomb, cuivre, thé, etc.



Carte commerciale de l'Indo-Chine.

Principaux comptoirs fondés par le syndicat du Haut-Laos.

s'est constitué pour l'utilisation pratique de ces routes et pour la création de comptoirs dans le Haut-Mékong. Des convois de marchandises françaises ont été déjà expédiés par les membres du syndicat du Haut-Laos, de la côte vers Luang-Prabang et *vice-versa*. Le courant commercial se trouve donc créé de fait.

Un certain nombre de comptoirs ont été établis sur le Mékong, à Nong-Kay, à Lokhône, à Bassac, à Xieng-Hong, près de la frontière chinoise, à Van-Bu, sur la rivière Noire, etc.

A quoi nous servira de tenir la route la plus courte pour pénétrer en Chine, si nous ne produisons pas les marchandises qui y sont consommées, si nous n'avons qu'une très petite quantité d'articles à y transporter. En ce cas, la route ne nous servira pas ; ce seront les Anglais et les Allemands qui l'utiliseront. C'est en résumé à nos manufacturiers qu'il appartient de décider s'ils veulent tirer profit des avantages incontestables que nous donne la possession du fleuve Rouge. C'est à eux à fabriquer les produits qui sont en vente en Chine ; si, au contraire, ils s'obstinent dans leur inertie et leur routine, on peut dire hardiment que la conquête du Tonkin, qui nous a coûté si cher, servira seulement à enrichir nos rivaux.

Mais le commerce de la France et du Tonkin avec le Céleste Empire, par la vallée du fleuve Rouge, ne prendra un développement important que lorsqu'une voie ferrée remontera ce fleuve et pénétrera dans la province du Yunnan. Nous n'avons jusqu'à présent construit dans nos possessions d'Indo-Chine qu'un chemin de fer, celui de Saïgon à Mytho, sur une longueur de 60 kilomètres ; il doit être prolongé jusqu'à Pnom-Penh ; quelques lignes sont projetées ; les plus importantes sont celles qui relieraient Semao et Luang-Prabang au golfe du Tonkin, et Houtène à Vinh. Les Anglais n'avaient établi aussi jusqu'en 1877 qu'une voie ferrée, celle de Rangoun à

Prome. Mais depuis ils ont compris, qu'après une forte police et une bonne administration civile, rien n'est plus important, pour assurer la pacification d'un pays et développer sa richesse, que l'ouverture de moyens perfectionnés de communication. En 1885, ils ouvraient la voie de Rangoun à Toungoo, qui a été prolongée en 1889 jusqu'à Mandalay. Elle doit être continuée jusqu'à Bhamo. On songe encore à la construction d'autres lignes dans la Birmanie anglaise : ligne qui doit rejoindre Mandalay à la Salouen, ligne de la Birmanie à l'Assam (station de Makum), et par delà au Brahmapoutre (station de Sudiya). On compte actuellement 519 kilomètres de voies ferrées dans la Haute-Birmanie et 546 dans la Basse-Birmanie.

Les routes de terre font également défaut dans nos possessions d'Indo-Chine ; on en a tracé quelques-unes autour des grands centres administratifs ; mais les grandes chaussées destinées à mettre en communication, les unes avec les autres, les populations de ce vaste territoire, les voies destinées à unir la Cochinchine avec le Cambodge, l'Annam et le Tonkin n'existent pas. Et de ce manque de routes résulte un affaiblissement considérable des ressources du pays. Le gouvernement anglais a agi plus sagement ; il s'est surtout préoccupé de rattacher ses possessions d'Indo-Chine à l'Inde par des routes allant de l'Iraouaddy au Brahmapoutre ; de l'Assam à la Birmanie, de grandes routes ont été construites, réunissant les grandes vallées entre elles, de la Chindwin à l'Iraouaddy. Dès le commencement de 1887, on comptait près de 500 kilomètres de bonnes chaussées. Depuis lors ces travaux ont été poursuivis, et il n'est pas aujourd'hui de ville importante qui ne soit traversée par une route.

Les cours d'eau sont, à peu près, les seules voies commerciales de l'Indo-Chine. En dehors de l'Iraouaddy et du fleuve Rouge, le Mékong peut être remonté par de gros bateaux depuis son embouchure jusqu'aux cataractes de Khong, à

600 kilomètres de son embouchure, et au delà de cet obstacle, par de petits bateaux plats jusqu'à Luang-Prabang, centre de commerce important. C'est la route la plus facile pour pénétrer dans le Siam et le Laos.

Commerce extérieur. — Le commerce général de l'Indo-Chine s'élève à près de 800 millions, non compris le commerce de Singapore. Au premier rang, parmi les articles d'exportation, figure le *riz,* puis viennent le *bois de teck,* les *arachides,* les *épices,* les *peaux,* la *soie brute,* le *bétail,* les *métaux.* Les importations (environ 300 millions) comprennent surtout les *cotonnades, soieries, opium, thé, vins,* etc.

Birmanie britannique. — Le commerce de l'Indo-Chine anglaise atteint un demi-milliard de francs; il était à peine de 328 millions de francs en 1886-1887; c'est une augmentation en 4 ans de 34 p. 100. Notre consul à Rangoun explique la cause de cette augmentation : « ...depuis 1887, le pays a été graduellement pacifié; les paysans qui, en grande partie, avaient abandonné leur village, y sont retournés et se sont adonnés à la culture, et les affaires, momentanément ralenties, ont repris avec plus d'activité. »

Fait curieux à signaler, la part de l'Angleterre dans ce commerce n'est pas très importante : elle était en 1886-1887 de 87 millions sur 328, et en 1889-1890 de 105 sur 500, savoir : 57 millions pour les importations de Birmanie en Angleterre, et 58 pour les exportations d'Angleterre en Birmanie. Il est presque en entier concentré à *Rangoun* et à *Moulmein,* grands ports de mer qui exportent la presque totalité du riz, des bois, des gommes de la Birmanie. Ils reçoivent les produits manufacturés de fabrication anglaise, à destination de la Birmanie et du Yunnan.

Siam. — Presque tout le commerce du Siam est entre les mains de maisons étrangères. *Bangkok,* la capitale et le premier marché du royaume, a quatre maisons importantes, deux allemandes, une anglaise et une suisse, qui importent des quan-

tités considérables de cotonnades[1]. Le Siam exporte principalement du riz et du bois de teck pour une valeur de 60 millions sur un chiffre total de 16 millions.

Laos; tentatives faites pour ouvrir le Laos à notre commerce. — Les capitaux anglais se portent actuellement dans le *Laos,* et surtout dans la principauté de *Xieng-Maï,* appelée encore la *région du teck,* pour exploiter les richesses de ce pays et y écouler leurs produits. La France pourrait aussi prendre possession commercialement d'une partie de cette région. Nous avons, pour pénétrer dans le Laos, le choix entre deux routes, qui ont été toutes les deux récemment explorées : la première est celle de Mékong ; M. Camille Gauthier, qui a descendu ce fleuve et l'a remonté sans difficulté en 1887, a fait ressortir tous les avantages qui résulteraient pour nos commerçants de l'adoption de cette nouvelle voie commerciale : « Les produits du Laos, qui vont par terre à Bangkok, descendront tout naturellement le Mékong et iront en Cochinchine, parce qu'il y aura économie de temps et d'argent. Nous arriverons ainsi à détourner au profit de nos colonies le courant commercial qui passe aujourd'hui tout entier par Bangkok et qui donne de gros bénéfices aux maisons anglaises et allemandes établies à Siam[2]. » La seconde route part de

---

1. Commerce de Bangkok en 1889 :
Exportations. Total : 13,717,680 piastres mexicaines.
Marchandises exportées :

Riz.	5,022,723	piculs.
Bois de teck. .	1,524,898	piastres.
Poivre	18,930	piculs.

Importations. Total : 9,559,541 piastres mexicaines.
Marchandises importées :

Cotonnades blanches.	607,344 piastres.	Joaillerie	583,413 piastres.
— écrues. .	341,016 —	Pétrole	345,092 —
— de coul. .	235,710 —	Sucre.	344,254 —
Machines	250,000 —		

Mouvement de la navigation :

1888. . . .	352,355 tonnes.
1889. . . .	285,611 —

2. *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris.* (1889, tome XI, n° 1.)

Luang-Prabang pour aboutir à Laokaï, d'où elle descend le fleuve Rouge jusqu'à la côte. Elle a été parcourue récemment par M. Pavie, notre consul à Luang-Prabang. Mais cette route ne pourrait être fréquentée qu'autant que des postes seraient échelonnés, de distance en distance, pour protéger les convois de marchandises contre les pirates. Nous pourrions encore, pour nouer des relations commerciales avec les tribus laotiennes, établir, ainsi que le conseille M. de Lanessan, dans le Laos inférieur, sur les bords du Mékong, un entrepôt bien approvisionné de marchandises.

Le commerce du Laos, qui ne dépasse pas actuellement 25 millions de francs, ne tarderait probablement pas à augmenter dans des proportions considérables. On ne peut dans ces prévisions que juger par comparaison. Les Birmans, qui ne sont qu'au nombre de 4 millions, achètent à l'Angleterre pour 58 millions de produits fabriqués ; les Laotiens, qui sont un peu plus nombreux, et dont les goûts et les mœurs sont semblables à ceux des Birmans, pourraient consommer, dans quelques années, pour une somme à peu près égale de marchandises en partie françaises.

Singapore. — La place de Singapore, dont les Anglais ont pris possession en 1819, commande l'entrée de la mer de Chine. Elle est reliée à l'Europe par le télégraphe et par de nombreux paquebots. D'après les statistiques de la chambre de commerce, il entre annuellement dans ce port 10,000 navires jaugeant 3,300,000 tonnes, et il en sort autant[1]. C'est, comme Hong-Kong, sur les côtes de Chine, le grand entrepôt

1. Mouvement du port de Singapore en 1890 :

Entrées. .	10,486	navires jaugeant		3,320,454t
Sorties . .	10,121	—	—	3,110,441
				6,430,895t

Part de la France : entrées. . .	135	navires jaugeant		220,187t
— sorties . . .	134	—	—	219,372

de tous les produits de l'Extrême-Orient. La valeur des échanges s'élève à plus d'un milliard, dont 570 millions environ à l'importation. Les articles français les plus demandés sont: les *vins* de Bordeaux et de Bourgogne, le *cognac*, les *tissus légers* genre Roubaix, le *champagne*, le *chocolat* et les *conserves alimentaires*, la *parfumerie*, les *lampes* et *suspensions*, les *soieries légères*, etc. Le commerce français peut acheter, sur la place de Singapore, de l'*étain*, du *gambier*, du *sagou*, de la *gutta-percha*, des *peaux de bœuf* et de *buffle*, du *coprah*, de la *gomme copal*, du *tapioca*, etc.

Indo-Chine française. — Le commerce de la Cochinchine est tombé de 180 millions de francs, en 1887, à 108 millions en 1888, et à 74,125,748 fr. en 1889, dont 31,914,209 fr. pour les importations et 42,210,539 fr. pour les exportations. La part de la France dans ce chiffre est de 9 millions pour les marchandises importées à Saïgon et de 3 à 4 millions pour les produits exportés, c'est-à-dire que le mouvement commercial de la Cochinchine avec la France s'élève à peine à 13 millions, alors que celui avec la Chine atteint presque 60 et celui avec Singapore 30[1]. C'est que la colonie exporte principalement des produits qui sont demandés par les populations

1. Il est intéressant de comparer le commerce d'importations seul pendant les 5 années 1885 à 1889.

Nous en donnons le tableau ci-dessous, la piastre étant calculée à 4 fr.

	TOTAL des importations. — Piastres.	De France et des Colonies y compris l'Annam et le Tonkin. — Piastres.	De Chine, Hong-Kong et Singapore. — Piastres.
1885	13,000,000	3,445,000	8,400,000
1886	15,200,000	3,166,000	10,450,000
1887	11,800,000	2,345,000	8,230,000
1888	10,600,000	3,335,000	6,500,000
1889	8,000,000	2,255,000	5,575,000
Totaux	58,600,000	14,516,000	39,475,000
Moyenne des 5 années	11,700,000	2,903,200	7,895,000

de l'Extrême-Orient : le *riz* expédié en Chine, dans les Indes Néerlandaises, les îles Philippines, le *poisson salé* et *séché*, les *peaux d'animaux*. Nous tirons de la Cochinchine de la *bourre de soie*, des *graines*, de la *colle de poisson* et du *poivre*. Le commerce extérieur est donc, en grande partie, entre les mains des étrangers, principalement des Chinois, qui ont émigré en grand nombre dans nos possessions d'Asie. La Cochinchine n'en compte pas moins de 50,000 à 60,000. Leurs maisons de commerce sont les plus riches et les plus solides. Elles vendent aux indigènes les marchandises que la Chine seule est en état de fournir, du *thé*, des *médecines*, des *poteries*, des *soieries*, etc. Après les maisons chinoises viennent les maisons anglaises et allemandes (Hale, Engler et Cie, Speidel et Cie), dont le chiffre d'affaires dépasse celui des maisons françaises, Renard et Cie, Denis frères. La France expédie surtout des *vins*, des *conserves*, des *outils*, des *machines*, etc.; les *cotonnades*, cet élément d'échange indispensable de toute transaction entre l'Europe et l'Extrême-Orient, viennent en grande partie d'Angleterre, qui a établi à Singapore et à Hong-Kong de vastes entrepôts.

La plus grande partie du commerce du Cambodge se fait par les maisons chinoises qui, en échange du *coton*, de la *soie*, du *riz*, du *tabac*, vendent aux Cambodgiens de l'*opium* et de l'*alcool de riz*. Trois maisons françaises et une maison allemande se sont établies depuis peu. Des industriels de Rouen et de Roanne fabriquent des cotonnades appréciées des indigènes et qui pourraient trouver, dans le Siam et le Laos, un débouché important. On évalue de 10 à 12 millions de francs la valeur du commerce général du Cambodge.

Les Annamites constituent une race entreprenante, parfaitement douée pour le commerce et la navigation. Actuellement le commerce appartient presque entièrement à des maisons chinoises établies à Tourane et à Quin-nhon ; elles importent des cotonnades anglaises, du thé, des médecines, du papier

chinois, des soieries, etc.; elles exportent des *arachides*, de la *soie*, du *poivre*[1].

Le commerce du Tonkin est tombé de 60 millions en 1886 à 48,421,000 fr. en 1888 et à 34,650,401 fr. en 1889, dont 23,744,479 fr. pour les importations et 10,905,921 fr. pour les exportations. Il se passe au Tonkin ce que nous avons déjà constaté pour la Cochinchine, le Cambodge et l'Annam; ce sont les étrangers, les Chinois, les Anglais et les Allemands, qui concentrent presque toutes les affaires; la part de la France dépasse à peine 6 millions de francs; nous n'avons la prépondérance dans les importations que pour les *conserves alimentaires*, les *liqueurs* et les *vins*[2]. La plupart de ces produits sont consommés par les Européens. Le commerce avec les indigènes est insignifiant. Cependant le Tonkin, quand il sera pacifié, sera un marché de consommation qui méritera d'attirer l'attention de nos fabricants et négociants-exportateurs. Le *vêtement* est une des branches de commerce qu'il importe de se préparer à exploiter. L'importation des *draps* noirs ou bleu foncé, pour la classe aisée, tendra à se développer en raison de la prospérité que ne manque pas de produire une bonne administration. Les étoffes de coton, importées d'Angleterre ou tissées dans le pays avec des filés anglais, sont communément portées par les indigènes. La consommation des tissus de coton ne s'élève encore qu'à 4 ou 5 millions de francs; toutefois on peut admettre, en jugeant par comparaison avec les possessions anglaises, que dans quelques années la consommation normale sera de 5 fr. par personne.

1. Commerce de l'Annam :

Importations de France. . .	51,604f	Importations de l'étranger.	4,567,298f
Exportations pour la France.	2,048	Exportations à l'étranger .	9,918,628

2. Principaux produits français importés :

Vins.	2,221,648f	Quincaillerie	575,380f
Liqueurs.	408,076	Papiers.	120,165
Conserves alimentaires .	537,075		

Total des importations françaises en 1889 : 6,574,572 fr.

Le Tonkin nous demanderait donc, si nous parvenions à conquérir le marché, 40 à 50 millions de cotonnades. En soumettant les produits étrangers importés dans nos possessions de l'Indo-Chine, à partir du 1er juin 1887, aux droits inscrits au tarif général de la métropole, le Gouvernement a accordé à nos tisseurs et filateurs un avantage qui leur permet de lutter contre la concurrence étrangère. Les effets de cette nouvelle législation douanière n'ont pas tardé à se produire : l'importation française a passé de 6,574,572 fr. en 1889 à 8,907,688 fr. en 1890, soit une augmentation de 2,333,116 fr. Le transit avec le Yunnan et Hong-Kong est en augmentation de 2,882,238 fr. pour le transit d'aller, et de 1,314,932 fr. pour celui de retour. Un groupe important de négociants et de fabricants de la région de l'est et de la Normandie a créé un syndicat pour exporter en Indo-Chine les produits de l'industrie cotonnière française. Il y a là pour nos industriels et commerçants-exportateurs un exemple à suivre. « Si l'industrie française ne peut arriver à fournir les tissus de coton en les fabriquant en France, dit M. Gustave Praire dans un rapport à M. le Ministre de la marine et des colonies, il est pour elle un moyen fort simple de résoudre le problème : que des filateurs aillent s'installer dans les provinces cotonnières du Tonkin et qu'ils s'outillent en même temps de façon à faire le tissage. Cette industrie ne peut manquer de prospérer, car elle trouvera dans le pays tous les éléments nécessaires à son succès : matière première à pied d'œuvre, main-d'œuvre abondante et à bon marché, combustible (bois) presque pour rien et enfin un nombre énorme de consommateurs. » Pour le moment, l'industrie française est en état de fournir certains articles, *bougies, verrerie commune, horloges, couvertures ordinaires, sucre,* etc., à des conditions aussi avantageuses que l'industrie étrangère.

Au Tonkin, comme en Cochinchine, dans le Cambodge et l'Annam, nous avons à lutter, pour nous faire une part dans

le mouvement des échanges, contre de solides maisons étrangères, anglaises, allemandes et chinoises, qui sont puissamment organisées pour la lutte commerciale, parce qu'elles s'appuient sur des banques de premier ordre. Déjà plusieurs maisons de Paris, Lyon et Marseille : Ulysse Pila et C[ie], Bourgoin-Meifre, Denis frères, Roque frères, la Compagnie française du Tonkin et de l'Indo-Chine, se sont établies dans la vallée du fleuve Rouge. Nous semblons avoir rompu avec cette timidité qui est notre défaut en affaires. Il ne suffit pas que les capitaux français commanditent de grosses entreprises dans nos possessions de l'Extrême-Orient, il faut encore qu'avec eux émigrent les Français ; la grande cause de décadence de notre commerce extérieur, c'est qu'il n'est pas fait par nos nationaux. « Ce n'est pas seulement parce qu'elles fabriquent à bon marché, que l'Angleterre et l'Allemagne inondent les marchés du monde de leurs produits, c'est aussi parce qu'elles ont partout des nationaux pour les écouler. Croire que le commerce français peut croître entre les mains d'intermédiaires étrangers, c'est croire au concours de gens qui ne sont pas même des indifférents, mais qui sont des adversaires. Vous laissez vendre des marchandises par des étrangers ; imprudents, comment vous étonnez-vous ensuite qu'un jour ils les contrefassent chez eux et ne vous en demandent plus[1] ? » Nos nationaux, établis à Hanoï, à Haïphong et dans les autres parties de l'Indo-Chine, n'emploieront donc que des Français ; ils s'informeront du goût des indigènes ; ces renseignements leur seront fournis par le *Bureau d'informations commerciales* d'Hanoï, établi dès le début de notre expédition. Nous ne pouvons faire, en Orient, que le commerce de gros ; les marchandises de nos maisons seront vendues à des détaillants chinois, seuls en état de

---

1. P. Bourde, *Du Tonkin à Paris*.

faire le commerce d'intermédiaires, qui les répandront dans les villages de l'intérieur où nous ne pourrions les porter nous-mêmes[1].

En résumé, sur un commerce extérieur de 200 millions de francs pour nos possessions de l'Indo-Chine, la part de la France dépasse à peine le dixième. C'est peu, si on tient compte des sacrifices en hommes et en argent que nous avons faits depuis dix ans pour la conquête de cet empire colonial. Jusqu'à présent notre établissement dans la presqu'île indo-chinoise n'a été profitable qu'aux étrangers. Le Gouvernement a fait le nécessaire en promulguant les tarifs de 1887, qui mettent notre commerce national en état de lutter contre l'importation étrangère. Mais ces tarifs ne modifieront rien à la situation, tant que le commerce étranger aura l'avantage de trouver le fret à plus bas prix que nous. Ce sont les paquebots des Messageries maritimes (voir le chapitre des grandes lignes de navigation), auxquels l'État paye une forte subvention, qui font le service régulier entre la France et l'Indo-Chine. Or cette compagnie exige un prix beaucoup moins élevé pour le transport des marchandises partant de Londres pour Hong-Kong avec transbordement à Marseille, que pour les marchandises embarquées à Marseille à destination de Haïphong. C'est que pour le premier trajet, elle a à lutter contre les compagnies anglaises, allemandes et hollandaises qui desservent ces régions, et qu'elle n'a pas de rivale pour l'Indo-Chine. Ces différences de prix, qui varient de 50 à 65 p. 100, constituent une infériorité telle, que les droits de faveur, accordés à nos produits par le tarif de 1887, ne peuvent la compenser. C'est là l'obstacle le plus sérieux au développement du commerce entre la France et l'Indo-Chine.

---

1. Voir *Bulletin de la Société de géographie commerciale*, pages 20 et suivantes, *Une exploration au Laos* (n° 1, tome XI, 1888-1889).

Marchés et ports de l'Indo-Chine française. — Les ports sont les principaux marchés de nos possessions de la péninsule indo-chinoise ; celui de *Saïgon* peut recevoir les plus grands paquebots connus ; il est le débouché de tous les produits agricoles du bassin inférieur du Mékong. Il y entre et il en sort annuellement plus de 700 navires jaugeant plus de 700,000 tonneaux[1]. Le pavillon anglais a la plus forte part dans ce mouvement général de la navigation. *Tourane* est appelée à devenir la première rade de l'Annam ; elle est surtout visitée par des jonques chinoises et japonaises. *Xuandey* et *Quin-nhon* sont les autres ports marchands de la côte. *Hanoï* est la première place de commerce du Tonkin ; c'est le centre de la navigation sur le fleuve Rouge ; de là partent les jonques qui remontent le fleuve, et les bateaux à vapeur qui descendent le delta. *Haïphong* est le port le plus sûr et le plus profond du golfe du Tonkin.

Institutions de crédit. — Notre principal établissement financier en Extrême-Orient est la *banque d'Indo-Chine*, qui a le droit d'émission dans les pays placés sous le protectorat de la France. Elle a établi une succursale à *Haïphong* et à *Nouméa*. Elle s'est engagée à créer, lorsque le Gouvernement le lui demandera, des agences à Nossi-Bé, à Mayotte et dépendances, et dans les ports de Chine, du Japon, de la mer des Indes et du Pacifique qui lui seront désignés.

1. Mouvement des ports de l'Indo-Chine française :

	ENTRÉES.	SORTIES.	TONNAGE.
Saïgon. — Navires français	151	147	320,600
— — étrangers	230	229	384,709
	381	376	
Haïphong	763	»	111,939
Part du pavillon français	»	»	40,271

Chapitre V. — CHINE

Superficie : population. — La Chine est l'État qui, après la Russie, présente la plus grande étendue de terre d'un seul tenant (12,000,000 de kil. c.) ; elle est plus grande que l'Europe. La population de l'empire a été diversement évaluée ; celle de la Chine propre, c'est-à-dire de la partie de l'empire chinois en dehors de la Mandchourie, de la Mongolie, des deux Thian-Chan, du Koukounoor, du Tibet et de la Corée, est estimée à plus de 380 millions ; elle est très dense dans les vallées du Yang-tsé-Kiang et du Hoang-ho, qui nourrissent, dans certains districts, 400 habitants par kilomètre carré. Avec les États tributaires, la Chine compte plus de 400 millions d'habitants.

La civilisation chinoise. — La Chine est, au même titre que l'Égypte, *l'aïeule des nations civilisées* ; le papier, l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, inventions que les Européens n'ont trouvées que dans les temps modernes, étaient connues en Chine, dès la plus haute antiquité. Mais la civilisation chinoise est restée stationnaire ; supérieure à la nôtre il y a 300 ou 400 ans, elle nous emprunte aujourd'hui les mille découvertes de la science et de l'industrie.

Protégée par les massifs montagneux et les déserts de l'Asie centrale, la Chine était difficilement accessible aux Européens ; les voyages de Marco-Polo ont été, pour les Occidentaux, une véritable révélation. Les relations entre l'Europe et les pays de l'Extrême-Orient devinrent dès lors plus fréquentes. Les découvertes maritimes du commencement des temps modernes permirent aux nations de l'Europe de commercer plus facilement avec des pays où l'on n'avait pu jusqu'alors pénétrer que par terre. L'influence des *barbares étrangers* devient de jour en jour plus grande, malgré la résistance opposée par le gouvernement de Pékin. Mais les

Chinois sont toujours très défiants vis-à-vis des étrangers et professent une superstitieuse fidélité *pour tout ce qui est ancien, traditionnel, national.*

Ce *culte des ancêtres,* qui est élevé à la hauteur d'une institution politique, explique en partie l'isolement dans lequel s'est tenue cette immense race d'hommes. « Tandis que le monde entier se couvre de rails, la Chine résiste à cette innovation. Elle ne veut pas céder à des compagnies industrielles le sol consacré par l'inhumation des corps des ancêtres[1]. » Mais cette résistance est destinée à s'atténuer de jour en jour; le gouvernement chinois a ouvert un certain nombre de ports au commerce européen, et il commence à comprendre que les chemins de fer sont non seulement utiles pour le développement des richesses, mais surtout pour la défense nationale.

Climat. — Depuis les frontières du Tonkin jusqu'au fleuve Amour, la Chine s'étend sur près de 30 degrés en latitude, la distance de Gibraltar à la pointe septentrionale de l'Europe. La partie méridionale de l'empire est comprise dans la zone tropicale. La Mandchourie, la province la plus septentrionale, est comprise entre les mêmes degrés de latitude que la France; les étés y sont chauds mais courts, et les hivers longs et froids. Il gèle en hiver à Pékin situé, comme Naples, sous le 40e degré. Sur les plateaux élevés de l'ouest, le climat est plus extrême encore : le Tibet, qui est habité à des altitudes de 3,000 et 4,500 mètres, est une des régions du monde les plus froides. Le désert de Mongolie, un peu moins élevé, passe aussi par les alternatives de froid intense et de chaleurs torrides. Ainsi l'empire chinois connaît les extrêmes des climats continentaux et le rythme des climats tropicaux, où la saison sèche alterne avec la saison des pluies.

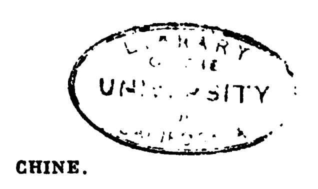
Aptitudes naturelles du sol. Zones de culture. — L'agri-

1. De Crozals, *Histoire de la civilisation.*

culture est la première des industries de la Chine. Son sol, d'une fertilité merveilleuse dans les provinces orientales, cultivé avec un souci d'artiste et une habileté consommée, suffit à l'alimentation d'une population plus dense qu'en aucune autre partie du monde. La *Terre jaune* est par excellence la zone agricole de l'empire, elle couvre une superficie égale à près de 5 fois celle de la France; on ne peut la comparer, pour la fécondité et l'étendue, qu'à la Terre noire de la Russie centrale et méridionale. Formée depuis des siècles par les dépôts successifs des fleuves, elle atteint, en certains endroits, de 500 à 600 mètres de profondeur. Le Hoang-ho ou fleuve Jaune et le Yang-tsé-Kiang ou fleuve Bleu sont les cours d'eau qui roulent la plus grande masse de substances terreuses.

Ils ne gonflent pas chaque année avec la régularité du Nil, aussi leurs inondations sont-elles souvent redoutables; mais ils déposent sur le sol, comme le fleuve égyptien, une épaisse couche de limon, qui renouvelle indéfiniment la fertilité de la terre. On s'explique dès lors comment, avec des méthodes de culture primitives, sans amendements ni engrais, n'ayant pour tout instrument qu'une petite charrue et la bêche, les Chinois obtiennent des rendements supérieurs aux terres les plus fécondes de notre continent. Le morcellement du sol ajoute encore à sa fécondité; dans un pays surpeuplé, où les grands propriétaires ne possèdent pas plus de 6 hectares de terre, où la main-d'œuvre est à très bas prix, les champs sont cultivés comme des jardins. Enfin l'abondance de l'humidité, surtout pendant les chaleurs de l'été, contribue à l'originalité de la flore chinoise, donne à la végétation une grande exubérance et permet aux fruits, grâce à une chaleur intense, d'atteindre toute leur maturité.

« Une ligne courbe partant de Pékin, aboutissant sur la mer en face d'Haïnan, et enveloppant à l'ouest les provinces de Honan, de Houpé et de Hounan, partage la Chine en deux parties à peu près égales. Elle laisse à l'ouest tout le pays



de montagnes, et à l'est les plaines ondulées ou unies qui s'étendent jusqu'à la mer, interrompues seulement vers le sud par les montagnes du Kouang-toung et du Fo-Kian. Dans la moitié orientale, la densité de la population est de 167 habitants par kilomètre carré; dans la moitié occidentale, elle n'est plus que de 45. Les autres conditions économiques, production, richesse publique, impôts, suivent la même proportion.

« Plus vers l'ouest, s'étend la région intermédiaire entre la plaine et la montagne... Enfin, sur les terrasses montagneuses qui confinent au Tibet et à la Mongolie, les richesses naturelles sont rares, et la population misérable. Elle demande son riz aux provinces maritimes, et souffre de la famine quand les arrivages sont interrompus. Dans un avenir prochain peut-être, l'exploitation des mines de métaux et de charbon créera dans cette région, jusqu'ici déshéritée, la richesse que l'industrie apporte toujours avec elle[1].

Principales productions. — Le *riz* est la céréale la plus universellement cultivée, parce qu'elle forme le fond de l'alimentation. Le meilleur riz, le *riz de marais,* est ensemencé sur les terres d'alluvion, dans les lagunes des bords de la mer, dans les vallées et les cuvettes des montagnes. Il y a une autre variété de riz, le *riz de montagne,* cultivé sur les sols élevés et secs. La production annuelle est probablement supérieure à 500 millions d'hectolitres.

Au nord du Hoang-ho, on cultive de préférence le *millet,* le *sorgho* et les céréales d'Europe, *froment, maïs, orge, avoine.*

Nulle part, la culture maraîchère n'est mieux entendue ni plus variée. Les Chinois cultivent tous nos légumes, haricots, pois, lentilles, asperges, pommes de terre, etc.

Le *mûrier,* le *thé,* la *canne à sucre,* le *pavot,* le *tabac* et le *coton* sont au nombre des cultures les plus importantes de la Chine, après les céréales.

---

1. De Crozals, *Histoire de la civilisation.*

Les mûriers sont communément répandus dans une contrée où l'éducation des vers à soie est la première industrie nationale. Ce sont les vallées du fleuve Bleu et du fleuve Jaune qui sont par excellence la zone du mûrier.

La culture de l'arbre à thé est très lucrative. Son aire d'expansion est comprise entre la rivière Si-Kiang au sud et la presqu'île de Chan-Toung au nord ; mais ce sont surtout les provinces de Fokien, Tché-Kiang, Kiang-Si, qui fournissent les meilleures feuilles. Elles réunissent au plus haut degré les conditions de chaleur et d'humidité nécessaires pour faire acquérir à la feuille le parfum qui la fait apprécier. Les sols les plus recherchés pour l'arbuste sont les coteaux abrités et bien exposés au soleil. L'arbre à thé est planté en lignes, soigneusement élagué et taillé ; il exige dans toutes les saisons des soins assidus. Il veut des pluies fréquentes pour activer la croissance des feuilles et un soleil ardent pour leur donner du parfum. Il réussit aussi dans les plaines, mais il n'aime pas les régions naturellement humides et les terrains marécageux. Un hectare de terre donne environ 1,500 livres de thé. On évalue la récolte annuelle à 400,000,000 de kilogrammes, dont un tiers est exporté[1].

Pour s'affranchir du tribut payé à l'Inde anglaise, les Chinois ont donné, d'année en année, plus d'extension à la culture du pavot. On en trouve de grandes plantations dans les provinces du *Yunnan* et du *Setchouen*. Le tabac réussit partout, mais on le cultive surtout dans les plaines du Hoang-ho.

La culture de la canne à sucre est une source de richesses pour les provinces méridionales de l'empire du Milieu. Les plantations couvrent de vastes étendues dans le *Kouantoung*, le *Fokien*, les îles *Formose* et *Haïnan*. Cette plante demande

1. Exportation du thé en 1890 :

Angleterre.	483,964 piculs.	Hong-Kong.	135,470 piculs.
Russie.	585,349 —	Australie.	109,155 —
États-Unis	268,141 —		

des sols riches, beaucoup de travail et d'engrais ; c'est, en un mot, une culture coûteuse dans laquelle réussit l'application patiente des fils de Han. La production dépasse de beaucoup les besoins de la consommation. L'exportation atteint déjà 200 millions de kilogrammes.

Le cotonnier, sans avoir une importance égale aux cultures précédentes, fournit une grande partie de la matière première travaillée à l'intérieur. Les plantations ont cependant une tendance à se restreindre, à cause de la concurrence des cotonnades anglaises. L'*ortie de Chine* ou *china-grass* est au contraire en progrès.

Les plantes tinctoriales ont conservé toute leur importance dans une contrée où les matières colorantes dérivées de la houille ne sont pas encore employées. Le *safran* et l'*indigo* sont des cultures très prospères.

Le sol de la Chine produit un grand nombre d'arbres dont l'industrie a su tirer le meilleur parti. Au premier rang, il faut placer le *bambou,* qui sert à divers usages : les jeunes pousses servent à l'alimentation ; on tisse les fibres pour en faire des vêtements ; les troncs sont employés comme bois de construction et d'ébénisterie. L'*arbre à cire* fournit la laque. On fabrique le *papier de riz* avec une sorte de roseau. Les huiles pour le vernissage sont tirées de l'arbre à vernis et d'un grand nombre de plantes oléagineuses.

La Chine propre a été complètement déboisée, mais ce déboisement n'a pas eu jusqu'ici les résultats funestes qu'on a constatés dans l'Europe méditerranéenne où, par suite de la rareté des pluies estivales et de la sécheresse de plus en plus grande du climat, le désert a considérablement empiété sur les terres cultivées. En Chine, les précipitations étant surtout abondantes en été, on n'a pas à redouter le même phénomène. Les forêts couvrent cependant de vastes étendues dans le *Yunnan,* le *Setchouen,* sur les pentes des montagnes qui conduisent au *Tibet* et dans la *Mandchourie.*

Élevage du bétail. Pisciculture. Éducation des vers à soie. — La Chine est pauvre en pâturages ; l'élevage du bétail est sans importance : la viande de boucherie n'entre que pour une très faible part dans l'alimentation, et les Chinois n'ont guère besoin, pour la plupart de leurs cultures, du concours des animaux domestiques ; c'est avec la bêche qu'ils travaillent à leurs plantations de thé, de canne à sucre, de riz et de tabac. Le gros bétail, *bœufs, buffles* et *chevaux,* est très rare. Parmi le petit bétail, les porcs et les chèvres abondent. Les Chinois élèvent beaucoup de volaille.

Les plateaux de la Mongolie et du Tibet, où pousse une herbe courte et sèche, et les plaines de la Mandchourie, sont les parties de l'empire les plus favorables à l'élevage. Les Mandchoux élèvent surtout des chevaux estimés ; c'est le petit bétail qui domine, au contraire, dans la Mongolie et le Tibet, à cause de la nature des pâturages : *yaks, moutons, chèvres* fournissent des toisons estimées.

La *pisciculture,* si négligée encore chez nous, est depuis longtemps fort en honneur en Chine, les fils de Han faisant une grande consommation de poissons. Les procédés de fécondation artificielle sont pratiqués depuis des siècles ; les fleuves, les rivières, les lacs et les étangs sont ainsi peuplés d'une multitude de poissons d'espèces différentes et de formes bizarres.

Mais c'est surtout pour l'*élevage du ver à soie* que les Chinois sont restés nos maîtres. C'est vraiment pour eux une industrie nationale, pour laquelle ils n'ont pas de rivaux ; nous leur avons emprunté leur méthode, nous leur avons demandé leurs graines pour régénérer nos espèces, quand nos magnaneries ont été décimées par la *pébrine* et la *flacherie ;* elle est enfin la principale occupation de milliers de paysans qui ne possèdent souvent que quelques pieds de mûrier. Cette industrie est surtout florissante dans le *Tché-Kiang* et le *Kiang-Si,* et en général dans toute la vallée du fleuve Bleu, où

Shanghaï est le grand entrepôt et le principal marché des soies brutes. La Chine conserve toujours le premier rang pour la production de la soie évaluée à près de 4 millions de kilogrammes[1]. L'Italie seule approche de ce chiffre.

Mais la soie produite par le ver à soie du mûrier ne représente que la moitié environ de la production totale. Les vers du frêne, du ricin, du chêne fournissent, en effet, pour 4 autres millions de kilogrammes de soie plus commune, dont on fabrique des tissus pour les indigènes.

En résumé, la Chine a un sol d'une merveilleuse fécondité produisant, grâce à la variété du climat, les plantes des régions tropicales et des pays tempérés. L'universalité, tel est le caractère dominant de l'agriculture chinoise. Il faut ajouter que les paysans, fortement attachés à la terre, lui consacrent tous leurs moments : leurs champs sont tournés et retournés dans tous les sens, et entretenus avec un soin minutieux. C'est le seul secret de l'abondance des produits qu'ils savent en tirer. Car leurs méthodes de culture sont rudimentaires. On surfait certainement leur mérite, quand on les considère comme les premiers agriculteurs du monde ; car ils ignorent nos procédés de culture perfectionnée, et il n'y a pas trace chez eux de ces travaux d'irrigation que les peuples de la région méditerranéenne, où l'eau est si précieuse parce qu'elle est rare, ont porté à leur perfection ; aussi les terres incultes couvrent-elles encore de vastes étendues.

Mines. — La Chine est riche en métaux ; elle possède les gisements de houille les plus abondants et les plus anciennement exploités. Leur superficie n'est pas estimée par le professeur Richtofen à moins d'un million de kilomètres carrés, soit environ deux fois la France. Ces vastes dépôts de charbon minéral sont à peine exploités et ne produisent guère plus de 3 millions de tonnes, qu'on tire principalement de

1. Production de la soie dans le monde : 11,706,000 kilogr. en 1889.

Keelung, dans l'île de Formose, et de *Hankéou*. Les plus riches sont ceux du *Chan-Si,* du *Setchouen,* du *Yunnan,* du *Petchili* et du *Chantoung*. La Chine possédant du charbon de première qualité et en grande abondance, peut être assurée d'un grand avenir commercial et industriel, surtout quand ces gisements se rencontrent, comme cela se présente dans l'empire du Milieu, dans les mêmes régions qui fournissent du *fer,* du *plomb,* du *cuivre* et de *l'étain*. Le fer se trouve dans la province de *Chan-Si,* du *Chantoung* et du *Yunnan,* si riches en houille ; on exploite du cuivre et du plomb dans le *Chantoung* et le *Chan-Si ;* mais le district minier le plus riche de la Chine en métaux communs est le Yunnan, qui produit du fer, du cuivre, du plomb et de l'étain. Les *métaux précieux* ne manquent pas non plus à l'empire du Milieu. L'*or,* qu'on retire du *Yunnan,* du *Setchouen* et du *Kouang-Si,* et l'*argent,* qu'on extrait du *Chantoung,* donnent annuellement une vingtaine de millions de francs. La Chine est riche en *terre à porcelaine ;* le meilleur kaolin est extrait près du lac *Poyang,* dans la province de Kiang-Si.

Mais les capitaux, les connaissances techniques, les voies de transport manquent en Chine ; il est à présumer que, lorsque le temps et une politique plus intelligente auront procuré au pays ces trois facteurs essentiels de l'industrie moderne, les 3 à 4 millions de tonnes de houille pourront décupler et vingtupler même, et qui peut prédire les destinées industrielles de ce peuple, à l'esprit ingénieux, qui trouve, grâce au grand nombre de bras dont il dispose, la main-d'œuvre habile et à bon marché ?

Industrie. — L'industrie chinoise ne connaît pas encore la division du travail, poussée à l'extrême dans l'Europe occidentale ; chaque produit est l'œuvre d'un seul ouvrier, souvent doublé d'un artiste. La dextérité manuelle supplée aux machines ; le bas prix de la main-d'œuvre, qui varie de 50 cent. à 1 fr. par homme et par jour, donne aux produits chinois un avantage incontestable sur ceux de l'Europe ; ils

éliminent partout les nôtres sur les marchés de l'Extrême-Orient : la plupart des objets destinés à être consommés par les indigènes, sucre brut, faïences, porcelaines vulgaires, ustensiles de ménage, bougies, papier, bijoux, vêtements, chaussures et meubles, sont exclusivement fabriqués par des ouvriers du Céleste empire.

« Les travaux les plus délicats de la construction ou de la mécanique n'échappent pas plus que les autres à l'intelligence et à l'activité des ouvriers chinois. Ce sont eux qu'on emploie presque exclusivement dans la construction des maisons aussi bien que dans celle des navires, dans les grands ateliers de menuiserie, de charpente, de serrurerie, aussi bien que dans les arsenaux. Dans les superbes ateliers de construction maritime de Hong-Kong, les outils les plus délicats et les plus modernes sont presque tous maniés par des ouvriers chinois que conduit un petit nombre d'Européens[1]. »

La première des industries de la Chine est celle de la *soie*. Les ateliers de dévidage et de moulinage sont établis un peu partout. Les Chinois ne se contentent pas de préparer la soie brute, ils la tissent et en font de jolies étoffes ; le bon marché de la main-d'œuvre leur permet de lutter avec les soieries européennes sur les marchés étrangers. Le *coton* est filé et tissé pour la fabrication d'étoffes communes, à l'usage du peuple ; mais pour les cotonnades, la substitution du métier mécanique au métier à bras s'impose, si les Chinois veulent regagner leur marché intérieur, et disputer aux produits de Manchester et de Calcutta les marchés de l'Extrême-Orient. Ces divers tissus de soie et de coton sont teints de couleurs variées. L'industrie de la *teinturerie* est un art que les Chinois ont porté à sa perfection.

Les *métaux* que les ouvriers chinois travaillent de préférence sont le cuivre et le bronze. C'est avec du cuivre qu'ils

1. De Lanessan, *L'Extrême-Orient et la colonisation moderne.*

fabriquent leurs ustensiles de ménage et un grand nombre d'objets d'un usage journalier. Les *bronzes* de Chine et les *vases en cuivre ciselé de Nankin* jouissent toujours d'une grande réputation en Europe.

Pour quelques industries la Chine nous est supérieure. Les *porcelaines* les plus fines et les plus estimées sortent de la manufacture impériale de *King-té-chin* et de la fabrique de *Pékin*. Les Chinois fabriquent des *papiers* pour toutes sortes d'usage. Il faut encore citer, parmi les produits que l'Europe n'a pas dépassés, les *nattes de paille*, les *objets en laque* et l'*encre de Chine*.

En ce pays agricole par excellence, les industries alimentaires ont une grande importance. La *préparation du thé* est restée, pendant longtemps, une industrie exclusivement chinoise. La Chine produit plus de *sucre* qu'il ne lui en faut pour sa consommation ; elle en exporte sur les divers marchés de l'Orient. Elle fabrique, de temps immémorial, de l'*eau-de-vie de riz*. La *fabrication des pâtes* et la préparation des *fruits confits* sont des industries secondaires.

Les Chinois se sont surtout exercés à ces métiers gracieux et délicats, qui ornent et embellissent la vie et qu'on appelle *arts décoratifs*. Ils excellent dans les *broderies* et les *cloisonnés* d'un travail si fin, d'une tonalité si délicate, que se disputent les collectionneurs. Ils *sculptent*, avec habileté, l'ébène et les bois durs, rehaussant par des incrustations de nacre ou d'ivoire les tons foncés du bois ; ils fabriquent des *meubles de luxe*, bahuts, tables, lits, incrustés et fouillés d'une façon à déconcerter l'ouvrier européen le plus habile. Sous leur pinceau incomparable, la porcelaine se pare des dessins les plus variés. En ce genre de travail, ils sont passés maîtres.

Voies de communication. — La Chine manque de bonnes routes, larges et bien entretenues ; ces moyens de transport ne lui ont pas toujours fait défaut ; il existe encore des débris d'anciennes chaussées, bordées d'arbres et dallées, qui reliaient Pékin aux grands marchés de l'empire, Lantchéou,

Tchingtou, Canton, Foutchéou. Les seules routes sont aujourd'hui des sentiers à peine tracés, que suivent les caravanes (route de Pékin à Maïmatchin, route de Lantchéou dans les deux Tchian-Chan).

C'est par eau que se font surtout les transports dans l'intérieur de l'empire. Le *Yang-tsé-Kiang* est la grande artère navigable ; les plus grands navires de commerce le remontent jusqu'à 400 à 500 kilom. de son embouchure ; sur ses rives s'élèvent les cités les plus populeuses de l'empire du Milieu, qui sont en même temps des centres d'un commerce actif, *Tching-Kiang, Nankin, Vouhou, Ngan-King, Hankéou, Outchang*. Le mouvement de la navigation est considérable : à *Hankéou*, un des grands marchés de l'intérieur de la Chine et la première place pour la vente du thé, les jonques se pressent sur les deux rives du fleuve sur une longueur de plus de 7 kilom. Quelques-uns des affluents du Yang peuvent être remontés, sur une grande partie de leur cours, par des bateaux plats.

Le *Hoang-ho,* sujet à des crues redoutables et à des baisses considérables, est moins favorable à la navigation. Un système de canaux complète cet ensemble de voies navigables. Le plus connu est le *canal impérial,* qui va de Hangtchéou à Tientsin, sur une longueur de 2,000 kilom. C'est cette voie, aujourd'hui à peu près abandonnée, que suivaient des milliers de jonques, chargées de riz pour l'approvisionnement des provinces septentrionales de l'empire. Tientsin et Pékin reçoivent actuellement par mer les denrées du midi. Le cabotage, favorisé par une longue étendue de côtes (5,000 kilom.), est devenu des plus actifs. La mer reste pour toutes les places de cette côte, où la population est si dense et l'activité industrielle si intense, la seule voie de communication.

La Chine n'a pas encore de chemins de fer[1] ; c'est là un

1. Il n'existe que la ligne, fort courte d'ailleurs, qui va de Tientsin aux mines de charbon de Kaï-Ping.

obstacle sérieux au développement de son commerce et à l'exploitation des immenses richesses de son sol; la construction de voies ferrées favoriserait l'exploitation des mines de fer et de charbon, et aussi d'or et d'argent extrêmement riches, suivant quelques-uns.

« La question des chemins de fer est donc importante pour la Chine. Mais elle l'est aussi pour les États européens, car c'est à leur industrie que l'on devra demander les outils nécessaires pour créer le nouvel instrument de communication et le personnel nécessaire pour le mettre en œuvre. Se figure-t-on ce que représente en millions et en personnel (personnel d'ingénieurs, de contremaîtres et de mécaniciens), une pareille opération qui durera nécessairement quelques années?

« Les Anglais et les Allemands (et aussi les Américains qui entreront en lice) le savent bien, ils ne négligent rien pour obtenir les bonnes grâces du gouvernement chinois, afin d'avoir leur part du gigantesque gâteau qu'on va bientôt servir. Nous avons le droit de compter, nous aussi, sur une part, et même une grosse part.

« L'article 7 du traité de Tien-Tsin du 9 juin 1885 a prévu, en effet, l'établissement de voies ferrées en Chine, et il assure à notre industrie, sinon le monopole de leur construction, du moins une sorte de préférence. C'est à nos industriels, à nos financiers, à savoir profiter, au moment donné, des avantages que notre diplomatie a su leur assurer. Le sauront-ils? » (Correspondance du *Temps*, juillet 1890.)

Commerce intérieur. — Le commerce intérieur, bien que paralysé par le manque de voies de communication, n'en a pas moins une importance considérable. « Il suffit d'avoir erré quelques heures en touriste dans les rues de Ning-po, d'avoir contemplé du rivage les deux fleuves rapides qui, après avoir uni leurs eaux au pied des murs à demi-ruinés de la ville, emportent à la mer des milliers de barques chargées

des produits de l'industrie et de l'agriculture chinoises, pour apprécier le rôle tout à fait secondaire que joue dans l'Extrême-Orient le commerce extérieur. L'Europe n'a point de part à cette agitation féconde dont les quais de Ning-po offrent le spectacle.

« Il n'est guère de ville un peu considérable qui ne soit en Chine le centre d'un commerce aussi actif que celui qui anime les bords du Chou-Kiang et les rives du Wampou. Sur tous les points du territoire, on rencontre un peuple affairé ; des cultivateurs dans les champs, des artisans dans les villes, des portefaix le long des sentiers, des bateaux sur les lacs et sur les fleuves. Les uns sèment, labourent ou récoltent les moissons ; d'autres tissent la soie, pétrissent le kaolin ou l'argile ; d'autres enfin charrient ce butin dans leurs barques ou sur leurs épaules : on dirait une nation d'abeilles. D'un bout de l'année à l'autre, les hommes sont en mouvement, la terre est en travail.

« Une masse énorme de produits divers, produits de tous les climats, des contrées les plus brûlantes comme des régions les plus glacées, est le prix de cet incessant labeur. Les provinces de l'empire suppléent l'une à l'autre. Le nord est le débouché du sud, l'orient est le marché de l'occident. C'est la circulation du sang dans le corps humain ; le commerce extérieur ne recueille, pour ainsi dire, que le trop plein qui s'échappe par les pores[1]. »

Commerce extérieur. — La plus grande partie du commerce de la Chine avec les puissances de l'Occident se fait par mer. Le commerce par terre est insignifiant, sauf sur les frontières de la Russie ; des routes de caravanes conduisent de Pékin à Kiakta par Maïmatchin, et de Lantchéou dans le Thian-Chan (Dzoungarie et Turkestan oriental). Mais ce com-

1. Jurien de la Gravière, *Dictionnaire géographique* de Vivien de Saint-Martin, article Chine.

merce est à peine de 70 millions de francs. Les Anglais, maîtres de la Birmanie, et les Français, établis au Tonkin, cherchent à pénétrer par les routes de terre dans la Chine méridionale et surtout dans la riche province du Yunnan. « Il y a là, dit M. Colquhoun, des millions de consommateurs nouveaux pour nos produits manufacturés. En échange, ils nous fourniront le meilleur thé de Chine, la soie, le pétrole, les métaux utiles ou précieux en quantité considérable. » Mais la partie riche et peuplée de la province du Yunnan comprend la région occidentale qui touche à la Birmanie anglaise ; la partie orientale, dans laquelle se trouve la capitale, est pauvre et n'a qu'une population clairsemée ; c'est pourquoi les négociants qui tenteraient d'établir des relations commerciales entre le Tonkin et le Yunnan par la voie naturelle du fleuve Rouge pourraient s'exposer à de cruels mécomptes [1]. Le commerce du Tonkin avec le Yunnan, d'après les statistiques qui ont été publiées, ne paraît pas appelé à prendre un grand développement [2].

Les Portugais, établis dès le XVI[e] siècle à *Macao,* furent pendant longtemps les seuls Européens autorisés à faire le commerce avec la Chine. Canton était la seule ville ouverte au trafic. Les Anglais obtinrent, par le traité de Nankin (1842), l'ouverture de cinq ports aux navires de l'Occident. Ce traité ne fut pas plus observé que celui de Tientsin en 1858. L'Angleterre et la France entreprirent alors l'expédition de 1860 qui se termina par la prise de Pékin. Actuellement 21 ports

1. D'après M. de Lanessan, Conférence faite à la Société de géographie commerciale.

2. Commerce du Yunnan avec le Tonkin pendant les quatre derniers mois de 1889 :

Importations. . . .	617,532f50
Exportations. . . .	572,000 »
	1,189,532f50

Les principaux produits d'exportation ont été l'étain, le cuivre, le thé et l'opium.

sont ouverts aux Européens. Le plus important est *Shanghai*[1], débouché de la région du Yang-tsé-Kiang, la plus fertile et la plus riche de l'empire. La valeur des marchandises importées et exportées représente bien près de la moitié du commerce général. *Canton*[2], qui vient ensuite, n'est guère inférieur pour le mouvement des échanges et de la navigation. *Amoy, Fou-tchéou, Swatow, Tientsin* et *Hankéou*[3], le troisième port de la Chine comme importance commerciale, sont les autres places de commerce les plus considérables. Les Anglais ont fait de *Victoria,* dans l'île de Hong-Kong, l'entrepôt des marchandises d'Europe et d'Asie. Les principaux produits

---

1. *Commerce et navigation de Sanghaï en* 1890 :

Commerce général : 315 millions, les réexportations non comprises; 871 millions avec les réexportations.

Principaux articles d'importation : cotons filés de Manchester et de Bombay, cotonnades anglaises, tissus de laine anglais et allemands, pétrole d'Amérique et de Russie, opium.

Principaux articles d'exportation : soie et thé.

Navigation : vapeurs . . .	5,051	jaugeant	5,216,247	tonnes.
— voiliers . . .	762	—	226,922	—
	5,813	jaugeant	5,443,169	tonnes.

2. *Commerce et navigation de Canton :*

Commerce général : 236,397,778 fr.

Valeur des marchandises étrangères importées. .	65,320,040f
Marchandises chinoises importées.	59,311,647
— — exportées.	111,766,091
	236,397,778f

Navigation :

Entrées . .	1,482	navires jaugeant	1,367,740t
Sorties. . .	1,474	— —	1,367,435
	2,956	navires jaugeant	2,735,175t

Part de la France.	2	navires jaugeant	366t
— l'Angleterre . .	2,250	— —	2,271,005
— l'Allemagne . .	234	— —	181,802
— Chine	487	— —	290,983

3. *Commerce et navigation d'Hankéou :*

Commerce général : 218 millions et demi.

Vapeurs . . .	1,198	jaugeant	1,116,878	tonnes.
Voiliers . . .	696	—	110,102	—
	1,894	jaugeant	1,226,980	tonnes.

qui s'échangent dans cette place de commerce sont : l'opium, le sucre, les porcelaines, le coton brut, les soieries, le thé, les cotonnades, le bois de santal, le bétail, etc. C'est un port vaste et profond : le mouvement général de la navigation dépasse 12,700,000 tonneaux [1].

Le mouvement total des ports chinois s'est rapidement développé ; il s'élève, entrées et sorties réunies, à 32,000 navires environ et 23,517,884 tonnes [2]. Le pavillon britannique vient au premier rang avec près de 15 millions de tonnes. Les transports sur navires chinois ne représentent guère que le quart du tonnage total. Notre marine n'occupe que le cinquième rang.

Le commerce extérieur de la Chine s'élève à près de 1,200 millions de francs, dont 635 à l'importation et 535 à l'exportation. Ces chiffres représentent seulement la valeur des marchandises transportées par les navires étrangers. Le pavillon chinois faisant le quart des transports, il faut ajouter 300 millions aux chiffres ci-dessus pour avoir la valeur totale du commerce extérieur de l'empire, qui dépasse 1,500

1. Mouvement du port de Hong-Kong :

Entrées	27,779 navires jaugeant	6,400,410t
Sorties	27,369 — —	6,309,974
	55,148 navires jaugeant	12,710,384t

Part du pavillon anglais	3,255,069t
— allemand	624,003
— français.	135,780
— danois	64,000

2. Mouvement de la navigation, pendant l'année 1889, dans les ports de Chine ouverts au commerce européen :

NATIONALITÉ.	TONNAGE.
Grande-Bretagne .	14,903,750
Chine	6,020,526
Allemagne	1,582,648
Japon	441,667
France	269,002
Danemark	92,845
Autres pavillons. .	207,446

millions[1]. Ce commerce n'est pas en rapport avec l'étendue, la richesse et la population de ce vaste État, parce que la Chine manque de l'outillage industriel nécessaire au développement des échanges. « Non seulement elle ne connaît pas les chemins de fer, mais encore elle est à peu près dépourvue de routes, et les communications entre ses diverses provinces y offrent les plus grandes difficultés. Son gouvernement semble vouloir maintenir cet état de choses comme un obstacle à la pénétration des idées et des hommes de l'Europe. Il assure peut-être de la sorte son pouvoir; mais en même temps il condamne la Chine à une infériorité qui pourrait avoir un jour pour elle de plus graves conséquences.

« Peut-être, du reste, l'Europe doit-elle se féliciter qu'il en soit ainsi. Ceux qui ont parcouru les rues si étroites de Canton, ceux qui ont eu sous les yeux le spectacle de cette fourmilière humaine, où il n'y a pour ainsi dire pas de porte qui n'ouvre dans une boutique ou un atelier; où toutes les industries et tous les genres de commerce ont leurs représentants; où, sans machines, à l'aide de leurs dix doigts, des centaines de mille ouvriers produisent non seulement de quoi alimenter le commerce d'une partie des mers de Chine, mais encore de quoi encombrer les étagères de nos grands magasins; ceux qui ont pu juger sur place du bas prix de la main-d'œuvre en Chine; ceux qui savent la concurrence terrible que nous font ses produits sur les marchés de l'Orient, ceux-là ne peuvent pas être sans inquiétude à la pensée que tôt ou tard la machine donnera le concours de toute sa puissance à l'intelligente activité de 300 millions d'individus qui peuplent la Chine. Ceux-là, s'ils ne redoutent pas les armes de l'empire du Milieu ni dans le présent ni dans l'avenir, trem-

1. Commerce extérieur de la Chine (1889) en taëls valant 7 fr. 25 c.

Importations . . .	110,884,400	taëls ou	879,911,900	francs.
Exportations . . .	96,947,800	— ou	712,871,550	—
Totaux . .	207,832,200	taëls ou	1,586,783,450	francs.

blent à l'idée de la concurrence commerciale et industrielle que ne peut manquer de faire un jour à la vieille Europe cette terre, si variée qu'elle jouit de tous les climats et peut produire toutes les matières premières réclamées par l'industrie, si variée dans sa composition géologique qu'elle renferme la plupart des métaux, si fertile que sa population pourra sans peine être doublée quand elle jouira des voies de communication indispensables au transport des produits du sol et à la mise en culture des régions profondes de l'empire[1]. »

Parmi les produits importés figurent au premier rang l'*opium* (175 millions), les *lainages* et les *cotonnades* (260), les *armes* et *métaux* (50) et le *charbon*; les *soies brutes* et *soieries* (264), les *thés* (204), le *coton brut*, la *laine*, les *nattes* (25), le *sucre* (20), dominent dans le chiffre des exportations[2].

L'exportation du thé a diminué; elle s'élevait à 1,751,587 piculs en 1888, valant 218,950,000 fr., et à 3,500,000 piculs en 1886, chiffre qui n'a jamais été surpassé. L'exportation de la soie est en progrès. En 1889, il a été expédié 65,617 piculs de soie blanche brute contre 54,704 piculs en 1888. L'exportation de la soie sauvage brute a atteint 17,827 piculs en 1889 contre 13,129 en 1888. L'exportation du coton brut, qui ne s'élevait qu'à 678,000 taëls en 1887, a atteint, en 1889, près de 36 millions de francs. L'exportation de la laine de mouton et de chameau a passé de 43,000 piculs en 1885 à 102,000 en 1889.

Nos consuls sont unanimes à reconnaître que les importa-

1. De Lanessan, *l'Extrême-Orient*.
2. Répartition par pays des valeurs exportées en 1889 :

Hong-Kong	35,186,644	taëls.
Grande-Bretagne	15,656,907	—
Europe continentale (moins la Russie)	17,583,707	—
États-Unis d'Amérique	7,084,121	—
Japon	6,469,030	—
Macao	1,542,061	—
Indes	1,089,965	—

tions de l'industrie étrangère progressent rapidement en Chine, comme dans la plupart des contrées de l'Extrême-Orient, parce que les fabricants se préoccupent avec grand soin de conformer leur production aux usages et aux traditions des pays auxquels ces marchandises sont destinées et de se plier aux exigences de la mode. L'Angleterre et l'Allemagne vendent aux Chinois beaucoup de tissus de laine, parce que ces étoffes sont conformes aux usages et aux traditions qui règlent la longueur et la largeur des pièces, et jusqu'à la nuance des différents articles du vêtement et de la literie, des tentures et ornements de pagode, etc. Cette attention aux rites, ajoute notre consul à Victoria, est indispensable pour le succès d'une tentative d'importation en Chine; le bon marché est une autre condition *sine quâ non*.

C'est l'Angleterre qui a la plus grande part dans ce mouvement d'échanges ; la valeur des produits importés et exportés, soit de Hong-Kong, des Indes ou directement des Iles-Britanniques atteint 670 millions de francs.

Calcutta envoie chaque année aux entrepôts de Hong-Kong et de Shanghaï 200 millions d'opium; Bombay et Manchester expédient des filés de coton pour 100 millions et les bateaux de Londres et de Liverpool y apportent des cotonnades, des lainages, des fers et autres articles pour une valeur de 360 millions. Soit 600 millions de marchandises anglaises, pendant que nous n'écoulons que 4 millions à peine de nos produits[1].

Les Japonais, les Américains du Nord et les Allemands

1. Commerce extérieur de la Chine (pays de provenance) :

Hong-Kong	63,371,081	taëls	ou	459,439,750	francs.
Angleterre	21,167,357	—	ou	153,462,925	—
Indes	7,906,573	—	ou	57,322,697	—
Japon	6,601,833	—	ou	47,763,000	—
Macao	3,775,336	—	ou	27,370,900	—
États-Unis d'Amérique	3,805,664	—	ou	27,590,600	—
Europe continentale (moins la Russie)	2,205,988	—	ou	15,993,500	—

(Part de la France, 4,300,000 fr.).

viennent ensuite. Notre commerce extérieur semble malheureusement se désintéresser du mouvement d'échanges, d'année en année plus considérable, entre l'Europe et la Chine. Nous avons fondé dans les mers de Chine un empire colonial pour la conquête duquel nous avons sacrifié 40,000 hommes et dépensé plus d'un milliard de francs. Nous avons même arraché à la cour de Pékin un traité de commerce. Malgré ces avantages, nous n'occupons que le cinquième rang dans les relations commerciales avec la Chine. La prépondérance écrasante de l'Angleterre dans l'empire du Milieu est un fait économique auquel on s'est habitué[1]; elle a établi en Chine environ 125 maisons de commerce disposant d'importants capitaux, sans compter les banques, les industries, les compagnies de navigation; mais peut-on assister indifférent au développement de l'Allemagne, qui possède 50 maisons de commerce, auprès desquelles les nôtres paraissent bien modestes, et qui se propose de fortifier sa situation en Chine par la fondation, à Shanghaï, d'une banque qui aura bientôt des succursales dans tous les ports ouverts? Nos relations avec l'empire du Milieu ne sont pas assez importantes pour demander la création d'un établissement de crédit dans une grande place de commerce chinoise; mais on s'accorde à reconnaître que la fondation d'un *entrepôt de marchandises françaises à Shanghaï* contribuerait au développement de notre commerce. D'après une communication faite à la Chambre de commerce de Paris, les marchandises suivantes pourraient trouver de bons débouchés dans le pays : *draps légers* de toutes couleurs, *verrerie, glaces, cristaux, tissus de coton, soieries à petits dessins* (fleurs ou oiseaux), *pierres fines* et *diamants* non montés, *bijouterie imitation* avec pierres fausses, *zinc d'art*, *pendules, montres en argent, or* et *nickel, armes de chasse, outils*,

1. L'Angleterre a en Chine 3,276 nationaux; l'Allemagne 596; la France 551; l'Espagne 348; le Portugal 536; l'Italie 186; la Suède 154; la Russie 111; le Danemark 103; la Hollande 39.

machines, outils à la main, parfumerie à base d'essence de fleurs et de musc, *fleurs en porcelaine,* etc.

Tarifs douaniers. — Les droits de douanes avaient été établis par le traité de Nankin à 5 p. 100 *ad valorem*. Le traité de Tientsin a fixé pour certains articles des droits de douane équivalant à 5 p. 100 de la valeur des marchandises importées et exportées; pour beaucoup de marchandises, les négociants ont l'option entre la base de 5 p. 100 *ad valorem* et le droit spécifique. Quelques articles, presque exclusivement consommés par les étrangers, tels que conserves de viandes et de légumes, fromage, beurre, vêtements étrangers, bijouterie, argenterie, parfumerie, savons de toutes sortes, charbon de bois, bougie et chandelle étrangères, tabac et cigares étrangers, vin, bière, coutellerie, etc., sont admis en franchise dans les ports ouverts au commerce étranger; mais ils payent un droit de transit de 2 1/2 p. 100 *ad valorem,* lorsqu'ils sont transportés dans l'intérieur.

Conclusion. — En résumé, la Chine est la plus grande agglomération d'hommes qui existe, comme État, sur la surface du globe. C'est un pays riche, puisqu'il nourrit, bon an mal an, une immense population, sans recourir à l'étranger. Il recèle en outre des trésors minéraux incalculables, à peine effleurés par une exploitation primitive. Enfin les Chinois possèdent, au plus haut degré, le génie du négoce et des affaires. Ces Sémites de l'Extrême-Orient, comme on les a surnommés, font, par la modération extrême de leurs frais généraux, aux maisons étrangères établies dans les ports de l'Asie, une concurrence redoutable. Que manque-t-il à ce pays pour devenir un des plus productifs du monde? Il lui manque un bon outillage industriel et des capitaux. Donnez à ce pays l'outillage mécanique de la filature et du tissage de coton, et un tiers au moins de la valeur totale des importations étrangères sera fabriquée par ses manufactures. Sans doute il existe de grosses fortunes en Chine, surtout dans les

ports ouverts au commerce étranger ; mais les capitaux sont rares, parce qu'ils sont accumulés aux mains d'un nombre relativement restreint de personnes ; et puis ils se cachent, se meuvent et produisent en silence.

Monnaies, poids et mesures. Institutions de crédit. — En Chine, presque tout se vend ou s'achète au poids, dont l'unité principale est le *picul* de 100 livres ou *catties,* égal à 60 kilogrammes et demi. Pour l'aunage des étoffes, on emploie le yard anglais. Le *taël* n'est pas une monnaie, mais un poids ; il se divise en 10 *maces,* 100 *candarins* ou 1,000 *sapèques,* et varie suivant les places. Celui qui est généralement adopté pèse 37^{gr},79. Le catty ou livre de 16 taëls = 604^{gr},78 ; le picul ou quintal = 100 catties.

Les paiements se font en lingots d'or ou d'argent ; ces lingots sont fondus par les banques, sous la responsabilité du fondeur, dont ils portent le nom avec la marque du poids.

Les banques ont donc en Extrême-Orient une grande importance, puisque en dehors de l'escompte des effets de commerce et de l'émission des billets, elles pratiquent le change des monnaies et frappent des lingots, la seule monnaie acceptée dans les échanges.

D'importantes maisons anglaises ont fondé des banques dans les grandes places de commerce ; elles concentrent presque tout le change entre l'Europe, l'Inde et l'Extrême-Orient. Elles trouveront des rivales sérieuses dans la banque allemande de Shanghaï et ses succursales. A Shanghaï a été fondé un comptoir d'escompte français.

On emploie en Chine, comme langue d'affaires, un jargon mi-anglais, le *pidgeon,* fort répandu dans les places de commerce.

Chapitre VI. — JAPON

Iles du Japon. — Le Japon se compose de plus de 3,500 îles dont les plus importantes sont : *Yéso,* de forme presque carrée et de climat hyperboréen, *Hondo* ou *Nippon,* au centre de l'archipel, *Sikok* et *Kiou-Siou,* de moyenne étendue, l'archipel des *Kouriles* et de *Liou-Kiou,* au nord et au sud des îles précédentes.

Toutes ces îles, disposées en arc de cercle le long des côtes de la Mandchourie, de la Corée et de la Chine, sont profondément découpées, dentelées de baies et de golfes. Le sol, montagneux et volcanique, offre une grande variété de climats. Les monts s'abaissent en pentes douces vers la mer, et donnent à la contrée un aspect très pittoresque. Les vallées largement ouvertes sont soumises aux vents humides de l'Océan et couvertes de bois et de cultures.

La superficie est estimée à 354,000 kilomètres carrés et la population à 39 millions d'habitants, soit 112 habitants par kilomètre carré. On n'y compte qu'environ 2,300 étrangers, parmi lesquels il n'y a guère plus de 200 Français.

Jusqu'en 1868, le Japon est resté à peu près fermé à l'influence européenne ; on vit alors se produire une révolution aussi subite qu'inattendue. Le Taïkoun, sorte de majesté enveloppée de mystère, mais dépositaire officiel du pouvoir, disparut, et l'autorité souveraine fut exercée par le Mikado. « En quelques années, tout l'ancien régime féodal s'effondra et disparut jusqu'aux derniers débris, pour faire place à un gouvernement centralisateur. » Pour montrer que les changements accomplis étaient irrévocables, le Mikado abandonnait Kioto et faisait d'Yédo la capitale politique de l'empire.

Climat et production. — La douceur du climat et l'abondance des pluies estivales donnent à la végétation du Japon

une fougue extraordinaire. L'agriculture y est honorée comme en Chine, et le sol d'une remarquable fertilité. Les Japonais ne sont pas de moins bons agriculteurs que les Chinois, et la terre nourrit une population aussi nombreuse. Cependant, même dans les districts très peuplés, les deux tiers du sol ne sont pas cultivés. Cela tient aux impôts écrasants sous lesquels ploient les paysans; les taxes foncières atteignent jusqu'à 75 fr. par hectare[1]. La réduction des taxes foncières à 5 ou 6 p. 100 du revenu net est l'une des premières conditions du développement de l'agriculture. Le gouvernement japonais s'en préoccupe; une loi du mois d'août 1889 a réduit l'impôt foncier de 16 millions; une loi du 28 juin 1889 exempte pour 10 ans les nouvelles terres mises en culture.

L'agriculture japonaise réalise le type le plus extrême de la petite exploitation; peu de domaines dépassent 4 hectares, beaucoup n'en ont que 2. Ses procédés de culture sont primitifs; le paysan japonais ne connaît, pas plus que celui de Chine, l'agriculture scientifique et industrielle; il manque de connaissances agricoles.

Parmi les céréales, le *riz* tient la première place, parce qu'il entre pour une grande part dans l'alimentation. Le riz des marais est l'espèce la plus cultivée; le riz des montagnes, qui réussit sur les terrains secs et élevés, n'occupe environ que 2 p. 100 de la totalité des terres. La récolte du riz est évaluée à 51 millions d'hectolitres, sur une production totale de 76 millions d'hectolitres de céréales. Le *froment,* employé surtout pour la fabrication des pâtes, ne donne que 5 millions d'hectolitres, et l'*orge,* 17,500,000 hectolitres. La culture maraîchère tient une grande place : les Japonais cultivent la plupart de nos légumes d'Europe, et aussi la *patate* et l'*igname*.

Mais les principaux produits de l'agriculture japonaise

1. Paul Leroy-Beaulieu, *Revue des Deux-Mondes,* 1er avril 1890.

sont le *mûrier*, le *thé*, le *coton* et la *canne à sucre*. Les deux premiers contribuent, pour la meilleure part, au commerce extérieur du Japon ; l'exportation de la soie s'est élevée, en 1888, à 146 millions de francs et celle du thé à 32 ; ces deux articles représentent 58 p. 100 de toute l'exportation japonaise.

Le mûrier réussit dans presque toutes les provinces ; son lieu d'élection est entre le 30° et le 40°. Il a été produit, en 1884, 2,298,000 kilogrammes de soie grège, 725,000 kilogrammes de soie grège inférieure et 208,000 kilogrammes de bourre de soie, soit 3,231,000 kilogrammes de soie brute. D'après les données fournies par les marchands de soie, la production de 1890 atteindra 3,500,000 kilogrammes, dont les deux tiers sont exportés principalement en Amérique et en France.

La culture du thé, qui assure aux cultivateurs les meilleurs revenus, est en progrès ; l'usage de cette boisson tend tous les jours à se répandre dans le monde ; elle est consommée non seulement par les Asiatiques, Chinois, Japonais, Hindous, mais encore par les Anglais, les Russes, les Américains du Nord, c'est-à-dire par les races les plus prolifiques. Il s'ouvre ainsi un avenir presque sans limite à la culture du thé, et l'Asie en tient encore pour longtemps le monopole. Sous l'action stimulante du commerce étranger, la production du thé est en voie d'accroissement ; elle a doublé depuis 1878 ; elle s'élève actuellement à 23 millions de kilogrammes. L'aire de prédilection de cet arbuste est située dans la grande île, entre le 34° et le 36°. Les plantations ne peuvent manquer de se développer, car beaucoup de terres incultes lui sont propices et les revenus nets dépassent ceux des autres cultures. L'exportation de la feuille est cependant limitée ; la majeure partie est dirigée sur l'Amérique.

Le coton et le sucre sont des produits secondaires. Le cotonnier réussit principalement dans l'ouest et le centre de

l'île Nippon. La production atteint environ 134 millions et demi de livres, c'est-à-dire le tiers de la consommation intérieure du pays. C'est à 50 millions de kilogrammes qu'on évalue la production du sucre produit avec la canne à sucre, qu'on cultive dans l'extrême sud de Hondo et dans les deux îles méridionales.

La culture du *tabac* a fait de grands progrès. La production, qu'on estime à 40 millions de kilogrammes, dépasse les besoins de la consommation; seulement les feuilles sont de qualité médiocre.

Au nombre des autres cultures industrielles, dont quelques-unes sont particulières au Japon, il faut citer: l'*indigo,* les *arbres à vernis,* la *cire végétale* et le *camphre*. — Les *forêts* de l'État ont une superficie de 7 millions d'hectares, renfermant 6 millions et demi de pieds de *bambou*[1].

Tels sont les principaux produits de l'agriculture japonaise. Elle les obtient sur une surface cultivée qui représente à peine le tiers de la superficie totale. Les ressources en réserve sont donc considérables, puisque la plus grande partie du sol est en friche. L'arbuste à thé, le riz et le mûrier, c'est-à-dire les plantes qui alimentent le commerce d'exportation, peuvent s'étendre encore sur de vastes surfaces. La production herbagère et l'élevage du bétail sont négligés; cependant les bons pâturages ne manquent pas, surtout dans l'île d'Yéso; les engrais sont peu employés, et la culture est généralement routinière. Le gouvernement encourage cependant l'introduc-

1. Statistique agricole du Japon (1889-1890) :

	SURFACES cultivées.	QUANTITÉS récoltées.
	—	—
Riz.	6,681,929 acres.	213,592,342 bushels.
Blé.	4,056,307 —	4,170,397 —
Thé	»	6,907,564 kwans.
Sucre	»	13,863,323 —
Cocons.	»	1,402,273 kokous.
Soie brute	»	1,184,681 kwans.

tion dans l'archipel des méthodes occidentales. Il a établi un certain nombre de *fermes-modèles,* de *collèges* et d'*écoles* d'agriculture ; il a fait venir de l'étranger des professeurs et des contremaîtres de culture ; il a multiplié les concours et les expositions.

Mines. — Le Japon n'est pas dépourvu de métaux, de métaux précieux notamment. Il était considéré au moyen âge comme la terre de l'or par excellence. Marco-Polo, dans sa relation sur *Zipangu* (Japon), s'exprime ainsi : « Ils ont de l'or dans la plus grande abondance, la source en étant inépuisable. Le roi ne permet pas qu'on l'exporte. A cette circonstance, l'on doit attribuer l'extrême richesse du palais du souverain. Le toit entier est couvert d'un placage d'or. Les lambris des pièces sont du même métal. Beaucoup d'appartements ont des tables d'or d'une certaine épaisseur et les fenêtres aussi ont des ornements d'or. » D'après des témoignages dignes de foi, les marchands portugais auraient tiré du Japon, de 1550 à 1639, pour 300 millions de dollars (1,500 millions de francs) d'or. Les Hollandais auraient rapporté, de 1649 à 1671, 200 millions de dollars en monnaie. Soit épuisement des gisements, soit imperfection des procédés employés, la production de l'or et de l'argent est devenue très faible ; elle est à peine d'un million de francs pour l'or et d'un demi-million pour l'argent.

Mais la richesse autrement précieuse pour une nation que l'or et l'argent, celle qui assure la prédominance industrielle, le *charbon de terre,* abonde dans toute la contrée. On en a découvert de riches gisements dans l'île d'*Yéso ;* on en exploite dans l'île principale ; mais c'est dans l'île de *Kiou-Siou,* justement appelée la *Pensylvanie japonaise,* que se trouvent les plus riches houillères. Sur les 870,000 tonnes extraites au Japon, 807,000 proviennent de la seule île de Kiou-Siou. Une grande partie de cette houille s'exporte en Chine, en Sibérie et jusqu'aux Indes. Le sol du Japon fournit encore du *cuivre*

(10,000 t.) fort estimé, du *fer* à l'état de pyrites magnétiques, dont on fabrique des lames de sabre justement renommées, du *pétrole* près de *Niigata,* de l'*étain,* du *manganèse,* et parmi les substances non métalliques, du *soufre* et du *kaolin* dont l'extraction dépasse 24,000 tonnes.

Industrie. — De toutes les contrées de l'Extrême-Orient, le Japon tient le premier rang pour le travail industriel; l'ouvrier japonais ne le cède en rien à l'ouvrier chinois pour l'habileté et la dextérité de la main, et il lui est supérieur pour le goût artistique. C'est l'exposition de Londres de 1862 qui révéla le Japon à l'Occident. Pour certaines industries, *porcelaines, laques* et *bronzes,* les Japonais sont nos maîtres; ils se font, pour d'autres industries, les écoliers de l'Europe et de l'Amérique et poursuivent avec ardeur et ténacité leur apprentissage.

Le patronage des barons féodaux a suscité et développé ces talents décoratifs, qui assurent aux produits de l'art japonais une supériorité incontestée. L'industrie de la *céramique* date de 1598 quand, à la suite d'une expédition en Corée, les généraux japonais ramenèrent des artistes coréens pour établir des manufactures dans leurs provinces. *Kioto* est le premier centre pour la fabrication des poteries et porcelaines. C'est une industrie très florissante actuellement. L'exportation qui, dans l'année 1885, avait à peine dépassé 5 millions de francs, s'est élevée à plus de 2 millions et demi, pour le premier trimestre de 1889. Les Japonais peuvent, pour cet article, aspirer à devenir les fournisseurs du monde entier: ils ont l'argile à poterie en abondance et les qualités les plus pures et les plus variées; à cet avantage ils joignent la main-d'œuvre habile et à bon marché.

C'est à la fin du XVII[e] siècle, à l'apogée du pouvoir du Taïkoun, que l'industrie de la laque a atteint le plus haut degré de perfection. La révolution de 1868 a mis à l'épreuve cette industrie qui vit surtout, comme toutes les industries

de luxe, des commandes de la classe aristocratique; divers procédés se sont perdus. L'exportation de ces produits avait légèrement fléchi, par suite des articles défectueux qu'on avait faits depuis une quinzaine d'années. Les expositions d'Europe et d'Amérique et les demandes qu'elles ont provoquées ont ranimé la production japonaise. C'est *Tokio* et *Yokohama* qui sont les principaux centres de l'industrie de la laque.

Les *objets de bronze*, les *cloisonnés*, dont la demande s'était alanguie, il y a quelque temps, par suite aussi d'une fabrication plus négligée, ont regagné la faveur de l'Europe, après des efforts pour un retour aux objets plus finis[1]. Les produits de *Kioto* sont recherchés du monde entier.

Pour ces industries de la porcelaine et du bronze il y a des procédés particuliers qui sont transmis, comme des secrets, de père en fils; c'est ainsi que certaines sortes de porcelaines de *Satsuma* ne sont fabriquées que par une seule famille, et que les articles en bronze de Kioto sont le monopole d'un petit nombre d'artisans.

L'industrie des soieries a perdu du terrain par l'ouverture du pays au commerce étranger; les tissus ont renchéri dans la proportion de 1 à 10, par suite de la facilité d'exportation de la soie brute; les Japonais des classes inférieures ont renoncé à leurs vêtements de soie, pour acheter des lainages ou des cotonnades à bas prix. Ils ne soutiendront la concurrence extérieure qu'à la condition de substituer le métier mécanique au métier à bras.

Une des principales fabrications du Japon est celle des diverses espèces de *saké*, boisson fermentée extraite du riz. En 1885, on ne comptait pas moins de 18,153 distillateurs de saké, produisant 5,618,750 hectolitres, sans compter

1. D'après *l'Économiste français*: Situation politique et économique du Japon; lettres du Japon publiées par un Japonais, M. Ourakani (28 décembre 1889).

1,066,000 hectolitres fabriqués exclusivement pour l'usage de la famille, et dont la vente est prohibée. Cette dernière correspond à ce que nous appelons chez nous la distillation par bouilleurs de cru.

Les Japonais sont nos maîtres pour la fabrication du *papier* et des objets en *paille* et en *osier*. Ils ont emprunté aux Européens quelques industries, celle de l'*horlogerie*, des *verreries* et la fabrication des *allumettes chimiques ;* des industriels japonais ont établi des usines pour le tissage des *draps* et des *cotonnades ;* ils ont depuis longtemps d'importants chantiers pour la *construction des navires* de commerce et de guerre, et des ateliers pour la construction du *matériel de chemin de fer*. « On discutait beaucoup, dit M. de Lanessan, au moment de mon passage au Japon, les rapports récents des représentants de l'Angleterre sur la diminution du commerce britannique dans les îles japonaises, et plus d'un Européen manifestait la crainte que le Japon ne fût bientôt en état de lutter avec avantage contre les industriels de l'Europe[1]. » Nous devons ajouter que tous ces progrès sont dus à l'esprit ingénieux, novateur et hardi et à la science de fraîche date d'un peuple qui, il y a moins de 50 ans, était aussi attardé que le sont aujourd'hui les Hovas de Madagascar, les Abyssins et les Birmans.

Conclusion. — En résumé, le Japon, qui jusqu'ici s'est développé en dehors de toute influence extérieure, et qui s'est surtout appliqué à la fabrication des menus produits artistiques, aspire à devenir une grande nation industrielle et s'initie aux procédés de l'Europe occidentale. Cette transformation d'un peuple d'artisans en un peuple d'ouvriers est-elle possible ? A côté de ces petits ateliers, épris de l'art fini, s'élèvera-t-il des manufactures géantes, qui travailleront pour la consommation courante ? Le Japon possède tous les éléments

1. De Lanessan, *l'Extrême-Orient*.

nécessaires de la grande industrie. Il a des mines de charbon très riches, dont les produits pourront être transportés à peu de frais, aucun point de l'intérieur de l'archipel n'étant à plus de 100 kilomètres de la mer; la force hydraulique abonde dans les districts montagneux de la grande île et elle a déjà été utilisée pour l'établissement de manufactures. Le Japon produit, en abondance, la soie brute; le cotonnier y réussit; l'avenir dira si on peut, pour cette culture, rivaliser avec les États-Unis et l'Inde. Les pâturages de l'archipel ne conviennent pas à la race ovine, et la laine lui manque, il est vrai; mais l'Australie, le plus grand pays producteur de laines fines, est plus rapproché du Japon que de l'Europe.

Heureusement pour l'Europe, qui trouvera dans le Japon un rival sérieux à cause de l'habileté et du bas prix de la main-d'œuvre, toutes les ressources naturelles de l'archipel ne sont ni exploitées ni même reconnues; le capital fait souvent défaut, les connaissances techniques ne sont pas encore suffisantes, ni surtout les moyens de transport.

Voies de communication. — Le Japon a la mer qui pénètre profondément dans l'intérieur sous forme de golfes, de baies, de criques ou d'anses. La voie maritime sera toujours le principal moyen de communication. La première ligne de navigation n'a cependant été établie qu'en 1868, lors de la révolution qui a renversé le Taïkoun; *Yokohama,* le grand port du centre, a été relié à *Hiogo-Kobé* et à *Nagasaki*; plus tard, en 1874, tous les ports importants de l'archipel ont été unis par des services maritimes; les premières relations internationales ont été alors nouées avec Shanghaï, Fousan et diverses villes du continent. En 1886, le tonnage de la marine marchande japonaise s'élevait à 117,303 tonnes pour les voiliers et les vapeurs, et à 727,000 tonnes pour les jonques. En 1890, il était de 132,797 tonnes, pour les voiliers et vapeurs.

Les Japonais pourraient devenir un jour les rouliers des mers du Pacifique. Les communications intérieures ont tou-

jours été difficiles à établir, à cause du relief du sol. Cependant le Japon possède un bon système de routes, larges et bien entretenues, de 60,000 kilomètres de longueur; elles rayonnent de la capitale jusqu'aux extrémités de l'empire. Le gouvernement japonais s'est mis aussi à construire des chemins de fer. Les premières voies ferrées datent de 1872. Actuellement on compte 1,802 kilomètres de chemins de fer en exploitation. Les lignes en construction s'élèvent à 850 kilomètres, et celles en projet à 550. Le réseau des voies ferrées approcherait ainsi, dans quelques années, de 3,000 kilomètres. « Il faut noter que, depuis la construction jusqu'à la direction de la locomotive, tout se fait par les ingénieurs et les mécaniciens japonais. Les étrangers qui avaient été leurs maîtres dans cette science et qui avaient été appelés par le ministère des travaux publics, sont aujourd'hui, à l'exception de quelques-uns d'entre eux, remerciés à l'expiration de leur contrat[1]. » Ces voies ferrées ont transporté en 1890-1891 1,162,749 tonnes de marchandises et 20,598,936 voyageurs.

Les rapports avec l'étranger. Les ports. — La question des traités passionne la population japonaise; elle intéresse aussi au plus haut point les nations de l'Europe. Ouvrira-t-on plus largement les frontières aux produits de l'étranger par une diminution des taxes, ou établira-t-on au contraire des droits prohibitifs? Permettra-t-on aux étrangers de circuler dans le pays, de s'y établir et d'y posséder? Il est hors de doute que le Japon a besoin, pour la mise en valeur de ses forêts, de ses mines, pour la création d'industries, d'immigrants actifs et entreprenants; mais, d'un autre côté, le sentiment national ne permettrait pas qu'on accorde aux étrangers, qui ne comprennent pas seulement les Européens et les Américains, mais aussi les Chinois, la pleine liberté de circuler et le droit d'acheter des terres. Aux cinq ports dé-

1. *Économiste français*, 28 décembre 1889.

signés par les traités au commerce extérieur, une loi du mois d'août 1889 en a ajouté 9 autres. Le plus actif est *Nagasaki,* qui a eu longtemps le monopole du commerce avec l'étranger, il reçoit à lui seul les deux tiers des marchandises importées et exportées. *Yokohama* se place au second rang. *Hiogo-Kobé* et *Ohosaka* viennent ensuite par ordre d'importance. *Hakodade* et *Niigata* sont peu fréquentés[1].

Commerce extérieur. Importations et exportations. — Il ne semble pas que le système ultra-protectionniste, qui est la tendance du temps présent, convienne au Japon. C'est ce qui ressort de l'examen attentif des importations. Sur un total d'un peu moins de 433 millions, les *cotonnades,* les *lainages* et *tissus divers* figurent pour 160, le *sucre* pour 35, les *machines* et *navires* pour 38, les *métaux travaillés* pour 20, le *pétrole* pour 13. Or le Japon n'est pas en état de produire assez de coton et de sucre pour les besoins de sa consommation; il n'élève pas de troupeaux de moutons, ses usines métallurgiques ne sont pas suffisamment outillées pour fournir les métaux qui lui sont nécessaires, et il n'est pas riche en pétrole. Frapper ces articles de droits élevés, ce serait obliger le peuple à les payer plus cher, ce serait paralyser le commerce extérieur. A l'exportation figurent la *soie grège* et les *cocons* (120 millions de francs), le *riz* (37), le *thé* (30), la *houille* (15), les *soieries* (18), le *minerai de cuivre* (6), les *porcelaines et poteries* (6), le *camphre* (9), puis les *bronzes,* les *graines de ver à soie,* les *éventails.* Le chiffre des exportations est un peu inférieur à celui des importations.

Ainsi le commerce extérieur du Japon qui, jusqu'en 1868, ne dépassait guère 2 millions de francs, s'élève actuellement

1. Mouvement des principaux ports :

Nagasaki. . . .	679	navires jaugeant	648,070	tonnes.
Yokohama . . .	232	— —	397,114	—
Hiogo-Kobé . .	206	— —	309,707	—

à 832 millions de francs [1]. Personne ne doute que l'ouverture d'un canal à travers l'isthme du Centre-Amérique ne l'augmente encore dans des proportions considérables. Cette entreprise sera, pour le Japon et les contrées de l'Extrême-Orient, le point de départ d'une prospérité inconnue jusqu'alors ; les marchandises de ces contrées arriveront sur nos marchés par une voie plus courte et plus sûre que par celle du détroit de Malacca, de la mer des Indes, de la mer Rouge et du canal de Suez. « La voie de l'Amérique est déjà prise, de préférence à celle de Suez, par une bonne partie des voyageurs allant de Yokohama, de Shanghaï et de Hong-Kong en Europe, parce qu'elle est plus courte et parce que la mer est fréquemment belle dans le Pacifique, tandis qu'elle est très souvent mauvaise sur les côtes de la Chine ; mais cette route ne convient pas actuellement aux marchandises, à cause des transbordements et des frais de chemins de fer à travers l'Amérique du Nord. Après l'ouverture du canal américain, marchandises et voyageurs pourront aller directement de Yokahama au Havre en 30 ou 35 jours au maximum, au lieu de 45 qu'exige la route du canal de Suez. Il me paraît certain que la majeure partie des relations commerciales de la Chine et du Japon avec l'Europe se fera alors par le canal de Panama [2]. »

1. Commerce du Japon en 1890 :

Importations	81,728,580	yens.
Exportations	56,603,506	—

Contrées en relation avec le Japon, par ordre d'importance, importations et exportations réunies :

Grande-Bretagne	32,258,082	yens.
États-Unis	26,695,969	—
Hong-Kong	14,872,318	—
Chine	14,077,180	—
France	12,223,725	—
Indes-Orientales	9,501,677	—
Allemagne	7,705,876	—
Corée	5,614,253	—
Australie	1,129,282	—

2. De Lanessan, *l'Extrême-Orient*.

Ce sont les Américains du Nord qui sont les meilleurs clients du Japon. Ils achètent la majeure partie du thé et de la soie grège (150 millions) et ne vendent que pour quelques millions de produits fabriqués. L'Angleterre (125 millions) importe surtout des cotonnades et des lainages, et exporte des porcelaines, des bronzes, des laques. Au troisième rang se place la Chine (110 millions) qui achète du riz, des bois, des métaux et donne en échange du sucre. La France (70 millions) demande au Japon des soies brutes, des graines, des laques, des bronzes, et vend surtout des draps ; nous sommes suivis de près par l'Allemagne (50 millions), qui vend plus qu'elle n'achète.

Le pavillon japonais ne transporte que la plus petite partie des marchandises importées ou exportées. Sur un mouvement total de 2,675,160 tonnes (le cabotage non compris), la marine anglaise prend 1,369,000 tonnes. Les Allemands viennent ensuite avec 170,000 tonnes. Le pavillon américain est représenté par 150,000 tonnes, et le pavillon français par 65,000 seulement. La marine marchande japonaise gagne d'année en année du terrain. Les transports sous pavillon national atteignent 460,874 tonnes.

Banques. — Par suite de ce réveil industriel et commercial, les banques et autres établissements de crédit se sont considérablement développés ; on compte, au Japon, 142 banques publiques ou d'émission avec 127 succursales, ayant ensemble un capital de 260 millions de francs. Il y a, en outre, plus de 200 banques privées, avec un capital d'environ 100 millions de francs, et 741 sociétés de crédit, avec 76 millions de capital. Le Japon possède aussi des caisses d'épargne et des caisses d'assurance.

Monnaies, poids et mesures. — Les monnaies en circulation sont le *yen,* d'une valeur d'environ 5 fr. 30 c. et des pièces d'or de 4 et de 2 *itchibous*. L'itchibou a une valeur de 1 fr. 72 c. à 1 fr. 80 c. et comprend 4 *chis* ou *chious*.

Le *mommé,* unité de poids, = 3 grammes, un *kwan* = 3^{kg},75.

Le *tchô,* unité de surface = 99 ares.

Le *kokou,* mesure de capacité = 180 litres.

CORÉE.

Description physique. — La Corée, la *nation ermite,* comme l'a appelée un auteur anglais, est restée jusqu'à ces dernières années complètement isolée du reste du monde. Le géographe Karl Ritter l'a comparée à l'Italie ; ce serait l'Italie de l'est. Elle lui ressemble en plusieurs points. Elle est parcourue, comme l'Italie, par une chaîne de montagnes pittoresques qui longe le littoral oriental, et laisse au couchant un espace étendu, arrosé, fertile, découpé en baies profondes. La mer Jaune, pour continuer la ressemblance, est comparée à la mer Tyrrhénienne ; la mer du Japon est l'Adriatique de la Corée ; l'île de Quelpaert, au sud, est une Sicile qui possède aussi des volcans.

Productions agricoles. — La flore est variée. La Corée produit le *ginseng,* plante médicinale utilisée pour sa racine qui est tonique et fébrifuge ; les *légumineuses,* haricots, pois ; les *céréales,* blé, maïs, millet ; le *riz* pour lequel on établit des irrigations au moyen de canaux ; les *plantes textiles,* coton, jute, lin et chanvre ; le *mûrier* pour l'élevage des vers à soie ; le *tabac* et la *vigne.* Les forêts sont riches en essences diverses : *pin, saule, bouleau, bambou, arbre à laque,* etc.

Les animaux domestiques sont peu nombreux. On élève des chevaux, des bœufs, des moutons, des porcs et des chèvres. On pêche sur les côtes des *coquilles perlières,* dont on utilise les perles et la nacre.

Dans le règne minéral, on exploite des sables aurifères, qui

fournissent par des lavages la *poudre d'or,* des mines *d'argent,* de *plomb,* de *cuivre,* de *houille* et de sel.

Industrie. — L'industrie est très développée en Corée; jadis les Coréens furent les maîtres des Japonais, surtout pour la *poterie* et les *porcelaines*. Les principaux produits fabriqués sont : les *armes,* les *cotonnades,* les *toiles,* le *papier,* des *vernis* renommés, des *huiles* avec diverses plantes, des tapis, des nattes à fibres végétales. A Quelpaert, on fabrique des chapeaux à fibres de bambou.

Commerce. Traités. — Dans les traités de commerce conclus avec la Corée par l'Angleterre, il est dit que « les Anglais auront toute liberté d'importer, de vendre, d'acheter, d'exporter tout ce qui n'est pas défendu par les traités, en payant les droits prescrits par les douanes. Les marchandises importées qui auront payé ces droits ne les paieront plus, ni aucune taxe additionnelle, quand elles seront transportées à l'intérieur, et de même pour toutes les marchandises du pays qu'on transportera aux ports ouverts pour les exporter. Quand une marchandise importée sera réexportée dans les 13 mois de son introduction, elle recevra à titre de drawback le montant de l'impôt payé à l'importation ». Ces avantages ont été étendus à tous les pays qui ont signé des traités de commerce avec la Corée.

Les machines et les instruments entrent francs de droits. Les droits d'entrée sur les autres marchandises sont très modérés. Un droit de 7 p. 100 frappe tous les objets manufacturés et les métaux ouvrés, et un droit de 5 p. 100 atteint les matières premières.

Les ports de *Gensan,* de *Chemulpo* ou *Ninsen,* de *Fusan,* d'abord ouverts au commerce japonais en 1876, l'ont été ensuite aux pavillons des puissances occidentales, à l'Angleterre en 1883, à l'Allemagne en 1884 et à la France en 1886. Le traité de commerce entre les États-Unis et la Corée est de 1882.

Le commerce de la Corée et du Japon atteint près de 10 millions de francs. Les échanges de la Chine, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France et des États-Unis avec la Corée n'arrivent pas à 20 millions de francs.

Les principales marchandises importées sont les *cotonnades* de Chine, les *métaux précieux* et les *produits manufacturés* d'Europe. Le *ginseng*, les *peaux*, le *riz*, la *soie*, la *poudre d'or* figurent au premier rang parmi les exportations.

QUATRIÈME PARTIE

EUROPE CENTRALE ET OCCIDENTALE. AFRIQUE OCCIDENTALE. NOUVEAU-MONDE

Chapitre Ier. — ILES BRITANNIQUES

Situation. — L'archipel des Iles Britanniques, situé entre le 49e et le 60e de latitude septentrionale, comprend la *Grande-Bretagne,* la plus grande des îles de l'Europe, l'*Irlande* et un grand nombre de petites îles ou îlots : *Wight, Anglesea, Man, Hébrides,* etc.

Entourées de tous côtés par la tiède atmosphère du gulf stream, les Iles Britanniques sont le pays d'Europe où la température présente le moins d'écart et où il tombe le plus d'eau. Cette humidité favorise la culture des prairies et contribue à parer l'Angleterre de cette verdure qui est, à proprement parler, un des charmes du pays. Les Anglais considèrent que la mer, la *ceinture d'argent* comme ils l'appellent, est pour eux une protection suffisante contre les invasions étrangères. Tandis que les autres peuples du continent se ruinent en armements formidables, nos voisins d'Outre-Manche mettent toute leur activité à exploiter les richesses naturelles de leur sol et à développer leur industrie et leur commerce.

État de la propriété. L'agriculteur anglais. — C'est la grande propriété qui domine dans les Iles Britanniques ; 200,000 propriétaires sont maîtres de presque toute l'étendue des terres cultivées du Royaume-Uni[1] ; on en compte 5 à

---

1. « Le travail de dépouillement fait par M. de Fontpertuis permet de constater qu'il existe en Angleterre 90 propriétaires possédant chacun plus de 24,000 hectares. Sept en possèdent individuellement plus de 200,000 et en tête

6 millions en France. La grande propriété a favorisé la grande culture, méthodique et savante, qui n'hésite pas à employer les instruments les plus perfectionnés. L'Angleterre est le pays de l'Europe où l'agriculture est le plus avancée, parce que l'exploitation agricole n'est qu'une forme de l'industrie. Nos petits cultivateurs, qui attendent la récolte pendante pour vivre, ne peuvent, comme nos voisins, se livrer à des dépenses d'engrais, d'outils, de machines, ou entreprendre des travaux d'amélioration qui ne se traduisent pas immédiatement par un accroissement de revenus. L'agriculteur anglais, généralement plus instruit que le nôtre, étudie les conditions de la production agricole dans le monde entier, et cherche à en déduire des renseignements utiles pour son exploitation. Sans doute, il tiendra compte, dans les modifications à apporter à l'emploi de ses terres, de l'aptitude du sol et du climat, mais il ne s'attardera pas à la culture de plantes que l'étranger produira à meilleur marché. Grâce à cette facilité avec laquelle les agriculteurs anglais passent d'une culture à une autre, les crises agricoles sont inconnues chez nos voisins, tandis qu'elles durent chez nous aussi longtemps que nos paysans s'entêtent à lutter contre des faits qu'il n'est pas en leur pouvoir de modifier.

Si la prospérité de l'agriculture anglaise est due surtout à l'esprit d'initiative des maîtres du sol, il est juste de reconnaître que la nature y a contribué aussi pour une bonne part. L'Angleterre a des terres de culture de premier choix dans les comtés du centre, de l'est et du sud-est ; la région centrale de l'Irlande et la plaine du Strathmore en Écosse ont des terres grasses, comparables pour la fertilité aux meilleurs

---

de cette liste figure le duc de Sutherland avec 482,676 hectares. 11 autres sont propriétaires de 80,000 à 60,000 hectares chacun ; 25 possèdent de 60,000 à 40,000 ; enfin 47 ont des contenances de 40,000 à 24,000 hectares. Un septième de la superficie totale du Royaume-Uni est donc aux mains de ces 90 propriétaires. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1888.)

champs des Flandres. Partout enfin l'excès d'humidité a favorisé les prairies et pâturages, qui constituent la principale richesse agricole du Royaume-Uni.

Céréales et plantes alimentaires. — La superficie des terres ensemencées en *blé* représente en Angleterre le sixième de celle qu'on consacre à cette culture en France[1]. La production annuelle est évaluée à 35 millions d'hectolitres, quantité insuffisante pour les besoins de l'alimentation ; le déficit, qui est d'environ 35 millions d'hectolitres, est comblé par des arrivages des États-Unis, du Canada, des Indes et de Russie. La culture du froment a donné en France, de 1880 à 1889, une moyenne de 100 millions d'hectolitres, représentant une valeur avec la paille supérieure à 5 milliards ; c'est un rendement moyen de $14^h,88$ à l'hectare. Or l'Angleterre, pays de fourrages plutôt que de céréales, cultive une étendue de froment moindre, mais obtient de cette culture un rendement double de celui de la France. Avec une production proportionnellement égale à celle de l'Angleterre, notre récolte en blé augmenterait du double et s'élèverait à 200 millions, en moyenne, par an. La France pourrait alors largement suffire à ses besoins, et fournir encore à l'exportation une masse considérable de froment.

L'*avoine* tient une grande place parmi les cultures de l'Angleterre ; les terres fertiles des comtés du centre et de l'est de la Grande-Bretagne et les terrains montagneux de l'Écosse lui conviennent également ; mais c'est l'Irlande qui en produit la plus grande quantité. La récolte totale est évaluée à 60 millions d'hectolitres environ.

1. Superficie des terres ensemencées en froment (1889) :

Angleterre . . .	2,321,504	acres.
Galles	68,464	—
Écosse	59,386	—
Irlande	89,745	—
	2,539,099	acres ou $1,027,319^h,86$.

L'*orge* préfère, comme le froment, les terres riches ; on la cultive surtout dans les terres du centre et de l'est de l'Angleterre. Cette culture est en progrès ; elle donne annuellement 30 à 40 millions d'hectolitres. Celle du *seigle* tend au contraire à se restreindre, comme dans tous les pays riches.

La *pomme de terre*, si précieuse comme plante alimentaire, occupe surtout une vaste étendue en Irlande. Le Royaume-Uni en produit annuellement 80 millions d'hectolitres[1].

La culture maraîchère, très développée autour des grands centres de population, fournit à l'alimentation un appoint considérable.

Cultures industrielles. — Les principales cultures industrielles des Iles Britanniques sont celles du *houblon*, du *lin* et du *chanvre*, de la *betterave* et du *tabac*. Le houblon est la ressource des pays où la vigne n'existe pas, et de ceux où les pommiers à cidre ne rencontrent pas des conditions climatériques favorables. Aussi cette culture s'est-elle développée en Angleterre, où les houblonnières sont cinq fois plus étendues qu'en France. La production est d'environ 25,000 tonnes. Le lin et le chanvre s'accommodent fort bien du climat humide du Royaume-Uni ; ces deux plantes textiles sont surtout cultivées en Irlande. On constate un recul dans cette culture, parce que la Russie fournit ces textiles à meilleur marché. La betterave, plante à usage à la fois alimentaire et indus-

---

1. Principaux produits agricoles en 1889 :

Froment.		
Angleterre, Écosse, Galles.	73,202,773	bushels.
Irlande	2,680,838	—
Orge.		
Angleterre, Écosse, Galles.	67,426,754	—
Irlande	7,277,001	—
Avoine.		
Angleterre, Écosse, Galles.	113,441,397	—
Irlande	50,637,337	—
Pommes de terre.		
Angleterre, Écosse, Galles.	3,587,765	tonnes.
Irlande	2,847,622	—

triel, a fait chez nos voisins, comme dans toute l'Europe occidentale, de très rapides progrès. Le climat trop froid des comtés du nord ne lui convient cependant pas. Le tabac est une des rares plantes qui s'acclimatent le plus aisément dans des régions diverses et sur des sols de différentes valeurs. Aussi est-il cultivé un peu partout dans un pays qui n'a pas soumis cette culture à une réglementation.

Culture artificielle ; les « vineries ». — Le climat des Iles Britanniques est un peu plus froid et surtout plus humide que celui de la France ; aussi bien des fruits, qui mûrissent chez nous en plein air, ne peuvent atteindre chez nos voisins toute la perfection désirable que sous un abri vitré. Les Anglais ont les premiers essayé la culture artificielle dans les serres, pour les fruits et les plantes que le climat leur refuse, raisins, melons, concombres, fleurs rares, etc. Les *vineries*, installées près d'Edimbourg par M. Thomson, ont valu à leur créateur le titre de premier viticulteur du monde. Grâce à des soins tout particuliers, on y récolte des grappes du poids d'un kilogramme. Un autre horticulteur, M. Ladds, possède trois serres, dont l'une est consacrée exclusivement aux fleurs, une deuxième à la culture de la vigne et de la tomate, et une troisième aux fleurs et aux fruits à la fois. Le plus considérable de ces établissements est celui qui a été créé par les frères Rochford près de Londres ; il se développe en une série de serres sur une étendue de 20 hectares.

Prairies ; élève du bétail. — Les prairies occupent dans la Grande-Bretagne le tiers et dans l'Irlande la moitié des terres cultivées ; elles sont favorisées par la tiède atmosphère qui enveloppe pendant de longs mois les Iles Britanniques. L'Irlande possède les prairies les plus belles et les plus plantureuses, comparables aux meilleures de la Normandie ; les pâturages de montagne couvrent, en Écosse, presque la moitié de la superficie des terres consacrées à l'élevage ; l'Angleterre, pays de culture intense, transforme une partie de ses

terres labourées en prairies artificielles (luzerne et sainfoin).

Le Royaume-Uni est par excellence la terre classique de l'élevage. Nulle part en Europe on n'a travaillé avec autant de succès à améliorer par des croisements les différentes races d'animaux domestiques : l'ancien bœuf des îles est devenu le corpuleux *Durham*, le *Norfolk*, le *Suffolk*, le *North-Devon*, le bœuf d'*Hereford*, tous recherchés pour la boucherie ; les vaches d'*Ayr* sont estimées pour leur lait. On compte dans les Iles Britanniques environ 6 millions et demi de têtes de bœufs ; c'est l'Irlande qui est de beaucoup la partie la plus riche (49 par 100 hectares sur une moyenne générale de 26).

L'introduction des mérinos d'Espagne, à la fin du XVIIIe siècle, a développé les qualités de la laine des races indigènes ; on estime surtout les toisons des *Cheviot*, des *South-Downs* et des *Cotswold*. Les *Dishley*, les *Durham*, nourris dans les gras pâturages de plaine, sont surtout élevés pour la viande. Le nombre des moutons a diminué en Angleterre comme sur le reste du continent, à cause de la concurrence des laines étrangères (Australie, Plata, etc.). Il y avait environ 35 millions de moutons au commencement de ce siècle ; il n'y en a plus que 33 millions[1].

Les éleveurs anglais se sont surtout appliqués à améliorer la race chevaline ; comme chevaux de trait, on recherche le *Clydesdale*, le *Norfolk* et le *Cleveland* ; le comté d'*York* élève les meilleurs chevaux de carrosse, et l'Irlande des chevaux de chasse (Hunter). Du croisement du cheval indigène avec le cheval arabe est sorti le cheval de course. Le nombre des chevaux s'élève environ à 2,000,000.

Industrie minière. — La Grande-Bretagne tient le premier

1. Cheptel de l'Angleterre en 1891 :

Chevaux.	2,026,170	Moutons	33,533,988
Bêtes à cornes	11,313,986	Porcs	4,272,711

(*Year-Book*, 1892.)

Millions de tonnes

200
180
160
140
120
100
80
60
40
20

1855 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94

rang en Europe pour les richesses minières; on y extrait chaque année environ 180 millions de tonnes de *houille*, près de la moitié de la houille consommée dans le monde entier. L'extraction du combustible minéral s'est élevée successivement à 100 millions de tonnes en 1866, à 127 en 1873, à 146 en 1880, à 156 en 1882, à 163 en 1884, à 175 en 1888 et à 180 en 1890. (Voir diagramme.) Les districts les plus importants pour la production de la houille sont le comté de Durham (30,792,000 t.), le Yorkshire (22,327,000 t.), le Lancashire (22,055,000 t.) et le Staffordshire (14,160,000 t.). Le bassin houiller de Glasgow fournit annuellement de 20 à 24 millions de tonnes. Cette richesse prodigieuse assure au Royaume-Uni la suprématie industrielle et commerciale; car l'industrie manufacturière et l'industrie des transports sont sous la dépendance plus ou moins étroite de la production houillère. Ce combustible minéral, à raison de 6 fr. 71 c., prix moyen de la houille en Angleterre, représente une valeur de près de 1,200 millions de francs. L'Angleterre consomme la plus grande partie de la houille qu'elle extrait, 160 millions environ; le reste, à peu près 20 à 25 millions de tonnes, est exporté [1].

C'est au pied de toutes les hauteurs formées de roches primitives qu'est distribuée la houille. A la base des Grampians est le *bassin écossais*, auquel *Glasgow* et *Edimbourg* doivent leur prospérité. La chaîne Pennine est très riche en gisements houillers: *Durham* et *Northumberland, Yorkshire, Lancashire, Staffordshire*, etc. Cette houille alimente de grands centres industriels: *Leeds, Bradford, Halifax, Sheffield, Manchester, Stoke*; une partie est exportée par les ports de *Newcastle,*

1. Houille exportée en 1890:

France	3,990,000t	Suède	1,498,000
Italie	3,413,000	Danemark	1,364,000
Allemagne	3,475,000	Égypte	1,475,000
Russie	1,722,000	Indes et Détroits	1,187,000

Sunderland, Hull et *Liverpool*. Le bassin de *Worcester*, à l'est des montagnes du Pays de Galles, fournit de houille la région où se trouve *Birmingham*. La partie méridionale des montagnes du Pays de Galles, désignée sous le nom de *Black mountains*, produit la houille de *Cardiff*, qui est considérée comme une des meilleures du Royaume-Uni ; elle alimente les centres métallurgiques de *Swansea*, *Merthyr-Tydfil* et *Dowlais*. L'Irlande, pauvre en houille, exploite surtout des *tourbières*.

La nature ne s'est pas contentée de favoriser les Iles Britanniques, en leur donnant le combustible minéral en abondance ; elle l'a encore réparti de telle façon qu'aucun point n'est distant d'un bassin houiller de plus de 250 kilomètres.

Le minerai de fer, très abondant, se rencontre près des gisements houillers; on en extrait environ 15 millions de tonnes, soit cinq fois plus qu'en France ; cette quantité est cependant insuffisante pour la consommation ; 3 à 4 millions de tonnes sont importées chaque année par la Suède-Norvège.

Le sol anglais est aussi riche en métaux autres que le fer, qu'on extrait principalement dans les *Cornouailles* et le *Devonshire :* on tire des Cornouailles 9,000 à 10,000 tonnes de minerai de *cuivre*, production insuffisante pour l'activité des usines, qui en demandent à l'étranger, surtout à l'Espagne et au Chili ; le *plomb* vient surtout des comtés d'York, Northumberland et Cumberland, qui en donnent annuellement 40,000 à 50,000 tonnes. Les mines anglaises ne produisent pas la quantité de plomb nécessaire à la consommation indigène ; l'Angleterre en tire de l'Espagne seule 70,000 à 80,000 tonnes. La production de l'*étain* (Devon et Cornouailles) est de 14,000 tonnes, douze fois autant que la Bohême et la Saxe, seuls pays de l'Europe qui en fournissent. Le *zinc*, exploité dans le Pays de Galles et les Cornouailles, ne figure que pour 23,000

tonnes de minerai ; l'Angleterre en importe quatre fois autant (101,526,000 en 1889)[1].

Industrie métallurgique. — La distribution géographique des hauts fourneaux est indiquée d'avance, et le choix de l'homme était, pour ainsi dire, obligatoire. Les usines se sont établies dans les régions qui produisent à la fois houille et minerai en abondance et à bon compte.

Pour la production du fer, de la fonte et de l'acier, *Birmingham, Sheffield, Merthyr-Tydfil* et *Glasgow* sont des établissements métallurgiques qui dépassent de beaucoup en activité les plus vastes usines du continent, Essen et le Creusot. Le Royaume-Uni produit 8,456,000 tonnes de fonte, 2,290,000 tonnes de fer et 3,570,000 tonnes d'acier ; il revendique les 40 p. 100, c'est-à-dire presque la moitié de la production du fer et de l'acier du globe ; les États-Unis, qui sont ses plus puissants rivaux, n'y concourent que pour les $\frac{27}{100}$, tandis que l'Allemagne n'arrive qu'à $\frac{14}{100}$, la France à $\frac{10}{100}$, l'Autriche et la Belgique à $\frac{4}{100}$ chacune[2].

Swansea possède les plus vastes usines du monde pour le travail du cuivre ; il en sort annuellement 59,000 tonnes de métal, sur une production totale de 76,000 tonnes.

1. Résumé de la production minérale de l'Angleterre en 1889 :

NATURE des minerais.	QUANTITÉS.	VALEURS en francs.
Fer	14,778,843t	97,053,319
Cuivre	9,173	670,448
Plomb	49,240	10,835,607
Étain	14,030	18,390,752
Zinc	23,578	2,444,448

2. Production comparée de la fonte, du fer et de l'acier dans le Royaume-Uni, en Allemagne, aux États-Unis et en France.

	FONTE.	FER.	ACIER.
Angleterre	8,456,000t	2,290,000t	3,570,000t
États-Unis	6,594,000	2,000,000	2,946,000
Allemagne	3,913,000	1,900,000	1,900,000
France	1,734,000	809,000	529,000

Newcastle travaille surtout le plomb qu'on extrait dans les environs et qui donne 36,000 tonnes de métal.

L'Angleterre produit encore environ 19,500 tonnes de zinc.

Fer, fonte et acier sont travaillés dans des usines et des forges et transformés soit en machines pour l'agriculture et l'industrie, soit en outils et armes, soit en objets de quincaillerie, etc.

Birmingham est sans rivale dans le monde pour le travail des métaux; on y fabrique des objets de toute espèce, des aiguilles et des canons, des bronzes précieux et des clous, des plumes métalliques et des machines à vapeur. *Walsall* et *Wolverhampton* qui fait surtout la serrurerie, dans la même région, participent à cette activité. *Sheffield* fabrique beaucoup de machines et d'outils ; elle est surtout connue dans le monde entier pour sa coutellerie. Le matériel des chemins de fer sort des usines de *Birmingham*, de *Newcastle*, de *Manchester* et de *Glasgow*. *Woolwich* et *Newcastle*, où se trouve la fonderie d'Elswick, propriété de la maison Armstrong, rivale de la maison Krupp, fabriquent des canons et des armes ; mais les produits qui sortent de ces établissements sont loin de valoir ceux de la France et de l'Allemagne.

L'extraction de la houille et l'abondance des argiles plastiques dans les comtés du centre ont favorisé l'industrie de la poterie, des porcelaines et des briques[1]. La poterie fleurit dans le Staffordshire, où le célèbre Wedgwood établit, à la fin du XVIII[e] siècle, les premières fabriques de faïence ; c'est à cette industrie que *Stoke* doit aussi sa prospérité. *Leeds* et surtout *Worcester* fabriquent des porcelaines estimées, mais qui n'ont pas cependant la valeur artistique de celles de France et d'Allemagne; *Newcastle* et *Stourbridge*, des tuiles et des briques.

Les plus importantes verreries et cristalleries sont situées

---

1 Argile réfractaire, 3,084,833 tonnes, valant 20,886,548 fr.

à *Newcastle, Birmingham, Sunderland* et *Londres*; les produits de ces fabriques sont inférieurs aux glaces et cristaux de Bohême, de France et de Venise.

Malgré les avantages que la loi du 29 janvier 1881 accorde aux constructeurs de navires, nos chantiers sont médiocrement actifs. Cette industrie est très prospère dans le Royaume-Uni, qui fournit le monde entier de navires; d'ailleurs nos voisins ont en abondance le fer qui se substitue de plus en plus, dans la construction des navires, au bois qu'ils vont chercher en Suède-Norvège. *Glasgow, Newcastle, Londres, Liverpool, Hull*, etc., sont les premiers chantiers du monde. Ils construisent annuellement 700 à 800 navires jaugeant plus d'un million de tonneaux[1].

Enfin la fabrication des produits chimiques et des matières colorantes dérivées de la houille s'exerce surtout dans les grands centres, *Glasgow, Liverpool, Newcastle, Birmingham*, etc.

Industries textiles. — L'industrie cotonnière a pris chez nos voisins un développement immense; ils ont été les premiers sur le continent à travailler ce duvet floconneux et léger qui enveloppe les graines du cotonnier et que leur fournissent les États-Unis, l'Inde et l'Égypte. L'Angleterre conserve pour cette industrie une prépondérance indiscutable[2]: elle emploie plus de 500,000 ouvriers, 45 millions de broches et plus de 600,000 métiers mécaniques produisant pour près de 2 mil-

1. Tonnage des navires construits :

en 1887	578,000t	en 1889	1,286,670t
en 1888	903,687	en 1890	1,271,110

Dans les seuls chantiers de la Clyde (Glasgow), il a été construit en 1890 349,945t.

2. Statistique de l'Industrie cotonnière de la Grande-Bretagne :

	1874.	1885.	1890.
Nombre de broches. .	37,515,772	40,120,451	41,732,934
Métiers à tisser. . . .	463,118	560,955	615,714
Personnel	479,515	504,069	528,795
Consommation du coton brut (tonnes)		622,059	721,538

liards et demi de fils ou tissus; l'exportation, qui était d'un milliard en 1860, s'est élevée, dans ces dernières années, à près de 2 milliards, et cela malgré des prix très inférieurs à ceux d'autrefois : le yard de calicot, qui coûtait 4 fr. au commencement du siècle, 60 centimes vers 1835, 30 centimes en 1860, vaut à peine 25 centimes de nos jours.

Manchester est la cité reine du coton, entourée de villes qui ont surgi comme par enchantement à côté d'elle: *Oldham, Bolton, Preston, Rochdale,* etc. Glasgow en Écosse, Belfast en Irlande et Nottingham sont aussi des centres considérables.

Les manufactures anglaises consomment 721,538 tonnes de coton brut et produisent la moitié des tissus achetés; elles fabriquent surtout des qualités communes, qu'on exporte dans le monde entier, et des tissus vendus à vil prix aux nègres d'Afrique.

L'Angleterre occupe le premier rang pour les lainages; comme nous, elle tire de l'étranger: Australie, Cap, Plata, la plus grande partie de la matière première, bien qu'elle élève plus de moutons qu'aucun autre pays de l'Europe. La valeur des tissus fabriqués est estimée environ 1,200 millions, dont la moitié à peu près est exportée. On compte 7 millions de broches et 1,800 manufactures de draps à Leeds, Bradford, Londres, Halifax, etc.

Pour la filature, le district du West-Riding, bien placé pour recevoir, par Liverpool, la laine importée, emploie près de la moitié des broches du Royaume-Uni.

Comme tissus, ce sont les qualités ordinaires et le genre cheviot qui sont particulièrement recherchés; aussi, tandis que les laines fines ont subi sur le marché une baisse de 10 p. 100, les prix des laines communes se sont maintenus. *Leeds* est le premier centre du monde pour la fabrication des draps; *Bradford* tisse surtout des étoffes demi-laine; *Halifax* s'est fait une spécialité pour les damas et les flanelles et,

Nottingham pour la bonneterie. Les manufactures d'Écosse, *Glasgow* et *Paisley*, fabriquent surtout des châles.

Les Iles Britanniques consacrent à l'industrie du lin deux fois autant de broches et de bras que la France : 1,330,000 broches et 108,000 ouvriers. C'est la Russie qui fournit les trois quarts de la matière première mise en œuvre. L'Irlande, dont le climat et le sol conviennent à la culture des plantes textiles, est au premier rang : *Belfast* est la ville qui fabrique le plus de toiles du royaume. *Leeds* et *Manchester* sont ses rivales en Angleterre. L'Écosse fait aussi des toiles, mais elle s'est acquis une renommée universelle par la fabrication des dentelles de *point d'Angleterre*.

L'industrie du *jute* a pris chez nos voisins d'outre-Manche une grande importance, à cause du bon marché de la matière première. La consommation de la fibre indienne s'élève déjà à 2 millions de quintaux ; *Dundee, Glasgow* et *Manchester* sont les centres principaux de cette industrie.

L'industrie de la soie a été introduite par les réfugiés français chassés par la révocation de l'édit de Nantes ; elle est de beaucoup inférieure à la fabrication française pour la qualité et la valeur des produits. Cependant nos belles étoffes de soie pure, honneur de la fabrique lyonnaise, sont délaissées par le grand public qui leur préfère des tissus mélangés comme en ont fabriqué les premiers les Anglais et les Allemands. *Londres, Manchester, Norwich,* qui produisent des tissus à bas prix, ont fait à nos fabriques une concurrence désastreuse, jusqu'au jour où nos industriels se sont moins préoccupés de la qualité et de la perfection des produits. C'est de l'étranger, surtout de la Chine et du Japon, que l'Angleterre tire la matière première qu'elle met en œuvre.

Puissance industrielle de l'Angleterre. La production à bon marché. — Les chiffres de l'exportation comparés à l'exportation française donneront une idée plus juste de la puissance industrielle des Iles Britanniques.

Pour ce qui concerne l'industrie métallurgique ces chiffres se décomposent ainsi qu'il suit pour l'année 1888 :

Métaux, fers, fontes, aciers : 3,968,563t valant. .	660,416,650f
Quincaillerie, coutellerie.	79,210,075
Machines et mécaniques	323,727,500
	1,063,354,225f

A cette somme il faut ajouter 280 millions de francs représentant la valeur de 30 millions de tonnes de houille que l'Angleterre exporte annuellement. Ainsi, la valeur des exportations pour tout ce qui touche la métallurgie est approximativement de 1,400 millions de francs.

Nos statistiques n'indiquent pas la valeur des métaux et des ouvrages en métaux exportés ; elles se contentent de donner le poids de ces produits : nous exportons par an, en moyenne, 115,000 tonnes de fer, de fonte ou d'acier de la valeur de 2 millions de francs environ. Les machines, outils et quincaillerie exportés peuvent être estimés à une soixantaine de millions. Nos exportations pour tout ce qui touche la métallurgie sont donc bien faibles comparées à celles de l'Angleterre. Nos forges et hauts fourneaux et nos ateliers de construction se contentent de produire tout ce qui est nécessaire à notre consommation ; nous ne pouvons lutter, sur les marchés étrangers, contre l'Angleterre qui, comme la Belgique et l'Allemagne, est plus riche en mines, et obtient par conséquent la matière première à meilleur compte. Mais nos maîtres de forges trouvent, dans les droits qui frappent les produits métallurgiques de l'étranger (30 fr. par tonne pour les fontes brutes, 60 fr. pour les fers et les aciers), une garantie suffisante pour leur industrie. Un abaissement du taux de ces tarifs serait pour eux la ruine à bref délai.

La même supériorité de l'industrie anglaise sur la nôtre éclate par la comparaison de l'exportation des tissus. L'Angleterre vend chaque année pour plus de 2 milliards et demi

de fils et tissus, dont près de 1,800 millions pour le coton. Notre exportation pour les industries textiles oscille entre 700 et 800 millions. C'est un peu la faute de nos fabricants, qui ne s'outillent pas pour la fabrication des articles de consommation courante; ils continuent à viser au bon goût et à l'élégance, à une époque où la mode délaisse les belles étoffes pour s'attacher aux qualités communes, et recherche le bon marché avant tout. C'est des manufactures anglaises que sortent les tissus qu'achètent les noirs de l'Afrique et les Américains du Sud. En conseillant aux fabricants de faire des tissus de bas prix et d'aspect commun, il ne saurait venir à l'idée de personne de leur proposer de renoncer absolument aux traditions de bon goût et d'élégance, et à la production des étoffes de qualité supérieure et de grand prix, pour la fabrication desquelles l'adresse de nos ouvriers, l'imagination de nos dessinateurs et le goût de nos coloristes restent sans rivaux; il s'agit seulement de les engager à entrer en concurrence avec l'étranger pour la production à bon marché, qui forme aujourd'hui le fond du commerce international.

Industries diverses. — Le progrès de l'industrie de la papeterie sont récents; pendant longtemps, l'Angleterre n'a fabriqué qu'un grossier papier d'emballage, achetant tout son papier à la France. Actuellement elle possède près de 1,000 fabriques (500 en France), produisant plus de 200,000 tonnes de papier (170,000 t. en France). *Bristol* est le premier centre pour cette industrie. En dehors de la paille, du bois blanc, des écorces et du plâtre, qui entrent couramment dans la fabrication des papiers et cartons ordinaires, les Anglais apprécient beaucoup l'*alfa,* qu'ils tirent de l'Algérie et de la Tunisie.

Les ports de commerce, qui reçoivent des colonies le sucre de canne et de l'intérieur les sucres de betteraves, sont les centres importants de l'industrie de la raffinerie. Mais l'Angleterre ne vient qu'au quatrième rang pour la fabrication du sucre, après l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la France.

Les Anglais sont nos maîtres pour la fabrication de la bière, la boisson nationale. Cette industrie s'est surtout développée dans les villes qui sont des centres importants pour la consommation. *Londres, Burton, Dublin,* fabriquent annuellement des millions d'hectolitres d'*ale* et de *porter*. On évalue la production du Royaume-Uni à 50 millions d'hectolitres, donnant à l'État un revenu qui n'est pas inférieur à 220 millions, non compris les droits d'octroi et de douane. Les distilleries, pour la fabrication de l'alcool, du whisky et du gin, dont le peuple anglais fait une grande consommation, sont surtout situées près des grandes villes.

La pêche est aussi intéressante par la valeur des produits qu'elle fournit (200 millions de francs en Angleterre, 80 à 100 millions en France) que par le nombre des marins et des navires qu'elle occupe : 27,151 navires montés par 125,000 marins vont poursuivre la baleine dans les mers polaires, la morue sur le banc de Terre-Neuve, le hareng, le maquereau, le turbot, etc., dans les mers du Nord. Tandis que sur nos côtes, les poissons se raréfient par suite de l'insouciance des pêcheurs, de l'inobservation des règlements et de l'absence de répression, les mers qui baignent les Iles Britanniques restent très poissonneuses. La plupart de nos rivières sont à peu près dépeuplées ; la pisciculture, qui est devenue une science aussi positive que la culture de la terre, était naguère à peu près ignorée chez nous, tandis qu'elle est pratiquée depuis longtemps chez nos voisins d'outre-Manche. Les premiers essais eurent lieu en 1863 ; le produit des élevages du saumon, qui était de 350,000 fr. à cette époque, s'est élevé à 750,000 fr. cinq ans après, et à 15 millions de nos jours. La Tweed et la Tay sont les rivières les plus riches en saumons, expédiés sur les marchés d'Angleterre et de France.

Industries de luxe et d'art. — La renaissance artistique, que nous avons signalée en Italie et en Autriche-Hongrie, se produit également en Angleterre ; on fonde aussi, de l'autre

côté de la Manche, des écoles, on crée des musées pour développer l'enseignement du dessin et le goût pour les œuvres d'art. Ces écoles d'art et d'industrie s'occupent moins de former, comme nous le faisons, des artistes industriels, des dessinateurs de profession que d'excellents artisans et des ouvriers munis d'une solide éducation artistique. Actuellement le dessin, base de l'instruction industrielle, est enseigné en Angleterre dans 3,979 écoles primaires, à 875,263 enfants[1]. Il a été créé pour les jeunes gens, ouvriers ou apprentis, que le travail journalier retient à l'atelier, 584 écoles d'art fréquentées par 33,438 élèves, et autant d'écoles et collèges techniques. Les plus connus de cette dernière catégorie sont : le *Polytechnic Institute,* le *People's Palace* de Londres, le *Collège technique* de Bradford, le *Birmingham and Midland Institute,* qui compte 3,527 élèves et 58 professeurs. Ces établissements sont de véritables universités ouvrières. Chaque année le parlement alloue à ces différentes écoles un crédit de près de 4 millions de francs.

L'éducation artistique de nos voisins a fait des progrès rapides ; pendant longtemps, ils nous ont demandé nos ouvriers et nos artistes pour régénérer leurs industries d'art en décadence, et leur infuser un sang nouveau. Aujourd'hui ils possèdent des légions d'ouvriers formés dans leurs écoles techniques et artistiques. Ils nourrissent l'ambition, légitime après tout, de créer une industrie d'art exclusivement anglaise, dont les produits trouveront un débouché assuré dans les colonies et les pays anglo-saxons. Ainsi l'Angleterre, sans rivale pour la fabrication des produits à bas prix, va nous faire concurrence pour ceux qui tirent toute leur valeur de la perfection du travail et de l'originalité des formes.

L'enseignement de l'école est complété par l'enseignement

---

1. Rapport d'enquête à M. le Ministre de l'Instruction publique sur l'organisation de l'enseignement artistique et industriel en Angleterre.

des musées. Le premier des musées anglais est le *South-Kensington* et sa succursale le *Bettnal-Green ;* c'est aussi le plus riche et le plus vaste du monde. Il possède les modèles les plus merveilleux pour toutes les industries artistiques du pays ; une partie de ses collections est sans cesse en circulation ; il ne s'organise pas une exposition régionale où il ne fasse des prêts d'œuvres d'art. Des musées d'art et d'industrie ont été fondés à *Birmingham,* à *Derby,* à *Sheffield,* à *Bradford,* à *Nottingham,* à *Manchester,* à *Bolton,* à *Halifax,* à *Wolverhampton,* à *Salford ;* on les a organisés de façon qu'ils servent à l'instruction et au développement des industries locales.

Causes de la supériorité de l'Angleterre sur la France au point de vue économique. — On ne saurait avoir la prétention d'énumérer, dans un cadre aussi étroit, toutes les industries vers lesquelles s'est portée l'activité toujours en éveil de nos voisins ; il suffit d'avoir montré quel parti ils ont su tirer d'un sol généreux et riche. Pour l'industrie agricole, comme pour l'industrie manufacturière, les Anglais sont nos maîtres.

Les grands propriétaires des Iles Britanniques disposent de plus de capitaux que nos paysans. Sur des terres qui ne sont pas plus fertiles que les nôtres, ils obtiennent des rendements supérieurs, par l'emploi de méthodes scientifiques et d'instruments perfectionnés.

Mais c'est surtout en matière d'industrie manufacturière que nos voisins ont fait de surprenants progrès ; sans doute, les qualités de la race, son activité, sa puissance de travail, sa combativité, sont les facteurs principaux de cette organisation industrielle ; mais il faut ajouter aussi que l'Angleterre a, sur toutes les autres contrées du continent, l'immense avantage de posséder de riches mines d'un combustible minéral facile à exploiter ; c'est un immense bloc de houille et de fer, et ses habitants en ont tiré le parti le plus merveilleux. Les établissements métallurgiques modernes sont des organismes complets travaillant tous les métaux ; or, le sous-sol de l'An-

gleterre fournit ces métaux en quantité suffisante. Le désavantage de la pauvreté relative de nos mines de houille et de la cherté de leur exploitation pèse déjà lourdement sur notre industrie métallurgique ; à cette cause d'infériorité vient s'ajouter encore notre pénurie en mines de cuivre, d'étain, de zinc, etc., que nous sommes obligés d'acheter à l'étranger, ce qui augmente encore le prix de la matière première. Et comme les applications de la mécanique mue par la vapeur se généralisent chaque jour, la cherté du combustible minéral, conséquence de l'insuffisance de nos ressources, nous enlève une partie des avantages que nous avons pour la fabrication des produits dont la main-d'œuvre et l'habileté professionnelle font tout le prix.

La rapidité des communications maritimes et terrestres, l'extension des relations internationales, la diffusion de la concurrence ont révolutionné toutes les branches de l'industrie ; tandis que nos voisins s'empressaient d'adopter les procédés nouveaux qui leur permettaient de fabriquer vite et bien, nombre d'industriels français s'obstinaient à conserver un outillage démodé. Nos fabricants et négociants exportateurs devraient aussi s'informer, comme le font nos voisins, par la lecture des journaux étrangers ou des publications spéciales : *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, Annales du commerce extérieur, Moniteur officiel du commerce et rapports consulaires,* etc., de tout ce qui intéresse leur industrie ou leur commerce ; j'entends par là non seulement les découvertes et inventions qui éclosent sur tous les points du globe, mais encore tous les événements qui exercent sur la marche des affaires une influence considérable : conclusion de traités de commerce, annexions de territoires, construction de nouvelles voies ferrées, fondation de sociétés, etc., etc.

Le *musée commercial de Londres* rend, au point de vue des renseignements de toutes sortes dont les commerçants et industriels peuvent avoir besoin, les services les plus pré-

cieux. Il n'est pas un seul produit utilisé par l'industrie dans le monde entier, qui n'y ait sa place et qu'un fabricant ne puisse obtenir sur demande ; des échantillons de tous les articles manufacturés dans tous les pays y sont exposés avec des indications sur les prix de gros et de détail, sur la forme, la couleur, les dimensions, les provenances des produits, etc., etc. En dehors de ces renseignements spéciaux, les commerçants et industriels y trouvent tous les documents concernant les tarifs de douane de tous les pays étrangers, les droits perçus dans les différents ports, les tarifs de transport des chemins de fer, les tarifs de fret des compagnies de navigation, les tarifs d'affranchissement pour les colis et les petits paquets, les dates de départ des paquebots pour toutes les destinations, l'indication des ventes aux enchères dans toutes les Bourses de commerce, les avis commerciaux transmis par les consuls, en un mot, tout ce qui est de nature à éclairer l'industriel ou le négociant, désireux de trafiquer sur tous les points du globe ou de soumissionner aux adjudications qui se font dans les différents pays.

On s'accorde aussi à reconnaître que les différentes missions, luthériennes, méthodistes, wesleyennes, catholiques, ont, par leur propagande religieuse et surtout par la fondation d'écoles, contribué à maintenir et à augmenter l'influence anglaise dans le monde et à étendre les débouchés de l'industrie et du commerce de l'Angleterre. Ces diverses sociétés religieuses disposent de revenus considérables qu'elles consacrent, en grande partie, à la création d'écoles. La plus importante est celle des *Missionnaires de l'Église*, fondée en 1799, et qui dispose d'un revenu annuel de 5 millions ; puis viennent la Société des missionnaires méthodistes wesleyens, la Société pour la propagation de l'Évangile à l'étranger, les missionnaires de Londres et enfin les missions catholiques anglaises.

Il n'y a pas lieu par conséquent de s'étonner de l'expan-

sion des produits anglais dans le monde. Nous commençons à comprendre que propager notre langue, c'est procurer des sympathies à la France, lui créer des amitiés et aussi des clients pour ses produits. C'est l'œuvre à laquelle travaille l'*Alliance française,* association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger. Nous sommes enfin entrés dans le mouvement, mais un peu tard ; l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, marchent à leur tour sur les traces de l'Angleterre, à une assez grande distance, il est vrai.

Bien d'autres causes, au nombre desquelles il faut surtout retenir la facilité avec laquelle émigrent nos voisins, l'heureuse situation de Londres et l'articulation maritime du pays, pépinière de hardis marins, ont contribué à ce prodigieux développement de l'industrie et du commerce.

C'est parmi ces essaims d'émigrants [1], qui partent chaque année pour le Canada, l'Inde, l'Australie, le Cap et les autres colonies, que les fabricants et commerçants d'outre-Manche recrutent d'excellents agents pour le placement de leurs produits ; ils concourent, avec les agents consulaires, à renseigner les industriels sur tout ce qui intéresse la fabrication des articles destinés à l'exportation.

L'Angleterre a, sur les grandes puissances de notre continent, l'avantage d'avoir pour capitale un grand port de mer. Londres, premier centre commercial et grand marché financier, ayant sans cesse sous les yeux le spectacle des grands armements, a dirigé les capitaux vers les entreprises maritimes. Cette ville est devenue puissante par son industrie et son commerce, parce qu'elle est un grand port marchand.

1. Émigration britannique :

1883	320,000	1888	279,928
1884	242,179	1889	254,568
1885	207,644	1890	315,980
1886	232,900	1891	334,451
1887	281,487		

« Le grand développement des côtes extrêmement sinueuses, les nombreux abris qu'elles offrent à la navigation, les vastes estuaires qui s'ouvrent de tous côtés et qui forment de grands ports naturels, semblaient inviter les Anglais à jeter partout les fondements d'établissements commerciaux, d'entrepôts et de centres qui les mettraient en communication facile avec l'étranger. Aussi une multitude de navires couvrent-ils la surface des mers. Très heureusement située à l'occident de l'Europe, dernière étape de notre vieux monde sur la grande voie de l'Amérique ; indépendante parce qu'elle est isolée, maîtresse de la plupart des îles du globe ; tenant, pour ainsi dire, la clef de tous les détroits et de l'entrée de toutes les mers ; à la tête de la navigation du globe entier, la Grande-Bretagne, également favorisée par le génie entreprenant, audacieux et persévérant de ses habitants, occupe le premier rang parmi les États qui font consister la puissance dans le grand nombre des établissements manufacturiers, des cités commerçantes et des possessions extérieures[1]. »

Industrie des transports. — Depuis 1826, époque de l'établissement du premier railway pour le transport des voyageurs, la construction des voies ferrées a été poussée avec la plus grande activité ; les ingénieurs n'ont pas eu d'ailleurs, à cause du peu de relief du sol, de grands travaux d'art à entreprendre ; les Iles Britanniques produisant le fer et l'acier à bon marché, les frais d'établissement des chemins de fer sont beaucoup moins élevés qu'ailleurs. Le Royaume-Uni est l'État de l'Europe qui possède, à surface égale, le plus de chemins de fer après la Belgique ; on y compte environ 33,000 kilomètres de voies ferrées, soit 1,000 kilomètres pour 10,000 kilomètres carrés ; la proportion en Belgique est de 1,500 kilomètres pour 10,000 kilomètres carrés, et de 666 environ en France. Les lignes ferrées se croisent dans toutes

1. Cortambert, *Géographie commerciale*.

les directions et forment un vaste réseau aux mailles serrées; ce sont naturellement les districts manufacturiers, le Lancashire, le Staffordshire, le Yorkshire, etc., qui sont le mieux pourvus; il n'est pas de ville, même de second ordre, qui ne soit desservie par une voie ferrée. Il n'y a pas, sur notre continent, de lignes de chemins de fer qui transportent plus de voyageurs et de marchandises; on estime qu'il circule, sur ces voies ferrées, 817 millions de voyageurs et 266 millions de tonnes de marchandises; c'est une circulation quadruple de celle des chemins de fer français.

En France, Paris est le centre d'où rayonnent les voies ferrées dans toutes les directions; dans les Iles Britanniques, Londres, la première place de commerce de l'Europe, attire la plus grande partie des voies ferrées, mais Birmingham, Liverpool, Manchester, Newcastle, etc., sont le point de départ d'un grand nombre de lignes de chemins de fer.

Les plus importantes lignes qui partent de la capitale sont :

1° Le grand chemin du nord, sur Peterborough, York, Newcastle et Édimbourg, avec des embranchements très nombreux;

2° Le chemin du nord-ouest, sur Birmingham, avec des embranchements considérables, dont les principaux sont ceux qui conduisent à Liverpool par Manchester, d'une part, et par Chester, de l'autre, et celui qui, parcourant le nord du pays de Galles, va passer dans un tube sur le détroit de Menai, franchit l'île d'Anglesey et se termine à Holy-Head, en face de Dublin;

3° Le grand chemin de l'ouest, sur Bath et Bristol et, de là, sur Exeter et Plymouth;

4° Le chemin du sud-ouest, sur Winchester, Southampton et Portsmouth, avec embranchement sur Dorchester;

5° Au sud, le chemin de Brighton avec l'embranchement du sud-est sur Folkestone et Douvres;

6° A l'est, le chemin de Rochester, Chatham, Cantorbéry, Ramsgate et Margate ;

7° Le chemin des comtés de l'est, sur Ipswich et Norwich ;

8° Le chemin de Cambridge, au nord-est.

La nature a aussi favorisé le Royaume-Uni au point de vue des communications par eau ; si les cours d'eau ont une médiocre étendue, ils roulent en toute saison, sous ce ciel pluvieux, un grand volume d'eau, s'élargissent à leur embouchure pour former ces vastes estuaires de la *Severn,* de la *Tamise,* de la *Mersey,* de la *Clyde,* etc., où s'engouffrent des marées plus fortes que dans les autres parties de l'Europe. Dans ce pays, formé en majeure partie de terres basses, il a été facile de creuser des canaux. Le Royaume-Uni est, avec les Pays-Bas, la contrée de l'Europe la mieux pourvue de voies navigables. La longueur des canaux est de 5,100 kilomètres, presque égale à celle du réseau français. La Mersey, l'Humber, la Tamise et la Severn, qui débouchent à Liverpool, Hull, Londres et Bristol, communiquent par des canaux qui desservent une des régions les plus actives de l'Angleterre.

Dans un pays aussi profondément articulé, où la mer a creusé des baies très profondes, le cabotage a une importance prépondérante comme moyen de transport ; la mer est par excellence la route du commerce britannique. De là l'importance de la marine marchande de la Grande-Bretagne. Elle dépasse de beaucoup, pour le nombre et le tonnage des navires, celle des autres États de l'Europe. Elle compte 25,000 navires jaugeant plus de 9,686,000 tonnes et montés par plus de 200,000 marins. Le tonnage de la marine marchande anglaise est quadruple de celui des États-Unis et décuple du nôtre. Ce qui a contribué surtout au développement et à la prospérité du pavillon britannique, c'est la facilité qu'ont les armateurs d'acheter et de réparer leur matériel à bas prix, c'est le bon marché de la houille, qui permet à leurs navires d'effectuer les transports dans des conditions

de bon marché qu'il n'est pas possible aux nôtres d'atteindre, c'est enfin l'abondance du fret de sortie, les articles de l'exportation anglaise étant généralement lourds et encombrants. Mais l'exportation anglaise ne suffirait pas à occuper un aussi grand nombre de navires[1]; aussi la plupart des transports des produits à l'étranger se font sous pavillon britannique. Les Anglais sont ce qu'étaient les Hollandais au XVII[e] siècle, les rouliers des mers. Ainsi, depuis la suppression en 1866 de la surtaxe de pavillon, qui frappait toute marchandise entrant dans les ports français sous pavillon étranger, le pavillon anglais balance, dans nos propres ports, le pavillon français. Les plus beaux navires de la flotte marchande du Royaume-Uni appartiennent à une cinquantaine de grandes compagnies dont les plus puissantes sont : la *compagnie Cunard,* la *compagnie péninsulaire orientale,* etc., etc. (Voir Introduction: Les grandes lignes de navigation.)

Commerce extérieur. Tarifs douaniers : libre-échange et protection. — Le commerce général des Iles Britanniques s'élève actuellement à plus de 18 milliards de francs; les importations dépassent les exportations de près de 3 milliards de francs. L'écart entre les importations et les exportations n'est pas en réalité aussi considérable qu'on pourrait le croire, d'après les chiffres de la statistique des douanes. Il y a d'abord à déduire du chiffre des importations l'ensemble des marchandises réexportées dont le montant s'élève annuellement à plus d'un milliard et demi de francs, ce qui réduit à un milliard et demi la différence entre les ventes et les achats faits par l'Angleterre au dehors; il y aurait encore lieu de tenir compte des bénéfices que procure à nos voisins d'outre-

1. Mouvement de la navigation :

	ENTRÉES.	SORTIES.	TOTAL.
1888	33,952,000[t]	34,566,000[t]	68,519,000[t]
1889	35,524,000	36,365,000	71,889,000
1890	36,835,000	37,448,000	74,283,000

Manche l'industrie des transports ; on a calculé que le commerce allemand, en faisant passer par des ports britanniques les marchandises expédiées vers les pays transocéaniques, paye aux armateurs anglais environ 187 millions de francs par an. En un mot, les commissions et frets rapportent annuellement à l'Angleterre 1 milliard et demi de francs.

Pour des pays riches et disposant de nombreux capitaux, cette différence en faveur des importations est un signe de prospérité : l'Angleterre reçoit, sous forme de marchandises et de matières premières, les intérêts des sommes considérables, estimées à 40 milliards environ, engagées à l'étranger dans des entreprises commerciales, industrielles ou maritimes. Ce qui a surtout paru grave aux protectionnistes, c'est la diminution notable (3 milliards environ) sur les chiffres des importations et des exportations qui s'est produit pendant quelques années, notamment en 1882 ; ils voient dans ce fait la preuve d'une crise profonde. Les libre-échangistes disent non. Ils prétendent que la diminution du commerce extérieur de l'Angleterre tient d'abord à l'abaissement des prix d'un grand nombre d'articles importants, fer, houille, produits chimiques, cotonnades, et ensuite aux bonnes récoltes, qui ont eu pour conséquence une diminution considérable dans les importations des céréales. M. Raffalovich résume en ces termes les rapports de la commission royale d'enquête sur la crise commerciale en Angleterre : « Le commerce de l'Angleterre a grandi en volume ; la dépréciation de la plupart des articles amène une contraction dans la valeur, tandis qu'il y a une expansion quantitative considérable. On importe davantage, on fabrique davantage, on exporte davantage ; il n'y a pas de ralentissement dans l'activité industrielle et commerciale ; mais les bénéfices sont moindres ; il faut remuer plus de marchandises, si l'on veut atteindre un gain égal à celui des grandes années. » (*Journal des économistes*.)

Le développement de ce commerce international, qui représente une valeur double du nôtre, est dû à l'expansion coloniale de l'Angleterre et surtout à la proclamation et à l'application des principes du *libre-échange*. Ce n'est pas sans résistance que les fabricants et négociants du Royaume-Uni ont été amenés à reconnaître que cette politique de liberté commerciale, ardemment soutenue par Richard Cobden et par la Ligue de Manchester, devait être pour eux une source de bénéfices précieux. Nos voisins sont aujourd'hui fort épris de cette doctrine, non par attachement à des principes, mais par intelligence de leurs vrais intérêts. Maîtres de toutes les grandes routes commerciales du monde, possédant, grâce à l'abondance de leurs mines de houille, la force motrice dans des conditions exceptionnelles de bon marché, outillés au point de vue industriel de manière à produire beaucoup et à bas prix, disposant enfin de moyens de transport supérieurs à ceux des puissances rivales, ils n'avaient rien à redouter dans la lutte industrielle à laquelle ils conviaient tous les peuples du continent.

En économie politique il n'y a pas de vérité absolue ; le régime douanier qui règle les rapports commerciaux d'un État doit tenir compte d'éléments multiples et variables; vouloir imposer la même politique commerciale indistinctement à tous les États, sans tenir compte des richesses de leur sol, de la situation de leur agriculture et de leur industrie, du réseau de leurs voies de communication, etc., c'est préparer la ruine des plus faibles au profit des plus forts, parce que ceux-ci sont mieux armés pour la lutte. C'est ainsi que les traités de commerce de 1860 ont considérablement augmenté chez nous les importations[1] des produits industriels

1.

	PRODUITS industriels exportés.	PRODUITS industriels importés.	DIFFÉRENCE en faveur de l'exportation.
1860	1,425,000,000f	60,000,000f	1,365,000f
1889	1,793,000,000	575,000,000	1,218,000

étrangers, et que la suppression de la surtaxe de pavillon aurait été fatale à notre armement maritime, si on n'avait adopté en 1881 des mesures préservatrices.

La tendance générale est aujourd'hui de s'isoler; les pays neufs, comme les États-Unis et la Russie, réunissent les conditions nécessaires — ressources abondantes et variées en matières industrielles, en mines et en houille, marché très étendu, etc. — pour qu'une politique ultra-protectionniste atteigne les résultats qu'on en attend ; mais un État de faible étendue et de population restreinte peut-il adopter un régime semblable sans y perdre en activité et en ressources? C'est ce que l'avenir nous dira.

Importations et exportations. — Les Iles Britanniques achètent à l'étranger des objets de consommation, des matières premières nécessaires à l'industrie et des denrées coloniales[1]. Le sol du Royaume-Uni, quoique bien cultivé, ne peut nourrir une population dont la densité est supérieure à 115 habitants par kilomètre carré ; la Russie, l'Inde et les États-Unis comblent le déficit des céréales ; c'est à l'étranger encore que nos voisins vont chercher la plupart des matières premières que transforme l'industrie ; la houille seule fait exception ; mais ils tirent, en partie, le *minerai de fer* de la Suède et de l'Espagne, le *cuivre* du Chili et des États-Unis, l'*étain* des îles de la Sonde (Banca et Billiton) ; les États-Unis, l'Inde et l'Égypte leur fournissent le *coton brut,* la Russie du *lin* et du *chanvre,* l'Australie, le Cap et la Plata des *laines,* la Chine et le Japon des *soies brutes,* la Plata

1. Principales marchandises importées en 1890 (en millions de livres sterling).

Coton brut	42,8	Bois d'œuvre	11,1
Blé	23,6	Bois dégrossi	5,0
Farine de blé	9,1	Animaux de boucherie	11,2
Laine brute	26,9	Beurre	10,6
Thé	10,0	Vins	5,9
Sucre raffiné	8,1	Étoffes de soie	5,3
Sucre brut	9,9	Rubans	2,5

et le Brésil des *peaux brutes*; les *denrées coloniales:* café, cacao, caoutchouc, indigo, vanille, canne à sucre, etc., viennent du Brésil, des Antilles, du Mexique, le thé de la Chine et de l'Inde, etc.

Les exportations consistent surtout en produits manufacturés : *cotonnades* de Manchester, *lainages* de Leeds et de Bradford, *coutellerie* de Sheffield, *machines* et *outils* de Birmingham, *papier* de Bristol, *navires* des chantiers de Londres, de la Clyde, fers, aciers, fils de coton, de laine, de lin, etc.

C'est avec les États-Unis que les Anglais font le plus d'affaires, 3,197 millions ; ils en tirent des céréales, du bétail, des viandes salées, des laines, des peaux brutes, des huiles, mais surtout du coton. Les Américains reçoivent en échange des produits industriels, tissus et machines. Leurs achats sont de beaucoup inférieurs à leurs ventes, 736 millions contre 2 milliards 460 millions ; ils diminueront forcément encore, car les Yankees développent leurs industries avec une telle rapidité que, les tarifs prohibitifs aidant, ils seront bientôt en mesure de se passer des tissus et des machines d'Europe. L'Inde se place au second rang parmi les clients et les fournisseurs de la Grande-Bretagne, avec 1,800 millions. Les achats et les ventes se compensent. L'Angleterre demande aux Hindous des céréales, du coton, du thé, du jute, des soies grèges ; ils prennent, en échange, des cotonnades et des machines ; ce marché se fermera bientôt aux produits de l'industrie textile du Royaume-Uni : d'importantes fabriques de tissus se sont établies dans l'Inde, depuis qu'on y exploite des gisements de houille. La valeur des échanges avec la France est d'environ 1,500 millions : les produits exportés en Angleterre dépassent légèrement les marchandises achetées aux fabriques anglaises. Nous vendons à nos voisins beaucoup de denrées agricoles, œufs, volailles, bétail, des fruits, des vins, etc., et aussi quelques articles de luxe, principalement

des soieries. Nous leur achetons des produits fabriqués, tissus, machines, navires, verrerie, poteries et aussi de la houille et du minerai. Londres et Liverpool emmagasinent, dans leurs vastes entrepôts, les produits de l'univers que leurs navires transportent à très bas prix ; ces deux places sont devenues les marchés les plus considérables pour le café, le coton, les laines, le lin, le thé, etc., que nos commerçants ont intérêt à acheter au Royaume-Uni.

La valeur des échanges entre l'Angleterre et l'Allemagne s'élève à près d'un milliard, savoir : exportations d'Angleterre en Allemagne, 400 millions, importations 500. L'Allemagne achète des tissus, des navires, des machines, du coton brut, de la laine, du thé, du café, etc.; elle envoie du bétail, des céréales, des bois, etc. Les Hollandais vendent des produits agricoles et des denrées alimentaires de toutes sortes, et achètent des produits de l'industrie britannique; la valeur de ces échanges est de près d'un milliard.

La Russie importe en Angleterre des produits agricoles, céréales, bois, lin et chanvre (687 millions); elle reçoit en échange quelques articles manufacturés (134 millions). Les contrées de l'Orient, Turquie, Asie-Mineure, Égypte, et de l'Extrême-Orient, la Chine et le Japon, l'Australie, les Indes Néerlandaises, le Cap, la Plata, le Brésil, le Mexique, etc., font avec l'Angleterre un commerce des plus actifs[1].

1.

	IMPORTATIONS en livres sterling.	EXPORTATIONS en livres sterling.
Turquie. . . .	4,816,883	6,772,061
Égypte	8,368,851	3,381,830
Chine.	4,830,850	6,608,982
Japon.	1,024,993	4,081,793
Australie . . .	29,350,844	23,006,004
Le Cap	7,825,266	9,707,416
La Plata . . .	4,129,802	8,416,112
Brésil.	4,350,675	7,458,628
Mexique . . .	542,979	1,906,317

(*The statesman's Year-Book*, 1892.)

Expansion coloniale de l'Angleterre. Part des colonies dans le commerce de la métropole. — En un mot, les commerçants anglais sont partout et ils tiennent presque partout la première place, parce qu'ils savent se plier, avec une facilité qu'on n'attendrait pas de leur raideur toute britannique, aux conditions d'achats et de vente des différents pays, parce qu'ils font eux-mêmes directement le plus souvent, et toujours sans avoir recours à une longue série d'intermédiaires, leurs opérations commerciales, parce qu'ils se conforment, pour la fabrication des articles destinés à l'exportation, au goût et aux usages de leur clientèle.

Ce commerce immense est un effet de l'activité prodigieuse de l'industrie britannique. Rien d'étonnant à ce que l'Angleterre cherche à s'ouvrir par la persuasion ou par la force certains pays, qu'elle s'annexe de vastes territoires, et qu'elle ait fondé le plus vaste empire colonial qui ait existé. C'est une question de vie ou de mort pour son industrie, à laquelle elle doit assurer des débouchés. Proudhon écrivait, il y a un demi-siècle : « Supposez la population de la Grande-Bretagne de 22 millions d'habitants, il lui faut 132 millions d'étrangers pour occuper ses tisserands, 110 millions pour donner du travail à ses fileurs, et ainsi en proportion pour les autres industries. » Les choses sont bien changées depuis cette époque. On a calculé qu'il lui fallait trouver 300 à 400 millions d'acheteurs pour consommer seulement ses 5 milliards de yards de tissus de coton. Des milliers d'ouvriers périraient de faim, si l'Angleterre ne vendait pas, au moins, pour 4 milliards de produits textiles et métallurgiques.

La Grande-Bretagne a, dans toutes les parties du monde, des possessions importantes, et sur toutes les mers des postes fortifiés qui commandent les routes maritimes : sur la route d'Amérique, les *Bermudes*, excellent point de relâche pour une escadre destinée à ravitailler le Canada ou les Antilles ; sur l'ancienne route des Indes, par le Cap de Bonne-Espérance,

les stations de *Sainte-Hélène* et de l'*Ascension,* les ports fortifiés de *Cape-Town* et de *Simons-Bay, Port-Louis* dans l'île Maurice ; sur la nouvelle route des Indes, *Gibraltar,* clef de la Méditerranée, *Malte,* entre les deux bassins de la Méditerranée, *Chypre,* d'où les Anglais surveillent les côtes d'Asie-Mineure et le canal de Suez ; au débouché de la mer Rouge, *Périm,* et sur la côte arabique, *Aden ;* sur la route de l'Extrême-Orient, *Ceylan* et *Singapour,* qui commande le passage de la mer des Indes dans l'Océan Pacifique ; dans les mers de Chine, l'île de *Hong-Kong,* qui est, comme Gibraltar et Malte, un entrepôt et une forteresse.

Les autres possessions de l'Angleterre sont :

En Asie, l'Inde et les établissements de l'Indo-Chine qui ont sept fois environ la superficie de la France et 250 millions d'habitants ;

En Océanie, la Nouvelle-Zélande, une partie de la Nouvelle-Guinée, de Bornéo, les îles Fidji, et surtout l'Australie, qui est, à elle seule, presque aussi vaste que l'Europe, mais qui n'a encore que 4 millions d'habitants ;

En Afrique, les possessions de l'Afrique australe qu'elle vient de reculer par de nouvelles annexions jusqu'au delà du Zambèze, les comptoirs de Guinée et les établissements du Niger ;

En Amérique, le Dominion du Canada, qui a presque l'étendue de notre continent, Terre-Neuve, la Jamaïque, la plus grande partie des petites Antilles, le Honduras anglais et la Guyane.

La superficie de cet empire colonial est de près de 24 millions de kilomètres carrés, deux fois et demie la superficie de l'Europe, et sa population de 300 millions d'habitants.

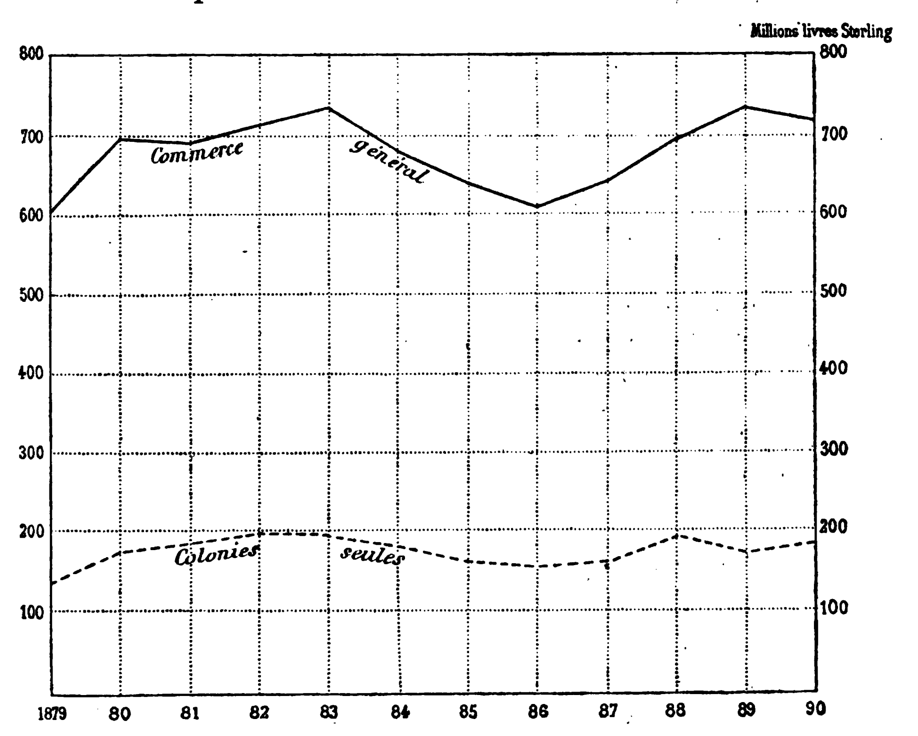
Les colonies anglaises entrent pour une part importante dans le commerce de la métropole ; c'est cette part que font ressortir le tableau et le diagramme ci-après :

ANNÉES.	EXPORTATIONS ET IMPORTATIONS RÉUNIES. Colonies et pays étrangers. — Livres sterling.	Colonies seules. — Livres sterling.	Rapport du commerce colonial au commerce total. —
1879	611,775,239	145,451,611	23.8
1880	697,644,031	174,046,374	24.9
1881	694,105,264	178,220,852	25.6
1882	719,680,322	191,768,514	26.6
1883	732,328,649	189,082,426	25.8
1884	685,986,152	184,116,545	26.8
1885	642,371,649	169,825,951	26.4
1886	618,530,489	163,951,754	26.5
1887	642,990,725	165,834,322	25.8
1888	685,520,970	178,340,596	26.0
1890	684,222,582	179,590,399	32.0

Marine marchande. — L'Angleterre possède pour le transport de ses produits la première marine marchande du monde; les armateurs anglais n'ont pas de rivaux à redouter pour la rapidité et le bon marché des transports; aussi la plus grande partie des exportations et des importations se fait sous pavillon anglais. En 1840, la proportion des navires étrangers qui étaient entrés dans les ports de la Grande-Bretagne était de 31 p. 100, en 1850 de 35 p. 100 et en 1860 de 43 p. 100; à cette date, la vapeur se substituant de plus en plus à la voile, les armateurs anglais, prompts à adopter le nouveau genre de navigation, en tirèrent de grands avantages. En 1870, la proportion ci-dessus était redescendue à 32 p. 100; elle était de 28 p. 100 en 1880 et de 27 en 1890.

Partout, sauf cependant aux États-Unis, le nombre des navires marchands a augmenté, mais nulle part dans les mêmes proportions que chez nos voisins. La France a peu gagné, malgré les primes accordées à la construction des navires et à la navigation. La Norvège seule peut entrer en ligne de comparaison avec la Grande-Bretagne; l'augmen-

tation de ses navires de commerce a été de 13 p. 100 en 1860 et de 25 p. 100 en 1890.



Sous le rapport du tonnage d'entrée et de sortie, la marine britannique apparaît avec la même suprématie. Il s'est élevé, en 1890, à 74 millions et demi de tonnes. Sur ce chiffre, le pavillon national en prend 72.7 p. 100. Voici comment se classent, au point de vue du transport des marchandises nationales, les principaux États du monde : Norvège 63 p. 100, Danemark 52.7 p. 100, Espagne 43 p. 100, Allemagne 42.4 p. 100, France 36.1 p. 100, Suède 33.7 p. 100, Hollande 30.5 p. 100, Italie 24.8 p. 100, États-Unis 22.5 p. 100, Russie 7.3 p. 100, Portugal 4.3 p. 100.

En résumé, les armateurs anglais disposent de navires jaugeant 9,688,088 tonnes, soit le triple de ce qu'ils avaient il y a 50 ans et 14 1/2 p. 100 de plus qu'il y a 10 ans. Les autres nations maritimes ne disposent, en tout, que de 7,800,000 tonnes, l'accroissement n'étant pour elles que de 5.8 p. 100, depuis 10 ans.

Pour les constructions navales, la Grande-Bretagne a encore la primauté : le nombre de tonnes construites, en 1890, a été de 1,271,110 ; aux États-Unis, il n'a été que de 36 p. 100 de ce total. La France n'a construit, en 1890, que 32,502 tonnes ; en 1882 et 1884, elle avait construit 57,000 tonnes.

Grandes places de commerce ; ports. — Les ports prennent la plus grande part dans le commerce international ; le mouvement d'entrée et de sortie dépasse 74 millions de tonneaux, non compris le cabotage qui s'élève à 82 millions. *Londres,* à 71 kilomètres de la mer, est le centre du commerce britannique ; cette ville, qui a une population de 5 millions d'âmes, est comme une pompe aspirante d'une immense puissance, qui attire à elle tout ce que le monde entier produit d'échangeable ; elle emmagasine, dans ses docks bâtis le long de la Tamise, noire de vaisseaux (tonnage d'entrée et de sortie, 14 millions ; 19 millions, cabotage compris), les produits de l'Orient et de l'Occident, et de là ces produits se déversent dans les autres pays. On a dit avec raison que c'est le point du globe d'où l'on rayonne le plus facilement sur le monde entier, que c'est la ville la plus promptement, la plus sûrement renseignée, et que, par ses lignes télégraphiques et ses câbles sous-marins, comme des artères qui se dirigent dans tous les sens, elle est devenue comme le cœur du monde civilisé. New-York lui dispute le premier rang.

Si Londres est la métropole commerciale du Royaume-Uni, *Liverpool* est le deuxième port marchand ; c'est le siège des plus puissantes compagnies maritimes. La flotte commerciale de cette ville dépasse en importance la marine marchande

française. Le mouvement du port, entrées et sorties, est de 12 millions de tonneaux ; c'est le centre le plus important pour le commerce des cotons[1].

Newcastle (5,481,458 tonnes), qui exporte principalement les houilles et les produits manufacturés du riche bassin de Northumberland ; *Glasgow* (3,497,095 t.), dont le port sur la Clyde s'est rapidement développé grâce à ses nombreuses industries, *Sunderland* et *Hull,* les ports charbonniers les plus importants de la mer du Nord après Newcastle, *Bristol,* qui était au XVIII[e] siècle le centre des relations avec l'Amérique, *Cardiff,* bien connu par sa houille, *Southampton,* point d'attache de lignes régulières de paquebots pour les États-Unis, les Antilles, le Mexique, le Brésil, l'Argentine, Newport, et

1. *Mouvement commercial des ports de Londres et de Liverpool.*

Valeurs importées en 1888 :

Londres.	138,183,000	livres sterling.
Liverpool	97,235,000	—
Royaume-Uni . . .	387,635,000	—

Exportation des produits indigènes :

Londres.	50,211,000	livres sterling.
Liverpool	97,187,000	—
Royaume-Uni . . .	233,842,000	—

Exportation des produits coloniaux ou étrangers :

Londres.	37,572,000	livres sterling.
Liverpool	14,043,000	—
Royaume-Uni . . .	234,534,912	—

Mouvements des principaux ports du Royaume-Uni en 1890 :

Londres.	13,480,767[t]	(tonnage net).
Liverpool	11,941,801	—

Glasgow, navires entrés et sortis :

1889 . . . . 3,379,223[t] 1890 . . . . 3,497,095[t]

Hull, principales marchandises importées :

Bois	569	navires jaugeant	260,824[t]
Blé	227	—	120,752
Orge	58	—	40,149
Graine de lin . . .	26	—	24,847
Minerai de cuivre . .	18	—	11,573
Pommes de terre. .	28	—	8,380
Glace.	62	—	18,517
Poisson	110	—	14,056
Oranges.	32	—	11,970

onnage net : 2,530,435[t].

La majeure partie du commerce du port de Hull se fait avec les ports scandi-

Leith-Édimbourg qui commerce principalement avec la Russie, l'Amérique, les Indes et les villes anglaises du littoral, sont ensuite les ports les plus actifs.

Des sommes considérables ont été consacrées, depuis de longues années, en Angleterre pour mettre ces places maritimes en état de recevoir les plus gros colosses, pour faciliter le chargement et le déchargement des navires, *bassins à flot* de 8 à 10 mètres de profondeur, *docks immenses* couvrant des centaines d'hectares de superficie, *halles couvertes,* pour recevoir les marchandises au moment du débarquement, *grues mécaniques, hydrauliques, à vapeur, fixes* ou *mobiles,* pour le chargement et le déchargement rapide des navires. Même après les travaux en cours d'exécution, qui ont apporté des améliorations notables à l'état de nos ports, nous nous trouvons, vis-à-vis de nos voisins, dans des conditions d'infériorité qui ne sont ni contestables ni contestées.

Institutions de crédit. — L'Angleterre est le pays le plus riche du monde, et Londres le premier marché financier. Là se négocient la plupart des emprunts, et se fondent les plus grandes entreprises commerciales, industrielles et maritimes.

La *banque d'Angleterre,* qui la première en Europe a émis des billets au porteur, a été fondée en 1694, et la *banque d'Écosse* en 1695; viennent ensuite la *banque d'Irlande,* fondée en 1738, et la *banque commerciale d'Écosse,* en 1810. L'industrie et le commerce doivent à ces établissements une

---

naves et russes, avec les ports allemands, hollandais et belges et avec les ports français de la Manche, Dunkerque et Rouen en particulier.

Newport.	2,236,990	tonnes.
Southampton. . .	1,701,485	—
Sunderland . . .	1,682,125	—

Cardiff, mouvement du port en 1890 : 8,815,210 tonnes.

Leith-Édimbourg :	entrées.	4,996 navires jaugeant		1,369,031t
—	sorties .	5,013	—	1,382,053
				2,750,084t
Part du pavillon anglais		8,744	—	2,357,569

grande partie de leur rapide essor. Il existe en Écosse plus de 3,000 *banques privées*, solidaires les unes des autres ; ce sont les *joint-stock-banks* ou banques à capitaux réunis. Nulle part les banques ne se sont plus développées qu'en Angleterre. Le *clearing-house* de Londres est un établissement de crédit unique au monde ; par une série de compensations et de liquidations, il réduit toutes les opérations commerciales au paiement final d'un solde. On n'évalue pas à moins de 140 milliards la masse des comptes qu'il règle annuellement. C'est par milliers qu'on compte, en Angleterre, les institutions de crédit, qu'on a spirituellement appelées les *agents provocateurs de l'épargne*, caisses d'épargne, caisses d'épargne postales établies depuis 1861, pennys banks, recueillant les épargnes minimes, sociétés de production et de consommation, etc.

MONNAIES, POIDS ET MESURES.

Or	Livre sterling ou guinée	25f30
	1/2 souverain	12 56
Argent	Couronne	6f32
	1/2 couronne	2 80
	Florin	2 24
	Shilling	1 25
	1/2 shilling	0 56
	4 pence	0 38
	3 pence	0 28
	2 pence	0 19
Cuivre	1 penny	0f10
Mesures de longueur.	Inch, pouce	2c,5399
	Foot, pied	3déc.,0479
	Yard	0m,9144
	Fathom (2 yards)	1m,1288
	Pob ou perch	5m,0291
	Mille	1609m,3149
Mesures de surface.	Yard carré	0mc,8361
	Acre	0hect,4017

Mesures de capacité.	Bushel	$36^{l},34$
	Pint	$0^{l},5679$
	Quart	$1^{l},1359$
	Gallon	$4^{l},5435$
	Peck (2 gallons)	$9^{l},0869$
	Quarter	$2^{hl},9078$
Mesures de poids.	Pound (livre).	$0^{k},453$
	Ounce (once).	$28^{gr},338$
	Quarter	$12^{k},695$
	Ton (tonne)	$1015^{k},649$

Chapitre II. — BELGIQUE

Agriculture. Régions agricoles. — Toutes les parties de la Belgique ne sont pas également fertiles : la *Campine* au Nord n'a que peu de terres cultivées ; les landes, les forêts et les marais couvrent de vastes étendues ; le *Condroz* est triste et froid ; l'*Ardenne,* entrecoupée de forêts et de marais, est pauvre en cultures, mais se prête à l'élevage du bétail ; la zone côtière des *polders,* patiemment conquise sur la mer, est d'une fertilité merveilleuse ; la *Flandre* et la *Hesbaye,* qui continuent les plaines basses du Nord de la France, sont les régions les mieux cultivées et les plus riches en produits agricoles. M. de Laveleye, l'éminent publiciste belge, va nous décrire la situation de l'agriculture dans cette zone : « C'est un pays stérile et ingrat. Si la terre n'y est pas défoncée, le sapin y croît mal et à côté d'un hectare de terre en culture, qui vaudra 3,000 fr., se rencontre la même surface en terrain vague se vendant 400 fr., preuve évidente que le sol tient presque toute sa valeur, non de la nature, mais du travail de l'homme. Parmi les caractères qui distinguent l'agriculture de cette région, les principaux sont : la grande variété des cultures, l'étendue donnée aux cultures dérobées ou secondes récoltes, l'emploi abondant des engrais les plus actifs et l'extrême petitesse des exploitations. » Une des grandes préoccupations

du cultivateur flamand, c'est de se procurer des engrais. Le sol de la Flandre, en grande partie siliceux, dévore le fumier avec une telle promptitude, qu'il lui en faut donner au moins une fois et souvent deux et trois fois par année. Dans aucun autre pays, même parmi ceux qui sont le plus justement renommés par leur agriculture, ni en Lombardie, ni même en Angleterre, on ne fait des avances aussi considérables.

Sur les 2,945,715 hectares qui forment la superficie de la Belgique, 67.34 p. 100 sont cultivés, 16.61 p. 100 sont couverts de forêts et 7.88 p. 100 sont incultes ou occupés par des routes, des rivières, etc.

Culture des céréales. — Le tiers du territoire, proportion un peu plus grande qu'en France, est consacré à la culture des céréales ; le blé occupe à lui seul le quart des terres cultivées, soit 275,000 hectares, donnant 6 à 7 millions d'hectolitres ; le rendement moyen par hectare est de 25 à 28 hectolitres ; les Anglais seuls obtiennent des récoltes légèrement supérieures. Le seigle (277,640 hect.) réussit dans les terres sablonneuses des Flandres. La Belgique ne produit pas assez de céréales pour nourrir une population qui est de beaucoup plus dense qu'en aucun autre pays de l'Europe[1].

L'avoine (249,486 hect.) est surtout cultivée dans l'Ardenne, et l'orge dans les riches terres des polders.

La pomme de terre tient une grande place dans la culture (199,357 hect.) ; les champs sablonneux que préfère ce précieux tubercule ne manquent pas en Flandre. La production totale est estimée à 22 millions d'hectolitres, ce qui est considérable pour un pays qui est à peine le dix-septième de la France. La culture maraîchère, près des grandes villes, et celle des fleurs et des plantes rares n'occupent nulle part en Europe d'aussi vastes espaces. Des associations florales se

---

1.	Superficie de la Belgique	29,455 kilomètres carrés.
	Population en 1891	6,147,041 habitants.
	Densité de la population	204 habitants par kilom. c.

sont fondées dans les grands centres : Gand, Bruxelles, Anvers possèdent des serres, des parcs, des jardins d'hiver admirablement tenus.

Plantes industrielles et culture artificielle ; les forceries. — La betterave à sucre (32,627 hect.) est surtout cultivée dans les bonnes terres du Hainaut, du Brabant et de Liège. Le houblon, culture de première nécessité, comme la vigne en France, empiète sur le domaine des autres plantes industrielles ; les marques d'*Alost* et de *Poperinghe* font prime sur les marchés. Le lin et le chanvre de Belgique sont fort estimés dans le commerce. La concurrence des lins de Russie fait restreindre cette culture. La production est de 15,000 à 20,000 tonnes de filasse. La culture du tabac n'est pas réglementée comme en France ; les meilleures feuilles proviennent des environs de *Courtray* et d'*Alost*.

La culture artificielle est pratiquée par les horticulteurs belges avec autant de succès que par ceux de la Grande-Bretagne. Les Anglais travaillent surtout à obtenir des fruits aux proportions extraordinaires, cherchant plutôt à éblouir les yeux qu'à flatter le palais ; c'est de la qualité avant tout que se sont préoccupés les cultivateurs belges. Malgré la différence de méthode, le succès, au point de vue commercial, a été aussi merveilleux et aussi rapide dans les deux pays. Tentés depuis environ 30 ans, ces essais de culture artificielle ont été entrepris avec succès, sur une vaste échelle, à *Hoylaërt,* et ont déterminé, dans l'industrie agricole de la Belgique, une véritable révolution ; les établissements de culture artificielle, qui de proche en proche se sont multipliés, couvrent aujourd'hui de leurs vitrages une portion considérable du territoire. On récolte dans ces *forceries,* où la vitre et le charbon remplacent le soleil, le raisin en quantités énormes, la pêche, la tomate, la fraise, les melons et concombres, les ananas, les bananes et les plantes rares.

Élevage du bétail. — La Belgique est aussi un pays d'éle-

vage. Les Flandres possèdent des prairies naturelles aussi plantureuses que celles de la Picardie et de la Normandie ; les prairies artificielles, semées en trèfle et en luzerne, occupent de vastes étendues dans le Hainaut et le Brabant. La Belgique nourrit plus de 1,380,000 bêtes à cornes, chiffre considérable pour un si petit pays. On estime surtout ses chevaux de gros trait. Les pacages de la Campine et les maigres pâturages de l'Ardenne conviennent à l'élevage du mouton. On n'en compte que 365,000 en Belgique ; ce n'est assez ni pour l'alimentation ni pour les besoins de l'industrie lainière[1].

En somme, l'agriculture belge est une des plus avancées de l'Europe ; mais la nature a peu favorisé ce pays, sablonneux dans les Flandres, marécageux près des côtes, aride dans la Campine, médiocrement fertile dans l'Ardenne. Le cultivateur belge a modifié, par les amendements et la culture, la constitution primitive du sol ; il a entrepris des travaux de dessèchement et d'aménagement qui, avec les travaux des agriculteurs hollandais, sont ce qu'on a fait de plus beau en Europe. D'une des terres les plus ingrates de notre continent, il sait tirer d'abondantes moissons.

Richesses minérales. — La Belgique est un des pays les mieux partagés au point de vue du combustible minéral : elle extrait de ses gisements de houille 20,266,000 tonnes ; les cinq septièmes de cette production, soit 15 millions environ, sont consommés dans le pays, et le reste est exporté principalement en France, où la houille est d'un tiers plus chère[2]. C'est le bassin houiller de la Sambre, avec *Mons* et *Charleroi*

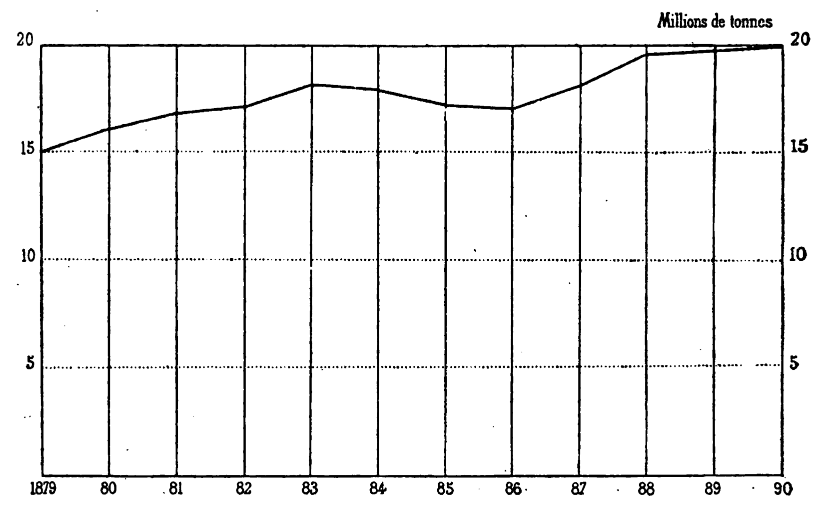
1. Cheptel de la Belgique en 1890 :

Chevaux	271,974	Moutons	365,400
Bêtes à cornes	1,382,815	Porcs.	646,375

2. Exportation de la houille :

1889.	4,279,700 tonnes.
1890.	4,533,785 —

comme centres d'extraction, qui est le plus important pour la qualité de la houille et la quantité extraite ; le bassin de la Meuse donne des produits moins estimés. On trouve du fer dans les mêmes régions ; la production est d'un million de tonnes de minerai, quantité insuffisante pour les besoins de l'industrie. La Belgique importe annuellement 1,500,000 à 1,800,000 tonnes de minerai de fer, principalement du grand-duché de Luxembourg. A *Moresnet,* dans la Vieille-Montagne,



on exploite les plus riches mines de zinc de l'Europe, donnant annuellement 80,000 tonnes de minerai. Près de Verviers et de Liège, on extrait encore du minerai de cuivre, en petite quantité (1,500 t.), et de plomb (8,000 t.). Au nombre des richesses minérales de ce petit État, il faut citer les ardoisières du Luxembourg et les carrières de marbre.

Industrie métallurgique. — La distribution géographique des hauts fourneaux belges est indiquée d'avance : ils se sont établis dans les lieux qui produisent à la fois la houille et le minerai de fer en abondance, à *Charleroi, Namur, Liège* et les environs, *Seraing* et *Huy*. Pour la production du fer et de la

fonte, la Belgique se place au quatrième rang en Europe, après l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Elle est au premier, eu égard à sa superficie. Elle peut, en outre, à cause de sa richesse houillère, livrer la fonte et le fer au même prix que l'Angleterre. L'acier belge est vendu aussi à très bas prix et est très estimé [1].

Les industries mécaniques sont très actives en Belgique : *Liège* a une réputation méritée pour la fabrication des *armes* ; *Charleroi, Mons* et *Liège* fabriquent des machines-outils pour le travail des métaux, Gand des *machines* pour la filature et le tissage, *Dinant* est renommé pour la *chaudronnerie, Liège, Charleroi* et *Namur* pour la *quincaillerie* et la *clouterie*. Le *matériel de chemin de fer* est fabriqué dans les grandes usines de *Bruxelles, Liège, Seraing, Verviers* ; la Belgique exporte de grandes quantités de rails, des wagons et des locomotives, en Europe et en Amérique. L'industrie des *matières colorantes* dérivées de la houille et des produits chimiques a une grande importance à *Namur, Mons, Gand*.

C'est à proximité des bassins houillers que se sont établies les verreries et les fabriques de porcelaine. *Charleroi, Namur, Liège* fabriquent des verres communs, des glaces et des vitraux. On estime les porcelaines de *Tournay, Bruxelles* et *Saint-Vaast* (Hainaut) et les faïences de *Jemmapes*.

Industries textiles et diverses. — L'industrie textile est surtout active dans les provinces de l'Ouest. On emploie environ 800,000 broches pour la filature et le tissage du coton. *Gand* est la première cité cotonnière de la Belgique ; *Saint-Nicolas, Courtray* et *Tournay* sont d'autres centres importants. Les fabricants belges fabriquent, à l'instar des Anglais et des Allemands, des tissus bon marché, mais ayant belle apparence, pour les nègres de l'Afrique.

---

1. Production de la fonte en 1890 . 787,000 tonnes.
— du fer . . . . 514,000 —
— de l'acier . . . . . . 201,000 —

Eu égard à sa population, la Belgique travaille deux fois autant de laine que la France. C'était une industrie très florissante dès le moyen âge ; l'Angleterre fournissait alors la laine aux tisserands flamands ; ils la tirent aujourd'hui, en grande partie, d'Amérique, du Cap et de l'Australie. *Verviers,* à portée des pays d'élevage du mouton, la Campine et l'Ardenne, possède les plus grandes usines ; *Liège* fabrique des tissus ordinaires ; *Bruxelles,* qui peut recevoir facilement la matière première par Anvers, a aussi des manufactures de draps ; *Tournay* a conservé les plus anciennes fabriques de tapis de l'Europe. On évalue la valeur des lainages de toutes sortes à 130 millions de francs.

L'industrie du lin, une des plus vieilles de la Flandre, emploie 320,000 broches et 5,000 métiers. Les artisans belges excellent surtout dans la fabrication des toiles fines. *Gand* est toujours au premier rang pour la filature et le tissage. *Courtray, Bruges, Bruxelles* font des toiles ordinaires et des batistes. La fabrication des dentelles, dont les plus renommées sont celles de *Louvain* et de Malines, occupe environ 150,000 ouvrières.

Les brasseries sont nombreuses dans un pays où la bière est la boisson nationale. La Belgique en produit presque autant que la France, 7 millions d'hectolitres. On estime surtout la bière de Louvain.

C'est à *Anvers* qu'ont été établies les principales distilleries qui fabriquent de l'alcool avec des grains, des pommes de terre et des betteraves. *Anvers* raffine aussi beaucoup de sucre de canne. Le Hainaut et le Brabant possèdent d'importantes fabriques de sucre et des raffineries. La production du sucre est d'environ 40 millions de tonnes.

En résumé, l'industrie extractive et manufacturière occupe en Belgique un grand nombre de bras. Plus de 900,000 ouvriers sont occupés à l'extraction des mines, à la fabrication des métaux et à la confection des tissus. Ils ont acquis, grâce

à une longue tradition, une grande habileté professionnelle et une aptitude remarquable. Mais c'est dans l'abondance du combustible minéral qu'il faut chercher la cause de cette activité industrielle ; elle permet aux industriels belges de lutter, pour le bon marché de leurs produits, avec l'Angleterre et l'Allemagne.

Voies de communication. — Aucun pays, même l'Angleterre, n'est aussi bien outillé que la Belgique pour la facilité des transports. Nul autre État ne possède, proportionnellement à son étendue, plus de voies ferrées : le réseau belge, qui n'a que 4,526 kilomètres, est presque double du nôtre et un peu supérieur à celui de la Grande-Bretagne. Dans ce pays légèrement accidenté, la nature n'a élevé aucun obstacle pour le tracé des voies ferrées ; aussi la construction en a été poussée activement.

Le bon marché des transports assure à ces chemins de fer un trafic rémunérateur ; bien des produits fabriqués dans nos départements du S.-E. et du S.-O. n'arrivent dans nos régions du N. et du N.-E. qu'en empruntant les voies ferrées qui partent d'Anvers vers nos frontières. Tout le commerce allemand de la région du Rhin transporte ses produits manufacturés par les lignes Aix-la-Chapelle, Verviers, Liège, Anvers — Alsace-Lorraine, Luxembourg-Arlon, Namur, Bruxelles et Anvers ; enfin, c'est par le réseau belge que l'Angleterre envoie une partie des marchandises à destination de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Autriche et de l'Italie ; il n'est pas jusqu'à nos industriels du Nord qui ne trouvent avantage à expédier leurs marchandises par Anvers plutôt que par Calais, Boulogne ou Dunkerque. Pour toutes ces causes, il est peu de pays où les trains lourdement chargés se succèdent à intervalles plus rapprochés ; il y circule 64 millions de voyageurs et 37 millions de tonnes de marchandises. Pour l'activité des transports, la Belgique vient au premier rang, en Europe, avec l'Angleterre.

La Belgique est aussi un des États les mieux partagés au point de vue des voies de navigation. L'Escaut est la première artère navigable ; la marée se fait sentir jusqu'à Gand ; mais le fleuve peut être remonté par des navires d'un faible tonnage jusqu'à Audenarde. La Meuse, grâce à la construction de barrages et d'écluses, peut aussi porter bateau. Un système de canaux bien compris, d'une longueur de 860 kilomètres, relie toutes les rivières belges entre elles. Ces canaux et rivières, qui sillonnent le pays en tout sens, sont d'un puissant secours pour le commerce et l'industrie. Pour l'étendue des voies navigables (2,000 kilom.), la Belgique se place encore au premier rang en Europe, en tenant compte des superficies. Anvers est le point où aboutissent les canaux comme les voies ferrées.

Commerce extérieur ; tarifs. — Le commerce extérieur de la Belgique s'élève à plus de 3 milliards de francs[1]. L'Angleterre elle-même est dépassée, pour l'activité du commerce, par ce petit État, qui a été un des premiers à établir la liberté commerciale dans ses rapports d'échange avec les autres nations ; les droits prohibitifs ont été supprimés à l'importation des produits manufacturés ; les matières premières entrent en franchise ; les tarifs des douanes sont en général très modérés. L'application du libre-échange n'est pas pour les Belges un acte de foi à des principes économiques, mais une connaissance bien comprise de la situation industrielle du pays : la Belgique fabrique des tissus et des ouvrages en métaux à des conditions de bon marché exceptionnelles ; elle n'a donc rien à redouter, en ouvrant ses frontières aux produits similaires de l'étranger. Mais lorsque la production nationale est menacée, elle n'hésite pas à recourir à la protection, même par des

1. Commerce belge en 1889-1890 :

Importations.	1,835,351,000f
Exportations	1,289,312,000
	3,124,663,000f

droits prohibitifs : c'est ainsi qu'elle frappe de taxes très lourdes le raisin français, pour empêcher la ruine des horticulteurs qui se livrent à la culture artificielle de la vigne.

Les importations, qui s'élèvent à la somme de 1,835 millions, comprennent les *céréales*, le *bétail*, les *fruits*, les *denrées coloniales*, les *vins* et *eaux-de-vie*, pour une valeur de près de 500 millions. La Belgique demande à l'étranger des *matières premières* pour son industrie, *coton*, *laine*, *lin* et *chanvre*, *soie brute*, des *bois*, des *cuirs*, du *minerai*, etc. Les produits exportés sont spécialement les *articles de fer travaillé*, les *pierres taillées* et *sciées*, les *glaces* et *verreries*, le *zinc*, la *houille*, les *tissus de coton*, de *laine*, de *lin* et de *chanvre*, etc.[1].

C'est avec la France que la Belgique entretient les relations commerciales les plus importantes, 840 millions environ. Elle nous vend de la houille, des métaux (zinc) et des tissus ; elle nous achète des produits agricoles, céréales, bétail, vins, eaux-de-vie, et aussi des articles manufacturés, principalement des soieries. Les Hollandais sont ensuite au nombre des bons clients de la Belgique ; ils achètent de la houille et des produits industriels, en échange desquels ils envoient des denrées agricoles et des marchandises de leurs colonies néerlandaises ; la valeur de ces échanges atteint près de 600 millions. Les relations de la Belgique avec l'Angleterre sont d'une nature

1. Principaux produits importés et exportés en 1889-1890 :

IMPORTATIONS en milliers de francs.		EXPORTATIONS en milliers de francs.	
Céréales	302,698	Fils de laine	135,119
Plantes textiles	204,524	Houille et coke	113,706
Produits alimentaires	93,372	Machines et outils	104,601
Minerais divers	76,415	Tissus	69,370
Bois	70,363	Fer et métaux ouvrés	67,925
Peaux et cuirs	69,259	Peaux et cuirs	60,386
Produits chimiques	59,641	Sucre	53,197
Tissus	57,339	Glaces et verreries	45,134
Café	52,534	Pierres taillées	22,781
Vins	24,406		

différente : les deux contrées produisent les mêmes articles et dans des conditions analogues de bon marché : la Belgique n'achète, dans les docks de Londres et de Liverpool, que des laines, du coton brut, des denrées coloniales qu'elle paie avec des produits de son industrie. Ce commerce s'élève à 500 millions de francs. Les échanges avec l'Allemagne (370 millions) ont une tendance à diminuer, les deux pays exportant surtout des produits industriels analogues.

En dehors de l'Europe, les États-Unis (200 millions) et les républiques de l'Amérique du Sud, Brésil, Plata, Chili, Pérou, sont les États qui entretiennent avec la Belgique les relations les plus actives : elle en tire des cotons, des laines, des peaux brutes, des viandes conservées, etc., et leur envoie en échange des tissus, des machines et du matériel pour chemins de fer.

La Belgique fait avec le Congo un commerce qui devient d'année en année plus important. La valeur des produits du Congo à destination de la Belgique et des produits belges exportés au Congo dépassaient, en 1890, 20 millions de francs.

Le commerce de transit représente 1,511 millions de francs en 1890. Il a doublé depuis 1870, à cause du grand développement des voies navigables et ferrées et des tarifs de faveur qu'on applique aux marchandises[1]. L'ouverture du chemin de fer du Saint-Gothard et les grands travaux exécutés au port d'Anvers attirent, sur cette place, les marchandises d'Italie, de Suisse, de l'Allemagne occidentale et de la France septentrionale, à destination des Pays-Bas, et les produits que l'Angleterre exporte en Italie, en Autriche-Hongrie et dans les pays du Levant.

Musée commercial de Bruxelles. — En un mot, pour le commerce, comme pour l'industrie, la Belgique tient en Eu-

1. Commerce de transit (en milliers de francs) :

1870 . . .	831,700	1887 . . .	1,474,600
1880 . . .	1,008,400	1890 . . .	1,511,100

rope la première place. Ce petit peuple qui ne se paie pas de mots, qui possède au plus haut degré le sens pratique, l'habileté en affaires, l'esprit d'entreprise, le *smartness* pour tout dire en un mot, a su ouvrir à son commerce et à son industrie de nouveaux débouchés, grâce à l'intelligente organisation du musée commercial de Bruxelles. On trouve dans ce musée des collections, sans cesse renouvelées et classées méthodiquement, de tous les produits du monde ; elles sont réparties en trois catégories : 1° échantillons des produits d'exportation ; 2° échantillons des produits d'importation ; 3° échantillons d'emballages et d'apprêts. Les bureaux fournissent les renseignements relatifs aux avis d'adjudication des pays étrangers, au cours du change sur les différentes places, aux taxes douanières, télégraphiques ou autres, aux tarifs de transport par terre et par eau, etc. L'administration du musée publie, toutes les semaines, un bulletin où sont traitées des questions industrielles et commerciales, et qui renferme tous les avis d'adjudication intéressant les négociants et les fabricants.

Marine marchande ; ports. — Les Anglais et les Hollandais se sont emparés du commerce maritime de la Belgique, dont la marine marchande est une des plus faibles de l'Europe (62 navires jaugeant 84,000 t.). Presque tout le commerce extérieur de la Belgique, les sept huitièmes environ, se fait par le port d'Anvers[1], qui a reçu depuis dix ans une grande extension. Le gouvernement et l'administration communale

1. Mouvement du port d'Anvers en 1890 :

Navires à vapeur : entrés	4,532 navires jaugeant		4,517,698t
— — sortis	4,540	— —	4,258,821
Navires à voiles			261,767
			9,038,286t

Pavillon de l'Angleterre	2,592,874	tonnes.
— de l'Allemagne	765,711	—
— de la Belgique	488,644	—
— de France	143,854	—

n'ont reculé devant aucun sacrifice, pour doter la métropole du commerce belge d'installations maritimes qui lui permissent de lutter avantageusement avec les plus grands ports du continent. La superficie des bassins intérieurs n'est pas moins de 40 hectares; les principaux sont ceux de Kattendyk, America, Africa; l'Escaut, bordé de quais sur une longueur de 4 kilomètres, sert de rade aux navires du plus fort tonnage. Des grues hydrauliques, une longue suite de hangars élégants et des chemins de fer facilitent le chargement et le déchargement. Le mouvement du port, qui a beaucoup augmenté depuis l'ouverture du Saint-Gothard, dépasse aujourd'hui 9 millions de tonneaux[1]. C'est un des grands marchés pour les cotons, les peaux brutes et les denrées coloniales.

Ostende est surtout, comme notre Calais, un lieu de débarquement pour les insulaires.

Banques. Monnaies, poids et mesures. — La Belgique est un des pays les plus riches de l'Europe ; les capitaux y abondent et l'argent y est à bas prix. Mais les capitalistes ont su faire à l'étranger des placements avantageux dans des entreprises commerciales, industrielles ou maritimes. La *Banque nationale* et la *Banque d'Anvers* sont les principaux établissements financiers ; la Banque nationale a de nombreuses succursales dans les provinces. Il existe encore des banques agricoles et des banques populaires.

La Belgique a adopté le système métrique et monétaire français.

---

1. La statistique des arrivages de bateaux de l'intérieur accuse les chiffres suivants :

Entrées . . .	27,655	bateaux jaugeant	2,744,586	tonnes.
Sorties. . . .	28,395	— —	2,795,895	—
			5,570,481	tonnes.

Le mouvement général du port d'Anvers est donc de 14,608,767 tonnes.

Chapitre III. — PAYS-BAS, HOLLANDE OU NÉERLANDE

Travail d'appropriation du sol. — Le sol cultivé, qui a aujourd'hui une superficie de 859,000 hectares, a été patiemment conquis sur la mer, les marais et les tourbières, et transformé en riches polders. Les seules parties naturellement fertiles sont les vallées de la Meuse et du Rhin, formées par les alluvions de ces deux fleuves. Les travaux d'endiguement, de dessèchement et de drainage, exécutés au commencement du XVIIe siècle, se poursuivent encore, et dans quelques années, 176,000 hectares, l'équivalent d'une province, seront ajoutés au domaine cultivé. La zone de terres qui avoisine l'Allemagne est la région la plus pauvre ; elle est formée, en grande partie, de terres vagues, de marais et de tourbières. Le Brabant hollandais est, comme la Campine belge, couvert d'étangs et de marécages.

Céréales et plantes industrielles. — La production des céréales, environ 13 millions d'hectolitres, ne suffit pas aux besoins d'une population à peine moins dense que celle de la Belgique[1]. Le blé, cultivé dans les plaines d'alluvion des provinces méridionales, donne à peine 2 millions d'hectolitres ; le seigle et l'avoine occupent une place plus importante. Le sarrazin est la céréale des terres pauvres comme le Brabant et la Drenthe. La pomme de terre supplée à l'insuffisance de la récolte de froment ; on la cultive surtout dans les terres sablonneuses de la Gueldre, du Brabant, de l'Over-Yssel ; la récolte est de 15 à 18 millions d'hectolitres.

Les cultures industrielles les plus importantes sont celles du tabac et du colza. Les plus belles plantations de tabac

---

1. Superficie. . . . . 32,994 kilomètres carrés.
Population en 1890 . . . . 4,511,415 habitants.
Population par 100 hectares . . . . 128 —

s'étendent dans les provinces d'Utrecht et de Gueldre. Les plantes oléagineuses et surtout le colza fournissent des produits à l'exportation. Le lin et le chanvre perdent du terrain; la betterave n'est cultivée que dans les riches terres des provinces méridionales; le climat trop froid des provinces septentrionales ne lui convient pas.

Le jardinage et la culture des fleurs ont été portés à un haut degré de perfection.

Élevage du bétail. — L'humidité du sol et de l'atmosphère favorise l'extension des prairies qui occupent 1,300,000 hectares, c'est-à-dire une surface beaucoup plus grande que celle des terres de culture; ces prairies sont presque exclusivement des prairies naturelles. Les deux provinces de Hollande, la Frise et la Groningue, possèdent les meilleurs herbages. Parmi les animaux de ferme, c'est surtout l'espèce bovine qui prédomine; les Pays-Bas comptent, proportionnellement à la surface, deux fois autant de bœufs et de vaches que la France, soit environ 1,500,000 (45 têtes de bœufs par 100 hect., 22 en France). La race hollandaise, excellente laitière, est une des plus estimées de l'Europe

La Frise, la Zélande et la Hollande élèvent beaucoup de chevaux.

L'élevage du mouton se fait surtout dans les maigres pâturages de la province de Brabant et de la Drenthe[1].

Progrès de la culture. — Peu de contrées de l'Europe peuvent soutenir la comparaison avec la Néerlande, au point de vue de l'exploitation agricole : les cultivateurs hollandais emploient dans leurs fermes tous les instruments aratoires perfectionnés; ils excellent surtout à drainer les terres humides, à rendre productifs des marais inhabitables, à tirer parti, comme

1. Bétail de la Hollande en 1890 :

Bêtes à cornes	1,493,900	Moutons	7,780,000
Chevaux	2,736,000	Porcs	9,342,000

(*Year Book*, 1892.)

engrais, des plantes aquatiques qui sont partout ailleurs négligées, à recueillir le limon des eaux qu'ils transportent dans les marais transformés ainsi en polders. La province de Groningue se distingue entre toutes par la richesse et la fertilité de son sol : la propreté étonnante des demeures, d'où le confortable n'est pas exclu, et des vacheries, frottées et tenues comme des appartements de luxe, la vaisselle plate qui orne les étagères des buffets, et les bijoux dont se parent, aux jours de fête, les femmes et les filles, témoignent assez du bien-être de la classe agricole. « Ces cultivateurs, a dit M. de Laveleye, sont à la tête du pays ; aucune classe ne s'élève au-dessus d'eux. C'est parmi eux qu'on choisit presque tous les membres des différents corps électifs et même ceux qui vont représenter le pays aux États-Généraux ; le soin de leur culture ne les empêche pas de prendre une part active à la vie politique et à l'administration de la chose publique. Ils suivent non seulement les progrès de l'art agricole, mais aussi le mouvement de la pensée moderne. Ils entretiennent à *Haren,* près de Groningue, une excellente école d'agriculture ; nulle part, peut-être, l'instruction n'est aussi merveilleusement répandue dans les campagnes. En tout, la Groningue passe pour la province la plus avancée de la Néerlande[1]. »

Industrie. — La Hollande, privée de houille et des autres richesses minérales, n'est pas un pays de grande industrie. Elle possède cependant des fabriques de draps à Tilbourg et à Leyde, des filatures de coton à Twenthe dans l'Over-Yssel, des fabriques de toiles à voiles et de cordages dans le Brabant et la Hollande.

Comme industrie métallurgique, il faut citer les ateliers et usines d'Amsterdam et de la Haye pour la fabrication du matériel des chemins de fer, les chantiers de construction de navires, où l'on met en œuvre les bois de la Suède et de

1. *Essai sur l'économie rurale de la Belgique.*

l'Allemagne, et la taille des diamants à Amsterdam dans plus de 250 ateliers.

Mais les principales industries de la Hollande sont celles qui transforment les produits de l'agriculture, comme les *fabriques de liqueurs* (curaçao) et les *distilleries* de *Schiedam* et de *Rotterdam,* qui préparent du genièvre fort apprécié des habitants du nord, les *fabriques de tabac* et de *cigares d'Amsterdam* et d'*Utrecht,* les huileries de *Delft,* fondées sur le modèle de celles de Marseille et où l'on emploie aussi les arachides, la préparation du *fromage* dit de Hollande, dont l'exportation atteint une valeur de 30 millions de francs, la *fabrication du beurre,* importante surtout dans la Frise et la Hollande méridionale, les *tanneries* nombreuses dans un pays de grand élevage, les *tuileries* et *briqueteries,* indispensables dans un pays qui manque de pierres, les *papeteries* pour la fabrication du papier de luxe à *Maëstricht, Amsterdam* et *Appeldorn;* enfin la *préparation des harengs, anchois, maquereaux,* dans des caques ou des boîtes métalliques. Car l'industrie de la pêche est toujours en honneur; la Hollande n'arme plus pour la grande pêche, mais plus de 4,300 navires sont encore occupés à la pêche du hareng, qui a fait jadis la prospérité du pays, de la morue et du cabillaud, sur les côtes d'Islande.

Voies de communication. — Pendant longtemps, les rivières et canaux ont été, à peu près, les seules routes de la Hollande ; la longueur des voies navigables est aujourd'hui de 4,827 kilomètres dont 1,609 en rivières et 3,218 en canaux. Proportionnellement à la superficie du territoire, la Hollande vient au deuxième rang après la Belgique, pour la longueur des voies de navigation, mais elle passe au premier, si on tient compte de la profondeur et de la largeur. Un des plus beaux travaux de ce genre est le canal maritime d'*Imuiden* à *Amsterdam,* inauguré en 1877 et qui mesure de 8 à 9 mètres de profondeur ; le canal *Nord-Holland,* d'*Amsterdam* au *Helder,* dont la profondeur atteint 7 mètres, est aussi accessible aux

gros navires de commerce. Le canal *Sud-Guillaume* unit le réseau fluvial de la Hollande à celui de la Belgique, en évitant le long détour de la Meuse. Les statistiques ne donnent pas la valeur des marchandises transportées par eau ; il serait souvent difficile de les estimer : les canaux et rivières transportent non seulement les récoltes, mais encore les boues et les engrais.

La construction des voies ferrées n'a commencé qu'assez tard, en 1863. Il n'y a encore que 2,800 kilomètres de chemins de fer. L'établissement de ce réseau n'a pas été sans présenter de sérieuses difficultés, dans un pays coupé de nombreux canaux et rivières, couvert de marais et d'étangs et sur un sol encore meuble et détrempé à l'embouchure des fleuves. Les lignes ferrées de la Hollande sont d'une médiocre utilité pour le trafic intérieur, qui emploie de préférence le voies de navigation. Elles ont surtout une grande importance pour le commerce international ; elles prolongent jusqu'à la mer du Nord les chemins de fer de l'Allemagne centrale et occidentale ; sur ces trains néerlandais circulent, en transit, les marchandises qui vont de la mer du Nord à la Méditerranée et réciproquement, par la voie du Saint-Gothard, et tous les produits que l'Angleterre envoie dans l'Europe centrale.

Deux lignes surtout ont une grande importance au point de vue du trafic : c'est la voie ferrée qui, par Cologne, Venloo, Tilbourg et Bréda, aboutit à Flessingue, Dordrecht et Rotterdam, ou encore celle qui par Arnhem, Utrecht et Amsterdam vient finir au Helder et à la Haye.

A cause de la concurrence des voies de navigation, la circulation des voyageurs et des marchandises sur les voies ferrées n'est pas très active : elles ne transportent que 7 millions de tonnes et 17 millions de voyageurs.

Commerce extérieur ; colonies. — Le commerce de la Hollande dépasse encore en activité celui de la Belgique ; il excède 5 milliards de francs. Ce pays doit cette supériorité à sa

situation à l'embouchure du Rhin et de l'Escaut, à l'articulation merveilleuse des côtes et à son vaste empire colonial[1]. Il est, au même titre que la Belgique, le débouché naturel des produits de l'Allemagne centrale et occidentale ; les marchandises du nord empruntent ses chemins de fer et ses voies navigables pour pénétrer dans l'Europe méridionale. Sur ces côtes découpées vivent de hardis marins qui, au XVIe siècle, ont fondé leur fortune par la pêche dans les mers du Nord, et qui la demandent aujourd'hui à l'industrie des transports maritimes et au commerce avec les colonies.

La Hollande possède dans la Malaisie et en Amérique un empire colonial qui est à peine inférieur au nôtre en superficie et l'égale en population. L'ensemble des possessions de l'archipel de la Sonde, *Java, Madura, Sumatra, Banca, Billiton, Bornéo* (en partie), la *Nouvelle-Guinée* (en partie), *Célèbes*, etc., est de 1,800,000 kilomètres carrés et la population de 30 millions d'habitants. Les Hollandais possèdent encore quelques petites Antilles, *Curaçao, Bonaire, Aruba,* une partie de *Saint-Martin,* de *Saint-Eustache* et de *Saba,* et, dans l'Amérique méridionale, la *Guyane néerlandaise.*

Importations et exportations. Tarifs. — Les importations de la Hollande dépassent les exportations d'environ 300 millions[2]. Ce pays surpeuplé achète à l'étranger des céréales, des vins, des eaux-de-vie, des fruits... pour une valeur de 700 millions. Il ne produit ni la *houille,* ni les autres *métaux industriels,* ni les *bois,* ni les *denrées coloniales* qui ensemble repré-

---

1. Commerce extérieur de la Hollande en 1889-1890 :

Importations	1,245,000,000	florins.
Exportations	1,114,000,000	—

2. Les marchandises importées ou exportées se divisent ainsi qu'il suit en 1889 :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	—	—
Objets de consommation	370,500	339,800
Matières brutes.	306,000	190,400
Objets manufacturés	185,300	181,900
Marchandises diverses.	378,800	366,500

sentent à l'importation une valeur de 500 millions ; enfin il demande à l'étranger des produits fabriqués. Les exportations comprennent les *denrées alimentaires, bétail, beurre, fromage* qu'achètent l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique, des *liqueurs,* du *genièvre,* du *tabac,* des *tissus* pour les colonies, etc.

Les Hollandais entretiennent des relations commerciales très importantes avec l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la Belgique et la Russie, en Europe.

La valeur des échanges avec l'Allemagne s'élève à 2,300 millions de francs. L'Allemagne achète surtout des denrées agricoles et des produits coloniaux : coton, café, tabac, etc., qu'elle prend aux docks d'Amsterdam et de Rotterdam. Les exportations du Zollverein consistent en houille, métaux, machines, tissus et bois.

Les ventes de la Grande-Bretagne (598 millions) portent sur les articles de son industrie et ses achats (624 millions) sur les produits nécessaires à son alimentation : bétail, beurre, fromage, sucre, genièvre, etc.

Les Belges importent aussi des produits manufacturés qu'ils échangent contre de la houille, des métaux, des tissus, etc. La valeur de ce commerce atteint 665 millions de francs.

La Russie vend surtout des céréales, des bois, des matières premières, pour une valeur de 236,670,000 fr. Les achats n'atteignent pas 10 millions de francs.

La part de la France, dans le commerce extérieur de la Hollande, est à peine de 60 millions, d'après la statistique de la douane ; mais une grande partie des marchandises transite par la Belgique et on ne distingue pas le pays de provenance quand elles entrent par la frontière belge. Les Hollandais nous demandent des articles industriels, des vins et eaux-de-vie ; nous recevons en échange du beurre, du fromage, du café, du tabac, de l'étain, etc. Les négociants français, soucieux de donner plus d'extension à leur commerce dans les Pays-Bas, devront créer des dépôts confiés à des agents spé-

ciaux et sérieux, aller au-devant du client et, surtout, augmenter les délais de paiement.

En dehors de l'Europe, les habitants de la Malaisie sont au nombre des meilleurs clients de la Hollande. La colonie achète à la métropole surtout des produits manufacturés (299 millions) et lui vend en échange du riz, des épices, du café, du sucre, de l'étain, du bois de teinture, etc., pour une somme de 115 millions. Le commerce avec les États-Unis est aussi important ; il dépasse 150 millions de francs.

Nous avons fait ressortir l'importance des voies ferrées comme voies internationales. Le commerce de transit est considérable, mais il est difficile d'en estimer la valeur ; il représente en poids près de 2,500,000 tonnes.

Le tarif des douanes des Pays-Bas est avec celui de la Belgique, de la Suisse et de l'Angleterre un des plus modérés de l'Europe. Les droits perçus sur les produits importés s'élèvent ordinairement à 5 p. 100 de la valeur pour les articles manufacturés. Les matières premières entrent en franchise.

Marine marchande ; ports. — La marine marchande hollandaise, qui était au XVIIe siècle la première pour le nombre et le tonnage des navires, tient encore un rang important ; elle se place au sixième rang, après celle de l'Angleterre, de la Suède-Norvège, de l'Allemagne, de la France et de l'Italie ; elle compte environ 610 navires, dont 118 à vapeur, jaugeant ensemble 679,000 tonnes. Pour le mouvement des ports, entrées et sorties, elle vient au quatrième rang, après l'Angleterre, la France et l'Allemagne, avec 15,256,000 tonnes, dont près de 5,000,000 sont transportées sous pavillon hollandais.

Le port d'Amsterdam communique aujourd'hui plus directement avec la mer du Nord, par le canal d'Ymuiden ; le canal du Helder, long de 84 kilomètres, est devenu insuffisant et ne peut recevoir les gros navires de commerce ; il n'a que 6 mètres de profondeur. Ce port est surtout en relations avec

les îles de la Sonde, les Iles Britanniques, l'Allemagne, etc. C'est un grand entrepôt pour le café des colonies. Le tonnage d'entrée et de sortie s'est élevé en 1889 à 7,902,700 tonnes[1].

La deuxième place maritime de la Hollande est *Rotterdam*[2], qui a considérablement grandi en importance depuis une quarantaine d'années. C'est le siège des plus puissantes compagnies de navigation, et le centre du commerce avec les colonies ; elle importe principalement du coton, des sucres de canne, du pétrole ; c'est le premier marché de grains de la Hollande. Le mouvement du port approche de 3 millions de tonnes, le cabotage non compris.

Flessingue, que le gouvernement hollandais a mis en état de rivaliser avec Anvers, commerce surtout avec l'Angleterre et les pays du Nord. On constate depuis 10 ans une plus grande activité dans le mouvement d'entrée et de sortie des navires[3].

Conclusion sur la Belgique et la Hollande. — De ce court exposé il résulte que la Belgique et la Hollande tiennent, au point de vue économique, une place qu'il ne faut pas mesurer à l'étendue de leur territoire et à leur population. Leur

---

1. Mouvement du port d'Amsterdam en 1889 :

Entrées.	1,642	navires	jaugeant	3,964,112	tonnes.
Sorties	1,644	—	—	3,938,588	—
				7,902,700	tonnes.

Part des marines des différentes puissances (entrées) :

Angleterre	689	navires	jaugeant	1,743,189	tonnes.
Hollande	583	—	—	1,498,728	—
Allemagne	145	—	—	287,802	—
Norvège	129	—	—	169,464	—
Suède	22	—	—	49,860	—
Espagne	22	—	—	105,375	—
Danemark	21	—	—	47,713	—
Russie	17	—	—	25,814	—

2. Mouvement du port de Rotterdam :

1889. . . .	4,547	navires	jaugeant	2,790,077	tonnes.
1890. . . .	4,535	—	—	2,918,425	—

3. Mouvement de la navigation en 1890 :

775 navires jaugeant 1,823,000 tonnes.

agriculture est une des plus avancées de l'Europe ; les Belges ont les premiers fait des essais de culture artificielle qui donnent aujourd'hui des résultats surprenants; il n'y a pas au monde d'agriculteurs plus habiles que ceux de la Néerlande pour drainer, amender et engraisser les terres.

La nature a libéralement doté la Belgique de houille et de métaux communs, source de nombreuses industries ; à côté de ses filatures et de ses tissages, travail pour lequel elle avait acquis, depuis des siècles, une supériorité incontestée, elle a créé des forges et des hauts fourneaux puissamment outillés, des usines pour la fabrication des machines, des fabriques de glaces, des verreries, en un mot, toutes les industries auxquelles la houille sert de combustible minéral.

C'est vers les entreprises maritimes que les Hollandais, familiarisés avec la mer et favorisés par la grande articulation du littoral, ont tourné de préférence leur activité ; ils sont devenus marins et colonisateurs, après avoir été pêcheurs. Il y a déjà, dans cette prospérité de l'agriculture et de l'industrie, et dans ce goût pour les armements maritimes, des éléments suffisants pour un commerce actif. L'heureuse situation de la Belgique et de la Hollande, aux bouches de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, qui sont les routes naturelles de la mer du Nord vers l'Europe centrale et occidentale, à proximité de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, les appelait encore à prendre une grande part dans le commerce international.

Banques. — Les Pays-Bas sont le pays d'origine des banques ; elles y sont plus anciennes qu'en aucune autre contrée du monde. La *Banque néerlandaise,* la *Société de commerce néerlandaise,* la banque de Rotterdam, sont les principales institutions de crédit. Il y avait encore, en 1890, 15 banques privées.

Monnaies, poids et mesures. — L'argent seul a cours légal. Le *florin* est l'unité monétaire ; il vaut 2 fr. 11 c., il est divisé

en 100 cents ou 20 *stiuver* (sou); le sou vaut un peu plus de 2 centimes. Le *rixdaler* vaut 5 fr. 28 c.; le *demi-florin,* 1 fr. 05; le quart, 52 centimes.

Les poids et mesures sont ceux du système métrique français; le *el* vaut 1 mètre; le *roede,* 1 décamètre; le *mijil,* 1 kilomètre. Le *maatje* représente 1 décilitre; le *ton,* 2 hectolitres. Le *Bunder* vaut 1 hectare; le *vierkante roede,* 1 are. Le *vat* ou *muids* représente 1 hectolitre; le *kan,* 1 litre; le *schepel,* 1 décalitre; le *poud,* 1 kilogr.; l'*ons,* 1 hectogrramme.

Chapitre IV. — EMPIRE D'ALLEMAGNE

Progrès immenses de l'Allemagne. — « Il serait dangereux de se dissimuler les progrès immenses accomplis depuis dix ans en commerce et en industrie par l'Allemagne; on ne peut combattre avec entrain et avec avantage un ennemi, qu'en connaissant exactement sa force numérique et sa valeur morale. Les exportations allemandes qui étaient, en 1872, de 2,492,195,000 marks, ont atteint, en 1883, le chiffre de 3,335,000,000 de marks, et depuis ce temps elles ont été toujours en croissant. La population suivait la progression : en 1872,elle était de 41,228,000 habitants; en 1883, elle atteignait le chiffre de 45,862,000; aujourd'hui elle dépasse 49 millions, en dépit des émigrations considérables, sinon progressives[1]. » Depuis 1870, l'Allemagne s'est couverte, du nord au sud, d'usines, de manufactures, comprenant toutes les branches d'industrie; elle inonde le monde entier, la Chine elle-même, de ses agents et commis-voyageurs. Sa marine, qui était, en 1870, une des dernières du monde, a conquis en 15 ans, pour la marine à vapeur, le troisième rang, côtoyant de très près la France comme tonnage (410,064 t., Allema-

1. Marius Vachon, *La Crise industrielle.*

gne, contre 498,646 t., France); pour la marine à voiles, elle a le quatrième rang, alors que la France n'occupe que le sixième; comme puissance totale de transports marchands, elle vient après l'Angleterre et les États-Unis, devançant la France.

« M. de Bismarck, ajoute M. Marius Vachon, s'est fait ministre du commerce de l'Empire allemand, montrant ainsi qu'après les conquêtes militaires il préparait pour l'Allemagne les conquêtes commerciales et industrielles[1]. »

Aptitude naturelle du sol. — L'agriculture, malgré les progrès accomplis depuis quelques années par le commerce et l'industrie manufacturière, reste toujours la première des industries de l'Allemagne; plus de 20 millions d'individus vivent de l'exploitation du sol. Le domaine agricole est cependant, en général, d'une médiocre fertilité. Une partie considérable des plaines du Nord dans le Hanovre, le Mecklembourg, la Poméranie, la Prusse orientale et le Brandebourg, se compose de terrains sablonneux ou tourbeux naturellement mauvais, qui ont été conquis à la culture par un travail opiniâtre et une science agricole consommée.

L'Allemagne du Sud, adossée aux Alpes, est formée en général de terrains primitifs et schisteux, peu propres à l'agriculture. Le climat y est plus rude, à cause du relief du sol, que dans l'Allemagne du Nord, et la végétation moins variée.

La région du S.-O., comprenant l'Alsace-Lorraine, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, est la plus riche et la mieux cultivée de l'empire; la vigne y donne d'excellents vins sur les coteaux; les plantes industrielles et les jardins réussissent admirablement dans les plaines; les hautes crêtes sont couronnées de forêts.

1. Émigration allemande :

1886	83,225	1889	96,070
1887	104,787	1890	97,103
1888	103,951		

Dans la moyenne Allemagne, les terres d'une extrême fertilité et les terrains ingrats alternent. La Silésie, la Saxe, la Thuringe et la vallée du Rhin, renferment les plus fertiles terroirs ; les districts montagneux de l'ouest offrent peu de ressources à l'agriculture.

Céréales. — Près de 14 millions d'hectares, 26 p. 100 de la superficie totale de l'empire, sont ensemencés en céréales ; la production est à peu près la même qu'en France, mais le rendement moyen par hectare est un peu plus élevé. Le *seigle* est la céréale la plus cultivée, 94 millions d'hectolitres, parce que c'est celle qui convient le mieux aux terres froides et sablonneuses de l'Allemagne. Le *froment,* 34 millions d'hectolitres environ, était naguère réservé pour l'exportation, les habitants gardant presque exclusivement le seigle pour leur pain. L'accroissement rapide de la population sur un territoire dont le nombre augmente chaque jour de plus d'un millier d'individus, rend actuellement insuffisante la production des céréales, et depuis plusieurs années l'Allemagne achète à l'étranger des graines et des farines. Dans bien des districts, la *pomme de terre,* dont l'Allemagne récolte près de 300 millions d'hectolitres, est l'unique ressource des paysans. La production de l'*avoine* est à peu près celle de la France, 70 à 90 millions d'hectolitres ; mais l'*orge,* qui entre dans la fabrication de la bière, est plus cultivée en Allemagne qu'en France ; la récolte est de 20 à 25 millions d'hectolitres[1].

Cultures industrielles. — Les cultures industrielles sont en progrès, et pour quelques-unes, l'Allemagne tient le premier rang en Europe. Le *houblon* est cultivé un peu partout, mais surtout dans la partie méridionale de l'empire ; il occupe une grande place dans le système de culture de la *Bavière,* du

1. Superficie des principales cultures en 1890-1891 :

Blé	1,960,276 hect.	Avoine	3,904,020 hect.
Seigle	5,820,222 —	Sarrasin	194,576 —
Orge	1,667,188 —	Pommes de terre	2,905,870 —

Wurtemberg, du grand-duché de *Bade* et de l'*Alsace ;* en Bavière, les houblonnières atteignent, dans les districts de *Spalt* et de *Hersbruck,* jusqu'à 7 p. 100 de la superficie. La récolte, qui varie de 25,000 à 28,000 tonnes, est un peu supérieure à celle des Iles Britanniques.

La *betterave* est depuis nombre d'années une culture fort rémunératrice en Allemagne ; les cultivateurs allemands ont su les premiers, en Europe, obtenir les espèces les plus riches en sucre. Les bénéfices considérables réalisés pendant un certain temps ont amené un excès de production tel, que la marche progressive de l'industrie sucrière se trouve maintenant enrayée. On évalue à près de 500,000 hectares l'étendue des champs plantés en betteraves. Les terres les plus fertiles de la *Silésie,* de la *Saxe,* des *bords du Rhin* et du *Neckar* sont réservées à cette culture. La production du sucre s'est élevée de 200,000 tonnes en 1872 à près d'un million, dont 350,000 tonnes environ sont exportées.

La culture du *tabac* est en décroissance, bien qu'elle soit entièrement libre. L'Allemagne en consomme plus qu'elle n'en produit (39,000 t. environ). Le pays de *Bade,* la *Bavière,* le *Brandebourg,* la *Poméranie,* sont les parties de l'empire qui cultivent le plus cette plante.

Le *lin* et le *chanvre,* cultivés principalement dans les régions humides de la Prusse orientale, de la Poméranie, du Hanovre et de la Westphalie, occupent environ une superficie de 150,000 hectares. C'est une production insuffisante pour les besoins des manufactures nationales.

Les plantes oléagineuses, *colza, œillette, pavot,* occupent, d'année en année, des surfaces moins étendues. Les progrès de la chimie ont fait perdre encore plus de terrain aux *plantes tinctoriales.*

La *culture maraîchère* a pris un grand développement, particulièrement autour de Berlin, Potsdam, Bamberg, Nuremberg, Erfurt, Hambourg, Strasbourg, etc.

Animaux domestiques. — L'étendue des prairies et pâturages, la production croissante des fourrages artificiels et des plantes dont se nourrit le bétail, particulièrement de la betterave et de la pomme de terre, contribuent au développement de l'élève du bétail. Les prairies naturelles occupent environ 11 p. 100 de la superficie de l'empire ; les régions les mieux partagées sont celles situées sur la Baltique et la mer du Nord ; les pâturages ou landes (10 p. 100), terres généralement peu fertiles, s'étendent principalement près de la frontière russe, dans le Schleswig-Holstein, le Hanovre, l'Oldenbourg et dans quelques cantons de la Westphalie.

Le gros bétail a considérablement augmenté et les races ont été améliorées par d'habiles croisements ou par l'introduction des meilleures variétés de l'étranger. En 1860, on ne comptait que 12 millions et demi de bœufs dans l'empire ; leur nombre s'élève aujourd'hui à près de 16 millions. Cet accroissement considérable est dû, non seulement à l'extension des prairies, mais surtout au développement de la culture de la betterave. C'est le Sleswig-Holstein, l'Oldenbourg, le Mecklembourg, la Bavière et le Wurtemberg qui possèdent le plus de bêtes à cornes. La race grise de l'Allgau, dans les Alpes bavaroises, vaut les plus belles races suisses comme laitière.

L'Allemagne nourrit à peu près le même nombre de chevaux que la France. Les éleveurs allemands, encouragés par l'État, se sont surtout appliqués au perfectionnement du cheval de guerre. La *Prusse orientale* fournit les meilleurs chevaux de selle, de haute taille et d'une endurance peu commune. Le Hanovre et le Mecklembourg élèvent surtout des chevaux de gros trait.

Les statistiques n'évaluent qu'à 20 millions le nombre des animaux de l'espèce ovine. Ces chiffres paraissent fort au-dessous de la réalité. Le nombre des moutons a, en effet, considérablement augmenté avec la prospérité des distille-

ries d'alcool de pommes de terre et de grains. Cela peut paraître étrange, mais il existe un rapport étroit entre la production de l'alcool et celle des moutons : les distilleries de pommes de terre et de grains fournissent, en quantité considérable, des résidus excellents pour l'engraissement des moutons ; aussi, par une législation très libérale, le gouvernement a-t-il favorisé l'établissement de distilleries agricoles qui produisent à la fois l'alcool, la viande et le fumier.

On constate une augmentation considérable pour les porcs dont on estime le nombre à 9 millions. La Thuringe et la Saxe, riches en forêts de chênes, nourrissent les meilleures espèces[1].

Culture de la vigne. Le Champagne allemand. — Pour la culture de la vigne, le premier rang appartient à l'Alsace-Lorraine ; elle possède 33,000 hectares de vignes sur 120,000 plantés dans tout l'empire ; ainsi la 450e partie du territoire de l'Allemagne se prête à la production du vin dans des conditions normales ; en France la vigne occupe le vingt-cinquième environ de l'étendue du pays. Ce sont les vallées de la Moselle et du Rhin qui produisent les meilleurs crus. Les premiers sont inférieurs aux seconds ; les crus les plus réputés de la Moselle sont ceux de *Brauneberg*, de *Thiergarten, Neuberg, Josephhöfe,* dans la haute Moselle, de *Winningen* dans la basse Moselle, de *Scharzberg* (vallée de la Saare), et, dans la Moselle moyenne, d'*Erden*, de *Berncastel*, etc. La Belgique achète une grande quantité de ces vins légers et agréables. Parmi les crus de la rive gauche du Rhin, ceux de la vallée de l'Ahr, entre Bonn et Coblentz, sont très réputés. La vallée de la Nahe, au sud de la Moselle, produit les crus de *Montzingen*, de *Kreuznach*, de *Bretzenheim*, de *Steeg*.

1. Bétail de l'Allemagne en 1891 :

Chevaux	3,522,545	Moutons	19,189,715
Mulets et ânes	9,795	Porcs	9,206,195
Bêtes à cornes	15,786,764	Chèvres	2,640,994

Les crus les plus estimés de la rive gauche sont le *Liebfrauenmilch* et le *Rüdesheim*. Ces vins de la rive gauche ont moins de corps que ceux de la rive droite, mais ils ont plus de finesse et d'arôme. Les grands crus rhénans de la rive droite sont compris entre Mayence et Coblentz; là se trouvent les coteaux d'*Eltville,* de *Wollrath,* et le célèbre cru de *Johannisberg*. Ces vignobles, autrefois propriétés de couvents et de chapitres, appartiennent aujourd'hui aux Metternich, au duc de Nassau et au roi de Bavière. En Alsace, on estime les vins de *Ribeauvillé,* de *Colmar* et de *Riquewihr*.

Le rendement annuel de l'Allemagne est évalué à 3 millions d'hectolitres environ, quantité insuffisante pour les besoins de la consommation[1]; l'Allemagne importe plus d'un demi-million d'hectolitres de vin, tandis qu'elle n'en exporte que 80,000 à 100,000. Il n'y a donc pas lieu de s'alarmer de la concurrence que peuvent faire, sur les marchés de l'Amérique, les vins de la Moselle et du Rhin aux vins français.

Les essais de fabrication de champagne, tentés par les commerçants d'outre-Rhin, ont été autrement préjudiciables à notre commerce. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, seulement avec des vins allemands que les négociants d'au delà les Vosges fabriquent leur champagne ; les produits inférieurs obtenus avec les vins mousseux indigènes peuvent à la rigueur être appréciés par la clientèle peu exigeante, mais les consommateurs habitués au champagne français ne sauraient se contenter de ces mixtures. C'est ce qu'ont compris les négociants allemands qui, pour accréditer leur marque, ont résolu de faire du champagne avec du champagne. Le gouvernement impérial favorise d'ailleurs cette industrie ; tandis qu'il frappe d'un droit de 2 fr. le champagne en bouteilles, il ne taxe le champagne en cercles que de droits légers; les

1. Production des vins en Allemagne :

1888.	2,392,042 hectolitres.	1890.	2,021,569 hectolitres.
1889.	2,859,998 —	1891.	2,974,598 —

négociants rhénans ont pu acheter, dans des conditions avantageuses, des vins produits sur les coteaux d'Épernay et de Reims, la région classique du champagne ; ces vins sont manipulés avec soin, d'après les procédés employés à Reims, dans les caves d'outre-Rhin. C'est ainsi qu'une grande partie de la clientèle allemande cesse de s'approvisionner en France.

« On objectera que tant que nous restons les fournisseurs nécessaires, indispensables des grands négociants rhénans, nous n'avons pas à nous plaindre ; ce serait bien mal connaître l'importance de la vente des vins en bouteilles et faire bon marché d'une industrie considérable et éminemment française. Le mode de vente est ici d'une importance capitale, non seulement à l'égard du négociant pour la maison duquel la bouteille de champagne avec son étiquette et ses cachets constitue une réclame permanente, mais pour les verriers, les fabricants de caisses, de bouchons, d'étiquettes, pour tous ces innombrables intermédiaires, ces industries accessoires auxquelles les exigences de la vente en bouteille assurent un débouché permanent[1]. »

Cultures arborescentes. — Les forêts couvrent en Allemagne 25 p. 100 de la superficie totale, soit 13,900,000 hectares. Les monts de Thuringe renferment de grandes forêts, les plus riches en beaux arbres de toute l'Allemagne. La région la plus boisée est l'Allemagne du Sud, surtout la région alpestre ; dans quelques districts montagneux de la Bavière, l'exploitation du bois est l'unique ressource des habitants. Les plaines du Nord sont pauvres en bois ; on a fait cependant, sur les sables et les dunes de la mer du Nord et de la Baltique, des plantations de pins maritimes. La Prusse seule retire des bois et forêts un revenu annuel de 100 millions de francs.

Le climat ne permet à l'Allemagne que la culture des

1. Ratoin, *Les vins étrangers*.

arbres fruitiers des pays froids: pommier, prunier, poirier, etc. L'Alsace et le grand-duché de Bade produisent beaucoup de cerises. Une partie de ces fruits est transformée en kirsch très estimé.

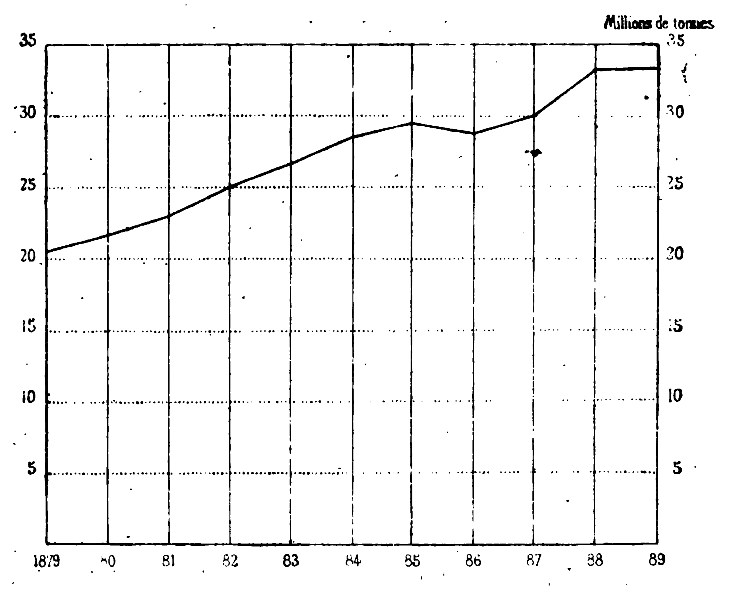
Jusqu'à ces dernières années, l'Allemagne achetait en Suisse les pommes pour la fabrication du cidre. Les pommiers à cidre, qu'elle a plantés en grand nombre depuis 1870, ont commencé à donner, en 1887, une récolte qui suffit aux besoins de la consommation.

Conclusion. — En somme, les Allemands ont su tirer le meilleur parti possible d'un sol aride et exposé à un climat rude. L'aptitude naturelle du sol est médiocre, mais sur cette terre pauvre habite une population agricole dure à la peine, opiniâtre, économe, qui, par un travail prodigieux, entrepris dès le moyen âge, a mis en culture les terres les plus ingrates: dans la *Poméranie*, la *Prusse orientale* et le *Brandebourg*, ce sont des terrains lacustres qu'il a fallu dessécher; dans le *Hanovre* et le *Lunebourg*, les landes ont été défrichées et amendées; des dunes désertes ont été transformées en champs fertiles dans les environs de *Nuremberg* et de *Bromberg*. Les cultivateurs allemands peuvent être fiers des résultats obtenus; les pays limitrophes, mieux partagés par la nature, ont des terres plus fertiles; mais en général l'exploitation agricole et la science de l'élevage n'y sont pas mieux entendues qu'en Allemagne.

Richesses minérales. — Aux ressources fournies par la culture du sol s'ajoutent les richesses minérales tirées des profondeurs de la terre. Parmi ces richesses, la *houille* et le *fer* tiennent le premier rang. L'Allemagne possède trois grands gisements houillers.

Le plus important est le *bassin de la Ruhr,* autour de *Dortmund, Duisbourg, Bochum* et *Hagen*. C'est le plus riche du continent; là se sont développés les plus grands centres métallurgiques de l'Allemagne. L'usine Krupp, près d'*Essen,*

qui commença modestement en 1810 par une petite forge, est devenue un des établissements les plus extraordinaires du monde entier. Elle a 1,553 fourneaux, 1,662 outils mécaniques et 82 marteaux-pilons. L'exploitation du charbon dans ce bassin a commencé en 1740; elle s'est développée rapidement. Le diagramme ci-dessous montre que l'extraction a constamment progressé depuis 1879. La production dépasse actuellement 33 millions de tonnes, valant près de 200 millions de francs.



Au bassin de la Ruhr se rattachent : 1° le petit bassin d'Aix-la-Chapelle, qui produit plus d'un million de tonnes; et 2° le bassin des bords de la Sarre, entre Neunkirchen et Sarrebrück (5 millions et demi de t.), alimentant les usines de l'Alsace-Lorraine.

Le *bassin de la Haute-Silésie*, qui se continue en Autriche et dans la Pologne russe, est le plus étendu. L'exploitation, qui

a commencé en 1784, fournit déjà plus de 30 millions de tonnes, consommées en partie par les fonderies de zinc et les forges de la région. Ce gisement se prolonge dans la Silésie inférieure.

Le bassin des monts Métalliques (Erzgebirge) est un des plus anciennement exploités. *Chemnitz, Zwickau, Plauen* sont les principaux centres d'extraction.

L'Allemagne est la contrée de l'Europe la plus riche en combustible minéral, après l'Angleterre ; depuis 20 ans, la production de la houille suit une progression ascendante ; elle s'élevait à 18 millions de tonnes en 1861, à 23,373,000 tonnes en 1871, à 55,943,000 tonnes en 1883 ; elle dépasse aujourd'hui 83 millions de tonnes.

L'extraction du *minerai de fer* est aussi en progrès ; de 6 millions de tonnes, elle atteint actuellement plus de 11 millions et demi, soit une augmentation de près de moitié dans l'espace d'une quinzaine d'années[1]. Les mines les plus exploitées sont celles situées près des gisements houillers, vallées de la *Sieg* et de la *Ruhr*, région de la *Haute-Silésie* et des *monts Métalliques*, vallée de la *Haute-Moselle*. La région du Harz est le centre d'une exploitation très active autour de Goslar.

Le *zinc* est, après la houille et le fer, la principale richesse minérale de l'Allemagne. La production s'élève annuellement à près de 700,000 tonnes, dont les cinq sixièmes sont tirés de la Haute-Silésie (Kœnigshütte) ; puis viennent les vallées de la *Lahn*, de la *Ruhr*, les districts d'*Aix-la-Chapelle* et de *Dusseldorf*[2].

1. Minerai de fer :

1886	8,485,000 tonnes.	1889	11,002,200 tonnes.
1887	9,351,100 —	1890	11,409,600 —
1888	10,664,300 —		

2. Minerai de zinc :

1886	705,200 tonnes.	1889	708,800 tonnes.
1887	900,700 —	1890	659,400 —
1888	667,800 —		

(*Year Book*, 1892.)

Les principaux gisements de *plomb* se trouvent dans la région du Harz, autour de *Goslar* et de *Klausthal*, dans la *Saxe* (*Freyberg*), dans la *Haute-Silésie* (*Tarnowitz*) et dans les districts d'*Aix-la-Chapelle*. La production est de 160,000 tonnes de minerai.

Le *cuivre* est plus abondant que le plomb. La Westphalie, le Harz, la Saxe, fournissent annuellement plus de 600,000 tonnes de minerai (573,000 t. en 1889 et 593,000 t. en 1890).

L'Allemagne extrait peu d'*étain*, de *nickel* et de *manganèse*. Parmi les métaux précieux, l'argent donne annuellement de 30 à 35 millions de marks.

En somme, la production minérale de l'empire allemand, qui était estimée à 175 millions de marks en 1864, atteint aujourd'hui, malgré la diminution sensible des prix, par suite de l'augmentation de la production du minerai, plus de 725 millions de marks.

Industrie métallurgique. — Les fonderies et usines, la construction des machines et des outils, sont au premier rang pour la valeur des produits et le nombre des ouvriers occupés.

Les forges et hauts fourneaux, autrefois disséminés sur tous les points qui avaient des minerais assez riches, sont aujourd'hui concentrés à proximité des houillères. Les usines de l'Eifel, de la Haute-Bavière, de la Thuringe, où l'industrie du fer était naguère florissante, se sont fermées, et des établissements de premier ordre se sont fondés à proximité des houillères. Les plus grandes cités métallurgiques sont situées en *Westphalie*, près du bassin de la Ruhr, en *Saxe* et dans la *Haute-Silésie*.

L'Allemagne se place au second rang, en Europe, après les Iles Britanniques, pour la production de la *fonte* (3,228,000 t.). Ce sont les hauts fourneaux de la Westphalie qui en produisent la plus grande partie, à *Essen, Bochum, Iserlohn*. Les autres usines sont situées en Saxe (Zwickau), en Silésie (Kœnigshütte) et en Alsace-Lorraine.

Pour la production du *fer*, l'Allemagne vient encore au second rang, en Europe, avec 1,500,000 tonnes ; le groupe de la Westphalie : Essen, Bochum, etc., est sans contredit le plus important. Les usines de Saxe, de Silésie et d'Alsace-Lorraine en produisent aussi.

L'Allemagne produit deux fois plus d'*acier* que la France (1,070,000 t. en Allemagne, 503,000 t. en France). Essen est le grand centre de fabrication.

Les minerais de *zinc* sont réduits à Kœnigshütte (Silésie), à Iserlohn, à Stolberg ; le *plomb* en Westphalie, en Silésie (Kœnigshütte), le cuivre en Saxe (Mansfeld).

La production des différents métaux a plus que doublé depuis 1871, ainsi qu'on en jugera par le tableau ci-dessous :

	1871. — Tonnes.	1890. — Tonnes.
Fonte	1,563,700	3,228,000
Zinc	58,300	135,000
Plomb	58,000	100,000
Cuivre	5,200	24,500
Etain	123,000	198,000

L'industrie allemande livre aujourd'hui, en fait de machines, des produits qui ne le cèdent en rien à ceux des pays les plus avancés et dont les débouchés augmentent d'année en année. *Essen* possède les ateliers les plus vastes, où plus de 11,000 ouvriers fabriquent des machines pour l'industrie et la marine, des rails, des locomotives et surtout des canons. *Remscheid* et *Solingen* sont renommés pour leurs armes blanches. *Iserlohn* est surtout connu pour ses fabriques d'aiguilles. La quincaillerie compte de nombreuses usines dans les districts métallurgiques de la Westphalie.

Il y a environ 30 ans, c'est en Belgique, en Angleterre et en Amérique que les Allemands achetaient les locomotives,

et une grande partie du matériel des chemins de fer. Depuis, les progrès ont été tels que les exportations dépassent les importations. *Karlsruhe, Munich, Augsbourg, Brême, Dusseldorf, Duisbourg,* mais surtout *Berlin, Chemnitz* et *Mulhouse* sont au premier rang pour cette industrie. *Bredow* et *Buckau,* près de Stettin, *Hambourg, Brême, Kiel, Wilhelmshafen,* construisent des *navires en fer. Berlin* et *Brunswick* ont d'importants ateliers pour la fabrication des *machines à coudre;* la Saxe fabrique spécialement des *machines agricoles.*

L'abondance du combustible minéral a favorisé aussi l'essor de l'industrie des *porcelaines* et faïences, des *glaces* et de la *verrerie.* Actuellement, l'Allemagne possède plus de 1,200 fabriques d'objets en kaolin, en faïence et en porcelaine. *Meissen,* en Saxe, est la plus ancienne fabrique de l'Europe. D'autres établissements importants existent à *Dresde,* à *Berlin,* à Waldenbourg (Silésie), à *Nimphenbourg* (Bavière) et à *Sarreguemines.* Le prix croissant du bois tend à établir les verreries dans les zones houillères. Les principaux établissements sont ceux de *Nuremberg* (Bavière), de *Mannheim,* la rivale de Saint-Gobain, de *Saint-Louis* et de *Saint-Quirin* en Alsace, de *Munich* et de *Berlin.*

Les *industries chimiques* et la fabrication des *matières colorantes,* extraites de la houille, ont fait en Allemagne les progrès les plus remarquables. Ce sont les chimistes allemands qui ont tiré de la houille ces couleurs qu'on demandait auparavant aux végétaux. Toutes ces industries se sont encore développées dans le voisinage des gisements houillers. *Leipzig, Breslau, Dresde, Mulhouse,* etc., préparent des produits chimiques. *Berlin* (maison Lambrecht) et *Elberfeld* ont de vastes fabriques de couleurs ; mais la plus grande usine du monde, pour les matières colorantes, est située à *Ludwigshafen,* dans la Bavière Rhénane (Badische Anilin et Sodo Fabrik). Cette usine est une véritable petite ville parcourue par 45 voies ferrées qui desservent toutes les parties. Nos usines de

Saint-Denis, les plus importantes de France, sont, à côté, de modestes fabriques.

Industries textiles. — Parmi les industries textiles, le premier rang appartient au *coton* pour le nombre des ouvriers employés et pour le développement de l'outillage. La filature et le tissage occupent plus de 140,000 ouvriers et 6 millions de broches. L'Allemagne, depuis l'annexion de l'Alsace, vient après l'Angleterre, en Europe, pour le travail du coton.

C'est l'abondance des chutes d'eau qui a déterminé l'établissement en Alsace des manufactures de coton à *Mulhouse*, qui était, avant 1870, notre premier centre industriel, à *Thann* et à *Guebwiller*.

Le voisinage du bassin houiller de la Ruhr, qui produit de la houille d'excellente qualité, permet aux industriels d'*Elberfeld, Cologne, Düsseldorf, München-Gladbach,* de fabriquer des cotonnades qui peuvent lutter, pour le bon marché, avec celles de Manchester et de Belgique. Elles arrivent par la voie du Rhin, c'est-à-dire en acquittant des frais de transport minimes, jusqu'à Anvers, d'où elles sont exportées sur les divers marchés du monde.

Le groupe saxon est le moins important des trois: *Zwickau* et *Chemnitz* sont les centres les plus actifs.

La draperie et la fabrication des lainages donnent du travail à 180,000 ouvriers environ. Les centres de cette industrie se trouvent en *Saxe,* dans la *Prusse Rhénane,* en *Westphalie* et en *Silésie,* dans le *Brandebourg* et en *Lusace*.

La Saxe produit des laines fines et a le combustible minéral en abondance ; aussi vient-elle en première ligne ; *Chemnitz* fabrique tous les genres, draps, châles, tissus mélangés. *Aix-la-Chapelle* (Prusse Rhénane) et ses environs possèdent de grandes fabriques réputées de longue date, et qui font un commerce d'exportation important; ce groupe dispose, par le Rhin, des voies les plus économiques pour l'écoulement de ses produits. L'industrie lainière a pris un grand développe-

ment dans la *Silésie* (Gœrlitz et Sagan), où l'élevage du mouton a toujours été en honneur, dans le Brandebourg (Berlin) et en Lusace (Kottbus). La valeur de l'exportation pour les tissus de laine atteint environ 180 millions de marks; elle a quintuplé depuis 1834.

L'*industrie linière,* jadis si florissante, quand le métier à bras était seul employé pour la fabrication des tissus, recule devant les progrès des deux autres textiles. La filature mécanique du lin met en mouvement 300,000 broches qui tournent surtout en Silésie, en Saxe et en Westphalie. L'Allemagne est dépassée par l'Angleterre, la France et même l'Autriche.

La substitution du métier mécanique au métier à bras s'opère également dans l'industrie de la *soie*. Cette transformation diminue le prix de la main-d'œuvre, les métiers mécaniques, mûs par la vapeur ou par l'eau, produisant beaucoup plus que les métiers à bras. Les exigences de la concurrence la rendent inévitable. La Prusse Rhénane est le principal centre de cette industrie, importée par des réfugiés français qu'a chassés la révocation de l'édit de Nantes ; *Elberfeld,* Crefeld et *Barmen* sont les métropoles de la soie. Crefeld produit les velours et les étoffes de soie plus ou moins mélangées de coton ; Elberfeld et Barmen font la passementerie. *Viersen* et *Guebwiller,* en Alsace, la rubannerie. Pour les tissus de luxe, l'Allemagne ne peut rivaliser avec les fabriques de Lyon ; mais les établissements de Crefeld tiennent le premier rang pour les tissus mélangés à bon marché. L'exportation des soieries est en progrès ; elle est évaluée à 150 millions de marks.

Industries de luxe et d'art. — Les Allemands, après leurs victoires de 1870, aspiraient à faire de Berlin, devenue la capitale de l'Allemagne, la métropole du bon goût, de la mode et de l'élégance. Il ne s'agissait de rien moins que de nous vaincre pour les industries d'art et de luxe, pour les-

quelles notre suprématie n'a jamais été sérieusement contestée. Le gouvernement, les villes et des associations privées ont créé, dans les centres industriels, des écoles professionnelles et techniques, de dessin, d'industrie et d'art. Des musées commerciaux et d'industrie d'art ont été fondés un peu partout. Au-dessus de ces musées régionaux a été établi à Berlin le *Musée des arts décoratifs,* dont les collections sont mises à la disposition des musées et écoles de province, des centres de production d'industries artistiques. Le but que se proposent les industriels teutons est loin d'être atteint, si on en juge par l'article suivant qu'une grande revue spéciale, *Zeitschrift für Bildende Kunst,* consacre aux industries d'art : « Le zèle avec lequel le gouvernement et les particuliers ont recherché les chefs-d'œuvre de toutes les époques a produit de bons résultats, en élevant et en affinant à un degré peu commun notre goût artistique. Cependant, une foule de modèles proposés cache pour l'art industriel un écueil souvent signalé ; elle l'expose à dégénérer en habitude de copies serviles ; or il est douloureux de constater que nos écoles d'art industriel font peu de chose pour éviter ce péril et qu'elles produisent plus de copistes et d'arrangeurs routiniers que d'artistes capables de créations personnelles. »

De là vient que les représentants des branches de l'art industriel « se rendent à Paris pour y observer les derniers progrès réalisés dans leur spécialité ; c'est pour cela qu'on y donne toujours le ton, sur lequel nos dessinateurs exécutent des variations, une fois rentrés dans leurs foyers ».

L'auteur indique ensuite les tendances de notre art industriel :

« Ainsi, pendant qu'on s'éternise chez nous dans les mêmes exercices, oscillant entre l'égyptien et le rococo, la France travaille avec persévérance et méthode à créer un nouveau style qui revêt d'une ornementation sobre, empruntée à la nature, la forme primitive des bâtiments et des objets, forme

déterminée par leur matière et leur destination. Une fois sorti de la période des tâtonnements actuels, ce système nous arrivera créé de toutes pièces... Dans l'état actuel, nous formons une foule de jeunes gens qui produisent des travaux pleins de goût, d'après le thème reçu, et contribuent ainsi au perfectionnement des objets de provenance allemande. Mais quiconque cherche le nouveau, l'original, le modèle réellement caractéristique, est obligé d'aller à Paris, dont la suprématie sur le marché du monde est ainsi sans cesse consolidée. »

Industries diverses. — Un grand nombre d'industries, en dehors des industries textiles et métallurgiques, ont en Allemagne une importance capitale. Une des plus prospères est celle des *sucres*. Les fabriques, établies principalement dans les zones de culture de la betterave, en Silésie, en Saxe, dans le Brunswick et les provinces du Rhin, produisent plus d'un milliard de kilogrammes, dont plus de la moitié est exportée [1].

Le gouvernement allemand a favorisé dans une large mesure la distillerie, surtout la *distillerie agricole*, celle qui emploie les matières que produit le territoire allemand. La loi fixe à 34 fr. par hectolitre le droit sur les alcools à la production, mais il est réduit à moins de 14 fr. pour les distilleries agricoles.

Si l'alcool produit est exporté, le gouvernement rembourse à la frontière une somme qu'il fixe lui-même, d'après la situation momentanée de l'industrie, et qui varie de 16 fr. à 20 fr. Le producteur-exportateur obtient ainsi une prime qui peut s'élever jusqu'à 6 fr. par hectolitre. On s'explique dès lors l'essor qu'ont pris les distilleries allemandes. La pomme de terre tient le premier rang parmi les produits distillés ; elle

1. Production du sucre en 1890 1,200,000,000 kilogr.
Exportation. . . . . 800,000,000 —

fournit plus de 2 millions d'hectolitres. Les grains donnent un autre million ; les betteraves et mélasses, un peu moins. *Dantzig* est au premier rang pour cette industrie. *Hambourg* fabrique des liqueurs pour les nègres d'Afrique.

Pour la fabrication de la *bière,* l'Allemagne est la rivale de l'Angleterre. La production dépasse actuellement 52 millions d'hectolitres. Les bières les plus estimées sont celles de *Strasbourg, Munich, Nuremberg,* etc.[1].

L'Allemagne fabrique du *papier* à des prix inférieurs à ceux de tous les autres pays, en remplaçant le chiffon par de la pâte de bois et de paille. Plus de 90,000 ouvriers sont occupés dans cette industrie, dont les centres principaux sont *Aix-la-Chapelle* et *Liegnitz.* L'Alsace-Lorraine, le grand-duché de Bade et le Wurtemberg possèdent des papeteries importantes. La valeur des produits exportés est d'environ 45 millions de marks.

Le *travail du bois* occupe des milliers d'ouvriers dans l'Allemagne méridionale et centrale, riche en forêts. C'est une des plus anciennes industries. *Nuremberg* fabrique, avec du bois, des jouets qui s'exportent dans toutes les parties du monde. L'industrie de l'*horlogerie* emploie des milliers d'artisans dans la Forêt-Noire, la Thuringe et la Saxe.

Résumé de la production industrielle. — On remarquera, en jetant les yeux sur la carte, que les centres industriels de l'empire sont situés entre la plaine du nord et les hauts plateaux du sud. La voie ferrée d'Aix-la-Chapelle à Berlin et à Varsovie forme au nord la limite extrême de la région industrielle de l'Allemagne ; au sud, elle ne dépasse pas la vallée du Danube pour suivre ensuite, au nord du quadrilatère de Bohême, la ligne frontière entre l'Autriche et l'empire alle-

1. **Production de la bière :**

1886	41,770,000 hectolitres.	1889	47,603,000 hectolitres.
1887	44,988,000 —	1890	52,321,000 —
1888	47,002,000 —		

mand. C'est dans cette zone que sont exploitées les richesses minérales, fer, cuivre, plomb, zinc, et surtout la houille qui exerce de nos jours, où le travail mécanique se substitue de plus en plus au travail manuel, une grande force d'attraction ; là aussi se trouvent des chutes d'eau, dont l'esprit ingénieux des Allemands a su tirer un merveilleux parti. Mais l'abondance du combustible minéral reste le principal facteur du développement prodigieux de l'industrie, chez nos voisins d'au delà les Vosges ; à côté des forges et des hauts fourneaux se sont établies des usines chimiques, des verreries, des fabriques de porcelaines, de glaces, de tissus, des sucreries, des distilleries, des papeteries, etc.

Ce réveil industriel de l'Allemagne est récent, puisqu'il date de 1870. L'unité politique, constituée alors après des succès inouïs, a donné aux entreprises industrielles et commerciales plus de cohésion, plus de force ; l'Allemagne s'est de suite placée dans les premiers rangs, parmi les États producteurs du continent.

Ce n'est pas seulement à nos produits qu'elle fait une concurrence écrasante ; c'est aussi aux produits industriels de l'Angleterre et des États-Unis ; car l'Allemagne a la prétention de devenir la première puissance industrielle du monde. « Nous avons vaincu la France en 1870 sur les champs de bataille de la guerre, disait Frédéric III, encore prince impérial, à l'inauguration du musée d'art et d'industrie de Berlin, nous voulons la vaincre aujourd'hui sur les champs de bataille du commerce et de l'industrie. » M. de Bismarck n'a rien négligé pour assurer à son pays cette prépondérance industrielle : création, aux frais de l'État, d'industries nouvelles, subventions accordées aux entreprises privées, abaissement considérable des frais de transport, etc. Les Anglais reconnaissent eux-mêmes que la suprématie industrielle qu'ils ont exercée jusqu'à ce jour est gravement atteinte par la concurrence des produits allemands. « Les

houillères allemandes, disait M. Goschen, dans un discours prononcé en 1885 à la Chambre de commerce de Manchester, ont fait de grands progrès. En 1861, l'Allemagne produisait 18 millions de tonnes et l'Angleterre 80. Depuis cette époque, l'Allemagne a augmenté de 18 millions à 72 millions de tonnes, et l'Angleterre de 80 millions à 160 millions. Elle a doublé sa production pendant que l'Allemagne l'a quadruplée. L'industrie allemande du fer a bénéficié du progrès des houillères. De 1880 à 1883, elle a augmenté considérablement ses exportations et sa concurrence est devenue gênante. Pour l'industrie cotonnière, on sait que l'augmentation de la consommation du coton a pris une proportion plus considérable en Allemagne et aux États-Unis qu'en Angleterre. Bien que l'on fasse des progrès en Angleterre, on en fait de plus rapides ailleurs et l'avenir appartient aux pays non anglais. »

Voies de communication. — L'Allemagne est pourvue d'un bon système de routes, dont l'importance internationale a beaucoup diminué depuis la construction des chemins de fer. Elle compte, à surface égale, un plus grand nombre de voies ferrées que la France (43,000 kilom. en Allemagne, 37,000 kilom. en France). La Belgique et les Iles Britanniques seules lui sont supérieures. Dans la Westphalie, la Saxe et la Silésie, pays d'industrie très active, les voies ferrées s'entrecroisent en tous sens, formant un filet à mailles serrées.

Les lignes les plus importantes, au point de vue du trafic, sont celles qui unissent les ports de la mer du Nord et de la Baltique à ceux de la Méditerranée, à travers la Suisse et l'Autriche. Le tracé de ces grandes lignes a été indiqué ailleurs (voir Italie, voies de communication et carte des grandes voies internationales). Ces voies ferrées partent de Hambourg et de Brême, suivent les vallées de l'Elbe et du Rhin pour franchir ensuite les cols du Brenner et du Saint-Gothard. Ce sont les deux lignes de transit du commerce italo-

allemand. La valeur commerciale de ces deux grandes voies internationales a un peu diminué, depuis le rattachement des chemins de fer austro-hongrois aux chemins de fer turcs et serbes ; une grande partie des marchandises allemandes, à destination des pays de l'orient, arrivent directement à Salonique ou à Constantinople par Hambourg, Magdebourg, Prague, Vienne, Buda-Pest, Belgrade (voir carte d'Italie, grandes voies internationales). En jetant les yeux sur la carte, on s'explique toute l'importance commerciale de Hambourg ; par ses voies ferrées, ce port draine tout le commerce de la vallée de l'Elbe et une partie de celui de la région rhénane ; c'est le port de débarquement des matières premières achetées à l'étranger et distribuées ensuite dans les différents centres industriels. Anvers, quoique de nationalité belge, reste cependant le débouché des produits manufacturés des provinces rhénanes et de l'Alsace.

Les lignes transversales, d'ouest en est, sont nombreuses et importantes. Une première voie ferrée relie ainsi les ports de la mer du Nord à ceux de la mer Baltique. La grande ligne internationale de Paris à Berlin et Saint-Pétersbourg passe par Aix-la-Chapelle, Cologne et Hanovre ; une troisième voie ferrée, route que suivait le commerce dès l'époque de Charlemagne, conduit d'Aix-la-Chapelle en Saxe et en Bohême par Cologne, Giessen, Eisenach, Gotha, Leipzig et Dresde. La vallée du Danube a été importante à toutes les époques pour le commerce ; deux voies ferrées y ont été tracées ; l'une suit la vallée du fleuve, l'autre passe par Ulm, Augsbourg, Munich, Salzbourg et Linz.

Les chemins de fer allemands transportent 212 millions de tonnes de marchandises ; c'est un mouvement bien supérieur à celui de la France ; la circulation des voyageurs (376,825,000) est un peu inférieure à la nôtre.

Les cours d'eau naturels jouent le principal rôle dans la navigation intérieure. La Prusse seule possède 6,196 kilo-

mètres de fleuves et rivières navigables et 1,070 kilomètres de canaux ; la longueur totale des voies navigables de l'empire est de 27,300 kilomètres dont 2,000 kilomètres de canaux. Nos fleuves et rivières, la Seine exceptée, ont un débit fort inégal ; il est souvent 100 fois et parfois 300 fois plus fort aux hautes eaux qu'à l'étiage. Les fleuves allemands sont plus réguliers ; le Rhin ne dépasse pas 14 fois l'étiage à Bâle et 7 fois à la frontière hollandaise ; l'Elbe ne subit pas non plus des hausses et des baisses considérables. Dans de pareilles conditions, de puissants remorqueurs circulent sur les fleuves allemands sans le secours d'aucun barrage, d'aucune écluse, et la navigation ne pouvait manquer de se développer sur le Rhin et sur l'Elbe. Les rivières et canaux transportent environ 20 millions de tonnes de marchandises, dont 87 p. 100 sur l'Elbe et le Rhin, l'Elbe l'emportant sur le Rhin de 200,000 tonnes[1].

Commerce. Causes des progrès accomplis par l'Allemagne. Les « Musterlager ». — Le commerce allemand a fait depuis 1870 des progrès immenses[2]. A cette époque, la valeur des échanges ne s'élevait pas au delà de 4,500 millions de francs ;

1. Navigation intérieure :

	Nombre de bateaux chargés.	Tonnage.
	NAVIGATION MONTANTE.	
1888	58,663	9,343,000
	NAVIGATION DESCENDANTE.	
1888	65,149	9,664,000

2. Commerce de l'Allemagne :

	COMMERCE SPÉCIAL.		COMMERCE GÉNÉRAL.	
	Importations.	Exportations.	Importations.	Exportations.
	Marks.	Marks.	Marks.	Marks.
1886	2,944,854	3,051,371	4,365,855	4,451,484
1887	3,188,798	3,190,147	4,669,003	4,682,393
1888	3,435,877	3,352,602	5,094,216	4,363,081
1889	4,087,060	3,256,421	5,671,740	4,811,600
1890	4,272,910	3,409,584	5,844,690	4,938,701

elle dépasse aujourd'hui 9 milliards; les exportations sont supérieures aux importations d'une centaine de millions.

Le développement commercial de l'empire est dû en partie à la force d'expansion de l'Allemagne au dehors; outre les 7 millions d'Allemands naturalisés citoyens des États-Unis, l'office impérial de statistique évalue à plus de 2 millions et demi le nombre des Allemands établis temporairement sur tous les points les plus reculés du globe (le nombre des Français habitant l'étranger, sans les colonies, n'est que de 406,000), comme entrepositaires, commissionnaires, agents commerciaux... ou politiques. Il y a 150,000 Allemands à Chicago, 59,000 à Saint-Louis; San Francisco et la Nouvelle-Orléans ne sont pas aussi complètement envahies, mais leur tour viendra; il y a 13,000 Teutons dans la première de ces deux villes, et 16,000 dans la seconde[1]. Les Allemands ont fondé d'importantes maisons de commerce à Cuba, à Curaçao, à Haïti. Les noirs de notre ancienne colonie de Saint-Domingue, qui parlent à peu près notre langue, sont tombés sous la domination commerciale de l'Allemagne. Les deux tiers des cafés exportés par le port des Gonaïves sont expédiés à Hambourg. Dans toutes les régions de l'Amérique du Sud, où les blancs peuvent résister au climat, la race germanique pullule. Les Allemands forment des agglomérations nombreuses dans la partie méridionale du Brésil. La Plata semblait destinée à devenir une colonie essentiellement latine. C'est vers Buenos-Ayres que se dirigent les courants d'émigration de la France, de l'Espagne et de l'Italie. Les Allemands, qui ne figuraient, en 1880, que pour le chiffre relativement modeste de 10,000 sur un total de 430,000 étrangers, ont reçu pendant les neuf dernières années des renforts considérables. Ils sont maintenant plus

---

1. Il vient de se constituer à Berlin une association générale allemande qui se propose de grouper les Allemands du monde entier, de soutenir partout les intérêts de la civilisation allemande et d'éveiller chez tous les Allemands la conscience de leur nationalité.

de 30,000, et, ce qui est plus grave, ils ont confisqué à leur profit le commerce de la République Argentine. « Tous ces émigrants sont autant de consommateurs pour la mère patrie, de missionnaires ardents de son influence politique, de ses goûts et de son industrie. Il existe entre eux une solidarité étroite de patriotisme et d'intérêts. »

« L'influence commerciale de l'Allemagne à l'étranger provient des aptitudes et de l'activité prodigieuse de ses nombreux agents qui sillonnent tous les pays, et à force de persévérance, d'insinuations, arrivent à pénétrer partout profondément. A cet égard, les Allemands pourraient être pris par nous comme modèles ; si nous sommes en droit de refuser de leur reconnaître, même dans la fabrication des objets d'usage ordinaire, la supériorité industrielle qu'ils prétendent avoir acquise, nous ne pourrions, sans aveuglement, nier les qualités supérieures des représentants de leur commerce : connaissances variées et étendues, activité infatigable, audace mêlée de prudence, tenacité et esprit de suite[1]. » Ils trouvent, en outre, auprès de leurs consuls et ambassadeurs, un appui moral et matériel qui manque parfois à nos nationaux.

Parmi les causes qui ont favorisé le commerce extérieur de l'Allemagne, il faut signaler encore l'établissement d'agences d'exportation et de dépôts d'échantillons destinés à l'exportation (*Export-Musterlager*). La première de ces agences fut formée à Stuttgard, en 1882 ; elle compte plus de 500 adhérents ; par son intermédiaire, plus de 900 commandes ont été faites, en 1885, aux fabricants de produits. Francfort-sur-le-Mein, point central d'une vaste région industrielle qui va de la Westphalie jusqu'en Alsace, a été choisi comme centre d'une agence où sont réunis les échantillons de l'industrie de l'Allemagne occidentale et centrale. L'agence fournit aux intéressés, acheteurs et vendeurs, tous les renseignements ; elle

1. Marius Vachon, *La crise industrielle.*

les met en rapport et reçoit du fabricant une commission sur les affaires traitées par son intermédiaire. Il s'est fondé des *Musterlager* dans plusieurs autres centres de l'Allemagne, principalement à Berlin. Les grands industriels, qui ont leur clientèle, leurs agents au dehors, dont le nom est universellement connu, peuvent se passer de ces agences, qui rendent surtout d'inappréciables services aux fabricants nouvellement établis et aux maisons qui ne sont pas assez importantes pour avoir des représentants. En France, il n'existe qu'une association de ce genre, c'est le syndicat formé par les fabricants de jouets de Paris, pour créer une agence commune d'exportation.

Exportations et importations. — Les principaux articles d'importation sont les *produits alimentaires* et les *matières premières* nécessaires à l'industrie[1]. Le sol allemand ne produit pas assez de *céréales* pour nourrir une population aussi dense ; l'Allemagne en demande à la Russie, aux États-Unis pour environ 340 millions de francs ; elle achète aussi du *bétail* pour plus de 150 millions de francs, elle tire d'Italie et d'Espagne de l'*huile,* des *vins* et des *fruits,* et des États Scandinaves, des *bois du Nord*. Parmi les matières brutes que trans-

1. Principaux articles importés en 1889-1890 (en milliers de marks) :

Céréales	348,500	Filés de laine	112,600
Laine	321,500	Houille	92,300
Coton	280,000	Pétrole	90,400
Drogues et couleurs	242,600	Lin et chanvre	82,300
Soie brute	175,900	Tabac	70,300
Bétail	170,200	Filés de coton	58,100
Bois	143,200	Vin	47,000
Peaux et cuirs	135,900		

Principaux articles exportés :

Lainages	247,200	Confections	112,900
Drogues et couleurs	235,400	Houille	112,400
Soieries	202,300	Fer	107,300
Sucre	162,800	Papier	85,900
Coton	162,20	Mercerie	84,200
Articles en fer	154,100	Livres et œuvres d'art	78,700
— en cuir	124,500	Peaux et cuirs	65,200
Machines	124,500		

forme l'industrie, les *textiles, coton* (États-Unis, Égypte), *lin* et *chanvre* de Russie, *soie* d'Italie, de France, du Levant, figurent pour une somme supérieure à 800 millions de francs; puis viennent les *peaux* et le minerai. L'Allemagne exporte surtout des produits manufacturés, *tissus* de coton, de laine, de soie, de lin, des *ouvrages en fer*, en *acier*, en *cuivre*, de la *bimbeloterie*, des *jouets d'enfants*, des *sucres*. Elle vend encore de la *houille*, des *vins du Rhin*, des *vins de Champagne*, de la *bière* pour plusieurs centaines de millions.

En Europe, c'est l'Autriche, l'Angleterre, la Russie et la France qui sont au premier rang pour la valeur des produits échangés avec l'Allemagne. La facilité des communications entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, la communauté de race et les liens étroits d'alliance qui unissent les deux empires, ont contribué à l'activité des échanges qui s'élèvent à près de 1,800 millions. L'Allemagne vend des produits de son industrie et achète surtout des produits agricoles, céréales, bois, vins, fruits, etc. Mais l'Autriche, grâce à ses merveilleuses ressources minérales, ne peut que restreindre ses achats de produits manufacturés; c'est là un débouché qui se serait fermé de plus en plus à l'Allemagne avec le développement des usines austro-hongroises, si les projets d'union douanière entre les deux empires ne s'étaient réalisés. L'Angleterre a dans l'Allemagne, où la main-d'œuvre est à meilleur compte et la houille abondante et à bas prix, une rivale redoutable pour la fabrication des produits à bon marché. L'Allemagne fabrique des tissus et des objets en métaux à des prix de revient aussi bas que ceux de l'industrie anglaise. A cause même de l'analogie de leur condition industrielle, les échanges anglo-allemands ont une tendance à diminuer; ils s'élèvent actuellement à plus d'un milliard. La France est, à son tour, inondée de produits de fabrication allemande; le prix de la main-d'œuvre et celui de la houille étant plus élevés chez nous, nous ne pourrions nous défendre contre nos voisins que

par une élévation des tarifs ; mais une clause du traité de Francfort nous oblige à accorder aux Allemands le traitement de la nation la plus favorisée ; le nouveau tarif des douanes voté par nos chambres, en 1892, a légèrement modifié cette situation à notre avantage. Actuellement, l'Allemagne nous vend pour 374 millions de produits et ne nous en achète que pour 300 environ.

La valeur des échanges de l'Allemagne avec la Russie dépasse 900 millions de francs. Les Russes vendent principalement des matières premières (lin et chanvre), des céréales et des bois, pour une somme supérieure à 540 millions de marks, et achètent des produits fabriqués pour environ 200 millions.

L'Italie, depuis l'ouverture de la ligne du Saint-Gothard et la dénonciation du traité de commerce avec la France, est devenue un débouché important pour les produits de l'industrie allemande. Malgré cela, l'Allemagne consomme peu de produits agricoles de l'Italie. Le mouvement des échanges n'est que de 250 millions ; il augmentera certainement à cause du traitement de faveur que l'Allemagne a accordé aux vins d'Italie, par le traité de 1891.

Les fabricants d'outre-Rhin inondent les Pays-Bas de leurs marchandises ; depuis 1872, les exportations de l'Allemagne en Hollande ont triplé en quelques années ; elles s'élevaient, en 1889, à 700 millions. « Dans aucun autre pays l'industrie allemande n'a trouvé un terrain aussi favorable pour le placement de ses produits, et nulle part le mouvement économique et industriel datant de 1878 n'a exercé une influence aussi notable sur les relations commerciales avec l'empire que dans les Pays-Bas. De quelque côté que l'on porte ses regards, soit vers les plus petites villes de province, soit vers Amsterdam, partout on rencontre les marchandises allemandes[1]. »

1. *Bulletin commercial belge*, Lettre de la légation de Belgique à la Haye.

L'augmentation est encore plus rapide pour l'Espagne; avant 1872, elle n'importait que pour environ 1 million de francs de produits allemands; elle en reçoit actuellement pour près de 70 millions de francs.

Dans les Indes, au Tonkin, en Chine, au Japon, l'Allemagne a pénétré profondément et entrepris un commerce d'exportation qui progresse d'une année à l'autre[1]. L'importation directe des produits allemands est en progrès en Australie et dans les mers du Pacifique.

Le commerce de l'Allemagne prend une extension considérable dans l'Amérique du Sud; pour le Chili, l'Allemagne, qui nous suivait de près, nous dépasse de beaucoup; dans la République Argentine, la France est en tête avec l'Angleterre et la Belgique, mais le commerce allemand a progressé de 300 p. 100 dans les dix dernières années. Au Brésil, d'après un rapport rédigé par la chambre de commerce française, les Allemands nous font une concurrence sérieuse pour les tissus de laine et soie, la porcelaine, la verrerie, la bijouterie, la chapellerie[2]; mais c'est surtout avec les Américains du Nord que les échanges sont actifs. Ils se sont élevés, en 1891, à 91,684,900 dollars pour les importations des États-Unis dans l'empire, et à 97,316,300 dollars pour les exportations. L'Allemagne espère trouver de nouveaux débouchés dans les

1. Commerce de l'Allemagne avec l'Inde anglaise (en millions de marks):

	1889.	1890.
Importations . . .	26,502	32,165
Exportations . . .	95,275	128,704

Commerce de l'Allemagne avec les autres parties de l'Asie:

	1889.	1890.
Importations . . .	57,803	64,060
Exportations . . .	39,576	51,459

2. Commerce de l'Allemagne avec les républiques sud-américaines:

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
Chili.	70,230,000f	23,760,000f
Républ. Argentine.	77,390,000	85,605,000

acquisitions coloniales de la côte sud-orientale de l'Afrique et dans la région des grands lacs. Elle rêve d'accaparer à son profit tout le commerce de l'Afrique équatoriale.

La principale cause de ce prodigieux développement du commerce, c'est que les exportateurs allemands s'appliquent à se conformer aux goûts et aux usages des pays consommateurs et que les industriels ne poursuivent qu'un but, établir leur marchandise au plus bas prix possible, en employant des matières premières plus ordinaires.

Expansion coloniale de l'Allemagne. — Cette ardeur de l'Allemagne à chercher au dehors des débouchés pour ses produits n'est que la conséquence de son régime manufacturier, qui est en voie de croissance continue. M. Torrens, dans son beau livre sur la colonisation de l'Australie, a démontré qu'à l'accroissement du capital manufacturier doit correspondre, sous peine d'une diminution des salaires, des prix et des bénéfices, une extension proportionnelle des marchés extérieurs. L'Allemagne, en créant des colonies, a obéi à la loi générale qui pousse les États riches, où les capitaux abondent et s'accumulent rapidement, à s'ouvrir de nouveaux débouchés. Les Allemands ont apporté, dans la formation de leur empire colonial, un grand esprit de méthode et une décision remarquable[1]. Il n'a pas été fondé au hasard des aventures ou des caprices d'explorateurs plus ou moins zélés. La *Société de géographie* de Berlin et la *Société de géographie commerciale* dirigent ce mouvement d'expansion ; sous leur patronage, se sont constituées des *Sociétés d'agitation coloniale, Société Nachtigall, Sociétés de missions, Société coloniale allemande*, etc. Les questions qui touchent à l'expansion coloniale dans ses rapports avec l'industrie et le commerce, sont examinées par des *Sociétés de colonisation*, qui provoquent la formation de

1. La superficie des possessions coloniales de l'empire allemand est estimée à 933,150 milles carrés ou 2,595,000 kilomètres carrés, et la population à 5,500,000 habitants.

compagnies pour l'exploitation des colonies et pays de protectorat, *Compagnie allemande de l'Afrique orientale, Compagnie de Togo, Compagnie allemande des planteurs, Deutsche Westafrikanische Kompagnie,* fondée en 1887 pour travailler au développement de l'Afrique sud-ouest, *Compagnie minière africaine allemande, Compagnie de Jaluit,* fondée en 1887 pour la navigation et le commerce des territoires exploités jusque-là en Océanie par la Compagnie allemande du commerce et des plantations des mers du sud, etc. D'autres sociétés ont été formées, pour le développement des intérêts allemands, dans les pays d'outre-mer qui ne sont pas sous la souveraineté de l'empire, telles sont la *Compagnie de colonisation de l'Amérique centrale,* la *Compagnie allemande du Pondoland,* société en commandite pour la colonisation des territoires acquis dans la Cafrerie britannique, la *Société Hermann,* qui a des établissements dans le Brésil méridional.

Marine marchande. Ports de commerce. — La marine marchande de l'empire n'a cessé de progresser depuis 1870 ; elle était alors une des dernières du monde ; elle a conquis, en quelques années, le troisième rang pour la marine à vapeur, suivant de très près la France comme tonnage (tonnage de la marine allemande à vapeur, 400,000 t.; tonnage de la marine à vapeur de France, 500,000 t.) ; pour la marine à voiles, elle occupe le quatrième rang, après l'Angleterre, les États-Unis et la Suède-Norvège ; comme tonnage total (1,280,000 t.) elle se place avant la nôtre. Cependant pour le mouvement de la navigation, l'Allemagne avec 23 millions de tonnes[1]

1. Mouvement de la navigation :

Entrées : Pavillon allemand. .	42,406	navires jaugeant	5,771,536	tonnes.
— — étranger. .	17,675	— —	5,849,391	—
			11,620,837	tonnes.
Sorties : Pavillon allemand . .	42,585	navires jaugeant	5,814,926	tonnes.
— — étranger . .	17,646	— —	5,798,177	—
			11,613,103	tonnes.

vient après l'Angleterre (74), la France (39) et les États-Unis (35).

Hambourg, situé sur l'Elbe à 125 kilomètres de la Baltique sur laquelle sont Cuxhaven et Altona, ports de refuge et d'allègement pour les navires d'un fort tirant d'eau, est le point d'attache de toutes les grandes lignes de paquebots, et le premier port marchand de l'Allemagne ; il dépasse Marseille pour le mouvement de la navigation (10,417,000 t.). *Brême* est le deuxième port de l'empire ; c'est le siège du Lloyd de l'Allemagne du Nord. *Stettin* (2,617,000 t.) est le port de la Baltique le plus rapproché de Berlin. *Dantzig, Kiel, Lübeck, Kœnigsberg* sont les autres places où viennent s'entreposer les marchandises étrangères et où sont chargés les produits allemands destinés à être portés sur les différents marchés du monde[1].

Crédit et banques. — Outre les banques particulières, dont quelques-unes, comme celles de Saxe, de Bavière, de Francfort-sur-le-Mein, ont une grande importance, il existe la *Banque de l'empire*, qui escompte les effets de commerce et a le droit d'émettre des billets à vue et au porteur. Elle a aussi un ser-

1. *Navigation et commerce de Hambourg en* 1890 :

Entrées . .	8,176 navires jaugeant	5,201,825	tonnes.
Sorties. . .	8,185 — —	5,215,125	—
		10,416,950	tonnes.

La flotte de la marine marchande comprend en 1891 : 583 navires jaugeant 532,357 tonnes.

Principaux produits importés :

Coton	417,249 balles.	Charbon	1,581,741 tonnes.
Cacao	105,328 sacs.	Tabacs	343,000 colis.
Café	1,646,483 —		

Mouvement commercial du port de Brême :

IMPORTATIONS.		EXPORTATIONS.	
1889.	663,542,639 marks.	1889.	628,495,155 marks.
1890.	749,938,507 —	1890.	706,597,492 —

vice spécial de virements, qui fait l'office de chambre des compensations, comme il en existe en Angleterre et en Autriche-Hongrie.

Les *banques populaires*, dont les premières furent fondées par M. Schultze-Delitsch au lendemain de la révolution de 1848, reposent sur un principe emprunté au Crédit foncier de Silésie, principe consistant dans l'*association solidarisée* des habitants d'un canton ou d'un cercle ; elles sont actuellement au nombre d'un millier environ avec un fonds de participation de 133 millions, plus une réserve de 25. Les *caisses Raiffeisen* sont de nouvelles banques populaires fondées sur des principes un peu différents des banques de M. Schultze-Delitsch. Les premières ont été établies en 1854. On en compte environ 300 dans l'empire.

Régime douanier. — En 1879, M. de Bismarck inaugure une politique douanière protectionniste : « Il cherchait, dit M. Paul Leroy-Beaulieu, par des impôts indirects élevés, à procurer au gouvernement impérial des ressources indépen-

---

Principaux pays de provenance pour les marchandises importées :

Allemagne. . .	244,951,333	marks.	Autriche. . . .	12,412,588	marks.
États-Unis . . .	232,870,318	—	Hollande. . . .	11,024,505	—
Angleterre. . .	46,017,397	—	Belgique. . . .	8,620,772	—
Russie d'Europe	16,772,820	—	France.	4,616,955	—

Marchandises importées :

Coton	180,613,600	marks.	Céréales. . . .	29,374,874	marks.
Laines.	84,007,697	—	Huiles.	24,110,847	—
Tabacs.	55,830,424	—	Café.	15,051,587	—
Riz	34,994,506	—			

Les exportations consistent en coton (178,291,439 m.), laines (83,286,865 m.), tabacs (61,785,635 m.), riz (35,577,661 m.), café (13,647,991 m.), etc.

Commerce et navigation de Lubeck :

Entrées . .	2,604	navires jaugeant		1,516,000	tonnes.
Sorties. . .	2,596	—	—	1,508,000	—
	5,200	navires jaugeant		3,024,000	tonnes.

Importations . .	255,800,000	marks.
Exportations . .	202,700,000	—

dantes du vote annuel des États confédérés; enfin, il est bien permis de croire que le grand propriétaire foncier trouvait son compte au triomphe du système protecteur et que, sans être une des causes conscientes de cette modification de régime, cette rencontre de l'intérêt personnel avec diverses considérations politiques ne nuisit pas au développement de la réaction économique. »

En 1891, M. de Caprivi signe avec l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Belgique et la Suisse des traités à tarifs conventionnels et à longue durée. L'Allemagne est un État industriel de premier ordre et veut écouler au dehors le superflu de sa production manufacturière. Elle a fait d'importantes concessions commerciales à ses deux alliées, parce que, selon le mot récent du chancelier de Caprivi : l'hostilité économique est incompatible avec l'amitié politique. Le droit sur le blé, au lieu de 5 marks, est abaissé à 3 m. 50; le droit sur le maïs est fixé à 2 fr. La Hongrie peut ainsi écouler une partie de sa récolte de céréales dans l'empire. L'Italie a obtenu aussi un droit de faveur pour ses vins : la généralité des vins payera 20 marks ou 24 fr. 60 c.; les vins de coupage acquitteront 10 marks ou 12 fr. 30 c. M. de Caprivi fait ressortir ainsi qu'il suit l'idée politique qui a présidé à la conclusion d'un traité de commerce avec l'Autriche-Hongrie: « Pour le cas où l'on réussirait à conclure un traité avec tarif conventionnel sur de vastes proportions entre deux États constituant un territoire considérable au centre de l'Europe, on pouvait s'attendre à ce que ce traité devînt un point de cristallisation pour des conventions ultérieures avec d'autres États et de ceux-ci entre eux, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne pouvant offrir les concessions faites entre elles à des États tiers contre des concessions équivalentes et pouvant par là déterminer ces États à s'attacher à une politique modérée, fondée sur les traités, et à renoncer à l'adoption d'un protectionnisme extrême. »

Monnaies, poids et mesures. — Le *frédéric* (d'or) vaut 21 fr. 25 c.; le *thaler* (pièce d'argent) 3 fr. 75 c.; le *mark* 1 fr. 25 c.; le silbergroschen (cuivre) 0 fr. 125; le *kreutzer* 0 fr. 04 c.; le pfenning 0 fr. 01 c.

Les poids et mesures sont réglés d'après le système métrique.

Chapitre V. — SUISSE

Productions du sol. — Située au centre de l'Europe, entourée par la France, l'Italie, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, la Suisse a su, malgré l'exiguïté de son territoire (41,400 kilom. c.) et les obstacles que la nature paraissait opposer aux communications, se placer au premier rang par la prospérité de son industrie et de son commerce.

Les montagnes couvrent la plus grande partie de la Suisse qui ne compte que 600,000 hectares environ de terres labourables, c'est-à-dire le septième à peu près de la superficie totale. Son climat froid et rigoureux, sauf dans les basses vallées, ne lui permet que la culture d'un petit nombre de plantes. La récolte des *céréales,* environ 6 millions d'hectolitres, est insuffisante à nourrir une population aussi dense que celle de la France[1]; la *pomme de terre* (10 millions d'hectolitres) entre pour une grande part dans l'alimentation. Les cultures industrielles ont peu d'importance; la production du *tabac* suffit à la consommation locale; on estime celui de Vaud et de Fribourg. On cultive l'*absinthe,* dans la région du Jura, et le *mûrier,* dans les vallées du Tessin.

La *vigne* est une des principales sources de revenus pour les paysans suisses. On compte environ 40,000 hectares de vignes situées principalement dans la région des lacs (lac de Genève et lac de Constance) et sur les pentes moyennes du

1. 2,917,754 habitants.

Jura (Argovie et Neuchâtel). Les meilleurs crus sont ceux de Teufen et de Winterthur (Zurich), de Lavaux (Vaud), de la Côte et de Cortaillod (Neuchâtel). La production annuelle approche d'un million d'hectolitres, dont une partie est transformée en vin de Champagne qui s'exporte en Amérique. Dans la plupart des cantons, le cidre est la boisson ordinaire. Il y a en Suisse autant de pommiers à cidre qu'en Normandie et en Bretagne.

Les *prairies* (636,000 hectares) et les *pâturages* (800,000 hectares) ont, dans une région montagneuse et bien arrosée comme la Suisse, plus d'importance que les cultures ; l'élevage du bétail est la principale industrie. Les animaux de l'espèce bovine, au nombre de 1,211,000[1] (chiffre plus élevé en proportion que celui de la France), appartiennent dans l'ouest à la race tachetée de *Berne* et de *Fribourg,* dite *race d'abondance,* et à celle de *Schwytz* dans l'est et dans le centre. Le lait est transformé, dans les chalets suisses ou dans les fruiteries formées par association, en fromages dont les plus connus sont le *gruyère,* dans l'Oberland et le Jura, le *maderaner* et l'*emmenthaler*. La Suisse en produit environ 40 millions de kilogrammes, dont plus de la moitié est exportée[2]. Les autres animaux domestiques, cheval, mouton, porc, sont peu nombreux ; les chèvres s'élèvent au nombre de 390,000[3].

Les *forêts,* qui ont considérablement diminué depuis le commencement du siècle, couvrent plus de 700,000 hectares ; elles sont précieuses parce qu'elles garantissent des avalanches et des éboulements ; aussi le gouvernement veille-t-il avec un

1. On compte en Suisse 663,102 vaches, fournissant 15,251,346 hectolitres de lait valant 183,016,152 fr.

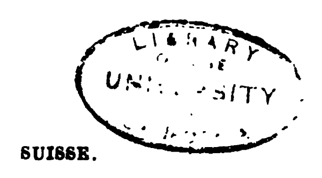
2. Exportation des fromages en 1886 : 27,431,900 kilogr.

Valeur des fromages importés par la Suisse en 1886 : 7 millions de francs.

La Suisse a 4 écoles de fromagerie théorique et pratique, organisées et dirigées de la manière la plus satisfaisante : Moudon, Sornthal, la Rutti et Fribourg.

3.

Chevaux	98,333	Chèvres	415,619
Moutons	341,632	Porcs	394,451



soin jaloux à leur conservation. Elles ne fournissent plus assez de bois pour les besoins de l'industrie suisse, qui est obligée d'avoir recours à l'étranger.

Mines. — Les richesses minérales de la Suisse sont de médiocre importance ; on extrait un peu de *houille* (20,000 t.) dans les cantons de Zug et de Saint-Gall, de l'*anthracite* (4,000 à 5,000 t.) dans le Valais, du *fer* dans le Jura et les Grisons, du *plomb* dans les Grisons, de l'*asphalte* dans le canton de Neuchâtel (Val Travers). Les *salines* de Schweizerhall, de Bex, d'Augst et de Rheinfelden produisent environ 45,000 tonnes.

Industrie. — L'industrie manufacturière est cependant très active, parce que la Suisse possède un grand nombre de chutes d'eau qui servent de force motrice, que la main-d'œuvre y est habile et à bas prix, que les impôts y sont peu élevés, les voies de communication nombreuses, les frais de transport réduits et que les efforts individuels y ont été secondés par une saine législation commerciale et industrielle.

Le travail du fer est une industrie importante en Suisse, malgré la pénurie de la houille. Les *forges* de *Liestal* et les *aciéries* de *Schaffouse* sont renommées. *Zurich* et *Winterthur* ont des ateliers pour la fabrication des machines et outils. *Aarau* fabrique des canons et des couteaux. L'*horlogerie* suisse est encore la première du monde ; elle produit environ 1 million et demi de montres à *Genève,* au *Locle,* à la *Chaux-de-Fonds,* à *Porrentruy,* etc. C'est aux États-Unis que s'exportaient principalement les montres suisses. L'exportation, qui était tombée, en 1875, à 3 ou 4 millions, s'est relevée à 23 en changeant de nature, puisque au lieu de montres complètes, on expédie aujourd'hui des mouvements qui s'adaptent aux boîtes d'or et d'argent fabriquées par les Américains. L'habileté et l'intelligence des Suisses a trouvé à s'appliquer dans la fabrication des *instruments de précision ; Genève* construit beaucoup d'appareils pour les cabinets de physique ; *Glaris,*

excelle dans la construction des instruments de musique. L'industrie de la *poterie,* qui fait aussi une grande consommation de combustible minéral, est très active à *Winterthur* et à *Carouge.*

La plus importante de toutes les industries suisses est celle du *coton;* elle emploie 2 millions et demi de broches et 15,000 métiers, filant et tissant 30 millions de kilogrammes de coton brut à *Berne, Zurich, Saint-Gall, Appenzell* et *Glaris.* La Suisse rivalise pour le bas prix des cotonnades avec l'Angleterre et l'Allemagne. A l'industrie du tissage se rattachent des *teintureries* et des *ateliers d'impression. Berne* fabrique des *toiles* et du linge damassé; *Glaris* des *lainages* et des *fez.*

L'industrie de la *soie,* qui a pour centres principaux *Bâle* et *Zurich,* est exercée dès le XIIIe siècle ; mais elle n'est devenue importante que vers la fin du XVIIe siècle, lorsque la Suisse donna asile aux calvinistes français chassés par la révocation de l'édit de Nantes. Bâle fabrique annuellement pour près de 30 millions de francs de rubans et fait une concurrence sérieuse à Saint-Étienne ; Zurich fabrique surtout des tissus mélangés. La broderie mécanique des étoffes et la fabrication des mousselines ont une grande importance à *Saint-Gall,* dans les cantons d'Appenzell et de Thurgovie.

La fabrication des *fromages* et des *liqueurs,* des *boîtes à musique,* des *objets en bois sculpté,* des *chalets* à Berne et dans l'Oberland bernois, des *chapeaux de paille,* des *jouets,* sont des industries très anciennes. Mais l'industrie dans laquelle excellent les Suisses, c'est l'exploitation du touriste qu'attirent ses lacs, ses cascades, ses glaciers et ses montagnes. « Aubergistes, portefaix, guides, sonneurs de cors, ouvreurs de barrières, garde-cascades, portiers de grottes, poseurs de planches sur les torrents, mendiants de toute espèce embusqués derrière les haies, tous ceux qui vivent du visiteur étranger, l'exploitent sans la moindre pudeur. Tout se vend jusqu'au verre d'eau, jusqu'au signe indicateur de la main.

On cherche à s'approprier les beaux sites pour en faire payer chèrement la vue, et plus d'une cascade est enlaidie par d'affreuses palissades qui la défendent des regards du pauvre[1]. »

Industries de luxe et d'art. — Les Suisses ne se contentent pas de lutter avec l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique pour la production à bon marché, ils travaillent encore à développer chez eux les industries de luxe et d'art par la création d'écoles techniques et de musées. La plupart de ces établissements sont de fondation récente ou ont été réorganisés depuis peu. Les plus connus sont : l'*École des arts et métiers de Zurich,* qui a pour but de provoquer l'amélioration des industries et des métiers indigènes et le développement du goût dans le style et dans la forme chez les artisans ; l'*École d'art industriel de Zurich,* fondée en 1878, qui se propose l'éducation artistique des jeunes gens des deux sexes dans le but d'en faire des dessinateurs, des modeleurs, des sculpteurs sur bois, des potiers, des ébénistes, des ciseleurs d'or et d'argent ; l'*École de dessin et de modelage de Bâle,* fondée en 1796 et réorganisée en 1881, qui a pour but de compléter l'instruction dont les artistes ont besoin, en mettant à leur portée les connaissances théoriques nécessaires ; l'*École d'art industriel de Bâle,* de fondation récente ; l'*École de tissage de Wipkingen* (canton de Zurich), créée en 1882 sur le modèle des établissements qui existent à Lyon, à Crefeld et en Autriche. Elle est destinée à former des ouvriers extrêmement habiles, capables de fabriquer avec facilité les articles que les métiers mécaniques ne peuvent pas aborder ; enfin les *écoles d'horlogerie de Bienne et de Genève,* d'où sortent les plus belles montres, de la *Chaux-de-Fonds,* de *Neuchâtel,* du *Locle,* etc.

Conclusion. — Ainsi, en dépit de la nature qui ne l'a dotée ni de houille, ni de fer, ni des autres minéraux communs, la Suisse est, toutes proportions gardées, un pays de grande

---

1. Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle.*

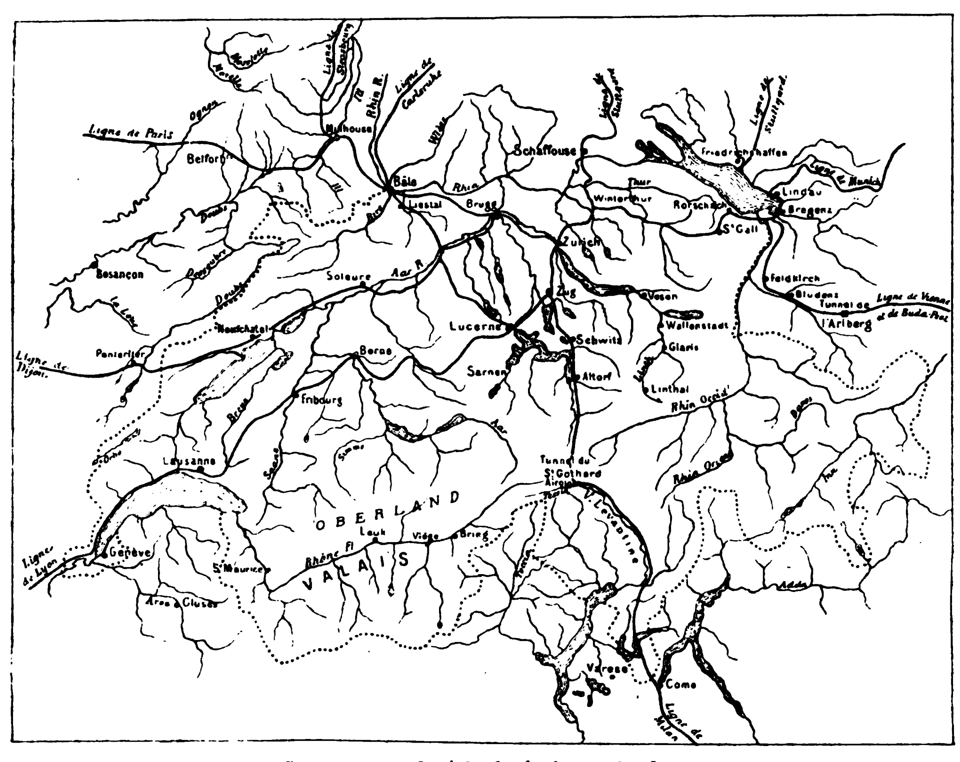
industrie. Si les industries ne sont pas ici un fruit du sol, le groupement des manufactures ne s'est pas fait cependant au hasard; elles se sont surtout établies dans les régions de la Suisse qui confinent à la France et à l'Allemagne ; les industriels ont trouvé dans les chutes d'eau la force motrice et dans les agglomérations urbaines qui se sont formées les bras nécessaires. C'est merveille de voir l'activité qui règne dans ces ateliers, pourvus de tous les appareils de la science moderne et prospères, grâce au bas prix de la main-d'œuvre, à l'habileté et aux connaissances techniques des artisans.

Voies de communication. — L'admirable situation de la Suisse, au point où se coupent les grandes voies continentales des mers du Nord à la Méditerranée et de la vallée du Danube à l'Océan Atlantique, compense la disette de combustible minéral et de matières premières. De tout temps, les communications entre les contrées du Nord (Belgique, Hollande, Allemagne) et l'Italie, à travers la Suisse, ont été importantes. Elles ont été facilitées par la construction de grandes routes carrossables, à travers le massif des Alpes centrales, route du *Simplon,* du *Saint-Gothard,* du *Bernardino,* du *Splugen,* de la *Maloya,* etc. La circulation des voyageurs et des marchandises a beaucoup diminué sur ces routes alpestres, depuis la construction des voies ferrées.

Le réseau suisse a plus de 3,185 kilomètres de longueur[1]. Proportionnellement à la superficie, la Suisse compte plus de kilomètres de chemins de fer que la France ; elle est aussi bien outillée que l'Allemagne. Ces voies ferrées sont un instrument important de trafic international; à la trouée du Saint-Gothard aboutissent les chemins de fer qui, du nord de

1.

	LONGUEUR des voies ferrées.	LONGUEUR des voies ferrées par 10,000 kilom. carrés.
	—	—
Suisse	3,185	748
France.	37,000	660



SUISSE. — Grandes voies ferrées internationales.

la France, de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne du Nord, vont en Italie, à Gênes ou à Brindisi. L'ouverture du Saint-Gothard a nui certainement au commerce de transit par l'isthme français; mais il y a loin d'une diminution de quelques centaines de mille tonnes à la ruine de ce commerce, dont nous menaçaient quelques économistes étrangers. En somme, le trafic par le Saint-Gothard reste à peu près stationnaire et varie entre 300,000 et 400,000 tonnes[1]. Le chemin de fer de l'Arlberg permet à la France et à l'Autriche-Hongrie de communiquer librement par la Suisse; c'est la route la plus directe de la France centrale et occidentale vers Vienne, Buda-Pest, Venise et Trieste.

La circulation sur les trains suisses est aussi active qu'en France; ils transportent, en moyenne, autant de marchandises et de voyageurs. Ce sont d'ailleurs à peu près les seules voies de communication; à l'exception des lacs, qui sont utilisés pour le transport de marchandises et de voyageurs, les cours d'eau sont d'une navigation difficile; l'*Aar* seule est animée par de nombreuses embarcations, parce qu'elle coule dans une des régions les moins accidentées; la chute de Schaffouse interrompt la navigation du Rhin.

Régime douanier. — Bloqués de toutes parts par la France, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, privés de houille et de la plupart des matières premières nécessaires à leur industrie, les Suisses ont compris que le libre-échange était la sauvegarde de la prospérité de leurs manufactures et de leur commerce. Ces *portiers des Alpes* ont ouvert au trafic international les routes qui sillonnent leur pays, et le grand courant commercial qui s'est établi a suscité, sur son passage, des entreprises industrielles. Le régime douanier de la Suisse est, en effet, un des plus libéraux: toutes les matières premières

1. Transit par le Saint-Gothard :

1883	343,165 tonnes.	1885	421,203 tonnes.
1884	374,664 —	1886	374,510 —

entrent en franchise ; les produits manufacturés de l'étranger n'acquittent que des droits minimes. L'adhésion au libre-échange a donc été chez les Suisses un calcul et non attachement à un principe. Ce régime économique ne saurait être proposé comme modèle indistinctement à tous les peuples ; la Suisse ne supporte pas, comme nous, le poids d'une dette écrasante ; dans cette sage république, où les fonctions publiques sont maigrement rétribuées, les impôts sont moins élevés qu'en aucun autre pays de l'Europe ; la vie y est bon marché et les salaires aussi ; la force motrice a été fournie par les innombrables torrents de la montagne. Pour toutes ces raisons, la Suisse peut lutter, pour la fabrication à bon marché, avec l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique, c'est-à-dire avec les contrées qui se disputent le marché du monde pour le bas prix de leurs produits.

Commerce. — Le commerce extérieur de la Suisse atteint actuellement 1,665 millions de francs, dont 954 millions à l'importation et 711 millions à l'exportation. Elle reçoit de l'étranger des matières premières, *coton, soies brutes, houille, minerais, laine,* etc., et des objets d'alimentation, *céréales, vins, eaux-de-vie, fruits, denrées coloniales,* etc. Elle exporte principalement des produits fabriqués, horlogerie, rubans, tissus de soie, cotonnades, fromages, beurre, etc. [1].

La France venait, en 1870, au premier rang parmi les États qui commercent avec la Suisse ; la perte de l'Alsace, une des

1. Valeur des principaux produits importés et exportés :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
Comestibles. . . .	230,839,270	71,863,883
Bétail	47.404,561	16,310,844
Huiles et graisses.	9,544,308	519,861
Coton	77,784,793	155,463,568
Soie	164,377,890	214,743,252
Laine	61,987,065	19,565,425
Machines.	15,575,261	21,905,335
Horloges et montres	6,441,528	98,743,194

meilleures portes d'entrée du territoire helvétique, a diminué la valeur de nos échanges. Nous faisons avec la Suisse pour 340 millions d'affaires; les importations de France dépassent les exportations d'une centaine de millions. La Suisse nous achète des céréales, des vins, des eaux-de-vie, des tissus, et nous vend des soieries, des cotonnades, des articles d'orfèvrerie, des fromages, etc.

Les transactions entre la Suisse et l'Allemagne se sont considérablement développées depuis 20 ans. Elles s'élèvent à 476 millions de francs. Les ventes de produits allemands dépassent 295 millions, céréales, bétail, denrées coloniales, coton brut, sucre, etc. La Suisse envoie des tissus de soie, de coton, des filés, de l'horlogerie pour une valeur de 181 millions 873,000 fr.

L'Italie expédie en Suisse surtout des produits agricoles, vins, fruits, huiles et des soies brutes, et prend en échange des tissus et des articles d'horlogerie.

Le commerce de la Suisse avec l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie et la Belgique est aussi très actif[1]. C'est dans les entrepôts des Iles Britanniques que les industriels suisses vont acheter les matières textiles, coton, laines, lin et chanvre, des minerais, des denrées coloniales, etc. Le chemin de fer de l'Arlberg a rapproché la Suisse de l'Autriche-Hongrie et favorisé les échanges des deux pays.

En dehors de l'Europe, c'est avec les États-Unis que la

1. Commerce extérieur de la Suisse avec les principaux États du monde en 1890 :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
Allemagne	181,873,427	295,139,784
France	123,928,781	226,340,784
Italie	50,369,782	129,015,030
Autriche-Hongrie	39,258,547	102,319,902
Angleterre	106,488,547	52,373,837
Belgique	12,347,875	31,837,849
Russie	13,685,769	33,292,519
Hollande	4,834,433	8,894,414

Suisse fait le plus d'affaires. Elle vend pour 25 millions de produits de son industrie, surtout des mouvements d'horlogerie, et achète pour 76 millions de coton brut, de céréales, etc.

Les statistiques suisses ne donnent pas la valeur des marchandises qui traversent le territoire par les voies du Saint-Gothard et de l'Arlberg. Ce commerce de transit, dont la république helvétique retire tous les bénéfices, est cependant considérable.

Banques. Monnaies. Poids et mesures. — Les institutions de banque et de crédit sont nombreuses dans ce petit pays ; on compte un grand nombre de caisses d'épargne et 18 banques d'émission, dont les plus importantes sont les banques de Bâle, de Genève, de Berne, d'Argovie, des Grisons, de Fribourg, etc.

Les monnaies sont les mêmes qu'en France.

Les poids et les mesures les plus usités sont : la *livre* (500 gr.), le *pied* (0^{m},30), le *quarteron* (15 litres), le *pot* (1 litre 50).

Chapitre VI. — ÉTATS SCANDINAVES

Superficie. Population. Climat. — Les États Scandinaves comprennent la Suède, la Norvège et le Danemark. La superficie de ces trois États est de près de 800,000 kilomètres carrés, dont 750,000 kilomètres carrés pour la Suède-Norvège ; mais la population n'est que de 8,500,000 habitants, dont 6 millions et demi pour la Suède-Norvège, la contrée la moins peuplée de l'Europe (8 hab. par kil. c.). Le climat de la Scandinavie est extrême, beaucoup plus froid à latitude égale en Suède qu'en Norvège, où se fait sentir l'influence du gulf-stream. La rigueur du froid, qu'aggrave encore le relief du sol, enlève à la culture de grandes étendues de

terres. Les terres improductives occupent la moitié de la superficie en Suède, et les deux tiers en Norvège. Elles augmentent graduellement du sud au nord dans les deux États.

Le Danemark, à cause de sa situation plus méridionale et de son morcellement, a un climat moins rude. Un quart seulement du sol est rebelle à toute culture ; près de la moitié du sol est ensemencée ; les prairies et pâturages et les forêts occupent le reste.

Agriculture. Productions du sol. — L'agriculture dans ces trois États est fort bien comprise et très avancée ; chaque année, par des travaux de drainage ou de défrichements bien conduits, de nouvelles terres sont ajoutées au domaine cultivé ; depuis les vingt dernières années, les Suédois ont conquis près d'un million d'hectares sur les lacs, les marais et les tourbières, et les Danois une centaine de mille.

Les céréales occupent en Scandinavie la plus grande partie des terres cultivées ; le *seigle*, l'*orge* et l'*avoine* dominent ; les champs de *froment* n'occupent que des surfaces restreintes. La production des grains est en progrès en Danemark (30 millions d'hectol.) et dans la partie méridionale de la Suède (Gothie), où le blé rapporte 25 pour 1, c'est-à-dire autant que dans les parties les mieux cultivées de la Belgique et de l'Angleterre[1]. La production des céréales de la Suède est estimée à 40 millions d'hectolitres. Si la Suède peut exporter des grains, la Norvège n'en produit pas assez pour sa consommation. La culture de la *pomme de terre* est très développée dans les trois États.

Parmi les cultures industrielles, le *houblon* et la *betterave* occupent le premier rang ; le *lin*, le *chanvre* et le *tabac* ont beaucoup moins d'importance.

---

1. Production des céréales en Danemark :

Avoine	25,758,591 bushels.	Seigle.	16,680,111 bushels.
Orge	19,187,287 —	Blé	4,791,268 —

Le bushel ou boisseau = 36 litres 34.

L'élevage du bétail et la production des animaux sont une source de grands revenus pour les trois royaumes, où les prairies et pâturages couvrent de vastes étendues ; ils ont même pris le pas sur les céréales en Danemark. Les éleveurs scandinaves se sont appliqués à améliorer les races indigènes par la création de haras et de bergeries (haras royal de Frédériksborg en Danemark). On estime surtout les chevaux du Jutland, très propres au service de la cavalerie, remarquables par leur sobriété et leur vigueur. Le Danemark est le pays de l'Europe qui, proportionnellement, compte le plus d'animaux de l'espèce bovine (1,500,000). Les deux races les plus estimées sont la race d'*Angeln*, bonne laitière, et la race du Jutland élevée surtout pour la boucherie. La Suède-Norvège possède 3,200,000 bœufs ou vaches, dont 2,300,000 en Suède. Les moutons sont surtout nombreux en Norvège et en Jutland, où sont de maigres pâturages. Le Danemark (1,300,000) est, après l'Espagne, le pays le mieux partagé de l'Europe pour les animaux de cette espèce. Le *renne* (200,000) est un animal précieux pour le Lapon. Les animaux à fourrures, martres, renards, loutres, etc., sont nombreux dans la partie septentrionale de la Suède-Norvège.

Si le Danemark est peu boisé, l'exploitation des *forêts* a, au contraire, une grande importance en Suède-Norvège, où les bois couvrent près du tiers de la superficie des deux États, environ 25 millions d'hectares, et fournissent près de 30 millions de mètres cubes de bois de toute espèce, pin, sapin, hêtre, chêne, etc. On évalue la valeur du bois exporté à 200 millions de francs. Cependant la Suède-Norvège n'aurait pas tardé à manquer d'arbres de haute futaie, si des mesures de préservation n'avaient été édictées en 1875. Avec plus d'ordre et de mesure dans les coupes, les forêts pourraient donner un produit double. Elles sont d'une importance capitale, au point de vue de l'industrie et du commerce : elles alimentent à l'intérieur près de 5,000 scieries, établies sur

des chutes d'eau ; elles fournissent du combustible aux forges ; elles offrent d'amples ressources pour la préparation de la potasse, de la poix, de la térébenthine, etc. ; enfin elles donnent lieu à un commerce d'exportation considérable.

En résumé, si l'aptitude du sol de la Scandinavie est médiocre, les habitants ont su en tirer le meilleur parti, parce qu'ils se sont surtout appliqués à faire de la culture scientifique. L'agriculture est la première des industries en Suède et en Danemark, où les trois quarts de la population vivent de l'exploitation du sol.

Mines. — Le *fer* est la richesse minérale la plus répandue en Suède-Norvège. On peut évaluer à plus d'un million de tonnes la quantité extraite annuellement ; une grande partie de ce minerai, riche en manganèse et recherché à cause de cela, est exportée en Angleterre par Gèfle, Gœtheborg et Stockholm. Le fer magnétique de *Danemora* est renommé pour la fabrication de l'acier. Les gisements de fer les plus riches sont ceux de *Carlstad, Œrebro, Gèfle, Falun, Westeras* et *Arendal*. La Laponie suédoise possède des montagnes de fer magnétique plus riches encore, contenant jusqu'à 70 et 80 p. 100 de métal pur, en telle abondance qu'elles pourraient approvisionner le monde entier. Malheureusement l'exploitation en est rendue impossible, à cause du manque de voies d'accès et de combustible. *Falun, Kopparberg* (Suède) et Rœraas (Norvège) ont des mines de cuivre renommées. A *Sala* (Suède) et à *Kongsberg,* on exploite de riches mines d'*argent ;* on évalue à 45,000 tonnes la production du *zinc* (Néricie et Ostrogothie). La Suède-Norvège extrait peu de combustible minéral, 200,000 tonnes environ.

La seule richesse minérale du Danemark est la houille de l'île Bornholm.

Industrie. — L'industrie a fait, depuis 30 ans, des progrès considérables en Suède-Norvège. Elle a su utiliser les chutes d'eau comme force motrice ; mais le manque de débouchés.

et de voies de communication, les rigueurs d'un hiver continental pendant lequel tout travail est suspendu, et surtout la faible densité d'une population essentiellement agricole, que l'isolement oblige à produire elle-même ce qui lui est nécessaire, paralysent son essor.

Les industries les plus actives sont celles des *forges* et *hauts fourneaux*. C'est surtout dans la Dalécarlie, à *Alun, Danemora, Motala, Sœderfoss,* qu'on traite, généralement par le charbon de bois, le riche minerai suédois pour la fabrication du fer, de la fonte et de l'acier[1]. *Motala* construit spécialement des *machines ; Nikœping* et *Motala* font de la *quincaillerie* et de la *clouterie*. La *construction des navires* a pour centres principaux *Gœtheborg, Gèfle* et *Stockholm*.

Les industries dérivées du *bois* sont les plus importantes ; on débite non seulement les troncs d'arbres en *planches* dans les 4,000 ou 5,000 scieries que font mouvoir les chutes d'eau, mais on fabrique encore des *maisons transportables*, formées de pièces de bois numérotées, des *parquets*, des *meubles* grossièrement façonnés et vendus à très bas prix à Gœtheborg, Norrkœping, des *navires* pour la pêche, des *allumettes* à Stockholm, Malmoë, Gœtheborg, de la *pâte de bois* qu'on exporte en France, en Angleterre et en Allemagne, pour la fabrication du papier d'emballage. Il s'est créé en Norvège quelques usines pour la préparation du poisson en conserve. Les principales sont celles de *Stavanger, Mandal, Moss* et *Bergen*. Elles exportent annuellement 100,000 à 115,000 kilogr. de saumon en boîtes.

La richesse en bétail a donné naissance aux *tanneries* et aux *fabriques de gants ;* la fabrication du beurre a pris aussi un grand développement au Danemark. Ce petit pays en pro-

1. Production de la fonte . . . 423,000 tonnes.
— du fer . . . . . 303,000 —
— de l'acier . . . . 66,000 —

duit d'excellent, qui se conserve bien. Londres apprécie cette production à sa juste valeur, et constitue le marché le plus ordinaire des producteurs fermiers danois; en 1870, l'exportation du beurre danois en Angleterre était déjà de 19 millions de francs; en 1888, elle s'est élevée à 84 millions. Le Danemark fournit encore à d'autres pays, notamment aux colonies espagnoles du golfe du Mexique, du beurre exquis enfermé dans des boîtes, qui se conserve parfaitement dans ces climats très chauds, et qui est meilleur que tous les autres produits analogues. Les *distilleries* d'eau-de-vie de pommes de terre et de grains produisent près d'un demi-million d'hectolitres consommés dans le pays. Les *raffineries de sucre* de Stockholm, Calmar, Gœtheborg, ne fournissent pas assez pour la consommation nationale. Les *industries textiles, cotonnades* (Falun et Stockholm), *draperies et lainages* (Norrkœping et Stockholm), *soieries*, n'ont qu'une faible importance.

L'industrie danoise, dépourvue de combustible minéral et de forces motrices naturelles, ne produit que pour la consommation locale. « Les paysans, dit M. Vivien de Saint-Martin, font eux-mêmes la toile dont ils s'habillent, les bas, les bonnets, les camisoles qu'ils portent, et la poterie dont ils se servent pour la cuisine. » Les seules industries prospères sont ou agricoles ou maritimes. Copenhague et Odensée, les deux grands centres industriels du Danemark, ont des *fonderies*, des *ateliers* de construction pour machines agricoles; Copenhague possède encore quelques *filatures* et des *chantiers de constructions navales*. Depuis 1874, la fabrication du *sucre de betteraves* a pris une importance considérable en Danemark; la production totale s'est élevée, en 1887, à 21 millions de kilogrammes et à 22,282,000 kilogr. en 1890. La *préparation du poisson* en conserves, les *distilleries*, les *tanneries* et *fabriques de gants* (Randers et Frédéricia), les *minoteries*, les *tuileries*, sont aussi des industries actives. La fabrique royale de *porcelaines* fournit des produits estimés.

Pêche. Pisciculture. — La *pêche* est pour les marins norvégiens, suédois et danois, non seulement la meilleure école de navigation, mais aussi une grande source de revenus. La majeure partie de la population côtière en vit et s'en occupe ; le poisson abonde d'ailleurs sur le littoral norvégien, coupé de golfes profonds et entouré de milliers d'îlots ; la côte danoise est également très poissonneuse. Près de 40,000 pêcheurs viennent chaque année tenter la fortune autour des îles Loffoden. La pêche de la morue est la plus importante ; les statistiques de 1890 évaluent à 89,283 le nombre des marins qui la pratiquent en hiver, en été et au printemps, et à 29,804 ceux qui se livrent à celle du hareng. La valeur de ces deux pêches réunies atteint 20 millions de couronnes (28 millions de francs), dont plus de 14 millions de couronnes pour les produits des pêches de morue.

« La mer étant ouverte sur les côtes scandinaves, n'eût-il pas été désirable de voir nos armateurs, dont les équipages sont inactifs pendant l'hiver, en profiter pour courir les chances d'une première expédition, le retour pouvant s'effectuer à temps pour les armements d'Islande et de Terre-Neuve ? Vaillants et hardis comme ils sont, les hasards d'une croisière dans le Westfjord n'étaient assurément pas pour les rebuter. Les récoltes de rogue qu'ils auraient trouvé à y faire leur eussent permis de nous affranchir, au moins en partie, de l'impôt que nous payons de ce chef aux pêcheurs norvégiens. Mais tous les appels qui leur ont été faits jusqu'à ce jour sont restés sans écho[1] . »

Le saumon abonde aussi sur les côtes de Norvège, malgré l'ardente poursuite dont il est l'objet. La pêche de ce poisson est en pleine activité dans les fjords et les rivières, de mai en août.

---

1. Rapport de M. Berthoule, membre du comité des pêches, au ministre de a marine.

Voici, d'après les données officielles, les relevés de la pêche du saumon dans les fjords :

	QUANTITÉS en kilogrammes.	VALEUR MOYENNE du kilogramme.
	—	—
		Fr. c.
1888	591,122	1.30
1889	603,922	1.45
1890	758,700	»

Les saumons sont aussi abondants dans les lacs Wetter et Wenern, qui sont de véritables mers intérieures ; la pêche est spécialement organisée chaque automne dans ces eaux, en vue de récoltes d'œufs pour la pisciculture artificielle.

« Suédois et Norvégiens sont d'intrépides pêcheurs, il faut leur rendre cet hommage. Mais s'ils utilisent largement le temps que la loi leur donne pour exercer leur industrie, il ne sont pas sans se préoccuper aussi de son avenir, et ils ont la sagesse de demander à la pisciculture artificielle de combler une partie des vides que leurs mains ont creusés. Il y a sur plusieurs points des laboratoires prudemment aménagés dans ce but.

« L'une des *hatcheries* que nous avons eu occasion de visiter pourrait être proposée comme modèle pour sa bonne tenue, non moins que pour la simplicité de son agencement. Elle est établie sur la rivière Lagan, à 5 kilomètres de Laholm, dans un pauvre chalet en bois attenant aux bâtiments d'une ferme[1]. »

La baleine, poursuivie avec un impitoyable acharnement, devient de plus en plus rare dans nos mers polaires.

Le commerce des produits des pêcheries de la Norvège (morue fraîche et salée, hareng, huile de foie de morue, rogue, saumon, etc.), s'est élevé, en 1890, à une valeur totale de 48,490,000 couronnes, soit près de 70,000,000 de francs ; ce chiffre représente les deux tiers des rendements annuels de nos pêches françaises.

1. Berthoule, Rapport au ministre de la marine.

Voies de communication. — C'est la mer qui est la grande voie de communication de ces pays ; elle est cependant souvent obstruée par les glaces. Dans le golfe de Bothnie, qui reste gelé pendant plusieurs mois, la navigation ne commence qu'en juin ; elle cesse dans l'Océan glacial d'octobre à mai, et dans l'Atlantique de décembre à avril. Les fleuves, embarrassés de rochers et de cataractes, ne sont pas navigables ; mais la navigation est très active sur les lacs de la Suède méridionale, Venern, Vetter, Mœlar, etc., et sur le canal maritime (Gœtha-kanal), long de 300 kilomètres qui, par la Motala, les lacs et le canal de Trollhatta, unit la Baltique orientale au Cattégat.

La Suède-Norvège a poussé activement, depuis quelques années, la construction des voies ferrées. L'ensemble des chemins de fer, dont la longueur n'était que de 1,700 kilomètres, en 1866, représente de nos jours un développement de plus de 9,555 kilomètres ; eu égard à leur population et à la partie vraiment exploitable du sol, ces deux royaumes semblent suffisamment pourvus de voies de communication rapides. Le réseau danois (2,000 kil.), si on tient compte de la superficie, est à peu près égal au nôtre en longueur.

Dans aucun autre pays, les chemins de fer ne coûtent moins cher à établir que dans les États scandinaves, à cause du bas prix du terrain, du bois et du fer[1].

Marine marchande. Ports. — La marine marchande de la Suède-Norvège, qui s'est considérablement développée depuis 1870, est la première de l'Europe pour le nombre et le tonnage des navires (8,252 navires jaugeant plus de 2 millions de tonneaux), après celle des Iles Britanniques. Pourquoi ?

1. Trafic des voies ferrées en 1890 :

Chemins de fer suédois. —	Marchandises transportées. .	3,284,554 tonnes.
—	Voyageurs.	4,340,222
Chemins de fer norvégiens. —	Marchandises transportées.	1,557,509 tonnes.
—	Voyageurs.	4,124,000

Parce que ces deux royaumes ont une grande étendue de côtes, parce que sur ce littoral vit une population de marins énergiques, hardis, infatigables, qui se livrent à la pêche dans les mers polaires, parce qu'un navire n'y coûte pas cher à construire, à cause de l'abondance du bois et du fer, enfin parce que les marins sont sobres et se contentent d'un léger salaire. Le transport du bois, du minerai, de la glace, du poisson salé assure un large fret à cette marine marchande. Le mouvement des ports, à l'entrée et à la sortie, est d'environ 10 millions de tonneaux[1]. *Gœtheborg,* à l'entrée du canal qui à travers la Suède méridionale va du Cattégat à la mer Baltique orientale, est la grande place d'importation du royaume et le premier port marchand. Le port de *Stockholm* a gagné en importance, depuis qu'il est toujours en communication avec l'Atlantique, même lorsque la Baltique est gelée, par ce canal maritime qui suit la dépression des grands lacs et dont Gœtheborg, le premier port marchand de la Suède, garde l'entrée. *Norrkœping,* situé à l'extrémité orientale de la communication transversale qui commence à Gœtheborg, est aussi une place maritime importante. *Christiania* et *Bergen* sont les ports les plus animés de la Norvège. Bergen est le grand marché pour le commerce de la morue. Sur les quais et dans les entrepôts de la vieille ville hanséatique s'amoncellent des barils d'huile et de salaisons, des poissons séchés. Lorsque la vapeur lui ouvrira un accès plus facile dans l'intérieur, Bergen disputera à Christiania le premier rang comme po-

1. Mouvement de la navigation :

Entrées : Pavillon suédois. .	13,390	navires	jaugeant	1,764,000	tonnes.
— — norvégien.	2,620	—	—	576,000	—
— — étranger .	12,561	—	—	2,682,000	—
	28,571	navires	jaugeant	5,022,000	tonnes.
Sorties : Pavillon suédois . .	11,948	navires	jaugeant	1,749,000	tonnes.
— — norvégien .	2,592	—	—	580,000	—
— — étranger. .	12,294	—	—	2,654,000	—
	26,834	navires	jaugeant	4,983,000	tonnes.

pulation. Drontheim et Frédérickstad sont ensuite les autres ports les plus actifs[1].

La marine marchande danoise compte 3,213 voiliers et 330 vapeurs, jaugeant ensemble près de 302,194 tonnes, ce qui est beaucoup eu égard à l'exiguïté du territoire de cet État. Le mouvement de la navigation dépasse 2 millions de tonnes. *Copenhague,* qui garde le détroit du Sund, est le grand port du Danemark. Il est menacé dans ses intérêts commerciaux par la construction du canal maritime, de la Baltique à la mer du Nord, dans la partie allemande du Jutland.

Commerce extérieur. — Le commerce de la Suède-Norvège s'élève environ à 1,292 millions de francs, dont 716 millions à l'exportation et 576 millions à l'importation[2]. Ces deux États exportent des *bois bruts* ou *ouvrés,* des *minerais,*

1. Mouvement des ports norvégiens en 1890 :

Christiania. .	Entrées. . .	2,120 navires	jaugeant	814,691	tonnes.
—	Sorties . . .	1,407 —	—	577,625	—
Bergen. . . .	Entrées. . .	691 —	—	318,891	—
—	Sorties . . .	661 —	—	299,869	—

2. Principales marchandises exportées ou importées (en couronnes) :

Suède.

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	—	—
Bois	1,700,000	109,700,000
Minéraux bruts . .	8,500,000	4,200,000
Denrées coloniales.	40,100,000	900,000
Bétail	17,400,000	50,400,000
Métaux.	9,600,000	30,200,000
Houille.	19,500,000	»
Tissus	63,000,000	7,400,000

Norvège.

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	—	—
Bétail	12,800,000	45,500,000
Houille.	10,000,000	»
Bois	4,200,000	37,200,000
Tissus	28,800,000	5,200,000
Ouvrages en bois .	1,700,000	14,100,000
Peaux et cuirs . .	6,100,000	7,000,000
Céréales	33,900,000	700,000

des *peaux*, des *poissons*, de la *glace*, etc., et reçoivent en échange des *denrées coloniales*, des *vins*, des *céréales*, des *tissus*, du *sel*, du *tabac*, de la *houille*, etc. La moitié des exportations est dirigée en Angleterre, qui demande à la Suède-Norvège du bois, des métaux bruts, du poisson, de la glace, et qui vend pour 214 millions de charbon et de produits manufacturés. L'Allemagne, dont les richesses forestières et minières sont considérables, achète peu aux Suédois-Norvégiens ; elle fait une sérieuse concurrence à l'Angleterre pour les produits fabriqués, dont elle leur vend pour 190 millions de francs. Le Danemark envoie des céréales, du bétail, et reçoit des bois. La France et la Russie ne prennent qu'une faible part à ce trafic. Nous demandons à la Suède des bois et du minerai ; elle reçoit en échange des vins, des eaux-de-vie, des liqueurs. La Russie, riche en forêts et en mines, importe peu de produits suédois, mais elle exporte des céréales et du bétail [1].

Le commerce du Danemark a doublé depuis 1866, malgré la guerre désastreuse de 1866, suivie de la perte de Kiel,

1. Commerce extérieur de la Suède-Norvège (en couronnes):

Suède.

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
Grande-Bretagne .	93,717,000	129,850,000
Allemagne	94,018,000	27,150,000
Danemark	42,424,000	34,837,000
Norvège	28,014,000	13,991,000
France.	6,749,000	13,749,000
Russie	22,302,000	2,552,000

Norvège.

Grande-Bretagne .	59,986,000	43,601,000
Allemagne	48,048,000	17,048,000
Russie	20,189,000	3,683,000
Suède	21,763,000	20,648,000
France.	4,705,000	8,004,000
Danemark	9,212,000	4,760,000

d'Altona, de Flensbourg, etc. Il s'élève à 649 millions de francs, dont 381,365,960 fr. à l'importation, et 267,887,750 fr. à l'exportation. Les objets d'exportation sont presque uniquement les produits de la pêche et de l'agriculture, *poisson salé, huile de poisson, bétail, céréales, peaux, beurre, bétail,* etc.[1]. Les importations comprennent la *houille,* les *métaux,* les *bois,* les *vins,* les *eaux-de-vie,* les tissus, etc. L'Angleterre est le pays qui commerce le plus avec le Danemark (187 millions); elle achète des céréales, du bétail et divers produits agricoles, et vend de la houille, des machines, des tissus, des denrées coloniales. Elle a une rivale redoutable dans l'Allemagne (185) pour la vente de ces mêmes produits. La Suède-Norvège (100) vient au troisième rang. La Russie (importations 27,116,367 couronnes, exportations 2,734,500 couronnes), la Hollande (importations 7,138,600, exportations 931,718) et la Belgique (importations 8,497,700, exportat. 1,115,700) sont les autres États de l'Europe qui font le plus d'affaires avec le Danemark. Les échanges avec la France s'élèvent à une dizaine de millions de francs.

Le Danemark possède, en Europe, l'Islande, dont les côtes et les rivières sont très poissonneuses; dans l'Amérique du Nord, le Groenland, terre stérile et glacée, et Sainte-Croix, Saint-Thomas et Saint-Jean, dans le groupe des Antilles.

1. Principaux produits exportés et importés (en couronnes) :

Exportations.

Beurre	50,662,000	Cuirs	7,413,000
Lard et jambon	35,094,000	Poissons	6,042,000
Animaux	29,800,000	Œufs	4,613,000
Céréales	14,786,000		

Importations.

Céréales	27,713,000	Bois	11,569,000
Articles métalliques	22,260,000	Café	10,860,000
Tissus de laine	19,699,000	Tabac	4,038,000
Houille	18,482,000	Tissus de soie	3,984,000
Tissus de coton	16,828,000		

La superficie de ces possessions est assez vaste (195,000 kil. c.), mais la population est très clairsemée, 116,000 habitants à peine, dont 34,000 pour les Antilles. Le Danemark fait avec ses colonies un commerce de 10 millions de francs, dont 7 avec l'Islande.

Monnaies, poids et mesures.

Suède. — L'unité monétaire est le *riksdaler,* qui vaut 1 fr. 39 c. ; il est divisé en 100 *ores*. L'unité de longueur est le *fot* (pied) = $0^m,29$; l'unité de poids est le *skalpund* (livre) = 453 grammes. Notre système métrique, en usage depuis 1876, est obligatoire depuis le 1er janvier 1889.

Norvège. — Le système monétaire est celui de la Suède ; les poids et mesures sont ceux du Danemark.

Danemark. — Les monnaies en usage sont : pour l'or, le *frederick* = 20 fr. 32 c. ; pour l'argent, le *double rigsbankdaler* = 5 fr. 55 c. ; le *simple rigsbankdaler* = 2 fr. 77 c. ; le *kroner* ou *couronne* = 1 fr. 38 c. Les mesures de longueur sont le pied, qui vaut $0^m,313$, l'*aune,* $0^m,626$, le *mille danois* = $7,532^m,485$. L'unité de capacité est le *pot* = 0 l. 966, et de poids le *marc* = $235^{gr},39$.

Chapitre VII. — PÉNINSULE IBÉRIQUE

Aspect général. Superficie. Climat. — La majeure partie de la péninsule ibérique est tournée vers l'océan Atlantique et le Nouveau-Monde ; ses grandes vallées débouchent dans cette direction, invitant les populations au commerce et à la navigation lointaine. Les Espagnols et les Portugais ont eu les premiers la bonne fortune de trouver les nouvelles routes commerciales du monde, et de s'établir, au XVIe siècle, sur de vastes territoires en Amérique et en Asie. Cadix et Lisbonne

étaient à cette époque les deux métropoles commerciales de l'Europe. Ils ont perdu cet empire colonial, et cette perte a causé à leur commerce un dommage irréparable. Après une longue décadence, on constate cependant dans les deux pays des signes manifestes d'un réveil dans le domaine économique.

La péninsule ibérique comprend l'Espagne et le Portugal. Elle est un peu plus grande que la France, 600,000 kilomètres carrés, dont 500,000 pour l'Espagne; mais la population y est beaucoup moins dense, 17,500,000 pour l'Espagne et 4,700,000 pour le Portugal.

Le climat est chaud et sec, à peu près semblable à celui de la côte septentrionale d'Afrique, dans la partie méridionale de la péninsule et dans les provinces espagnoles tournées vers la Méditerranée. La température passe par les extrêmes du froid et du chaud sur les hauts plateaux de Castille, où court le dicton bien connu : 3 mois d'hiver, 9 mois d'enfer. Les terrasses portugaises et espagnoles qui regardent l'Atlantique ont une température plus douce et surtout plus humide ; les pluies y sont assez abondantes.

I. — ESPAGNE.

État économique de l'Espagne. — Les conquêtes du Nouveau-Monde, qui attirèrent tout ce que l'Espagne possédait d'hommes énergiques et entreprenants, l'expulsion de 80,000 Maures et Juifs, en 1493, et d'un nombre égal de Moriscos, en 1602, la croyance alors générale que l'or et l'argent constituaient la seule richesse, le mépris du travail et les nombreuses révolutions qui ont agité l'Espagne dans le courant de ce siècle, ont retardé son développement économique et l'ont placée dans une situation inférieure, malgré la fertilité du sol, malgré ses richesses minérales et les avantages d'un climat qui permet toutes les cultures, celles des contrées tempérées sur les plateaux, et celles des pays chauds dans les provinces du littoral méditerranéen.

Agriculture. Production des céréales. — Les terres incultes occupent encore de vastes étendues, le cinquième environ de la superficie totale; elles sont situées sur les plateaux de Castille, principalement dans la Manche et l'Estramadure. Toute la côte de la Méditerranée, grâce à des travaux d'irrigation dont la plupart remontent à l'époque des Maures, a été transformée en un jardin d'une incomparable fertilité; il y a peu de contrées en Europe plus riches, au point de vue agricole, que les *huertas* de *Valence,* de *Murcie* et d'*Andalousie.* Les terres cultivées s'élèvent au tiers de la superficie totale ; le reste est en pâturages ou prairies, en forêts et en vignes.

Onze millions d'hectares environ sont consacrés aux céréales. La production totale dépasse 100 millions d'hectolitres et excède les besoins de la consommation. Les plateaux des Castilles, l'Estramadure, l'Andalousie sont les principaux centres de culture. Le *froment* figure à lui seul pour plus de la moitié du rendement total ; la concurrence étrangère (Amérique, Inde, Russie) en a fait restreindre la culture. Le *seigle* (11 millions d'hectolitres) est la ressource des populations pauvres de la Galice, des Asturies et de l'Aragon. Le *maïs* (12 millions d'hectolitres) est cultivé sur tout le pourtour du littoral de la Méditerranée. L'*orge,* qui sert surtout à la nourriture du bétail, occupe des surfaces assez étendues; on estime la production à 25 millions d'hectolitres. La culture de l'avoine est, au contraire, insignifiante. Le *riz* (1,500,000 hectolitres) réussit surtout sur les bords marécageux de la Catalogne, de la province de Murcie et d'Andalousie.

Les *pommes de terre* et les *patates* (20 millions d'hectolitres) sont cultivées un peu partout. Elles fournissent avec les *légumes,* qui tiennent une très grande place dans la culture en Espagne, un appoint considérable à l'alimentation.

Culture de la vigne. — La *vigne* est la première des richesses agricoles de l'Espagne. Le climat de la péninsule convient admirablement à cet arbuste, qui réussit à peu près

partout. La superficie du vignoble espagnol dépasse 2 millions d'hectares. L'Espagne produit surtout des vins de liqueur, aux vertus toniques et reconstituantes, qui ont depuis longtemps conquis leur place sur le marché du monde; tels sont les *alicante*, les *malaga*, les *xérès*, les *val-de-peñas* rouges et blancs, les *manzanilla*, les *rioja*, sans parler du *pajarète*, du *moscatel* et du *grenache* provenant de cépages particuliers cultivés un peu partout. De tous les crus d'Espagne on n'a guère connu, pendant longtemps, que ces vins de luxe. Les vins ordinaires de la Catalogne, de l'Aragon, de Murcie, etc., mal faits, conservés pour la plupart dans des outres, et difficiles à transporter, parce que les moyens de communication manquaient, se sont longtemps vendus à vil prix (0 fr. 50 c. à 1 fr. l'arrobe de 16 litres). On ne saurait contester les progrès accomplis par nos voisins d'au delà des Pyrénées dans l'art de fabriquer les vins, surtout depuis que nos négociants achètent des vins d'Espagne pour combler le déficit produit chez nous par les ravages du phylloxera. Ce que les exportateurs recherchent dans ces vins, c'est moins l'arôme et le bouquet que la couleur et le degré d'alcool. Les viticulteurs espagnols ont, au besoin, recours aux eaux-de-vie allemandes pour augmenter la force de leurs vins, dont le degré alcoolique varie entre 9 et 11 degrés, depuis qu'ils ont planté les terres basses avec des cépages donnant d'abondantes récoltes. L'importation des alcools étrangers a, en effet, plus que décuplé depuis une douzaine d'années, d'après une statistique publiée par l'*Économiste français*[1]. La sobriété des Espagnols

1. Importations des alcools en Espagne :

1875.	82,662	hectolitres.	1882.	576,793	hectolitres.
1876.	125,924	—	1883.	638,266	—
1877.	193,989	—	1884.	656,646	—
1878.	143,948	—	1885.	948,139	—
1879.	340,767	—	1886.	1,088,565	—
1880.	557,312	—	1887.	841,812	—
1881.	553,173	—			

(*Économiste français.*)

n'est mise en doute par personne ; cet alcool importé n'est pas consommé par nos voisins d'au delà des Pyrénées ; les vins d'Espagne servent donc de véhicule aux alcools allemands, pour pénétrer en France ; d'ailleurs, les progrès de l'introduction des alcools en Espagne correspondent presque exactement aux progrès des importations de vins espagnols en France. L'exportation des vins d'Espagne, qui n'était que de 1,154,000 hectolitres en 1854, s'élevait à 2,906,000 en 1878, et dépasse actuellement 7 millions d'hectolitres. L'Espagne nous fait encore une très active concurrence sur les marchés de l'Amérique latine et des États-Unis, où elle expédie annuellement plus d'un million d'hectolitres. Devant ce rapide développement de l'exportation des vins, un riche viticulteur espagnol s'écriait, dans un congrès tenu à Madrid en 1886 : « Nous ferons de l'Espagne le cellier du monde ! » Mais il comptait sans le phylloxera qui, depuis quelques années, ravage l'Espagne du Nord au Midi : la Catalogne est gravement atteinte ; toutes les vignes situées sur les coteaux sont mortes ; le vignoble andalous est fort compromis ; Malaga a perdu plus de la moitié de ses vignes[1]. On n'évalue pas à moins de 200,000 hectares, c'est-à-dire au dixième de la superficie, les vignes détruites par le terrible insecte. La production vinicole de l'Espagne, qui est actuellement de 20 à 24 millions d'hectolitres, diminuera forcément, parce que la majeure partie de ses vignes sont plantées sur des coteaux, et ne seront que très difficilement reconstituées.

Arbres fruitiers. — La culture des arbres fruitiers est, pour les cultivateurs des provinces baignées par la Méditerranée, une source de revenus considérables, surtout depuis que la

1. Province de Malaga :

Vignes plantées dans la province . . .	112,892	hectares.
— détruites par le phylloxera. . .	71,634	—
— contaminées	12,475	—

valeur des fruits se trouve augmentée par la facilité de les transporter frais beaucoup plus loin qu'autrefois. Les plantations d'*orangers* ont pris un grand développement dans la province de *Valence*, où elles ne couvrent pas moins de 25,000 hectares ; bien des villes, autrefois bourgades misérables, comme *Carcagente*, *Villaréal*, *Burriana*, *Alcira*, *Gandia*, *Albérique*, doivent leur prospérité à cette culture. Valence et ses environs, les îles Baléares, exportent annuellement en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, etc., et jusqu'en Amérique, plus de 80,000 tonnes d'oranges d'une valeur supérieure à 10 millions de francs. L'Espagne produit encore des *bigarades*, dont l'écorce est expédiée en Hollande pour la fabrication du curaçao, des *figues* renommées, des *grenades*, des *limons*, des *poncirs*, etc.[1]. La province de Valence, près d'*Elche* et d'*Alicante*, se prête même à la culture du palmier, qui donne des dattes excellentes. Outre les plantes industrielles des climats froids ou tempérés, *lin* et *chanvre* (Asturies, Navarre, Galia), *tabac*, *betterave* (Castilles), l'Espagne cultive encore quelques plantes particulières à la zone méditerranéenne, le *safran* et la *garance*, qui ont perdu de leur importance ; le *mûrier*, le *chêne-liège* et l'*olivier*, qui trouvent les conditions de climat les plus favorables dans les provinces de l'est, du sud-est et du sud ; les *réglisses*, qu'on tire des mêmes régions. On trouve enfin en Espagne, principalement en Andalousie, quelques cultures tropicales, le *coton*, les *arachides*, le *caféier*, la *canne à sucre*, l'*alfa* sur les plateaux arides et chauds du sud-est.

Bétail. — A cause de son climat sec, l'Espagne n'a que peu de gras pâturages, le gros bétail est par conséquent peu nombreux. La Galice, les Asturies et la Navarre, où les vents

---

1. Production des oranges, citrons et leurs variétés :

1884.	43,387,407	kilogr.
1885.	33,586,680	—
1886.	43,957,824	—

humides de l'Atlantique favorisent la végétation herbacée, nourrissent surtout des bêtes à cornes. Les éleveurs ont perfectionné leurs races par des croisements avec des animaux reproducteurs tirés de France et d'Angleterre. Dans les autres provinces, les bœufs et vaches sont peu nombreux. L'Andalousie élève des chevaux superbes qui se rattachent aux races arabes. La foire de Séville, pour le commerce des chevaux, est une des plus considérables de l'Europe. *L'âne* et le *mulet* sont les bêtes de somme et de travail généralement employées en Espagne ; encore de nos jours, beaucoup de transports se font à dos de mulet. Les pâturages secs des plateaux et de la zone méditerranéenne conviennent surtout à l'élevage du *mouton*. L'Espagne est le pays le plus riche de l'Europe en animaux de l'espèce ovine : on y compte 131 moutons par 100 habitants[1]. Les Castilles et la province de Léon nourrissent les troupeaux dont les laines sont les plus estimées. Comme tous les pays montagneux, l'Espagne élève beaucoup de *chèvres*. La chair de cet animal et celle du mouton entrent communément dans la consommation des habitants des campagnes[2].

On voit, d'après cette revue rapide des productions du sol, que les richesses agricoles de l'Espagne sont immenses. L'homme qui habite ce pays privilégié par la fertilité de la terre et la douceur du climat a des qualités précieuses ; il est sobre, tenace, dur à la peine, économe. Comment se fait-il

---

1. Nombre de moutons par 100 habitants :

Belgique	6	Russie, Portugal, Hongrie	62
Suisse	16	Danemark	78
Autriche	17	Norvège	92
Hollande	21	Grande-Bretagne	105
Italie, Suède	30	Espagne	131
France	51		

2. Animaux domestiques :

Bœufs et vaches	2,400,000	Moutons	23,000,000
Chevaux	800,000	Chèvres	4,500,000
Mulets et ânes	2,500,000		

qu'avec de telles ressources, les habitants des campagnes soient généralement misérables ? C'est qu'il leur manque encore un bon système de voies de communication pour faciliter l'écoulement des produits du sol, des capitaux pour augmenter le rendement des terres cultivées et commencer le défrichement des terrains incultes, et surtout la connaissance des méthodes perfectionnées de culture : l'Espagne est un des États les plus arriérés de l'Europe pour le développement de l'enseignement à tous les degrés.

Mines. — Les richesses minérales sont abondantes ; la plupart étaient déjà exploitées par les Phéniciens, les Carthaginois et les Romains. Les Espagnols n'en tirent pas tout le parti possible, à cause du manque de routes et de la pénurie des capitaux. Ce sont des sociétés constituées par des capitalistes français, belges, anglais et allemands, qui ont donné un grand développement à l'extraction des métaux. La *houille* abonde dans la péninsule ; mais l'exploitation des charbonnages n'a pas fait de grands progrès, parce que l'industrie y est peu développée. On extrait un peu plus d'un million de tonnes dans les gisements houillers de l'*Andalousie* (Belmez), de la *Catalogne,* de la *Castille* (Palencia) et des *Asturies* (Oviédo, Langréo). On trouve le *fer* en abondance et d'excellente qualité dans les provinces basques, à *Somorostro,* près de Bilbao, en *Catalogne,* dans l'*Andalousie* (Motril) et les Alpujarras. L'Espagne extrait annuellement près de 6 millions de tonnes de minerai, beaucoup plus que la France ; elle en exporte plus de 4,500,000 tonnes en Allemagne, en Belgique, en Angleterre et en France. Le *plomb,* souvent argentifère, est un minerai très commun en Espagne ; la production dépasse 300,000 tonnes de minerai, qu'on exploite dans la province de *Murcie* (district de Carthagène), dans la *Sierra Morena* (Linarès), dans les *Alpujarras* et dans les *Asturies* (province d'Oviédo). Les mines de *cuivre* du *Rio Tinto,* d'*Alméria,* de *Huelva* appartiennent à des sociétés anglaises. Elles ont pro-

duit, en 1888, 3,202,000 tonnes de minerai. *Almaden* a les mines de *mercure* les plus riches de l'Europe (2 millions de kilogrammes). On tire encore d'Espagne du *zinc* (100,000 t.), du *manganèse* et des minerais argentifères, près de Carthagène. La valeur totale des produits miniers était estimée, en 1887, à 157,830,370 pesetas et à 186,024,493 pesetas, en 1888.

Industrie manufacturière. — La plus grande partie de ce minerai est exportée et travaillée à l'étranger ; l'Espagne n'a qu'un très petit nombre de forges à *Oviédo*, à *Bilbao*, où les Basques ont conservé leur habileté traditionnelle pour le travail du fer[1], et dans l'*Andalousie*. *Barcelone*, *Pampelune* et *Séville* possèdent les ateliers les plus actifs pour la fabrication des machines et outils. Dans les usines de Barcelone, on fabrique le *matériel des chemins de fer*, à Pampelune, des *machines agricoles*. A *Tolède* et dans le *Guipuzcoa*, on fabrique des armes et de la coutellerie. La fabrication des *vases* et *porcelaines* a pour centres principaux *Barcelone*, *Madrid* et *Séville*. On estime surtout les *cristaux* de la *Granja* et les *verreries de Barcelone*.

Les industries textiles sont plus importantes. Près de 2 millions de broches et un grand nombre de métiers à bras et mécaniques filent et tissent le coton dans la Catalogne et l'Andalousie. *Barcelone* est devenue la première cité cotonnière de l'Espagne. *Malaga* et *Motril* filent et tissent tout le coton récolté en Andalousie. L'industrie de la laine est une des plus anciennes dans la péninsule, où les draps de Ségovie étaient renommés dès le xve siècle. *Barcelone*, qui tend à devenir la métropole industrielle de l'Espagne, et son faubourg *Sabadell* fabriquent les draps les plus estimés. *Palencia* (Vieille-Castille), dans une région où l'on élève beaucoup de moutons

1. Production de la fonte . 140,000 tonnes.
— du fer . . . 59,000 —

et où l'on exploite de la houille, compte d'importantes fabriques. Les ateliers de moulinage pour la soie sont situés surtout dans les provinces où l'on produit la soie brute, *Valence, Murcie, Andalousie*. Pour le tissage, *Barcelone*, en qualité de métropole des industries textiles, a exercé son attraction naturelle. On y fabrique aussi des *dentelles*; mais ce sont les fabriques lyonnaises qui produisent les *mantilles*, que les Espagnoles portent avec une suprême élégance.

La *tannerie*, la *minoterie*, la *fabrication des bouchons*, la *sparterie*, les *huileries*, la *fabrication du chocolat*, sont des industries secondaires, établies principalement dans les provinces méditerranéennes.

En résumé, l'industrie qui a été très active à l'époque de la grande puissance espagnole, du XVe au XVIIe siècle, s'est ralentie, et Séville, Tolède, Ségovie, Valladolid, Cordoue, cités ouvrières dont les produits étaient renommés dans l'univers entier, sont devenues des villes mortes. Un réveil industriel se produit depuis la seconde moitié de ce siècle; les Français, nombreux à Barcelone (30,000 à 40,000) et dans les provinces septentrionales, n'y sont pas étrangers. En même temps s'opère une nouvelle répartition du travail : les provinces baignées par la Méditerranée, les plus peuplées et où la main-d'œuvre est à bon compte, celles du nord, du nord-ouest et de l'extrême-sud, Navarre, Asturies, Andalousie, riches en houille et en métaux, concentrent presque tout le travail industriel. La zone des plateaux, qui manque de débouchés et où la population est clairsemée, est surtout agricole et ne peut avoir de grand centre industriel.

Voies de communication. — Les communications par terre ont été longtemps difficiles et sont encore défectueuses, à cause du relief de l'Espagne formée de hautes montagnes rigides percées de rares brèches; les provinces se trouvent ainsi isolées les unes des autres; de là cet esprit particulariste, cette tendance à l'indépendance, cette variété dans la

physionomie des habitants, qu'on remarque dans la péninsule. Elle est séparée de la France par la chaîné des Pyrénées, qui est le type de la montagne difficile à franchir. Reléguée à l'extrémité sud-ouest de notre continent, l'Espagne se trouve en dehors des grandes voies continentales qui sillonnent l'Europe. L'Angleterre lui a pris Gibraltar, c'est-à-dire la clef de la Méditerranée qui ouvre la voie vers Suez, et le Portugal, maître de Porto et de Lisbonne, possède les meilleurs ports de la péninsule sur l'Atlantique. L'Espagne se trouve ainsi bloquée et isolée de toutes parts.

Elle ne pourrait atténuer ces désavantages que par un bon système de routes intérieures et de voies ferrées. Mais les routes sont encore peu nombreuses (30,000 kilom.) et la plupart ne méritent que le nom de sentiers. Le réseau des chemins de fer, dont la construction n'a commencé qu'en 1848, grâce aux capitaux étrangers, est encore très imparfait; il ne compte que 10,000 kilomètres. Les grandes voies ferrées suivent le tracé des routes historiques, dont nous avons donné un aperçu au début même de ce travail. Madrid, point de rencontre de toutes ces grandes lignes, se trouve actuellement rattaché à tous les ports importants de la côte, Barcelone, Valence, Alicante, Carthagène, Malaga, Cadix, la Corogne, Oviédo, Bilbao, Santander et Saint-Sébastien. L'Espagne et la France communiquent par les voies ferrées de Madrid à Bayonne et de Barcelone à Perpignan. Madrid et Lisbonne sont unis par deux lignes ferrées; l'une passe par Tolède et Talavera, l'autre par Ciudal-Réal et Badajoz. La circulation sur les trains espagnols se chiffre par 15 millions de voyageurs et 8 millions de tonnes de marchandises; l'Espagne se place dans les derniers rangs, en Europe, pour les transports par voies ferrées et pour la circulation des marchandises en général, surtout si on tient compte de cette considération, que les transports par eau sont insignifiants, attendu que la lon-

gueur des canaux et des voies navigables n'atteint pas 1,500 kilomètres.

Commerce extérieur. — Le commerce de l'Espagne, longtemps insignifiant, n'a fait de progrès remarquables que depuis 1849, époque à laquelle le gouvernement a levé l'interdiction qui frappait un grand nombre d'articles[1]. Il dépasse aujourd'hui 1 milliard 800 millions de francs. Les exportations consistent principalement en produits du sol, *vins* (309 millions), *céréales, laines* (16 millions), *fruits* (oranges, citrons, raisins secs, etc., 75 millions), *huiles* (13 millions), *soie grège, liège* (20 millions), en *minerais de cuivre*, de *plomb* et de *fer*, en *mercure* et, spécialement pour les colonies, en *toiles, étoffes de laine et de soie, quincaillerie, bijouterie*, etc. Elle importe des *produits coloniaux* (60 millions), des *tissus de coton* (12 millions), de *laine* (25 millions) et de *soie* (13 millions), des *ouvrages en métaux* (35 millions), des *articles de mode*, de la *houille* (44 millions), du *coton* (69 millions), des bois (43 millions), des machines (41 millions), des eaux-de-vie (26 millions), etc. Les importations dépassent les exportations d'une centaine de millions.

---

1. Commerce de l'Espagne :

	1889.	1890.
Importations . .	866,311,424 pesetas.	941,137,925 pesetas.
Exportations . .	896,855,826 —	937,759,883 —

Part contributive des principaux pays en 1890 :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS. (De provenance espagnole.)
France.	292,293,969	425,604,224
Angleterre	194,578,329	218,371,810
États-Unis.	79,398,645	25,521,562
Cuba.	44,561,014	86,426,832
Allemagne	44,175,947	11,829,943
Belgique	40,472,983	21,445,419
Portugal	34,873,578	35,672,058
Russie	26,355,075	374,884
Philippines	24,563,378	9,218,712
Porto-Rico	23,127,188	22,617,176
Républ. Argentine.	10,579,393	15,409,373

C'est avec la France que l'Espagne fait le plus de commerce. La valeur des affaires entre les deux pays forme un total annuel de près de 700 millions de francs. La France exporte en Espagne des produits de son industrie et demande, en échange, des produits agricoles et des minerais. Ces relations vont se restreindre forcément; l'Espagne fabrique, d'année en année, une quantité plus grande de produits manufacturés; la reconstitution de nos vignes phylloxérées et les plantations faites en Algérie et en Tunisie diminueront les envois d'Espagne. Nos deux possessions d'Afrique peuvent nous fournir aussi, à de meilleures conditions, les fruits, les huiles, le liège et les légumes, que nous tirons de la péninsule.

Le commerce de la Grande-Bretagne avec l'Espagne dépasse 400 millions, sans compter les marchandises anglaises qui passent en contrebande par Gibraltar. Depuis la signature, en 1883, du traité hispano-allemand, les rapports commerciaux de l'Espagne et de l'Allemagne se sont considérablement développés. La valeur des échanges, après avoir dépassé 100 millions de francs, tend à diminuer : elle n'est plus, en 1890, que de 56 millions de francs. L'Allemagne travaille à substituer ses produits fabriqués aux nôtres dans le nord de l'Espagne ; elle vend aussi des quantités considérables d'alcool. Notre commerce ne doit pas perdre de vue les marchés de la péninsule avec laquelle nous pouvons communiquer par mer, dans des conditions exceptionnelles, et par terre, à l'aide de deux voies ferrées.

En dehors de l'Europe, les États-Unis (104,914,000 fr.), le Brésil et l'Argentine font avec l'Espagne un commerce d'environ 300 millions. La part de l'Espagne dans le commerce de Cuba et des autres Antilles dépasse 210 millions de francs.

Régime douanier. — Le tarif espagnol des douanes était relativement libéral; il vient d'être complètement remanié

par les décrets du 26 décembre 1890, qui élèvent considérablement les taxes pour certains produits : les droits sur les céréales et les farines sont augmentés de 30 p. 100 ; on quadruple les droits sur les viandes salées et on triple ceux sur les autres catégories de viandes. Les droits sur les mulets sont élevés de 19 fr. 60 c. à 80 fr. par tête, ceux sur les chevaux hongres de 128 fr. 30 c. à 180 fr.

Marine marchande. Ports. — A cause même du développement des côtes de l'Espagne sur la Méditerranée et sur l'Océan, et de l'activité industrielle qui règne dans les villes situées sur le littoral ou à proximité, il est facile de concevoir que, dans le mouvement total des marchandises, la voie de mer l'emporte de beaucoup sur les voies de terre ; la navigation est d'ailleurs le plus économique des transports, et parfois, pour l'Espagne, le moyen le plus rapide de communication. La marine marchande espagnole, sans avoir progressé comme celles de l'Angleterre et de l'Allemagne, a suivi, depuis vingt-cinq ans, une marche ascendante : le nombre des navires à vapeur, qui était de 47 en 1863, s'élève aujourd'hui à 531 ; elle compte, en outre, plus de 1,500 voiliers. Le tonnage d'ensemble est de près de 850,000 tonnes. Le mouvement des ports, entrées et sorties, cabotage non compris, dépasse 22 millions de tonnes, dont plus de 12 millions pour les pavillons étrangers ; l'Angleterre et la France tiennent le premier rang[1].

Barcelone est la cité la plus commerçante de la péninsule : son port, dont les travaux commencés en 1860 ont presque décuplé l'étendue, est actuellement en état de recevoir les navires du plus fort tonnage. La valeur des marchandises qu'on débarque sur ses quais représente près du tiers de la valeur totale des échanges. Les entrées et les sorties comprennent

1. Mouvement de la navigation (entrées et sorties) :

Pavillon espagnol	38,852	navires jaugeant		9,965,333	tonnes.
— étranger	14,222	—	—	12,346,195	—

7,815 navires jaugeant près de 5 millions de tonnes [1]. *Malaga,* le second port marchand (1 million de tonnes), trouve les éléments d'un trafic considérable dans les produits de son sol, vins, raisins secs, fruits, huiles d'olives, etc. *Cadix* est le principal port de commerce de l'Espagne sur l'Océan; le mouvement de la navigation est, à peu près, celui de Malaga. Il exporte des vins, des fruits, des céréales, du liège, du minerai. Ces deux ports ont beaucoup à souffrir du voisinage de Gibraltar. *Valence,* dont le port artificiel rivalise d'importance avec celui de Cadix, *Carthagène* [2] et *Alicante* sont les autres places commerçantes du littoral méditerranéen. Sur

1. Commerce et navigation de Barcelone en 1889 :

Importations. .	945,153	tonnes, valeur :		307,548,338	pesetas.
Exportations. .	298,012	—	—	158,806,342	—

Part de la France dans ce trafic :

Par mer	48,722	tonnes valant		33,777,403	pesetas.
Par voie de terre .	143,455	—	—	57,408,000	—

Mouvement du port :

Entrées. . .	2,746	navires	espagnols	jaugeant	1,382,217	tonnes.
— . . .	190	—	français	—	193,017	—
— . . .	874	—	étrangers	—	754,651	—
	3,810				2,329,885	
Sorties . . .	2,752	navires	espagnols	jaugeant	1,387,157	tonnes.
— . . .	196	—	français	—	197,017	—
— . . .	1,057	—	étrangers	—	944,245	—
	4,005				2,528,419	tonnes.

1889. . . .	7,815	navires	jaugeant	4,858,130	tonnes.
1888. . . .	7,455	—	—	3,817,348	—
1887. . . .	7,191	—	—	3,312,914	—

2. Commerce et navigation de Carthagène :

Importations	13,968,620f
Exportations	31,206,675
	45,175,295f

Part de la France : 18,247,715 francs.

Entrées . .	731	navires	jaugeant	581,084	tonnes.
Sorties. . .	774	—	—	610,843	—
	1,505			1,191,927	tonnes.

l'Atlantique, *Santander* et *Bilbao* font un grand commerce avec la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique[1].

Colonies espagnoles. — Les Espagnols, qui exploitent encore mal leur domaine national, possédaient au commencement de ce siècle un empire colonial plus vaste que celui de l'Angleterre, comprenant le Mexique augmenté de quelques États annexés par l'Union américaine, l'Amérique centrale, l'Amérique méridionale sauf le Brésil, Cuba, Porto-Rico, les Philippines et quelques archipels épars dans l'Océan Pacifique. De ces immenses possessions, il ne reste plus à l'Espagne que les deux îles des Antilles (Cuba et Porto-Rico), les Philippines et les archipels de l'Océanie. Ces colonies espagnoles ont une superficie à peu près égale à celle de la péninsule et une population de 9,585,572 habitants.

Institutions de crédit. — Le nombre des sociétés de crédit et autres compagnies formées par actions s'est considérablement accru, en Espagne, depuis une vingtaine d'années. Le principal établissement financier est la *banque nationale,* qui s'est substituée, en 1874, à l'ancienne banque d'Espagne, et qui a seule le droit d'émission. D'importantes banques privées se sont établies dans les grandes places, à Barcelone, Malaga, Valence, etc.

Monnaies, poids et mesures. — L'Espagne a adopté le système monétaire français, depuis 1865. L'unité est la *peseta,* qui vaut 1 fr., il y a des pièces de 2 pesetas ou 2 fr. et de 5 pesetas appelées aussi *douro*. Le réal vaut 0 fr. 25 c. Les pièces d'or sont : la pièce de 25 pesetas et de 10 pesetas.

Le système métrique des poids et mesures a été adopté aussi ; mais les anciennes mesures sont encore en usage. L'ancienne *livre* vaut 460^{gr},14 ; la *vara* 1 mètre ; la *fanègue* 54^{l},8,

---

1. Mouvement du port de Bilbao en 1890 :

Entrées . .	4,368	navires jaugeant	2,430,609	tonnes.
Sorties. . .	4,390	— —	2,465,370	—
			4,895,979	tonnes.

pour les grains; le *moyo,* 16 arrobes ou 258 litres pour les vins.

II. — PORTUGAL.

Production du sol. — Près de la moitié de la superficie du Portugal est composée de terrains improductifs, les terres labourées représentent le quart de la surface totale. Près d'un million et demi d'hectares est consacré à la culture des *céréales,* dont la production est évaluée à 12 millions d'hectolitres, 7 de *maïs,* 3 de froment et 2 de seigle, quantité insuffisante pour la nourriture de la population. Le déficit est comblé par des arrivages d'Amérique. La consommation des légumes est, comme en Espagne, considérable ; aussi la culture maraîchère est-elle fort développée. La *pomme de terre* et les *patates* sont les légumes les plus cultivés. La seule culture industrielle importante est celle du *mûrier,* qui prospère partout ; cependant les éducations de vers à soie sont peu nombreuses ; la récolte annuelle de la soie ne dépasse guère 50,000 kilogr. L'*olivier* réussit partout et donnerait une huile d'excellente qualité, si elle était mieux préparée (250,000 hectolitres).

La *vigne* est la principale richesse agricole du Portugal ; on la cultive dans toutes les provinces ; mais on estime surtout les vins du Douro, des environs de *Lisbonne* et de *Sétubal.* De tous les crus du Portugal, le plus connu en France c'est le *Porto.* Il y a quelques années, les Anglais étaient à peu près les seuls consommateurs de ces vins, qui étaient expédiés par Porto et Villanova de Gayale vers les Iles Britanniques. La France entre aujourd'hui pour une assez forte proportion dans les exportations des vins portugais (800,000 hectolitres environ) ; mais les Anglais restent toujours les maîtres du marché des vins en Portugal ; ils ont fini par imposer leur goût au commerce étranger, qui est obligé d'acheter le Porto tel qu'ils l'aiment, c'est-à-dire fortement alcoolisé ; le Porto

naturel, ce vin aux fines couleurs, à l'arôme pénétrant, riche sans être lourd, n'existe plus. *Carcavellos* et *Sétubal* produisent des vins de liqueur qui ne diffèrent guère des vins d'Espagne.

Le Portugal produit des vins rouges qui se rapprochent beaucoup de nos bons crus par le goût et le bouquet ; tel est le *Collares,* fort apprécié, et qui ressemble un peu au bordeaux. La récolte du Portugal qui dépassait, année moyenne, 4 millions d'hectolitres, a diminué depuis quelques années, par suite des ravages du phylloxera.

Madère et les *Açores* produisent des vins renommés. Les viticulteurs de Madère ont été cruellement éprouvés à vingt ans d'intervalle : en 1852, l'oïdium tuait leurs vignes ; en 1873, c'était le phylloxera. La production des vins a considérablement baissé ; dans les bonnes années, la récolte atteignait 100,000 hectolitres ; elle était tombée à 25,000, en 1878. Les vignes détruites ont été reconstituées, et les exportations sont devenues plus considérables. Les Açores produisent un vin assez estimé, celui de l'île de Pico, dont on corrige l'âpreté par des coupages, avant de le livrer à l'exportation. C'est l'Angleterre qui consomme la plus grande partie de ces vins[1]. L'*arbre à thé,* dont on a fait des essais de culture, paraît réussir.

Les *fruits* et les *primeurs,* que les Portugais exportent principalement en Angleterre et jusqu'en Amérique, donnent lieu à un commerce important. Les fruits des pays chauds, même les *manguiers* des Antilles, introduits récemment, y mûrissent à la perfection ; le *palmier-dattier* réussit dans l'Algarve ; mais les fruits les plus savoureux du Portugal étaient naguère encore les *oranges,* désignées dans bien des contrées de l'Orient sous le nom de *portogalli,* comme si la Lusitanie était

1. Exportation des vins du Portugal en 1888 :

Vins ordinaires . . .	1,438,702	hectolitres
Vin de Porto	268,029	—
Vin de Madère . . .	24,139	—

le pays de prédilection de l'oranger. Les orangeries du Portugal ont été décimées récemment par le froid, et les orangers qui restent, petits et rabougris, sont atteints par la maladie. L'exportation, qui s'était élevée à 324 millions d'oranges en 1872, est tombée à 51 en 1887. La production des Açores est égale à celle du Portugal. Les *citrons*, les *figues* et les *amandes* sont aussi estimés.

Les Portugais n'ont tiré qu'un médiocre parti de leurs prairies et pâturages ; l'élevage n'y est pas en honneur. Les provinces du Nord, dont les herbages sont aussi plantureux que ceux de la Galice, nourrissent beaucoup de *bêtes à cornes* (600,000). Les *chevaux*, remarquables cependant par leur sobriété et leur endurance, sont peu nombreux (200,000). Les maigres pâturages et les steppes du centre et du sud conviennent aux *moutons*, qui paissent par troupeaux considérables. On en évalue le nombre à 3 millions. Les *chèvres* (1,200,000) sont proportionnellement aussi nombreuses qu'en Espagne.

Le Portugal manque de *forêts* comme l'Espagne ; les montagnes, jadis ombragées de grands bois, ont été dénudées par des cultivateurs et des pâtres imprudents. Ce déboisement a produit les funestes résultats constatés ailleurs. Dans les forêts qui restent (500,000 hectares) dominent le chêne-liège et le pin maritime. Le liège est, après le vin, le principal produit exporté.

La nature, comme on le voit, a fort bien doté le Portugal ; le sol est des plus fertiles et les productions fort variées : céréales, vignes, prairies, arbres fruitiers des pays chauds et des régions tropicales, thé de la Chine, etc., réussissent admirablement, et cependant ce pays, qui devrait être un grenier d'abondance, ne peut nourrir ses habitants, et l'agriculteur est dans un état voisin de la misère : la plus grande partie des terres est en friche, surtout dans l'Alemtejo et l'Estramadure, et le Portugais ne tire de celles qu'il cultive

comme métayer ou fermier, car beaucoup de domaines sont la propriété de capitalistes étrangers, que de maigres récoltes, un peu de seigle ou de maïs, pour se nourrir, des légumes et des fruits.

Mines et industrie. — Le Portugal n'est pas aussi riche en mines que l'Espagne; le combustible minéral est peu abondant; les gisements exploités pourraient cependant produire plus de *charbon* qu'il n'en faudrait pour la consommation; les Portugais s'approvisionnent à l'étranger; ils achètent plus de 400,000 tonnes et n'en extraient qu'à peu près 20,000, aux environs de *Leiria*. L'exploitation du *cuivre* de l'Alemtejo est tombée de 200,000 tonnes à 80,000. On trouve du *fer* dans toutes les provinces. On exploite encore du plomb (Aveiro) et quelques gîtes d'*étain*, de *manganèse* et d'*antimoine*. Le *sel* donne lieu à un trafic assez important; sur ces côtes basses et ensoleillées, l'eau de la mer s'évapore vite. Les marais salants de *Sétubal*, de *Lisbonne* et d'*Aveiro*, fort bien entretenus, donnent annuellement plus de 250,000 tonnes de sel de bonne qualité, qu'on exporte en partie en Angleterre[1].

La présence en Portugal de nombreux Anglais, habiles à profiter des ressources du pays, a donné quelque impulsion au travail des manufactures. C'est donc l'étranger qui fournit, non seulement les capitaux, mais encore le combustible, les machines et les contremaîtres. *Porto* et *Lisbonne* sont les deux principales cités industrielles du Portugal. Il y a des *fonderies* de métaux, des *ateliers de construction* de machines et outils, des *filatures* et des *tissages* de coton, de laine et de soie.

Il faut citer parmi les autres industries du Portugal, les *distilleries* d'eau-de-vie et les *raffineries* de sucre de Porto, les *tanneries* de Beja et de Lisbonne, les *papeteries* et les *corderies* de Porto, l'*orfèvrerie* de Braga, la préparation de *conserves de poissons* de Sétubal et de Coïmbre, etc. Cette dernière indus-

1. Exportation du sel en 1888 : 172,569 tonnes.

trie donne lieu à une exportation assez importante, 7 millions de francs, dont 5 pour la sardine.

Ainsi, l'industrie portugaise est à peine naissante ; elle se trouve dans un état d'infériorité que les Anglais ont intérêt à maintenir, parce que le Portugal est, pour leurs produits fabriqués, un marché important. L'établissement des fabriques et ateliers dans les villes maritimes s'explique par une double considération : les industriels peuvent recevoir, dans les meilleures conditions de bon marché, les matières premières généralement tirées de l'étranger ; les produits manufacturés étant destinés aux colonies, il y a intérêt à les fabriquer aux lieux mêmes d'embarquement.

Voies de communication. — Le petit État, qui s'étend tout en longueur sur la côte de l'Océan, est admirablement situé pour le développement du commerce maritime. Lisbonne est l'escale obligée des navires qui vont vers l'Amérique méridionale ou la côte occidentale d'Afrique ; Porto et Lisbonne seront, beaucoup mieux que la Corogne et Cadix, les portes de sortie des produits de la péninsule ibérique, lorsque les voies de communication entre l'Espagne et le Portugal seront plus nombreuses et par conséquent plus directes.

La viabilité a été, pendant longtemps, dans le plus déplorable état ; en 1851, il n'existait encore dans toute l'étendue du Portugal qu'une seule route carrossable, celle de Lisbonne à Cintra. En 1854, a été commencée la construction d'un bon réseau de routes et de chemins de fer. On compte actuellement 10,000 kilomètres de chaussées bien entretenues et près de 2,200 kilomètres de chemins de fer en exploitation et 492 en construction. C'est peu si on tient compte de la superficie du pays ; aussi les communications intérieures sont mal assurées. Les points de jonction avec l'Espagne sont encore peu nombreux ; le rattachement de Porto aux ports de la Galice n'a qu'une médiocre importance ; le raccordement avec Zamora et Valladolid offrira plus d'avantages. Lisbonne gagnerait aussi

beaucoup à être unie directement à Bayonne par Salamanque et Valladolid.

Le Portugal est plus favorisé que l'Espagne pour les voies navigables. Le Douro peut porter de grosses barques pendant 142 kilomètres, à partir de son embouchure ; le Tage est navigable depuis Abrantès, c'est-à-dire sur une longueur de 190 kilomètres; le Mondégo et le Guadiana ne sont accessibles qu'aux petits bateaux.

Commerce extérieur. — A l'exemple des États de l'Europe occidentale, le Portugal a levé toutes les prohibitions, et son commerce extérieur a quadruplé depuis 40 ans. Il s'élève actuellement à 445 millions de francs, dont 263 pour les importations et 182 pour les exportations. Le Portugal vend surtout des *vins*, du *liège*, des *fruits*, des *primeurs*, du *poisson* et du *minerai*; il achète des *céréales*, du *bétail*, des *denrées coloniales*, de la *houille* et des *produits manufacturés*[1].

L'Angleterre, qui avait naguère encore, en vertu du traité de Méthuen (1703), le monopole presque complet du trafic intérieur, puisqu'elle importait pour près de la moitié des produits achetés par les Portugais, figure toujours au premier rang; elle consomme les trois quarts des vins de la Lusitanie et lui achète beaucoup de fruits, de primeurs et de minerai ; elle vend de la houille, des denrées coloniales, des navires et des produits manufacturés. La valeur de ces échanges est de 103 millions de francs. La France, qui vient au deuxième rang avec 56 millions, dont 27 à l'importation et 29 à l'exportation, fournit des articles de luxe, surtout des tissus, en échange des vins et des fruits. Le commerce avec le Brésil

1. Principales marchandises exportées et importées en 1889 (en milreis) :

EXPORTATIONS.		IMPORTATIONS.	
Vin	12,408,000	Cotonnades	3,408,000
Liège	2,912,000	Machines	3,072,000
Cuivre	1,000,000	Tissus de laine	2,006,000
Bétail	655,000	Coton	1,180,000
Poissons	945,000	Laine	1,131,000

(37 millions, dont 11 à l'importation [denrées coloniales, coton, peaux] et 26 à l'exportation [vins, tissus, etc.]), prend d'année en année une importance plus considérable, à cause du courant d'émigration qui pousse les Portugais (12,000 à 14,000 environ chaque année) vers le bassin de l'Amazone. L'Allemagne vend pour 25 millions de francs d'alcool ou d'articles industriels, et n'achète que pour 3. Les haines nationales, très vives chez les Portugais, le manque de voies de communication, les landes qui couvrent la frontière orientale sont encore des obstacles sérieux au développement du commerce entre les deux États de la péninsule (22 millions) ; d'ailleurs ce commerce ne pourra jamais être considérable, parce que les Espagnols et les Portugais exportent surtout des produits de leur sol, et ces produits sont les mêmes dans les deux pays. En 1868, les produits de la Belgique étaient à peu près inconnus sur les marchés portugais ; depuis que Lisbonne est devenue un lieu d'escale pour les paquebots belges à destination du Congo, la Belgique importe pour 9 millions de produits fabriqués et achète pour 3. Les États-Unis de l'Amérique du Nord ont aussi des relations suivies avec les Portugais : leurs ventes s'élèvent annuellement à 24,500,000 fr., consistant surtout en produits de leurs industries, et leurs achats à 3 millions seulement.

Marine marchande. — La flotte commerciale du Portugal est actuellement une des plus faibles de l'Europe ; elle comprend moins de 553 navires jaugeant un peu plus de 35,000 tonnes. Elle est insuffisante à ses besoins commerciaux ; la plus grande part des échanges maritimes se fait sous pavillon étranger, principalement anglais. Sur 4,603,000 tonneaux représentant le mouvement des ports, entrées et sorties (cabotage non compris), la marine marchande portugaise figure pour moins d'un million. C'est sous pavillon anglais que se fait la plus grande partie des transports maritimes. *Lisbonne* et *Porto* sont les deux grands ports de commerce du Portugal.

Possessions coloniales. — Au XVIe siècle, après les expéditions maritimes de Vasco de Gama, d'Albuquerque et de Jean de Castro, le Portugal avait fondé un empire colonial qui s'étendait depuis les côtes de Guinée jusqu'en Extrême-Orient. En Amérique, toute la vallée de l'Amazone lui appartenait. Ces possessions d'outre-mer se réduisent aujourd'hui aux îles du Cap-Vert, aux comptoirs du Sénégal et de la Guinée, aux établissements d'Angola, de Benguela, de Mozambique, aux comptoirs de Goa, Dui dans l'Inde, des îles Macao et Timor dans les mers du Pacifique. La superficie de cet empire colonial est de 1,825 kilomètres carrés et la population de 4,987,000 habitants. Le commerce de ces colonies représente près de 100 millions, dont les quatre cinquièmes avec l'Angleterre et un peu moins de 10 millions avec le Portugal.

Institutions de crédit. Monnaies, poids et mesures. — La *Banque nationale du Portugal,* créée en 1846 à Lisbonne, avec le privilège exclusif d'émettre des billets au porteur, est à la tête des établissements de crédit du pays.

Les monnaies en usage sont : le *réal,* 0 fr. 0055 ; 200 *reis* valent 1 fr. 10 c. et 100 reis 0 fr. 55 c. Le *conto* vaut 1 million de reis ou 5,500 fr. Le *coroa* ou *couronne* (or) vaut 10,000 reis ; la *couronne* (argent) 1,000 reis ou 5 fr. 50 c.; la *demi-couronne* 500 reis. Le système des poids et mesures décimal est adopté ; les anciennes mesures sont encore en usage : l'*arrobe* vaut $14^{kil},668$; l'*almude* $16^{l},951$.

Chapitre VIII. — MAROC

Importance du Maroc. — Le Maroc est une magnifique contrée, plus vaste et un peu plus peuplée que l'Algérie (812,000 kilom. carrés et 8 millions d'habitants), admirablement située à l'extrémité nord-ouest de l'Afrique, sur un des plus importants passages commerciaux et stratégiques du globe.

Il commande à l'ouest toute l'Afrique septentrionale. A cause de sa position et des richesses de son sol, il est l'objet d'ardentes convoitises de la part des grandes puissances européennes : il exerce sur l'Espagne une séduction aussi irrésistible que celle qui entraîne les Russes vers Constantinople et les Autrichiens vers Salonique ; c'est l'*irredenta* des Espagnols, qui le considèrent comme une province détachée de l'empire des Maures, sur lesquels ils ont pris mission de le revendiquer ; ils occupent, en attendant, quelques points de la côte méditerranéenne, *Ceuta, Peñon de Velez, Melilla, Alhucemas,* et se sont fait céder en 1883, sur la côte occidentale, le port d'*Hui.* L'Allemagne et l'Italie cherchent, depuis quelques années, à battre en brèche l'influence française dans un pays dont l'alliance serait précieuse à nos ennemis, à cause du voisinage de l'Algérie ; à Berlin et à Rome, on sait que l'hostilité du Maroc, dont la frontière avec la province d'Oran est si longue et si mal tracée, pourrait nous causer de graves embarras. La politique de l'Angleterre est de combattre au Maroc toute influence prédominante, afin de maintenir libre, à son profit, le détroit qui unit la Méditerranée à l'Océan. C'est pourquoi le gouvernement anglais s'est fait, depuis un demi-siècle, le protecteur du sultan du Maroc, le garant de l'intégrité de ses États.

Climat. Productions du sol. — Le Maroc est plus favorisé que l'Algérie, au point de vue du climat : les hauts plateaux arides et nus, à la température extrême, qui occupent en Algérie une surface démesurée, sont au Maroc d'étendue très restreinte. Il n'y a ici, à proprement parler, que deux régions : le *Sahara,* qui par les irrigations se transforme, à l'ombre des palmiers, en un véritable jardin, et le *Tell,* comprenant les vallées qui s'ouvrent sur la Méditerranée et l'Océan. Ces dernières, qui reçoivent des pluies abondantes, sont d'une fécondité extraordinaire ; celle de l'oued Kouss, de l'oued Sebou, de l'oued Draa, sont formées de plaines alluviales, dans

lesquelles la végétation est des plus vigoureuses ; ce pays, en d'autres mains, pourrait être un des plus heureux du monde.

La production des céréales, cultivées sur les terres fertiles de la côte, suffit à nourrir une population peu dense ; la récolte pourrait être beaucoup plus abondante, si la charrue dont on se sert n'était des plus primitives et si le gouvernement autorisait l'exportation des céréales. L'*orge,* le *blé* et particulièrement le *blé dur,* le *maïs,* le *millet* donnent les produits les plus abondants.

La culture maraîchère est très développée ; les oasis sont de véritables *huertas,* sous une forêt de palmiers. Le Maroc se livre avec succès à la culture des primeurs et exporte beaucoup de légumes. Ce pays, où les anciens plaçaient le fameux jardin des Hespérides, possède encore de beaux vergers aux fruits savoureux ; sous un régime intelligent, ce serait encore là d'immenses sources de revenus pour les cultivateurs. *Figuier, grenadier, oranger, citronnier* réussissent partout. Mais les deux cultures arborescentes les plus importantes sont celles de l'*olivier* et du *dattier.* Les champs d'oliviers couvrent de vastes étendues, mais les arbres ne sont pas soignés et l'huile est mal préparée. Le *dattier* est par excellence l'arbre du désert. Il rend à l'Arabe, qui se nourrit de jeunes pousses et emploie les fibres à divers usages, les plus précieux services. On estime surtout les dattes de l'oued Draa. La *vigne* n'est encore cultivée que pour le fruit, dans une région qui donnerait, comme l'Espagne méridionale et l'Algérie, des vins capiteux et toniques. Quelques tribus marocaines du Rif transforment cependant une partie de leur récolte en vin.

Le climat et le sol de la région occidentale du Maroc conviennent à la culture du *cotonnier ;* jusqu'ici ce produit reste limité aux besoins de la consommation indigène, qui sont très restreints. L'*alfa* croît sur les plateaux ; il n'a, comme le *lin,* qu'une faible importance. Les *arachides* abondent. Le *sésame,*

l'*indigo*, la *garance* et le *tabac* ne sont produits qu'en faibles quantités. La canne à sucre a disparu d'une contrée renommée entre toutes pour la qualité de ses sucres. L'*arbre à thé* pourrait se développer dans la région chaude et humide de l'ouest.

Le Maroc est, au même titre que l'Algérie, mais dans des conditions plus favorables, un pays de grand élevage. Les vastes espaces de vaine pâture, qui couvrent les flancs de l'Atlas et les plateaux, nourrissent de nombreux troupeaux de *moutons*, de *chèvres* et surtout de *chevaux* de pure race arabe. D'après les statistiques, qui évaluent à 40 millions le nombre de têtes de moutons et à 12 celui des chèvres, le Maroc serait un des pays les plus riches de l'Afrique en animaux de ces espèces.

Les gras pâturages de l'Ouest, qui reçoivent des pluies abondantes de l'Océan, sont favorables à l'élevage du gros bétail ; on ne compte pas moins de 6 millions de *bêtes à cornes* au Maroc. Les *ânes* et les *mulets* sont aussi nombreux, et rendent pour les transports d'inappréciables services. Le *chameau* est par excellence l'animal du désert ; on en compte 1 million. La *volaille* abonde au Maroc.

En somme, le Maroc est certainement le pays le mieux partagé de la région de l'Atlas au point de vue agricole. Les espaces naturellement infertiles y occupent moins d'étendue qu'en Algérie et en Tunisie ; mais, d'un côté, les prohibitions mises par le gouvernement à l'exportation de certains produits, blé, orge, moutons, et, de l'autre, l'ignorance des méthodes de cultures perfectionnées, la négligence apportée de nos jours à l'aménagement des sources et à la captation des eaux de rivière, s'opposent à l'extension des cultures, et placent le Maroc dans un état d'infériorité incontestable, par rapport à nos possessions de l'Afrique septentrionale.

Mines et industrie. — Le Maroc est aussi riche en mines. Dans l'oued Sous, le Rif, on trouve en abondance des mines

d'*argent*, de *plomb*, de *fer*, d'*antimoine* et surtout de *cuivre*; mais le manque de routes en paralysera longtemps l'exploitation. Ces richesses minières seront toujours d'ordre secondaire, le Maroc manquant de combustible minéral pour traiter le minerai extrait.

L'industrie est en décadence, à cause de la concurrence des produits de fabrication européenne qui, en dépit des entraves apportées au commerce, pénètrent dans l'intérieur et sont recherchés pour leur bon marché; cependant les ouvriers marocains ne manquent ni de goût ni d'habileté; ils excellent surtout dans la fabrication des *armes*, des *cuirs*, des *tapis*, de la *bijouterie*, des *faïences vernissées*, de la *sellerie*. *Fez*, pour la fabrication des tissus, *Mogador*, pour les cuirs, sont les centres industriels les plus importants.

Voies de communication. — Le Maroc, situé aux portes de l'Europe, à 40 kilomètres de la côte d'Espagne, est resté impénétrable à la civilisation européenne, à cause de l'anarchie générale du pays, de la vie nomade des habitants, des mœurs turbulentes et farouches de quelques tribus et de l'inintelligence d'un gouvernement avide, qui force les particuliers à cacher leurs richesses pour ne point être pressurés. Il ne possède encore ni télégraphes, ni chemins de fer, ni même des routes; celle de Fez à Mequinez, la seule qui existe, n'est pas le plus souvent praticable pour les voitures. Les voies de communication, lignes ferrées et routes, qui sillonnent la province d'Oran, s'arrêtent à la frontière marocaine. Aussi cet État a mérité, à cause de son isolement, le nom de *Chine barbaresque*. C'est à dos de mulet, de chameau ou d'âne, que se font les transports; les marchandises arrivent ainsi dans les ports ouverts au commerce européen, *Tanger*, *Mogador*, *Saffi*, *Salé-Rabat*, *Casablanca*, *Mazagan* et *Larache*. Avec les contrées de l'intérieur de l'Afrique, les échanges se font par caravanes. Les deux routes principales sont celle de Fez à Tombouctou par les oasis de Tafilet, du Touat et d'In-Salah;

celle de Maroc à Ghadamès et de là au Caire, à travers le Sahara algérien et tunisien.

Commerce. — On évalue le commerce extérieur du Maroc à 75 millions de francs environ[1]. Les exportations, légèrement inférieures aux importations, consistent surtout en produits du sol, *légumes, céréales, huiles, fruits, bétail, laines brutes, cuirs* et *peaux, œufs*, etc.; le Maroc importe des produits manufacturés principalement de provenance anglaise et française, *cotonnades, soieries, lainages, sucre, denrées coloniales, quincaillerie*, etc.

L'Angleterre a de grands intérêts dans le Maroc à cause de Gibraltar; elle a accaparé presque tout le commerce; elle figure pour la moitié dans les exportations et pour les deux tiers dans les importations. Elle fournit presque toutes les cotonnades (15 à 16 millions de francs) et demande en échange des produits agricoles. Nous venons au second rang avec 18,747,345 fr., importations et exportations réunies[2]. C'est Marseille, point d'attache des paquebots qui visitent le Maroc, qui concentre ce commerce; nous importons des soieries, du sucre, de la quincaillerie, et nous prenons des peaux, des laines brutes et des produits fabriqués. Le commerce de l'Espagne avec le Maroc ne dépasse guère 6 millions. L'Allemagne, la Belgique et l'Italie contrefont beaucoup de nos produits, qu'elles vendent aux Marocains comme de provenance fran-

1.

Marchandises importées en 1889		38,391,525f
—	exportées —	36,707,369
		75,098,894f

2. Importations et exportations, en 1889, par pays de provenance et de destination:

PAYS DE PROVENANCE.		PAYS DE DESTINATION.	
Angleterre	24,819,990f	Angleterre	19,937,500f
France	9,993,905	France	8,753,440
Espagne	363,265	Espagne	5,821,075
Allemagne	1,234,970	Portugal	1,502,975
Belgique	1,416,585	Allemagne	161,175

çaise. Des légions de voyageurs allemands, négociants et fabricants, étudient sur place le Maroc, pénétrant jusque dans la capitale pour y établir des maisons de commerce ou pour obtenir des commandes. Les relations d'affaires de l'Allemagne avec ce pays se développent, et cette extension a eu pour résultat l'établissement d'une nouvelle ligne directe de bateaux à vapeur.

Mouvement de la navigation ; ports. — Le mouvement de la navigation dépasse 1,800,000 tonneaux. Les transports maritimes se font sous pavillon étranger ; la France a une part prépondérante ; l'Angleterre vient immédiatement après[1].

Casablanca est le port le plus animé de la côte occidentale ; il est fréquenté par un grand nombre de vapeurs et de voiliers. Il fait un grand commerce de laines, transportées à Dunkerque pour les fabriques de Tourcoing, Roubaix et Reims, et de céréales (fèves à destination d'Angleterre, pois chiches pour Marseille, maïs pour Madère, l'Espagne). A l'importation figurent le sucre, le thé, les cotonnades, le fer. Saffi et Mazagan, qui viennent ensuite par ordre d'importance, exportent des céréales et des grains et reçoivent du sucre, du thé, des cotonnades anglaises. Mogador expédie beaucoup de peaux de chèvres, des fruits, de la gomme sandaraque, de la cire, de

1. Navigation en 1888 :

PAVILLON.	ENTRÉES.		SORTIES.	
—	Navires.	Tonnage.	Navires.	Tonnage.
Français	394	237,390	399	237,441
Anglais	735	211,994	721	207,499
Espagnol	726	136,558	743	138,479
Allemand	33	9,404	30	9,079
Portugais	92	7,423	89	7,241
Mouvement des ports :				
Casablanca	311	165,330	308	165,688
Mazagan	311	148,228	311	146,228
Saffi	171	76,923	168	76,578
Mogador	123	94,503	122	94,089
Tanger	1,176	334,267	1,010	319,422

l'huile d'olive et importe du sucre, du fer, des biscuits et du thé. Tanger exporte des bœufs à destination de Barcelone et de Marseille, des peaux, des fruits, des toisons, etc. C'est le port le plus actif.

Monnaies, poids et mesures. — Or, *boutaca* ou *bouthsi* 10 fr.; *doublon* 80 fr. Argent, *drahem* 0 fr. 26 c. Les monnaies françaises et anglaises sont acceptées dans les transactions.

Le *quintal* vaut 54 kilogr.; la *livre,* 500 grammes; l'*aune* ou *codo,* $0^{m},57$, la *fanègue,* $56^{l},39$.

Chapitre IX. — SAHARA

Superficie; population. Valeur du Sahara. — On estime la superficie du Sahara à plus de 6 millions de kilomètres carrés; la population ne dépasserait guère 2 millions et demi d'habitants de race berbère, pour la plupart nomades, très jaloux de leur autonomie. « La plus grande ressource de ces indigènes est le pillage des caravanes qui n'ont pas traité avec eux; ce sont des pirates de terre, vivant du reste dans un état permanent de guerre, de rivalité qui est la conséquence des traditions[1]. »

Le Sahara a un aspect triste et désolé; le désert s'étend sur des espaces infinis. La superficie des oasis est évaluée approximativement à 200,000 kilomètres carrés; c'est à peine la trentième partie du sol qui est cultivée. La mise en culture de la partie actuellement inculte ne dépend généralement pas de la nature du sol, qui est formé, dans beaucoup de dépressions, de terrain riche en humus, et sur beaucoup d'autres points, d'une terre qu'on a comparée, pour sa richesse en principes fertilisants, à la terre jaune de Chine. C'est le manque d'eau, la sécheresse du climat, qui est le grand obstacle à l'extension des cultures. Sans doute, on pourra

1. Mercier.

créer de nouvelles oasis, comme on l'a fait dans le Sahara algérien, par le creusement de puits artésiens ; mais, d'après des càlculs dignes de foi, on ne pourra conquérir sur le désert que 1,200,000 hectares environ, c'est-à-dire que le cinq centième de la région inculte. Le Sahara n'aura donc toujours, quoi qu'on fasse, qu'une mince valeur économique.

Productions du sol. — Le *palmier-dattier* est la grande culture et la principale source de revenus du Sahara. A l'ombre des palmeraies, les indigènes cultivent quelques céréales, *blé* et *orge* principalement, et des *légumes*.

Le *cotonnier* est cultivé dans la plupart des oasis, et fournit aux indigènes la matière première pour la fabrication de tissus. L'*alfa* couvre de vastes étendues dans le Djouf. Les *gommiers* sont nombreux dans l'ouest et surtout dans l'oasis d'Adrar, qui donne des produits d'excellente qualité. Le *tabac* et le *pavot* ne sont cultivés que pour l'usage des indigènes.

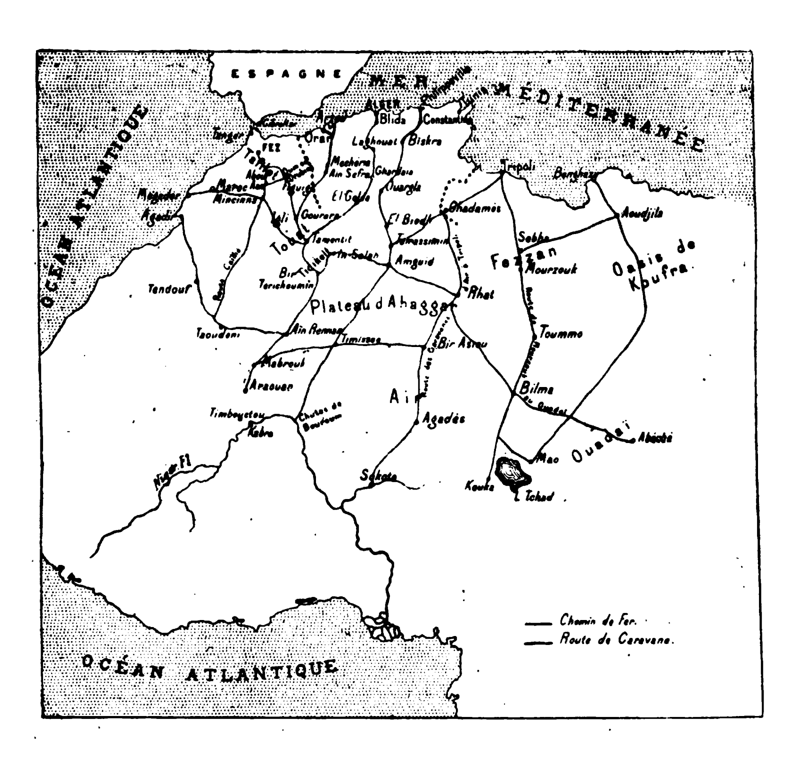
L'élevage du bétail est une nouvelle ressource que l'avenir réserve peut-être au Sahara. Ce climat sec, ces pâturages maigres, qui s'étendent surtout sur un espace d'un million de kilomètres carrés dans la zone qui confine au Soudan, conviennent particulièrement aux *moutons* et aux *chèvres*. Le *chameau*, « le vaisseau du désert », s'accommode fort bien de cette maigre nourriture. Les *autruches* vivent à l'état sauvage, et sont nombreuses dans la partie occidentale ; on pourrait tenter de les domestiquer, comme on l'a fait avec succès au Cap. Mais les indigènes sont de médiocres éleveurs, c'est à nous d'étudier les ressources que nous offre cette partie de l'Afrique, encore en grande partie inconnue ; la convention récemment signée entre la France et l'Angleterre vient de déterminer la sphère de notre influence dans le Sahara; mais nous aurions tort de penser que cela suffit pour assurer notre domination éventuelle sur une contrée qui n'a été encore parcourue que par quelques Européens. Ouargla et El-Goléa, en

plein Sahara, sont aujourd'hui l'extrême limite de nos possessions dans l'Algérie méridionale. Notre but doit être, après une reconnaissance sommaire du pays, d'échelonner les routes suivies par les caravanes d'oasis qui serviront de stations de ravitaillement.

Industrie et commerce. — La principale richesse minérale du Sahara est le *sel,* qui se forme par évaporation dans les immenses salines de l'Adrar, du Tichit, de Bilma, réservoirs inépuisables qui alimentent le Soudan entier. L'industrie n'a aucune importance.

Le commerce du Sahara est insignifiant. Mais il se fait, par le désert, un échange assez actif de produits entre le Soudan, le Maroc et la Tripolitaine. Ce commerce se fait par caravanes qui partent, au nord, de Rhat, de Ghadamès, In-Salah, Tendouf, qui sont des centres de commerce où se tiennent des foires importantes, et, au sud, d'Agadès, Arouan et Bilma. Les premières se dirigent vers le Maroc et la Tripolitaine, les secondes dans le Soudan. La France a cherché à attirer ce courant commercial en Algérie ; les explorations de Dournaux-Duperré, Soleillet, Largeau, Say, Duveyrier et Flatters et les projets d'établissement d'un chemin de fer transsaharien avaient pour but de renouer les relations commerciales que l'Algérie et le Soudan entretenaient, avant notre établissement dans l'Afrique septentrionale. Nous n'avons pas encore réussi à ramener dans nos ports ce commerce qui se fait à travers le Sahara.

Principales oasis du Sahara. — Au delà des frontières du Sud-oranais et des plateaux pierreux (hammada) qu'on a comparés à nos causses cévenols, est situé, sur les bords d'un fleuve desséché, le Touât, dont le nom signifie, en langue berbère, les oasis par excellence. Cette vallée de l'oued Messaoud ou Messaoura offre, en effet, à une faible profondeur, des nappes d'eau que l'industrie des Berbères a su exploiter pour irriguer les palmiers et les jardins. Ce fleuve, à sec à la sur-



Grandes routes commerciales du Sahara, d'après Ed. Blanc.

(*Bulletin de la Société de géographie,* tome XI. 1890.)

face, est formé par deux rivières abondantes, l'oued Guir, qui descend des montagnes du Maroc, et l'oued Zousfana, qui naît près de notre poste d'Aïn-Sefra. Le Zousfana et le Messaoura sont les routes les plus naturelles et les plus avantageuses, au point de vue économique, pour la pénétration du Sahara central par le Sud-oranais. Il ne faut pas s'étonner si tous ceux qui ont eu à étudier ces pays, en prévision de l'extension de notre influence, ont été séduits par les avantages d'une route fertile et peuplée. Le capitaine de Colomb, dans une étude sur les oasis, écrivait en 1857 :

« L'oued Messaoura tourne la digue (des dunes) et sa vallée, parsemée, depuis Figuig jusqu'à El-Kessabi, de fraîches oasis, s'enfonce parallèlement à celle de Touât, dans les plaines crayeuses de Tanzerouft.

« Au sud, à quelques lieues au delà des dernières dunes, commence, à Sidi-Mansour, cette admirable forêt de palmiers qui couvre de son ombre une vallée longue de *cent lieues* et qui nourrit de ses dattes la population de près de 300 villages.

« Le Gourara, Tabelkouza, Teganet, Charouin, Talmin, Tsabit, Timmi, Tamest, Aouguerout, Touât, Tidikelt, îles de verdure au milieu d'un océan de feu, splendide trait tiré par la Providence entre les peuples inquiets et chercheurs du nord et les noirs enfants des riches contrées du Soudan..... »

Le Touât comprend trois régions bien distinctes : le Gourara, qui est le plus septentrional des trois groupes d'oasis ; le Tidikelt, au pied des plateaux pierreux du Tademaït, et enfin le Touât, sur les bords de l'oued Messaoud.

Gourara. — Timimoun est le principal district du Gourara et le centre commercial le plus important de tout le Touât. C'est une véritable ville peuplée de 8,000 habitants, où se tient, toutes les semaines, un marché très fréquenté. L'eau y est très abondante, les cultures très développées ; on n'y compte pas moins de 700,000 palmiers.

La population totale du Gourara est évaluée à 80,000 ha-

bitants, dont 35,000 sont Berbères ; le reste appartient à la race arabe et nègre. Ce pays fait avec nos tribus nomades des hauts plateaux, Hamyan, Trafi, Laghouati, Chaamba, etc., un commerce relativement considérable. Chaque année, ces nomades organisent de grandes caravanes, qui portent au Gourara des toisons de moutons, des moutons, du beurre enfermé dans des peaux de bouc, de la viande séchée, du fromage, des tissus, de la quincaillerie, etc., et qui en rapportent des dattes, des haïks (vêtements de laine), etc.

Nos commerçants n'ont pas encore tenté de faire pénétrer, par ces caravanes, des articles d'origine européenne, que les Gourariens reçoivent cependant d'Angleterre et d'Allemagne par le Maroc. La quincaillerie, les bougies, le sucre et le café sont les marchandises les plus demandées sur ce marché.

Le palmier-dattier est la principale culture de l'oasis ; le nombre total des arbres est au moins de 2,500,000. Le climat de Gourara convient aussi au cotonnier, qui est assez répandu. Si, un jour, l'influence française pénètre dans cette région du Sahara, cette culture pourra se développer et devenir une source de prospérité ; nul doute, en effet, que nos ingénieurs ne parviennent, avec leurs procédés perfectionnés, à faire jaillir de nouvelles sources et à augmenter ainsi la surface des terres cultivées.

Touât. — Les oasis du Touât, situées sur les hauteurs qui bordent l'oued Messaoud, s'étendent sur une largeur de 60 kilomètres ; la plus grande longueur, du sud au nord, est d'environ 200 kilomètres. La population serait de 100,000 habitants, et le nombre des palmiers de 3 millions.

En dehors du dattier, dont le fruit est la base de la nourriture pour les populations du Sahara, on cultive, comme dans le Gourara, les fruits et les céréales de l'Europe méridionale, et aussi le cotonnier.

Tamentit et Timmi sont les deux districts les plus importants du Touât. Ce dernier est pour le Touât ce qu'est Timi-

moun pour le Gourara; c'est l'oasis la plus peuplée et la plus riche; elle fait un grand commerce avec le Soudan. Tamentit est surtout un centre industrieux, avec de nombreux ateliers pour tous les corps de métiers. C'est aussi un centre commercial, où des caravanes apportent une variété de thé qu'on consomme dans le pays et des cotonnades de Manchester. Nos fabricants de Rouen pourraient disputer ce marché à l'Angleterre.

Tidikelt. — Des trois régions du Touât, le Tidikelt est la moins vaste et la moins peuplée. On n'y compte que 23,000 habitants, répartis en six oasis dont la plus connue est celle d'In-Salah, où aucun Européen cependant n'a pu encore pénétrer. Il y a environ 230,000 palmiers; on élève dans les pâturages beaucoup d'ânes et de chameaux.

In-Salah est visité par un grand nombre de caravanes, apportant les produits de l'industrie européenne, quincaillerie, tissus, bougie, savon, papier, etc., qu'on échange contre les produits de l'Afrique centrale. Les tisserands d'In-Salah fabriquent des vêtements de laine, qui sont une branche de commerce assez importante.

Pays d'Ahenet et Adrar. — Au sud du Touât commence le pays d'Ahenet, peuplé de 6,000 à 8,000 nomades. A moins de 200 kilomètres de l'Ahenet est l'Adrar des Aouélimmiden, région montagneuse et accidentée, d'où s'échappent des rivières qui descendent vers le Djouf et le Niger; grâce aux pluies régulières, quoique faibles encore, ces vallées renferment de vastes pâturages, des forêts profondes peuplées de grands fauves. Les Aouélimmiden, qui occupent le cœur même de l'Adrar, dominent, quoique peu nombreux (40,000 à 50,000), les tribus voisines des Iquelad, des Tademeket et des Anislimmen. L'ensemble de ces peuples compte de 600,000 à 1 million d'habitants. Ils élèvent beaucoup de bétail, des chameaux, des bœufs à bosse, des moutons et des chevaux superbes « dont les spécimens observés à Tombouctou firent

successivement l'admiration de Barth, de R. Caillé et de Lenz[1] ». Cette région du Sahara a toujours eu une grande importance économique et surtout stratégique. Encore de nos jours, les maîtres de l'Adrar sont les maîtres du Niger moyen. L'occupation de l'Adrar s'impose comme condition première à la prise de possession du Soudan placé dans la zone d'influence de la France.

Chapitre X. — SÉNÉGAL ET DÉPENDANCES

I. — SÉNÉGAL.

Progrès de notre domination. — Notre possession du Sénégal, une de nos plus anciennes colonies, a longtemps végété ; Saint-Louis était le seul point à peu près sûr ; les indigènes, Maures et noirs, fanatisés par des missionnaires musulmans, pillaient nos comptoirs et nos escales. Le général Faidherbe, nommé gouverneur en 1854, a solidement établi notre influence sur les rives du fleuve, et a imposé notre protectorat aux chefs indigènes, qui s'engageaient à souffrir la construction de routes, à accepter l'établissement de postes militaires, à protéger nos convois, etc. Cette politique d'expansion, qui nous a valu la soumission du Baol, du Sine, du Saloum, du Cayor, etc., a été poursuivie par les successeurs de Faidherbe, et nous a conduits, de poste en poste, de la vallée du haut Sénégal dans celle du Niger. Un bateau à vapeur parti de Bamako, sur le Niger, dans les premiers jours de juillet 1887, a descendu le fleuve jusqu'à Tombouctou et en est heureusement revenu ; nous sommes les maîtres de la navigation dans tout le haut Niger ; les États nègres d'Ahmadou et de Samory et des roitelets du Fouta-Djallon, dans le Niger supérieur, ont reconnu notre protectorat, et

---

1. Sabatier, *Touât, Sahara et Soudan.*

la convention que nous venons de signer avec l'Angleterre fixe à *Say*, sur le cours moyen, la limite de notre action sur le Niger.

Superficie, population et climat. — On évalue à 250,000 kilomètres carrés la superficie de nos possessions du Sénégal et à 1,097,000 le nombre des habitants; plus de 2 millions de nègres vivent, en outre, sous notre protectorat. Le climat y est malsain, surtout pendant la saison humide ou hivernage ; la température est plus supportable pendant la saison sèche; cependant le Sénégal ne sera jamais une colonie de peuplement : la fièvre jaune et les fièvres paludéennes déciment les Européens, qui ne pourront jamais y faire souche et ne peuvent y séjourner que quelques années. Aussi sont-ils peu nombreux dans la colonie, 200 à 300, fonctionnaires et représentants des maisons de commerce. Pour des colonies d'exploitation, comme le Sénégal, un grand mouvement d'émigration de la métropole n'est pas nécessaire. Il suffit que quelques maisons de commerce, disposant de capitaux importants, envoient des représentants qui entrent en relations commerciales avec les indigènes.

Productions. — Notre colonie du Sénégal est en voie de progrès ; les nègres, assurés de la vente de leurs produits, étendent de tous côtés leurs cultures, surtout celles qui sont recherchées par les étrangers, *arachides, palmiers, gommiers, graines de sésame, cotonnier, indigotier,* etc. Le *riz* et le *maïs* constituent, avec les *bananes,* les *ignames* et les *racines de manioc,* le fond même de la nourriture des indigènes.

« Les naturalistes ont reconnu de grandes affinités entre la flore sénégalienne et la flore indienne. Les affinités orientales de la flore sénégalienne entraînent des conséquences importantes pour l'exploitation agricole de nos possessions.

« En effet, presque tous les produits végétaux susceptibles d'être exploités sur la côte occidentale d'Afrique peuvent être aussi fournis par les pays que baigne la mer des Indes. Or

les contrées de l'Extrême-Orient sont habitées par des populations denses et industrieuses, qui donnent, à moindre prix, une plus grande somme de travail. En outre, quelques-unes de ces contrées, comme l'Inde et Java, ont reçu de l'Europe un outillage industriel perfectionné, routes, chemins de fer, ports, etc. Aucune de ces conditions n'est réalisée dans nos possessions africaines de la côte occidentale, et c'est ce qui les met dans un état d'infériorité économique, malgré leur plus grande proximité des entrepôts d'Europe. L'Inde est, surtout pour le Sénégal, un redoutable adversaire. C'est ainsi que le commerce des arachides, principale source de richesse de notre colonie, traverse en ce moment une crise sérieuse, causée par la concurrence des arachides du Coromandel. Si l'indigo, qui abonde dans le Sénégal, et dont les produits sont utilisés par les noirs, n'y est pas cependant l'objet d'un commerce d'exportation, cela tient, sans doute en partie, à ce que les conditions économiques ne permettent pas actuellement de tenter une concurrence sérieuse contre les produits du Bengale et de Java. Le sésame, que l'on exporte en grande quantité des Rivières du Sud, est évidemment entravé dans son développement par les grandes masses qu'exportent sur l'Europe les ports de Kuratchee et de Bombay. Il n'est pas jusqu'au karité du haut fleuve qui ne soit exposé, si l'on veut un jour exporter le beurre de ces graines, à se voir disputer nos marchés par sa congénère, l'illipé de l'Inde.

« Ce n'est pas là un des moindres problèmes de la colonisation sénégalaise, que cette active concurrence de l'Inde, qui aujourd'hui menace l'arachide et le sésame, qui demain menacerait d'autres produits que l'on essaierait d'exploiter tels que le karité et l'indigo[1]. »

Commerce. Exportations et importations. — Le commerce général du Sénégal est d'environ 45 millions de francs ; il

1. *Revue scientifique* de 1891.

n'était que de 20 millions en 1869, de 33 en 1879[1]. Lorsque, par la création de routes, les produits du haut Sénégal et du Niger pourront arriver facilement à la côte, le commerce de notre colonie atteindra 90 et 100 millions.

La valeur des échanges de la France avec le Sénégal est de près de 30 millions de francs ; les importations de la colonie en France (20 millions et demi) dépassent de beaucoup les exportations (8 millions et demi). Nous tirons du Sénégal des *arachides* (60 à 70 millions de kilogrammes), qui forment le principal article d'exportation, de l'*huile de palme* et de *coco,* des *graines de sésame* (1,300,000 kilogr.), des *gommes* (2 millions et demi de kilogrammes), du *caoutchouc,* des *peaux brutes,* des *plumes d'autruche,* des *dents d'éléphant,* et du haut fleuve, du *coton,* de l'*indigo,* de la *soie végétale,* qu'on commence à utiliser dans nos manufactures, et le *beurre végétal,* qui fournit une graisse excellente pour l'industrie. Les indigènes reçoivent en échange des *guinées* fabriquées dans nos établissements de l'Inde, du *sel,* des *verroteries,* de la *poudre,* des *fusils,* de l'*eau-de-vie,* des *ouvrages en divers métaux.* La plupart de ces produits, poudre, fusils, coutellerie, tissus de coton, eau-de-vie sont d'origine étrangère (anglais, belges ou allemands), et achetés par des maisons françaises pour être expédiés en Afrique, nos industriels ne cherchant pas à produire ces mêmes articles à des prix extrêmement bas ; nous devons cependant signaler les efforts de quelques filateurs de Rouen, qui s'appliquent à fabriquer des cotonnades pour les nègres d'Afrique.

Centres commerciaux. Droits de douane. — *Saint-Louis, Rufisque, Dakar-Gorée* sont les principales places maritimes échelonnées le long de la côte. Dakar-Gorée est le meilleur port ; mais Saint-Louis, malgré la barre qui rend l'entrée

1. Commerce du Sénégal en 1889 :

Importations. . . .	29,000,000f
Exportations	16,500,000

difficile, a le monopole des relations avec la France. Les navires qui visitent ces côtes du Sénégal sont presque tous français, ce qui ne se présente pour aucune autre de nos colonies. Les autres centres commerciaux importants sur le fleuve sont : *Dagana, Pador, Matam, Saldé, Bakel, Médine.* Presque tout le commerce de la France avec le Sénégal se fait par Bordeaux et Marseille, point de départ de services réguliers pour cette côte d'Afrique.

Les droits de douane, fixés par décret du Président de la République, sont modérés : 5 p. 100 *ad valorem,* sur toutes les marchandises françaises importées ; les marchandises étrangères acquittent un droit de 12 p. 100, le tabac et les armes payent par exception 10 à 15 p. 100. Les guinées fabriquées en France ou dans les colonies françaises jouissent d'un traitement de faveur, 2 centimes et demi par mètre ; celles de tout autre origine, 6 centimes et demi.

La monnaie française est seule légale ; on emploie, pour le troc, la pièce d'étoffe dite guinée de 15 mètres.

Voies de communication. — Le manque de bonnes voies de communication est un obstacle à l'extension des cultures et au développement du commerce. Le Sénégal est une voie navigable de médiocre valeur : il n'est accessible que pendant 2 mois aux navires de 1,500 à 2,000 tonnes ; il ne l'est que pendant 4 mois aux bateaux d'un tirant d'eau de $1^{m},50$ à 2 mètres ; enfin pendant près de la moitié de l'année, il ne peut être remonté que par des bateaux plats de moins d'un mètre. Une voie ferrée de 250 kilomètres a été établie entre Saint-Louis et Dakar. Au début de la pénétration française sur le Niger, on voulut relier Saint-Louis à Bamako, sur le Niger, par un chemin de fer. La ligne a été construite entre Kayes et Bafoulabé, sur une longueur de 129 kilomètres ; elle se continue par un Decauville de 80 kilomètres, de Bafoulabé à Badumbé, et par une route, qui n'est souvent qu'un sentier à peine indiqué, depuis ce dernier point jusqu'à Bamako.

On a renoncé à la construction du tronçon de chemin de fer de Kayes à Saint-Louis.

II. — RIVIÈRES DU SUD.

Productions. — Depuis la rivière Saloum jusqu'à la colonie de Sierra-Leone s'échelonnent sur la côte : les possessions anglaises de la Gambie avec Sainte-Marie de Bathurst, la vallée française de la Casamance, les possessions portugaises des rio Cacheo, rio Géba, rio Grande, l'archipel des Bissagos, etc., et enfin les Rivières du Sud, rio Nunez, rio Pongo, rio Dubréka et rio Mellacorée, qui sont une dépendance du Sénégal. C'est une région très fertile et très riche produisant, près de la côte, les *graines oléagineuses* (arachides, amandes de palme) et, dans l'intérieur, du *sésame*, du *caoutchouc*, de la *gomme*, du *coton*, de la *cire*, etc.

« Un des produits les plus précieux des Rivières du Sud est la noix de kola. L'arbre à kola ne dépasse pas, au nord, les vallées du rio Cassini et du rio Nunez; encore à cette limite donne-t-il des produits inférieurs. C'est un peu plus au sud, dans les vallées françaises du rio Pongo et du rio Dubréka, que l'arbre donne les meilleures noix; c'est dans le rio Pongo et dans les contrées voisines, que se trouvent les vraies terres à kolas. Plus au sud encore, la Mellacorée et la colonie anglaise de Sierra-Leone apportent aussi leur contingent à l'exportation de ce produit, que les vapeurs transportent à Gorée, à Dakar, à Rufisque, en un mot, dans toutes les parties de nos possessions dépourvues de l'arbre précieux.

« L'aire de consommation de la noix de kola est beaucoup plus vaste que son aire de production. Les caravanes distribuent la graine dans toute l'étendue du Soudan. Tombouctou, Sokoto, Kouka même reçoivent les précieuses noix. Celles-ci franchissent même le désert avec les caravanes qui apportent du kola jusqu'en Tripolitaine et au Maroc. On conçoit du

reste que les aléas et les difficultés des communications en Afrique aient pour conséquence d'accroître rapidement le prix du kola avec la distance (prix du kola à Gorée et à Saint-Louis, 0 fr. 30 c. à 0 fr. 50 c. la pièce ; sur les bords du Niger, prix maximun, 5 fr. la graine).

« Maintenant le kola semble vouloir franchir les limites mêmes du continent africain, et l'on peut voir quelquefois débarquer sur les quais de nos ports d'Europe les paniers dans lesquels on exporte la graine de la côte d'Afrique. C'est que la science européenne cherche à tirer parti de ce produit si riche en caféine.....

« Mais dût l'usage de la noix de kola demeurer à jamais restreint à la terre d'Afrique, nous croyons néanmoins que son avenir commercial reste encore considérable. En effet, en admettant même que le développement ultérieur des relations commerciales n'ait point pour résultat d'étendre l'aire de consommation de ce produit, le kola n'en est pas moins assuré dès maintenant d'un marché de plusieurs millions de consommateurs. Et les progrès de l'occupation européenne, en pacifiant le pays, en assurant la sécurité des échanges et la rapidité des transports, amèneront sûrement une activité croissante du commerce des kolas. D'autre part, l'aire de production est restreinte ; l'arbre semble exiger, pour donner de bons produits, des conditions très spéciales et par conséquent rarement réunies ; aussi les tentatives d'acclimatement que l'on fait dans diverses contrées tropicales donneront peut-être difficilement un produit capable de soutenir la concurrence contre les noix du Pongo et du Dubréka, par exemple. Est-il donc permis d'espérer que la production des kolas sera l'une des cultures les plus riches de notre colonie, le jour où la paix européenne s'étendra sur la turbulente Afrique[1]? »

Ces produits de l'intérieur sont apportés dans les factoreries

1. *Revue scientifique* de 1891.

de la côte, où s'opèrent les échanges entre les marchandises européennes et les denrées indigènes. Cette campagne de traite dure 5 mois, de décembre à avril. La quantité de produits apportés par les indigènes varie beaucoup d'une année à l'autre; la paix a-t-elle régné parmi les villages noirs: de vastes étendues ont été ensemencées, et la récolte est abondante; la guerre, au contraire, a-t-elle éclaté: les champs ont été dévastés, les villages incendiés; les produits apportés aux factoreries sont peu abondants.

Commerce. — La plupart des articles industriels importés, *tissus de coton*, de *laine*, *guinées*, *armes*, *spiritueux*, *poudre*, etc., sont d'origine anglaise, allemande ou belge. Les Anglais et les Allemands fabriquent spécialement des tissus de coton ou de laine unis et façonnés, à très bas prix — good for negers — comme on dit à Liverpool. Les manufactures d'armes de Belgique livrent de longs fusils dits *birdings*. Ce sont les Allemands qui fournissent surtout les spiritueux: le rhum fabriqué à Hambourg, valant sur place 1 fr. 50 c. les 4 litres et demi, se vend 5 fr. sur la côte occidentale d'Afrique; Hambourg expédie encore, avec des étiquettes et noms français, des vins dits de Bordeaux; les 12 bouteilles, du prix de 6 fr. 75 c. à Hambourg, sont revendues 12 à 15 fr.

Les articles et produits européens sont admis en franchise dans les Rivières du Sud. Il y aurait intérêt, pour notre industrie, à frapper d'un droit peu élevé les marchandises provenant d'autres pays que la France et des colonies.

Les indigènes apportent aux comptoirs de l'*huile* et des *amandes de palme*, des *arachides*, du *sésame*, des *noix de kola*; les caravanes de l'intérieur venant du Fouta-Djallon fournissent la plus grande partie des produits que le commerce tire des Rivières du Sud, *caoutchouc*, *cuirs bruts*, *cire*, *bétail*, *or*, *ivoire*, *café*[1].

---

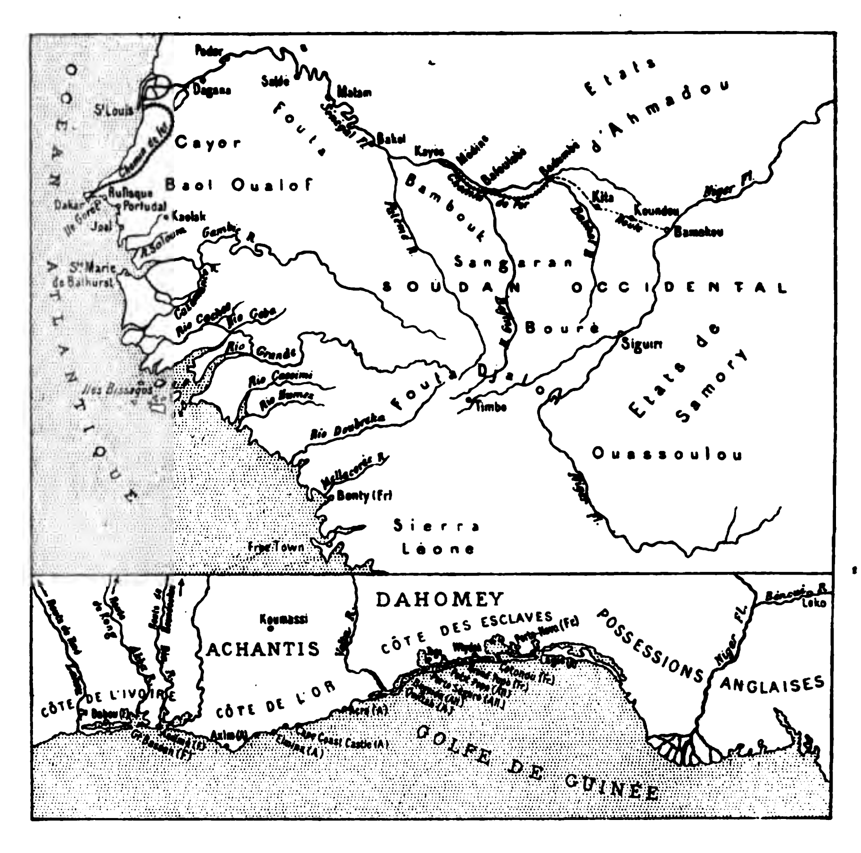
1. G. Paroisse, *Le Rio-Pongo* (Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, 1892, n° 2).

Le commerce des Rivières du Sud dépasse annuellement 8 millions de francs. Ce sont des maisons françaises de Nantes, de Marseille (Blanchard et Cie), de Bordeaux (Maurel et Pron), la société de Flers-Exportation, établie à Toubikéren, et la Compagnie française de l'Afrique occidêntale, qui font le plus d'affaires; puis viennent les factoreries anglaises de Randall et Fisher, Paterson et Zochossis, Pickering et Berthoud, et les factoreries allemandes.

Importance des Rivières du Sud comme voie de pénétration dans le Soudan. — D'après les récentes explorations faites dans le Fouta-Djallon, les vallées de la Mellacorée et de la Dubréka seraient d'excellentes portes de sortie des produits de la région du Niger et du Bafing. Le Soudan occidental est relié à nos postes des Rivières du Sud et en particulier à *Benty,* qui a été choisi comme lieu d'entrepôt de nos marchandises, par une nouvelle voie frayée par le capitaine Audéoud, longue de 700 kilomètres et destinée, par la suite, à être la grande route commerciale de la côte au Niger supérieur; elle aboutit à Siguiri.

III. — ÉTABLISSEMENTS DE LA CÔTE DE GUINÉE.

Productions. Climat. — Nous avons précédé les autres peuples de l'Europe sur cette côte de Guinée, où, dès le XIVe siècle, des marins dieppois et rouennais avaient fondé les établissements du Petit-Dieppe et du Petit-Paris. Peu de contrées sont aussi fertiles et ont des produits aussi variés. Tous les genres de palmiers, le cocotier dont on extrait l'*huile de palme,* le *bananier,* l'*arbre à gomme,* l'*arbre à caoutchouc,* la *canne à sucre,* les *épices,* les *arachides,* le *café,* l'*indigo,* le *rônier,* qui fournit un excellent bois de construction, le *manioc,* le *bananier,* l'*igname,* etc., abondent; tous ces produits s'échangent, dans les factoreries françaises, anglaises, allemandes et portugaises qui couvrent cette côte, contre les



Sénégambie et Guinée.

marchandises européennes, *étoffes de coton,* de *laine, liqueurs, armes, verroteries, poudre,* etc.

Le climat de cette côte africaine est des plus malsains ; ce littoral bas et marécageux est, par excellence, le pays de la fièvre jaune, du choléra et de la dysenterie, surtout pendant la saison humide. Les Européens ne peuvent songer un moment à s'y établir à demeure.

Possessions européennes. — Les factoreries anglaises, françaises, allemandes et portugaises, échelonnées le long de la côte, se pénètrent tour à tour. Les Anglais dominent dans la Côte-d'Or, où ils possèdent les comptoirs d'Axim, Dixcove, Elmina et Cap-Coast-Castle ; mais l'établissement de Lagos est le plus prospère ; il a pris en quelques années un rapide essor. Nous possédons, sur la côte de l'Ivoire, les comptoirs de Dabou, *Grand-Bassam* et *Assinie*. Sur la côte des Esclaves, la plus riche et la plus fertile de la Guinée, le petit royaume de *Porto-Novo,* dont le seul port important est *Kotonou,* s'est placé sous notre protectorat. *Grand-Popo,* autre État nègre protégé par la France, doit son importance à la fertilité du sol et à sa richesse en huile et en amandes de palme. *Widah* est le principal port du royaume de Dahomey, un des plus barbares de cette côte d'Afrique; cet État vient d'être placé sous notre protectorat.

Nos établissements du bas Niger ont été cédés de gré à gré, en 1884 et 1885, à des compagnies anglaises qui ont fusionné pour former la *Société royale du Niger,* et actuellement la domination anglaise est souveraine sur le bas fleuve et le Bénué, le seul cours d'eau de l'Afrique qui ne soit pas interrompu par des cataractes ; cette vallée est la voie la plus sûre et la plus directe pour pénétrer dans la région du lac Tchad, où se trouvent les États les plus riches et les plus peuplés du Soudan, le *Baghirmi,* le *Bornou,* l'*Adamaoua,* l'*Haoussa,* le *Sokoto,* que l'accord anglo-français signé en août 1890 abandonne à l'influence anglaise. Il est regrettable que la France

ait consenti à la cession des territoires aujourd'hui placés sous l'administration royale du Niger. Ce sont, en effet, des Français, parmi lesquels il faut citer le comte de Sémellé, mort à la peine, et le colonel Mattei, qui ont fait le plus pour ouvrir au commerce européen toute cette immense région. Les Anglais ne font que recueillir le fruit de nos efforts ; ils fondent, dans cette partie de l'Afrique, un vaste et riche empire, autrement productif que le Congo ; leurs vapeurs, qui remontent le Bénué et naviguent sur le Niger jusqu'à 800 kilomètres de l'embouchure, drainent déjà une grande quantité de produits de ces fertiles contrées ; les places de *Loko,* sur le Bénué, de *Rabba,* sur le Niger, d'*Akassa,* à l'entrée du fleuve, et de *Ribago,* située à 300 kilomètres environ du lac Tchad, tendent à devenir des entrepôts considérables[1].

Les Allemands ont fondé, depuis 1884, d'importants établissements sur la côte occidentale d'Afrique. Le premier en date est le protectorat du *Petit-Popo* sur la côte des Esclaves. Ce pays, protégé par la France, était un centre d'affaires important avec Marseille, qui en tirait beaucoup d'huile de palme. Par un traité conclu en 1884, le protectorat de Petit-Popo a été transféré à l'Allemagne, qui nous a cédé divers territoires des Rivières du Sud. A l'ouest de Petit-Popo l'Allemagne s'est établie à *Bageida,* à Porto-Seguro et dans le pays de Togo.

Sur ce même littoral occidental, au fond du golfe profond de Guinée, l'Allemagne a jeté son dévolu, malgré les protestations de l'Angleterre, sur un territoire de 500 kilomètres de côtes. C'est sa nouvelle colonie de *Kameroun,* ainsi nommée d'un fleuve qui y a son embouchure et que les Portugais appelaient Camerones, c'est-à-dire rivière des Crevettes. Un magnifique massif montagneux, dont le point culminant dépasse 4,000 mètres, domine la baie. Les pentes de cette montagne sont déjà couvertes de plantations de quinquinas. La

1. Superficie des territoires de la vallée du Niger soumis à l'influence anglaise : 500,000 milles carrés; population : 20,000,000 à 35,000,000 d'habitants.

colonie de Kameroun ne sera toujours, à cause du climat, qu'une colonie d'exploitation ; mais elle prendra, tôt ou tard, une importance capitale comme débouché des produits du Soudan central.

Le sol de la colonie allemande est d'une grande fertilité et produit en abondance les plantes particulières à cette région de l'Afrique, *patates, ignames, bananes, manioc*, etc. L'*huile de palme* est l'objet d'un commerce considérable. On en tire encore du *caoutchouc*, des *gommes* pour l'industrie des vernis, de l'*indigo*, du *café*, du *bois d'ébène*. Sur une exportation africaine totale de 850,000 kilogr. d'ivoire, les côtes de Kameroun et du Gabon en fournissent 64,000 kilogr.; mais l'*ivoire* de Kameroun est de qualité inférieure. Le port de *Victoria* est le principal marché.

La république nègre de Libéria, fondée en 1882, est un État libre. La capitale est Monrovia.

Maisons françaises. Commerce. — Les comptoirs anglais sont beaucoup plus nombreux et plus importants que les nôtres sur la côte de Guinée et le golfe de Bénin ; cependant de puissantes maisons de commerce françaises, la maison Verdier, de la Rochelle, les maisons Fabre, Mantes et Borelli, de Régis, de Marseille, ont engagé des capitaux considérables dans le commerce de cette partie de l'Afrique ; nos établissements se placent, pour le chiffre d'affaires, après ceux de l'Angleterre. Le commerce allemand, redoutable aussi aux négociants anglais, nous fait une vive concurrence.

Le commerce des possessions européennes des côtes occidentales d'Afrique, non compris le Sénégal, est d'environ 133 millions et demi de francs. Dans ce chiffre, le mouvement commercial de nos comptoirs dépasse 12 millions, savoir : 6,758,000 fr. pour nos établissements du golfe de Bénin, pour Grand-Bassam et Assinie, 5 millions pour les Rivières françaises du Sud. Le commerce anglais, bien plus important, s'élève à plus de 80 millions de francs, savoir : 8 pour la

Gambie, 19 pour Sierra-Leone, 55 pour les comptoirs de Guinée et les établissements du bas Niger et de la Côte d'Or. Les Allemands ne font avec la Guinée que pour 2 à 3 millions d'affaires ; mais on évalue à 12 millions leur commerce avec la côte occidentale de Guinée. Le commerce des possessions portugaises est insignifiant, 3 millions ; celui de l'État libre de Libéria s'élève à 12. Nous connaissons les marchandises qui font l'objet de ce trafic ; les indigènes vendent de l'*huile* et des *amandes* de palme, des *gommes,* du *caoutchouc,* des *arachides,* du *sésame,* des *plumes d'autruche,* de l'*ivoire,* etc., et reçoivent, en échange, des *cotonnades,* des *lainages,* de la *poudre,* du *rhum,* du *genièvre,* des *vins,* des *fusils,* de la *verroterie,* des *perles de verre,* des *mosaïques,* fabriquées en Autriche, des *sabres d'abatis* ou *machètes,* etc.[1].

Avenir commercial de la Guinée. — En résumé, l'action de la France est prépondérante dans la région du Niger supérieur, du Sénégal et de la Gambie ; en Guinée, au contraire, les Anglais sont les maîtres du commerce et tendent, par l'occupation de la vallée inférieure du Niger et du cours du

———

1. Commerce de la Côte occidentale d'Afrique en 1890 :

Possessions anglaises.

Niger : exportations	285,000	livres sterling.
— importations	»	
Comptoir de Guinée (Lagos, Côte d'Or, Sierra-Leone, Gambie) : exportations	1,709,234	—
Idem : importations	1,602,385	—

Possessions françaises.

Rivières du Sud : exportations	2,603,993f
— importations	2,716,821
Établissements du golfe de Guinée : exportations	2,742,278
— — importations	4,016,652

République de Libéria.

Importations et exportations	12,500,000f

Possessions allemandes.

Guinée : importations	1,630,000	marks.
— exportations	»	
Kameroun : importations	289,000	marks.
— exportations	»	

Bénué, à accaparer tout le trafic du Soudan central. Mais nous ne devons pas oublier que nos établissements de la côte de Guinée ont un grand avenir comme têtes de routes pour pénétrer dans la partie méridionale du Soudan occidental. Une des vallées qui paraissent désignées, par la direction de son cours, à servir de débouché aux produits du Soudan nigérien est celle de l'*Akba,* qui débouche à Grand-Bassam et prend sa source près de la ville de *Kong,* grande place de commerce récemment visitée par le capitaine Binger; cette place paraît avoir, pour cette partie du Soudan, l'importance qu'avait jadis Tombouctou, dans le nord. Une autre voie commerciale suit la rivière *Bia* et aboutit à la ville de *Bondoukou,* capitale du pays de Gaman; elle a été récemment parcourue par deux Français, M. Treich-Laplène et le capitaine Binger. Un autre cours d'eau, le *Lahou,* nous offre des conditions favorables comme voie de pénétration vers Timé, marché important du bassin du Niger, d'où nous pouvons facilement atteindre *Siguiri* et *Bamako*. Or, jusqu'ici nous n'avons commercé avec les peuplades de l'intérieur de la Guinée qu'au moyen de nombreux intermédiaires; en nous mettant directement en relation avec elles, nous ne pourrions qu'accroître considérablement nos échanges.

IV. — CONCLUSION.

Comment on pourrait développer notre commerce sur la côte occidentale d'Afrique. — On a calculé que l'Angleterre exporte dans la partie occidentale de l'Afrique, comprenant le Sénégal, les Rivières du Sud, la Guinée et le bas Niger[1], pour

1. Commerce spécial de la côte occidentale d'Afrique:

Produits de la côte exportés en Angleterre en 1890	971,051	liv. st. ou	24,276,275
Produits de l'Angleterre importés sur la côte d'Afrique	971,259	—	24,281,475
Total			49,557,750f

(*Year-Book,* 1892.)

près de 50 millions de produits britanniques, tandis que nous n'en expédions que pour une douzaine de millions provenant de nos fabriques; sur ces 50 millions de marchandises, on estime qu'il y a pour 12 millions de *cotonnades* vendues sur toute cette côte d'Afrique, mais surtout sur les territoires occupés par les Anglais, où l'usage des vêtements européens est, d'après M. de Lanessan, beaucoup plus généralement répandu que dans ceux où dominent les Français. Nos fabricants de cotonnades, soit par suite de l'imperfection de notre outillage ou de l'élévation de nos prix de transport, soit pour d'autres causes, ne fabriquent pas de ces tissus légers, livrés par les industriels de Manchester, de Gand et de Mulhouse à des prix extrêmement bas, 10, 12, 18 centimes le mètre. Il y aurait avantage, pour nos industriels, à fabriquer ces tissus qu'ils trouveraient facilement à écouler sur les marchés africains, mais à la condition de procéder pour la vente de ce produit comme le font les Anglais : « Le fabricant expédie à son correspondant des quantités déterminées, suivant la saison, par chaque courrier. Il n'attend pas la commande. Aussitôt fabriquée, la marchandise part, et aussitôt arrivée, elle est mise en vente et vendue, coûte que coûte. On perdra au besoin sur un envoi pour ne rien garder, on espère se rattraper sur un autre. Le compte se règle à la fin de l'année, et c'est seulement alors que les résultats exacts de l'opération sont connus. On supprime de cette façon des frais de magasinage et d'assurances, qui deviennent très considérables pour les articles de bas prix. Comment les cotonnades françaises pourraient-elles entrer en concurrence dans des conditions pareilles? Le prix de revient à la fabrique en est déjà plus élevé, et avec nos habitudes commerciales, on observe toutes les fluctuations des cours pour arrêter les ventes dès qu'ils baissent et ne les reprendre que lorsqu'ils deviennent rémunérateurs. En six mois, le concurrent anglais aura renouvelé six fois sa marchandise, tandis que le Français aura conservé

la sienne, qui se trouvera ainsi grevée de six fois plus de frais. Pourvu que ses frais de fabrication, intérêt du capital compris, soient couverts, l'usinier anglais juge les affaires bonnes. Son usine marche, et, résultat d'une grande importance, il maintient sa situation entière sur le marché ; il est prêt à bénéficier de la moindre hausse[1]. » Les autres articles les plus demandés par les noirs sont également fabriqués à l'étranger : les *spiritueux,* que nous pourrions parfaitement produire à Bordeaux ou à Marseille, viennent d'Allemagne (Hambourg), d'Angleterre ou de Hollande, les *fusils* sortent des fabriques d'Angleterre ou de Belgique ; la plupart des articles de *quincaillerie* sont de fabrication anglaise ; c'est en Angleterre, en Belgique et en Allemagne, que nos négociants achètent la *poudre* qu'ils exportent sur la côte d'Afrique ; l'Autriche fabrique, à l'usage des noirs, tous les articles de *verroterie.* Le *sel* est la seule marchandise française que nous vendions aux peuplades africaines. C'est donc à l'étranger que nos commerçants sont obligés d'acheter les trois quarts des marchandises qu'ils vendent sur les côtes d'Afrique ; ce sont les fabricants anglais, belges, allemands, hollandais, autrichiens, qui bénéficient surtout de ce commerce.

Le commerce français n'aurait qu'à gagner à la création de quelques établissements de crédit et de sociétés financières, pour l'exploitation des richesses agricoles ou minières de cette partie de l'Afrique. C'est là le côté faible de nos possessions coloniales, en général. On n'y trouve pas, comme chez les Anglais, nos maîtres en colonisation, un bon système de crédit. Les capitalistes français, qui ont éparpillé leur argent un peu partout, hésitent quand il s'agit de placer leurs fonds sur des entreprises coloniales. Ces placements offrent cependant des bénéfices importants. Nos maisons de commerce établies sur la côte d'Afrique retirent de 15 à 18 p. 100 de

1. Paul Bourde, *Les Français au dehors* (Lettres au *Temps*).

leurs capitaux engagés, et rarement les bénéfices descendent au-dessous de 7 à 8 p. 100. Les capitalistes anglais sont moins timorés ; ils engagent volontiers leurs capitaux dans des opérations coloniales, et ainsi ils contribuent largement au développement du commerce de la métropole[1]. On n'évalue pas à moins de 20 milliards les emprunts contractés à Londres par des sociétés minières, de commerce ou de culture. Grâce à cette abondance de l'argent dans les possessions d'outre-mer de l'Angleterre, les institutions de crédit s'y sont développées, et l'argent y est moins cher que dans nos établissements. La banque du Sénégal ne prête qu'à 11 ou 12 p. 100. Le bas prix de l'argent, conséquence de l'abondance des capitaux, est surtout nécessaire aux colonies d'exploitation, où les indigènes vivent surtout des fruits que la terre produit spontanément, et ignorent le parti que l'industrie peut tirer des productions diverses dont la nature a doté leur pays. L'association du capital, représenté par de puissantes sociétés financières, et du travail, fourni par l'élément indigène, est alors des plus fécondes : les cultures s'étendent, des exploitations agricoles s'organisent, des comptoirs se fondent, toutes les ressources de la colonie, en un mot, sont mises en valeur.

L'Angleterre et l'Allemagne font mieux encore. Les sociétés qui se fondent pour l'exploitation des richesses de telle ou telle partie du monde comptent souvent, parmi leurs membres, des personnages politiques considérables : c'est ainsi que les maisons de Hambourg, qui commercent avec l'Afrique, ont comme intéressés des hommes publics du plus haut rang ; que des princes de la maison d'Angleterre et d'autres hauts personnages font partie de la Société royale du Niger. Des sociétés ainsi constituées ont une force morale considérable, qui explique, en grande partie, leur succès.

En résumé, nous ne sommes pas organisés pour tirer le

1. Le capital de la Compagnie royale du Niger fondée, en 1886, qui est de 25 millions de francs est entièrement souscrit.

meilleur parti de nos colonies de commerce : nos industriels ne fabriquent aucun des articles qui font l'objet des échanges entre la colonie et la métropole ; nos capitaux se détournent de ces possessions lointaines, où l'argent est cher et le crédit n'existe pas ; les pouvoirs publics et la nation se désintéressent trop de ce qui touche à la prospérité de ces établissements d'outre-mer. Continuer les mêmes errements, c'est s'exposer à se laisser supplanter par les étrangers dans le commerce de nos propres colonies. Nous devons nous outiller pour la fabrication des cotonnades à très bas prix ; de sérieuses sociétés financières doivent se former pour l'exploitation de ces territoires ; nous devons, en un mot, prendre exemple sur les Anglais et les Allemands, qui sont passés maîtres dans l'art de mettre en valeur ces pays aux productions si diverses et si abondantes.

Chapitre XI. — SOUDAN

Superficie, population. Climat et régions de culture. — Au sud du Sahara, voué en grande partie à la stérilité, est le Soudan, pays d'une grande fertilité, dont on évalue la superficie à 3 ou 4 millions de kilomètres carrés, 6 à 8 fois celle de la France, avec une population de 30 ou 40 millions d'habitants. Les Maures nous le représentent comme une contrée regorgeant d'or et d'ivoire, où il est facile de faire fortune ; on l'a appelé les Indes africaines. De récents explorateurs, tout en déclarant que le Soudan n'est pas, dans son ensemble, ce pays merveilleux que les auteurs arabes et des géographes modernes nous ont dépeint, s'accordent à reconnaître la prodigieuse fertilité de quelques régions de ce vaste territoire. La partie la plus favorisée est le bassin du lac Tchad, où le sol bien arrosé se couvre d'une végétation exubérante, du bas Niger et du Bénué. Dans la partie septentrionale, qui est

sur la limite du Sahara, les pluies sont rares et les steppes couvrent une grande partie du pays. Bien que le climat de cette contrée soit encore peu connu, la chaleur y est trop élevée pour que les Européens puissent s'y établir à demeure et y travailler ; on croit cependant que les blancs pourront s'acclimater dans une grande partie de la région comprise dans la boucle du Niger ; cette partie du Soudan, placée sous notre influence, est accidentée par les monts de Kong et le Fouta-Djallon ; elle offre quelque analogie, pour l'étagement des terres, la variété des cultures et le climat, avec le plateau abyssin.

Productions du sol. — Bien que ce pays soit encore peu connu, nous savons que son sol donne des produits variés qui alimentent un commerce considérable. Le *riz* du Soudan est excellent ; il est comme le *mil,* dont on compte jusqu'à 18 variétés, la base de l'alimentation, et fournit une excellente eau-de-vie. Ces deux plantes sont cultivées dans la région du lac Tchad et du Bénué. Le *doukhn* réussit dans les terrains sablonneux du nord, et le *dourah* dans les terres argileuses du sud. Le *blé,* l'*orge,* le *maïs* et quelques cultures vivrières, *courges, patates, ignames, taro, manioc,* complètent l'ensemble des cultures alimentaires.

Les lianes à *caoutchouc* et à *gutta-percha* abondent dans tout le Soudan occidental. Les *gommiers* sont nombreux, mais les Soudaniens déprécient ce produit par le mélange de mille impuretés. Toute la région du haut Sénégal et du Niger se prête à la culture des *arachides ;* le *ricin* y vient à l'état sauvage. La *pourghère* est un arbuste qui fournit une graine jaune dont on extrait de l'huile ; le beurre de *karité* enrichira notre colonie, lorsque nos industriels voudront l'utiliser pour la fabrication des savons et des bougies. Le karité pousse partout, en forêts très étendues. De tous les produits gras recherchés par le commerce, c'est à la fois le plus riche et celui dont la préparation est la plus rudimentaire. Le *sésame* est

une autre plante oléagineuse cultivée dans le sud. On tire encore des huiles de la noix du *cocotier,* qui préfère la région méridionale. L'*huile de palme* est une denrée de consommation courante dans le haut Niger.

Le climat et le sol du Soudan conviennent au *cotonnier,* qui pousse presque partout à l'état sauvage ; dans le Haoussa et la vallée du Bénué, où il est quelque peu soigné, il donne le fil avec lequel les indigènes tissent les solides et soyeuses étoffes connues sous le nom de *dempés* et qui sont si recherchées même à Saint-Louis. L'*indigotier,* qu'on emploie pour la teinture de la plupart des tissus, est cultivé sur une grande étendue. Le *kola,* dont la noix, vendue au poids de l'or, calme la soif, apaise la faim, chasse la fièvre, etc., vient surtout dans tout le bassin du haut Niger.

Le Soudan est un excellent pays d'élevage ; Mongo-Park constatait déjà la présence de nombreux bestiaux. Les *chevaux* et les *ânes* remplacent le chameau pour les transports. La région est riche en *bœufs* ; la variété la plus répandue est le *zébu* ou bœuf à bosse. Les *chèvres* et les *moutons* sont de très petite espèce ; ces derniers n'ont même pas de laine, mais un poil soyeux. La chasse fournit des ressources précieuses, *plumes d'autruche, dents d'ivoire, peaux de gazelle* et de *fauves.*

Richesses minérales. — Pour compléter cet exposé succinct des ressources végétales et animales du Soudan, il reste à énumérer les richesses minérales que son sol recèle. Toute la région de l'Afrique occidentale, qui s'étend dans le haut bassin du Sénégal, de la Falémé, du Bafing et du Niger, possède de riches gisements et mines d'*or* aujourd'hui parfaitement reconnus. Mais c'est surtout le bassin de la Falémé, dans les pays du Bambouk, du Diebedougou, du Koukadougou et du Sangaran, et plus loin dans le Bouré et l'Ouassoulou, qui contient des gisements aurifères considérés avec raison comme les plus riches du monde. Le *pays de l'or* de l'Afrique occidentale s'étend entre le 9° et le 15° de latitude nord, et

entre le 2e et le 16e de longitude ouest de Paris. « Des terrains donnant 150 fr. à la tonne, soit 1 fr. 50 c. la bottée, dit M. Vioux, ingénieur des mines, ne sont pas rares dans les alluvions modernes de la Falémé... La vallée de la Falémé, ajoute-t-il, est certainement très riche. Celui qui installera là une exploitation rationnelle réalisera peut-être des bénéfices incalculables. » On tire l'*argent* du Baghirmi, mais le minerai qui donne lieu à l'exploitation la plus active est le *fer*.

Industrie. — L'industrie a un caractère purement local. C'est le *tissage* et la *teinture* des étoffes qui occupe le plus de bras. Le *Haoussa*, le *Bornou*, le *pays de Kong* fabriquent des tissus ordinaires ou ornés de broderies à bas prix. Ils sont généralement teints en bleu plus ou moins foncé. Les teintureries sont nombreuses surtout dans le Soudan occidental ; le capitaine Binger estime qu'il y a à Kong 150 puits ou fosses à indigo en activité. Le *travail des métaux* est une industrie très florissante ; d'après le témoignage du capitaine Binger, il existe dans le Soudan occidental des hauts fourneaux très bien conditionnés. Les nègres du Soudan, qui sont d'habiles forgerons, transforment le fer en instruments de toutes sortes, pelles, haches, pioches, etc. Ils travaillent bien l'or, dont ils font des *bagues* et des *bracelets* finement ciselés ; mais ils ne savent pas l'allier au cuivre. D'autres taillent, dans la corne et l'ivoire, des *épingles* pour la chevelure, des *peignes*, des *bagues*, des *bracelets*. Ils excellent aussi dans la fabrication des articles de *vannerie*, *paniers*, *nattes à emballer* et *nattes pour se coucher*, *stores*, *corbeilles* et *chapeaux*. L'industrie du *cuir*, dans une contrée riche en bétail, est importante[1].

Routes commerciales du Soudan. Le transsaharien. — Mais le manque de voies de communication est, pour le moment, le

1. Voir *Bulletin de la Société de géographie commerciale : Transactions, objets de commerce, monnaies des contrées d'entre le Niger et la Côte d'Or*, par le capitaine Binger. (Tome XII, 1889-1890, n° 2.)

grand obstacle à l'exploitation des richesses du Soudan. Avec nos possessions du Sénégal, les relations commerciales sont établies par une route de 500 kilomètres de Bamako à Badumbé, mais en si mauvais état qu'il n'est pas prudent de s'y aventurer en voiture sans s'être muni auparavant d'outils pour la réparer soi-même, un Decauville de 80 kilomètres de Badumbé à Bafoulabé, une voie ferrée de 129 kilomètres de Bafoulabé à Kayes, et un fleuve navigable quelques mois de l'année. Nous pouvons aussi arriver au lac Tchad en partant du Congo français; tout fait supposer que les sources du Chari, le principal tributaire du lac, doivent naître très près du haut Oubanghi. MM. Dybowski et Maistre, poursuivant le projet de Crampel, ont cherché, sans y parvenir, à atteindre le Soudan central par les vallées de ces deux rivières, parcourant une région où nul voyageur ne s'est aventuré jusqu'à ce jour. L'heureuse mission du lieutenant Mizon, qui, partant d'Yola, sur le Bénué, s'est rencontré sur la Sangha ou un de ses affluents avec M. de Brazza, aura pour résultat de couper la colonie de Kameroun du lac Tchad. Désormais nous n'avons plus à redouter la compétition de l'Allemagne pour la prise de possession des régions comprises entre la frontière septentrionale de nos possessions du Congo et cette petite mer intérieure. Sur la côte de l'Océan Atlantique, le Bénué et le Niger, que remontent des steamers anglais, ouvrent aux produits du Soudan central, le plus riche et le plus peuplé, une issue plus commode et plus directe. Complétée par des routes et des chemins de fer, cette voie naturelle était considérée déjà par G. Rohlfs, un des explorateurs qui connaissent le mieux le Soudan, comme une des plus importantes vers la côte occidentale d'Afrique. Les produits du Fouta-Djallon et du Niger supérieur pourront, comme nous l'avons vu, gagner la côte par les Rivières du Sud ou par les vallées du Lahou, de l'Akba et du Bia.

Khartoum, sur le Nil, est l'entrepôt naturel des denrées du

Soudan oriental; c'est le point terminus des caravanes qui arrivent de la région du lac Tchad par le Chari, ses affluents et le Bahr-el-Arab. Actuellement, c'est à travers les oasis du Sahara, par longues caravanes qui atteignent le Maroc et Tripoli, que s'écoule la plus grande partie des marchandises du Soudan; une des principales branches de ce commerce, c'est *la traite des noirs*; encore de nos jours, ce sont les royaumes nègres du Soudan qui fournissent aux marchands arabes ces troupeaux d'esclaves vendus en Égypte et sur les marchés des États barbaresques. De ce côté, les routes commerciales se sont détournées de nos possessions d'Afrique; l'Algérie peut aussi aspirer à devenir le débouché des produits des Indes africaines, dont elle n'est séparée que par le Sahara; mais pour pénétrer au Soudan par l'Algérie, il faut construire le chemin de fer transsaharien. Le tracé d'Alger à Tombouctou, ville déchue du Soudan occidental, semble aujourd'hui abandonné; celui de Constantine à Ouargla et de là au lac Tchad, par Biskra et Amguid, paraît avoir le plus de chance d'être adopté. Il aboutira dans la partie la plus riche du Soudan, celle où se trouvent les grands marchés, *Sokoto, Kano, Kouka, Yola*. C'est le tracé proposé par le général Philebert et M. Georges Rolland, ingénieur des mines.

Commerce. Exportations, importations. — Les statistiques ne donnent pas de valeur en francs du commerce du Soudan. Nous ne connaissons guère que les marchandises exportées et importées. Les exportations du Soudan comprennent les *esclaves*[1], l'*or en poudre*, des *dents d'ivoire*, des *plumes d'au-*

1. L'exportation des esclaves, en prenant pour bases les évaluations les plus modérées, atteindrait :

Pour le Soudan occidental.	15,000	personnes.
Pour le Soudan oriental.	25,000	—
Pour le Soudan central et la région du haut Nil.	40,000	—

Si l'on ajoute à ces nombres celui des esclaves retenus dans les marchés de l'intérieur, ceux qui périssent en route, ceux qui meurent dans l'attaque des villages ou succombent aux privations, c'est à 400,000 qu'il faut estimer le nombre d'hommes que perd annuellement l'Afrique centrale.

truche, de la *gomme*, des *peaux*, des *arachides*, de l'*huile de palme*, des *graines de sésame*, des *noix de kola*, etc. Les caravanes apportent aux Soudaniens des *tissus*, du *thé*, du *sel*, de la *poudre*, des *fusils*, des *tapis*, des *manteaux de laine*, connus sous le nom de haïks, de la *verroterie* et divers articles de *quincaillerie*, etc.

La France n'a qu'une faible part dans ce trafic accaparé par les Anglais établis à Gibraltar et à Malte, c'est-à-dire près des points extrêmes où viennent les routes de caravanes, et maîtres de l'Égypte et du bas Niger.

Chapitre XII. — RÉGION DU CONGO

I. — OUEST AFRICAIN, ÉTAT LIBRE DU CONGO ET CAPITAINERIE D'ANGOLA.

Superficie et population des États de cette région. Climat. — La région du Congo, une des parties de l'Afrique les plus récemment explorées, comprend les établissements français du Gabon et du Congo, connus aussi sous le nom d'Ouest africain, l'État libre du Congo, et la capitainerie d'Angola, possession portugaise. L'Ouest africain a une superficie un peu supérieure à celle de la France (600,000 kilom. carrés) et une population de 5 millions d'habitants d'après de Brazza, de 7 d'après Behm et Wagner. L'État libre du Congo, placé sous la souveraineté du roi de Belgique, s'étend sur une zone qui ne mesure pas moins de 2,600,000 kilomètres carrés. Cette portion de l'Afrique équatoriale serait, d'après M. Stanley qui la connaît le mieux, relativement assez peuplée ; il en évalue la population à 40 millions d'habitants. La superficie du territoire nominalement soumis au Portugal est évaluée approximativement à 800,000 kilomètres carrés et la population à 10 millions d'habitants.

Les limites de ces trois possessions ont été déterminées par la conférence de Berlin (15 novembre 1884). D'importants privilèges ont été accordés au commerce dans tout le bassin du Congo ; la convention signée à Berlin met tout commerçant, qui tentera la fortune dans cette partie de l'Afrique, à l'abri de toute spoliation, de toute exaction, de toute vexation. Ses biens et sa personne relèvent de la juridiction de son consul. Les produits qu'il recueillera pour l'exportation seront seuls taxés, et encore cette taxe sera-t-elle uniquement destinée à couvrir les frais du gouvernement riverain.

Le climat est celui des régions tropicales avec pluies abondantes. Les Européens ne peuvent espérer s'y établir à demeure et y faire souche ; tout travail même leur est interdit. Les Portugais, dont on connaît la facile adaptation aux climats tropicaux, ne s'acclimatent pas au nord de Mossamédès ; toutes les colonies fondées ont misérablement péri ; aussi sont-ils peu nombreux, 4,000 au plus, pour la plupart marchands ou industriels, ayant l'ambition de faire rapidement fortune. On ne compte aussi que peu d'Européens dans nos possessions de l'ouest, 205 environ, dont 130 Français.

Richesses agricoles et minières. — Nous connaissons déjà les plantes alimentaires dont se nourrissent les indigènes, *riz, maïs, dourah, ignames, patates, manioc, taro, bananes,* etc. Celles dont le commerce tire déjà parti sont plus importantes. La zone maritime et montagneuse fournit en abondance les *arachides,* les *lianes à caoutchouc,* les *huiles* et les *amandes de palme,* les *gommes* et *résines d'acacia.* Le directeur du jardin de Libreville a tenté avec succès la culture du caoutchouc de Para, arbre qui fournit un caoutchouc bien supérieur à celui que l'on tire de la liane indigène. On a fait, dans la même région, des essais de culture de *café,* de *thé,* de *canne à sucre* et de *cacao,* qui ont parfaitement réussi. Des sociétés financières pourraient donc se constituer pour entreprendre ces cultures en grand ; une maison allemande a déjà fait des

plantations de café à *Sibanghé,* près de Libreville ; les plantations de thé, dans les possessions portugaises, sont prospères ; la capitainerie d'Angola renferme encore des caféteries très productives ; le cacaotier est aussi l'objet d'une exploitation très active. Ces deux produits, expédiés presque exclusivement à Lisbonne, sont classés parmi les meilleurs et bien au-dessus des cafés et des cacaos des Antilles.

Mais c'est surtout la région du Congo, comprise depuis Léopoldville-Brazzaville jusqu'aux Stanley-Falls, qui recèle les richesses agricoles les plus précieuses de l'Afrique équatoriale. D'après Stanley, c'est un des pays les plus riches du monde en produits naturels, en forêts non explorées et en plaines labourables. On y rencontre des forêts entières de *palmiers oléagineux,* si précieux au point de vue économique. On a calculé qu'un palmier à huile donne 6^{k},230 d'huile et 5^{k},78 d'amandes. En évaluant à 425 fr. la tonne d'huile et à 250 fr. la tonne d'amandes, 100,000 palmiers couvrant 6 à 8 hectares donneraient 675,000 fr. Le produit forestier le plus commun après le palmier est l'*arbre à caoutchouc,* peu exploité jusqu'ici. Il y a de vastes gisements de *gomme copal.* Le lichen, connu sous le nom d'*orseille,* couvre comme d'un voile de vastes étendues de forêts. Ces forêts renferment des ressources incalculables en bois précieux pour l'ébénisterie, la construction et la teinture. L'industrie trouverait aussi à utiliser un grand nombre de fibres pour la fabrication du papier, de la corderie, de la vannerie, de tissus, de nattes ordinaires ou fines. Tout fait présumer que le cotonnier viendrait très bien et serait aussi une source de grand rapport. Le *tabac,* la *canne à sucre,* l'*indigo,* le *riz,* etc., donneraient les meilleurs résultats, dans une région qui convient essentiellement à la culture de ces plantes. La *noix de kola* abonde et pourrait s'exporter en grand ; on en récolte de magnifiques à Vivi.

Sur une moitié du territoire du Congo supérieur, on élève des troupeaux considérables de bétail, *zébus* et *moutons.* La

chasse est pour ces contrées une ressource importante. On traque les *buffles*, les *gazelles*, les *antilopes* et les *fauves*, pour leur peau, les *oiseaux des tropiques*, pour leurs superbes plumes; mais la *chasse à l'éléphant* et à l'*hippopotame* est la plus fructueuse : de 1879 à 1884, il a été exporté 421,000 kilogr. d'ivoire du Congo, d'une valeur de 15 millions de francs; Stanley évalue à 200,000 le nombre des éléphants qui existent encore[1].

La région du Congo est loin d'être dépourvue de minéraux. Le *fer* et le *cuivre* y abondent; ce sont les deux métaux le plus généralement employés par les indigènes. On exploite un peu d'or dans l'Angola.

Industrie. — L'industrie est encore rudimentaire et se borne à la fabrication de divers objets à l'usage des indigènes, *outils, ustensiles, poteries, nattes, pirogues*, etc. Dans l'Angola, il y a des *distilleries d'eau-de-vie* et des *fabriques de cigares*. *Mossamédès* possède même une *filature* et un *atelier de tissage* fondés par un Alsacien[2].

Routes commerciales. — Mais toutes ces richesses ne pourront être exploitées que lorsque la région du Congo sera pourvue d'un bon système de voies de communication; le bassin du Congo forme un magnifique réseau de voies navigables inférieur seulement à celui des Amazones; il n'y a probablement pas, dit M. Grenfell, un seul endroit du bassin qui se trouve à plus de 160 kilomètres d'une escale quelconque accessible par eau. « Il est vrai que cet ensemble de canaux est séparé de la mer par l'escalier de granit que descendent les cataractes du Congo[3]. » Ce sont là des obstacles qui s'op-

1. Exportation de l'ivoire africain :

Côte occidentale.	284,000	kilogr.
— orientale	564,000	—
	848,000	kilogr.

2. Élisée Reclus, *l'Afrique*.
3. E. Reclus, *l'Afrique*.

posent à la navigation du cours inférieur du fleuve et à l'exploitation sérieuse des richesses de cette partie de l'Afrique. M. Stanley évalue à 1,250 millions la valeur des produits que la région du Congo peut fournir annuellement à l'exportation, si une voie ferrée continue de 380 kilomètres, allant de Léopoldville à la côte, ou des tronçons de chemins de fer, construits sur les parties du bas Congo inaccessibles aux steamers et aux voiliers, permettaient de transporter facilement les richesses du Congo moyen et supérieur. Alors seulement on pourrait exploiter les produits d'une contrée que le célèbre explorateur déclare supérieure à toutes les terres connues, au point de vue économique. « Si le chemin de fer ne se construit pas, ajoute-t-il, tout l'État du Congo, quelle que soit l'immensité de ses ressources, ne vaudra pas une pièce de 2 shellings. » Actuellement les deux seules voies praticables, pour aller de l'Atlantique au bassin moyen du Congo, passent par nos possessions de l'Ouest africain. La première suit la vallée de l'Ogooué, navigable pour les bateaux plats, sur un parcours de 350 kilomètres ; mais cette route n'offre pas les avantages qu'on lui supposait d'abord. La route la plus directe est celle qui, partant de Loango remonte le Niari-Quillou et entre, par un col facile à franchir, dans la vallée du Djoué pour déboucher à Brazzaville. Les Portugais, maîtres de la capitainerie d'Angola depuis plusieurs siècles, ne sont pas plus avancés ; ils ont tracé quelques routes et ont commencé la construction d'une voie ferrée de Loanda à Ambaca, premier tronçon de la ligne qui doit réunir un jour la côte de l'Atlantique à la contre-côte de l'Océan Indien. 241 kilomètres seulement sont livrés à la circulation. Le bassin du Congo manque donc de bonnes voies d'accès sur le littoral de l'Ouest. Les Anglais et les Allemands ont intérêt à détourner le trafic de l'État libre vers le Nil et la côte sud-orientale de l'Afrique, dont ils sont les maîtres. Zanzibar et Khartoum seraient alors les entrepôts des marchandises du

Congo. Mais les Belges ont la prétention légitime de ne pas laisser passer en des mains étrangères les bénéfices de l'exploitation de cette riche contrée. Le capital nécessaire pour la construction de la voie ferrée qui doit relier Léopoldville à la côte est souscrit et les travaux sont commencés ; dans 2 ou 3 ans, lorsque la voie ferrée sera construite, le développement du commerce du haut Congo et de l'Afrique centrale prendra réellement un complet essor.

Commerce. Importations, Exportations. — On évalue à près de 80 millions la valeur des marchandises importées et exportées par les trois États. Le commerce de nos établissements de l'Ouest africain est presque en entier aux mains des maisons étrangères ; les deux plus importantes sont les maisons Wœrmann de Hambourg, Hatton et Cookson de Liverpool. On compte trois autres maisons anglaises (Holt et Cie de Liverpool, Congo and central african Trade Co), deux maisons allemandes (Otto Stein de Brême), trois maisons portugaises et sept ou huit maisons françaises de second ordre. Les chiffres sont plus éloquents encore : sur une douzaine de millions, représentant le commerce total, l'Ouest africain fait un peu plus d'un million d'affaires avec la France, contre une dizaine avec l'étranger[1]. C'est l'Angleterre qui habille les indigènes de nos possessions avec ces *cotonnades* bon marché qu'elle fabrique pour les noirs d'Afrique. L'Allemagne fournit les *alcools* et les *vins de qualité inférieure,* pour lesquels ils ont une prédilection marquée, la Belgique des cotonnades, de la poudre et des armes.

Le commerce de l'Angola dépasse 24 millions, dont 13 à l'importation. Les cinq sixièmes se font avec l'Angleterre, qui importe surtout des *tissus de coton.* Les Portugais n'ont donc aussi que la plus petite part du trafic de leur colonie,

1. Importations de France. . . . 1,317,680f
Exportations en France. . . . 173,271

ce qui a fait dire qu'ils n'avaient d'autre rôle dans le pays que celui de garde-côte pour le service du commerce étranger.

Compagnies de commerce belges. — Ce sont les Belges, les Anglais et les Allemands qui se partagent les 30 ou 40 millions de francs auxquels on évalue le commerce de l'État libre.

Des sociétés commerciales se sont fondées rapidement en Belgique, pour l'exploitation des richesses du Congo. Leur développement, depuis leur formation, a été tel, que plusieurs ont doublé et triplé leur capital ; nos maisons françaises, à côté, périclitent et sont destinées à se laisser absorber, si elles ne se décident pas à augmenter leur mise de fonds.

Cinq compagnies belges de commerce existaient au Congo, en 1890 ; le 12 mars 1891, une nouvelle société, la Compagnie du Katanga, a été créée. Les six sociétés qui fonctionnent actuellement sont :

1. La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, fondée le 9 février 1887 ;

2. La Compagnie des Magasins généraux du Congo, fondée le 20 octobre 1888 ;

3. La Société pour le commerce du haut Congo, formée le 10 décembre 1888 ;

4. La Compagnie des chemins de fer, constituée le 31 juillet 1891 ;

5. La Compagnie des produits du Congo, formée le 29 novembre 1889 ;

6. La Compagnie du Katanga.

Le capital social de ces six compagnies s'élève à 35 millions. Les établissements qu'elles ont créés s'élèvent à 25. Les plus importants sont :

1° Boma, Banana, Matadi, Nsobé, Salezi et Loubanzi, à la Compagnie des Magasins généraux ;

2° Matadi, Vivi, Isanghila, Manyanga, Équateur, Bangala, Stanley-Falls, à la Société du haut Congo ;

3° Matadi, à la Compagnie des chemins de fer;

4° Mateba, Siccia, Nebu-le-Roy, Loango, à la Compagnie des produits du Congo.

Le nombre des steamers de ces compagnies est de 11, savoir : 9 à la Société du haut Congo, 2 à la Compagnie des chemins de fer. La maison française Daumas-Béraud ayant récemment vendu son matériel et ses comptoirs à la Belgique, le nombre des steamers au service des sociétés belges du Congo s'est accru de quelques unités.

Importations et exportations. — Le commerce n'a cessé d'augmenter d'année en année, depuis la fondation de l'État indépendant ; l'augmentation de 1890 est de beaucoup supérieure à celle des années précédentes.

Nous donnons ci-dessous le tableau des exportations du Congo depuis 1886 ; les chiffres du commerce spécial comprennent les marchandises à destination de la Belgique :

	COMMERCE SPÉCIAL.	COMMERCE GÉNÉRAL.
	—	—
1886	886,432f	3,456,050f
1887	1,980,441	7,667,969
1888	2,609,300	7,392,348
1889	4,297,543	8,572,519
1890	8,242,199	14,109,781

L'augmentation, entre les exercices 1889 et 1890, porte sur tous les produits, ivoire, huile de palme, noix palmistes, caoutchouc. L'exportation du café, qui n'était que de 18,000 kilogr. en 1889, est montée à 46,437 en 1890. Le Congo exporte encore des peaux, des gommes, des arachides, de l'orseille, etc.

Les *cotonnades anglaises et belges* et les *eaux-de-vie allemandes* entrent pour les trois quarts dans les importations. Le reste comprend la *verroterie,* les *perles,* la *poudre,* les *armes,* etc. Les exportations belges au Congo, pour l'année 1889, ont été de 15 millions de francs. Ce chiffre a été dépassé en 1890, à

cause de l'importance des commandes du chemin de fer. On peut, sans exagération, porter le mouvement des affaires entre la Belgique et le Congo à 20 millions au minimum.

Libreville est notre meilleur port sur la côte du Gabon. Le port de *Banana,* d'une profondeur d'eau suffisante pour recevoir les gros navires, concentre presque tout le mouvement des échanges du Congo belge, Boma se place au second rang par ordre d'importance[1]. *Saint-Paul de Loanda* et *Mossamédès* sont les ports les plus actifs de l'Angola.

Droits de douane. — Les droits de sortie ont été établis comme il suit par 100 kilogr., lors de la fondation de l'État :

Arachides	1f50	Ivoire	50f »
Café	1 »	Noix palmiste	1 20
Caoutchouc	20 »	Sésame	1 70
Copal	2 50		

Tous les produits importés dans le bassin occidental du Congo, en vertu d'une convention signée le 9 février 1891 entre la France, le Portugal et la Belgique, sont taxés à 6 p. 100 *ad valorem,* sauf les armes, les munitions, la poudre et le sel, qui acquittent 10 p. 100. Les alcools sont réservés. Les navires et bateaux, les machines à vapeur, les appareils mécaniques servant à l'industrie ou à l'agriculture, et les outils, sont exempts à l'entrée pendant une période de 4 ans, et pourront être imposés à 3 p. 100.

Dans le Gabon et le Congo français, les marchandises et produits de toute provenance exportés acquitteront un droit de sortie qui ne peut dépasser 7 p. 100 de la valeur. Sont seuls exempts l'ébène et le bois rouge.

---

1. Mouvement des ports :

	VAPEURS ENTRÉS.		TONNAGE.	
	1889.	1890.	1889.	1890.
Banana	104	132	139,835	172,920
Boma	34	51	42,630	67,139

Progrès de l'État libre. Le Congo en 1883 et en 1890. — En résumé, on peut dire que de grands progrès ont été réalisés dans l'État indépendant, depuis quelques années ; mais pour mieux comprendre les changements qui se sont opérés, il est nécessaire de se reporter à quelques années en arrière.

En 1883, il y avait à Boma 7 factoreries, 1 mission catholique et 18 à 20 Européens. Les stations de l'Association internationale étaient au nombre de 5, savoir : Vivi, Isanghila, Manyanga, Léopoldville et Bolobo. La mission Baptiste comptait 3 établissements : Léopoldville, Manyanga et Nokki. Ce poste était la limite extrême du commerce dans l'État libre. Un seul bateau à vapeur sillonnait le haut Congo, l'*Association internationale africaine*. Toute la partie centrale de l'Afrique, en dehors des régions reconnues par Stanley, était marquée par une large tache blanche ; le cannibalisme et la traite s'y exerçaient librement.

En 1890, changement complet. L'Afrique centrale est explorée ; de nombreux postes militaires et administratifs ont été créés ; un gouvernement régulier y est établi avec les mêmes lois qu'en Europe. Les nègres, comme les Européens, trouvent aide, protection et justice ; l'esclavage et le cannibalisme tendent à disparaître. Le fleuve, où ne naviguait qu'un seul vapeur, est parcouru par une flottille de 28 steamers, naviguant dans toutes les directions ; au lieu de 4 établissements européens, on en compte 28. Les missions, qui ne comptaient qu'un seul établissement, en 1883, sur le haut fleuve, en possèdent aujourd'hui 9, dont 3 catholiques et 6 protestants.

Les cultures se sont partout étendues autour des stations. En dehors des jardins qui fournissent les légumes, le manioc, le maïs, les patates douces, on a entrepris des plantations de bananiers et d'autres arbres tropicaux, papayer, manguier, avocatier, oranger, etc.; 400 plants de vigne de Ténériffe ont été plantés ; à Léopoldville, on a fait des essais de culture du tabac, de la canne à sucre, du café, du riz.

L'État a eu une grande part à ce développement, en travaillant à améliorer les routes et à assurer le transport dans la région des cataractes. La navigation du cours inférieur du Congo a été améliorée ; les bateaux, au lieu de s'arrêter à Banana, peuvent remonter le fleuve et faire les embarquements et les débarquements à Boma et à Matadi, ports qui sont destinés à devenir l'entrepôt général des produits du haut Congo, lorsque le chemin de fer sera terminé.

II. — TERRITOIRE ALLEMAND DU SUD-OUEST.

Principales productions. — En 1884, le drapeau allemand fut arboré à *Angra-Pequeña*. L'Angleterre jeta d'abord les hauts cris ; elle avait fièrement déclaré que tout établissement d'une puissance étrangère dans la région serait un empiètement sur ses droits. Le gouvernement allemand n'en a pas moins gardé cette contrée qui dépasse en étendue l'empire allemand, et qui a 1,500 kilomètres de littoral, depuis l'Angola jusqu'à l'embouchure du fleuve Orange. La population n'est que de 250,000 habitants. Cet immense territoire appartient à la *Compagnie coloniale allemande de l'Afrique du sud-ouest*. Les riches mines d'or ou d'argent, sur lesquelles les Allemands avaient fondé beaucoup d'espérance, sont purement imaginaires. Il y a des gisements de cuivre, mais les frais d'extraction seraient supérieurs au revenu. Les produits agricoles sont de médiocre valeur et l'élevage ne donnera pas les résultats sur lesquels on avait compté, sauf cependant dans le Damaraland, qui renferme de vastes pâturages.

Les deux centres les plus importants sont *Sandwich* et *Angra-Pequeña*.

Chapitre XIII. — RÉGION CANADIENNE

I. — CONFÉDÉRATION CANADIENNE (*Dominion of Canada*).

Climat. — Les possessions anglaises de l'Amérique du Nord se sont groupées, à l'exception de Terre-Neuve, sous le nom de « Dominion of Canada. » Leur superficie dépasse 800 millions d'hectares. Elles sont situées, en grande partie, sous la même latitude que les États de l'Europe centrale ; le climat y est cependant plus froid, à cause du voisinage des mers polaires, mais aussi sain. La Colombie anglaise, abritée contre les vents froids du pôle par le rempart des Monts Rocheux, et la Nouvelle-Écosse, soumise à l'influence des vents océaniques, jouissent, à latitude égale, d'une température plus douce que le reste de la Confédération. Dans la région des grands lacs, la température hivernale est relativement douce, à cause de l'influence de ces immenses nappes d'eau.

Importance du Dominion. — Sauf dans l'extrême nord, où toute culture est impossible à cause de la rigueur du froid, le Dominion tient en réserve d'immenses territoires où les Européens peuvent s'établir ; c'est au Canada propre, région de moitié plus vaste que la France dans son ensemble, qu'ont été tentés nos premiers essais de colonisation. Ce pays est resté français jusqu'en 1763, époque à laquelle il fut cédé à l'Angleterre. On ne croyait pas alors avoir payé trop cher, par cet abandon, la fin d'une guerre onéreuse ; beaucoup de Français partageaient l'avis de Voltaire, qui aurait voulu voir « le Canada au fond de l'eau ». On n'appréciait, au XVIIIe siècle, que les possessions qui produisaient des denrées coloniales ou qui renfermaient des métaux précieux, et le Canada ne donnait que du blé ; mais on ne se doutait pas alors qu'il renfermait une région de *terre noire,* qui a trois fois l'étendue

de la France et qui deviendra le plus magnifique domaine agricole du globe.

Population du Canada ; les Canadiens-Français. — Le pays se peuple lentement : la population était de 240,000 habitants en 1800, de 3,816,000 en 1871, de 4,325,000 en 1881 ; elle dépasse actuellement 5 millions d'habitants ; l'accroissement annuel est de 100,000, dont plus de la moitié est due à l'immigration. C'est peu en comparaison des milliers d'émigrants qui s'établissent dans la grande République[1]. Cependant la population double tous les 20 ans, et dans un siècle elle atteindra certainement 50 ou 60 millions d'habitants. C'est encore la race anglo-saxonne qui peuplera, en majorité, ces vastes régions de l'Amérique du Nord. Le nombre des Canadiens d'origine française ne sera alors guère inférieur à 15 ou 18 millions ; les 65,000 Français, devenus sujets de l'Angleterre par le fait de la conquête, forment aujourd'hui une minorité imposante de près de 2 millions d'habitants qui ont conservé les mœurs, la langue et la religion de la mère-patrie. L'Angleterre a renoncé, après deux siècles de persécution, à anéantir une race qui montrait une telle vitalité, et les Canadiens-Français jouissent, au même titre que les colons d'origine anglo-saxonne, des libertés les plus étendues.

La colonisation au Canada. Avantages que présente le Canada aux colons français. — Le colon français qui émigre au Canada trouvera dans ce nouveau pays d'adoption un climat salubre, un sol fertile et un gouvernement libre. Il

1. Émigration au Canada :

	NOMBRE TOTAL des immigrants.	COLONS ÉTABLIS au Canada.	COLONS ÉMIGRÉS aux États-Unis.
1886	122,581	69,152	53,429
1887	175,579	84,526	91,053
1888	174,474	88,766	85,708
1889	176,462	91,600	84,862
1890	178,921	65,067	103,854

retrouvera la langue et les coutumes de son pays d'origine dans une contrée qui, même sous la domination anglaise, n'a pas perdu le souvenir et l'amour de la patrie française. L'élément français est en majorité dans la province de Québec ou Bas-Canada; on trouve des colons français dans toutes les autres provinces; s'ils sont en minorité, cette minorité se fortifie d'année en année. Ces immenses territoires du Dominion sont, depuis quelque temps, le théâtre d'une compétition de plus en plus vive entre les deux grandes races qui l'occupent. Les Canadiens-Anglais reçoivent continuellement des renforts d'hommes et de capitaux de la mère-patrie; des colons et des capitaux, voilà ce que demandent aussi les Français du Canada. Ce vœu semble être entendu. Le Canada attire, depuis quelques années, un grand nombre de jeunes gens, actifs et entreprenants, que l'encombrement des carrières dites libérales laisse sans emploi, des industriels et des commerçants en quête de débouchés, des agriculteurs auxquels les terres de France ne donnent pas de revenus assez rémunérateurs. Or le Dominion, colonie agricole et de peuplement, est éminemment propre aux céréales et se prête fort bien à l'élève du bétail. Si la partie orientale, comprenant les provinces de Québec, Ontario, Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick, a une population dont la densité varie de 5 à 6 habitants par kilomètre carré, le Manitoba, le nord-ouest canadien et la Colombie anglaise sont presque inhabités. Ces fertiles contrées n'attendent que la hache du pionnier et la charrue du colon pour se couvrir de riches moissons. Elles ne sont cependant pas cultivables et habitables dans toute leur étendue. La zone qui avoisine la mer polaire est rebelle à toute colonisation. La limite des terres stériles et des parties cultivables est formée par une ligne partant du lac Supérieur et passant par l'extrémité nord du lac de Winnipeg pour aboutir au lac Athabaska. Le pays situé au nord de cette ligne est une région de chasse, de pêche, d'exploitation minière, le

sous-sol renfermant des dépôts de tourbe, de houille et de lignite. La zone au sud, qui a reçu le nom de *Bande fertile* — Fertile Belt — renferme des terres à blé d'une grande richesse, d'immenses prairies et de beaux bois de construction. Cette alternance de la prairie et de la forêt constitue le grand avantage que le nord-ouest canadien offre aux colons, avantage qu'ont appris à apprécier ceux qui connaissent par expérience toutes les peines et toutes les difficultés d'un défrichement en plein bois.

La vallée de la rivière Rouge est une des plus fertiles du nord-ouest. Cette vallée a été, à une époque reculée, un immense lac dont les eaux, en se retirant, ont déposé une couche alluviale de 40 à 60 centimètres d'épaisseur. C'est une terre noire, friable, riche en principes nourriciers, tout à fait propre à la culture des céréales. Elle pourrait à elle seule, assure-t-on, fournir à la Grande-Bretagne l'appoint de froment étranger dont elle a besoin annuellement. Depuis une vingtaine d'années, l'émigration se porte vers ces régions; aussi les développements de la province de Manitoba ont-ils été remarquables ; Winnipeg, le chef-lieu, qui n'était qu'un assemblage de cabanes en bois, est devenu une véritable ville qu'entourent dans un rayon d'une soixantaine de lieues une foule de villages naissants. Les voyageurs qui ont parcouru la vallée de la Saskatchewan s'accordent à vanter ses beaux sites, son sol excellent et son climat salubre. L'établissement du Pacifique-Canadien, qui relie les deux Océans, d'Halifax à Port-Moody, a transformé la contrée sur tout son parcours ; les émigrants se sont portés vers ces solitudes du nord-ouest, et un grand nombre de fermes et de centres agricoles prospères se sont fondés.

Comment se font les concessions de terres domaniales ; conditions faites aux immigrants. — L'immigrant qui dispose d'un petit capital agira sagement en attendant, pour acheter des terres domaniales, qu'un séjour de quelques années l'ait

familiarisé avec le genre de vie du pays et les meilleurs moyens de tirer parti du sol. Il réussira beaucoup mieux que l'arrivant même pourvu d'un fort capital qui s'empresse d'entreprendre un défrichement à ses risques et périls.

Le British North American Act (1867) accorde aux gouvernements locaux la libre disposition des terres domaniales. De là les différences qu'on remarque dans le système terrien d'une province à l'autre. Dans la Colombie anglaise, on distingue les terres cadastrées et les terres non cadastrées. Les premières s'achètent un dollar l'acre, 12 fr. 50 c. l'hectare ; les secondes s'acquièrent par voie de préemption jusqu'à concurrence de 320 acres (128 hectares). Dans la Nouvelle-Écosse, les terres incultes valent 5 fr. l'hectare. Dans le Nouveau-Brunswick, l'immigrant loue d'abord un lot de terre, qui ne devient sa propriété incommutable que sous la triple condition d'effectuer un premier paiement de 20 dollars, de se bâtir une maison et de défricher au moins 10 hectares par an. Les colons déjà établis peuvent obtenir gratuitement dans les mêmes conditions et sous les mêmes réserves des lots de 100 ou 200 acres, selon qu'ils sont célibataires ou mariés. Dans la province de Québec, le prix des terres est fixé par le conseil privé ; des lots de 100 acres sont réservés le long des routes dites de colonisation aux immigrants qui en font la demande ; mais ils n'en deviennent propriétaires qu'au bout de 4 ans, pourvu qu'ils aient bâti une maison et défriché 12 acres.

Bien plus libérales encore sont les lois terriennes du Manitoba. On a divisé le sol arable de la province en sections de 256 hectares, subdivisées en 4 lots de 64 hectares chacun. Tout colon, sujet britannique ou immigrant naturalisé, obtient gratuitement, sur sa demande, l'une d'elles, sous la clause d'une résidence de 3 ans. Après ce délai, il peut acquérir le lot contigu au prix de 2 dollars et demi l'hectare. Si, au bout de ces 6 ans, le colon a planté 10 acres en bois, une troisième concession de 64 hectares lui est accordée, s'il le désire, tant

le gouvernement se montre soucieux de favoriser le boisement du pays, dans le but de l'assainir et d'en accroître les ressources commerciales. Le quatrième lot est mis à la disposition du colon sur le pied de 2 dollars et demi l'hectare[1].

Productions du sol. — On évaluait, en 1881, à 45,358,141 acres, ou 18,351,914 hectares, l'étendue des terres cultivées, c'est à peine le cinquantième de la surface totale du Canada. Mais les surfaces cultivées augmentent rapidement : en 1890, plus de 500,000 hectares ont été livrés à la culture, soit en vertu des lois de *préemption* et du *homestead,* soit par suite de ventes de terres domaniales. Le *blé* est la culture la plus rémunératrice de l'Union canadienne. La production, qui était de 6 millions d'hectolitres seulement en 1871, s'élève aujourd'hui à près de 20. C'est la province d'Ontario qui en fournit la plus grande quantité ; mais cette céréale réussit particulièrement dans les immenses *terres noires* de l'ouest, dans le Manitoba et les districts avoisinants qui donnent, sans fumure, un rendement moyen égal à celui des meilleures terres à blé de l'Europe. A cause de la rigueur du climat, l'*avoine* couvre la plus grande étendue des terres cultivées dans toutes les provinces ; la récolte dépasse 30 millions d'hectolitres. L'Ontario a presque le monopole de la culture du *maïs* (5 millions d'hectolitres). L'*orge,* cultivée un peu partout pour la fabrication de la bière, donne 8 millions d'hectolitres. La production du *seigle* (1 million d'hectolitres) est insignifiante. La pomme de terre fournit 20 millions d'hectolitres, exclusivement réservés à l'alimentation. Le *lin,* le *chanvre,* le *tabac* et le *houblon,* qui sont les principales cultures industrielles du Canada, n'occupent que des surfaces restreintes.

L'élevage du bétail est entrepris sur une grande échelle dans la vallée du Saint-Laurent, dans les territoires de l'ouest

---

1. *The colonisation circular,* document officiel publié par les soins des commissions de l'émigration et des terres domaniales.

et dans la Colombie britannique. Dans les prairies humides de la vallée du Saint-Laurent et de la Colombie, on élève surtout du gros bétail, *bêtes à cornes* et *chevaux*. Les Canadiens ont hérité, pour cette branche de l'agriculture, des aptitudes de la race anglo-saxonne, qui a apporté dans le perfectionnement des espèces animales beaucoup d'observation et de méthode. Les pâturages maigres de l'ouest peuvent nourrir d'immenses troupeaux de moutons. La concurrence des États-Unis empêche encore les Canadiens d'en tirer un parti avantageux[1].

Après la culture et l'élevage, la *végétation forestière* constitue une des sources les plus importantes de revenus pour les Canadiens. Si les forêts diminuent dans les districts du sud, elles occupent encore de vastes étendues dans la partie septentrionale du Dominion. On peut estimer à 200 millions d'hectares, 4 fois la superficie de la France, la surface des forêts. On en tire des bois de charpente, de tonnellerie, de marine et de mâture, pour une centaine de millions de francs chaque année. Ce sont les forêts du *Bas-Canada,* du *Nouveau-Brunswick,* de la *Nouvelle-Écosse,* et surtout de la *Colombie* qui n'est que montagne et forêt, selon l'expression de lord Dufferin, qui fournissent la plus grande partie du bois exporté.

Le Canada est donc par le climat, par le système des cultures et par les étroites affinités qui nous unissent aux Canadiens-Français, un des pays du Nouveau-Monde qui se prêteraient le mieux à une colonisation française. Nos travailleurs agricoles trouveront là d'immenses territoires, d'une fécondité prodigieuse, qui les dédommageront largement de leurs labeurs. Avec du travail, du courage et une persévérance qui ne se rebutera pas par quelques insuccès du début, ils sont sûrs d'arriver promptement à une aisance suffisante,

1. Animaux domestiques :

Chevaux.	1,000,000
Bœufs et vaches . . .	4,000,000
Moutons.	3,000,000

et, si les circonstances les favorisent, à une fortune rapide. Enfin, considération qui n'est pas à dédaigner, les Français qui émigrent au Canada ne sont pas perdus pour nous. Au lieu de disparaître et de se fondre dans des nationalités étrangères, comme ceux qui se rendent aux États-Unis ou dans l'Amérique du Sud, ils iront grossir les rangs d'un peuple qui lutte, par de là l'Océan, pour créer et perpétuer une seconde patrie française.

Mines et industrie. — Le sous-sol du Dominion est riche en mines. Les *gisements houillers* sont très étendus ; les plus anciennement exploités sont ceux du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse ; on a découvert de nouveaux gîtes de charbon de terre dans les territoires du nord-ouest. La production totale de ces divers bassins s'élève à 2,719,478 tonnes. Le *fer* est très abondant et de qualité supérieure ; on en extrait environ 300,000 tonnes dans la Nouvelle-Écosse, dans les provinces de Québec et d'Ontario. On tire du *cuivre* (10,000 tonnes) de la région des Grands Lacs. Les *gîtes aurifères* de la Californie se prolongent dans la Colombie britannique, où on exploite, à Caribou, des placers très riches. D'abondantes sources de *pétrole* dans le Haut-Canada donnent 800,000 hectolitres d'huile minérale. On a enfin découvert, il y a quelques années, d'inépuisables gisements de *nickel* à Sudbury, dans la province d'Ontario. Le minerai exporté représente, en 1890, une valeur supérieure à 1 million de dollars.

L'*industrie métallurgique,* grâce à ces richesses minérales, commence à prendre un certain développement. C'est la province d'Ontario, qui peut facilement recevoir des États-Unis et du Canada la houille et le minerai de fer, qui renferme les *hauts fourneaux* et les *ateliers* les plus actifs ; on y fabrique surtout des machines et outils, principalement des instruments aratoires, et du matériel pour chemin de fer. Il y a aussi d'importantes *raffineries de pétrole.*

Les principales industries du Canada sont celles qui trans-

forment les produits du sol : les *minoteries* sont nombreuses dans l'Ontario, le grenier du Dominion ; la province de Québec et la Nouvelle-Écosse, qui nourrissent beaucoup de bétail, travaillent surtout les cuirs ; les *distilleries*, les *brasseries*, la préparation des *conserves de viande*, la *fabrication du beurre* et du *fromage*, prennent d'année en année une plus grande extension.

L'exploitation des produits forestiers a favorisé l'établissement d'un grand nombre de chantiers pour les *constructions navales*, et de nombreuses *scieries* mues par la force de l'eau.

Une source de revenus jusqu'ici négligée, c'est la préparation des *gommes* et *résines*. La plupart des essences qui composent les forêts, surtout dans la partie méridionale du Labrador, appartiennent aux conifères, sapins, tamaracs, etc. Toutes ces essences exsudent des résines et des gommes commerciales très appréciées, qui ont enrichi les habitants de notre département des Landes. La fabrication du *goudron*, dans une contrée où le bois ne coûte que la main-d'œuvre pour l'abattre, pourrait fournir au colon des ressources précieuses.

La *chasse* aux animaux à fourrure et la *pêche* sont, depuis longtemps, des industries importantes. Déjà, sous la domination française, les *coureurs des bois* traquaient certaines espèces d'animaux pour leurs fourrures. Le monopole de cette chasse fut vendu par le gouvernement anglais à deux compagnies, la Compagnie de la baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest, dont les privilèges ont pris fin en 1865. Ce commerce des fourrures, dont le principal centre est Montréal, tend à diminuer ; il ne dépasse guère 5 millions de francs.

La pêche fluviale et la pêche maritime sont bien plus importantes, et par le nombre des personnes qu'elles occupent et par les revenus qu'on en tire ; le produit des pêcheries n'est pas inférieur à 80 millions de francs. La *morue*, le *homard* et le *hareng* sont pris par quantités considérables dans les eaux de Terre-Neuve ; les pêcheries de Colombie sont égale-

ment très riches. La pêche sur les rivières et les lacs fournit plusieurs milliers de tonnes de *saumons*, d'*aloses*, de *truites*, d'*anguilles*, etc.[1].

Conclusion ; tarifs douaniers. — En somme, le Canada a tous les éléments de la grande industrie, houille, bois, minerais, laine, etc., et à supposer qu'il fût pauvre en houillères, de nombreuses chutes d'eau pourraient lui fournir la force motrice. Cependant, jusqu'à présent, l'activité industrielle des Canadiens ne s'est appliquée qu'à la transformation des produits agricoles, et pendant longtemps encore, ce seront les seules industries importantes. Il est, en effet, à supposer que le Canada ne se couvrira de vastes usines et de manufactures outillées avec tous les perfectionnements modernes, que lorsque la plus grande partie du domaine exploitable sera mise en culture, et que la population sera plus dense. C'est ainsi que les États-Unis, avant de mettre en œuvre les matières premières prodigieusement abondantes qu'ils tirent de leur vaste territoire, ont été avant tout un pays de production agricole.

Le régime douanier du Canada contribuera aussi à ce réveil industriel. Comme les États-Unis, le Canada s'engage de plus en plus dans la voie de la protection. Le tarif de 1873, conçu dans le même esprit que celui de l'Angleterre, était un des plus modérés ; il a été remplacé, en 1879, par un tarif qui marque le premier pas dans la voie des restrictions. D'autres modifications opérées dans un sens protecteur ont été apportées à ce tarif en 1880, 1881, 1883, 1885, 1887, 1888 et tout récemment encore.

Voies de communication. — On a beaucoup fait dans la confédération canadienne pour l'amélioration des routes,

---

1. Valeurs des produits de la pêche :

1888	17,418,510	dollars.
1889	17,655,256	—
1890	17,714,902	—

l'établissement de canaux et l'extension du réseau des chemins de fer. La plus belle voie navigable est celle qui, remontant le Saint-Laurent, passe à Québec et à Montréal, où arrivent les navires des plus grandes dimensions, puis de là atteint, par une série de canaux construits pour éviter les chutes et les rapides, le réseau des grands lacs. Elle peut être suivie par les navires de commerce du plus fort tonnage; ce voyage a été accompli pour la première fois, en 1888, par un navire allant de Liverpool à Chicago, et plus récemment, en 1891, par un steamer, qui a quitté le port de Duluth avec un chargement de 95,000 bushels de blé et est arrivé à Liverpool sans délester. Cet ensemble de canaux, de rivières et de lacs navigables a une longueur de 4,344 kilomètres. En 1889, 23,935 navires ont navigué sur les canaux canadiens, transportant 81,362 passagers et 3,166,368 tonnes de marchandises, consistant principalement en céréales, bois et houille. Malheureusement le Saint-Laurent, une des plus belles voies naturelles du monde, est pris par les glaces pendant une partie de l'année.

Les chemins de fer ont aujourd'hui une longueur de 23,624 kilomètres; ils forment au sud, dans le haut et le bas Canada, un réseau aux mailles serrées. Mais la ligne la plus importante est le Pacifique-Canadien qui relie les deux Océans. Le voyage de l'Atlantique au Pacifique, à travers le continent américain, par cette voie ferrée, est de 1,722 kilomètres plus court que par le Transcontinental, de New-York à San-Francisco. Ce qu'il importe surtout de faire ressortir, c'est que ces chemins de fer sont les instruments directs du progrès et de la civilisation dans le Dominion. Il ne s'agit pas ici, comme dans la vieille Europe, de relier entre eux des centres populeux et d'ouvrir des débouchés à des contrées riches par les produits du sol et de l'industrie; dans ces pays neufs, les voies ferrées sont surtout établies pour ouvrir à la production des territoires incultes et dépeuplés, et pour y attirer des

hommes et des capitaux. C'est ainsi que la ligne du Pacifique-Canadien a ouvert à la colonisation les territoires du nord-ouest et la Colombie britannique ; le long de cette voie ferrée, le gouvernement a concédé des terres, et de vastes étendues de territoires, naguère encore incultes, sont devenues des centres agricoles prospères.

En 1890, les voies ferrées du Canada ont transporté 12,821,262 voyageurs et 20,787,469 tonnes de marchandises.

Commerce. — Le commerce du Canada est très actif ; il s'élève annuellement à un peu plus d'un milliard, l'importation l'emportant à peine sur l'exportation[1]. Pays essentiellement agricole, le Canada exporte surtout des *céréales* (40 millions environ), du *bétail* et des *produits de l'élevage,* beurre, fromages, cuirs, etc. (135 millions), des *produits de ses forêts* (130 millions), et puis, du *poisson,* du *minerai,* de la *laine,* de la *houille,* etc. Il recevra, à l'importation, les produits que son sol lui refuse ou que son industrie ne fabrique pas, des *tissus* (150 millions) de laine, de coton, de soie, des *machines et outils* (100 millions), des *denrées coloniales,* thé, café, épices, des vins et spiritueux, etc. (60 millions).

L'Angleterre et les États-Unis se partagent, à peu près également, la plus grande partie de ce trafic. La part de l'Angleterre est d'environ 420 millions ; ses exportations sont de beaucoup inférieures aux importations ; elle achète surtout des céréales, du bétail et des bois en échange de produits manufacturés. Les États-Unis, dont le commerce est presque aussi considérable (326 millions), importent plus de produits au Canada qu'ils n'en exportent. Les échanges entre les deux pays se développent rapidement. « Le Canada se trouve maté-

1. Commerce extérieur :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
	—	—
1889.	89,189,167 dollars.	115,224,931 dollars.
1890.	96,749,149 —	121,858,241 —

riellement engagé, par sa situation géographique, dans une liaison d'intérêts très étroite avec tous les États de l'Union riverains de sa mer intérieure, mais principalement avec celui de New-York, dont les fleuves, canaux et chemins de fer offrent à son commerce extérieur des voies bien plus courtes et économiques que celle du golfe du Saint-Laurent. Aussi s'est-il procuré, depuis 1854, la liberté de la navigation et du transit sur les eaux et les routes du territoire de cet État, par la conclusion de traités de réciprocité dont le renouvellement demeure toutefois subordonné au bon vouloir du gouvernement de Washington[1]. »

Le Dominion demande aux Antilles (30 millions), à l'Amérique du Sud, du café, du sucre, du rhum, à la Chine et au Japon, des thés. La part de la France, dans le trafic d'un pays dont un tiers des habitants parle notre langue, est à peine d'une quinzaine de millions de francs[2]. Il faut espérer que le service des paquebots, établi depuis peu entre le Havre et Québec, aura pour résultat de développer les rapports commerciaux des deux contrées. Le Canada serait pour nos produits manufacturés un débouché précieux, mais pour donner plus d'extension à nos affaires avec ce pays, nous aurons à lutter contre l'Angleterre, qui a depuis longtemps accaparé le marché canadien, à nous plier aux usages commerciaux anglais, qui sont ceux du Canada, et aux modes et coutumes anglaises, qui sont celles des Canadiens. C'est ainsi que nos vins sont peu appréciés; on leur préfère les vins plus alcoolisés de l'Espagne et du Portugal ; nos eaux-de-vie ne peuvent supporter la concurrence des genièvres et des whiskys, qui plaisent généralement davantage aux goûts des nombreux consommateurs. La vente de nos tissus de soie, de laine et des objets de luxe se

---

1. Ch. Vogel, *Le Monde terrestre*.
2. Valeur des produits français exportés au Canada 9,900,000 fr.
Valeur des produits canadiens importés en France 2,800,000 fr.

circonscrit aux classes riches ; le public, en général, se contente des imitations, parce qu'elles coûtent moins cher.

« Les négociants français ne doivent pas perdre de vue qu'il faut absolument venir sur place étudier les goûts de la clientèle et faire des sacrifices, s'ils veulent introduire sur ce marché des produits dont la demande n'est pas constante et combattre la concurrence que nous font à cet égard les voyageurs des maisons anglaises, allemandes et américaines. » (*Bulletin consulaire* du mois d'avril 1888.)

Marine marchande. Places de commerce. — La marine marchande du Canada, supérieure à la nôtre, comprend plus de 7,000 navires à voile ou à vapeur, jaugeant plus de 1 million et demi de tonnes. Cependant la plus grande partie des produits exportés par mer se fait sous pavillon britannique ; sur un total de 10,318,285 tonneaux, la part de la marine anglaise est de 4 millions de tonnes. La flotte canadienne ne participe à ce mouvement que pour 2 millions. La France vient au dernier rang après la Norvège, l'Allemagne, l'Italie, la Russie, la Belgique et même l'Espagne.

Les places qui participent le plus à cette activité commerciale sont : *Montréal,* qui est devenue, grâce à sa position sur le Saint-Laurent, au point où débouchent la rivière Ottawa et la rivière Richelieu, qui est la route la plus directe vers New-York, la métropole commerciale du Canada. Son port ne vient, cependant, pour le mouvement de la navigation, qu'après *Québec* et *Halifax,* qui sont mieux placés pour recevoir les navires du plus fort tonnage. *Victoria,* dans l'île de Vancouver, est le meilleur port du Pacifique. *Toronto,* sur le lac Ontario, concentre tout le commerce de la région.

Monnaies, poids et mesures. — Les monnaies anglaises ont cours légal. On trouve encore dans la circulation la *piastre* ou *dollar* de la valeur de 5 fr. 37 c., le *louis canadien* qui vaut 4 piastres. Les poids et mesures sont ceux de l'Angleterre : la *livre anglaise* divisée en 12 onces, 453^{g},4, le *mille anglais* pour

les distances, 1,609^{m},4 ; la *verge* ou *yard* pour l'aunage, 0^{m},91 ; l'*acre* pour les surfaces, 40^{a},47 ; le *galon* pour les liquides, 4^{l},54 ; le *minot* pour les matières sèches, 36^{l},34.

II. — TERRE-NEUVE.

Produits du sol. Chasse et pêche. — Terre-Neuve ne fait pas partie du Dominion et forme une colonie distincte de 110,700 kilomètres carrés et 200,000 habitants.

La population se livre à la chasse des animaux à fourrures, mais la principale industrie consiste dans la pêche de la *morue* sur le banc de Terre-Neuve, du maquereau, du hareng, des homards et des phoques dans les parages de l'île. Plus de 2,000 navires anglais, français et américains y prennent part. On estime la valeur des produits à environ 50 millions.

En 1885, il n'y avait que 46,996 acres de terres cultivées. Il existe, dans le nord, de belles forêts de pins qu'on commence à exploiter ; de nombreuses scieries mécaniques ont été établies.

On a constaté dans l'intérieur de l'île des gisements de houille, de fer et de cuivre qui ne pourront être exploités qu'autant que le chemin de fer en projet, de Saint-John à Spread-Eagle-Sparks, sur la côte occidentale, sera construit.

Le commerce de l'île dépasse 80 millions. L'exportation (40 millions) comprend les produits de la pêche, *morue, huile de foie de morue, peaux de phoques, conserves de poissons,* etc. L'importation porte sur les céréales et farines, les denrées coloniales, les tissus, etc. L'Angleterre, les Indes occidentales, le Canada et l'Union américaine se partagent ce commerce.

III. — SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

Commerce. — Ces deux îlots (256 kilom. carrés, 6,000 hab.) sont les débris de notre empire colonial de l'Amérique du Nord. La pêche est la grande industrie et la principale

source de revenus des habitants. On y pêche non seulement la *morue,* mais aussi le *homard,* l'*encornet,* le *hareng* et le *maquereau.*

Le commerce extérieur varie de 40 à 50 millions de francs, chiffre considérable si on tient compte de la superficie et de la population de ce petit archipel. Il est surtout alimenté par les *produits de la pêche,* à l'exportation (17 à 18 millions), et par les *objets de l'alimentation,* céréales, farines, légumes et les *produits manufacturés,* à l'importation. C'est surtout l'étranger, principalement les États-Unis et le Canada, qui fournit les denrées alimentaires (environ 8 millions). Le commerce de la France avec Saint-Pierre et Miquelon ne dépasse guère 13 millions de francs (tissus de laine, engins de chasse, eaux-de-vie, vins, etc.)[1].

Chapitre XIV.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Vue d'ensemble. Passé et avenir de l'Union américaine. — Les États-Unis de l'Amérique du Nord, dont l'existence comme nation indépendante remonte à peine à un siècle, sont en voie de devenir la puissance la plus colossale qu'ait enfantée la civilisation européenne ; il n'est pas jusqu'à présent d'exemple d'un développement aussi rapide et d'un accroissement plus prodigieux. La vieille Europe n'est arrivée à l'organisation politique et économique actuelle qu'après des efforts séculaires ; la jeune Amérique a eu l'heureuse fortune de réaliser dans la pratique, au moyen d'institutions positives, les principes généraux d'une parfaite liberté et de pouvoir travailler, à l'abri de la sage constitution démocratique qui la

1. Exportations en France. . . 9,811,000f
Importations de France. . . 3,707,000

régit encore, au défrichement du sol, à l'exploitation des richesses minières et au développement du commerce. Aussi l'accroissement de la population a-t-il été des plus rapides ; elle était de 5,306,000 habitants en 1800, et atteint actuellement près de 63 millions ; elle s'élèvera, si la progression se maintient, au chiffre de 500 millions à la fin du siècle suivant. Ce chiffre ne doit pas nous paraître exagéré, si on tient compte de la superficie des États-Unis, qui est à peu de chose près celle de l'Europe, 9,373,000 kilomètres carrés. Avec une population de 500 millions d'habitants, les États-Unis compteraient 54 habitants par kilomètre carré, n'approchant que de loin la moyenne des Iles Britanniques, de la Belgique, de l'Allemagne et de la France.

Il n'est donc pas à craindre que la terre manque aux nouveaux arrivants ; les États-Unis offrent encore aux hommes actifs et entreprenants des ressources naturelles presque inépuisables et, en majeure partie, inexploitées. Ils tirent aussi de leur situation, entre les deux Océans qui les baignent à l'est et à l'ouest, du voisinage des vastes possessions continentales de l'Angleterre au nord, du Mexique et des Antilles au sud, des avantages incomparables au point de vue commercial et maritime. Rassurée contre tout danger d'une invasion ou d'une guerre extérieure par sa position même et par la force défensive de sa masse presque invulnérable, l'Union américaine peut appliquer continuellement à la production les millions de bras que les États de l'Europe réquisitionnent chaque année pour le service militaire, et réalise ainsi, sur le budget des recettes, une économie de 500 à 600 millions au minimum. L'absence d'armée permanente et la large autonomie dont jouissent les États pour la gestion de leurs affaires sont des obstacles insurmontables à l'établissement d'une dictature militaire ou politique. La suppression de l'esclavage a éloigné tout danger d'une nouvelle lutte de classes et de races. Tout concourt à faire de l'Union américaine la puis-

sance la mieux assurée, peut-être, de sa durée et de son avenir de grandeur.

L'immigration européenne aux États-Unis. Protection accordée aux immigrants. Settlers et farmers. — L'immigration est une des forces vives de la République américaine, et la principale source de sa richesse ; on a calculé que chaque travailleur qui débarque représente, comme capital humain, de 4,000 à 5,000 fr. C'est à l'immigration que les États-Unis doivent leur remarquable accroissement. La population double tous les vingt ans, grâce à cet essaim de 600,000 à 700,000 immigrants venus de toutes les parties de l'Europe : Anglais (200,000 environ) s'occupant surtout d'industrie et de commerce, Allemands (250,000) s'adonnant au négoce et à la culture, Scandinaves (80,000) se livrant principalement à l'exploitation des forêts, Hollandais, Belges, Danois, Français, etc.[1]. C'est grâce à ce flot d'immigrants que la région du Far West a été occupée et mise en culture. Cette opération s'est accomplie rapidement ; on en jugera par les chiffres suivants : pendant l'année 1888, le gouvernement a disposé de 16,319,076 acres du domaine public. Cette surface suppose la création de 100,000 nouvelles exploitations ayant chacune 163 acres en moyenne de surface. Durant les huit dernières années, on a procédé au bornage de 124 millions d'acres de terres domaniales pour des établissements agricoles, et dans ces chiffres ne sont pas comprises les terres cédées aux compagnies de chemins de fer le long de leurs voies et vendues par elles ; on estime que ces ventes se sont élevées à plus de 18 millions d'acres depuis 1880. Donc, depuis 8 ans, la colonisation a occupé près de 160 millions d'acres de nouvelles

1. Immigrants en 1891 :

Anglais	122,311	Italiens	76,065
Allemands	113,554	Russes	47,426
Scandinaves	60,107	Français	6,766
Austro-Hongrois	71,042		

terres, ou 64,800,000 hectares, c'est-à-dire une superficie plus grande que celle de la France.

On s'explique dès lors aisément pourquoi le gouvernement fédéral et la législature de New-York ont prescrit certaines mesures de protection pour les Européens qui, depuis quelques années, se dirigent en si grand nombre vers les États-Unis. Un conseil de six commissaires — *Board of commissioners of emigration* — est chargé de la réception et de la défense des émigrants. Les malades, infirmes et dénués de tout soutien, trouvent à Ward's Island un hôpital ou un refuge. C'est à Castle Garden qu'a lieu le débarquement des arrivants; tout y a été prévu pour qu'il s'opère sûrement et promptement, et pour mettre les immigrants à l'abri des embûches de toutes sortes auxquelles ils pourraient être exposés. D'un autre côté, le gouvernement interdit le débarquement des fous, des idiots, des criminels, de tous ceux qui ne peuvent justifier d'un petit avoir, d'une profession lucrative et d'une situation régulière.

Le point important pour le nouvel arrivant, c'est de trouver le plus tôt possible un emploi fructueux de ses bras ; à cet effet, on a établi, à *Castle Garden*, une sorte de bourse de travail, le *labor-exchange ;* là s'adressent les travailleurs qui demandent à s'employer et les personnes du dehors qui ont besoin de travailleurs. Ceux-ci sont classés d'après la nature de leurs occupations ; d'un côté sont les *farmers* ou cultivateurs, d'un autre les *mechanics* ou artisans, et dans une troisième catégorie, les *laborers* ou journaliers, manœuvres ou hommes de peine.

On a remarqué que les immigrants vont d'abord dans les centres peuplés, dans les districts manufacturiers de l'Union, espérant y trouver à s'employer facilement. Les *settlers,* les défricheurs de terres vierges, avant de s'établir comme colons dans les territoires de l'ouest, ont habité d'abord les États de l'Atlantique ; mécontents de leur sort, la fortune ne leur ayant pas souri, ils s'avancent vers l'ouest, laissant la place

à de nouveaux immigrants, qui ne tardent pas à suivre les premiers dans ces vastes solitudes de l'ouest ; *westward, ho !* en avant, à l'ouest ! est le cri légendaire des pionniers du Nouveau-Monde ; c'est ainsi que le flot des émigrants couvre, petit à petit, l'immense étendue des États-Unis ; c'est ainsi que se sont peuplés les États agricoles de l'ouest et du lointain ouest.

Beaucoup d'immigrants, en arrivant aux États-Unis, se font *fermiers ;* ils peuvent acheter une terre et la cultiver, ou défricher le sol vierge que chaque Américain, en vertu des lois dites de *préemption* et de *homestead* (du foyer)[1], a le droit d'occuper avec sa famille. La loi de préemption donne au colon le droit d'acheter du gouvernement la terre sur laquelle il veut s'établir, au prix de 1 ou 2 dollars l'acre ; la loi de homestead lui assure la propriété de la terre qu'il cultive, pourvu qu'il la cultive pendant 5 années. Chacun des membres majeurs de la famille du colon peut occuper un quart de section des terres publiques ou 160 acres, la section étant de 640. En fixant ce lot sur le plan déposé au bureau du cadastre de la commune, le colon paye 5 dollars (25 fr.), comme droit d'enregistrement ; il doit de plus, dans l'année, clore le terrain et y construire une cabane ; il prend ainsi légalement possession du sol. Les lois qui règlent la propriété primitive aux États-Unis sont, comme on le voit, libérales à l'extrême ; elles nous expliquent, en partie, les résultats obtenus par les Américains comme colons dans tout l'extrême ouest. Cette vie de colon a cependant ses déboires ; elle est toujours très dure et accompagnée, au début, de rudes privations. Pour réussir, le colon doit pouvoir disposer de quelques capitaux et compter sur la

1. Deux conditions sont exigées pour l'établissement du *homestead :* 1° la déclaration du chef de famille de fixer sa résidence et d'établir le foyer de sa famille sur un point quelconque des États-Unis ; 2° la résidence elle-même, effective et réelle. La déclaration du chef de famille est inscrite sur un registre spécial déposé au greffe.

coopération de sa famille ; il n'est pas, en effet, toujours facile de trouver des gens à gages. Les difficultés augmentent quand il y a des forêts à défricher ; comme l'extirpation des arbres demanderait un labeur trop pénible, on se borne à les atrophier en pratiquant des incisions au pied du tronc, et l'on promène ensuite le soc de la charrue autour des souches en pourriture.

Climat ; zones de culture. — Un pays aussi vaste que les États-Unis, qui s'étend sur près de 25 degrés de latitude, offre une grande variété de climats. La partie méridionale, au sud du 34°, est la région chaude, propre à la culture des denrées tropicales ; entre le 30° et le 38° est une région moyenne, affectée principalement à la culture du coton, du maïs, du riz et du tabac ; les chaleurs estivales sont continues et assez élevées pour permettre la culture des plantes des pays chauds, mais les froids de l'hiver sont rigoureux, au point que le Missisipi gèle, et que la navigation y est suspendue pendant un mois environ. Ce caractère continental de la région s'accentue de l'est à l'ouest. La zone au nord du 38° a le climat de l'Europe méridionale et centrale, avec des températures plus extrêmes à mesure qu'on s'éloigne des rivages de l'Atlantique ; c'est par excellence le lieu de production des céréales et du bétail. Le froid extrême des plateaux de l'ouest, joint à la sécheresse de l'air et au manque d'humidité, s'oppose à l'extension des cultures dans cette partie du territoire de l'Union. Entre ces plateaux et les rivages de l'Océan Pacifique s'étend une étroite bande de territoire qui jouit d'une température exceptionnelle : hiver doux, été chaud sans être accablant ; c'est, par excellence, la zone des cultures méditerranéennes, vigne, olivier, oranger, citronnier, etc. ; le climat est d'ailleurs celui de l'Europe méridionale, avec cette différence que les pluies y sont plus abondantes. En résumé, on trouve sur le vaste territoire des États-Unis tous les climats ; on s'explique dès lors pourquoi aucun pays du monde ne peut

leur être comparé pour l'importance et la variété des produits de l'agriculture.

Production des céréales. — Les États-Unis tiennent le premier rang, parmi les nations du monde, pour la production des céréales ; ils récoltent annuellement 1,200 millions d'hectolitres, dépassant de beaucoup la quantité fournie par la Russie[1]. Cette production est destinée encore à se développer, à mesure des progrès du défrichement des terres de l'ouest et du lointain ouest. D'une année à l'autre, les territoires de ces régions se transforment : les forêts sont abattues, les terres sont mises en culture par de riches capitalistes qui appliquent à l'exploitation du sol les procédés de la grande industrie.

Le *maïs* est la céréale dont la culture s'est le plus développée et celle dont la production est la plus abondante. C'est celle qu'on ensemence d'abord dans les terres nouvellement défrichées. Actuellement, elle occupe 30 millions d'hectares, produisant 600 à 700 millions d'hectolitres, dont une partie s'exporte en Europe pour la distillerie et le reste est employé pour l'alimentation, l'élevage du bétail, l'engraissement des volailles ou pour l'industrie.

Les terres à *blé,* disséminées dans la vallée supérieure du

1. Statistique de la culture des céréales en 1890 :

	SURFACES ensemencées en acres.	QUANTITÉS récoltées en bushels.	VALEUR en dollars.
Maïs.	71,971,000	1,489,970,000 ou 541,466,000 hectol.	754,433,000
Blé	36,087,000	399,262,000 ou 145,091,810 hectol.	334,777,000
Avoine.	26,453,000	523,621,000 ou 190,283,861 hectol.	222,048,000

Les statistiques concernant le riz, le seigle, l'orge et le sarrazin n'ont pas paru.

Mississipi, qui est aussi le principal centre de production du maïs, couvrent environ 15 millions d'hectares, donnant, avec un rendement moyen de 10 hectolitres à l'hectare, 140 à 155 millions d'hectolitres; 100 millions d'hectolitres sont consommés dans le pays ; le reste, c'est-à-dire 40 à 55 millions d'hectolitres, exporté en Europe, en Angleterre, en Allemagne, en France.

L'*avoine* est, après le blé et le maïs, la céréale la plus cultivée ; toutes les terres et tous les climats lui conviennent ; on estime la production à près de 200 millions d'hectolitres, le quart de ce qu'on récolte dans le monde entier.

Le riz est surtout récolté dans les États du sud ; le plus apprécié est celui qui vient de la *Caroline,* État qui produit à lui seul la moitié de la récolte annuelle qu'on évalue de 10 à 12 millions d'hectolitres.

L'orge (25 millions d'hectolitres), le seigle (10) et le sarrazin n'occupent relativement qu'une place secondaire dans la culture.

Cultures industrielles. — Le *cotonnier* trouve sur le territoire de l'Union des conditions de chaleur et d'humidité qui ne se rencontrent que très rarement ailleurs ; le pays de prédilection de cet arbuste est situé sur les deux versants méridionaux des monts Alleghanys, où le sol est bien arrosé, où les pluies ne sont pas trop abondantes, mais où les chaleurs sont fortes et continues. Les plaines basses et les contrées pluvieuses du sud, baignées par le golfe du Mexique, ne donnent que des produits médiocres. Les plantations de cotonniers ont parfaitement réussi dans le plateau du Texas, où n'arrivent pas les vents humides du golfe du Mexique. La production américaine a pris, depuis la fin du XVIIIe siècle, un immense développement, interrompu seulement par la guerre de Sécession, de 1862 à 1867. Elle est en moyenne, depuis une dizaine d'années, de 1,250,000 tonnes, dont l'Europe consomme la plus grande partie. Les principaux centres de pro-

duction sont : les *Deux Carolines,* la *Géorgie,* l'*Alabama,* le *Mississipi,* la *Louisiane,* le *Texas* et l'*Arkansas*[1].

Il y a un siècle, la culture du *tabac* était confinée dans la *Virginie* et le *Maryland.* De là la culture s'étendit vers l'ouest, le long de l'Ohio, par les soins des pionniers de ces districts, favorisée par un sol riche et un climat convenable, et le *Kentucky* distance actuellement de beaucoup les deux États précédents en superficie cultivée et en produit. La production s'est élevée, en 1887, à 258 millions de kilogrammes, sur lesquels 132,931,000 ont été exportés.

Les froids tardifs du printemps limitent l'étendue des terres consacrées à la *canne à sucre* qui ne dépasse pas le 32° et reste par conséquent confinée dans les États situés sur le golfe du Mexique. La Louisiane produit à elle seule les neuf dixièmes de la récolte totale, estimée à 150 millions de kilogrammes. On cultive encore comme plantes sucrières le *sorgho,* l'*érable* et la *betterave.* Malgré cela, l'Union ne produit que le dixième de la quantité de sucre qu'elle consomme ; elle reste, pour cette denrée, tributaire des Antilles et de l'Amérique du Sud.

Les Yankees consommant beaucoup de bière, le *houblon* est une culture importante dans tous les États de l'est, principalement dans l'État de New-York[2]. La production, évaluée à 15,000 tonnes, ne suffit pas aux besoins de la consommation.

La culture du cotonnier a nui à celle du *lin,* du *chanvre* et du *jute,* qui n'occupent qu'une surface très restreinte.

Vigne. Arbres fruitiers. — Les brusques écarts de température, les gelées printanières et les pluies abondantes qui développent le *blackrot* et le *mildew,* s'opposent à l'extension de la culture de la vigne dans la région de l'est. Les froids

---

1. Production du coton en 1890 :
8,655,518 balles (à 499 livres), 1,960,475,000 kilogr., 1,960,475,000 fr.

2. Superficie des houblonnières. . . . 50,212 acres.
Production . . . . 177,446 kilogr.
Valeur . . . . 4,059,697 dollars.

rigoureux l'interdisent sur les hauts plateaux de l'ouest. Au contraire, dans la Californie, où les gelées sont rares, les étés chauds et relativement secs, et qu'on a surnommée, à cause de cela, l'*Italie de l'Amérique,* le climat se prête admirablement à la culture de la vigne. Mais là comme ailleurs, en Australie et en Algérie, on en est aux tâtonnements et aux essais ; il y a loin de la viticulture proprement dite à cet art si complexe du choix des cépages suivant les sols, et de la fabrication des vins, toutes choses que nos vignerons européens ne connaissent qu'après une longue expérience. Les planteurs américains fondent les plus grandes espérances sur leurs vignobles de Californie, auxquels ils ont la prétention de faire produire des vins de marque, comparables à nos bourgognes et à nos bordeaux. Les territoires de *Napa* et de *Sonoma,* dit un écrivain américain, par la nature du sol et les conditions climatériques, conviennent excellemment pour la culture des fins cépages bordelais ; il ne doute pas qu'après avoir reçu tous les perfectionnements de la production usités dans le Médoc, les vins de ces contrées, présentés au commerce, ne l'étonnent par leurs qualités et n'impressionnent grandement la consommation sur les deux continents. La production des vins sur le territoire de l'Union est d'environ 1,200,000 hectolitres, sur lesquels la Californie entre pour 900,000 hectolitres[1].

L'Union américaine donne les fruits des pays chauds et des pays tempérés. Dans la partie méridionale, on cultive l'*ananas,* le *bananier,* l'*oranger,* le *citronnier,* etc. C'est la Floride qui produit les meilleures oranges. Dans les États de l'Atlantique et de la vallée du Mississipi, on a planté nos arbres fruitiers d'Europe, *pommier, poirier, pêcher,* etc., mais la récolte est souvent compromise par les gelées tardives, alors que les arbres sont en pleine floraison. La Californie est en-

1. Superficie des vignobles en 1890. . . . 162,350 hectares.
Production du vin en 1890. . . . . 1,103,583 hectolitres.

core la région privilégiée de l'Union pour cette culture, grâce aux conditions climatériques spéciales dont elle jouit. Ce sont des Français qui y ont fait les premières plantations d'arbres fruitiers ; on n'évalue pas à moins de 60 millions la valeur des fruits et confitures qui s'exportent par la côte du Pacifique, et à près d'un milliard de francs la valeur de la récolte totale des vergers.

Forêts. — Bien que les forêts diminuent d'étendue d'année en année sous la hache des pionniers, elles couvrent encore 150 à 200 millions d'hectares. Le gouvernement fédéral ne pense pas encore, malgré cette exploitation à outrance, à édicter des mesures pour garantir de la destruction les espaces boisés. C'est la Californie qui possède les arbres les plus gigantesques ; une des merveilles de cette contrée, c'est la *vallée de Yosemiti,* où se rencontrent ces *sequoias,* vieux de plusieurs milliers d'années, et dont quelques-uns dépassent en hauteur les clochers de nos cathédrales.

Nouvelle méthode d'exploitation agricole. — Ce qui doit surtout nous intéresser au point de vue agricole, ce n'est pas tant l'énumération des divers produits du sol de l'Union que l'état de la propriété et le mode de culture. La grande propriété domine aux États-Unis, ce qui a permis aux Yankees d'appliquer à la culture de la terre les procédés de l'industrie. Une société de capitalistes a acquis, dans la Floride, un domaine de 400,000 hectares pour y faire des plantations de cannes à sucre, de tabac et d'arbres fruitiers. Le plus grand domaine de l'Union, et peut-être du monde, est situé au sud-ouest de la Louisiane ; il n'a pas moins de 640,000 hectares, la superficie d'un département français de moyenne étendue. Il appartient à un syndicat de banquiers new-yorkais, qui ont réuni les fonds nécessaires à l'exploitation de cet immense domaine.

Les terres propres aux pâturages ont été divisées en lots de dimensions réduites et clôturées pour permettre aux pâtres

de surveiller et de conduire les milliers de têtes de bétail confiées à leurs soins. Les terres de labour ont été défoncées et labourées à la vapeur; 10 hectares étaient tous les jours travaillés et ensemencés. Le hersage, le battage, les semailles, se font par des procédés analogues; on n'emploie, pour ces divers travaux, ni bœufs ni chevaux. La société a établi un magasin général, un moulin, une glacière, des bureaux de poste et de télégraphe, pour permettre à son nombreux personnel de se procurer les choses nécessaires à la vie; elle y a installé encore une banque, un chantier de constructions en bois, deux stations sur la ligne du Southern-Pacific-Railroad qui traverse le domaine sur une longueur de 57 kilomètres, et un service de bateaux sur les rivières navigables [1].

Sans doute les domaines de cette étendue sont rares, même aux États-Unis; cependant les grandes exploitations fondées par des associations de capitalistes tendent à devenir de plus en plus nombreuses. Nos agriculteurs, qui ne disposent que de faibles capitaux, peuvent-ils raisonnablement soutenir la lutte, s'ils persévèrent à cultiver notre sol morcelé avec les méthodes et l'outillage du passé? Le salut pour eux est dans la culture en grand, dans l'association appliquée à l'agriculture. Les frais généraux seront ainsi diminués; le rendement des terres, par l'emploi des moyens perfectionnés, sera augmenté. Ils pourront alors, dans le combat pour la production à bon marché, lutter avec l'Union américaine.

Élevage. — On ne constate pas, dans l'art si complexe de l'élevage, les progrès accomplis par les Américains dans le mode de culture; c'est qu'ils ont eu à lutter ici contre des obstacles naturels autrement difficiles à combattre. Ces écarts de température, dont nous avons déjà reconnu les inconvénients pour d'autres cultures, limitent la superficie des prairies; il faut aux pays de pâturages un printemps et un été

1. D'après le *Temps* du 3 février 1887.

doux et humides. Ces conditions de température ne se rencontrent pas aux États-Unis : après un printemps aux variations brusques, qui retarde la végétation des prairies jusqu'en mai ou juin, surviennent des chaleurs intenses qui dessèchent bientôt l'herbe. Force est donc de tenir, pendant la plus grande partie de l'année, le bétail dans les étables et de le nourrir avec des plantes fourragères, orge, luzerne, betterave, etc. Les États situés dans le bassin moyen du Mississipi sont ceux qui se prêtent le mieux à l'élevage du gros bétail (bêtes à cornes). Les steppes des plateaux de l'ouest conviennent surtout au mouton. Les statistiques évaluent à 50 millions le nombre de têtes de bétail de chacune de ces deux espèces. La race de bœufs la plus répandue est le *Native stock*, provenant du croisement des races anglaises, françaises et hollandaises. Dans les États de la région des grands lacs, on élève surtout les bœufs pour la boucherie ; les États des bords de l'Atlantique, où l'on fabrique beaucoup de beurre et de fromage, nourrissent d'excellentes vaches laitières. Les moutons des hauts plateaux fournissent une laine fine ; dans les États plus humides de l'est, on les élève surtout pour la viande. On compte, dans l'Union, 14 millions de *chevaux*, nombreux surtout dans les États de l'est. Les Américains n'ont pas de race spéciale, mais nos percherons sont achetés en grand nombre, pour leur compte, sur nos marchés, et concourent à l'amélioration de leurs espèces. Les *porcs*, si faciles à élever, puisqu'on les nourrit en grande partie avec tous les détritus des fermes, forment des troupeaux immenses. On les évalue au nombre de 50 millions[1].

On ne saurait trop admirer l'esprit d'initiative et d'activité

1. Cheptel des États-Unis en 1890 :

Chevaux.	14,056,750	Moutons	43,431,136
Mulets.	2,296,532	Porcs	50,625,106
Bêtes à cornes	52,895,239		

Valeur des animaux de ferme en 1891 : 2,329,787,770 dollars.

intelligente que les Américains ont déployé pour assurer des débouchés à leur production animale. Ils ont d'abord exporté des viandes conservées dans des boîtes; mais ce mode de vente des produits de l'élevage était forcément restreint. La question du transport des viandes fraîches est en bonne voie de solution, par l'emploi de *refrigerator-cars* et de navires construits *ad hoc*. L'Angleterre consomme une grande quantité de ces viandes d'Amérique. La viande de porc salé est d'une conservation plus facile et d'un transport plus commode; aussi entre-t-elle pour une grande part dans la consommation de l'Europe.

La *pisciculture* a fait, dans ces dernières années, des progrès notables aux États-Unis; des travaux gigantesques ont été entrepris par les Américains pour l'augmentation des richesses des eaux. « Dès sa découverte, la méthode artificielle pour la multiplication du poisson a été appliquée avec la grandeur et la persévérance incomparable que ce pays sait apporter dans la réalisation des idées pratiques et fécondes[1]. » Les bancs d'huîtres de la baie de Chesapeake, d'une superficie de 80,000 hectares, sont les plus riches du monde et produisent autant que ceux de toutes les autres contrées réunies. Aussi les produits de la pêche, qui n'étaient que de 215 millions de francs en 1880, dépassent aujourd'hui 500 millions.

Conclusion. — Quelle conclusion peut-on tirer de cette énumération des principales cultures du sol de l'Union? C'est qu'il est apte à produire toutes les plantes, depuis celles de nos climats froids et tempérés jusqu'à celles des pays tropicaux. Mais les Américains, avec ce sens pratique qui les caractérise, ont fait un choix parmi ces diverses cultures pour ne s'appliquer qu'à celles dont les produits sont les plus rémunérateurs : c'est ainsi que les plantes des tropiques se trouvent confinées sur une étroite bande du littoral du golfe

1. P. Vincent, *Du progrès de la pisciculture en France.*

du Mexique, que la région centrale du Mississipi-Ohio est couverte de plantations de cotonniers, de champs de maïs et de tabac, que le nord de cette vallée est consacré à la culture des céréales et à l'élevage du gros bétail, que la vigne et les arbres fruitiers sont surtout cultivés dans les vallées qui regardent le Pacifique, et que la région des plateaux reste réservée à l'élevage du mouton. La division du travail, principe fondamental de l'industrie moderne, est appliquée naturellement par les Yankees à la culture du sol. C'est là la cause première de la prospérité agricole dont jouit ce pays privilégié. D'autres y contribuent encore, au nombre desquelles il faut placer l'application qu'ils ont les premiers tentée de la mécanique aux divers travaux de l'agriculture, de manière à diminuer le plus possible la main-d'œuvre[1].

Richesses minérales. — L'Union est un des pays les plus favorisés du monde, sous le rapport des ressources minérales ; à mesure que les voies de communication pénètrent plus avant dans l'intérieur, de nouveaux gîtes sont découverts dans une contrée pour laquelle la nature s'est montrée déjà si prodigue.

La *houille* est répandue presque partout ; la superficie des bassins houillers ne serait pas moindre de 49,600,000 hectares, presque la superficie de la France. Le terrain carbonifère de *Pittsbourg* (Pensylvanie) et de ses environs est le plus important, non seulement de l'Union, mais du monde entier. Il recouvre une surface de 15,540,000 hectares, et se prolonge, sans interruption, sur une longueur de 1,400 kilomètres jus-

1. « Les grandes puissances de l'Europe portent tous leurs efforts sur les applications de la science à l'art de la guerre. Que ce soit la gloire du peuple américain de faire en sorte que la science ne serve qu'à l'agriculture. » (Paroles de M. Rusk, ministre fédéral de l'agriculture à Washington.)

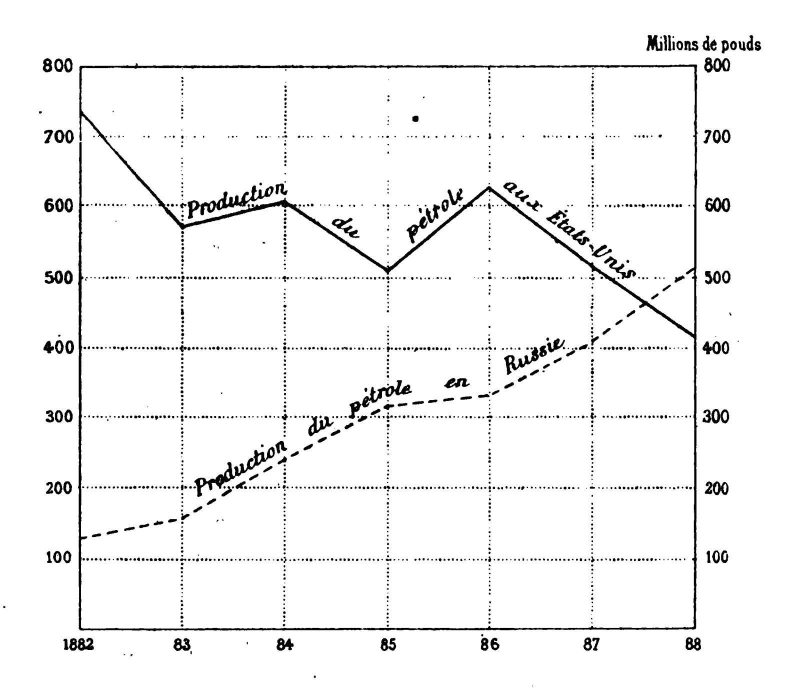
M. le professeur Wilkens, délégué par le gouvernement autrichien, est revenu de la mission aux États-Unis, frappé de la persévérance ou plutôt de l'acharnement avec lequel les Américains poursuivent l'amélioration de leurs terres et se préparent à jeter dans quelques années sur l'Europe le trop plein de leur production.

qu'au cœur de l'Alabama. Il renferme les fameuses mines de *Cumberland* (Maryland), qui fournissent, pour la navigation à vapeur, des houilles aussi estimées que celles de Newcastle, et qui s'expédient dans tous les ports de l'Atlantique. Les mines de l'*Ohio* approvisionnent *Cleveland,* la rivale de Pittsbourg, et celles de l'*Illinois,* de l'*Indiana,* de l'*Iowa,* le grand marché de porcs et de céréales qui s'appelle Chicago ; Saint-Louis reçoit ses houilles de l'Illinois ou du Missouri. Dans le Colorado, le Nevada, l'Orégon et la Californie, comme dans les territoires de Dakotah, de Montana, d'Utah, de Wyoming, ce sont les lignites, combustible d'un âge géologique plus récent et moins riche que la houille en carbone, qui dominent. Ils vont principalement à San-Francisco, qui s'adresse encore, pour sa consommation, au Chili et à l'Australie. La production et la consommation de la houille ont fait les plus grands progrès aux États-Unis ; elles n'étaient que de 18 millions de tonnes, en 1865 ; aujourd'hui on extrait sur le territoire de l'Union 140 millions de tonnes représentant, à 6 fr. 86 c., prix moyen de la tonne, une valeur de 959 millions de francs.

Le *pétrole,* huile minérale destinée à un si brillant avenir, est répandu dans plusieurs États ; le Missouri, l'Illinois, la Virginie, l'Ohio, le Kentucky renferment quelques gisements assez productifs. Mais les sources minérales vraiment abondantes et largement exploitées sont concentrées en Pensylvanie, dans les trois comtés de *Butler,* de *Charion* et de *Venango,* désignés encore sous le nom de *Pétrolie.* Les premiers sondages opérés par le colonel Drake eurent lieu en 1859, à *Titusville.* L'extraction de l'huile minérale est en diminution sensible depuis 1882, ainsi que le montre le diagramme ci-après.

Le pétrole recueilli à l'orifice même des sources est transporté à *Cleveland, Pittsbourg* et *New-York,* les trois grands centres de raffineries. Une fois épurée, l'huile est dirigée, par des conduites souterraines, sur Boston, Baltimore, Philadel-

phie, Buffalo ou New-York, où elle est embarquée à destination des divers pays qui en consomment. C'est aujourd'hui un des principaux produits d'exportation des États-Unis. La valeur approximative des 50 millions d'hectolitres de pétrole, dont la moitié s'exporte, dépasse 380 millions de francs.



Les *gîtes ferrifères* les plus puissants des États-Unis sont ceux de Marquette, sur les bords du lac Supérieur; sur le bord occidental du lac Champlain se dresse une énorme masse de fer magnétique, et dans le Missouri, à 75 lieues à l'ouest de Saint-Louis, on rencontre le dépôt célèbre de l'*Iron Mountain*; non loin est le gîte non moins riche du *Pilote-Knob*. La *Pensylvanie* renferme le dépôt de *Cornwall*, si riche en minerai magnétique. La production du minerai dépasse 10 millions

de tonnes, donnant près de 8 millions de tonnes de fonte de fer.

Le minerai de *cuivre* n'est pas destiné davantage à manquer aux États-Unis, à en juger par le chiffre de 186,000 tonnes qu'on donne pour l'extraction annuelle. Ce cuivre, qu'on exploite dans la région du lac Supérieur, dans le Montana et l'Arizona, est de la variété dite *native*, c'est-à-dire naturellement pure, sans alliage, sans combinaison de corps étranger. On estime encore le minerai de cuivre de Blue-Hill (Maine), considéré comme de qualité supérieure.

Les États-Unis sont aussi favorisés pour la production du *plomb* ; les 182,000 tonnes extraites annuellement représentent le quart de la production du globe entier. Les mines de plomb argentifère de *Leadville* (Colorado) sont les plus riches de l'Union.

Le *mercure* vient des riches mines de *New-Almaden* (Californie), qui produisent en moyenne 2,000 tonnes.

Les terrains *aurifères de la Californie* s'étendent sur une longueur d'au moins 800 kilomètres, et occupent, au nord la vallée du Sacramento, au sud celle de San Joaquin. Tous les gîtes exploités se trouvent sur le versant occidental de la Sierra-Nevada, c'est-à-dire du côté du Pacifique. Ce bassin se prolonge, mais bien moins riche, dans l'Orégon et jusque dans la Colombie anglaise, ainsi que dans le Nevada et dans les territoires de Washington, d'Arizona, du Nouveau-Mexique, de l'Idaho, du Montana et de l'Utah. Les mines d'or des États-Unis produisent environ 50,000 kilogr., représentant une valeur de 160 millions de francs, le tiers environ de ce que donne le monde entier[1].

Tout le plateau de l'*Utah* et du *Colorado* n'est qu'un immense *dépôt argentifère*, qui n'a pas livré, depuis 1874, une valeur du

1. Production de l'or dans le monde :

1886	530 millions de francs.	1888	545 millions de francs.
1887	525 — —	1889	590 — —

précieux métal blanc moindre de 500 millions de francs[1]. Le Colorado, dont les dépôts argentifères sont d'une richesse particulière, est appelé à jouer un jour le premier rôle dans la production de l'argent aux États-Unis. On exploite depuis peu, dans l'Arkansas, de magnifiques *champs d'argent;* ce bassin argentifère ne serait que le prolongement de ces célèbres mines du Mexique.

Il en est des mines comme du sol cultivable ; malgré l'activité déployée à l'extraction des richesses du sous-sol, elles ne sont encore utilisées qu'en faible partie.

Industrie manufacturière. — Les États-Unis, a écrit M. Chevalier, ne sont pas une seconde édition de la république grecque ou romaine ; c'est une colossale maison de commerce qui tient une ferme à céréales dans le nord-ouest, une ferme à coton, à riz et à tabac dans le sud, et qui possède des sucreries, des ateliers de salaisons et de beaux commencements de manufactures[2]. A l'époque où l'éminent économiste parcourait les États-Unis, l'industrie était encore à l'état naissant : d'immenses minoteries à Richmond, quelques établissements métallurgiques à Pittsbourg, des ateliers de construction de machines à Philadelphie et à New-York, des scieries dans le Maine, quelques filatures et tissages de coton dans les États du nord-est, et c'était à peu près tout.

A l'abri du système protecteur, l'industrie américaine a pris, depuis 35 ans, le développement le plus considérable. Que de progrès elle a réalisés depuis l'époque où le grand Chatham s'écriait, aux applaudissements de son auditoire, que si jamais l'Amérique se sentait la velléité de fabriquer un bas ou un clou de fer à cheval, il conviendrait de lui faire sentir toute la puissance du Royaume-Uni ! Cet avènement

1. Production de l'argent dans le monde :

1886	600 millions de francs.	1888	710 millions de francs.
1887	610 — —	1889	810 — —

2. *Lettres sur l'Amérique du Nord.*

d'une nouvelle nation industrielle, très hardie dans ses entreprises, très tenace dans ses desseins, est un fait économique de la plus haute importance. C'est dans les États de la Nouvelle-Angleterre, *Connecticut, Maine, Massachusetts, New-Hampshire, Rhode-Island* et *Vermont*, que se trouvent établis la plupart des fabriques et des établissements industriels. Actuellement les manufactures de ces six États disposent d'un capital de près de 24 milliards de francs et emploient près de 3,650,000 ouvriers[1].

Au commencement de ce siècle, on estimait à 55,000 tonnes la quantité de fer, de fonte et d'acier qui se produisait dans l'Union entière; quarante ans plus tard, ce chiffre avait décuplé; il s'élève aujourd'hui à plus de 14,600,000 tonnes[2]. Vingt-trois États travaillent aujourd'hui le fer; les principaux sont situés dans la région des Alleghanys, où l'on trouve le combustible et le minerai à proximité; ce sont : la *Pensylvanie*, l'*Ohio*, le *Missouri*, l'*Illinois*, le *New-York*, le *Kentucky*.

Philadelphie est une des principales cités métallurgiques de l'Union; elle renferme de nombreuses fonderies, de grands chantiers pour les constructions navales et plusieurs ateliers de construction de machines à vapeur, dont les plus importants sont ceux de M. Baldwin, qui livrent 10 à 12 locomotives par semaine. On fabrique dans d'autres usines de la quincaillerie sur une vaste échelle, couteaux, limes, outils de charpentiers, etc., etc. La vallée de la *Lehigh*, qu'on traverse

1. Progrès de l'industrie manufacturière aux États-Unis :

	NOMBRE d'établissements industriels. —	CAPITAUX ENGAGÉS. — livres sterling.	NOMBRE D'OUVRIERS. —
1870	252,148	338,918,408	2,053,996
1880	253,852	558,054,521	2,732,595
1890	»	960,000,000	3,650,000

2. Production de la fonte :

1885	4,105,192 tonnes.	1888	6,587,084 tonnes.
1886	5,768,578 —	1889	7,718,592 —
1887	6,513,405 —	1890	9,579,779 —

en allant à New-York par le chemin de fer de l'Erié, renferme un grand nombre de villes qui doivent à l'industrie métallurgique leur développement encore récent : c'est *Valley-Forge,* avec ses hauts fourneaux ; c'est *Trenton,* avec ses forges et ses aciéries ; c'est *Bethléem,* qui possède les premiers établissements métallurgiques de l'Union entière. Les usines de *Pittsbourg,* les aciéries de *Johnstown,* situées en plein bassin houiller, et les hauts fourneaux de *Cornwall* se dressent au cœur même du grand dépôt de fer magnétique de la Pensylvanie. Dans l'Ohio, *Cleveland* est le grand centre pour la fabrication et le travail du fer [1]. Il semble que les industries sidérurgiques ont une tendance à se déplacer vers l'ouest. Depuis quelques années, l'ouest ne se consacre plus exclusivement à la culture des céréales et à l'élève du bétail ; il a entrepris la fabrication de tous les articles qui se font avec du bois ou du fer ; dans un rayon de 360 kilomètres autour de *Chicago,* il se fabrique plus d'instruments aratoires et de machines agricoles que nulle part ailleurs au monde. Aussi l'exportation de ces *machines agricoles* a plus que doublé depuis 20 ans. Les Américains sont des inventeurs très ingénieux ; les premiers, ils ont appliqué la mécanique à l'agriculture : leurs charrues, leurs semoirs, leurs vannoirs, leurs batteuses, leurs faucheuses, etc., tiennent une bonne place dans toutes les expositions internationales. C'est aux Américains que revient l'idée première d'appliquer la mécanique à la fabrication des montres et l'invention de la machine à coudre, à broder et à tricoter. *Élizabeth,* près de New-York, est le premier centre du monde pour la fabrication des machines à coudre, et *Pulman,* près de Chicago, pour le matériel de chemins de fer.

---

1. Production comparée du fer, de la fonte et de l'acier aux États-Unis et en Angleterre :

	FER.	FONTE.	ACIER.
États-Unis.	2,000,000t	9,579,779t	4,466,926t
Angleterre	2,290,000	8,456,000	3,570,000

C'est dans les États de la Nouvelle-Angleterre que l'industrie du coton est née et a prospéré. Des capitalistes de Boston, profitant de la force de 12,000 chevaux que leur offraient les sources du Merrimac, créèrent, à *Lowell* et à *Manchester*, plusieurs établissements qui ont fait de ce centre ouvrier une des premières cités cotonnières des États-Unis. *Lawrence*, située aussi sur le Merrimac, ne le cède guère à cette dernière en importance industrielle ; elle possède les *Washington Mills* et les *Pacific Mills*, les filatures de coton les plus considérables qui existent dans le monde entier. Signalons encore dans le Massachusetts les usines de Fall-River, les fabriques de Lewiston dans le Maine, celles de Philadelphie et surtout les Cotton Mills de Cohoës, près de Troy, dans le New-York. Ces manufactures de Cohoës sont situées dans les conditions les plus favorables, sur les bords du Mohawk, non loin de son confluent avec l'Hudson, dans le voisinage de grandes chutes d'eau, qui fournissent la force motrice. On peut évaluer actuellement à plus de 14 millions le nombre de broches employées dans les manufactures de l'Union, filant le tiers de la production cotonnière[1]. Les manufacturiers américains ont réussi à devenir les seuls pourvoyeurs de leur propre pays. Non contents de ce résultat, dû surtout aux énormes droits dont le tarif de l'Union frappe les produits similaires de l'étranger, les industriels américains ont résolu de lutter, avec la fabrique anglaise, sur les marchés de l'Afrique occidentale et orientale, du Brésil, du Canada, de la Chine, du Mexique, de la Plata et du Vénézuéla. L'exportation des cotonnades américaines a suivi, dans ces derniers temps, une remarquable progression ; on peut l'estimer à 200 millions de yards.

L'Union américaine peut rivaliser avec la Plata pour l'éle-

1. **Statistique de l'industrie du coton :**

	1880.	1885.	1890.
	—	—	—
Nombre de broches	10,679,000	13,375,000	14,405,000

vage du mouton à laine fine ; la fabrication des lainages vient, par ordre d'importance, après celle des cotonnades, dans la liste des industries textiles. Depuis que les Américains emploient les appareils perfectionnés, leurs produits valent les produits anglais et belges. *Lowell* et *Philadelphie* viennent au premier rang pour cette industrie. Philadelphie a la spécialité de la fabrication des tapis. L'Union produit déjà assez de lainages pour les besoins de la consommation nationale.

Malgré les droits de 59 p. 100 dont le tarif de l'Union frappe les soieries étrangères, les produits nationaux étaient délaissés par le grand public, qui leur préférait les soieries anglaises et surtout françaises. L'exposition des soieries à l'époque du Centenaire fut une véritable révolution pour tout le monde, pour les consommateurs des États-Unis, comme pour les fabricants de l'Europe. On s'accorda à reconnaître que les soieries américaines étaient d'un tissu plus solide et d'un plus grand fini que les articles étrangers. C'est dans le New-York et le New-Jersey que les fabriques de soieries sont les plus nombreuses.

En dehors des forges, des hauts fourneaux et des fabriques de tissus, les industries les plus importantes sont celles de la *minoterie*, qui compte un grand nombre de moulins à eau ou à vapeur d'une grande puissance ; à *Chicago*, à *New-York*, la *préparation des viandes salées* ; à *Chicago*[1] et à *Cincinnati*, le *travail*

1. Quantité de bœufs, porcs et moutons abattus par les quatre principales maisons de Chicago pour l'approvisionnement de leurs glacières (*refrigerators*).

	BŒUFS.	PORCS.	MOUTONS.
1886	1,348,654	82,791	554,660
1887	1,821,407	282,148	742,723

Le relevé suivant indique l'abatage des bœufs et porcs à Chicago, de 1886 à 1889.

	BŒUFS.	PORCS.
1889	2,050,627	3,203,951
1888	1,963,051	3,732,244
1887	1,602,202	4,425,941
1886	1,402,613	4,928,730

du cuir ; dans les États du centre, la *fabrication du sucre,* de la *bière* et la *préparation du tabac,* etc.

Crédit et banques. — Défrichement et mise en valeur du sol, exploitation des richesses minérales et création de fabriques, tout ce prodigieux accroissement de la richesse publique n'a pu être obtenu que grâce à la bonne organisation du crédit. Colons et industriels ont pu mener à bien leurs opérations, parce qu'ils ont pu se procurer, dans des banques démocratiques, images fidèles de la société où elles sont établies, les capitaux nécessaires, à des taux peu élevés. « On sait quelle importance nos maîtres en colonisation, les Américains et les Anglais, attachent à un bon système de crédit. Dans chaque nouveau village, près de la maison d'école et de la maison de Dieu, se dresse la maison de dépôt et d'escompte, *house of deposite and discount.* Ainsi se trouvent groupés dans chaque centre embryonnaire de civilisation, au milieu des pionniers et des défrichements, les trois éléments de toute croissance et de toute prospérité : l'école qui donne à l'homme l'instruction, le temple où il puise l'éducation morale et religieuse, la banque qui féconde la production[1]. » La distribution géographique des banques, sur l'immense territoire de l'Union, confirme cette observation ; tandis que les États de la Nouvelle-Angleterre ne comptaient, en 1880, que 1,080 banques avec 696 millions de dollars, capital et dépôts, les États du centre en avaient 1,920 avec 1,171 millions de dollars, et les États de l'ouest et territoires 2,690 avec 543 millions de dollars. Quelle précieuse révélation sur le mouvement de la civilisation américaine vers le Far-West ! Les banques précèdent ou accompagnent le mouvement. Elles sont des pionniers de la civilisation. En 1881, on comptait 6,148 banques nationales ou autres réunissant comme capital 3,615 millions de francs et 13 milliards de dépôts, soit ensemble près de 17 milliards

1. Leroy-Beaulieu, *De la colonisation.*

de francs. Le mouvement d'accroissement ne s'est pas ralenti depuis cette époque; pendant l'année 1886-1887, il s'est fondé 209 banques nouvelles. Actuellement, on évalue les capitaux dont disposent les diverses banques des États-Unis à 23 milliards 740 millions de francs. Mais ce qu'il faut surtout mettre en évidence, c'est que cette somme immense n'est pas, comme en Europe, confiée à quelques réservoirs, comme la Banque de France, la Banque d'Angleterre, la Banque d'Allemagne; elle est maniée par plus de 7,000 établissements de crédit, *National Banks, State Banks, Savings Banks, Private Banks,* etc. Pour remédier aux inconvénients du grand nombre de banques et de leur dispersion, il a été fondé 22 *clearing houses,* où se concentrent et se liquident les principales affaires. Celui de New-York comprend 59 banques, celui de Boston 51, celui de Philadelphie 27, de Chicago 25, de Saint-Louis 25, etc.

Voies de communication. — Mais ce capital-argent n'est pas le seul, ni même le principal facteur de la richesse des États-Unis; dans cet État plus que dans tout autre, la prospérité publique dépend du développement des voies de communication; ce sont les chemins de fer et les routes qui ont ouvert à la colonisation les immenses territoires du centre et de l'ouest de l'Union; qui contribuent, en facilitant le transport des produits, à la prospérité de l'agriculture et de l'industrie. Les Américains ont dépensé sans compter pour l'établissement des voies ferrées et l'amélioration des voies navigables[1].

La faible élévation des terres dans la région orientale et centrale, légèrement accidentée par la chaîne de l'Alleghany, a permis d'y multiplier les lignes ferrées, qui forment, surtout dans les États industriels du nord-est, un réseau aux mailles

1. La dépense totale pour la construction des voies ferrées s'élevait, en 1890, à 9,680,942,249 dollars.

très serrées. La difficulté a commencé dès qu'il s'est agi de prolonger les voies ferrées du pied des Monts Rocheux jusqu'au littoral du Pacifique, à travers les plateaux de l'ouest. Le principal obstacle contre lequel les ingénieurs américains ont lutté victorieusement, c'est l'accumulation des neiges sur ces hauts plateaux, pendant les longs mois d'hiver. Aujourd'hui, quatre grandes voies ferrées vont de l'Atlantique au Pacifique ; trois ont pour point terminus San Francisco ; la quatrième, la plus septentrionale, aboutit à Astoria. Chicago, Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans, les trois plus grandes places de commerce de la vallée du Mississipi, sont les stations intermédiaires de ces quatre grandes lignes. Chicago et Saint-Louis sont les deux principaux centres de rayonnement de voies ferrées de la grande République. Chicago, sur la partie méridionale du lac Michigan, qui s'enfonce dans l'intérieur des États-Unis comme un golfe profond, est la place où affluent les produits d'une contrée qui renferme les plus riches terres à blé du monde et les plus beaux pâturages de l'Union ; par ses canaux et ses voies ferrées, elle commande la navigation des lacs ; aussi est-elle devenue le point d'attache des voies ferrées du nord. Saint-Louis, dans une position géographiquement aussi privilégiée, près du point où le Mississipi rencontre le Missouri, l'Illinois et l'Ohio, est le point de rayonnement des voies ferrées du centre. La longueur du réseau américain, portée à 150,746 kilomètres en 1881, atteint aujourd'hui plus de 281,000 kilomètres ; c'est plus que n'en a l'Europe[1].

« La grande difficulté est de pouvoir connaître d'avance sous quel tarif se feront les expéditions, afin de fixer exacte-

1. Extension du réseau des chemins de fer aux États-Unis :

1830	23 milles.	1870.	53,399 milles.
1840	2,818 —	1880.	84,393 —
1850	9,021 —	1892.	175,168 —
1860	30,635 —		

ment les bases des contrats de livraison à domicile. Mais sur ce point l'incertitude est toujours très grande, malgré la fixité relative que la loi des chemins de fer de 1887 a introduite dans le prix des transports. Les compagnies ne peuvent plus relever leurs tarifs, sinon après quinze jours d'avis; mais elles peuvent les abaisser sans avis préalable[1]. »

Ce système de communications est complété par les rivières navigables et les canaux, qui ont ensemble une longueur de près de 30,000 kilomètres. La principale artère navigable de l'Union est le *Mississipi,* qui porte bateau à peu de distance de sa source, mais qui ne peut être remonté par de gros navires que jusqu'à *Cairo;* les affluents du grand fleuve, l'*Arkansas,* le *Red-River,* le *Missouri,* l'*Illinois,* etc., peuvent être remontés à plusieurs centaines de kilomètres de leur embouchure. L'*Ohio,* qui traverse les États les plus riches de l'Union par les productions du sol et les richesses minérales, est, de tous les affluents du Mississipi, celui dont la navigation est la plus active. Les communications par eau entre le Mississipi et le lac Michigan sont assurées par le *canal de l'Illinois* qui aboutit à *Chicago,* et entre l'Ohio et le lac Erié par des canaux qui commencent à *Tolédo, Cleveland* et *Erié,* sur le lac Erié, pour aboutir au *Wabash,* à *Cincinnati* et à *Pittsbourg. New-York* est en communication avec la région des lacs par un canal qui part d'*Albany,* sur l'Hudson, et finit à *Oswégo,* sur le lac Ontario. On s'explique dès lors, si on n'a pas oublié que les Canadiens ont construit, du Saint-Laurent aux divers lacs, des canaux pour échapper au danger des rapides, l'importance, au point de vue de la navigation, de cette immense nappe d'eau douce qui couvre, entre le Canada et l'Union américaine, une superficie presque égale à celle des Iles Britanniques.

La circulation est très active sur toutes ces voies de com-

1. *Bulletin consulaire français,* 1890. Rapport de M. Bruwaert, consul à Chicago.

munication; chaque État exporte dans le voisin les denrées qu'il récolte en abondance, pour se procurer celles qui lui manquent; c'est ainsi que les céréales du centre sont transportées dans les États de l'est et du sud ou sur les ports de la côte de l'Atlantique pour être exportées au dehors; que le coton et la laine sont envoyés vers le nord-est où se trouvent les manufactures; que les vins et les fruits de la Californie sont expédiés dans toutes les parties de l'Union. Le transport par voies ferrées s'élève à près de 500 millions de tonnes de marchandises: c'est un chiffre double de la circulation sur les chemins de fer de l'Angleterre, et huit fois plus considérable que celui que donnent les relevés statistiques de nos lignes; il est vrai que la France est à peu près le vingtième des États-Unis.

Régime douanier. Bill Mac-Kinley. — Après la guerre de Sécession, les Américains, en gens pratiques et avisés, nullement doctrinaires, frappèrent de droits de douane les articles de provenance, mais surtout de fabrication étrangère, qui furent taxés à 45 p. 100 de leur valeur. Les ressources fournies par ces taxes ont permis aux Américains de diminuer les autres impôts, de réduire à moins de 6 milliards la dette publique qui dépassait 14 milliards le lendemain de la guerre, et surtout de mettre à l'abri de la concurrence étrangère leur industrie manufacturière, qui a grandi et s'est développée dans d'énormes proportions. Cette politique douanière qui, au dire de certains économistes, devait conduire les États-Unis à leur ruine, a produit les meilleurs résultats; il n'y a qu'un point noir à ce tableau de la prospérité industrielle et financière de l'Union, la République souffre d'un mal que nous ne connaissons guère en Europe, l'abondance de l'or et de l'argent dans les coffres de l'État: les disponibilités du Trésor s'élevaient, au mois de juillet 1890, à plus de 3 milliards, qui ne peuvent être employés au remboursement de la dette qu'au fur et à mesure des échéances. Une somme su-

périeure à 3 milliards se trouve ainsi immobilisée, hors de la circulation ! C'est là une situation qui a ses dangers tout autant que le déficit, et à laquelle il faut remédier. M. Mac-Kinley a fait adopter un bill applicable à partir du 5 octobre 1890, par lequel on abaisse les droits pour certains articles qui, en raison des progrès de la fabrication, sont suffisamment protégés, et on frappe de taxes très élevées tous les produits pour lesquels la lutte avec l'étranger ne serait pas possible dans l'état actuel de l'industrie (lainages, soieries, articles de métallurgie, vin de champagne)[1]. L'auteur de la loi obtient ainsi un double résultat : diminuer les recettes des douanes, non en réduisant les tarifs, mais en les rendant en quelque sorte prohibitifs ; protéger le travail national et le sauver de la concurrence désastreuse de l'étranger, en créant des industries et en développant celles qui existent. Cette politique de protectionnisme à outrance a été celle de l'Angleterre jusqu'au milieu de ce siècle ; les Yankees la considèrent comme la seule qui leur permette de devenir une grande puissance industrielle, par la mise en œuvre des matières premières qu'ils produisent en grande abondance. Ils y renonceront certainement, lorsqu'ils se croiront assez forts pour lutter, au point de vue industriel, contre les puissances de l'Europe occidentale. « L'Angleterre a mis 200 ans à passer de la protection la plus étroite au libre-échange, dit le général Grant à une députation de Manchester qui désapprouvait cette politique douanière ; soyez convaincus que nous y mettrons autant de temps si c'est nécessaire. »

Commerce extérieur. Importations ; exportations. — Le commerce extérieur des États-Unis oscille entre 8 et 9 milliards de francs ; celui de la Grande-Bretagne seul lui est supérieur. Le principal article d'exportation est le *coton,* représentant

---

1. Voir *Bulletin de la chambre syndicale des négociants-commissionnaires,* août 1890.

une valeur de plus d'un milliard; les *grains et farines* sont au second rang, parmi les produits exportés. Puis viennent les *viandes salées* et *graisses animales* (835 millions), le *pétrole* et les *huiles* (280), les produits manufacturés, *métaux* et *cotonnades* surtout (275), le *tabac* (105), les *bois*, les *peaux brutes*, les *métaux précieux*. L'ensemble des produits exportés est d'environ 4,500 millions de francs.

A l'importation prédominent les objets manufacturés, parmi lesquels les *tissus* et *confections* figurent pour plus d'un milliard. Parmi les autres articles considérables sont : les *denrées coloniales* (800 millions), les *cuirs*, *peaux* et *crins* (240), les *matières colorantes* et *produits chimiques* (230), quelques matières premières nécessaires à l'industrie, *lin* et *chanvre*, *soie brute* (250), les boissons, *vins*, *eaux-de-vie* (50 millions), etc. La valeur des importations est estimée à 4 milliards[1].

Cet immense commerce se fait avec toutes les parties du monde; mais les pays qui y participent dans les plus fortes proportions sont : l'*Angleterre* (3 milliards), l'*Allemagne* (571

1. Commerce extérieur des États-Unis en :

	1889-1890.	1890-1891.
	Dollars.	Dollars.
Importations. . . .	789,310,000	844,916,196
Exportations. . . .	845,294,000	872,270,283

Principaux articles importés (en milliers de dollars) en 1891 :

Sucre	108,458	Soie brute	19,076
Café	96,123	Fruits	25,983
Lainages	41,060	Laine	18,231
Objets de fer	53,544	Thé	13,828
Soieries	37,880	Caoutchouc	18,020
Cotonnades	29,712	Vin	10,007
Peaux	37,759	Tabac	16,763

Articles exportés :

Coton	290,712	Tabac brut	25,220
Céréales	123,125	Animaux	18,400
Viande	89,600	Articles de cuir	10,700
Pétrole	49,900	Beurre et fromage	10,500
Articles de fer	28,909	Cotonnades	13,604
Bois	26,270	Minerai de cuivre	7,500

millions) et la *France* (526 millions)[1]. L'Angleterre demande aux Américains beaucoup de céréales, de bétail et de matières premières, surtout du coton[2]. Elle vend en échange des produits manufacturés. Les achats représentent les deux tiers de ce commerce. L'Allemagne, grâce aux nombreux immigrants qu'elle envoie aux États-Unis, est passée du troisième au deuxième rang. Son industrie manufacturière trouve, en Amérique, des débouchés assurés. Les relations commerciales de la France avec les États-Unis ont une tendance à baisser depuis 1865, à cause de l'élévation des droits de douane sur les articles de luxe portés de 30 à 50 p. 100. Les meubles français étaient autrefois recherchés; ce débouché nous a été fermé, depuis que des fabriques de meubles de luxe se sont établies à New-York. La passementerie américaine est protégée contre la concurrence de la passementerie française par des droits de 50 à 60 p. 100, suivant les qualités.

1. Tableau du commerce des États-Unis avec les principaux États du monde en 1891 :

	EXPORTATIONS.	IMPORTATIONS.
	Dollars.	Dollars.
Royaume-Uni . . .	441,599,807	194,723,262
Allemagne	91,684,981	97,316,383
France	59,826,739	76,688,995
Amérique anglaise.	37,345,515	39,434,535
Belgique	26,691,150	10,945,672
Hollande	23,816,814	12,422,174
Italie.	14,607,893	6,033,481
Russie	7,925,092	4,833,345
Cuba.	11,929,605	61,713,395
Mexique	14,199,080	27,295,992
Antilles	9,546,058	16,293,184
Brésil	14,049,273	83,230,595
Chine	8,700,308	19,321,850

2. Exportation du coton en Angleterre :

	1886.	1887.	1888.	1889.	1890.
	Quintaux.	Quintaux.	Quintaux.	Quintaux.	Quintaux.
Quantités . . .	11,540,508	11,222,272	12,040,820	12,712,606	11,756,758
	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. sterl.
Valeur	28,555,402	28,414,597	31,126,787	33,545,271	31,395,055

Nos articles de porcelaine payent 45 p. 100. Les États-Unis étaient, avant 1865, un excellent marché pour notre joaillerie, bijouterie et horlogerie ; ils se sont mis à fabriquer ces différents objets et se sont assuré le marché intérieur par des droits prohibitifs. L'importation de nos papiers peints, jadis exclusivement employés, a cessé depuis l'établissement d'un droit de 35 p. 100. Notre parfumerie a été écrasée par des droits d'entrée de 100 p. 100. Les Américains, à l'abri de leurs tarifs douaniers, se sont mis à fabriquer des soieries, des rubans, des fleurs artificielles, des chapeaux de dames, en un mot tous les articles de modes. Les droits de douane nous ont enlevé le marché américain pour les vins et eaux-de-vie. Nos vins en bouteille payent 3 fr.[1].

En dehors de l'Europe, les États-Unis entretiennent des relations d'année en année plus importantes avec le Mexique, les Antilles, l'Amérique centrale, le Brésil, la Colombie, le Vénézuéla, l'Argentine, Hawaï, etc.

Percement du Centre-Amérique. Union douanière. — Deux faits, en voie de réalisation, vont encore augmenter le trafic de la Grande République : le percement de l'isthme de l'Amérique centrale et la création d'une union douanière américaine. Les Yankees travaillent au creusement du canal de Nicaragua ; sans bruit, sans forfanterie, ils poursuivent, avec cette volonté qui est un trait de leur caractère, cette œuvre considérable. Ce percement du Centre-Amérique, en mettant aux portes de l'Europe les côtes américaines du Pacifique, déterminera une révolution économique dont il est difficile de prévoir les conséquences.

L'Europe serait gravement atteinte dans ses intérêts commerciaux par la constitution d'une union douanière, réunissant tous les États du Nouveau-Monde dans une vaste fédération protectionniste, où les États-Unis auraient naturellement

1. Voir *Bulletin de la Société de géographie commerciale*, 1886. 3e fascicule.

l'*hégémonie*; c'est l'Europe qui importe dans ces États la plus grande partie des produits manufacturés, dont la valeur dépasse 1,500 millions de francs ; toutes ces républiques offrent aussi à notre commerce des débouchés rémunérateurs.. Sans doute, le Congrès international (*Pan American Congress*), réuni à Washington en 1889, n'a pas donné la réponse attendue, mais les Américains du Nord sont patients, et le succès ne fait pas de doute pour eux. Ils ont déjà conclu des traités de commerce avec le Brésil (1er avril 1891) ; des arrangements de même nature sont sur le point d'aboutir avec le Mexique, et on n'ignore pas que le Canada est favorable à une entente commerciale avec les États-Unis. Les Américains du Nord savent que les finances de ces républiques latines sont dans un état précaire, et que leur concours pécuniaire leur sera nécessaire, non seulement pour éviter la banqueroute, mais aussi pour la construction des chemins de fer, pour les exploitations agricoles et minières, etc. Ils ont déjà conquis, au point de vue économique, le Mexique, qu'ils sillonnent de voies ferrées, et qui leur achète la majeure partie des marchandises qu'il demandait jadis à l'Angleterre, à la France et à l'Allemagne. Ce sont des Américains du Nord qui exploitent dans le Honduras des mines d'or et d'argent abandonnées depuis la conquête espagnole. Quand des rapports étroits d'intérêts lieront ainsi les uns aux autres Américains du Nord et du Sud, l'Union douanière sera bien près de se conclure.

Grands ports de commerce. Marine marchande. — C'est par les ports de l'Océan Atlantique et du golfe du Mexique que s'effectue la plus grande partie du commerce extérieur[1] des États-Unis. Il se concentre principalement, sur l'Océan Atlantique, dans les ports de *New-York*, de *Philadelphie*, de *Bos-*

1. Le commerce des États-Unis se répartit ainsi qu'il suit entre ses différentes frontières de terre et de mer.

Côte de l'Atlantique. .	77.22 p. 100	Côte du Pacifique . . .	6.23 p. 100
Golfe du Mexique. . .	11.11 —	Frontière du nord . . .	4.89 —

ton, de *Baltimore* et de *Charleston*; sur le golfe du Mexique, à la *Nouvelle-Orléans* et à *Mobile*. Au point de vue de l'activité maritime, les ports de l'Union américaine peuvent se classer de la manière suivante : New-York avec un mouvement d'affaires représentant 51.14 p. 100 des entrées et des sorties, Boston avec 8.57 p. 100, la Nouvelle-Orléans 7.48 p. 100, Philadelphie 5.38 p. 100, San-Francisco 5.27 p. 100 et Baltimore 4.91 p. 100. New-York, sur une baie intérieure de l'Océan, est un port à la fois maritime et fluvial : sur l'East River se trouve la navigation fluviale, sur l'Hudson la navigation maritime. Le mouvement du port s'est élevé, de 1860 à 1880, de 4 millions et demi de tonnes à 15 millions, le cabotage (4 millions et demi de tonnes) non compris. En 1889, ce mouvement a été, en dehors du cabotage, de 19 millions et demi de tonnes. C'est aujourd'hui le premier port de commerce du monde. Les marchandises exportées ou importées par *San Francisco*, sur le Pacifique, ne représentent qu'une faible partie du trafic général. Le commerce général de San-Francisco s'élevait, en 1889, à 100,768,306 dollars à l'importation et à 105,283,113 fr. à l'exportation. Le mouvement de la navigation était à la même époque de 2,127,452 tonnes, sur lesquelles les pavillons étrangers prennent près de la moitié[1]. Il n'est entré, pendant l'année 1889, que 2 navires français à San-Francisco. Notre pavillon a presque complètement disparu du Pacifique nord, nos navires, ayant généralement un très petit tonnage, ne peuvent pas lutter avantageusement avec les bâtiments anglais et américains qui sont d'un tonnage beaucoup plus élevé.

Sur le golfe du Mexique, la Nouvelle-Orléans, avec un

1.

	PAVILLON américain.		PAVILLON étranger.	
	Navires.	Tonnage.	Navires.	Tonnage.
Entrées. . . .	535	590,889	378	548,972
Sorties	469	475,714	418	511,877

tonnage de près de 3 millions de tonneaux, est le port le plus actif[1].

Le mouvement général des ports, entrées et sorties, est d'environ 65,281 navires d'une jauge de 36,465,127 tonnes. La part de la marine marchande américaine est de 22,228 navires avec 8,836,206 tonnes. La majeure partie des transports se font sous pavillon étranger ; les Anglais viennent au premier rang avec 17 millions de tonnes, puis se placent par ordre d'importance, les Allemands, les Norvégiens, les Italiens et enfin les Français (2 p. 100)[2].

Chicago est, après New-York, la plus grande place de commerce de l'Union. C'est un marché de premier ordre pour les céréales et le bétail. Voici, d'après le *Bulletin consulaire français* de mars 1891, l'ensemble des transactions pour les années 1884, 1888 et 1889, en millions de francs.

	1889.	1888.	1884.
	—	—	—
Produits agricoles négociés. . .	1,940	2,187	1,780
Autres produits importés. . . .	2,230	1,938	1,845
Produits manufacturés sur place.	2,260	2,005	1,470
	6,430	6,130	5,045
A déduire, doubles emplois probables	545	505	430
	5,885	5,625	4,665

1. Mouvement du port de la Nouvelle-Orléans en 1890 :

Entrées . .	1,238	navires jaugeant	1,447,630 tonnes.
Sorties. . .	1,221	— —	1,428,458 —
	2,459	navires jaugeant	2,876,088 tonnes.

Part de la France : entrées. . .	9	navires jaugeant	53,000 tonnes.
— sorties . . .	20	— —	55,662 —

Les principales marchandises qui alimentent le marché de la Nouvelle-Orléans sont le coton, le sucre, le riz et les céréales (maïs).

2. Mouvement de la navigation en 1891 :

Entrées : Pavillon américain . .	11,046	navires jaugeant	4,380,804 tonnes.
— — étranger. . .	21,532	— —	13,823,491 —
			18,204,295 tonnes.
Sorties : Pavillon américain . .	11,182	navires jaugeant	4,455,402 tonnes.
— — étranger. . .	21,521	— —	13,805,430 —
			18,260,832 tonnes.

L'industrie des armements maritimes a été la première vers laquelle les Yankees ont tourné leur activité, principalement les États du nord-est (New-York, Massachusetts, Maine, Pensylvanie). Depuis la guerre de Sécession et l'établissement des tarifs protecteurs, l'industrie des Américains s'est portée de préférence sur le développement manufacturier. La marine marchande de l'Union est cependant la plus considérable après celle de la Grande-Bretagne ; elle comprend un effectif de plus de 23,899 navires dont 6,216 à vapeur, jaugeant plus de 4 millions et demi de tonneaux[1].

Conclusion sur les États-Unis. — Ainsi les Américains se sont appliqués, au lendemain de la proclamation de leur indépendance, à l'exploitation des richesses agricoles d'un sol doué d'une grande fertilité ; ils ont travaillé, avec une persévérance qui ne s'est pas ralentie, au défrichement et à la mise en culture des terres de l'ouest et du lointain ouest. Nous assistons, depuis près d'un demi-siècle, à l'inauguration d'une ère nouvelle ; après avoir été longtemps tributaires de l'Europe pour la majeure partie des produits industriels consommés, ils ont voulu devenir producteurs à leur tour, et ils ont apporté au développement des manufactures cette tenacité, cette activité, ce sens pratique qui est la condition première de la prospérité de toute entreprise. Pendant cette première période d'incubation industrielle, la production, grâce à des droits largement protecteurs, s'est considérablement développée. Les manufacturiers américains sont aujourd'hui à peu près exclusivement les seuls fournisseurs du marché intérieur, bien défendu contre l'invasion des produits étrangers. Jusqu'à présent, ils n'avaient pas senti la nécessité d'étendre leur activité au delà de leurs frontières ; ils avaient, en général, né-

1. Effectif de la marine marchande en 1891 :

Vapeurs . . .	6,216	navires jaugeant	2,016,264	tonnes.
Voiliers . . .	17,683	—	— 2,668,495	—

gligé le commerce d'exportation, préoccupés seulement de conquérir le marché national sur les produits venant d'Europe. S'ils n'ont pas travaillé pour l'exportation, c'est qu'ils n'ont pas voulu, c'est qu'ils ont négligé volontairement cette branche importante du commerce. Mais aujourd'hui ils veulent lutter, pour la vente des articles industriels, sur les divers marchés du monde, avec les produits d'Europe, et il n'est pas douteux qu'une nation douée d'aussi grandes ressources et d'une si grande et si intelligente activité réussisse lorsqu'elle veut. L'ambition des Yankees a déjà un but précis : c'est d'ouvrir à leurs marchandises, à leurs capitaux, à leur esprit d'entreprise le continent sud-américain ; c'est la doctrine de Monroë appliquée aux questions commerciales. Pour cela, le capitaine Parsons, de la Virginie, propose le tracé d'une grande voie ferrée qui unirait, par l'isthme de Panama, les deux continents américains. Elle partirait de l'embouchure de la Magdalena, se dirigerait vers le sud en suivant le versant oriental de la grande Cordillère des Andes, traverserait le bassin supérieur de l'Amazone et se relierait avec les chemins de fer du Pérou, de la Bolivie, du Chili et de la République Argentine. La longueur totale du tracé, de Buenos-Ayres à Bogota, est de 3,600 milles ou 5,792 kilomètres; 1,609 kilomètres environ de la ligne la plus directe sont déjà en exploitation, entre Buenos-Ayres et Jujuy; il existe au Pérou et en Bolivie des tronçons de lignes avec lesquels des raccordements peuvent être faits, en sorte qu'il manque seulement environ 3,200 kilomètres pour relier Bogota à Buenos-Ayres.

Monnaies, poids et mesures. — La base du système monétaire est le *dollar*, monnaie d'or ou d'argent d'environ 5 fr. 35 c., subdivisée en *100 cents*. Les monnaies d'argent sont le *demi-dollar* ou *50 cents* ; le *quart de dollar* ou *25 cents* ; le *dixième de dollar* ou *10 cents*. L'*eagle* en or vaut 10 dollars.

Les poids et mesures sont les mêmes qu'en Angleterre, à l'exception des liquides, les États-Unis ayant conservé

l'ancien *gallon* de 3[l],75, qui est aussi resté en usage aux Antilles.

Chapitre XV. — MEXIQUE

Superficie, population et climat du Mexique. — Baigné par l'Océan Atlantique à l'est, et l'Océan Pacifique à l'ouest, le Mexique est, par sa superficie quadruple de celle de la France, le plus important des États qui reconnaissaient dans le Nouveau-Monde l'autorité de l'Espagne. « Et cela est vrai, dit l'Américain W. Prescott, soit que l'on considère la variété du sol et du climat de ce pays, ses inépuisables ressources minérales, le cachet de grandeur sans rivale de ses paysages, ou encore qu'on s'arrête de préférence à son ancienne population, qui surpassait non seulement en intelligence les autres peuples de l'Amérique du Nord, mais dont la civilisation fait souvenir, par certains côtés, de l'antique Égypte ou de l'Inde ancienne... »

La population du Mexique est d'environ 11 millions d'habitants, savoir : 4 millions d'Indiens, 5 millions de métis ou noirs et 2 millions de blancs. On compte au Mexique 15,000 Français, originaires pour la plupart de l'arrondissement de Barcelonnette (Hautes-Alpes). Les *Barcelonnettes,* ainsi qu'on les désigne, ont le monopole du commerce de la draperie et de la lingerie. Indiens, métis et blancs parlent la langue espagnole.

Le climat du Mexique convient aux Européens qui ont cependant à redouter, sur les côtes, jusqu'à une altitude de 1,000 mètres, le *vomito negro.* La région vraiment privilégiée commence à partir de 1,500 mètres. Sur ces hautes terres, l'Européen conserve cette énergie, cette activité, cette puissance de travail qui font sa véritable supériorité sur les populations nonchalantes du Mexique. Le climat y est très sain et l'acclimatation facile.

État de la propriété. Avantages accordés aux colons européens. — La grande propriété domine au Mexique; les grands propriétaires sont les blancs sans mélange, les descendants des premiers conquistadores et des colons espagnols; ils mènent dans leurs *haciendas* la vie des grands seigneurs féodaux. D'après les calculs les plus récents, il y a actuellement au Mexique 6,000 *hacendados* ou grands propriétaires, possédant parfois des domaines aussi vastes qu'un de nos départements, et près de 14,000 *rancheros* ou fermiers. On voit combien la petite propriété s'est peu répandue jusqu'ici sur le sol. Tant que la situation ne sera pas modifiée, l'agriculture restera à l'état stationnaire. Ce n'est pas que l'argent manque au grand propriétaire pour l'exploitation de ses terres, mais les yeux tournés vers le passé, il n'a nul souci de l'agriculture et de ses mille tracas journaliers. Le ranchero ne dispose que de faibles capitaux, et n'a guère le goût des améliorations. Aussi connaît-on à peine au Mexique les machines agricoles les plus répandues aux États-Unis et en Europe et notre système d'assolement. Des étrangers, Américains, Anglais, Français, Belges, ont cherché à y faire pénétrer les méthodes perfectionnées de culture, mais la population indigène reste, en grande partie, attachée à ses coutumes routinières. D'ailleurs la grande masse des cultivateurs se compose de *peones,* gens qui pour la plupart n'ont ni domicile fixe ni liens réguliers de famille; c'est parmi eux que se recrutent les ouvriers agricoles, le *vaquero* ou bouvier, le *majoral* ou berger en chef, le *capataz* ou surveillant des conducteurs de chevaux, les *servientes del campo* ou domestiques de fermes, etc.

Le gouvernement favorise l'immigration étrangère en accordant de sérieux avantages aux colons qui s'établissent sur le sol mexicain : ils sont exemptés du service militaire, de toute espèce de contributions, à l'exception des contributions fédérales, des droits d'exportation sur les produits qu'ils récoltent. Quelques-uns obtiennent des concessions de terrains à titre

gratuit ; cette concession ne peut dépasser 100 hectares. Le titre définitif de propriété n'est délivré qu'autant que le colon n'a pas aliéné son domaine, et qu'il en a mis au moins le dixième en culture. Les terrains nationaux vendus aux colons sont payables en 10 annuités, à partir de la seconde année d'établissement.

Cultures. Entreprises agricoles à tenter. — Le Mexique est, au point de vue des productions, une terre privilégiée entre toutes ; il réunit, grâce à sa disposition topographique, tous les climats et les productions des diverses zones. Pour mieux dire, on y passe, en quelques heures, d'une température à une autre, et de la flore intertropicale à la flore européenne.

Les terres chaudes — *tierras calientes* — extrêmement fertiles, mais soumises à l'influence des miasmes pernicieux de la côte, produisent le *riz*, le *maïs*, le *coton*, la *ramie*, le *café*, la *canne à sucre*, le *cacao*, etc., et les fruits des tropiques. La deuxième zone, celle des terres tempérées — *tierras templadas* — comprend toute l'étendue des plateaux mexicains ; le thermomètre varie entre 18° et 25° ; c'est un printemps perpétuel. La végétation, partout où l'eau ne manque pas, est aussi variée et aussi exubérante qu'aux tropiques.

Le riz et le maïs donnent d'abondantes récoltes ; les paysans fabriquent avec la farine de maïs une sorte de galette (*la tortilla*), qui sert de pain. Le coton est cultivé dans les États de *Chihuahua, Coahuila, Durango* et sur tous les districts de l'Océan Pacifique. Une grande partie du sol lui convient ; la République mexicaine pourrait devenir pour cette production la rivale des États-Unis et de l'Inde. Le district d'*Acapulco* fournit le coton le plus estimé. Au *Yucatan,* on cultive le *coton Henequen,* que l'industrie utilise, depuis quelques années seulement, pour la fabrication de tapis, de hamacs, de sacs, etc. L'exportation de ce textile s'est rapidement développée : de 4 millions de piastres, elle s'est élevée à 6 millions et demi

en 1888, et à près du double, en 1889. La culture de la *ramie* n'est encore qu'à la période des essais.

La culture du *tabac* est entièrement libre ; les États de *Vera-Cruz, Mexico, Oaxaca, Chiapas,* etc., fournissent les feuilles les plus estimées (15,000 à 20,000 kilogr.). La terre chaude est, par excellence, la zone de prédilection du cacaoyer, qui pourrait facilement devenir une source de richesse pour les Mexicains. Le *caféier* pourrait être aussi cultivé dans la même région et dans les terres tempérées. Pour la production de cette denrée, le Mexique deviendrait aisément le rival du Brésil ; cependant il compte encore à peine comme pays exportateur de café. C'est une des cultures les plus sûres et les plus productives qu'on puisse entreprendre. Les États-Unis seraient pour ce produit un débouché important : ils en importent annuellement pour plus de 60 millions de piastres ; les provenances du Mexique, dans ce chiffre, ne figurent que pour 2,112,000 piastres et celles du Brésil pour 33,460,000. L'État de *Michoacan* produit le café d'*Uruapam,* l'égal du Moka ; c'est le plus estimé et le plus recherché des Américains du Nord. Les autres États producteurs de café sont ceux de *Vera-Cruz, Jalisco, Tabasco* et surtout *Oaxaca.*

Les lianes qui donnent le *caoutchouc* croissent en quantités considérables, dans les forêts des terres chaudes, et surtout dans les États de *Vera-Cruz, Tamaulipas, Tabasco,* où les Indiens recueillent la sève d'une façon toute primitive. C'est du Brésil que les Yankees tirent la presque totalité de ce produit que le Mexique pourrait leur fournir en quantité considérable[1].

La culture des fruits tropicaux, *oranges, ananas, bananes, limas* (espèce de citron doux), *citrons,* etc., sont une richesse qui n'est pas à dédaigner, à cause des conditions exception-

---

1. Valeur du caoutchouc importé aux États-Unis : 10 millions de piastres.
Valeur du caoutchouc mexicain exporté : 131,000 piastres.

nelles de bon marché dans lesquelles on peut les obtenir, et des facilités qu'on a de les transporter au dehors. Les oranges et les limons du Mexique sont exportés aux États-Unis et sont préférés aux fruits similaires de Californie. Le Mexique est surtout le pays de prédilection de la *banane* et de l'*ananas*. Dans un avenir rapproché, il fera pour ces produits une concurrence redoutable à l'Amérique centrale et aux Antilles, dont les exportations se chiffrent par millions de dollars.

L'exploitation des *forêts*, livrées jusqu'ici à un gaspillage effréné, serait une excellente affaire pour des capitalistes étrangers, qui voudraient établir, à proximité d'une voie ferrée, de grandes scieries mécaniques et tout l'outillage d'une exploitation bien comprise. Le Mexique n'exporte guère encore que du *bois de teinture*, le *Palo-Moral*, qui donne le jaune, le *brezil* et le *campêche*.

Les terres froides — *tierras freddas* — produisent les plantes et les fruits d'Europe. Le *froment* et la *vigne* y réussissent admirablement. La vigne donne déjà d'excellents produits dans la Basse-Californie, dans le Chihuahua; Paso del Norte, Zacatecas, Aguascalientes possèdent d'importants vignobles. La fabrication du vin laisse encore beaucoup à désirer. Les difficultés des transports s'opposeront pendant longtemps à la mise en valeur d'une grande partie du territoire de cette région[1].

En somme, si le sol mexicain est riche et promet d'abondantes récoltes, l'agriculture est arriérée, parce que l'outillage est défectueux, que les connaissances agricoles font défaut et que les travaux des champs ont peu d'attrait pour le Mexicain. Cependant le Mexique offre à l'activité des hommes énergiques et entreprenants un champ très vaste. C'est ce qu'ont

1. Valeur moyenne des produits récoltés :

Coton	10,857,000 liv. sterl.	Café	3,200,000 liv. sterl.
Canne à sucre	8,735,000 —	Tabac.	2,500,000 —
Henequen . .	3,718,750 —		

compris les Américains et les Anglais, qui se sont rendus acquéreurs de grandes étendues de terres. Le terrain à cultiver n'est pas à la veille de manquer; le gouvernement dispose encore de 25 millions d'hectares de terres cadastrées, et quand ces terres seront achetées, on estime que 50 millions d'hectares se trouveront de nouveau disponibles.

Richesses minérales. — C'est surtout à l'exploitation des richesses du sous-sol que se livrent principalement encore les hacendados, comme aux premiers temps de la conquête. Il s'est aussi formé, pour l'exploitation des divers gisements, quelques compagnies étrangères, depuis l'abolition de l'ancienne législation, qui faisait des mines une propriété de la couronne; deux de ces sociétés sont françaises, savoir : la *Compagnie Bolea* et la *California land C°*, pour l'extraction de mines dans la Basse-Californie.

L'*argent* est le métal le plus commun[1]; on le trouve dans presque tous les États; les gîtes argentifères de la *Sonora,* de *Zacatecas,* de *Guadalajara,* qui s'étendent sur une longueur de 2,000 kilomètres sur les deux versants des Andes mexicaines, étaient, du temps de Cortez, d'une richesse fabuleuse. C'est dans les États de *Sinaloa,* de *Chihuahua,* de la *Basse-Californie,* et à *Penoles* dans l'État de Durango, que sont aujourd'hui les exploitations les plus prospères. Ces gîtes miniers sont situés à peu de distance des usines où se traite le minerai, et assez rapprochés de *Mazatlan,* où il existe deux fonderies.

Les gisements *aurifères* ont été encore peu explorés; au dire des hommes compétents, les États du Nord contiennent

1. Frappe des monnaies au Mexique depuis la déclaration d'indépendance :

De 1822 à 1877	892,669,343	piastres.
De 1877 à 1887	252,235,339	—
De 1887 à 1889	26,264,795	—
	1,171,169,477	piastres.

soit la somme de 5,855,847,385 fr.

des gîtes qui sont le prolongement de la région de même nature qui existe en Californie ; on trouve l'or à l'état natif dans les états de *Guerrero* et de *Oaxaca,* et tout récemment dans le *cerro Colorado* (État de Chihuahua), dont quelques échantillons remarquables ont été envoyés à l'Exposition de 1889.

Les mines de *fer* sont très abondantes. A quelques kilomètres de Durango, dans le *cerro del Mercado,* se trouve le plus grand gisement qui existe au monde. On n'évalue pas à moins de 125 millions de tonnes la quantité de fer que pourrait donner cette merveille de la nature à peine exploitée.

L'extraction du *cuivre* a été très longtemps négligée, bien que le Mexique possède les plus riches gisements. Le principal et le plus riche du monde est situé dans l'État de *Michoacan;* les minerais d'*Oropeo* et de *Churumuco* donnent de 50 à 60 p. 100 de cuivre ; ils sont la propriété de compagnies anglaises. On trouve encore du cuivre à *Jalisco,* à *Chihuahua* et dans la Basse-Californie, où s'est établie la Compagnie française de Boleo, qui produit de 4,000 à 5,000 tonnes par an.

Le Mexique renferme aussi de riches mines de *mercure,* encore pour la plupart inexploitées. Les plus importantes sont celles de *San-Luis-de-Potosi* et de *Huitzuco* (Guerrero), découvertes en 1873.

L'extraction du *charbon* commence à peine ; elle n'atteint pas encore 150,000 tonnes par an. Cependant le Mexique possède d'immenses gisements dans le nord (*Sonora, Chihuahua, Coahuila*) et dans le sud (*Guerrero, Oaxaca, Tlascala,* etc.).

Industrie. Établissements à créer. — On travaille le *fer* à *Santa-Maria, Santa-Fé,* à *Jesu-Maria,* dans l'État d'Oaxaca, à *Guadalupe,* qui possède une des usines les mieux outillées, à *San-Rafaël,* dans l'État de Mexico ; il existe encore quelques usines, de faible importance, dans le *Durango,* le *Michoacan,* le *Queretaro.* Les capitaux européens trouveraient, dans l'exploi-

tation du minerai et la fabrication de l'acier et du fer, un emploi fructueux. Le Mexique construit chaque année un millier de kilomètres de chemins de fer, et c'est l'étranger (Angleterre et États-Unis) qui lui fournit les rails et le matériel nécessaire.

Des *verreries* importantes ont été fondées, principalement à *Mexico*; le travail des *porcelaines* et des *faïences* occupe un certain nombre d'ouvriers à *Mexico, Puebla, Guanajuato*. Les ouvriers mexicains travaillent l'or et l'argent assez habilement; ils exécutent de jolis bijoux en filigrane et des pièces d'orfèvrerie religieuse d'un assez beau dessin, à *Mexico*, à *Guanajuato*.

Ils excellent aussi dans le *tissage*, pour la confection des étoffes de consommation courante, *mantas, madapolams, mousselines, beiges, courtepointes*. Une quarantaine de fabriques, dont quelques-unes appartiennent à des Français, fonctionnent dans les principaux États industriels, *Puebla, Mexico, Jalisco, Vera-Cruz*.

Des *usines à sucre*, pourvues de tous les perfectionnements modernes, ont été établies à *Morelos*, à *Jalisco*, à *Tepic*, à *Vera-Cruz*. Il y a aussi quelques distilleries parfaitement installées.

Parmi les industries secondaires, il faut citer : les *papeteries*, dont les plus importantes se trouvent aux environs de Mexico, les *fabriques de cigarettes*, qui se comptent par centaines, et de *cigares* à *Vera-Cruz*, les *minoteries*, les *huileries* dont quelques-unes sont bien outillées, les *ateliers de construction* à Mexico.

Tout cela ne dénote pas une situation industrielle très satisfaisante; cependant le Mexique offre des ressources qui, mises en œuvre, donneraient de larges bénéfices : la fabrication des produits chimiques et celle des meubles à bon marché et des meubles de luxe, dits de Vienne, mèneraient sûrement et rapidement à une grande fortune. La matière première pour ces deux industries abonde et est à bas prix.

Pour ce qui est de l'ameublement, on n'ignore pas que la classe des paysans se contente d'un mobilier tout primitif, parce qu'elle ne peut acheter les meubles ordinaires qui arrivent du dehors grevés de frais considérables (frais de transport, droits d'entrée, etc.), et que les prix de ces marchandises ne sont pas à la portée de ses ressources.

En résumé, le Mexique est doué de puissants éléments de prospérité; il possède un sol riche et fécond en productions de toutes sortes, des dépôts minéralogiques d'une incalculable puissance et de nombreux ports sur les deux Océans qui le baignent; cependant son agriculture languit et son industrie est à peine naissante. C'est que les travailleurs et les capitaux de l'Europe ne se sont pas encore dirigés vers ce pays qui pourrait nourrir une population décuple, parce qu'ils n'y ont pas trouvé jusqu'à présent les avantages et la sécurité qui les attirent ailleurs, aux États-Unis, sur les bords de la Plata, sur les rivages chiliens : la République était souvent agitée par des discordes civiles, et cette situation anarchique ne tentait ni les hommes ni les écus. L'ère des pronunciamentos semble définitivement close; des jours prospères vont luire sur ce malheureux pays, longtemps travaillé par les révolutions militaires. L'ambition de ses hommes politiques se tourne vers le développement de ses richesses et de ses innombrables ressources.

Voies de communication. — Les voies de communication ont été très difficiles à établir dans un pays accidenté comme le Mexique et formé de plateaux élevés; les routes partant de la côte n'arrivent sur ces hauts plateaux que par des rampes excessivement rapides. La voie ferrée de Mexico à Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique, a été pendant longtemps la seule en exploitation. Depuis 1880, la construction des chemins de fer est poussée avec activité; la plupart des nouvelles lignes sont concédées à des compagnies américaines qui fournissent les capitaux nécessaires. On comptait, en 1891,

10,082 kilomètres, et chaque année on en construit un millier de kilomètres. Les deux principales lignes sont celles de *Mexico* à *Paso del Norte,* sur la voie ferrée de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco, et de *Mexico* à *Nuevo Loredo;* cette dernière est la route la plus directe de la capitale des Aztèques à New-York. Des voies ferrées sont projetées entre Mexico, d'un côté, et Manzanillo et Mazatlan, de l'autre. Les cours d'eau mexicains ne sont pas navigables.

Commerce. Tarifs douaniers. — Tous les produits mexicains exportés sont libres de droits, excepté l'*orseille* qui acquitte un droit de 10 piastres par tonne et les *bois de construction* et d'*ébénisterie,* qui payent 2 piastres par tonne. A l'entrée, les tarifs douaniers mexicains sont des plus protectionnistes, mais ils se distinguent des taxes de même nature des autres nations en ce qu'ils manquent de proportion ; c'est qu'ils ont été établis par des gouvernements à bout de ressources. Ainsi les cotonnades payent 230 p. 100 de leur valeur, le blé 250 p. 100, les draps et autres tissus 400 p. 100, les vins ordinaires 80 p. 100, les bijoux 9 p. 100, le champagne 5 p. 100, etc.

Exportation. Importation. — Le commerce extérieur est à peine de 450 à 500 millions de francs, chiffre bien faible, si on tient compte des richesses agricoles et minières du Mexique, de sa population et de sa situation sur deux mers[1].

Les exportations dépassent les importations d'une cinquantaine de millions. Elles comprennent les *métaux précieux* (or ou argent monnayé, or ou argent en barres, minerai d'argent) pour une valeur de 140 à 150 millions de francs, le *coton henequen* (31 millions de francs), le *café* (12), les *peaux,* les *bois,* le *tabac,* le *caoutchouc,* l'*orseille.* Les principaux produits

1. Commerce extérieur du Mexique :

	1890. — Dollars.	1891. — Dollars.
Importations . . .	47,000,000	»
Exportations . . .	62,499,388	63,276,395

importés sont : les *tissus de coton*, de *lin* et de *chanvre*, de *laine*, de *soie* pure ou mélangée (70 millions de francs), les *substances alimentaires* (16 millions), les *machines et outils* (5 millions), les *cristaux, verres et porcelaines*, le *papier* et le *carton*, etc.

Les États-Unis, l'Angleterre, la France et l'Allemagne prennent la majeure part de ce trafic ; puis viennent la Belgique, l'Espagne et l'Italie.

Le commerce des États-Unis avec le Mexique atteint presque 210 millions, dont 155 millions pour l'exportation, consistant surtout en *bois, tabac, café*, etc. L'Angleterre fait avec le Mexique un commerce d'environ 80 millions de francs. Le commerce français (48 millions), qui a été pendant longtemps maître du marché mexicain, a perdu du terrain. Nos tissus de coton sont délaissés pour les cotonnades anglaises ; l'Espagne et l'Italie nous disputent le marché pour les vins ; les conserves alimentaires, dont nous avons eu longtemps le monopole de la vente, viennent d'Italie ; la quincaillerie, les machines et outils viennent des États-Unis, d'Angleterre, d'Allemagne ou de Belgique. Notre commerce est intéressé à la conservation d'un marché de plus de 11 millions de consommateurs, qui a été presque exclusivement à nous. Le moyen le plus sûr serait, pour nos industriels et commerçants, de se syndiquer pour établir, dans les principaux centres de consommation, des dépôts d'échantillons des produits demandés, ou d'entretenir, à frais communs, des voyageurs de commerce chargés du placement de nos marchandises. Comme la masse des consommateurs appartient à la classe pauvre, l'importation doit surtout comprendre des articles à bas prix ; dans toutes les branches du commerce, c'est le bon marché qu'il faut surtout chercher.

La marine marchande du Mexique est une des plus faibles ; elle ne compte que 32 navires, dont 16 steamers ; la capacité totale des navires marchands dépasse à peine 7,000 tonnes.

Le mouvement des ports est de 2 millions de tonnes, entrées et sorties comprises. Ils sont surtout visités par les navires anglais, américains et allemands. Les plus actifs sont : *Vera-Cruz,* sur le golfe du Mexique, *Acapulco* et *Manzanillo* sur l'Océan Pacifique[1].

Banques et crédit. — Bien que le Mexique soit un pays riche en métaux précieux, les capitaux ne suffisent pas pour l'exploitation d'un territoire si vaste ; l'argent y est cher ; il n'y a pas de placement au-dessous de 6 p. 100 ; aussi les maisons de banque prospèrent. Le Mexique possède quatre institutions de crédit qui sont autorisées à émettre des billets : la *Banque nationale,* la *Banque de Londres, Mexico et Sud-Amérique,* et deux banques de Chihuahua. Les prêts hypothécaires se font par l'intermédiaire de la *Banque internationale et hypothécaire du Mexique,* dont les statuts sont calqués sur ceux du Crédit foncier de France.

Monnaies ; poids et mesures. — L'unité monétaire est la *piastre,* monnaie d'argent d'une valeur un peu supérieure à notre pièce de 5 fr. Le Mexique a adopté le système décimal pour les monnaies. Pour les poids, le *quintal de 4 arrobes,* 46 kilogr. ; pour les capacités, le *baril* 75^{l},60.

---

1. Mouvement du port de Vera-Cruz en 1889 :

Entrées	577	navires jaugeant	417.721	tonnes.
Sorties.	577	— —	410,099	—

Part de l'Angleterre :

Entrées	66	navires jaugeant	71,019	tonnes.
Sorties.	65	— —	77,784	—

Chapitre XVI. — AMÉRIQUE CENTRALE

I. — LES CINQ RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Climat. Population. — Christophe Colomb fut tellement frappé de la beauté et de la fertilité de cette contrée qu'il fut convaincu dans sa naïveté de croyant avoir retrouvé le paradis terrestre des Saintes-Écritures. Par suite de sa structure en terrasses étagées, la contrée présente toute l'échelle des températures, depuis les chaleurs torrides, dans la plaine et près des côtes, jusqu'au climat printanier des hautes vallées du Guatemala et de Costa-Rica. « Tel est, en effet, dit M. Belly, le caractère saillant de l'Amérique centrale, qu'elle semble résumer dans son territoire tous les climats, toutes les productions, toutes les splendeurs et les enchantements du Nouveau-Monde[1]. » Les Européens peuvent vivre et se perpétuer sur les hauts plateaux, mais l'immigration est à peu près paralysée, à cause de l'état d'anarchie dans lequel vivent les cinq républiques de *Guatemala, San-Salvador, Honduras, Nicaragua* et *Costa-Rica,* et qui persiste malgré le pacte fédératif et l'union douanière qu'elles viennent de signer pour une durée de 10 ans, à partir du 15 septembre 1890. L'Angleterre possède dans l'isthme central le Honduras britannique.

La population de ces cinq États est de près de 4 millions pour une superficie de 544,800 kilomètres carrés, à peu près égale à celle de la France. La population est donc très clairsemée, elle n'a pas en outre une grande valeur économique. Elle comprend principalement des Indiens et des métis qui, comme leurs pareils de l'Amérique du Sud, sont rebelles au travail, fourbes et ivrognes, et dont on ne peut rien espérer pour le développement des richesses de l'isthme. Ce mépris du travail

1. *A travers l'Amérique centrale.*

est d'ailleurs le défaut dominant même chez les blancs de l'Amérique latine ; ces descendants des conquistadores espagnols mènent une vie oisive dans leurs vastes haciendas et professent un souverain mépris pour tout ce qui n'est pas le métier des armes. L'éducation de la femme est pire encore : le suprême de la distinction, du Mexique à la Plata, est de ne pas lui apprendre à travailler de ses doigts.

Productions du sol. — Peu de contrées sont plus prospères que le Centre-Amérique ; le *maïs* réussit partout ; dans les terres basses, il donne 3 et 4 récoltes par an. Il forme le fond de la nourriture des habitants avec les *légumes* et les *fruits*, ananas, bananes, oranges, etc., fruits d'Europe, sur les plateaux, qu'on exporte déjà par grandes quantités.

Le *coton* vient à merveille sur toute la côte de l'Atlantique et principalement du Pacifique, où il était l'objet d'une grande culture pendant la guerre de Sécession. Le *tabac*, la *vanille*, la *canne à sucre*, *le café*, le *cacao*, la *salsepareille* donnent des produits recherchés.

Chaque État s'est consacré à une culture qui convient surtout à son climat et à la nature du sol : au Guatemala, c'est la *cochenille* ; au Salvador, l'*indigo* et le *café* ; Costa-Rica cultive aussi le *café* et Nicaragua le *cacao*. La culture du cacaotier est des plus productives. L'arbre ne commence à rapporter qu'à la cinquième année ; mais alors c'est la richesse qui entre dans la maison de l'heureux propriétaire ; on cite telle plantation de 15,000 à 20,000 pieds, qui a donné 10,000 fr. par semaine pendant quatre mois. Quelques-uns de nos grands fabricants de chocolat ont acheté au Nicaragua de vastes domaines qu'ils ont plantés de cacaoyers.

Dans le Honduras croît à l'état sauvage la *plante pita* ou *herbe-soie*, dont l'industrie cherche à tirer parti. Les fibres de cette plante sont employées par les indigènes pour la fabrication du fil, des filets, des lignes pour la pêche et des cordages. Les échantillons qui ont été envoyés en Europe et aux

États-Unis ont été manufacturés en cordons, en rubans et en mouchoirs. On estime que cette fibre pourrait remplacer avantageusement la soie et le lin, si on arrivait à inventer une machine pour la décortiquer. Les forêts sont riches en bois de *teinture*, d'*acajou*, d'*ébène*, de *rose*, etc. On en tire du *quinquina*, du *caoutchouc*, des *résines*, de la *gomme*.

Mines et industrie. — L'*or* et l'*argent* se trouvent partout dans le Centre-Amérique ; c'est dans le Honduras, à Tegucigalpa, qu'est situé le principal dépôt de ces richesses métalliques. Non loin, la montagne d'Agalteca n'est qu'un immense bloc de *fer*. Le *cuivre*, le *mercure*, le *platine* et la *houille* abondent aussi. Mais ces richesses minérales sont peu exploitées, faute de voies de communication.

L'industrie est encore dans l'enfance ; elle consiste surtout, à l'exception de quelques *raffineries* et *distilleries*, dans la fabrication, par des procédés primitifs, d'articles à l'usage des indigènes, *chapeaux de paille*, *poteries*, *nattes*, etc. C'est l'Europe et l'Amérique du Nord qui fournissent la plupart des objets fabriqués.

Voies de communication. — Les voies de communication sont dans un état déplorable dans le Centre-Amérique : les routes, mal entretenues, ne sont pas praticables pendant la saison des pluies. La rivière Saint-Jean, le plus grand cours d'eau de l'Amérique centrale, ne peut être remonté par les petits bateaux jusqu'au lac Nicaragua, qu'au moment des crues, c'est-à-dire à l'époque des pluies ; toutes les autres rivières ont leur cours interrompu par des cataractes. Les cinq républiques ne possèdent encore que des tronçons de chemin de fer d'une longueur totale de 700 kilomètres. Les États de Guatemala et de Costa-Rica sont les mieux pourvus de voies ferrées[1]. Dans ce dernier État, un chemin de fer va de la côte

1. Longueur des voies ferrées en 1890 :

Guatemala.	99 milles.
Costa-Rica.	231 —

de l'Atlantique à San-José et entre Limon et Reventazon; un autre doit s'avancer jusqu'à Cartago; on travaille à continuer la voie ferrée de San-José jusqu'à la côte du Pacifique. Il n'y a pas encore, à l'exception du chemin de fer de Colon à Panama, de communications interocéaniques, par voies ferrées, à travers le Centre-Amérique.

Commerce. — Le commerce extérieur dépasse 250 millions de francs. Les États de Guatemala (70 millions de francs) et de Costa-Rica (64) tiennent la tête; puis viennent le Nicaragua et le San-Salvador (45 millions pour chacun d'eux), le Honduras (16) et le Honduras britannique (10). Les exportations sont supérieures aux importations. Les exportations consistent en produits du sol et en métaux précieux, *café* (100 millions), *indigo* (9 millions), *bois, résines, gommes, cacao, tabac, cochenille,* etc. Ces États importent des produits manufacturés et des denrées alimentaires, *tissus de coton, laine* et *soie, machines, outils, céréales,* etc.

L'Angleterre et les États-Unis viennent au premier rang pour la valeur des échanges; ils font chacun 70 à 75 millions d'affaires avec les États de l'isthme central. La France et l'Allemagne se disputent le troisième rang avec un trafic de 30 à 35 millions de francs pour chacune. Le mouvement des ports, entrées et sorties, est de 1 million de tonneaux. Ceux dont le commerce est le plus actif sont : *Saint-Jean de Nicaragua, Truxillo* (Honduras), *San-Thomas* (Guatemala), *Belize* (Honduras britannique), sur la mer des Antilles. Les ports du Pacifique n'auront d'importance que par l'ouverture d'un canal maritime.

Les droits d'entrée dans les républiques du centre sont de 50 à 80 p. 100 *ad valorem.*

Monnaies, poids et mesures. — Monnaie d'or : *once d'or,* 81 fr. 37 c.; *double pistole,* 40 fr. 68 c.; *demi-pistole,* 10 fr. 17 c. Monnaie d'argent : *piastre forte de 3 réaux,* 5 fr. 42 c.; *demi-piastre de 4 réaux, quart de piastre de 2 réaux, réal de plate.*

Quintal de 4 arrobas à 25 libras, 45^{k},014 ; *cantaro à 4 quartillas*, 16^{l},137 ; *fanega*, 55^{l},48.

Canal interocéanique. — Les Américains du Nord travaillent à la construction d'un canal maritime, de la mer des Antilles à l'Océan Pacifique, en suivant la vallée de la rivière Saint-Jean, les lacs de Nicaragua et de Managua. Le longueur de ce canal serait de 290 kilomètres. Le projet de Panama est moins long, 76 kilomètres; mais la percée de la Culebra a présenté des difficultés qu'on n'avait pas prévues et les travaux sont aujourd'hui suspendus. Quoi qu'il en soit, le Centre-Amérique sera un jour ou l'autre percé par un canal quelconque, parce que les avantages que le commerce en retirera sont incalculables : « Il ne servira pas seulement de route plus courte, plus économique, plus sûre aux produits actuels que baigne le Pacifique ; il fera certainement surgir de nouvelles productions et de nouveaux marchés.

« Déjà on peut prévoir que le commerce de l'Australie en recevra un essor merveilleux. La Nouvelle-Galles du Sud fournira de charbon les étapes de la future route ; les îles Fidji, les Tonga, les Samoa, Tahiti, les Marquises, les Galapagos, archipels peu fréquentés aujourd'hui, deviendront les entrepôts d'une vaste intercourse.

« Il en sera de même des îles Sandwich pour les navires revenant de la Chine et du Japon. San-Francisco est déjà un grand port d'exportation; son commerce peut s'accroître presque indéfiniment des produits de ces immenses et fertiles plaines qui s'étendent de l'Océan Pacifique aux montagnes Rocheuses. Les forêts de la Californie, de l'Orégon, du Washington, de l'archipel Vancouver, pourront alors expédier leurs bois, que personne ne songe à exploiter aujourd'hui, faute de moyens de transport.

« L'Amérique centrale sortira sans doute de sa torpeur, et les républiques de l'Amérique méridionale ne manqueront pas de mettre au jour les immenses richesses naturelles

qu'elles ont laissées jusqu'à ce jour enfouies dans leur sol. Les Antilles elles-mêmes bénéficieront de ce grand mouvement; notre colonie de la Martinique, plus que les autres, grâce à son port le plus vaste et le plus sûr de ces parages. La Nouvelle-Orléans, admirablement placée pour entreposer les marchandises destinées à la vallée du Mississipi, recevra directement les produits des Andes. »

II. — ANTILLES.

Divisions et relief du sol des Antilles. — Les Antilles, archipel de 300 à 400 îles ou îlots, s'allongent depuis les deux presqu'îles de la Floride et du Yucatan jusqu'aux bouches de l'Orénoque. On les partage en *Grandes Antilles* comprenant Cuba, la Jamaïque, Haïti et Porto-Rico, *Petites Antilles* dont les plus importantes sont la *Dominique, Antigoa, Sainte-Lucie,* la *Barbade,* la *Trinité,* la *Guadeloupe,* la *Martinique,* etc., et enfin les îles Lucayes et Bahama. Ces îles diffèrent au point de vue du relief du sol : les Lucayes et les petites Antilles extérieures bordant l'Atlantique sont en tout ou en partie calcaires avec des rivages bas et barrés de bancs de corail. Les petites Antilles intérieures baignées par la mer des Antilles et les grandes Antilles sont montagneuses et volcaniques avec des rivages escarpés à l'ouest, où se trouvent des ports sûrs et profonds.

Possessions européennes dans les Antilles. Superficie et population. — De toutes les îles de l'archipel, Haïti est la seule indépendante; elle est partagée en deux républiques : la *république d'Haïti* à l'ouest, ancienne colonie française, qui a conservé encore notre langue, et la *république de Saint-Domingue,* où la langue espagnole est restée la langue nationale. Les Espagnols sont maîtres de Cuba et de Porto-Rico, les Anglais, de la Jamaïque et de la majeure partie des petites Antilles. La France, qui dominait au XVIIe et au XVIIIe siècle

dans les petites Antilles, ne conserve plus que la Guadeloupe, la Martinique et leurs dépendances, Saint-Barthélemy, Marie-Galante, la Désirade, Saint-Martin et les Saintes. Le Danemark (Saint-Jean, Saint-Thomas, Sainte-Croix) et la Hollande (Curaçao, Saint-Eutache, Saba, etc.), ont aussi quelques établissements.

La superficie de cet archipel est d'environ 274,000 kilomètres carrés, à peu près la moitié de celle de la France ; la population est à peine de 5 millions d'habitants ; les nègres sont en majorité, puis viennent les mulâtres et les immigrants, en grande partie chinois, qu'on a recrutés pour remplacer les nègres qui, depuis leur affranchissement, refusent de travailler aux plantations.

Climat. — Le climat des Antilles est celui des régions des tropiques, mais tempéré par les brises de la mer. Les blancs peuvent s'y acclimater, mais tout travail leur est interdit. Ces îles doivent à l'abondance des pluies une grande exubérance de végétation.

Malgré leur fertilité, ces îles ne produisent pas assez de plantes alimentaires pour les besoins de la population. Les cultures vivrières n'occupent, en général, qu'une place secondaire, les planteurs préférant donner tous leurs soins aux plantes industrielles. Le *maïs*, le *riz*, la *racine de manioc*, les *légumes* d'Europe, les *fruits*, *ananas*, *bananes*, *mangos*, *oranges*, etc., entrent pour une large part dans l'alimentation.

La *canne à sucre*, le *café* et le *tabac* sont les principaux produits des Antilles.

La suppression de l'esclavage et la difficulté de recruter des travailleurs, la concurrence que fait le sucre de betterave au sucre de canne, ont diminué l'étendue des plantations. La *crise sucrière* tend cependant à diminuer d'intensité ; les planteurs parviennent à recruter, dans de bonnes conditions, des ouvriers chinois ; les procédés de culture se sont améliorés et le rendement des terres a augmenté ; par l'emploi de machines

perfectionnées dans les raffineries, on extrait plus de sucre d'une même quantité de cannes. De grands progrès ont donc été réalisés depuis quelques années, et la production du sucre tend à monter : on l'évalue à plus d'un million de tonnes pour toutes les Antilles. Cuba est le premier pays du monde pour la production du sucre de canne ; elle en fournit annuellement 500,000 à 700,000 tonnes[1] ; la part des Antilles anglaises est de 200,000 ; celle des Antilles françaises de 125,000 tonnes. Les résidus de la distillation sont ensuite transformés en rhum dans de grandes distilleries montées par actions.

Le café a gagné ce qu'a perdu la canne à sucre. Cette culture convient surtout aux parties montagneuses des Antilles ; les produits les plus estimés proviennent des plantations situées de 500 à 1,200 mètres d'altitude. *Haïti* (50,000 à 60,000 t.) et *Porto-Rico* (15,000 à 20,000 t.) sont au premier rang pour cette culture ; le café de la *Martinique* est justement renommé. Cuba n'en produit qu'une faible quantité. La maladie a ravagé un grand nombre de plantations : l'introduction des plants de Liberia a parfaitement réussi à la Jamaïque, mais n'a donné que de médiocres résultats à la Martinique.

Le tabac est une autre source d'importants revenus pour les planteurs des Indes occidentales. *Cuba* reprend le premier rang pour cette culture[2] ; cette île produit les feuilles les plus estimées ; c'est du port de la *Havane,* ville dont les cigares ont une réputation universelle, que s'exporte la majeure partie des 13,000 tonnes auxquelles on estime l'exportation totale.

Le *cacao* rencontre, dans la plupart des îles montagneuses des Antilles, les conditions de terrain, de température et d'humidité qui lui conviennent ; le plus estimé est produit par

1. Production de la canne à sucre à Cuba :

1879	670,225 tonnes.	1887	646,578 tonnes.
1883	460,397 —	1888	656,719 —
1886	731,723 —		

2. Production moyenne du tabac à Cuba : 300,000 balles.

l'île de la *Trinité* qui possède les plus vastes plantations. Le *gingembre*, le *piment*, la *muscade*, la *vanille* sont les autres produits qui fournissent à l'exportation. Les Antilles renferment encore de belles *forêts* riches en bois précieux, en bois d'ébénisterie et de teinture à peine exploités.

En somme, la situation agricole des Antilles est loin d'être florissante ; les bras manquent pour tirer parti des ressources multiples de ces îles qui pourraient nourrir une population décuple.

Richesses minérales. Industrie. — On n'a tiré encore qu'un faible parti des richesses minérales de ces îles ; on exploite de l'*asphalte* (30,000 t.) dans l'île de la Trinité ; on a reconnu à Cuba et à la Jamaïque des gisements d'*or*, de *fer*, de *cuivre* et de *plomb*, etc., qui restent sans emploi. La République dominicaine est riche en *guano*.

L'industrie s'applique à transformer les principaux produits agricoles que ces îles fournissent. On a établi dans nos possessions, dans les Antilles anglaises et espagnoles, d'importantes *raffineries* de sucre, des *distilleries* pour la fabrication du rhum et du tafia ; la Havane possède de grandes *manufactures de tabac* et des *fabriques de cigares*.

Voies de communication. — En général, les voies de communication laissent à désirer dans les Antilles ; les routes sont peu nombreuses et mal entretenues ; le plus grand nombre ne mérite que le nom de sentiers ; elles sont souvent impraticables après la saison des pluies. Les Français, les Anglais et les Espagnols ont fait construire dans leurs possessions de belles routes. Les Anglais ont établi même quelques voies ferrées (103 kilom.) à la Jamaïque ; Cuba compte déjà 1,600 kilomètres de chemins de fer ; à Porto-Rico on construit une ligne qui desservira toute la côte ; Saint-Domingue a un petit réseau de 115 kilomètres. La mer est pour cet archipel la meilleure voie de communication. Des câbles sous-marins unissent ces îles entre elles et avec les deux Amériques. Un

fil télégraphique sous-marin, reliant la Guadeloupe à la Martinique et à Marie-Galante, a été posé avec un plein succès en 1890. Un autre câble rattachera prochainement la Martinique à Cayenne. Bientôt toutes les colonies françaises des Antilles auront cessé d'être tributaires des compagnies anglaises.

Commerce. — Le commerce extérieur s'élève à près d'un milliard 400 millions de francs, dont 800 à l'exportation et 600 à l'importation. L'exportation consiste principalement en produits coloniaux, *sucre, café, tabac, cacao, fruits, rhum, bois précieux*; à l'importation figurent les *denrées alimentaires* et des *produits manufacturés*.

Sur ces 1,400 millions de francs, la part des Antilles espagnoles dépasse 800 millions de francs; celle des possessions anglaises s'élève à près de 300 millions; celle des colonies françaises est supérieure à 100 millions. Le commerce extérieur d'Haïti n'atteint pas 100 millions; celui de la République dominicaine est à peine de 25.

C'est vers les États-Unis que sont dirigés la plus grande partie des produits coloniaux des Antilles; les sucres et les denrées coloniales, café, tabac, etc., trouvent dans la République nord-américaine un marché vaste et sûr. Les Américains approvisionnent à leur tour ces îles de denrées alimentaires dont elles ne produisent qu'une quantité insuffisante.

Les quatre cinquièmes des denrées agricoles des colonies anglaises sont à destination de la Grande-Bretagne; c'est aussi à la mère-patrie que ces îles demandent la presque totalité des produits industriels, cotonnades, toiles, lainages, quincaillerie, etc.

Nous achetons, à peu près, les deux tiers des produits exportés par la Guadeloupe et la Martinique; mais la plus grande partie des articles manufacturés, cotonnades, soieries, draps, quincaillerie, etc., viennent d'Angleterre, d'Allemagne et des États-Unis. Le commerce de l'Espagne avec ses riches pos-

sessions des Antilles est insignifiant[1]. Cuba vend presque tout son sucre et une grande quantité de tabac aux Américains du Nord.

Conclusion. Opérations commerciales à tenter. — En somme, les États-Unis et l'Angleterre prennent la plus grande part du commerce extérieur des Antilles; l'Allemagne, de son côté, augmente peu à peu ses débouchés dans cette partie de l'Amérique, les Allemands travaillent à se rendre les maîtres du marché des deux républiques d'Haïti; c'est vers Hambourg qu'est dirigée la presque totalité du café qui s'expédie par les *Gonaïves ;* ils exportent à Cuba de la morue, du poisson salé, de la bière, de la parfumerie, des jouets, des articles de papeterie, de la quincaillerie, des machines à coudre, des plombs de chasse, articles qui tentent par leur bon marché les bourses peu garnies des Cubains ; Haïti et Cuba sont cependant des marchés où notre commerce et notre industrie sont en état de lutter victorieusement pour bien des objets avec les États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne. Il y a là pour nos compatriotes une place à conquérir. « Il y a deux ans s'est installée à la Havane une maison de dépôt française qui se chargeait de placer les produits des magasins en gros de notre pays. Aujourd'hui elle représente 47 négociants français, et elle est parvenue à vendre leurs articles, non seulement dans la capitale de l'île, mais dans les provinces avoisinantes. Son sys-

---

1. Commerce de Cuba avec l'Espagne en 1889 :

Exportations. . . .	84,767,153 pesetas.
Importations. . . .	82,718,564 —

Commerce de Porto-Rico avec l'Espagne en 1889 :

Exportations. . . .	15,937,647 pesetas.
Importations. . . .	16,385,484 —

Commerce de la Guadeloupe, de la Martinique et dépendances, avec la France :

Guadeloupe :	Importations de France . . .	10,959,420 francs.
—	Exportations en France . . .	24,691,120 —
Martinique :	Importations de France. . . .	7,939,420 —
—	Exportations en France. . . .	23,454,900 —

tème est bien simple : un grand nombre d'échantillons lui sont confiés, vins, comestibles, droguerie, verrerie, faïences, etc., par chaque négociant représenté. Les avantages en sont exposés par des commis qui emportent avec eux ces spécimens et des catalogues à chromolithogravures très soignés. Ils prennent les commandes qui sont envoyées en France par l'entremise de la maison. La remise accordée pour la commission, au dépôt de la Havane, est de 10 p. 100 sur chaque facture ; c'est donc une diminution de 15 p. 100 sur la prime de 25 p. 100 donnée aux commissionnaires ordinaires. Cette combinaison permet d'opérer une réduction de 15 p. 100 sur les prix exigés des acheteurs. Jusqu'ici les résultats obtenus ont été excellents dans le nord de l'île ; aussi tout dernièrement un des employés de la maison est venu à Santiago avec des échantillons de toutes sortes... Que notre commerce suive cette voie, et je lui garantis en peu de temps l'introduction à Cuba d'une collection de ses produits, rendus plus abordables par cet expédient, à la place de tous les articles fort laids et encore plus chers dont se débarrassent l'Allemagne et l'Angleterre[1]. »

Les produits que nous pourrions importer à Cuba sont : des *denrées alimentaires* (conserves et salaisons, fromages, beurre, huile, fruits à l'eau-de-vie, etc.), des *vins* et *liqueurs*, des *produits pharmaceutiques*, de la *parfumerie*, des *tissus de soie*, de la *joaillerie*, de la *bijouterie*, des *objets d'ameublement*, etc.

Ports. Places de commerce. — Le mouvement de la navigation est très actif ; on évalue le tonnage d'entrée et de sortie à 12 millions de tonnes, dont la plus grande partie revient aux pavillons des États-Unis et de l'Angleterre[2]. La *Havane*,

1. *Bulletin consulaire de* 1888, Rapport de M. de Bérard, consul de France à Santiago.

2. Mouvement du port de Cuba en 1888 :

Entrées.	1,058 navires jaugeant	1,266,104 tonnes.	
Sorties	1,121 — —	1,330,403 —	

Part de l'Angleterre :

Entrées	111 navires jaugeant	90,795 tonnes.
Sorties	107 — —	87,916 —

Carlisle, Fort-de-France sont les rades les plus sûres et les plus vastes des Antilles, mais *Charlotte-Amélie,* dans l'île danoise de Saint-Thomas, est la première place de commerce de tout l'archipel ; elle reçoit les produits coloniaux qu'exportent les Antilles et l'Amérique centrale, les articles manufacturés et les denrées alimentaires venues d'Europe ou des États-Unis à destination de l'archipel ; c'est la station principale des lignes de paquebots qui desservent les mers environnantes.

Chapitre XVII. — NOUVELLE-GRENADE, VENEZUELA ET GUYANES

I. — NOUVELLE-GRENADE OU ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE.

Avenir de la Nouvelle-Grenade. — La Nouvelle-Grenade est la contrée la mieux partagée de l'Amérique du Sud. M. le Dr Saffray la regarde comme appelée, par sa situation sur deux mers, par son climat et ses ressources de toute espèce, à se placer au premier rang parmi les États de l'Amérique latine. M. Élisée Reclus est aussi plein de confiance dans l'avenir de ce pays fortuné : « Si les nations, dit-il, ressemblent toujours à la nature qui les nourrit, que ne devons-nous pas espérer de ce pays où se rapprochent les deux grands Océans ; où se trouvent superposés tous les climats ; où croissent tous les produits ; où cinq chaînes de montagnes ramifiées créent une si merveilleuse diversité de sites ? Par son isthme de Panama, il servira de halte et de rendez-vous aux peuples de l'Europe occidentale et à ceux de l'Extrême-Orient, c'est là, ainsi que le pressentait Christophe Colomb, que viendront se souder les deux extrémités de l'anneau qui enserre le globe. »

Climat. Population. — Le climat est celui de l'Amérique centrale et du Mexique avec trois zones, la *zone chaude*, la *zone tempérée* et la *zone fraîche*. L'Européen ne peut vivre et travailler que dans les deux dernières. Pour le moment, le vieux monde n'envoie qu'un faible contingent de travailleurs; aussi la plupart des richesses de ce pays gisent inexploitées, faute de bras : à peine 3 millions d'habitants vivent sur une contrée dont la superficie dépasse 830,000 kilomètres carrés et est égale à celle de la France et de l'Italie réunies.

Produits de l'agriculture et des mines. — La difficulté des transports et le manque de colons nuisent aux progrès de l'agriculture; cependant le sol est des plus fertiles, la végétation exubérante et les produits des plus variés : le *cacaoyer*, l'*indigotier*, le *cotonnier*, la *canne à sucre*, le *caféier*, l'*arbre à caoutchouc*, etc., poussent spontanément dans les terres basses. La Colombie produit encore la *pita*, dont les fibres donnent des cordages légers et imputrescibles, et le *henequen*. L'élevage du bétail est une autre source de revenus. Les bois les plus recherchés pour la construction, l'ébénisterie et la teinture, *acajou*, *palissandre*, *bois de rose*, *bois jaune*, *brésil*, etc., couvrent les pentes moyennes des Andes, dont les flancs recèlent encore d'immenses dépôts d'*or*, d'*argent*, de *fer*, de *cuivre*, de *platine* et de *houille*. L'or à *Antioquia*, *Cauca*, *Choco* et *Pamplona*, le platine et les émeraudes donnent lieu à une exploitation qui se chiffre annuellement par plusieurs millions de francs (6,000 kilogr. d'or environ). Tolima est riche en argent. Malheureusement les voies de communication font défaut; la république de Colombie n'a encore que des tronçons de voies ferrées de 300 à 400 kilomètres. Les politiciens du pays, absorbés par de mesquines rivalités politiques, n'ont pas même songé à utiliser pour l'écoulement des produits de l'intérieur la Cauca, l'Atrato, l'Apura et la puissante Magdalena, dont l'embouchure est obstruée par une barre dangereuse.

Industrie. — L'industrie est à peu près nulle en dehors des

articles de consommation courante et des raffineries, distilleries, fabriques de chocolat, de cigares, de chapeaux de paille, etc. Une société française, la *Colombie*, installée à Monteria, fabrique avec les fibres du volandero, arbre gigantesque, un papier qui ressemble au papier japon. L'Europe et les Américains du Nord fournissent la plus grande partie des produits fabriqués qui se vendent très cher.

Commerce. — Le commerce de la Colombie atteint à peine 150 millions de francs que se partagent à peu près également l'importation et l'exportation[1]. Elle exporte des produits du sol, *café* (4,262,030 pesos, en 1890), *sucre, tabac, vanille, quinquina,* des *métaux précieux* et des *chapeaux de paille*; à l'importation figurent surtout des objets manufacturés. Les États-Unis et l'Angleterre se disputent le premier rang pour le commerce d'importation ; les Américains envoient surtout des farines, des machines et outils, les Anglais des cotonnades. Les Allemands écoulent sur ce marché les articles les plus divers de leur industrie : quincaillerie, verrerie, bijouterie, orfèvrerie, porcelaines, etc., et achètent de grandes quantités de produits coloniaux qu'ils dirigent sur Hambourg. Le commerce allemand l'emporte aujourd'hui sur le nôtre. Nous nous bornons à vendre aux Colombiens des articles

1. Commerce de la Colombie :

	1888.	1889.	1890.
	Pesos.	Pesos.	Pesos.
Importations . . .	10,657,521	11,811,997	13,345,792
Exportations . . .	17,607,368	16,241,147	20,457,855

Grande-Bretagne : Importations en Colombie . .	4,990,198	pesos.
— Exportations de Colombie . .	4,789,918	—
États-Unis : Importations	1,218,466	—
— Exportations	4,384,867	—
Allemagne : Importations	1,636,019	—
— Exportations	2,474,188	—
France : Importations.	2,718,046	—
— Exportations	1,365,709	—

de luxe, soieries, modes, parfumerie, bijouterie, etc., qui ne conviennent qu'à une clientèle fort restreinte ; nous négligeons à tort la vente des produits de consommation courante.

Voies de communication. — On comptait, en 1890, environ 350 kilomètres de voies ferrées. Les routes sont de simples sentiers ; depuis quelques années, le gouvernement occupe une partie de l'armée pour la construction de chaussées.

Ports. — *Savanilla, Baranquilla* et *Carthagène* sont les principales places de commerce[1]. Carthagène retrouvera avant peu la splendeur et l'activité d'autrefois, grâce aux travaux qu'on exécute dans le port, afin de permettre aux gros navires de décharger à quai et surtout au chemin de fer que l'on construit actuellement pour relier ce port à la Magdalena. L'établissement des grandes voies transcontinentales aux États-Unis et au Canada a diminué l'importance de *Panama* et de *Colon*. Le mouvement de la navigation est inférieur à 1 million de tonnes[2].

Monnaies, poids et mesures. — Le système monétaire français a été adopté, mais avec quelques modifications. L'unité choisie est le *réal* argent qui vaut 0 fr. 50 c. Les autres monnaies en circulation sont : la *piastre* ou *peso* d'argent, 1 fr. ; le *peso* d'or, 5 fr. ; le *condor*, 50 fr. ; le *double condor*, 100 fr. Le système français est adopté pour les poids et mesures.

---

1. Mouvement des ports principaux :

Savanilla	241	navires jaugeant	365,512	tonnes.
Carthagène . . .	263	— —	309,629	—
Buenaventura. .	134	— —	44,590	—
Tumaco	141	— —	44,034	—

2. Mouvement de la navigation en 1890 :
1,022 navires jaugeant 801,858 tonnes.

Le pavillon anglais représente . . .	51	p. 100
— français — . . .	18	—
— espagnol — . . .	13	—
— allemand — . . .	12	—

II. — VENEZUELA.

Superficie ; population. — 110 millions d'hectares, 2,285,000 habitants, telles sont la superficie et la population du Venezuela dont le sol pourrait nourrir vingt fois plus d'hommes. L'accroissement annuel n'est pas considérable, parce que l'émigration européenne ne connaît guère le chemin de la République vénézuélienne trop souvent livrée à l'anarchie et aux pronunciamentos. Cependant la plupart des colonies fondées par les Espagnols, les Français (2,000 environ), les Italiens, les Anglais et les Allemands sont prospères. C'est que le Venezuela est un pays privilégié où toutes les cultures peuvent réussir. Le gouvernement, de son côté, encourage l'immigration en accordant aux colons un titre de propriété de 6 hectares de terre cultivable, une chaumière, les instruments nécessaires au travail, et après la première année, un nombre d'hectares égal à celui des terres mises en culture.

Zones de culture. — On divise, en effet, le territoire agricole en trois régions : la zone des *terres basses,* comprenant 26 millions d'hectares d'une remarquable fertilité et dont 2 millions à peine sont cultivés en caféiers, cacaoyers, canne à sucre, tabac, etc.; la zone des *llanos,* favorable à l'élevage en grand du bétail et où paissent plus de 8 millions de bêtes à cornes, 5 millions de moutons et de chèvres et 1 million de chevaux ou mulets[1] ; la *zone forestière* qui, sur une étendue de 70 millions d'hectares, est couverte de forêts vierges et habitée par des Indiens pour la plupart sauvages. M. de Meulemans, l'auteur des *Études historiques et statistiques sur les États de l'Ancien et du Nouveau-Monde,* estime que cette région pourrait nourrir 16 millions de colons européens.

1. Cheptel du Venezuela en 1888 :

Bêtes à cornes	8,476,300	Chevaux	387,650
Moutons et chèvres	5,727,500	Mulets	300,560
Porcs	1,929,700	Anes	858,970

Produits agricoles. — La partie la plus riche du Venezuela est la région des terres basses que baigne la mer des Antilles ; elle est formée de terrains d'alluvion d'une incomparable fertilité et se prête admirablement à la culture des plantes tropicales. Le *caféier* est l'arbuste le plus généralement répandu ; il réussit dans la partie septentrionale et donne des produits abondants ; le Venezuela, qui récolte 50,000 à 60,000 tonnes de café, vient au troisième rang parmi les pays producteurs de la précieuse graine, après le Brésil et l'archipel néerlandais de la Sonde. Le *cacao* y donne les produits les meilleurs et les plus recherchés. Une autre culture importante c'est le *caoutchouc*. Les arbres qui le produisent sont nombreux sur les bords de l'Orénoque, depuis Maipure jusqu'au rio Negro. Son exploitation sur une vaste échelle donnerait de beaux bénéfices, s'il y avait des travailleurs sur place ; mais tous ces territoires du haut Orénoque et de l'Amazone, d'une superficie égale à la moitié de la France, sont presque déserts. Une autre culture importante est celle de la *canne à sucre* qui alimente, grâce à des tarifs protecteurs, une industrie considérable. Le *coton* vient admirablement et pourrait être la source de grands revenus. Enfin les *forêts* abondent en bois précieux qu'on délaisse, faute de moyens de communication.

Richesses minérales. — Cette contrée renferme d'immenses gisements minéraux de toutes sortes ; lorsqu'ils seront reconnus par une exploration scientifique sérieuse et livrés à l'exploitation par des capitalistes habiles, ils deviendront un élément de prospérité pour le pays et une source de fortune pour les hommes d'initiative qui sauront en tirer un heureux parti. L'*or* est exploité sérieusement depuis 1870 ; l'exportation du précieux métal a suivi une progression ascendante[1] ;

1. **Exportation** :

1870	3,500,000f	1882	10,154,000f
1874	5,500,000	1886	20,513,000
1878	8,800,000		

l'exportation du minerai de cuivre est considérable; on tire de l'argent des États de Bermudez, Lara et des Andes. Parmi les autres richesses minérales du Venezuela, M. Plumacher, consul des États-Unis à Maracaïbo, cite dans son rapport au gouvernement le *charbon de terre,* le pétrole et l'*asphalte.* Entre les sierras Tulé et de Guasdul est un territoire de 160 kilomètres carrés couvert des plus riches mines de charbon. Dans beaucoup de districts le pétrole coule de terre, mêlé à l'eau bouillante. Ces richesses attendent encore les gens entreprenants qui voudraient s'entendre avec le gouvernement vénézuélien pour leur exploitation. La Compagnie *Le Callao* exploite les célèbres mines d'Aroa, qui fournissent 20,620 tonnes.

Industrie. — Le Venezuela possède quelques établissements industriels : des fabriques de chocolat, des briqueteries, des fonderies métalliques, des distilleries, des savonneries, des manufactures de chapeaux de soie et de feutre, des fonderies de suif, etc.

Voies de communication. — Le gouvernement poursuit en ce moment le développement des moyens de communication. En 1881, il n'y avait guère que 100 kilomètres de chemins de fer ; en 1886, on en comptait 232 ; aujourd'hui il y en a 407 kilomètres en exploitation et 1,982 en projet. Le Venezuela n'a donc que des tronçons de voies ferrées; en revanche, la nature a doté ce pays d'un système hydrographique qu'on peut utiliser en partie comme moyen de transport. La voie la plus importante est l'*Orénoque,* large en moyenne de 2 kilomètres à 2 kilomètres et demi. La navigation sur les affluents de la rive droite est gênée par des cataractes et des chutes nombreuses; sur la rive opposée, l'*Apure* est la rivière navigable la plus importante.

Commerce extérieur. — Le commerce suit, depuis un demi-siècle, malgré de nombreuses révolutions politiques, une progression normale. Il s'élève environ à 184 millions de francs,

dont 100 à l'exportation[1]. Dans ce chapitre figurent le *café* pour 60 millions de francs, l'*or* pour 25, le *cacao* pour 11 et les *peaux* pour 7. Les États-Unis ont la plus grande part (65 millions de francs) dans le commerce extérieur du Venezuela; viennent ensuite l'Allemagne (30), qui vend dans le pays beaucoup de produits de ses manufactures, la France (27) et l'Angleterre (26). Le tarif douanier est modéré. Parmi les produits exempts de droits, il faut citer les machines, fers et outils propres à l'agriculture, le matériel des chemins de fer, les machines à imprimer, les machines pour arts et métiers, les bois. Le gouvernement prohibe l'importation de l'huile de coco, de l'eau-de-vie de canne, du coton, de l'indigo, du sucre, du cacao, du café, etc. Les autres produits sont frappés de taxes qui varient de 0 fr. 10 c. à 2 fr. 50 c. par kilogramme pour les six premières classes.

La *Guayra* est le principal port du Venezuela[2]; *Maracaybo* et *Porto-Cabello* se placent ensuite par ordre d'importance. Le mouvement de la navigation s'élève à 2 millions de tonnes. D'après le *Moniteur industriel,* le tiers environ des marchandises exportées est transporté par des bateaux français; les deux autres tiers sont amenés par des navires américains, allemands, anglais, espagnols et même norvégiens.

Commerce intérieur. — Il se fait à l'intérieur un commerce considérable qui consiste à transporter les produits du haut Orénoque vers les ports de la côte pour y être exportés. C'est *Ciudad-Bolivar,* située à 500 kilomètres de l'embouchure de

1. Commerce du Venezuela :

	1887.	1888.	1889.
	—	—	—
	Bolivares.	Bolivares.	Bolivares.
Importations . . .	78,963,288	81,372,256	83,614,411
Exportations . . .	84,412,624	97,271,306	100,917,338

2. Mouvement du port de la Guayra en 1889 :

Entrées. . . .	278	navires jaugeant	351,281	tonnes.
Sorties	276	— —	350,859	—

l'Orénoque, qui est l'entrepôt des produits de la région du haut-fleuve ; là s'opère l'échange des produits coloniaux, cacao, caoutchouc, etc., apportés par les négociants, contre des marchandises de toutes sortes de provenance européenne ou américaine[1]. Les maisons de Ciudad-Bolivar font des avances considérables de marchandises aux trafiquants du haut-fleuve, qui emploient eux-mêmes des intermédiaires connus sous le nom de *busca la vida* (cherche la vie), lesquels se rendent dans les tribus indiennes pour troquer leurs marchandises contre les produits du pays.

Monnaies, poids et mesures. Crédit. — Le système décimal des poids et mesures est adopté, mais on se sert encore beaucoup de l'ancien système espagnol.

L'unité monétaire est le *bolivar* (pièce d'argent) qui vaut 1 fr.; il y a encore la pièce de 2 et de 5 bolivares, le demi, le quart et le cinquième de bolivar. Les monnaies d'or sont : la pièce de 100 bolivares, de 50, de 25, de 20 et de 5 bolivares.

Les poids et mesures les plus usités sont : le *quintal à 4 arrobas,* qui vaut 44^{k},014, et l'arroba, qui vaut 16^{l},137.

Il existe une banque commerciale avec agences dans tous les ports et villes principales de la République.

III. — GUYANES.

Superficie ; population. Produits du sol. — Les Guyanes sont les seules possessions européennes dans l'Amérique du Sud. La Guyane anglaise est la plus fertile et la mieux cultivée des trois Guyanes ; c'est aussi la plus vaste et la plus peuplée (221,000 kilom. carrés, 250,000 hab.). La Guyane hollandaise (120,000 kilom. carrés, 80,000 hab.) est aussi prospère. Mais la Guyane française, de même étendue, peu-

1. Mouvement du port de Ciudad-Bolivar en 1889 :

Entrées . . .	62	navires jaugeant	25,247	tonnes.
Sorties. . . .	68	—	25,383	—

plée seulement de 28,000 habitants, est dans une situation lamentable ; elle est considérée avec le Sénégal comme une des contrées les plus malsaines de la terre ; la fièvre jaune y sévit fréquemment ; cependant l'insalubrité du climat paraît avoir été exagérée : M. Coudreau, l'intrépide explorateur de cette contrée, croit même à la possibilité de l'acclimatement des Européens. En attendant, nous pourrions donner quelque prospérité à ce pays trop délaissé en imitant les Anglais qui eux-mêmes n'ont fait que suivre les traditions des Hollandais, les premiers maîtres de la Guyane : par l'endiguement des cours d'eau, le desséchement des marais pestilentiels, le drainage des terrains humides, bien des contrées réputées insalubres sont devenues des centres agricoles prospères. La *canne à sucre* et le *cacao* sont les principales cultures des Guyanes anglaise et hollandaise. Les *forêts* occupent la moitié de la superficie de la Guyane ; elles sont riches en bois précieux dont on ne tire qu'un faible parti. Depuis la découverte de *placers aurifères,* les cultures sont de plus en plus abandonnées dans la Guyane française.

La partie comprise entre Démérari et Berbice, dans la Guyane anglaise, renferme des raffineries, des distilleries et des scieries : on y travaille le sucre, les mélasses, le rhum et les bois. C'est un district manufacturier « noir de houille, hérissé de hautes cheminées au long panache de fumée, transporté de toute pièce des brumes de l'Angleterre sous le soleil des tropiques ».

Commerce. — Le commerce de la Guyane anglaise est florissant ; les importations atteignent près de 2 millions de livres sterling, et les exportations, consistant en rhum, sucre, bois, etc., dépassent 2 millions de livres sterling. Les Anglais ont construit un chemin de fer de 36 kilomètres dans le district minier.

La Guyane hollandaise fait avec la métropole un commerce de 16 millions de francs.

L'or est actuellement le seul article d'exportation de la Guyane française ; sur 6 millions, chiffre auquel s'élèvent les importations de la Guyane en France, l'or figure pour 5 millions et demi de francs. Les exportations de la métropole pour la colonie sont à peine de 4 millions, consistant principalement en vêtements, vivres et généralement toutes choses nécessaires aux troupes et aux transportés.

Chapitre XVIII. — BRÉSIL

Superficie ; population. — Le Brésil a une superficie de 8 millions de kilomètres carrés et occupe en étendue le cinquième du Nouveau-Monde. La population est de 14 millions d'habitants dont près de 2 millions de nègres, naguère encore en partie esclaves et qu'un décret du 13 mai 1888 a affranchis. L'indépendance du Brésil, ancienne colonie portugaise, fut proclamée en 1822 et reconnue officiellement en 1825. Le portugais reste toujours la langue officielle.

Encouragements à l'immigration. — Le nouveau gouvernement comprit que sans un grand afflux d'immigration libre, il n'y avait pas de grand essor possible pour le Brésil. Différentes dispositions ont été prises pour attirer des émigrants d'Europe : en 1871, la loi sur la naturalisation a été modifiée dans le sens le plus libéral ; une loi agraire modelée sur le *land law* des États-Unis, ainsi qu'une ordonnance relative au transport des immigrants, où l'on s'est efforcé de prévoir et d'assurer tout ce qui concernait leur bien-être à bord, ont été promulguées. Pour compléter ces dispositions, le gouvernement accorde aux colons de nombreux avantages, distribution gratuite de semences, avance de 30 fr. en argent, des instruments aratoires et de quelque bétail. Malgré cela, l'immigration brésilienne a été pendant longtemps languissante (20,000 à 25,000), et elle est encore bien faible si on la com-

pare au mouvement qui entraîne des masses de colons vers la Plata[1]. D'ailleurs la plupart des colonies européennes du Brésil ont dépéri, surtout celles fondées par les Anglais et les Allemands. Ces peuples trouvent, en effet, dans cette partie de l'Amérique, des mœurs et des habitudes très différentes des leurs et un climat tropical qu'ils redoutent beaucoup et auquel les Italiens, les Portugais, les Espagnols, qui fournissent le plus fort contingent d'émigrants, et les Français, résistent mieux. Nos compatriotes ont formé dans la haute vallée de l'Amazone, dont le climat est, d'après Agassiz, l'un des plus salubres et des plus délicieux du monde, de nombreuses colonies plus riches et plus prospères que celles de la province de Para. M. Coudreau évaluait, en 1885, à 400 le nombre des Français de la province de l'Amazone et à 200 ceux de la province de Para. Quelques-uns sont agriculteurs et se livrent à la culture du cacao et de la canne à sucre ; d'autres sont industriels ; d'autres enfin se font entrepreneurs de transport. Enfin le gouvernement a récemment envoyé des agents à Pékin pour attirer les Célestes dans le bassin de l'Amazone et dans les provinces minières. Mais les préjugés qui ont fermé aux Chinois les portes des États-Unis, des colonies néerlandaises et anglaises du Pacifique, sont aussi vivaces au Brésil.

Production agricole. — Le Brésil est un État essentiellement agricole. On peut, adoptant la division du célèbre naturaliste Agassiz, devenu citoyen adoptif de ce pays, le partager en trois zones. La première, s'étendant des frontières septentrionales jusqu'à Bahia, est spécialement caractérisée par les

1. Immigration au Brésil en 1889 :

Italiens	34,920	Belges	387
Portugais	15,240	Suédois	126
Espagnols	8,662	Anglais	76
Allemands	1,903	Suisse	57
Français	584	Origine douteuse	1,079
Autrichiens	470		

produits de la forêt, *cacao, caoutchouc, salsepareille, vanille,* avec une infinité de *gommes,* d'*écorces,* de *fibres textiles* et d'*épices,* pour la plupart inconnues du commerce des deux mondes; c'est la région que M. Coudreau désigne sous le nom d'Amazonie. La seconde région, de Bahia à Santa Catharina, est celle du café, et la troisième, de Santa Catharina à Rio-Grande-do-Sul, en y ajoutant les hauts plateaux de l'intérieur, appartient aux céréales. Les *bois* de cette région « aux couleurs plus belles que celles des plus beaux marbres et au parfum plus délicat que les plus suaves aromes[1] », sont une richesse incomparable. « Blanc de lait, noir de jais, rouge sang, veiné, marbré, satiné, moucheté, jaune sombre, jaune clair, bleu de cobalt, bleu d'azur, vert tendre, toutes les couleurs de la palette ont été mises à contribution par la nature. Un hectare de bois sur les bords de l'Amazone peut fournir les éléments de la plus admirable mosaïque que l'on ait encore vue[2]. » M. Agassiz s'étonnait que le développement de cette branche d'industrie n'eût pas pris un premier essor « tant les rivières qui coulent dans des forêts magnifiques semblent avoir été créées pour servir de force motrice aux scieries qu'on établirait sur leurs rives, et ensuite de moyens de transport pour les produits ». Que dire encore des huiles végétales, des résines, des matières colorantes, des fibres textiles qu'il est si facile de récolter dans cet immense bassin. « La plus grande partie de ces richesses merveilleuses, ajoute M. Agassiz, pourrit sur le sol et va former un peu de limon, ou teint les eaux sur le bord desquelles ces produits sans nombre se perdent et se décomposent[3]. »

Le *caoutchouc* est, depuis quelques années, le principal produit qu'on retire de l'Amazonie; tous les hauts bassins des

1. Coudreau, *L'Amazonie.*
2. *Ibidem.*
3. Voir plus loin, page 401.

affluents du grand fleuve en sont couverts. Celui de la province de Para est de qualité supérieure; mais l'Amazonie rachète la qualité par la quantité. Les *seringueros* (le peuple appelle le caoutchouc *seringo*) vont le recueillir dans les vallées supérieures du Jary, du Xingu, du Tapajoz, de la Madeira, du Purus. Ce produit est presque un monopole que se partagent une dizaine de maisons, dont quatre sont hors de pair : Sears et Cie, Gonçalves Viana et Cie, Schramm et Cie, Martins et Cie.

« Une grande partie de la région se prête admirablement à l'élevage du bétail. Avec cela, les habitants souffrent de la faim; l'insuffisance des denrées alimentaires est évidente; mais elle provient uniquement de l'incapacité des gens du pays à profiter des productions naturelles du sol. Comme exemple, je citerai ce fait que, vivant sur le bord d'un fleuve qui abonde en poissons délicats, ils font grand usage de morue salée importée de l'étranger[1]. » On constate encore de nos jours la même inertie, le même manque d'énergie et d'activité féconde; un pays au sol si riche et aux produits si variés ne suffit pas à nourrir une population très clairsemée. Les États-Unis l'approvisionnent de farines et de grains, l'Irlande de pommes de terre, la France de vins, la Hollande de fromages. Le *manioc* ou *tapioca*, le *riz*, le *maïs* forment avec les *patates*, les *ignames* et quelques autres légumes, le fond de la nourriture des indigènes.

Le *café* est la principale culture industrielle du Brésil; il fournit au fisc la moitié de ses revenus annuels. Le caféier trouve, dans de vastes étendues de la République brésilienne, les conditions de température et d'humidité qui lui conviennent. Les caféteries ne comptent pas moins de 600 millions de plants recouvrant une superficie de plus de 6 millions d'hectares. La récolte annuelle est de près de 490 millions de

1. Agassiz.

kilogrammes; le Brésil produit plus de la moitié du café récolté dans le monde entier[1]. Les trois quarts de la production totale sont exportés en Europe et dans l'Amérique du Nord et sont vendus, grâce à un subterfuge dont personne n'est dupe, sous le nom de Moka, Martinique et Bourbon. Les meilleures qualités proviennent de la partie méridionale de la province de *Saint-Paul;* la province de *Rio-de-Janeiro* est au premier rang pour la quantité.

La *canne à sucre* et le *tabac* sont, après le café, les cultures les plus productives. Le Brésil se place au 3e rang parmi les pays producteurs de sucre de canne, après Cuba et Java; la production dépasse 250 millions de kilogrammes. La canne réussit partout; mais les plantations les plus étendues se trouvent surtout à l'intérieur. Le tabac est aussi une des grandes ressources du Brésil qui, parmi les contrées d'Amérique, vient après les États-Unis et Cuba; on estime surtout celui de *Bahia* et de *Minas Geraës.*

Le *coton,* dont la culture avait pris un grand essor pendant la guerre de Sécession, n'occupe plus aujourd'hui qu'un rang secondaire parmi les produits exportés. La production est à peine de 50,000 tonnes (1,250,000 aux États-Unis) dont la moitié seulement est traitée sur place.

---

1. Production du café dans le monde :

Brésil	490,000	tonnes de	1,000 kilogr.
Amérique centrale	80,000	—	—
Java et Sumatra	60,000	—	—
Venezuela, Colombie, Pérou, Bolivie et Guyane	50,000	—	—
Haïti et Saint-Domingue	43,000	—	—
Cuba et Porto-Rico	35,000	—	—
Arabie, Madagascar, Abyssinie et Afrique orientale	35,000	—	—
Inde	21,000	—	—
Libéria et Côtes occident. de l'Afrique	19,500	—	—
Philippines, Célèbes	11,000	—	—
Ceylan	9,000	—	—
Production totale	853,500	tonnes de	1,000 kilogr.

La culture du *maté,* rival futur du thé, prend chaque jour de l'importance.

Le Brésil est aussi riche en bétail; il possède, dit-on, 20 millions de bœufs, nombreux surtout dans les provinces du nord-est et du sud-ouest, et exporte annuellement 35 millions de francs de peaux brutes.

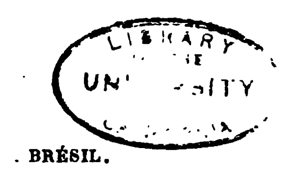
Malgré cette variété dans les productions du sol, l'agriculture n'est pas prospère. Cela tient en grande partie à l'insuffisance des bras et surtout des capitaux. La rareté de l'argent oblige les propriétaires à emprunter à des taux élevés, 40 à 50 p. 100, et, dans certaines provinces, de 18 à 24 p. 100. De là la nécessité pour le planteur de produire le plus possible, sans s'occuper de la durée de la production, afin de faire face aux exigences des créanciers. Il a recours pour cela au système primitif de brûler pour défricher; d'immenses étendues sont ainsi mises en culture; le sol vierge donne pendant quelques années de magnifiques récoltes, mais il ne tarde pas à être épuisé et abandonné; on recommence ailleurs; on perd du temps et de l'argent, sans rien fonder de durable.

Richesses minérales. — Le règne minéral n'est pas moins riche: on exploite des *diamants* dans la province de Minas-Geraës, dans les montagnes qui environnent au sud-ouest les sources du San-Francisco, dans la province de *Bahia,* dans celles de *Goyaz,* de *Matto-Grosso* et de *Saint-Paul;* des opales, des calcédoines, des agates, des jaspes dans tout l'intérieur. La province de Parana renferme des gîtes de *mercure* qui peuvent rivaliser avec les plus riches dépôts du Pérou; le *cuivre* et le *plomb* sont aussi abondants, et le *fer,* d'excellente qualité, se trouve partout. On a reconnu la présence de quelques puissants dépôts de *houille;* enfin, il n'est pas de province où l'on ne puisse exploiter des *gîtes aurifères.* L'or était même si abondant au dernier siècle dans la province de Minas-Geraës, qu'un extravagant gouverneur fit ferrer ses chevaux en or, lors des grandes processions religieuses.

Industrie. — L'industrie, que le gouvernement encourage puissamment, consiste surtout dans la transformation des produits du sol. Les Français ont créé de nombreuses *raffineries* dans la province de Bahia et les provinces voisines ; c'est la première des industries brésiliennes depuis que le gouvernement a garanti aux fabricants de sucre un intérêt de 6 à 7 p. 100 des capitaux engagés ; les principales *distilleries* pour la fabrication du rhum et du tafia dans la province de Rio-Grande-do-Sul appartiennent à des Allemands. Les colons allemands du sud ont établi encore des *tanneries*. Le *coton* est travaillé sur les lieux même de production, dans les provinces du centre. La *préparation du tapioca* est une industrie très active. Il existe quelques *fonderies* dans la province de Saint-Paul, si riche en fer ; il y a aussi des chantiers pour la *construction des navires*.

Le Brésil n'a donc utilisé, au point de vue industriel, que la plus petite partie des matières premières qu'il produit ; cependant un avenir brillant lui est réservé, parce qu'il possède en abondance tous les éléments de la grande industrie, la houille, les métaux communs, fer, cuivre, plomb, des fibres textiles, des bois précieux, etc.

Voies de communication. — L'immense étendue du Brésil est le principal obstacle à un développement économique en rapport avec ses ressources naturelles. Les villes sont situées à une distance énorme les unes des autres. Dans un pareil pays, la question des voies de communication est capitale, et le gouvernement l'a bien compris. Il a fait appel, pour la construction des voies ferrées, aux capitaux étrangers : de 7,670 kilomètres, en 1886, la longueur des chemins de fer était portée à 10,000 kilomètres, en 1890 ; le plus important de ce réseau est celui qui rayonne autour de Rio-de-Janeiro. Dans l'intérieur, on a construit quelques tronçons de voies ferrées pour tourner les obstacles, rapides ou chutes, qu'offraient les cours d'eau à la navigation. En 1887, les che-



mins de fer du Brésil ont transporté 7,315,486 voyageurs et 1,820,106 tonnes de marchandises.

Le Brésil est arrosé par un vaste système de grands fleuves et de grandes rivières navigables. Le majestueux Amazone seul reçoit, sur un cours de 4,000 kilomètres en territoire brésilien, 19 tributaires de premier ordre qui, ailleurs que dans l'Amérique du Sud, compteraient au nombre des grands fleuves; son bassin offre un réseau navigable de 50,000 kilomètres; deux de ces affluents présentent un grand intérêt au point de vue de la navigation, ce sont le rio Negro, qui peut servir de débouché aux produits de l'Équateur et de la Colombie, et la Madeira qui deviendra, par un chemin de fer construit dans la partie de sa vallée embarrassée de cascades, la voie d'issue des produits de la Bolivie.

Depuis le mois de septembre 1886, l'Amazone, large de plusieurs kilomètres et profond de 50 à 100 mètres, est ouvert aux bâtiments de commerce de toutes les nations; il est devenu ainsi, comme le Congo en Afrique, un fleuve international. Des compagnies étrangères, dont quelques-unes sont subventionnées par le trésor public, se sont constituées pour le transport des produits de cette immense région. *Manaos* est la principale station et le centre de la navigation sur le fleuve. On compte quelques chaloupes à vapeur françaises dans les rivières de l'intérieur; mais la plupart des navires qui font le service de l'Amazone et de ses affluents appartiennent à des compagnies anglaises.

Le Brésil est encore sillonné par le Parana qui peut être remonté jusqu'à Cuyaba, dans la province de Matto-Grosso, par le Paraguay et d'autres cours d'eau qui se jettent directement dans la mer et sont accessibles à des navires à vapeur sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres.

Commerce. — Le commerce extérieur du Brésil dépasse 1,300 millions que se partagent à peu près également les

exportations et les importations[1]. La valeur du *café* exporté atteint près de 500 millions; le *sucre* et le *coton* figurent pour une quarantaine de millions chacun; le *caoutchouc,* le *tabac,* les *peaux,* etc., sont les autres produits les plus importants. Le Brésil importe des denrées alimentaires; *farines, grains, pommes de terre, vins, liqueurs, fromages, viande salée,* etc., et des produits manufacturés, *tissus, modes, machines, outils, quincaillerie,* etc.

L'Angleterre et les États-Unis sont les deux États qui entretiennent avec le Brésil les relations les plus actives; les Anglais vendent plus de produits (199 millions) qu'ils n'en achètent (131 millions); le contraire a lieu pour les Américains; leurs achats, consistant surtout en denrées coloniales, café, canne à sucre, bois, etc., se sont élevés, en 1889, à 268,500,000 fr., tandis que leurs ventes étaient à peine de 35 millions. La part de la France est de 113,500,000 fr. à l'importation et 105,500,000 fr. à l'exportation; ce commerce est en progrès, grâce à la consommation croissante de vins français qui se fait au Brésil. Quoique l'on ait planté la vigne sur quelques points du Pérou, du Chili et de la Plata, cette culture ne s'étendra pas beaucoup dans l'Amérique du Sud, qui restera sans doute toujours tributaire de l'ancien monde pour cette production. Nous importons encore au Brésil des tissus, principalement des soieries, de la bijouterie, des articles de mode. Le commerce français ne peut que bénéficier de l'établissement, par la chambre française de Buenos-Ayres, d'un *musée d'échantillons* de produits français. Nous n'avons fait en cela que suivre l'exemple

1. Commerce du Brésil :

	IMPORTATIONS. — Milreis.	EXPORTATIONS. — Milreis.
1888	260,999,000	212,592,000
1889	221,621,000	309,000,000
1890	260,100,000	317,822,000

de l'Angleterre, qui a tiré d'un musée ainsi organisé un parti avantageux.

Le commerce de l'Allemagne avec le Brésil est aussi en progrès, depuis que de nombreuses colonies allemandes se sont établies dans les provinces sud-orientales; Hambourg reçoit du café, du tabac, du caoutchouc... pour une valeur de 36,500,000 fr.; les produits de l'industrie allemande, verrerie, faïences, quincaillerie, cotonnades, etc., font, par leur bon marché, une concurrence active aux articles anglais et américains. Les importations de l'empire allemand se sont élevées, en 1889, à 66,607,060 fr.

La Plata, le Portugal, la Belgique et l'Espagne sont les autres pays qui commercent le plus avec le Brésil.

Tarif douanier. — Depuis l'application du nouveau tarif douanier de 1887, qui fixe de 30 à 40 p. 100 de la valeur les droits d'entrée que doivent acquitter les marchandises, le commerce extérieur du Brésil est resté stationnaire. Ce tarif, pour protéger l'industrie nationale encore naissante, frappe de droits prohibitifs les produits étrangers dont l'importation a nécessairement diminué. L'exportation des matières premières s'est aussi restreinte, depuis que les Brésiliens traitent eux-mêmes sur place beaucoup de produits bruts qu'ils expédiaient naguère au dehors, sans leur faire subir de manipulations. Le gouvernement français a obtenu la suppression du droit de 23 p. 100 *ad valorem* sur le caoutchouc exporté.

Un traité de commerce, qui est entré en vigueur le 1er avril 1891, a été conclu entre le Brésil et les États-Unis. Un grand nombre des produits de l'Union américaine sont admis en franchise, et beaucoup de produits manufacturés le sont à des tarifs de faveur. En échange, les Américains du Nord ont accordé des réductions de tarifs aux peaux brutes, au café, au sucre et à la mélasse du Brésil.

Places de commerce. Mouvement des ports — *Rio-de-Janeiro, Bahia* et *Pernambouc* sont les trois premières places

de commerce du Brésil. Rio est au premier rang comme port d'importation, et figure pour près des deux tiers dans la valeur des exportations, consistant principalement en café, or et diamants[1]. Bahia fait un grand commerce de denrées coloniales : sucre, café, tabac, cacao. Pernambouc exporte du sucre, du coton et les meilleurs bois de teinture ; il trafique beaucoup avec les côtes d'Afrique et les Indes Orientales.

Para-Belem, grand entrepôt des produits de l'Amazone, peut recevoir les plus grands navires de commerce[2]. *Manaos,* par sa position au confluent de l'Amazone et du Rio-Negro, est appelé à prendre rang parmi les grands marchés du Brésil. Nos compatriotes y ont fondé plusieurs maisons de commerce prospères.

---

1. Mouvement du port de Rio-de-Janeiro en 1890 :

Entrées . .	1,359	navires jaugeant	1,812,523	tonnes.
Sorties. . .	1,150	— —	1,675,556	—
	2,509	navires jaugeant	3,518,079	tonnes.

Mouvement de la navigation de Pernambouc :

Entrées . .	1,034	navires jaugeant	896,456	tonnes.
Sorties. . .	1,016	— —	880,965	—
	2,050	navires jaugeant	1,777,421	tonnes.

2. Commerce et navigation de Para-Belem :
Total des exportations de Para-Belem : 32,317,771,848 reis ou 80,794,427 fr.
Principaux pays de destination pour ces marchandises :

États-Unis	49,912,320f
Angleterre.	24,595,798
France.	6,165,435

Principales marchandises exportées :

Caoutchouc . .	30,544,115,379 reis.	Cuirs secs. . .	28,698,534 reis.
Cacao.	1,192,449,095 —	Cuirs salés . .	52,700,622 —
Cumaru. . . .	52,703,806 —	Cuirs verts . .	32,381,008 —

Mouvement du port :

Entrées	347	navires jaugeant	338,555	tonnes.
Sorties.	326	— —	269,349	—
			607,904	tonnes.

Part de la France	27	navires jaugeant	11,689	tonnes.
— de l'Angleterre	281	— —	226,639	—
— du Brésil	191	— —	202,264	—
— des États-Unis.	74	— —	131,614	—

Le mouvement général des ports brésiliens, entrées et sorties réunies, est d'environ 20,000 navires, jaugeant 10 millions de tonneaux avec le cabotage, dont la part représente environ la moitié du total. La marine marchande du Brésil comprend 506 navires jaugeant 149,066 tonnes. On compte dans ce nombre 121 steamers.

Institutions de crédit. — Le principal établissement financier est la *Banque du Brésil,* qui a le droit d'émettre des billets. Il existe des banques provinciales à Bahia, Pernambouc, Maranhao. On s'occupe aussi de la création de banques de crédit foncier. Pour le développement du commerce avec le Brésil, la Nord-Deutsche Bank a fondé, au capital de 10 millions de francs, une banque brésilienne avec siège à Hambourg et comptoirs dans différentes villes du Brésil.

Monnaies, poids et mesures. — La monnaie de compte du pays est le *réal* brésilien, qui n'est qu'une monnaie fictive; la monnaie réelle commence à la pièce de 10 *reis* et de 20 *reis*. En or 20,000 reis valent 56 fr. 50 c., 5,000 reis 14 fr. 15 c., 1,000 reis 2 fr. 50 c., et 500 reis 1 fr. 25 c. Le *conto de reis* vaut 1 million de reis ou 1,000 milreis ou 2,500 fr. Le système métrique est obligatoire pour les poids et mesures depuis 1872.

Chapitre XIX. — ÉQUATEUR, PÉROU ET BOLIVIE

Zones de culture. — Ces trois États, qui ont ensemble une superficie égale à 7 fois celle de la France avec une population d'un peu plus de 6 millions d'habitants, se trouvent divisés par la chaîne des Andes en 3 zones bien distinctes pour le climat et les cultures. La première, *la Costa,* région faiblement accidentée, longe tout le littoral de l'Océan Pacifique

sur une profondeur de 60 à 100 kilomètres. On cultive dans les vallées bien arrosées le riz, le coton, la canne à sucre. La deuxième, *la Sierra,* comprend les hauts plateaux équatorien, péruvien et bolivien, élevés de 3,000 à 4,000 mètres et dominés par les pics des Andes qui se dressent à 6,000 mètres et plus, au-dessus du niveau de la mer. On y récolte tous les fruits et tous les légumes d'Europe, et dans quelques vallées basses et bien ensoleillées, les plantes tropicales. La troisième, *la Montaña* ou région transandine, comprise dans le bassin supérieur de l'Amazone, est riche en forêts et est recouverte d'un sol végétal d'une fécondité prodigieuse ; malheureusement l'insalubrité du climat et les moustiques la rendent presque inhabitable. Elle est propre aussi à l'élevage en grand du bétail.

Produits agricoles. — L'insuffisance des voies de communication sera pour longtemps encore un obstacle au progrès de la culture dans les trois pays ; les produits de l'intérieur arrivent difficilement à la côte, au point que les *costenos* (habitants des côtes) demandent à l'étranger la plus grande partie de leurs denrées alimentaires. Aussi le cultivateur de la Sierra et de la Montaña ne produit que ce qui est nécessaire pour lui et pour ses gens : *yucca,* variété de manioc, *riz, maïs, igname, pomme de terre,* et dans quelques endroits bien abrités, la *canne à sucre,* traitée seulement pour en extraire l'alcool.

Toutes les cultures cependant réussissent dans ces trois États, mais celles qui ont le plus d'importance, au point de vue commercial, sont : le cacao, la canne à sucre, le café, le coton, la coca et le tabac.

Le cacao est la principale ressource de l'Équateur, qui en exporte annuellement 35 millions de livres, d'une valeur de 25 millions de francs. La canne à sucre est la culture de prédilection du cultivateur péruvien. Peu de pays d'ailleurs conviennent mieux que le Pérou à cette graminée. On n'y a

point à redouter ces terribles cyclones qui détruisent ailleurs en quelques heures les plus belles espérances. Par suite même de la configuration du pays, protégé des vents de l'est par la masse des Andes, le climat, à cause du voisinage de la mer qui joue ici l'office de régulateur, n'est pas sujet à de brusques variations. On évalue le rendement annuel d'un hectare de 3,000 à 4,000 fr. et la récolte totale de 600,000 à 700,000 quintaux. Le climat chaud et sec de la côte de l'Équateur et du Pérou convient à la culture du caféier, dont la graine a l'arôme du moka. L'Équateur seul en exporte une faible quantité (2 millions de livres). La culture du cotonnier avait pris un grand essor au Pérou et en Bolivie pendant la guerre de Sécession; depuis, les plantations ont bien diminué. L'exportation de ce produit n'a qu'une faible importance. Il en est de même du tabac qu'on cultive surtout au Pérou. Sur la Montaña péruvienne et bolivienne croît un arbuste précieux, dont la feuille a des propriétés médicales qu'on a utilisées; c'est la coca, dont la récolte annuelle dépasse au Pérou 7 millions de kilogrammes.

L'Amazonie. Quel parti on peut tirer des richesses de cette région. — La partie orientale de ces trois républiques, qui appartient à la région de l'Amazone, est une des contrées les plus fertiles du globe, celle où la végétation des tropiques atteint son plus parfait développement et son plus haut degré de splendeur. Ces contrées si fécondes ne sont, en général, peuplées que de tribus indiennes. Si l'initiative individuelle réussit sur les hauts plateaux et dans les régions tempérées, il n'en est pas de même dans l'Amazonie, où l'obstacle naît de l'exubérance de la végétation. C'est par l'association et les capitaux que ces terres fertiles, où le colon isolé ne trouverait que déboires, pourront être mises en culture et qu'elles livreront leurs trésors.

L'Amazonie, comme pays producteur et comme débouché d'articles industriels, mérite de fixer l'attention des négociants,

soucieux d'étendre le cercle de leurs affaires, et des industriels, qui veulent étudier les besoins d'une région pour produire les marchandises qui peuvent être demandées. Il y aurait intérêt, pour les uns et les autres, à la formation de syndicats dans le but d'envoyer des voyageurs pour le placement de produits manufacturés et des chimistes naturalistes chargés d'étudier les produits naturels. Il y a environ 30 ans, M. Agassiz estimait à 400 millions de francs la valeur de ce qu'on y laissait perdre annuellement. Depuis lors, le chiffre de l'exportation des produits du sol a presque sextuplé[1]; il s'élève en moyenne, depuis une dizaine d'années, de 60 à 65 millions de francs, dont les neuf dixièmes doivent être mis à l'actif de l'Amazonie brésilienne, la valeur des exportations de l'Amazonie péruvienne étant à peine de 4 millions de francs, la part de l'Amazonie bolivienne et équatorienne ne dépassant guère 2 millions. On ne retire donc de cette immense région que la plus petite partie des richesses qu'elle renferme. Les bois précieux, les gommes élastiques, les huiles grasses ou essentielles, les plantes médicinales y abondent. En dehors du *curare*, dont les propriétés sont aujourd'hui connues, les indigènes font usage encore de nos jours, soit comme poison, soit comme remède, d'un grand nombre de sucs. C'est dans cette région que vient la *coca*, dont on apprécie depuis quelques années les vertus reconstituantes et dont la découverte a enrichi plusieurs maisons à Lima et en Bolivie. Le baume connu dans le commerce sous le nom de *baume du Pérou*, bien qu'on le tire du Centre-Amérique, est très commun dans certaines forêts de l'Amazonie, où l'on ne sait pas l'exploiter. L'Amazonie produit encore l'*ivoire végétal*, que l'industrie

1. Valeur des exportations du bassin entier de l'Amazone :

1863	11,654,000f	1883	75,412,000
1880	43,072,000	1884	53,156,000
1881	51,030,000	1885	61,906,000
1882	72,318,000		

(*Bulletin de la Société de géographie commerciale*, 4e fascicule, 1886-1887.)

utilise pour la fabrication des bougies et des boutons, le *caoutchouc*, la *salsepareille*, l'*écorce de quinquina*, et un grand nombre de fibres textiles encore peu connues. L'utilité d'un chimiste naturaliste, explorant l'Amazonie dans le but de rechercher les bénéfices que le commerce pourrait retirer de l'exploitation de telle ou telle plante, est incontestable. Notre commerce d'exportation ne doit pas se borner à ces études et à ces recherches ; il doit établir des succursales sur tous les points de l'Amazonie brésilienne, péruvienne, etc., qui lui paraissent les plus avantageux pour le développement de nos échanges. Il y a là pour nos produits un débouché sérieux et pour nos commerçants des profits certains à retirer. M. Ch. Wiener, qui a parcouru une grande partie de ce riche bassin, pense que pour nous faire une place honorable dans le commerce de cette région, il faut établir d'abord des lignes de navigation entre nos ports et *Para*, débouché des produits du Brésil amazonien, et une compagnie fluviale franco-amazonienne, avoir ensuite des agents intelligents et énergiques à *Manaos*, à *Iquitos* (Pérou), à *Yuramaguas*, qui soutiendraient et dirigeraient les efforts de nos commerçants.

Élevage du bétail. — La région des hauts plateaux convient à l'élevage du bétail; cette ressource est encore en grande partie négligée. Sur les hauts plateaux de l'Équateur, on nourrit surtout des *bêtes à cornes ;* les *chèvres* et les *moutons*, mais surtout les *lamas*, les *vigognes* et les *alpacas* sont nombreux au Pérou et en Bolivie. Les toisons de ces animaux sont recherchées par nos fabricants.

Conclusion. — L'étendue des terres cultivées est donc des plus restreintes dans les trois républiques ; par la construction de barrages et de canaux d'irrigation et surtout de routes permettant d'accéder facilement aux plateaux, on arriverait aisément à la décupler. L'exécution de ces travaux a été agitée ; les terres de la côte acquerraient alors une valeur presque égale à celle des plus belles contrées de notre conti-

nent; mais les crises politiques, les guerres civiles et étrangères ont fait abandonner ces projets. Ce qui manque encore à ces trois républiques, c'est une race énergique de travailleurs, de petits propriétaires. Les Indiens, ruinés et abrutis par la domination espagnole, ont conservé les mœurs de la servitude; pour eux la liberté consiste à fuir tout travail, et le bonheur à passer leur journée accroupis dans leur cabane et à mâcher la coca. Le nègre, depuis qu'il est affranchi, ne veut rien faire; tout travail est interdit aux blancs en dehors de la région des plateaux. C'est dans le Céleste-Empire que ces trois républiques trouveraient cette armée de travailleurs dont elles ont besoin pour l'exploitation des richesses de leur sol; il n'existe pas de meilleurs colons pour cultiver la terre dans les pays tropicaux, à la condition qu'ils soient tirés de l'élément honnête de cette innombrable population. Mais les 60,000 à 80,000 Chinois qui ont émigré dans cette partie de l'Amérique sont tenus en suspicion, à cause de leur race et de leurs croyances religieuses, et sont en butte aux plus mauvais traitements. Leur condition est presque celle des anciens esclaves.

Richesses minérales. Industrie. — L'industrie minière se débat contre des difficultés aussi grandes : manque d'eau, de combustible, de bras, de capitaux et de voies de transport. Cependant elle est en progrès, du moins pour l'extraction des métaux précieux, *or et argent,* dont on estime la valeur de 45 à 50 millions de francs[1]. Le *cerro de Pasco* est un des gîtes les plus riches du Pérou. *Potosi* est célèbre dans le monde entier par ses mines d'or et d'argent dont la production, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, est évaluée à 9 milliards de francs. Les mines d'*étain* du plateau d'*Oruro* sont aussi fort riches. On y a reconnu aussi la présence de gisements de

1. Production de l'argent au Pérou :

1887	110,000 kilogr.
1888	120,000 —

houille et de *lignite,* et on y a trouvé des gangues de pierres précieuses, *topazes, lapis-lazuli, jaspes.* Le gîte de *mercure* de *Santa-Barbara,* dans la province de Huancavelica, est un des plus riches du monde; mais l'exploitation a diminué depuis la découverte des gisements de l'Amérique du Nord. Le Pérou et la Bolivie étaient aussi riches en mines de *cuivre* qui ont été cédées en partie au Chili. La production du salpêtre a baissé depuis que le Chili a mis la main sur les dépôts si riches du district de Tarapaca, qui donnaient au Pérou un revenu annuel de 15 à 20 millions de francs. Le *guano* des îles Lobos et Chincha est aujourd'hui à peu près épuisé; mais on exploite de nos jours de nouveaux gîtes du précieux engrais dans la plupart des îles situées à proximité de la côte et sur plusieurs points du littoral de l'Équateur et du Pérou. Des sources de pétrole, aussi abondantes que nombreuses, existent sur divers points du territoire, principalement à Palena, près de Payta, et leur exploitation donne, depuis 1889, des résultats satisfaisants.

L'industrie manufacturière est encore à l'état naissant. A l'abri de tarifs protecteurs, quelques *fabriques,* produisant des étoffes pour la consommation locale, se sont fondées dans le Pérou et l'Équateur. Mentionnons aussi quelques *tanneries* à Guayaquil, quelques *verreries,* des *fabriques de papier* qui emploient les feuilles de manioc et la *fabrication des chapeaux de paille de Panama,* très florissante il y a une dizaine d'années dans l'Équateur et le Pérou, mais qui a, depuis, beaucoup perdu de son importance. Cette décadence est due aux progrès réalisés dans les manufactures européennes, qui livrent leurs produits à un bon marché que peut difficilement atteindre un article complètement fait à la main.

Voies de communication. — Les anciens maîtres du Pérou, les Incas, avaient construit de belles routes. Deux grandes voies, parallèles à la côte, sillonnaient le pays; elles étaient coupées, de distance en distance, par des routes transversales

assez rapprochées. Il ne reste plus que des vestiges de ces grands travaux, remarquables par leur hardiesse et qu'on a comparés aux plus belles voies romaines. La construction des routes est aujourd'hui abandonnée ; mais le gouvernement péruvien poursuit, au prix de grands sacrifices, l'établissement d'un réseau de chemins de fer. Par malheur, ces travaux ont été conduits sans méthode et sans vue d'ensemble : Le Pérou possède un grand nombre de tronçons isolés qui, ajoutés bout à bout, ont une longueur de 2,600 kilomètres, et n'a pas une seule grande ligne. Les deux voies ferrées les plus remarquables sont celles qui de Callao, port de Lima, et de Mollendo-Arequipa s'élèvent sur les hauts plateaux à 4,000 et 5,000 mètres d'altitude. La dernière atteint maintenant la Paz, une des villes importantes de la Bolivie. L'Équateur n'a que 500 kilomètres de voies ferrées, unissant Riobamba à Guayaquil et Quito à Bahia de Caraquez. Une chaussée conduit de Guayaquil à Quito. La Bolivie est le plus pauvre des trois États en chemins de fer et en routes. Cependant depuis que cet État a perdu ses provinces maritimes, divers projets ont été conçus pour la construction de voies ferrées allant de l'intérieur à la côte. La ligne la plus importante va du port chilien d'Antofagasta à Ascotan et s'avance, en territoire bolivien, vers Uyumi ; de Uyumi un embranchement se dirige sur Huanchaca, centre d'exploitation de riches mines d'argent. Cette voie ferrée doit être prolongée jusqu'à Oruro. Du côté du versant oriental, l'Amazone, le rio Negro et la Madeira sont d'excellentes voies navigables qui peuvent servir au transport des produits de la région jusqu'aux ports de l'Atlantique. Un service de bateaux a été établi entre *Iquitos* et *Nauta,* ports péruviens, et *Tabatinga,* sur la frontière brésilienne. Guayas, Daule et Vinces, rivières équatoriennes, peuvent être remontées pendant quelques centaines de milles à l'époque des pluies.

Commerce. — Le commerce extérieur des trois républiques

est d'environ 300 millions de francs qui se répartissent ainsi qu'il suit, en 1890 :

	IMPORTATION.	EXPORTATION.	TOTAL.
	—	—	—
Équateur . . .	60	50	110 millions de francs.
Pérou.	60	40	100 —
Bolivie	35	55	90 —
	155	145	300 millions de francs.

Les principaux articles d'exportation sont les *métaux précieux* (Bolivie), le *guano* et le *salpêtre* du Pérou, le *cacao* et le *café* fournis par l'Équateur, le *sucre* du Pérou, les *peaux*, les *laines*, etc. Les importations comprennent les produits alimentaires, *céréales*, *farines*, *vins*, *liqueurs*, les *tissus* et *confections*, les *articles de mode*, les *machines* et *outils*, la *quincaillerie*, etc.

L'Angleterre, la République américaine, la France et l'Allemagne sont les principaux clients du commerce péruvien et équatorien ; ce sont elles aussi qui approvisionnent le marché intérieur de produits manufacturés. L'Angleterre importe des indiennes bon marché, des calicots et de grosses cotonnades ; les États-Unis, des farines, du saindoux, des machines à coudre, des haches et machettes ou sabres d'abatis ; la France, des articles de mode, des robes, des soieries, des habillements confectionnés, des vins, des conserves, etc. L'Allemagne expédie des casimirs laine et coton, de la bière et des contrefaçons, à prix réduits, de la plupart de nos articles. Les fusils de chasse donnent lieu aussi à un commerce considérable. Le plus grand nombre est de qualité inférieure et de provenance anglaise et belge. Les États-Unis cherchent pour cet article à lutter contre les Belges et les Anglais.

Presque tout le commerce extérieur de la Bolivie est fait par des maisons allemandes.

Tarifs douaniers. — Dans l'Équateur, les marchandises sont rangées en 9 catégories, chacune d'elles payant un droit spécial. Les principaux articles d'exportation sont frappés

d'un droit de sortie par 100 kilogr.; le cacao 64 cents, le café 44, le caoutchouc 5 dollars, les peaux 50 cents, etc.

Le gouvernement péruvien a frappé les produits étrangers d'un droit *ad valorem* de 30 à 40 p. 100. La partie amazonienne du Pérou est privilégiée au point de vue douanier. Les droits d'entrée, qui s'élèvent pour les ports de la côte du Pacifique à 30 et 40 p. 100 de la valeur des articles, ne sont pour les marchandises qui arrivent par l'Amazone dans le Pérou oriental que de 7 p. 100 du prix de facture. L'avantage est le même pour le commerce d'exportation. Ainsi le caoutchouc qui sort du Pérou par le Pacifique paie 40 p. 100, tandis que le caoutchouc expédié par l'Amazone acquitte des droits de 23 p. 100.

La Bolivie a établi des droits élevés de douane qui forment le principal revenu du gouvernement.

Mouvement de la navigation. Ports. — Le tonnage d'entrée et de sortie des républiques de l'Équateur et du Pérou s'élève à près de 2 millions de tonnes; la majeure partie des transports se fait sous pavillon anglais.

Guayaquil, dans l'Équateur, a longtemps concentré tout le commerce de la République[1]. *Bahia de Caraquez* lui a ravi une partie de son commerce, depuis qu'elle est unie à Quito par une voie ferrée. *Callao*[2], le port de Lima, est le plus fréquenté du Pérou. *Mollendo-Arequipa*[3] est le principal débouché du Pérou méridional et de la Bolivie.

Monnaies, poids et mesures. — Le système métrique des poids, mesures et monnaies a été adopté en 1856 dans l'Équa-

1. Mouvement du port de Guayaquil en 1890 :

Entrées. . .	330 navires jaugeant	256,194 tonnes.	
Sorties. . .	317 — —	256,412 —	

2. Mouvement du port de Callao en 1890 :

Entrées . . . 556 navires jaugeant 533,467 tonnes.

Part de l'Angleterre : 231 navires et 261,608 tonnes.

3. Mouvement du port de Mollendo en 1890 :

Entrées . . . . 303 navires jaugeant 402,378 tonnes.

Part de l'Angleterre : 121 navires jaugeant 159,694 tonnes.

teur; mais l'ancien système prévaut. L'unité monétaire est le *peso fuerte* ou *piastre forte* (argent) qui vaut 5 fr., le *peso sencillo* = 3 fr. 85 c. On emploie aussi l'*once d'or* = 80 fr.; la *demi-once* = 40 fr.; le *doublon* = 20 fr.; l'*écu d'or* (escodo) = 10 fr.

Le Pérou a adopté le système décimal pour les monnaies, dont l'unité est le *sole* (soleil), valant 5 fr. Les poids et mesures sont ceux de France.

La Bolivie a adopté la monnaie française; le *boliviano* ou le *peso* vaut 5 fr.; le peso se subdivise en 10 *centavos*. L'unité de poids est la livre de Castille, qui vaut 460 grammes; l'unité de longueur est le pied, qui vaut 27^{m},833.

Chapitre XX. — ÉTATS DE LA RÉGION DE LA PLATA

I. — LA PLATA OU RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Avenir de la Plata. — La République Argentine occupe toute la partie méridionale du continent sud-américain et s'étend entre le Brésil, la Bolivie, le Chili et l'Océan Atlantique, qui baigne ses côtes sur une longueur de près de 4,500 kilomètres. C'est un pays immense, fertile, salubre, ouvert largement à l'émigration européenne et situé, de l'autre côté de l'hémisphère, sous les latitudes tempérées correspondant à celles des États-Unis dans l'Amérique du Nord. Cette vaste agglomération d'États ou de provinces confédérées offre les mêmes perspectives de succès et d'avenir à l'émigration des bras et des capitaux que celles que présentaient les États-Unis au début de leur prodigieuse fortune: un gouvernement stable et libéral, des institutions qui garantissent la liberté individuelle, la liberté de conscience, un milieu des plus favorables à l'immigrant qui trouve, à quelque nationalité qu'il appartienne, des compatriotes sur le territoire

de la République et n'a pas à craindre par conséquent ce douloureux isolement qui est la conséquence, à l'arrivée, de l'ignorance de la langue nationale, un climat salubre, un sol d'une grande fertilité, un travail rémunérateur qui permet à l'immigrant de réaliser facilement des économies et de changer sa condition d'ouvrier à la tâche contre celle de propriétaire indépendant.

Superficie ; population. Progrès de l'immigration. — Aussi la Plata se trouve-t-elle entraînée dans un vaste mouvement de progrès et d'activité par le courant d'immigration qui lui arrive d'Europe et qui représente plus de 200,000 individus. Malgré cet afflux de colons, la population sera encore pendant longtemps clairsemée ; la Confédération Argentine couvre, avec les territoires de la Patagonie, une superficie de plus de 4,000,000 de kilomètres carrés, soit une étendue égale à près de 8 fois celle de la France, et la population est à peine de 4 millions d'habitants ou 1 habitant par kilomètre carré. Or, avec ses territoires aux productions les plus variées et les plus riches, l'Argentine pourrait nourrir aisément une population de plus de 100 millions d'habitants, sans que le juste équilibre entre l'étendue et la productivité du sol et la population soit rompu. Depuis la crise agricole et industrielle qui sévit sur les États de l'Europe et a amené, après elle, la misère par suite de l'abaissement des salaires ou du chômage, beaucoup d'ouvriers des champs et des fabriques ont pensé que l'existence pourrait être plus facile, plus aisée et l'avenir plus assuré dans un pays neuf, manquant de bras et d'agents d'exploitation, où les 9/10 des terres ne sont ni possédées, ni cultivées, où l'industrie est à peine naissante, où, par conséquent, il y a place pour les hommes actifs et entreprenants. Le nombre des immigrants, qui a varié de 29,000 à 58,000 pendant la période de 1868 à 1879, s'est élevé à 108,700 en 1885, à 138,000 en 1887, à 228,000 en 1888 et à 260,909 en 1889. Ce chiffre augmentera encore, malgré le recul momentané qui

s'est produit en 1890, et l'on verra se constituer dans le Sud-Amérique une république peuplée d'émigrants de race latine, qui marchera à pas de géants dans la voie du progrès comme son aînée la république des États-Unis. Il y a là, combiné surtout avec le développement symétrique du Canada français, le germe d'une cristallisation des races latines assez vigoureuse et assez puissante pour contrebalancer avant peu l'expansion envahissante de l'Amérique par les races anglo-saxonne et germanique. La majorité des émigrants (142,000 en 1888) est d'origine italienne; l'Espagne en a fourni 40,000; la France arrive au troisième rang avec 24,000 émigrants: Basques, Gascons, Languedociens, Roussillonnais, etc. Il y a actuellement dans la République plus d'un demi-million d'Italiens, 200 à 300 mille Français, autant d'Espagnols, 30 à 40 mille Anglais et à peu près autant d'Allemands. Si l'espagnol reste la langue officielle, le français et l'italien sont familiers à un grand nombre d'Argentins et sont enseignés dans les écoles.

Avantages offerts aux immigrants. La colonisation officielle et la colonisation libre. — Par la loi de 1876, le gouvernement de la République a voulu prévenir les abus dont les colons pourraient être victimes. Ceux qui se sont placés sous la garantie de la loi d'immigration et de colonisation ci-dessus obtiennent certains avantages. Ils subissent avant leur débarquement la visite sanitaire; les autorités préposées à cet effet veillent ensuite au transbordement et au débarquement gratuits des arrivants, les assistent dans les formalités de douane, puis procèdent à leur installation à l'hôtel des Immigrants, vaste édifice construit dans les conditions les plus hygiéniques pour recevoir 5,000 personnes. Ils y restent jusqu'à ce que le *Bureau du travail*, sorte de bureau de renseignements et de placement officiel semblable au Labor-Exchange des États-Unis, ait pourvu à leur établissement. Souvent les demandes de travailleurs sont tellement abondantes

que les émigrants, aussitôt débarqués, n'attendent même pas à l'hôtel des Immigrants. Des sociétés privées, la *Société de protection aux émigrants français, belges et suisses* et le *Verein zum Schutze germanischer Einwanderer,* etc., secondent l'action officielle, en guidant, en conseillant leurs compatriotes respectifs et en facilitant leur placement.

Sans doute, le travail manuel est largement rémunéré dans l'Argentine, le manque de bras se faisant sentir dans toutes les branches de l'activité humaine; mais le moyen le plus sûr, pour un émigrant connaissant l'agriculture et disposant d'un petit capital de 4,000 à 5,000 fr., d'arriver à une large aisance, c'est de s'établir comme colon agricole. Le prix des terres varie naturellement suivant leur situation, leur qualité, etc., etc., mais il est en général peu élevé ; elles se sont vendues à raison de 64 fr. l'hectare dans la province de Buenos-Ayres, en 1886; dans les États de l'intérieur, on trouverait encore facilement, à raison de 15 fr. l'hectare, des terres qui se vendaient, il y a 5 ou 6 ans, 3 et 4 fr.

Le gouvernement de la Plata dispose de plus de 250 millions d'hectares de terres (4 fois la superficie de la France environ), riches, fertiles, situées dans des régions facilement accessibles, et qu'il offre, pour ainsi dire, en pur don, aux immigrants d'Europe. De nombreuses colonies d'agriculteurs, européens pour la plupart, ont déjà pris possession d'une partie de cet immense territoire, dont le gouvernement favorise l'exploitation et la mise en culture par des conditions avantageuses faites aux colons : grandes facilités d'acquisition, bon marché des terres, conditions commodes de paiement, avance d'outils et d'animaux de labour, de matériaux pour la construction de l'habitation, de vivres et d'articles de première nécessité en attendant la première récolte.

En dehors des colonies officielles, il existe un grand nombre de centres coloniaux créés par entreprise particulière, et ce sont les plus importants ; la colonisation privée représente

les 7/8 de la colonisation générale du pays. Dans la jeune Amérique, contrairement à ce qui se passe chez nous, on doit plus attendre de l'initiative individuelle que de l'action de l'État. Les conditions que les Compagnies particulières font aux colons sont à peu près partout les mêmes et ne diffèrent de celles de l'État que dans les détails. Le prix de la concession est seulement plus élevé et varie avec la valeur des terres.

Produits agricoles. — Le sol de la Plata peut soutenir la comparaison pour la fertilité avec les contrées les plus favorisées du monde. « Un hectolitre de semence donne 15 à 25 hectolitres de récolte en blé et de 50 à 150 en maïs. La vallée du Nil, renommée de temps immémorial, ne peut invoquer des chiffres plus rémunérateurs[1]. » En même temps la variété du climat de la République permet la culture de tous les végétaux, même ceux de la zone torride.

Le *café*, le *cacao*, le *quinquina*, la *canne à sucre*, le *bananier*, etc., croissent dans la région du nord, région restreinte, il est vrai, car elle ne comprend que les localités où il ne gèle jamais. De toutes ces cultures, celle de la canne à sucre est la plus importante et s'est développée rapidement[2]. La production est montée, en quelques années, de 100,000 quintaux métriques à 500,000. Ce sont les plantes de l'Europe méridionale qui réussissent le mieux sur le territoire argentin : les céréales, *blé* et *maïs*, sont devenues depuis quelques années une des principales sources de revenus ; la République commence à faire concurrence sur les marchés d'Europe aux États-Unis, à l'Australie, à la Russie[3]. L'exportation des graines et farines de blé et de maïs a dépassé, en 1887, 3 mil-

1. *Bulletin de la Société de géographie commerciale*, 1885-1886, 4e fascicule.
2. Superficie des champs de canne à sucre en 1890 : 20,893 hectares.
3. Superficie des terres ensemencées en céréales en 1890 :

Maïs.	838,101 hectares.
Blé	824,061 —

lions de quintaux. Le sol de la Plata convient encore à la culture du *tabac,* dont la production est inférieure aux besoins de la consommation, du *ricin,* du *sorgho sucré,* du *thé du Paraguay* (*yerba maté*), dont les feuilles servent à préparer une boisson connue sous le nom de *maté,* et des arbres fruitiers de nos régions du midi, *oranger, citronnier, pêcher, figuier,* etc. Comme plante textile, le *lin* a une grande importance commerciale. L'Argentine exporte plus de 100,000 kilogr. de filasse.

La *vigne* occupe de vastes espaces (29,341 hect. en 1890), mais elle réussit particulièrement dans les terres un peu élevées de la région des Andes, c'est-à-dire entre le 30° et le 40°, dans les provinces de *Rioja, San Juan, Santiago, Cordoba, Mendoza, San Luis,* et dans la Patagonie jusqu'au Rio-Negro. Le *carbonet* est le cépage préféré. Ce sont les Français qui ont introduit, dans la République, la culture de la vigne qui a pris un développement tel que le nombre des sarments importés, en 1887, pour les nouvelles plantations n'est pas moindre de 4 millions et demi. La production du vin est en moyenne de 300,000 hectolitres.

Nos nationaux peuvent, à juste titre, revendiquer le principal mérite dans la mise en valeur des territoires argentins; ce sont eux qui ont, en grande partie, conquis la *pampa* à la culture. La pampa, c'est la plaine immense et sans borne, s'étendant sur plus de 3 millions de kilomètres carrés, nue, aride, sans arbres, mais couverte d'une herbe qui pousse haute et drue. On l'a comparée aux prairies du Far-West, aux steppes de la Russie, à la puszta hongroise. Quelques maigres ruisseaux l'arrosent; quelques mares, alimentées surtout par les eaux de pluie, servent d'abreuvoir au bétail; depuis 10 ans, l'aspect de cette plaine a changé; les colons ont conquis ces terres vierges à la culture; les pâturages disparaissent pour faire place à d'immenses champs de blé et de maïs. Celui qui entreprend la mise en valeur des pampas argentines a

pour premier soin d'y répandre des troupes de chevaux qui ont pour unique mission de fouler le sol dans des courses folles, au gré de leur fantaisie, où, sous la conduite d'un homme, ils donnent à la terre une première façon. Ces chevaux restent là deux ou trois ans au nombre de 3 à 4 mille, sous la surveillance d'un *gaucho,* le pasteur cavalier de la pampa.

Après cette première période et pendant que ce premier travail se continue encore, les troupeaux de bœufs apparaissent. L'œuvre du bœuf, d'une durée de 6 à 8 ans, perfectionne celle du cheval; le sol sera peu à peu fertilisé par places, chaque année plus étendues, pour que le mouton s'y acclimate. L'agriculteur peut alors commencer à défricher. A mesure qu'il ensemence les terrains ainsi préparés, les gauchos pénètrent plus avant dans l'intérieur, suivis de leurs troupeaux, et chaque jour le terrain de culture s'étend davantage.

Les résultats obtenus depuis dix ans sont merveilleux : en 1877, il n'y avait que 120,000 hectares ensemencés; on en comptait 410,000, en 1887, et 2,362,982, en 1891. Ces chiffres sont d'autant plus intéressants pour nous que c'est grâce aux Français qu'ils ont été obtenus; la majorité des colonies agricoles créées dans la République sont, en effet, peuplées de Français.

Élevage. — L'élevage du bétail est le principal élément de la prospérité agricole de la République. On n'évalue pas à moins de 70 millions de moutons, 100 millions de porcs, 25 millions de bœufs et 5 millions de chevaux ou mulets la population du bétail répandu dans les plaines argentines.

Pour le nombre des moutons, la Plata se place après l'Australie, mais avant les États-Unis et la Russie. Depuis quelques années, les éleveurs se sont appliqués à améliorer les races ovines par le croisement avec des mérinos d'Espagne, des costwolds et des lincolns, et la race bovine par l'infusion du

sang des meilleures races d'Europe, Hereford, Durham. Malgré tous les progrès accomplis pour le transport, par les procédés frigorifiques, des bêtes abattues, l'exportation de la viande fraîche n'a donné que de médiocres résultats. La vente de la viande séchée et salée a diminué depuis la suppression de l'esclavage, et l'extrait de viande obtenu d'après les procédés Liebig n'a que des débouchés restreints. Ce sont les toisons, les peaux auxquelles il faut ajouter les crins, les cornes, les os, etc., qui ont la plus grande valeur marchande aux yeux des éleveurs. La production des laines fines est en progrès[1]. La France est le pays d'Europe qui consomme la plus grande partie des laines de l'Argentine, comme c'est elle qui reçoit la plus grande partie des peaux. L'industrie pastorale, qui alimente un commerce considérable — les 2/3 du mouvement d'exportation du pays — est sans contredit la première des industries.

Richesses minérales. Industrie. Opérations industrielles à tenter. — Les richesses métallifères sont abondantes, mais situées à une grande distance de la côte, dans la région des Andes; aussi n'exploite-t-on que de l'*argent*, du *plomb*, de l'*or* dans les provinces de Cordoba (à Upsallata), de Rioja, de San Luis, de San Juan, et du *cuivre* dans la province de Cordoba. On a constaté, dans la vallée du rio Gallégos (territoire de Santa-Cruz) et dans la Terre-de-Feu, région dénommée depuis la Californie argentine, des gisements aurifères d'une grande richesse, d'épaisses couches de charbon dans la vallée du Vermejo et dans la Patagonie, et des sources de *pétrole* abondantes dans la province de Jujuy. Tous ces dépôts ne pourront être exploités que lorsque la main-d'œuvre et des moyens faciles de communication leur seront assurés; la petite ville d'Upsallata, qui possède des mines d'argent très

1. 230 millions de kilogr. en 1884.
   300 — — en 1888.

étendues et très riches, se développera rapidement, lorsque la voie ferrée en construction sillonnera les Andes.

Les principales industries sont celles qui se rattachent à l'élevage du bétail, savoir : la préparation des viandes dans les *saladeros* (établissements d'abatage et de salaison de viandes), les *tanneries*, les *corroieries*.

On compte une vingtaine de saladeros ou saloirs, dont une douzaine dans la province de Buenos-Ayres. Ce sont de grands établissements fonctionnant à la vapeur, où l'on élabore des viandes, du suif, de la graisse, des cornes, des crins, des os, des cuirs secs et salés, pour une valeur d'environ 50 millions. L'établissement Liebig, dans l'Entrerios, pour la fabrication d'extraits de viandes et de viandes préparées ou conservées par le système frigorifique, est le plus considérable.

Les *raffineries* et les *distilleries* se sont multipliées : on ne compte pas moins de 50 usines à sucre dans le territoire de la République, à Tucuman, à Salta, à Rosario ; quelques-unes, et non les moins importantes, ont été montées par nos nationaux. Les *minoteries* se sont multipliées depuis que la production des céréales a augmenté ; il y a encore des *manufactures de tabac*, des *fabriques de cigares*, des *savonneries*, des *chantiers de construction*, des *ateliers* de montage et de réparation de machines. Deux de nos compatriotes ont fondé, en 1880, à Buenos-Ayres, d'importants *établissements de tissage mécanique* très prospères. Quels bénéfices pourraient réaliser des capitalistes et des ouvriers d'Europe, qui établiraient d'autres fabriques dans un pays qui produit la laine en grande quantité ?

Parmi les industries à créer, il faut mentionner encore les *distilleries de maïs*, la *fabrication de produits chimiques*, les *fabriques de bougies*, de *faïence* et de *porcelaines*, pour lesquelles on trouverait en abondance l'argile plastique qu'on utilise actuellement pour la brique, et, après l'essor que ne peut manquer de prendre l'industrie minière, des *ateliers de fonte* et de *métaux*.

En somme, la Plata n'utilise encore qu'en partie les matières premières que son sol produit; de grands progrès ont été cependant accomplis depuis une dizaine d'années : des capitaux considérables ont été engagés dans des entreprises industrielles; mais l'industrie ne prendra un vif essor que lorsque le pays sera sillonné de nombreuses voies de communication.

Voies de communication. — La question des moyens de transport est importante, non seulement pour le développement des manufactures, mais surtout pour la mise en valeur des terres propres à la culture : toute voie nouvelle qui pénètre dans l'intérieur ouvre de vastes territoires à la colonisation. Il se produit ici ce que nous avons déjà constaté pour l'Amérique du Nord, Canada et États-Unis : tout le long du chemin de fer s'établissent des fermes, noyau de villages ou de villes futures. On s'explique dès lors l'intérêt qu'attache le gouvernement au développement des voies de communication : la Plata est l'État de l'Amérique du Sud qui possède le plus long réseau; elle possède plus de 11,000 kilomètres construits par des ingénieurs anglais et en grande partie par des capitaux anglais. Ces lignes partent de Buenos-Ayres et se dirigent vers les Andes; une voie ferrée a été poussée jusqu'à Salta et Jujuy, sur la frontière bolivienne. Le chemin de fer transandin, qui doit relier Valparaiso à Buenos-Ayres, s'arrête à Mendoza.

La Plata est moins favorisée que le Brésil, au point de vue des communications par eau. Sans doute le Parana peut être facilement remonté par les gros navires de commerce jusqu'à Rosario, mais au delà, la navigation est difficile; de tous les affluents du Parana, le Paraguay seul peut porter bateau. Le Pilcomayo pourra peut-être servir comme voie de pénétration dans la Bolivie.

Commerce. Tarifs. — Depuis 1862, le commerce n'a cessé de s'accroître; il dépasse aujourd'hui 1,430 millions de francs,

savoir : exportations, 820 millions, importations, 630[1]. A l'exportation, les laines seules figurent pour près de 300 millions, les *peaux* de vache, de mouton, de cheval pour 137, les *viandes* séchées et salées pour plus de 38, les *chevaux* pour environ 10 ; puis viennent les *céréales*, le *lin*, les *minéraux*, le *crin*, le *suif*, les *os*, etc. Les importations consistent principalement en *produits manufacturés* de provenance européenne[2].

La part de l'Angleterre dans le commerce extérieur de la Plata est d'environ 350 millions de francs ; elle vend pour 290 millions environ de produits manufacturés, cotonnades, machines, outils, quincaillerie, et n'achète que pour 75 millions de produits du sol et de l'élevage.

Le diagramme ci-après montre les progrès accomplis par la France et l'Allemagne dans leur commerce avec la République Argentine[3]. Notre commerce a doublé en 10 ans (24 millions et demi de dollars en 1880, 68,501,000 en 1889) ;

1. Commerce extérieur de l'Argentine :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
1887	117,352,000	84,422,000
1888	128,412,000	100,112,000
1889	164,570,000	122,815,000

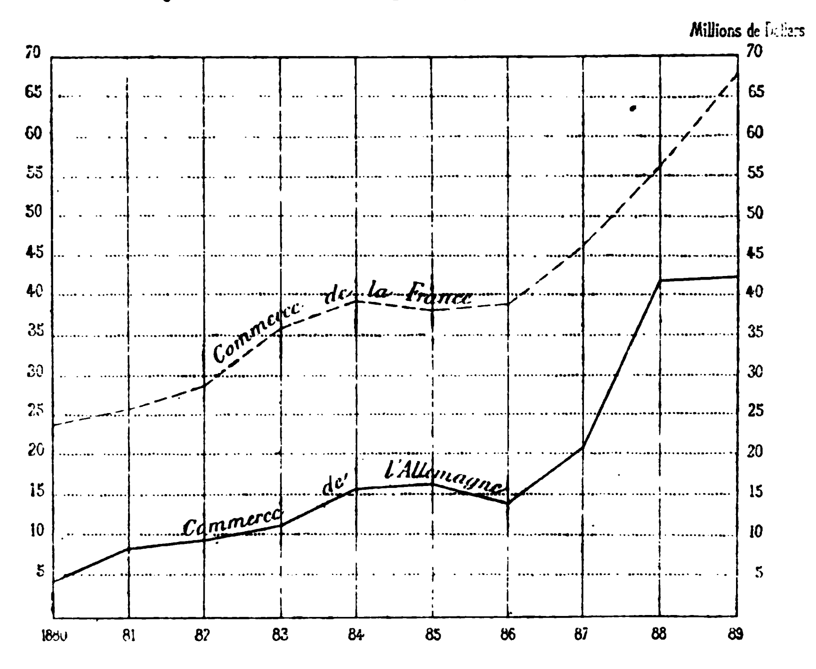
2. Principales marchandises importées (en piastres) :

Matériaux de chemin de fer	19,250,000	Houille	6,559,000
Machines et instruments	13,037,000	Sucre	6,462,000
Vin	11,467,000	Tissus de coton	4,976,000
Articles en fer	8,661,000	Lainages	4,667,000
Bois	8,390,000	Eaux-de-vie	1,739,000
Vêtements	8,080,000	Soieries	1,705,000

3. Commerce de l'Argentine avec les principaux pays :

	IMPORTATIONS en milliers de piastres.	EXPORTATIONS en milliers de piastres.
Angleterre	58,820	14,931
France	30,237	38,264
Belgique	13,958	16,326
Allemagne	15,478	17,121
Italie	10,188	3,930
Espagne	4,565	3,332
États-Unis	16,802	7,727

celui de l'Allemagne a décuplé (4,906,000 dollars en 1880, 42 millions et demi en 1889). Ce développement est dû aux efforts et aux sacrifices faits par nos voisins de l'ouest, qui ont établi des lignes directes de navigation entre Hambourg et Buenos-Ayres, des succursales de maisons allemandes dans les villes importantes, et la *German-Argentin-Bank*. Il y a d'autres causes qui expliquent les succès obtenus



par l'Allemagne dans ses efforts pour la vente de ses produits sur les marchés de la République : « Les Allemands ont pris une situation importante, parce qu'ils livrent à bon marché; sans avoir été commis, ils fondent des maisons ; bien préparés par leur éducation, parlant la langue espagnole, ils engagent fortement leurs capitaux.... Nos négociants devraient supprimer, autant que possible, les intermédiaires, multiplier

leurs commis-voyageurs, faciliter les paiements et donner plus de latitude au crédit. Tels sont les conseils que leur donne M. Rouvier, ministre de France à Buenos-Ayres, dans un rapport inséré au *Bulletin consulaire*[1]. » Les principaux articles français importés sont : les *comestibles* et *épiceries* (3 millions 200,000 dollars), les *vins* et *liqueurs* (6,825,000) ; les *tissus* et *confections* (5,252,000), la *joaillerie* (1,463,000), les *articles de fer* (1,100,000), etc.

La Belgique et les États-Unis viennent ensuite pour une valeur de 100 à 120 millions chacun. La Belgique importe à la Plata des produits métallurgiques, ainsi que des fils et tissus. Les États-Unis envoient du riz, du coton, des bois.

Le Brésil, l'Italie et l'Espagne entretiennent aussi avec la Plata des relations commerciales importantes.

Depuis l'établissement de tarifs protecteurs, le commerce extérieur tend à rester stationnaire : les Argentins restreindront leurs achats à l'étranger ; l'exportation des matières premières diminuera à cause de la consommation plus grande qu'en feront les manufactures nationales.

Mouvement des ports. Places de commerce. — Le mouvement des ports, entrées et sorties réunies, est d'environ 28,814 navires jaugeant près de 12,555,000 tonneaux. La part des différents pavillons est : pour l'Angleterre 38 p. 100, pour l'Argentine 30 p. 100, pour la France 9 p. 100, pour l'Italie 7 p. 100 et pour l'Allemagne 6 p. 100. Par un traité du 18 juillet 1853 avec l'Angleterre et la France, la navigation des fleuves a été ouverte aux navires marchands de toutes les nations. La navigation sur le Parana, le Paraguay et l'Uruguay, accaparée par les Anglais, est très active. Elle comprenait, en 1890, 24,494 navires jaugeant 3,324,849 tonnes à l'entrée, et 24,029 navires jaugeant 2,878,600 tonnes à la sortie.

---

1. *Revue de géographie.*

Les villes qui prennent la plus grande part à cette activité commerciale sont *Buenos-Ayres* et son avant-port, *la Plata*, sur une partie de l'estuaire facilement accessible, d'où rayonnent des routes dans toutes les directions, et qui sont devenus les entrepôts maritimes de la plus grande partie de l'Amérique australe. La capitale de la Plata est une des grandes places de commerce du monde[1].

Institutions de crédit. — La République Argentine possède de nombreuses institutions de crédit ; les deux principales sont la *Banque nationale* fondée en 1864 et la Banque hypothécaire nationale, qui s'occupe d'opérations semblables à celles de notre Crédit foncier. Depuis la loi de 1887 sur la liberté des banques, il s'en est formé un grand nombre de différentes nationalités, facilitant beaucoup les opérations commerciales. Outre les 14 banques nationales et provinciales, il y a 34 banques privées. Pour s'affranchir des intermédiaires anglais et français, la Banque allemande de l'empire vient d'établir une succursale à Buenos-Ayres. Les Anglais sont les maîtres du marché financier. Le trésor argentin se trouve actuellement obéré par toutes sortes d'emprunts contractés par le gouvernement fédéral et par les provinces. La dette publique, tant de l'État que des provinces, s'élève à 2 milliards et demi, non compris les capitaux engloutis dans les banques d'État, les banques hypothécaires et autres. Les intérêts que la République doit servir, pour le paiement des capitaux étrangers, dépasse 300 millions de francs. Quelque riche que soit son territoire, lui sera-t-il possible de se relever et de faire face aux charges accablantes qui menacent de faire sombrer son crédit. Le doute est per-

1. Commerce de Buenos-Ayres (en piastres) :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
1888	93,989,000	66,812,000
1889	120,870,000	78,222,000

mis à cet égard. Car ce crédit reposait en grande partie sur ce mouvement d'immigration qui a jeté, pendant chacune des années 1888 et 1889, plus de 200,000 Européens dans la Plata. Ces innombrables immigrants, par la mise en valeur du sol, par l'élevage du bétail, contribuaient à l'accroissement de la fortune publique, et par les produits d'outre-mer qu'ils consommaient, à l'augmentation des revenus des douanes, qui constituent le principale ressource de l'État. Or ce mouvement d'immigration est à peu près arrêté ; il se détourne au profit du Brésil et d'autres régions de l'Amérique. Un grand nombre d'émigrants, depuis quelques années, rentrent dans leur pays d'origine. Le mouvement de l'émigration ne faisait sortir hors de l'Argentine que 10,686 personnes en 1870 ; en 1887, le chiffre s'élève à 13,630, en 1889, à 40,649 et en 1890, à 82,981. La Banque nationale est en liquidation depuis le mois d'octobre 1891, et une nouvelle banque, appelée la *Banque de la nation argentine*, a été créée avec un capital de 50 millions de dollars.

Monnaie. Poids et mesures. — La monnaie courante est une piastre en papier, dont la Banque nationale est chargée d'opérer le retrait ; ce papier monnaie est même fort déprécié : 100 fr. d'or s'échangent contre plus de 220 fr. en papier.

Le *peso fuerte* (piastre forte en argent) vaut 5 fr. 25 c. ; le *doublon* (pièce d'or), 81 fr. 65 c. Le *quintal*, 45^k,937 ; la *braza*, 1^m,732 ; la *legua*, 5^k,196 ; le *baril*, 97 litres.

II. — URUGUAY.

Climat. Superficie. Population. — Le climat de l'Uruguay est un des plus sains de l'Amérique méridionale. Beaucoup de nos compatriotes sont établis dans ce pays, où ils ont fondé de nombreux établissements industriels et des exploitations agricoles prospères. Les Basques de nos départements pyrénéens forment à Montevideo une colonie nombreuse ; ceux

qui se sont établis comme cultivateurs n'ont acquis le bien-être et l'aisance qu'à la longue et en s'imposant des sacrifices.

L'Uruguay, un des plus petits États de l'Amérique du Sud, n'est que le tiers de la France comme superficie et n'a que 684,000 habitants. Cette population se compose, par portions à peu près égales, de créoles et d'immigrants européens. Les premiers se désignent sous le nom de *hijos del païs* (enfants du pays). Parmi les immigrants, au nombre de 15 à 20 mille chaque année, les Italiens dominent : sur 100 arrivants, on compte en effet 35 Italiens, 21 Espagnols, 14 Basques, 7 Anglais et quelques Brésiliens qui ne sont pas vus d'un bon œil. Le Brésil convoite ce territoire qu'il posséda jadis.

Cultures. — La production agricole proprement dite l'emporte sur l'élevage du bétail ; c'est le contraire dans la République Argentine ; il s'en faut cependant beaucoup que toutes les terres arables soient cultivées ou exploitées. La production des *céréales* (blé et maïs) est en progrès et dépasse les besoins de la consommation. Dans les provinces frontières du Brésil, on cultive le *café*, la *canne à sucre* et le *tabac*. La *vigne* réussit surtout dans les provinces du Centre, Salto, Paysandu et Artigas ; l'Uruguay ne produit encore qu'un vin destiné à la consommation courante [1].

Élevage. — Le bétail est nombreux, 6 millions de bêtes à cornes, 16 millions de moutons, 500,000 chevaux. La péninsule de Fray-Bentos, au-dessous du confluent du Rio-Negro et de l'Uruguay, n'est qu'un immense abattoir ; c'est par milliers que les bœufs sont abattus dans cet établissement ; leur chair, découpée en lanières minces, salée et sé-

1. Production agricole de l'Uruguay :

Blé.	1,000,000 de tonnes.
Maïs	250,000 tonnes.
Canne à sucre.	40,000 —
Vin.	400,000 hectolitres.

chée au soleil, est expédiée au Brésil et à Cuba pour l'alimentation des nègres. On y fabrique des extraits de viande d'après le procédé Liebig.

Commerce. — Ce sont ces produits du bétail qui ont fait jusqu'ici la base du commerce d'exportation ; ils en représentent les 92 centièmes contre 5 environ appartenant au bétail vivant et 2 pour les produits agricoles. Le commerce général atteint plus de 270 millions[1]. L'exportation, qui est d'environ 135 millions, comprend des *machines* et *instruments aratoires*, du *matériel de chemin de fer*, de la *houille*, des *tissus*, etc. L'Angleterre, la France, le Brésil, les États-Unis, la Belgique et l'Allemagne prennent la plus grande part à ce commerce[2].

L'Uruguay possède deux voies ferrées importantes ; l'une, connue sous le nom de *el central*, reliera Montevideo à la frontière brésilienne ; la seconde, *alto Uruguay ferro carril* (chemin de fer du haut Uruguay), remonte la vallée de l'Uruguay. La longueur des chemins de fer est de plus de 1,100 kilomètres.

Montevideo est la plus grande place de commerce de la République. C'est le meilleur port de l'estuaire de la Plata, présentant partout une profondeur d'eau suffisante pour les grands steamers. Il est destiné à devenir un jour le débouché maritime des États de la Plata et des provinces méridionales du

1. Commerce de l'Uruguay :

	IMPORTATIONS. — Dollars.	EXPORTATIONS. — Dollars.
1888	29,477,448	28,008,254
1889	36,823,863	25,954,107
1890	32,364,627	29,085,519

2. Commerce extérieur de l'Uruguay.

Angleterre	8,772,378	3,946,347
France	5,099,436	6,120,965
Allemagne	1,809,315	1,019,575
Brésil	2,472,786	3,278,774
États-Unis	2,444,936	2,004,217
Belgique	1,495,667	3,140,624

Brésil[1]. Cette ville possède plusieurs banques d'émission, qui s'occupent surtout des cours d'arbitrage, c'est-à-dire de l'achat et de la vente des traites.

Monnaies. Poids et mesures. Crédit. — Le *peso nacionale* vaut 5 fr. 43 c. ; la pièce d'or de 4 escudos vaut 20 fr. 62 c. Les poids et mesures sont ceux de la République Argentine. La crise financière et industrielle de la Plata a eu son contre-coup dans l'Uruguay. Le cours forcé n'a pas été établi ; mais le papier de la *banque* nationale, le premier établissement de crédit, subit 30 p. 100 de perte.

III. — PARAGUAY.

Superficie. Population. — Le Paraguay, à peu près de même étendue que l'Uruguay, se ressentira longtemps de la guerre que le président Lopez engagea, de 1865 à 1870, contre les forces coalisées de l'Uruguay, du Brésil et de la Plata, et qui se termina par l'écrasement de ce malheureux pays. Après la cessation des hostilités, la population, qui s'élevait à 1 million 300,000 habitants, fut réduite à 250,000 ; elle est aujourd'hui de 480,000, dont 130,000 Indiens plus ou moins sauvages.

Productions du sol. — Tous les voyageurs s'accordent à louer la beauté et la merveilleuse fécondité du sol de ce pays. Les forêts abondent en essences précieuses et les richesses minérales sont variées. Toute la partie septentrionale est admi-

1. Montevideo. Mouvement de la navigation :

Entrées	1,753	navires jaugeant	2,178,017	tonnes.
Sorties.	1,670	— —	2,130,669	—
			4,308,686	tonnes.

Part de la France	164	navires jaugeant	358,755	tonnes.
— de l'Angleterre . . .	783	— —	918,294	—
— de l'Italie	228	— —	298,433	—

rablement propre à l'élevage. La canne à sucre pourrait être cultivée partout ; le coton et le tabac poussent à merveille ; le riz donne trois récoltes par an. Mais les Paraguayens n'ont pas su tirer parti de toutes ces ressources; aussi mènent-ils, dans un pays où bien des gens pourraient s'enrichir, une existence tout à fait misérable ; le *thé du Paraguay* ou *maté* est la principale culture. Les émigrants européens pourront seuls mettre en œuvre tous ces éléments de prospérité. Mais ils ne se dirigeront au Paraguay que tout autant que la République jouira d'une sécurité intérieure qui lui a beaucoup trop manqué jusqu'ici.

Commerce. — Le commerce extérieur ne dépasse pas 27 millions de francs[1]. Ce sont les tissus anglais et allemands qui sont généralement consommés. Notre consul au Paraguay croit que nous pourrions facilement créer des débouchés pour nos produits, si nos commerçants avaient un représentant à Assomption. « Ce délégué devrait s'établir ici, y louer un local où il installerait une sorte d'exposition permanente de produits français, des dessins, des albums ; il devrait pouvoir fournir des renseignements sur les tarifs en gros et en détail, et se charger de prendre des commandes des commerçants paraguayens. Les principaux produits exportés sont le *maté* (1,251,450 dollars), le *tabac* (615,310 dollars), les *cuirs* et *peaux* (325,000 dollars). Les importations consistent principalement en *tissus,* dont 85 p. 100 sont de provenance anglaise, *vins, céréales,* etc.

Monnaies. Poids et mesures. — La *piastre nationale* ou *doublon* vaut 5 fr. 34 c. Elle se divise en 10 *réaux,* qui se subdivi-

1. Commerce extérieur :

	IMPORTATIONS. — Dollars.	EXPORTATIONS. — Dollars.
1888	3,285,656	2,468,855
1889	3,198,168	2,183,381
1890	2,725,611	2,901,589

sent en 100 *reis*. Les monnaies étrangères sont admises dans la circulation.

Le système métrique français a été adopté et s'emploie concurremment avec les poids et mesures du pays, *quintal*, *baril*, etc.

IV. — CHILI.

Superficie. Population. Climat. — Le Chili comprend cette portion de territoire à l'ouest de la Plata, resserrée entre les Andes et la côte ; la plus grande largeur de cette bande étroite de terre est de 166 kilomètres au centre et au sud, de 330 au nord dans la province d'Atacama, récemment annexée. Cet État, d'un tiers plus grand que la France, n'a que 2,766,747 habitants, soit près de 4 habitants par kilomètre carré. Le climat, généralement doux, est celui de l'Europe méridionale ; l'Européen ne s'y étiole pas comme dans l'Amérique équatoriale ; aussi les colonies fondées par les Anglais, les Français, les Allemands, les Italiens sont-elles prospères. Les Espagnols sont en majorité, et le Castillan est, comme dans presque toute l'Amérique latine, la langue officielle.

L'émigration européenne ne se dirige pas en masse aussi considérable vers le Chili que vers le bassin de la Plata[1] ; elle est cependant encouragée par la société d'agriculture de Santiago, et les dispositions libérales de la loi de 1845, qui assure aux colons divers avantages : terrains de culture à bas prix, facilités de paiement, avances d'instruments de labour, etc. Le pays offre à l'activité des Européens tous les éléments de richesse qu'ils ont su faire valoir au Canada, dans la grande République américaine, au Brésil et à la Plata ; plus heureux que le Pérou et la Bolivie, ses voisins, il

1. 10,000 immigrants environ sont arrivés en 1889.

jouit, depuis de longues années, d'une stabilité politique que pourraient lui envier bien des États de l'Europe.

Régions agricoles; cultures. — La principale région agricole s'étend du 33° au 44° 50'; le sol est fertile et la végétation magnifique. La région minérale est située depuis la frontière du Pérou jusqu'au 33° de latitude; la région forestière commence au sud de la rivière Itata, comprenant les provinces de Concepcion, Bio-Bio, Angol, Arauca, Valdivia, Llanquihue et Chiloé. Le territoire araucan, au sud, abonde en terrains d'une grande fertilité, principalement au pied des montagnes et au bord des rivières.

L'agriculture est la première industrie nourricière du Chili[1], et cependant le quart à peine des terres labourables est cultivé. Le sol chilien produit surtout du *froment,* du *maïs* et de l'*orge*. Le Chili en exporte de grandes quantités en Europe, mais il se ressentira probablement de l'extension donnée par les Argentins aux champs de céréales. La culture des plantes industrielles est encore dans la période des premiers essais: le *lin,* le *chanvre* et le *tabac* ne sont guère cultivés qu'en vue des besoins du pays, nécessairement fort restreints; la *betterave* n'a pas donné le rendement sur lequel on comptait.

Les arbres fruitiers des pays méditerranéens, *oranger, citronnier, figuier, olivier,* etc., mûrissent dans les régions du nord et du centre. La *vigne* a admirablement réussi; elle s'étend depuis le nord jusqu'au sud de Bio-Bio; un brillant avenir semble réservé à cette culture. Les viticulteurs chiliens imitent nos vins de Bourgogne et de Bordeaux et nos vins de liqueur. On estime le *chacoli,* vin léger, la *chicha,* le *mosto* (province de Concepcion), qui rappelle nos crus du Bordelais

1. Production agricole du Chili:

Froment. . . .	6	millions	d'hectolitres.
Maïs.	1	—	—
Orge	1	—	—
Vin	24	—	de gallons.

et de la Bourgogne, le *mosto asoleado* qui, comme l'indique le qualificatif, a été fabriqué avec des raisins exposés au soleil pendant 15 à 20 jours. La production annuelle est d'environ 1 million d'hectolitres; l'étendue des vignobles dépasse 100,000 hectares.

Le climat du Chili est favorable à l'élevage. Le *cheval* chilien, aussi estimé que celui de la Plata, peut se comparer au cheval arabe dont il a la constitution nerveuse, la sobriété et la vivacité; les bœufs (1 million environ) sont surtout employés aux travaux des champs; les vaches sont rarement bonnes laitières. Le climat chaud et sec du centre convient admirablement aux moutons dont l'élevage est en progrès. Les chèvres sont nombreuses comme dans tous les pays montagneux.

Dans un pays tel que le Chili, où la culture du sol a tant de conquêtes à faire, le nombre des travailleurs des champs est bien insuffisant. L'agriculture est en outre arriérée; il ne faut demander à l'agriculteur chilien ni engrais, ni drainage, ni irrigation. S'il savait capter l'eau des torrents pour arroser ses terres, s'il faisait usage de fumures plus abondantes, s'il faisait, en un mot, de la culture perfectionnée, la partie cultivée du sol pourrait rivaliser en fécondité avec les régions les plus fertiles de l'Europe. Cependant depuis quelques années, on commence à faire usage, dans la grande culture, de charrues américaines, de batteuses et de moissonneuses, et le gouvernement a créé à Santiago une école supérieure d'agriculture et des écoles pratiques à Talca, à Concepcion et à Chillan.

Richesses minérales. — Les mines sont un des principaux éléments de la richesse du Chili. Il se place au quatrième rang pour la production du *cuivre* dans le monde[1]; on l'éva-

1. Production du cuivre :

États-Unis.	104,000 tonnes.	Espagne.	71,000 tonnes.
Grande-Bretagne . .	76,000 —	Chili	50,000 —

lue à 50 millions de kilogrammes (États-Unis 100 millions), valant, malgré la baisse qui s'est produite sur ce métal, 85 millions de francs. Ce métal se trouve partout et en telle abondance dans certaines montagnes que les affleurements des filons les couvrent tout entières d'immenses taches vertes. Les gisements les plus riches sont situés dans les provinces de *Coquimbo,* d'*Aconcagua,* de *Santiago,* de *Chiloé* et d'*Atacama.* Cette dernière province possède, en outre, des dépôts très riches d'*or* et d'*argent,* qui sont l'objet d'une exploitation très active, autour de Copiapo. Des sociétés françaises exploitent dans le district de Caracolès, dans les territoires nouvellement annexés, des gisements encore plus riches. Du *charbon de terre* d'excellente qualité (1 million de t.) se rencontre au sud dans l'île Chiloé, dans la province de Valdivia, et au nord dans celle de Copiapo. On exploite, dans la province d'Atacama, les dépôts de *guano* de Mejillones et les gisements de *nitrate de soude* ou de *potasse* (salpêtre) d'Antofagasta, dont la valeur à l'exportation atteint près de 80 millions de francs. On trouve enfin des *pierres précieuses,* améthystes, topazes, lapis-lazuli, dans la province de Coquimbo, autour de Copiapo. On a signalé dernièrement quelques sources de pétrole (surtout dans la vallée de Guillota) qui ne sont pas encore exploitées [1].

Industrie. — L'industrie n'occupera de longtemps qu'un petit nombre de bras, bien qu'il y ait au centre et au sud des chutes d'eau qui pourraient fournir une force motrice considérable et qu'on exploite de riches gisements de houille. La plupart des fabriques ont été fondées par des Anglais, des

1. Production minérale du Chili :

Salpêtre	1,027,696,000	kilogr.
Charbon de terre	1,000,000,000	—
Iode	20,233,500	—
Argent métallique. . . .	16,000,000	—
Or métallique.	100.000	—

Français et des Belges, et sur un pied très modeste. Les plus importantes sont celles qui mettent en œuvre les produits du sol: *distilleries* (à Santa-Fé), *tanneries, minoteries, fabriques de pâtes alimentaires, brasseries, fabriques de chandelles, savonneries, scieries,* dans les provinces du sud; on compte quelques *manufactures de coton*, de *soieries*, des *fabriques de papier* et de *faïences*, des *raffineries de sucre*, dont la plus importante est celle de *Vinna del Mar*, près de Valparaiso, quelques *fabriques de draps communs* (Santiago et Tomé) et des *chantiers* pour la construction des navires à Valparaiso. La grande industrie de la province d'Atacama est l'*amalgamation* des minerais d'argent à Copiapo et dans les environs, et la *fabrication du cuivre* à Guayacan, à la Caldera, à Lota, etc.

Le gouvernement organise, pour développer l'industrie, des *concours* annuels pour chacune des branches de la production. Il est secondé dans cette tâche par la *Sociedad de Fomento Fabril*, société d'encouragement à l'industrie.

Voies de communication. — La prospérité de l'agriculture et de l'industrie dépend de la facilité des communications. Le Chili a compris de bonne heure l'importance des voies ferrées pour conquérir à la culture la vaste zone des terrains fertiles que détiennent encore des tribus aborigènes et pour le transport des matières premières mises en œuvre par l'industrie. Il y a au Chili près de 3,000 kilomètres de chemins de fer. La ligne la plus importante est celle qui va de Valparaiso à Valdivia par Santiago et Talca. La voie ferrée de Mendoza (République Argentine) à Santa-Rosa de las Andes, par la passe de la Cumbre, intéresse au plus haut point le Chili, puisqu'elle lui assure le trafic des provinces argentines de Mendoza, de San Juan, de San Luis, dont les importations et les exportations se feront à meilleur marché par la voie de Valparaiso que par celle de Buenos-Ayres. Les cours d'eau n'ont qu'une médiocre importance au point de vue du commerce. Dans un État qui s'étend comme le Chili sur plus de 35° de

latitude, la mer reste pour les provinces maritimes la grande voie de communication ; aussi le service de cabotage est très actif.

Commerce. — Le commerce extérieur du Chili a suivi, depuis une dizaine d'années, une progression continue ; il s'élève actuellement à 655 millions de francs, savoir : exportations, 329 millions, importations, 325. Les *produits minéraux,* cuivre en barre, minerai de cuivre, nitrate de soude, argent en barre, guano, etc., représentent les quatre cinquièmes des exportations ; les *produits agricoles,* froment, farines, laines communes, peaux, etc., forment l'autre cinquième[1]. Le Chili importe surtout des *produits manufacturés,* tissus, machines, matériel de chemin de fer, quincaillerie, modes, etc., et des *denrées coloniales,* café, sucre, tabac, etc.

La part de l'Angleterre dans l'importation représente presque la moitié, et de son côté le Chili envoie au Royaume-Uni la presque totalité des cuivres et des autres minéraux qu'il exporte. En échange, le Chili achète à l'Angleterre des *cotonnades,* des *articles de mercerie,* des *aciers,* des *fers,* des *machines,* du *charbon,* etc. Notre commerce avec le Chili a subi dans ces derniers temps une baisse sensible ; nos vins sont frappés d'un droit de 350 fr. la barrique de 220 litres, et nous n'en exportons presque pas ; mais le Chili nous demande des soieries, des bijoux, des parfums, des meubles, des confections. Le chiffre d'affaires de l'Allemagne, inférieur au

1. Commerce du Chili en 1889 :

Exportations :	Produits miniers	56,452,089	pesos.
—	— agricoles	7,481,478	—
—	Numéraire	794,127	—
Importations :	Tissus	10,887,636	—
—	Bétail	5,083,715	—
—	Sucre	6,766,985	—
—	Houille	2,992,905	—
—	Vins	793,425	—
—	Thé	817,940	—
—	Machines et outils	2,895,630	—

nôtre avant 1880, est aujourd'hui plus élevé : la part de l'Allemagne est d'environ 60 millions et celle de la France de 45. L'Allemagne fait une concurrence sérieuse à l'Angleterre pour les tissus, et à notre industrie, pour le sucre, les faïences, les porcelaines, etc. Les États-Unis luttent avec succès avec l'Allemagne et l'Angleterre pour les cotonnades, les lainages, les machines, les outils, etc. ; leur trafic avec le Chili suit une progression croissante. Le Pérou, le Brésil et la République Argentine méritent une mention parmi les États qui font ensuite le plus d'affaires [1].

Moyens de développer nos relations avec le Chili. Tarifs douaniers. — Les rapports de nos consuls s'accordent à reconnaître que pour augmenter les relations avec le Chili, il faut livrer des marchandises de bonne qualité et à bon marché, accorder de grandes facilités de crédit aux maisons chargées de la vente, se conformer strictement aux détails de leurs commandes se rapportant aux usages, aux goûts du pays, aux emballages, à la façon d'y présenter l'article. Il ne suffit pas d'envoyer des catalogues, des prospectus, des prix courants, ni même un représentant de passage avec des échantillons ; il faut des agents à poste fixe qu'on choisira de préférence parmi nos nationaux établis depuis quelque temps au Chili.

Le gouvernement a établi des droits prohibitifs sur les vins, afin d'encourager les plantations de vignobles, et des droits protecteurs sur la plupart des produits fabriqués importés.

1. Tableau du commerce extérieur du Chili en 1888 :

	IMPORTATIONS. — Pesos.	EXPORTATIONS. — Pesos.
Grande-Bretagne .	26,351,141	56,898,407
Allemagne	14,046,577	4,751,990
France.	6,181,513	4,295,055
États-Unis	3,133,173	2,070,694
Pérou	4,345,497	2,071,304
Républ. Argentine.	682,557	23,600
Brésil	680,546	115,862
Italie.	—	111,811

Cependant, depuis le 1er janvier 1890, les machines, outils et matériels pour ateliers et fabriques n'acquittent pas de droits d'entrée, ainsi que le matériel de chemins de fer et de lignes télégraphiques.

Marine marchande. Ports. — Les ressources forestières du pays ont favorisé les constructions navales, et il s'est créé, grâce à l'étendue des côtes, une marine marchande qui compte près de 152 navires jaugeant 103,000 tonnes environ. C'est l'étranger qui fait la plus grande partie des transports. Le mouvement total de la navigation, cabotage compris, est d'environ 20 millions de tonnes, sur lesquels les quatre dixièmes à peine appartiennent au pavillon chilien. L'Angleterre est au premier rang dans la navigation du Chili ; elle représente à elle seule les trois dixièmes des entrées et des sorties ; elle doit cette supériorité à ses paquebots qui font escale dans les principaux ports de la côte ; le Chili et l'Allemagne viennent au second rang ; la France se place au troisième ; puis viennent les États-Unis et l'Italie.

Les ports qui prennent la plus grande part à ce trafic sont : *Valparaiso,* le plus florissant entrepôt maritime du Chili et de tout le littoral du Pacifique, après San-Francisco. La valeur des marchandises importées représente plus du tiers du total des importations, et celle des marchandises exportées les neuf dixièmes. Puis viennent : *Iquique, Pisagua, Talcahuano, Coquimbo, Antofagasta, Coronel, Valdivia,* qui possède le meilleur port de l'Amérique du Sud, et *Caldera*[1].

1. Commerce des principaux ports du Chili en 1889 :

	IMPORTATIONS. — Pesos.	EXPORTATIONS. — Pesos.
Valparaiso	45,752,290	9,691,920
Iquique	5,575,521	22,896,805
Pisagua	1,155,565	15,536,174
Talcahuano. . . .	4,974,425	2,924,458
Coquimbo	2,119,600	4,184,531
Antofagasta. . . .	1,378,041	2,533,347
Coronel	838,371	2,903,971

Après le Brésil et l'Argentine, le Chili est l'État de l'Amérique du Sud qui possède le réseau ferré le plus développé. Il comptait, en 1890, plus de 2,700 kilomètres de longueur pour les lignes en exploitation.

Institutions de crédit. — Une *banque nationale* avec le droit d'émettre des billets a été fondée en 1865. Il existe aussi des banques privées dans les grands centres commerciaux. (Santiago et Valparaiso). Une nouvelle banque, connue sous le nom de *banque commerciale* du Chili, a été fondée en 1889 avec comptoirs à Valparaiso, à Santiago et à Concepcion.

Monnaies, poids et mesures. — Le système décimal pour les monnaies a été adopté. L'unité monétaire est le *peso* valant 5 fr.; il est divisé en *centavos*. Le *condor* (pièce d'or) vaut 10 pesos; le *doblon* 5 pesos et l'*escudo* 2 pesos. Le système métrique des poids et mesures est en vigueur depuis 1865, cependant on fait encore usage des anciennes mesures: l'*arrobe,* 11^{kl},500, la *livre,* 460 grammes, la *fanègue,* qui varie selon les produits.

CINQUIÈME PARTIE

OCÉANIE

Chapitre I[er]. — AUSTRALASIE

Avenir des colonies australasiennes. — Le génie colonisateur de la race anglo-saxonne se manifeste hautement par l'accroissement prodigieux et le développement subit de l'Australasie, cette partie de l'Asie formée de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie, îles et archipels qui sont comme une dépendance de la grande terre. A peine connue il y a un demi-siècle, elle compte aujourd'hui plus de 4 millions d'habitants, dont 3,370,000 pour l'Australie et 620,000 pour la Nouvelle-Zélande. C'est, après les États-Unis et la République Argentine, la contrée du monde qui voit affluer le plus d'immigrants européens, 40,000 à 50,000 en moyenne par an[1]. Sur ce vaste territoire, presque égal à l'Europe en étendue, se forme un nouveau foyer de civilisation. C'est encore à l'Europe qu'il emprunte ses institutions, ses lois, ses

1. Immigration et émigration en 1889 :

	IMMIGRATION.	ÉMIGRATION.
Nouvelle-Galles du Sud	64,197	43,557
Victoria	84,582	68,418
Queensland	35,606	24,680
Australie méridionale.	9,230	8,736
Australie occidentale .	2,850	2,272
Tasmanie	23,443	20,771
Nouvelle-Zélande . . .	15,392	15,178
Total.	235,300	183,612

idées, en un mot tout ce qui constitue la vie intellectuelle d'un peuple. Nul doute que cette société active, intelligente, absorbée encore comme toutes les jeunes colonies par ses intérêts matériels, n'apporte dans l'œuvre de la civilisation commune ses qualités natives ou acquises. Nous lui devons déjà un mode de transmission de la propriété, l'*Act Torrens*, que nous cherchons à appliquer en Tunisie et en Algérie.

Les colons ont conservé les mœurs politiques des Anglais; ces colonies australasiennes forment autant d'États distincts, ayant chacun leur constitution, leurs milices, leurs lois particulières. L'Angleterre les laisse se gouverner elles-mêmes; un gouverneur nommé par la reine représente le pouvoir royal; il choisit des ministres responsables devant la chambre. Le parlement se compose d'une chambre de représentants élus par les colons et d'un conseil législatif ou chambre haute, dont les membres sont nommés par la reine.

Les colonies australasiennes ont un vif sentiment de leur indépendance et nourrissent de grandes ambitions politiques. Elles veulent, à l'exemple des États-Unis, s'affranchir de la domination anglaise et former un État absolument autonome; d'ailleurs elles pourvoient elles-mêmes, avec leurs propres ressources, à toutes les dépenses ordinaires et à celles que nécessitent les grands travaux publics, construction de chemins de fer, de ports, etc. Les projets de fédération entre ces colonies sont aujourd'hui un fait accompli; les délégués des différentes colonies de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande, réunis à Melbourne le 6 février 1890, ont fini par s'entendre sur la formation d'un *dominion* analogue à celui du Canada et désigné sous le nom de *Commonwealth of Australia*. Le bill qui doit régler le pacte fédéral a été rédigé par la Convention nationale réunie à Sydney en 1891 et soumis aux délibérations des parlements des différentes colonies. Un parlement fédéral discutera les lois d'intérêt général, fixera les dépenses communes, réglera les droits

de douane. Chaque colonie conservera la liberté d'action pour tout ce qui concerne l'administration intérieure. Personne ne conteste à ces possessions anglaises le droit de se grouper au mieux de leurs intérêts; mais elles montrent des prétentions excessives quand elles vont jusqu'à interdire aux puissances de l'Europe l'accès du domaine océanien, où elles ont la prétention de dominer en maîtres. Sans doute, elles acceptent comme un fait accompli la présence des Hollandais et des Espagnols dans la Malaisie, celle des Français dans la Nouvelle-Calédonie et les autres archipels polynésiens; mais elles s'opposent à toute prise de possession par les Européens des îles inoccupées de l'Océanie; le Pacifique aux Australiens, c'est la nouvelle doctrine de Monroë qui est transportée dans cette partie du monde. C'est ainsi que les colonies australiennes ont protesté contre l'occupation par la France des Nouvelles-Hébrides et contre l'annexion par l'Allemagne de la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée. La France a consenti, par une convention signée en 1887 avec l'Angleterre, à retirer ses troupes des Nouvelles-Hébrides; mais l'Allemagne a conservé les territoires occupés.

L'immigration. — Les immigrants ont trouvé dans ces contrées un climat sain, à peu près semblable à celui de l'Europe méridionale; l'acclimatement a été facile, et ils ont rapidement augmenté en nombre. Ils ont refoulé dans l'intérieur ou exterminé, en partie, les indigènes qui ne sont guère plus aujourd'hui de 40,000 à 50,000. L'Australie, dont les laines alimentent les manufactures de notre continent et dont les viandes conservées et les céréales apportent le bien-être aux classes inférieures de l'Europe, avait peine à nourrir ces peuples primitifs, vivant principalement de chasse, de pêche et de fruits. Les races européennes possèdent au suprême degré les qualités nécessaires pour l'exploitation de ce sol vierge, l'énergie au travail, le sentiment de la prévoyance qui pousse l'homme à l'épargne, l'habitude d'une forte organisa-

tion sociale. Elles disposent encore, pour la mise en valeur des terres, de toutes les ressources de la mécanique, des découvertes scientifiques et de capitaux abondants. Ces moyens puissants d'action manquaient aux indigènes, qui ne se servent que de haches et de couteaux de pierre.

Au commencement de ce siècle, l'Australie ne recevait encore que des *convicts*, des condamnés pour crimes de droit commun; jusqu'en 1851, elle a servi de lieu de déportation pour les criminels. La colonisation libre se trouvait ainsi entravée. Lorsqu'elle cessa de recevoir des convicts, l'émigration européenne devint considérable, et la population s'éleva rapidement: de 400,000 en 1850, elle était de plus de 800,000 en 1857 et dépassait 1,200,000 en 1861. Les États-Unis eux-mêmes étaient distancés par un accroissement aussi prodigieux. L'Australie compte aujourd'hui 3,370,000 habitants et toute l'Australasie plus de 4 millions. La population est, en très grande majorité, de race anglaise: aussi l'anglais est la langue officielle et le protestantisme la religion dominante. En dehors des 40,000 à 50,000 colons qui forment le contingent fourni annuellement par l'Europe, l'Australie reçoit encore des Chinois, recherchés à cause de leurs qualités laborieuses et de la modicité de leurs prétentions. Une mesure récente vient cependant de fermer définitivement les colonies anglaises de l'Océanie à l'immigration des Célestes.

Appropriation du sol. — Malgré les progrès de la population, la plus petite partie du sol est cultivée; les terres vendues et constituées en propriétés privées ne représentent que 5 p. 100 de la superficie totale; il reste encore une large place à la colonisation.

Les gouvernements coloniaux ont compris que le sol ne pouvait être mis en valeur que par le travail de l'homme; aussi se sont-ils efforcés d'attirer des colons. Ils votent chaque année de fortes sommes pour payer le passage des immigrants;

des agences établies en Angleterre et en Australie surveillent cette importation d'hommes.

C'est de l'élève du bétail et de la culture que les Australiens tirent le meilleur de leur revenu; aussi encourage-t-on particulièrement l'immigration d'ouvriers agricoles. Certes la vie est rude et la lutte âpre pour le petit colon propriétaire, mais il a la certitude d'arriver à l'aisance, parce que la terre paie largement les soins qu'on lui donne, et elle ne manque pas : 45 à 50 millions d'hectares seulement sont vendus. Chaque année les colonies australiennes mettent en vente des lots de terre d'une superficie totale d'un million et demi d'hectares, divisés en parts d'une étendue variable, suivant qu'elles se trouvent dans les régions destinées à devenir des villes ou à former des exploitations isolées. Les immigrants ne peuvent acquérir des terrains que jusqu'à concurrence d'un nombre d'acres qui varie avec chaque État : 40 à 640 dans la Nouvelle-Galles du Sud, 1,000 au maximum dans l'Australie méridionale, 40 à 5,120 dans Queensland, 120 dans Victoria et en Tasmanie, etc. Des délais sont accordés au concessionnaire pour se libérer. C'est ainsi que l'Australie se peuple d'une race de propriétaires ardents et tenaces dans la poursuite de la fortune.

Richesses minérales. — Par sa production de *l'or,* l'Australie a frappé de vertige le vieux monde et attiré à elle des milliers d'aventuriers que la fortune a fixés au sol. La production du précieux métal, depuis 1851 jusqu'en 1888, est évaluée à 2,615,000 kilogr., représentant une valeur de plus de 8 milliards et demi de francs. Aucune période n'a dépassé celle de 1856 à 1860, pendant laquelle le rendement annuel a été, en moyenne, de plus de 300 millions. Les recherches étaient alors faciles et se faisaient à peu de frais : on trouvait l'or à la surface ou dans des alluvions peu profondes. Quand on eut récolté tout l'or superficiel et épuisé les alluvions, il fallut attaquer les roches quartzeuses qui renferment les filons

de métal. La recherche de l'or passa dès lors entre les mains de compagnies puissantes, qui s'en occupent seules aujourd'hui. C'est dans les provinces orientales de *Victoria, Nouvelle-Galles du Sud* et *Queensland* que cette exploitation donne les meilleurs résultats : Victoria renferme les plus riches gisements, à *Ballarat* et à *Sandhurst;* Queensland et la Nouvelle-Galles du Sud, où l'on a découvert de nouveaux gisements en 1885 près de Croydon, viennent ensuite. Les mines d'or de la *Nouvelle-Zélande,* exploitées depuis 1857, donnent annuellement 20 millions de francs.

On a découvert récemment dans la Nouvelle-Galles du Sud, à Vilcania, des mines d'argent qu'on commence à exploiter. Les métaux communs, fer, cuivre, étain, etc., et le charbon de terre ne manquent pas aux colonies anglaises d'Océanie. Le *fer* est abondant et d'excellente qualité; les principaux centres d'exploitation se trouvent dans la Nouvelle-Galles du Sud (7,000 t.), et dans l'Australie méridionale, à Burra-Burra, à Wallaroo et à Moonta. On tire le *cuivre* de Queensland et surtout de l'*Australie méridionale,* dans le voisinage du golfe Saint-Vincent. Queensland et la Nouvelle-Galles du Sud fournissent de l'*étain.* Le *charbon de terre* a plus d'importance pour l'avenir industriel de l'Australie et sera un des plus puissants éléments de prospérité. On n'a commencé à l'exploiter dans la Nouvelle-Galles du Sud qu'en 1863; l'extraction, qui était, en 1878, de 1,500,000 tonnes, dépasse aujourd'hui 3 millions[1]. *Newcastle* est le grand marché houiller

1. Valeur de la production minière de l'Australie et de la Tasmanie (non compris le fer).

Or	102,866,450f
Argent	6,310,625
Étain	30,600,050
Cuivre	10,410,350
Charbon de terre (3,069,220 t.)	34,874,525
	185,062,000f
Gomme kauri	9,061,225
	194,123,225f

de l'Extrême-Orient. Queensland possède aussi des gisements de houille. Au nombre des richesses du sous-sol, on peut classer aussi la *gomme de Kauri,* substance fossile résineuse qu'on recueille dans les régions méridionales de la Nouvelle-Zélande (6,791 t. représentant une valeur de 9,061,225 fr.).

Cultures. — C'est l'or qui a fait la fortune de l'Australie en y attirant des flots d'émigrants, mais le labourage et le pâturage sont des trésors autrement précieux pour la jeune colonie : tandis que l'exploitation aurifère reste stationnaire et tend plutôt à diminuer, l'étendue des terres de labour et des pacages augmente d'année en année : le nombre d'hectares cultivés était de 176,000, en 1858, de 3,205,000, en 1884; il dépasse actuellement 4 millions[1].

La culture des céréales est la plus importante. On l'évalue environ à 15 millions d'hectolitres pour le *froment,* 7 millions pour l'*avoine* et 3 millions pour le *maïs*. Le rendement moyen par hectare emblavé est à peine de 10 hectolitres; il pourrait être de beaucoup supérieur avec des fumures abondantes et des labours profonds. La Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Galles du Nord et Victoria sont au premier rang pour l'étendue des champs ensemencés en céréales[2].

La *pomme de terre,* un des produits essentiels à la culture anglo-saxonne, est surtout cultivée dans les États du sud ; on évalue la récolte à près de 400 millions de kilogrammes. Le

1. Surfaces aliénées en 1891 :

Nouvelle-Galles du Sud . . .	44,758,151	acres.
Nouvelle-Zélande	8,462,495	—
Queensland.	10,258,657	—
Australie méridionale. . . .	9,010,033	—
Tasmanie	16,778,000	—
Victoria	22,359,050	—
Australie occidentale	122,032	—

2. Surfaces emblavées en 1891 :

Nouvelle-Galles du Sud . . .	1,238,208	acres.
Tasmanie	157,376	—
Nouvelle-Zélande	420,000	—
Victoria	1,458,000	—

tabac, dans la Nouvelle-Galles du Sud et Victoria, le *coton,* dans Queensland, le *phormium tenax* ou lin de la Nouvelle-Zélande sont des cultures qui prendraient un grand développement sans le manque de bras; actuellement elles suffisent à peine aux besoins de la consommation locale. La *canne à sucre* est la culture industrielle la plus importante; les plantations de canne s'étendent dans le nord, et surtout dans Queensland, sur de vastes étendues. L'Australie en exporte 400,000 à 500,000 quintaux métriques.

L'Australie aspire à devenir une contrée vinicole; la *vigne* réussit dans les colonies méridionales, *Victoria, Nouvelle-Galles du Sud, Australie méridionale;* mais la production encore peu élevée (80,000 hectol. en moyenne) tend à diminuer depuis que le phylloxera a envahi une partie des vignobles[1]. Pour encourager cette culture, l'Angleterre, qui frappe si durement nos vins de France, n'a établi sur les vins australiens qu'un droit des plus minimes, et d'année en année l'importation des vins de Victoria en Angleterre prend une importance de plus en plus grande, au détriment du commerce français. Ces vins sont distingués généralement d'après les cépages producteurs : *carbinet, savignan, rusling, chasselas, verdeilho,* etc. Mais les viticulteurs, pour favoriser la vente, auraient l'intention d'adopter les noms des crus français dont leurs produits se rapprochent le plus, et nous verrions apparaître, sur les marchés anglais, des roussillons, des bordeaux et des bourgognes des antipodes. Les crus les plus connus actuellement sont ceux de *Saint-Hubert* et de *Château-Tabilk* (Victoria), qui rappellent nos vins du Roussillon; ceux d'*Emu-Creek* et *Stawel,* qui ont la couleur rubis de l'Ermitage. Les vins de *Melbourne* ont beaucoup d'analogie avec les petits crus du

1. Production des vins en 1891 :

Nouvelle-Galles du Sud. . . .	842,181 gallons.
Australie méridionale.	762,776 —

Bordelais; les rives du *Murray,* chaudes et sèches, produisent un vin alcoolique comme celui d'Espagne et du Portugal.

L'Australie se livre, depuis quelques années, avec succès à la culture des *fruits* des pays chauds et des pays tempérés. La Tasmanie en produit d'excellents et en telle quantité qu'ils pourrissent sur le sol. Elle en exporte cependant de grandes quantités. La culture des fruits est aussi une source importante de revenus pour la Nouvelle-Galles du Sud. La production des oranges était évaluée, en 1890, à 11,562,000 douzaines.

Élevage. — A cause de l'extrême sécheresse de son climat, l'Australie est une terre qui convient plutôt à l'élevage du *mouton* dans des pâturages secs et maigres qu'à l'engraissement du bœuf dans des prairies plantureuses ou même à la culture des céréales. L'industrie pastorale dispose d'ailleurs de vastes étendues : 110 millions d'hectares dans Queensland, 60 millions dans la Nouvelle-Galles du Sud, etc.; c'est sur ces pacages immenses que paissent dans des *runs* (pâturages), dont quelques-uns couvrent 100 kilomètres carrés, des troupeaux de moutons de plusieurs milliers de têtes, sous la surveillance de plusieurs pâtres à cheval. On ne comptait en 1825 que 237,600 moutons, 134,500 bœufs et 6,000 chevaux; aujourd'hui l'Australie possède près de 90 millions de moutons et de 9 millions de bœufs[1]. La Nouvelle-Galles du Sud compte

1. Statistique du bétail pour l'Australie en 1891 :

	MOUTONS.	BŒUFS.	CHEVAUX.
Victoria	10,882,231	1,394,209	329,335
Nouv.-Galles du Sud .	50,106,768	1,741,592	430,777
Queensland	14,470,095	4,872,416	352,364
Australie méridionale.	6,386,617	324,412	170,512
Australie occidentale .	2,366,681	119,571	42,806
Totaux pour l'Australie.	84,212,392	8,452,200	1,325,797
Tasmanie	1,551,429	150,004	29,778
Nouvelle-Zélande . . .	15,503,263	895,461	187,382
Totaux	101,267,084	9,497,665	1,542,957

à elle seule plus de 50 millions de moutons, puis viennent la Nouvelle-Zélande avec 15 millions et demi, Victoria avec 11 millions, Queensland 14 millions, etc. Queensland nourrit surtout beaucoup de bœufs. Les *squatters* (on désigne ainsi les éleveurs de moutons) ont tellement perfectionné leurs races par des croisements intelligents, qu'en 1883, au concours organisé chaque année à la fin d'août par la *Australian sheep breder's association,* un bélier primé a été acheté à Melbourne 83,000 fr.! Couramment les beaux béliers de reproduction se vendent de 8,000 à 12,000 fr.

Comme pays producteur de laines, de viandes et de matières animales, l'Australie est un des premiers dans le monde. L'exportation des laines a suivi une progression croissante : de 26 millions de kilogrammes, en 1856, elle s'est élevée à près de 250 millions, en 1887. Avec une production aussi abondante les qualités sont diverses; le commerce recherche surtout les laines longues, lisses, blanches et fines. Londres est le grand marché pour les laines d'Australie. L'exportation des viandes conservées dans des appareils frigorifiques a fait depuis dix ans des progrès immenses; l'Angleterre reçoit de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande près d'un million de moutons congelés; Queensland et la Nouvelle-Zélande expédient tous les mois par la *Meat-Export-Company,* qui vient de se fonder, plus d'un million de kilogrammes de bœuf sur les marchés de Londres.

Industrie. — C'est vers l'agriculture et l'exploitation minière que s'est tournée l'énergie des colons européens; cependant comme l'Australie est peuplée par une race entreprenante, apportant avec elle les arts et le génie de la civilisation, certaines industries se rattachant à l'agriculture se sont rapidement développées. Le bon marché de la viande a favorisé l'établissement de *fabriques de conserves* (en boîte ou à la glace), qui s'expédient jusqu'en Europe; d'autres usines *préparent les cuirs* et *peaux* et la *graisse.* Le transport, sur nos

marchés (en France on ne consomme ces viandes qu'avec beaucoup de réserve[1]), de viandes conservées à l'aide d'appareils frigorifiques, est une industrie qui renferme en germe toute une révolution économique. La *minoterie* compte, dans la Nouvelle-Galles du Sud, plus de 300 *moulins à vapeur;* Queensland a de nombreuses *raffineries* parfaitement outillées; la Nouvelle-Galles du Sud et Victoria, des distilleries de grains. Des entrepreneurs ont tenté avec succès la création de *filatures* et de *tissages;* ils avaient sous la main la matière première et du charbon; ils ont fait venir d'Europe des machines et des contremaîtres. Les *briqueteries,* les *fabriques de machines agricoles,* les *brasseries* méritent une mention.

Institutions de crédit. L'Act Torrens. — Les colons européens, quelle que soit leur âpreté au travail, n'auraient pas pu mener à bien toutes ces entreprises agricoles et industrielles, s'ils n'avaient pas été puissamment secondés par le capital, un des plus puissants agents de production. En dehors de nombreuses *caisses d'épargne,* l'Australie possède des *banques de comptes courants,* qui ouvrent sans exiger de gages certains leurs caisses aux petits négociants et aux petits propriétaires, favorisant par des avances des opérations qu'ils n'auraient pas entreprises avec leurs seules ressources. On n'y comptait pas moins, en 1885, de 27 banques d'émission, dont l'actif s'élevait à 3 milliards de francs. Aussi les capitaux sont-ils très abondants et le taux de l'intérêt peu élevé pour un pays neuf (6 p. 100). Elles font aux possesseurs d'immeubles, en matière de prêt hypothécaire, des avantages que nos colons algériens et même les propriétaires de France ne trouvent pas auprès du Crédit foncier. Les banques anglaises consentent, en effet, des prêts, non seulement sur les immeubles, mais aussi sur les troupeaux, les récoltes et autres produits hypothécables. Tous ces gages peuvent être légalement

1. 4,200 kilogr. environ en 1888.

constitués, et s'ils venaient à être frauduleusement détournés, eussent-ils passé par dix mains, les acheteurs ou les détenteurs sont tenus à restitution envers le bailleur hypothécaire.

A la question du crédit se rattache la législation terrienne, connue sous le nom d'*Act Torrens* qui, en facilitant la circulation de la propriété immobilière, la transforme en une valeur mobile et circulante, en une valeur de portefeuille, et assure aux détenteurs du sol un crédit que ne trouveraient pas nos agriculteurs. Chaque propriétaire fait inscrire sur un *livre foncier* ou *registre matrice* ses propriétés avec description et plan, et des indications précises sur la surface, la situation du domaine, sur la nature et l'étendue des droits du propriétaire, etc. Copie de cette inscription est délivrée par le *registrar general* au propriétaire; c'est le *certificat de titre*, dont le verso contient des formules de transfert et d'hypothèques. Veut-on vendre sa terre? Après qu'un officier public a attesté l'identité du possesseur en titre, il n'y a d'autre formalité qu'à remplir la formule d'endossement et à enregistrer le transfert sur le livre foncier. Remise est faite du titre au nouveau propriétaire. Veut-on hypothéquer? On remplit la formule d'hypothèque et on la fait enregistrer sur le livre foncier. S'agit-il d'un emprunt à court terme? Les banques prêtent au propriétaire sur remise du titre.

Voies de communication. — Les communications de l'Australie et des îles dépendantes avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique sont assurées par des câbles sous-marins et des lignes de paquebots qui sont connus[1]. Cette immense terre aux formes massives n'est pas favorisée au point de vue de la navigation fluviale. Pendant la saison sèche, qui dure de 6 à 8 mois, la plupart des fleuves et des rivières tarissent ou ne roulent qu'un mince filet d'eau. Le *Murray* et son affluent le *Darling*, les deux principaux cours d'eau de l'Australie, ne peuvent

1. Voir le premier volume, *Introduction*.

porter alors que de petits bateaux. C'est surtout par chemin de fer que s'opère le transport des produits de l'intérieur vers les ports de la côte ; 14,420 kilomètres ont été ainsi construits tant dans l'Australie que dans les îles adjacentes; 3,000 sont en construction[1]. Les voies les plus importantes sont celles qui partent du littoral pour pénétrer dans l'intérieur; ces divers tronçons sont rattachés entre eux par une suite de lignes à peu près parallèles à la côte, reliant entre elles les 4 villes importantes de l'Australie, Adélaïde, Melbourne, Sydney, Brisbane. Queensland travaille à atteindre par un chemin de fer le golfe de Carpentarie, et l'Australie méridionale pousse avec persévérance les voies ferrées qui, partant d'Adélaïde, finiront à Palmerston (Port-Darwin) et Perth. L'Australie compte environ 60,000 kilomètres de lignes télégraphiques. La plus importante traverse le continent, de Palmerston à Adélaïde.

Commerce. Tarifs. — Le commerce de l'Australie et de ses dépendances a pris, depuis 1851, un rapide élan, sous l'influence des découvertes de gisements aurifères et de l'arrivée de nombreux immigrants; de 230 millions, il s'est élevé à un milliard de francs en 1864; il a plus que triplé depuis cette époque[2]. La Nouvelle-Galles du Sud se place au premier rang avec 997 millions, consistant principalement en exportation de laine et d'or. Elle est suivie de près par Victoria, dont le chiffre d'affaires dépasse 850 millions; cette colonie exporte des produits de son agriculture, blé, farines, pommes de

1. Voies ferrées de l'Australasie en 1891 :

Australie occidentale	589 milles.		Australie méridionale	1,756 milles.	
Victoria	2,688	—	Queensland	2,142	—
Tasmanie	399	—	Nouvelle-Zélande	1,958	—

2. Commerce de l'Australie :

Importations	1,713,300f
Exportations	1,563,625
	3,276,925f

terre, et de ses manufactures. La Nouvelle-Zélande, l'Australie méridionale et Queensland viennent ensuite; le commerce de la Nouvelle-Zélande a beaucoup augmenté pendant la période de 1860 à 1864 et se soutient depuis par le progrès de l'agriculture et de l'élevage; il atteint près de 328 millions de francs. La laine et le froment pour l'Australie méridionale, la laine, le sucre et l'or pour Queensland alimentent un commerce qui atteint près de 200 millions. La Tasmanie et l'Australie occidentale ont toujours été les moins florissantes des colonies australasiennes[1].

La *laine* est le premier article d'exportation; l'Australie en expédie annuellement près de 250 millions de kilogrammes, représentant une valeur d'environ 600 millions de francs. Ce sont naturellement les colonies où domine l'industrie pastorale, c'est-à-dire la Nouvelle-Galles du Sud, la Nouvelle-Zélande, etc., qui en fournissent le plus. Londres est le grand marché des laines australiennes. L'exportation de l'*or* a baissé; elle ne figure plus que pour 100 à 120 millions de francs. Les *céréales* et *farines* fournies principalement par l'Australie méridionale, Victoria et la Nouvelle-Zélande représentent une valeur de 80 millions de francs. Le *bétail vivant*, les *moutons congelés* (1 million environ), les *peaux* et *suif*, le *cuivre*, l'*étain*, la *houille* sont des articles importants du commerce d'exportation.

A l'importation figurent les *tissus de coton*, de *soie*, de *laine*,

1. Commerce des colonies australasiennes :

	IMPORTATIONS. — Livres sterling.	EXPORTATIONS. — Livres sterling.
Nouvelle-Galles du Sud	22,615,004	22,045,937
Australie méridionale.	8,262,673	8,827,378
Victoria	22,954,015	13,266,222
Nouvelle-Zélande. . .	9,428,761	9,811,720
Queensland	5,066,700	8,554,512
Tasmanie	1,897,512	1,486,992
Australie occidentale .	874,447	671,813

les *machines, outils, matériel de chemin de fer,* la *quincaillerie,* des *denrées alimentaires,* bières, vins, liqueurs, eaux-de-vie, des *denrées coloniales,* café, thé, sucre, tabac, etc.

C'est l'Angleterre qui fait le plus de trafic avec l'Australie et ses dépendances. Ces possessions sont pour la métropole une source de profits considérables; outre les bénéfices que retirent les fabricants et négociants anglais, sur un chiffre d'affaires d'un milliard et demi de francs, et les armateurs, pour le transport des marchandises, les travailleurs trouvent de bons salaires et des terres à exploiter. Londres est devenu le principal entrepôt des produits qu'elles exportent et le marché financier où elles négocient les emprunts nécessaires pour leurs travaux publics.

Après la métropole viennent les colonies australasiennes, qui forment chacune un groupe économique distinct avec sa frontière de douane et ses tarifs, calculés de manière à protéger les industries naissantes contre la concurrence des voisins et de l'étranger. C'est ainsi que Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud, qui prétendent devenir manufacturières, se sont armées de tarifs de douanes protectionnistes, frappant de droits qui s'élèvent jusqu'à 25 p. 100 les produits fabriqués que leur fournit l'Angleterre. Les autres colonies, qui sont plutôt agricoles, ont adopté un régime libéral en matière de douanes. Le commerce des colonies entre elles est évalué à 900 millions de francs.

Les États-Unis se placent au troisième rang; leur commerce atteint 80 millions de francs environ. Le commerce de l'Allemagne avec les colonies anglaises d'Australie s'est considérablement développé depuis 1870; des voyageurs de commerce partent régulièrement de Hambourg, visitent les différentes places, font des offres, reçoivent des commandes.

La Chine, les colonies néerlandaises, l'île Maurice, qui envoient des thés, du tabac, du sucre, etc., entretiennent avec l'Australie des relations suivies.

Nos échanges avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Moyen de les développer. — Jusqu'en 1877, les rapports commerciaux de la France avec les possessions anglaises de l'Océanie étaient peu importants, 15 à 20 millions à peine, et cependant nous étions déjà et nous restons encore les principaux acheteurs de laines australiennes ; mais c'est à Londres et non en Australie que nos fabricants vont s'approvisionner, laissant aux armateurs anglais tous les bénéfices du transport de cette matière première. La création d'un service de paquebots français, les expositions de Sydney et de Melbourne, ont un peu développé nos échanges avec l'Australie, dont le chiffre d'affaires avec la France oscille entre 30 et 40 millions de francs. Mais nous sommes de beaucoup distancés, non seulement par les Anglais, mais aussi par les Américains et les Allemands. Les causes de cet état stationnaire du commerce français avec cette partie de l'Océanie sont celles que nous avons eu déjà l'occasion de signaler. Les fabricants qui travaillent pour l'exportation ont trop en vue la qualité ; la supériorité de nos produits n'est pas contestée ; malheureusement ils sont trop chers pour la masse des consommateurs ; ils ne sont guère demandés que par des clients riches, c'est-à-dire par le plus petit nombre. Mais la cause première de notre infériorité commerciale en Australie, c'est que, à l'exception des spécialités exclusivement françaises (vins de Bordeaux, cognac, champagne, etc.), nos maisons d'exportation ne sont pas représentées par des agents français, que les intermédiaires étrangers qu'elles emploient placent de préférence les produits similaires des maisons anglaises, américaines, allemandes, etc., et enfin, qu'elles ne se plient pas facilement aux usages commerciaux du pays. Aussi ne se vend-il en Australie, en fait d'articles français, que ceux qu'on ne peut trouver ailleurs, des vins et des eaux-de-vie ; et encore, se vend-il beaucoup de ces produits qui n'ont de français que l'étiquette. La lutte ne sera possible pour nous, qu'autant

que nos industriels se constitueront en syndicats pour l'organisation, sous le contrôle d'agents français, de magasins ou de dépôts à Sydney, Melbourne, Adélaïde, etc., des articles les plus demandés, et de sous-agences dans les centres secondaires.

Le commerce direct de la France avec la Nouvelle-Zélande ne représente, d'après les statistiques, qu'une valeur de 525,000 fr. La plus grande partie de nos marchandises à destination de ce pays prennent la voie de Londres, où elles sont embarquées comme provenances britanniques. Les commandes en laines du commerce français arrivent aussi, à défaut de service direct, sur la place de Londres. Le commerce français n'est pas représenté sur le marché néo-zélandais. Il y aurait des chances sérieuses de succès pour une maison disposant de capitaux[1].

Ports. — Au premier rang, parmi les villes de l'Australie qui ont grandi par le commerce, se placent *Sydney*[2], *Melbourne*,

---

1. Rapport de M. Jouffroy d'Abbans, *Bulletin consulaire français*, août 1888.
2. Mouvement et commerce du port de Sydney :

1890 . . . . 1,523 navires jaugeant 1,644,589 tonnes.

Commerce de Sydney en 1890 :

Importations	565,375,100f
Exportations	551,148,425
	1,116,523,525f

Ces importations et ces exportations se répartissent ainsi qu'il suit entre le principaux pays :

	IMPORTATIONS. — Livres sterling.	EXPORTATIONS. — Livres sterling.
Royaume-Uni.	8,628,007	6,623,431
Colonies australiennes.	10,981,721	11,284,740
Chine	241,840	1,037
France.	117,871	233,924
Allemagne.	639,475	404,280
Belgique.	130,829	1,011,846
États-Unis	859,102	1,300,375
Nouvelle-Calédonie . .	83,920	193,389

Victoria[1] *et Adélaïde*. Sydney et Melbourne, qui s'intitulent les reines du sud, sont les deux grandes cités de l'empire colonial britannique. Sydney est le centre des lignes de navigation du Pacifique, et la première place de commerce. C'est à l'exportation de l'or et des laines que la seconde doit sa prospérité. Adélaïde, sur le golfe Saint-Vincent, est appelée à un grand avenir. Elle attirera, par les deux voies ferrées qu'elle prolonge vers le nord et vers l'ouest, les produits de ces régions de l'Australie.

Auckland, Wellington, Lyttelton et *Dunedin* sont les ports les plus actifs de la Nouvelle-Zélande[2].

---

1. Navigation et commerce du port de Victoria en 1890 :

Entrées	2,474 navires jaugeant		2,178,551	tonnes.
Sorties.	2,459	— —	2,184,790	—
			4,363,341	tonnes.

La France n'est représentée dans ce mouvement que par 30 navires jaugeant 55,717 tonnes.

Commerce de Victoria en 1890 :

Importations. . . .	573,850,375f
Exportations. . . .	331,655,550
	905,505,925f

Les principaux pays en relations avec Victoria sont :

	IMPORTATIONS. — Livres sterling.	EXPORTATIONS. — Livres sterling.
Royaume-Uni.	9,607,193	6,850,014
Australasie.	8,525,759	4,064,106
Belgique.	121,060	654,748
France.	174,547	452,807
Allemagne.	682,166	240,088
Chine	399,556	15
Possessions holland. .	401,969	3,119
États-Unis	1,069,297	155,872

2. Mouvement des ports de la Tasmanie en 1890 :

	NAVIRES entrés. —	TONNAGE. —	NAVIRES sortis. —	TONNAGE. —
Auckland.	262	185,444	274	176,660
Wellington	107	141,890	99	142,977
Lyttelton.	75	85,503	98	140,511
Dunedin	67	76,915	20	23,026

Le mouvement général de la navigation dépasse 13 millions de tonneaux. La majeure partie des transports se fait par pavillon anglais. Les colonies australiennes ont une marine marchande de 1,550 voiliers et 800 vapeurs d'une capacité de 260,000 tonneaux.

Monnaies, poids et mesures. — Les monnaies, poids et mesures sont ceux de l'Angleterre.

Conclusion. — A peine connue il y a cent ans, l'Australie a végété jusqu'en 1851. A cette époque des mines d'or furent découvertes et exploitées; des émigrants accoururent en foule qui comprirent que la véritable richesse de cette contrée ne résidait pas seulement dans les mines d'or, mais surtout dans la mise en valeur du sol. Les pâturages et les cultures prirent, en quelques années, un grand développement; les indigènes, peu nombreux et sans défense, furent facilement refoulés dans les déserts de l'intérieur ou exterminés. Dans aucun pays du monde, les progrès de la civilisation n'ont été aussi rapides. Au point de vue économique, l'Australie tient aussi une place importante : la laine reste toujours le principal article d'exportation; les céréales figurent déjà pour une valeur appréciable sur nos marchés. Les viandes fraîches ou conservées, les vins et les fruits de l'Australie s'exportent, d'année en année, par quantités plus considérables. Une exploration plus complète du sous-sol a révélé la présence des métaux vraiment industriels, fer, cuivre, étain, et de la houille, qui est l'âme de toute industrie. Aujourd'hui, l'Australie, encore tributaire, pour la plupart des objets fabriqués, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Amérique du Nord, aspire à produire elle-même toute la série des objets qu'elle achète au dehors. Cette indépendance économique, qui est après tout légitime, est la préface de l'indépendance politique, qui se manifeste de nos jours sous la forme de projets de confédération entre les différentes colonies anglaises de l'Australasie.

Chapitre II. — MALAISIE OU INSULINDE

Superficie ; population. — De l'Indo-Chine à l'Australie émerge des flots une traînée d'îles de toute grandeur, qu'on a comparées à une flotte à l'ancre dans la mer des Indes ; c'est la Malaisie, appelée encore Insulinde ou Inde insulaire. Ces îles ont été jadis réunies aux deux continents qu'elles rapprochent ; elles formaient, dans l'autre hémisphère, une sorte d'Asie centrale, entre l'Asie du nord et l'Australie ou Asie du sud, comme l'Amérique centrale entre les deux continents du Nouveau-Monde.

Les plus importantes de ces îles sont : *Sumatra* (463,000 kilom. carrés et 4 millions d'habitants), la seconde en grandeur de l'archipel, *Java* et *Madura* (23,064,086 hab.), la perle de ces mers, l'île la plus populeuse du monde, la mieux cultivée, la plus productive, *Bali, Lombock, Sumbava, Florès, Bornéo* (740,000 kilom. carrés, 1,700,000 hab.), la plus vaste de l'archipel et du monde entier après la Nouvelle-Guinée, *Célèbes, Luçon, Mindanao,* etc.

La superficie totale de l'Insulinde est de plus de 2 millions de kilomètres carrés, savoir :

	SUPERFICIE. — Kilom. carrés.	POPULATION. —
Insulinde hollandaise	1,462,000	30,650,000
— espagnole.	330,000	8,000,000
— anglaise	200,000	750,000
— portugaise	16,850	540,000
	2,008,850	39,840,000

La Hollande exerce sa suprématie sur presque tout l'archipel de la Sonde, où les Portugais n'ont conservé que des débris de leurs possessions (côte nord-est de Timor) sur l'archipel des Moluques, l'île Célèbes et une partie de Bornéo.

Les Anglais ont quelques établissements à Labouan et sur les côtes septentrionales de Bornéo. Les Espagnols dominent dans les Philippines. La Nouvelle-Guinée est, par parties, hollandaise, anglaise et allemande.

Climat. — Le climat, sans être malsain, n'est pas favorable aux blancs, qui ont à redouter dans ces pays, où la nature tropicale étale sa magnificence, la chaleur et l'humidité. L'Insulinde ne sera jamais, pour les Européens, une colonie de peuplement ; ils ne sauraient songer à y faire souche, ni même à s'y livrer à des travaux pénibles. Les Hollandais sont peu nombreux en Malaisie, 50,000 à 60,000 ; les Espagnols supportent mieux le climat des Philippines. On a remarqué que la mortalité, parmi les peuples de race blanche, a beaucoup diminué depuis un siècle, non parce que le pays est devenu plus habitable, mais parce que les maladies qui décimaient les Européens sont mieux connues, que les prescriptions de l'hygiène sont mieux observées et que les emplacements des demeures sont mieux choisis.

I. — INDES NÉERLANDAISES.

Situation économique. Principales productions. — Les possessions néerlandaises traversent, depuis un certain nombre d'années, et pour diverses causes, une crise des plus sérieuses. Jadis les revenus de Java et de Sumatra servaient à équilibrer les budgets de la métropole ; aujourd'hui c'est grâce à des capitaux hollandais que cet archipel se maintient dans un état relatif de prospérité.

Ces colonies ont été soumises, pendant de longues années, à un régime économique particulier imaginé par Van den Bosch, et qui procurait à la métropole un revenu annuel de 150 millions. Le gouvernement hollandais s'était attribué le monopole de toutes les cultures ; dans telle région, il imposait la

culture de la canne à sucre; ailleurs, celle du café ou du tabac; Amboine avait la spécialité du giroflier, Banda, celle du muscadier. Il achetait aux indigènes tous ces produits à un prix fixé par lui-même, et les revendait à bénéfice en Europe ; c'est le système adopté en France pour la culture du tabac, qui était appliqué, sur une vaste échelle, aux Indes néerlandaises. Le gouvernement hollandais ne fut pas seul à tirer profit d'une telle entreprise. Comme la main-d'œuvre était à très bas prix, les princes indigènes, seuls propriétaires de la terre en vertu de la loi musulmane, et les Européens, qui avaient obtenu moyennant rétribution des concessions, réalisèrent des fortunes considérables. Mais les ouvriers agricoles devinrent plus exigeants ; leur journée leur fut d'abord plus largement rétribuée ; mais ceux qui fécondaient la terre par leur travail voulurent en être les maîtres. Ainsi s'est constituée dans l'archipel la propriété individuelle, et force a été au gouvernement de renoncer à son rôle d'agriculteur et de planteur : il s'est réservé cependant le monopole de la vente du sucre jusqu'en 1890, et du café, la culture la plus fructueuse, jusqu'à ce que de nouvelles lois en décident autrement.

« Ainsi s'expliquent aisément les déficits qui ont remplacé dans les budgets de Java les plus-values d'autrefois, et les ruines des grands propriétaires amoncelées pendant ces dernières années. Obligés de payer beaucoup plus cher les cultivateurs et les ouvriers[1], dans un moment où les sucres coloniaux sont en pleine lutte contre les sucres européens, à une heure où la maladie sévit sur les caféiers, où les thés subissent la concurrence des plantations récentes de l'Inde et de Ceylan, les propriétaires de Java ne vivent que d'emprunts hypothécaires auxquels les banques ne peuvent déjà plus suffire[2]. » Ainsi les trois principales productions des Indes

1. De 2 à 3 fr. par jour.
2. De Lanessan, *l'Extrême-Orient*.

néerlandaises, le *thé*, la *canne à sucre*, le *tabac* et le *café*[1], sont gravement compromises ; beaucoup de planteurs découragés ont vendu leurs propriétés et les bâtiments d'exploitation à vil prix. Cependant quelques agriculteurs fondent de grandes espérances sur le caféier de Liberia, qui résiste au redoutable champignon qui a détruit des millions d'arbres, et aux autres parasites, principalement à l'insecte borer.

La culture de l'*indigo* a donné de bons résultats jusqu'en 1885. Les prix élevés étaient favorables à cette culture, dont la production avait triplé (817,000 kilogr.). Une baisse récente, due à l'invasion des couleurs extraites de la houille, a atteint aussi cet article et changé en déception toutes les espérances antérieures. L'*arbre à quinquina* ne procurera pas non plus les bénéfices sur lesquels on a un moment compté, bien qu'on n'ait planté que des variétés à écorce riche, notamment le *calisaya*[2] ; Ceylan et l'Amérique du Sud feront aux possessions hollandaises une concurrence sérieuse. La culture du *tabac* seule donne des résultats satisfaisants à Sumatra (17 millions de kilogrammes environ), et à Java (10 millions de kilogrammes)[3] ; malgré la grande consommation de cette feuille par les indigènes, le tabac figure au premier rang dans le mouvement des exportations (16 millions et demi de kilogrammes). Le *poivrier*, le *cannellier*, le *giroflier* et les autres épices, qui ont fait jadis la fortune de bien des districts des îles néerlandaises, principalement des Moluques, ont cessé d'être des cultures profitables. La situation économique du pays est loin d'être bonne ; cependant la récolte du *riz*, du

1. Récolte du café 60,000 tonnes en moyenne.
— du sucre de canne 400,000 tonnes.
— du thé 3,717,137 tonnes.

2. Récolte de l'écorce :

Plantations du gouvernement	. . . .	351,000 kilogr.
— des terres affermées	. . . . . .	1,966,514 —
— privées	. . . .	33,692 —

3. Récolte du tabac : Java . . . . . 9,603,743 kilogr.
— — Sumatra. . . . 16,933,038 —

maïs et de quelques autres produits de consommation intérieure a été, depuis quelques années, si abondante que le bas prix de ces denrées a soulagé bien des misères. On pêche dans les mers de la *nacre*, des *holothuries*, des *algues comestibles* et on prend des *nids de salanganes*.

Mines. Industrie. — L'étain, qu'on retire des îles Banka et Billiton (9,000 à 10,000 t.), est à peu près la seule richesse minérale exploitée. On a reconnu la présence de gisements houillers dans Sumatra, mais on n'en tire aucun parti.

L'industrie moderne est représentée, à Java, par de nombreuses *sucreries*, dont les plus importantes, celles des *Djokjokarta* et de *Soerakarta*, sont pourvues d'un outillage qui ne le cède en rien à celui des plus beaux établissements de l'Europe. La plupart des autres produits fabriqués par les indigènes de la Sonde sont des objets de consommation courante, *étoffes*, *armes* élégamment ciselées, *instruments de musique*, etc.

Voies de communication. — Le gouvernement hollandais cherche à atténuer ces souffrances en allégeant les charges qui pèsent sur les indigènes, en traçant des routes, en établissant des voies ferrées, en créant des ports, pour que les produits du sol trouvent un écoulement facile. « Les Hollandais ne sont pas moins persuadés que les Anglais de l'importance des travaux publics. L'île de Java est sillonnée de jolies routes carrossables et possède, depuis quelques années, des chemins de fer[1] dont on se préoccupe d'accroître le réseau. Batavia n'avait autrefois qu'un port forain très incommode. Celui de Priok, creusé dans l'intérieur des terres et bordé de magnifiques docks dans lesquels les navires déchargent directement leurs marchandises, répond à tous les besoins du commerce. Un canal et une bonne route, parallèles à la voie ferrée, relient le port à la ville, distante de quelques kilomètres, et facilitent le transport des marchandises en en diminuant le prix[2]. »

1. 1,300 kilomètres en 1887.
2. De Lanessan, *l'Extrême-Orient*.

Sumatra est moins bien partagée : elle n'a que 60 kilomètres de chemin de fer en exploitation. En revanche, quelques cours d'eau navigables — le Djamb est le plus important — permettent aux navires de remonter à plusieurs centaines de kilomètres dans l'intérieur. Mais c'est encore la mer qui est, pour les îles de l'archipel de la Sonde, la meilleure voie de communication.

Commerce. — Le commerce des possessions hollandaises est en progrès depuis 1874, époque à laquelle le gouvernement réduisit, dans une forte proportion, les droits d'entrée et de sortie d'un grand nombre de marchandises. On évalue la valeur du commerce libre de l'archipel néerlandais à près de 600 millions et à plus de 900, en y comprenant les denrées d'exportation dont le gouvernement a encore le monopole et qui sont dirigées sur la Hollande[1]. Les exportations, supérieures d'un quart aux importations, comprennent le *sucre,* le *café,* le *thé,* le *tabac,* l'*étain,* les *gommes,* les *épices,* l'*indigo,* etc. A l'importation figurent les *cotonnades,* la *quincaillerie,* les *vins,* les *machines* et le *matériel de chemin de fer,* etc.

C'est surtout avec la métropole que trafiquent les colonies néerlandaises. L'Angleterre fait avec les possessions hollandaises plus de 110 millions de francs d'affaires. Les États-Unis, la Belgique, l'Allemagne, la Chine et la France (24,200,000 guilders à l'importation et 10,800,000 à l'exportation) viennent ensuite par ordre d'importance.

Mouvement de la navigation. Ports. — Le mouvement des ports dépasse 1 million de tonneaux. Ceux qui prennent la plus grande part à ce mouvement maritime sont : Batavia, Sourabaya (Java), Padang (Sumatra).

1. Commerce des Indes néerlandaises en guilders :

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
1887	126,279,400	187,158,787
1888	139,630,050	184,097,433
1889	173,384,771	1973662,614

Le tableau suivant donne le mouvement général de la navigation en 1888 et 1889, pour les entrées seulement :

				PART DU PAVILLON anglais.	
			TONNAGE.	Navires.	Tonnage.
1888 . .	Vapeurs .	2,647	2,405,000	230	736,000
	Voiliers .	306	562,000	52	157,000
1889 . .	Vapeurs .	3,142	3,524,000	179	763,000
	Voiliers .	308	577,000	66	175,000

Banques. Monnaies, poids et mesures. — Le gouvernement a établi, en 1828, dans les Indes néerlandaises, la *banque de Java,* qui a seule l'autorisation d'émettre des billets. Les autres opérations de la banque consistent dans l'escompte des lettres de change et autres papiers de commerce, dans les avances sur dépôt d'effets publics, de marchandises, denrées, etc. Elle a des succursales à Samarang, Sourabaya, Chéribou, Sourakarta, Pasocroeam, Djokyzakarta, toutes dans l'île de Java, à Padang, dans l'île de Sumatra, et à Macassar dans l'île de Célèbes.

Les monnaies, poids et mesures sont ceux de la Hollande.

II. — BORNÉO.

Partage de Bornéo. Climat. — Bornéo (740,000 kilom. carrés), la plus grande île du monde après la Nouvelle-Guinée, a une population des plus clairsemées, 1,700,000 habitants, qui vivent principalement de la chasse ou de la pêche, ou se nourrissent de la chair de serpents et de singes ; quelques peuplades riveraines de la côte, au contact des Européens, commencent à peine à sortir de cet état de grossière barbarie.

Les Hollandais sont maîtres de la plus grande partie de l'île ; leurs possessions s'étendent sur 540,000 kilomètres carrés avec une population de plus d'un million d'habitants ;

mais la région du nord et du nord-ouest leur a échappé ; en 1846, l'Angleterre obtint du sultan de Bruneï la cession de l'île Labuan ; un Anglais, James Brooke, achetait au même sultan la principauté de Sarawak, dont l'Angleterre héritera si sa famille vient à s'éteindre, et qui fait partie, depuis 1888, de l'empire colonial britannique ; sur la côte nord-ouest, une compagnie anglaise, le *British North-Borneo,* obtenait, par cession du sultan, de vastes territoires. Le sultanat de *Bruneï,* placé entre ces deux possessions anglaises, ne subsiste que par tolérance de l'Angleterre et sera placé tôt ou tard sous son protectorat.

Quoique situé sous l'équateur, Bornéo n'a pas un climat torride ; les brises de la mer tempèrent les chaleurs de l'été qui atteignent rarement sur la côte 35° ; à l'intérieur, les Européens ont surtout à redouter l'humidité nocturne et les miasmes qui se dégagent des marais et des eaux stagnantes.

Productions agricoles. Commerce. — La partie la plus riche et la mieux cultivée du Bornéo hollandais est le bassin de la rivière Negara ou Bahan, affluent de gauche du Barito : là se trouvent les fertiles plantations cultivées par des immigrants javanais. Les produits de cette région s'exportent par *Bandjermassin,* la ville la plus populeuse de l'île avec un quartier chinois, port de commerce accessible aux navires calant 4 et 5 mètres. Presque tout le commerce de la vallée de *Mahakkan,* concentré à *Samaranda,* est entre les mains de négociants chinois. Leurs navires viennent y charger les produits que des radeaux apportent du bassin supérieur, *gutta-percha, bois de construction, rotins, nids de salanganes, houille* exploitée dans le voisinage, etc. Ce commerce ne dépasse pas 35 millions de francs.

Les naturels de la principauté de Sarawak sont de bons agriculteurs ; ils retirent du sol du *riz,* de la *canne à sucre,* du *maïs,* du *tabac,* et de l'exploitation des forêts, des *bois de construction,* des *rotins,* de la *gutta-percha ;* des mineurs chinois

sont occupés aux lavages d'*or* et de *diamants* et aux *houillères de Sadong*. On pêche beaucoup de tortues dans les baies de la côte.

Le commerce grandissant de la principauté s'élève à 20 millions de francs. Le port de Sarawak, la capitale, est fréquenté par des centaines de navires, principalement malais et chinois.

Le North-Bornéo, naguère une des plus pauvres et des plus misérables régions de l'île, passe pour une des plus pittoresques et la plus riche en ressources agricoles et minières. Les Anglais ont mis fin aux guerres que se faisaient les tribus indigènes, favorisé l'immigration chinoise qui fournit un contingent précieux de travailleurs et exploré une grande partie du territoire pour en reconnaître les richesses. Des spéculateurs ont fait des plantations de *tabac* sur une surface de 80,000 hectares, en 1887, et ont acquis 52,000 hectares pour la même culture, en 1888. La *canne à sucre*, le *riz*, le *maïs*, le *sagoutier*, le *café*, etc., naguère inconnus, y prospèrent aussi. Les forêts donnent surtout le *bois de fer*. Dans les cavernes calcaires de la côte on recueille les nids d'hirondelles.

North-Bornéo possède des laveries d'or très riches dans la vallée de Kina-Batangan, où se portent des mineurs chinois, des *gisements houillers* dans le voisinage de Sandakan et près de la baie de Goya, et d'épaisses couches de *guano*, non encore exploitées, dans les autres parties de la côte.

Le commerce de North-Borneo s'élève actuellement à plus de 15 millions de francs[1]; il a décuplé depuis 1881. Le centre principal est Sandakan, petite ville peuplée en majorité de Chinois.

---

1. Commerce de North-Bornéo :

	1888.	1889.	1890.
	Dollars.	Dollars.	Dollars.
Importations . . .	950,000	1,799,620	2.018,289
Exportations . . .	540,000	761,483	901,290

III. — ILES PHILIPPINES.

Superficie. Population. Climat. — Par leur nombre et leur étendue, par la beauté des sites, la variété de leur flore, la fertilité du sol et leurs richesses économiques, les îles Philippines ne le cèdent guère à l'archipel néerlandais. Elles se composent de deux grandes îles, *Luçon* et *Mindanao,* et d'un grand nombre de plus petites dimensions. La superficie de cet archipel est de 330,000 kilomètres carrés. La population est à peine de 7 à 9 millions d'habitants, en grande partie malais d'origine et de langue, à l'exception des colons chinois, de leurs métis et des Européens. Car bien que ces îles soient situées dans la région tropicale, les Espagnols d'Europe et d'Amérique (14,000 environ) se sont acclimatés et ont fait souche de familles nombreuses. Ils se sont alliés avec les indigènes et ont formé une race nouvelle, les métis, plus beaux, plus forts que les Espagnols et les Malais purs. Les Chinois, souvent chassés et persécutés, en butte encore à des mesures de police et à des vexations continuelles, forment des colonies plus nombreuses (55,000 hab.). Ce sont eux qui sont les maîtres du commerce intérieur, qui détiennent une grande partie des terres et qui sont employés dans les travaux des plantations.

Production. — Le *sucre,* le *tabac* et le *café* sont les trois principales cultures des Philippines. Ces îles produisent annuellement plus de 2 millions de quintaux métriques de sucre, c'est-à-dire les deux tiers de la production de Java, d'une valeur de 50 millions de francs, exporté presque en entier aux États-Unis et en Angleterre. La culture du tabac a été, jusqu'en 1882, un monopole de l'État; chaque district devait lui fournir, à un prix inférieur à la valeur réelle, une certaine quantité de feuilles. Depuis la fin du monopole, les plantations de tabac ont beaucoup augmenté ; les Philippines sont au sixième

rang pour la production de cette denrée, après les États-Unis, Cuba, la Turquie, l'archipel de la Sonde et le Brésil. Chaque année elles exportent 100 à 110 millions de cigares de Manille, si appréciés des fumeurs, et près de 8 millions de kilogrammes de tabac. Le café, un moment délaissé, fait l'objet d'un grand commerce. Toutes les cultures des régions tropicales y réussissent, mais n'ont qu'une valeur secondaire ; la seule qui donne lieu à un trafic considérable, c'est l'*abaca,* plus connu sous le nom de *chanvre de Manille,* fibre qu'on tire du bananier textile[1].

Tous ces produits sont récoltés sur une surface cultivée de 2 millions d'hectares seulement ; les Espagnols ne tirent donc que la plus petite partie des richesses agricoles de ces possessions lointaines : les *forêts,* riches en *arbres précieux* et de *teinture,* ne sont pas exploitées ; les arbres précieux des Moluques, *cannelier, giroflier, poivrier,* qui réussissent dans les îles méridionales, ne sont cultivés que pour les besoins de la consommation intérieure ; l'*arbuste à thé* commence à peine à être planté dans Luçon. Les richesses minérales gisent enfouies dans le sol. On pêche cependant sur les côtes de la mer de Jolo des huîtres perlières.

Industrie. — L'industrie, en dehors de la *fabrication des cigares* de Manille et des tissus de chanvre, qui dépassent en solidité, en éclat et en légèreté, les étoffes fabriquées avec le meilleur chanvre russe, ne produit que des objets à l'usage de la consommation locale. La plus grande partie des objets manufacturés vient de l'étranger, même les mortiers à piler le riz.

Les Philippines manquent de voies de communication. Les

1. Exportation du café en 1890 : 4,796 tonnes.
Exportation du chanvre de Manille : 536,000 balles, valeur 50 millions de francs (8 balles = 1 tonne).
Exportation du sucre en 1890 : 147,526 tonnes.
Exportation du tabac en 1890 : 8,000 tonnes et 110,000 cigares.

seules routes de l'intérieur sont des sentiers à peine praticables. Le gouvernement espagnol a commencé à construire quelques voies ferrées. Il y a 200 kilomètres en exploitation (voie ferrée de Manille à Dagupan).

Commerce. Tarifs. — Le commerce extérieur est en progrès, depuis que les marchandises importées n'acquittent plus à la douane qu'un droit de 10 à 15 p. 100 *ad valorem,* que de nouveaux ports ont été ouverts au commerce, et que de nouvelles lignes de navigation ont été établies. On l'évalue à 237 millions de francs, dont 131 à l'exportation.

La majeure partie des produits exportés, *chanvre, café, sucre, tabac, bois de teinture, indigo,* etc., est dirigée sur l'Angleterre, les États-Unis et l'Allemagne. Les articles d'importation d'origine européenne sont : les *tissus de coton,* de *laine,* la *mousseline,* les *éventails,* la *bijouterie,* les *meubles de fer,* le *papier à cigarettes,* les *vins,* le *cognac,* l'*horlogerie,* la *chapellerie,* etc. L'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne ont fondé à Manille de grandes maisons de commerce, où les marchands au détail viennent s'approvisionner. Les produits français, généralement estimés par leur qualité, ne seront l'objet de transactions importantes qu'autant que nous romprons avec nos habitudes casanières, que nous nous déciderons à solliciter le client, et à confier à nos nationaux la vente de nos produits. Le commerce de l'Espagne avec les Philippines est de 30 à 32 millions de francs[1].

Navigation. — Le mouvement de la navigation, entrées et sorties, est de 700,000 à 800,000 tonnes[2]. La part de l'Angleterre est de 241,000 tonnes ; la nôtre est insignifiante. *Manille* est la plus grande place de commerce.

---

1. Commerce des Philippines avec l'Espagne en 1890 :

Exportations des Philippines.	23,102,360 pesetas.
Importations d'Espagne	8,662,588 —

2. Mouvement de la navigation en 1888 :

Entrées. . . .	438	navires jaugeant	359,999	tonnes.
Sorties	485	— —	345,350	—

Monnaies, poids et mesures. — Les monnaies, poids et mesures de l'Espagne sont en usage ; on se sert aussi de ceux de la Chine, et, dans le commerce en gros, des mesures anglaises ou américaines. La monnaie courante est le *peso,* la piastre espagnole ou mexicaine, dont la valeur est de 5 fr. 36 c.

IV. — NOUVELLE-GUINÉE.

Partage de la Nouvelle-Guinée. — Les Hollandais, les Anglais et les Allemands se sont partagé la Nouvelle-Guinée; la superficie et la population des territoires partagés sont :

	SUPERFICIE. — Kilom. carrés.	HABITANTS —
Territoire hollandais	390,000	300,000
— anglais	230,000	140,000
— allemand.	180,000	100,000
	800,000	540,000

Productions. — La Nouvelle-Guinée possède les plantes et les espèces végétales des deux contrées voisines, les Moluques et l'Australie. Dans la partie orientale croissent les *acacias,* les *eucalyptus,* des *pâturages* secs et aromatiques comme ceux de l'Australie ; dans le voisinage des Moluques, c'est la flore des tropiques qui domine, l'*arbre à pain,* le *cocotier,* le *pandanus,* le *palmier,* le *poivrier,* le *sagoutier,* etc.

Les Hollandais n'ont fondé aucun établissement dans la partie de l'île qui leur appartient ; chaque année cependant des navires de guerre visitent les côtes pour montrer le pavillon aux indigènes et protéger le commerce des traitants qui achètent aux naturels des nacres, des perles, des écailles de tortue, des holothuries, des nids de salanganes. Ce commerce s'élève à peine à 500,000 fr.

Les Anglais sont maîtres de la partie la plus riche de la

Papouasie ; les terres d'alluvion du Fly-River paraissent avoir le plus grand avenir pour la culture et le peuplement. Des spéculateurs de l'Australie ont obtenu la concession de vastes étendues pour y faire des plantations. *Port-Moresby,* le plus vaste et le plus salubre du continent, peut recevoir les plus gros navires de commerce. C'est là que les indigènes apportent les produits de l'intérieur qu'ils vendent aux traitants européens[1]. Un câble sous-marin rattache Port-Moresby à l'Australie.

Les possessions germaniques de la Nouvelle-Guinée, désignées sous le nom de *Kaiser-Wilhelm's-Land,* sont administrées, sous la surveillance du gouvernement allemand, par une compagnie commerciale (*la Compagnie allemande de la Nouvelle-Guinée*). Le principal établissement fondé par l'Allemagne est *Finsch-Hafen,* port profond et bien abrité. Les autres ports des possessions allemandes sont : Konstantinhafen et Hatzfeldhafen. Il est entré, en 1889, dans ces trois ports, 60 navires jaugeant 17,193 tonnes. La compagnie a commencé à établir quelques plantations, principalement de tabac ; mais les indigènes, nonchalants comme tous les peuples de l'Océanie auxquels l'arbre à pain et le sagoutier fournissent une nourriture abondante, émigrent, peu soucieux de cultiver la terre au profit des blancs.

Conclusion sur la Malaisie. — Ainsi, des différentes parties de l'Insulinde ou Malaisie, les possessions hollandaises sont relativement les plus prospères, malgré la crise qu'elles subissent depuis quelques années. Bornéo et la Nouvelle-Guinée, encore en partie inexplorées, n'ont qu'un petit nombre de plantations, et les Philippines végètent et languissent. Partout, même à Java, l'île la plus peuplée, les bras et aussi les capitaux manquent pour cultiver ces terres que la nature

1. Mouvement des ports en 1889 :

Entrées. . . .	47 navires jaugeant	4,108 tonnes.	
Sorties	38 — —	3,284 —	

a douées d'une si grande fertilité, et pour exploiter les richesses minérales qui restent enfouies dans les entrailles de la terre. Or on ne peut faire appel aux travailleurs d'Europe ; le climat de la Malaisie ne leur convient généralement pas. Il faut nécessairement avoir recours à d'autres éléments. La race chinoise « réfractaire à toute influence du climat et du milieu qui agissent puissamment sur les autres races[1] », semble admirablement propre à peupler et à coloniser ces contrées. Les Anglais, qui veulent fermer l'Australie aux Célestes, les engagent pour le défrichement des jungles de North-Bornéo ; malgré les persécutions de toutes sortes, les Chinois sont parvenus à se rendre nécessaires dans les Philippines, où ils sont employés dans les plantations, et dans tous les travaux pénibles que les Européens ne voudraient faire à aucun prix. Dans la plupart des îles de l'archipel malais, ce sont eux qui sont les maîtres du petit commerce et les intermédiaires obligés entre les indigènes et les grandes maisons européennes. De la solution qui sera donnée à cette question capitale de la colonisation et du peuplement de la Malaisie par la race jaune, dépend la prospérité ou la ruine de ces contrées. Les planteurs de Java et de Luçon pourront développer la production par l'emploi de machines et de procédés de culture perfectionnés ; il leur sera difficile, à cause de la rareté et partant de la cherté de la main-d'œuvre, de lutter contre les produits de l'Amérique, à moins qu'ils n'ouvrent toutes grandes leurs frontières aux coolies chinois. Là est leur salut.

1. De Varigny, *l'Océan Pacifique*.

Chapitre III. — ARCHIPELS POLYNÉSIENS

Ces archipels polynésiens, disséminés dans l'Océan Pacifique, n'ont pas une grande importance par leur superficie et leur population; toutes ces îles ont à peine une étendue égale au tiers de la superficie de la France (175,000 kil. c.) et moins d'un million d'habitants. Elles sont cependant vivement convoitées par les grandes puissances de l'Europe, France, Angleterre, Allemagne, et par les États-Unis, à cause de la fertilité de leur sol, de l'abondance et de la variété de leurs produits, et des richesses de toutes sortes que leur sol recèle. Il leur manque seulement une race énergique de travailleurs pour faire valoir tous ces trésors qui restent encore à l'état latent. Les Chinois se sont établis dans quelques archipels et y ont fondé des colonies prospères. Les blancs peuvent s'acclimater dans cette partie de l'Océanie, dont le climat chaud est tempéré par la brise de mer, et y faire souche de familles nombreuses.

I. — POSSESSIONS FRANÇAISES.

Nouvelle-Calédonie. Superficie. Population. — La Nouvelle-Calédonie est devenue colonie française en 1853. Elle comprend la *Grande-Terre* ou *Calédonie* et un certain nombre d'îles et d'archipels, l'île *Nou,* l'île *Ducos,* l'île *Ouen,* l'île des *Pins* et l'archipel de *Loyalty.* La superficie de la Nouvelle-Calédonie est d'environ trois fois celle de la Corse (21,000 kil. c.). Elle pourrait nourrir plus d'un million d'habitants; elle en a à peine 60,000. Les indigènes, connus sous le nom de *Canaques,* au nombre d'environ 40,000, sont anthropophages; ils ont été refoulés dans l'intérieur. La population européenne, colons libres et fonctionnaires, est d'environ 7,000

âmes ; elle est de beaucoup inférieure au nombre des déportés (15,000).

Climat. — Le climat, constamment rafraîchi par les brises du large, est un des plus sains qu'on connaisse. Les Européens s'y acclimatent sans difficulté et n'y dépérissent pas. Pendant la saison fraîche, de juin à août, le thermomètre descend rarement au-dessous de 15° ; les plus fortes chaleurs ne dépassent pas 33°.

La colonisation pénale a paralysé la colonisation libre. Avantages accordés aux immigrants. — De toutes nos possessions d'outre-mer, la Nouvelle-Calédonie est celle qui présente aux émigrants européens les meilleures conditions d'existence immédiate et les plus sûres garanties d'avenir ; elle est riche en productions de toutes sortes, et cependant toutes ces richesses sont restées encore à peu près inexploitées. La colonisation pénale, réglée par le décret de septembre 1863, a paralysé le développement économique de cette terre océanienne. Nous en avons fait un lieu de transportation, un bagne, où l'élément libre est perdu au milieu de condamnés pour crimes de droit commun. C'est là un voisinage peu séduisant pour des honnêtes gens qui, plutôt que d'émigrer à la Nouvelle-Calédonie, ont préféré se porter sur d'autres colonies. L'envoi de criminels dans notre possession de l'Océan Pacifique sera toujours un obstacle à la colonisation libre. La faible émigration française vers la Nouvelle-Calédonie tient encore à d'autres causes : les gouverneurs n'ont pas su user des moyens employés par les colonies australiennes ou américaines pour attirer les colons. De nombreuses agences établies en Angleterre[1] sollicitent, par des brochures donnant,

---

1. La plus importante est *The emigrants information office* de Londres. Une institution semblable existe : à Berlin *Die deutsche Kolonisation-Gesellschaft*. Il s'est fondé en 1887, en Italie, *la Societa per l'emigrazione e la colonizazione*, qui publie un journal : *Il monitore dell emigrazione*. La Société italienne se propose de faire servir l'émigration, jusqu'alors abandonnée à elle-même, au développement de l'industrie et à l'augmentation de ses débouchés.

sous forme de *guide pratique*, des renseignements puisés aux sources les plus sûres et sérieusement contrôlés, les familles qui veulent s'expatrier. On ne peut s'empêcher de déplorer que sur aucune terre française, dans aucune de nos colonies proprement dites, rien n'ait été fait encore pour faire connaître aux vaincus de la vie les avantages de toutes sortes, le travail, les chances de fortune que les émigrants anglais sont assurés de trouver facilement avant de s'embarquer pour des terres lointaines. De sorte que nos compatriotes, qui cherchent hors de la métropole un vaste champ à leur activité, ignorent qu'il existe en Océanie une terre française, où ils trouveraient à l'exercer, avec une certitude absolue de voir leurs efforts largement rémunérés. Une société due à l'initiative privée, la *Société française de colonisation*, fondée en 1883, publie des notices sur nos colonies d'Océanie, sur les ressources qu'elles peuvent offrir aux immigrants français ; elle se propose d'assurer, à ces possessions du Pacifique, un recrutement de travailleurs agricoles et industriels choisis avec soin. Le gouvernement, de son côté, encourage l'émigration vers nos archipels calédoniens : il accorde aux colons agricoles le passage gratuit de France à Nouméa, et les met à leur arrivée en possession d'une concession de 24 hectares, dont 4 hectares de terres à culture et 20 de terres à pâturages. On donne en outre à chaque immigrant pour une somme de 150 fr. d'outils, graines, semences et d'animaux. L'administration fait construire une case pour abriter l'immigrant dès son arrivée. En dehors des concessions gratuites, il y a encore les concessions à titre onéreux; le prix des terres du domaine, concédées de cette manière, est fixé à 24 fr. l'hectare, et il est payable en 12 années par versements semestriels. Ces avantages ne sont pas à dédaigner sans doute; mais ce qu'on devrait établir aussi dans nos colonies de peuplement, en Afrique comme dans nos possessions d'Océanie, ce sont des *agences de travail*, comme il en existe dans l'Aus-

tralie et le Nouveau-Monde, qui s'occupent du placement des émigrants dès leur arrivée.

Résultats de la colonisation pénale. — Nos *convicts* auraient pu devenir cependant de précieux auxiliaires de la colonisation si, au lieu de les disperser dans des pénitenciers agricoles, on les avait employés à des travaux publics, percement de routes, travaux de défrichement, de terrassement et d'aménagement, construction de ports, etc. Or, après 18 ans de transportation, les forçats n'avaient construit, en 1882, que 150 kilomètres de routes qui n'étaient praticables que par le beau temps. Depuis 1882, on s'est occupé plus activement des travaux publics : on a commencé la construction d'un vaste réseau qui doit relier entre eux et avec la mer les différents centres de la colonie. On a d'abord construit une large route de ceinture qui part de Nouméa et doit faire le tour de l'île. Il y a beaucoup à faire pour l'aménagement des ports : Nouméa a maintenant des quais de débarquement, mais manque de bassin de radoub.

Il ne semble pas non plus que les fermes-modèles, où travaillent nos forçats, aient donné les résultats qu'on en attendait. La ferme de *Bourail,* établie dans une des vallées les plus fertiles, est loin d'être prospère et de donner les revenus sur lesquels on comptait. Les libérés qui se sont formés aux travaux agricoles dans ces pénitenciers, devenus concessionnaires, ne sont, en général, que de médiocres agriculteurs.

En résumé, ces essais de colonisation par les forçats n'ont pas réussi, et l'élément pénal prédominant dans la colonie a éliminé, par la force des choses, l'élément libre et honnête. Il n'est que temps de s'arrêter dans cette voie, si on veut voir émigrer vers cette terre océanienne un contingent plus régulier, plus nombreux de travailleurs français.

Richesses minérales. — Les richesses minérales de notre colonie sont considérables, mais peu exploitées encore, faute de capitaux et d'esprit d'entreprise ; les condamnés pourraient

fournir la main-d'œuvre à bon compte. Quelques sociétés minières se sont cependant constituées pour l'exploitation du *nickel*, dont la production s'est élevée à 6,000 tonnes, en 1888, à 22,000, en 1889. Le sous-sol calédonien recèle encore du minerai de *cuivre*, très riche en métal pur, de l'*antimoine*, du *cobalt* (3,151 t.) et un peu d'*or*. On a trouvé des gisements de *houille* d'une exploitation facile; c'est pour les compagnies métallurgiques établies dans l'île un véritable coup de fortune, parce qu'elles peuvent travailler sur place une partie du minerai extrait. L'exportation des produits miniers atteint près de 6 millions de francs. Cette source de richesse, quelque grande qu'elle soit, n'est pas inépuisable; elle peut contribuer à attirer dans notre colonie des capitaux et des travailleurs, mais l'avenir de la Nouvelle-Calédonie ne sera assuré que si elle possède des terres fertiles, où l'on puisse faire de l'élevage et de la culture.

Produits du sol. — Les *pâturages* couvrent de vastes étendues, 800,000 hectares environ; les plus plantureux sont ceux de la vallée du *Diahot* et de la plaine de *Rouni*. Le bétail, vendu par les éleveurs à des prix fort rémunérateurs, s'est multiplié. La colonie ne comptait qu'un millier de *bêtes à cornes* en 1859; il y en a aujourd'hui environ 130,000. On a amélioré la race des *moutons* indigènes par le croisement avec des mérinos, mais les animaux de l'espèce ovine ne paraissent pas prospérer, et leur laine est de qualité médiocre; on a récemment introduit le cheval d'Australie.

Mais l'élevage, pratiqué en grand et au hasard par des cultivateurs inexpérimentés, avait amené une dégénérescence des races. Quelques propriétaires de vastes pâturages eurent alors la pensée d'introduire les belles races de Durham et d'Hereford. Le sol et le climat de la Nouvelle-Calédonie sont tels, que les races importées il y a 15 ans ont rapidement prospéré; la colonie a cessé, depuis 12 ans, de s'approvisionner en Australie pour sa consommation de viande. Non seu-

lement elle se suffit, elle peut même tous les ans, par suite du croît, abattre et exporter 30,000 têtes de gros bétail, sans diminuer ses troupeaux. La *Société agricole, industrielle et commerciale* a même installé des usines pour la préparation des conserves de bœuf. Depuis 1888, chaque paquebot qui arrive de Nouméa apporte son chargement de conserves alimentaires. Les éleveurs néo-calédoniens peuvent espérer de réaliser des bénéfices considérables par la fabrication de ces produits, qui ne nous étaient fournis jusqu'ici que par l'Australie et la Plata.

Les terres arables, formées d'alluvions de 3 à 6 mètres de profondeur, ont une surface de 43,000 hectares, dont 8,000 sont disponibles pour la colonisation.

Les plantes de notre continent se sont acclimatées sans effort à la Nouvelle-Calédonie : le *maïs* donne deux récoltes par an ; le *riz* réussit aussi. Les *pommes de terre,* les *patates,* les légumes d'Europe prospèrent partout. Mais les principales cultures alimentaires sont celles du *taro,* de l'*igname* et du *manioc*. La racine de manioc, obtenue presque sans culture, remplace le pain et est un précieux élément d'alimentation pour le bétail. Le *café,* la *canne à sucre* et l'*ananas* sont les cultures tropicales qui ont le mieux réussi.

Le café est une des grandes ressources du pays, une des cultures sur lesquelles on fonde le plus d'espérances. La canne à sucre donne aussi des produits rémunérateurs, mais elle pourrait couvrir encore des milliers d'hectares. On tire de l'ananas une eau-de-vie estimée.

Les *forêts* abondent en arbres qu'on pourrait utiliser pour les constructions navales, pour la menuiserie, le charronnage, l'ébénisterie, si le manque de routes n'était un obstacle à leur exploitation. Quelques espèces sont particulières à la Nouvelle-Calédonie ; de ce nombre sont : le *niaouli,* qui a la propriété d'assainir le pays et qu'on cherche à propager en Algérie, et le *Kaori,* arbre gigantesque qui fournit une résine excellente.

Industrie. — Les indigènes n'ont qu'une industrie rudimentaire; ils savent fabriquer des *armes*, des *poteries* grossières, des *nattes* et se tailler des *pirogues* dans le tronc des arbres. Quelques colons ont récemment établi des *fabriques de conserves alimentaires* et des *distilleries*. Des sociétés minières ont fondé à Nouméa des *hauts fourneaux*, où l'on affine le minerai.

Commerce et navigation. — Le commerce extérieur de la Nouvelle-Calédonie atteint 18 millions de francs, dont 7 millions de francs pour l'importation et 11 millions de francs pour l'exportation[1]. Aux importations figurent les *tissus*, les *vins*, les *farines*, la *quincaillerie*; la colonie exporte principalement des *métaux*, du *bétail*, du *café*, etc. La part de la France dans les importations dépasse 4 millions de francs. Les contrées avec lesquelles notre colonie fait le plus d'affaires, après la France, sont: l'Australie, qui envoie du charbon et des farines; la Nouvelle-Zélande, des bois de construction; l'Amérique, de la quincaillerie; l'Angleterre, des tissus. Les exportations de l'archipel néo-calédonien en France sont estimées à plus d'un million de francs, consistant surtout en produits du sol et en minerai; la plus grande partie des produits miniers est cependant dirigée vers l'Angleterre. Les maisons françaises établies à *Nouméa* se plaçent au premier rang pour la valeur des échanges; elles ont à lutter contre d'importantes maisons anglaises, australiennes et allemandes.

En 1890, 89 navires jaugeant 70,474 tonnes sont entrés

1. Commerce extérieur en 1890 :
Importations : 7,140,550 fr. dont 4,776,650 fr. de produits venant de France.
Exportations : 11,098,900 fr. dont 1,348,900 fr. de produits à destination de France.

Importations :	Vins et eaux-de-vie	1,879,920f
—	Farines et produits comestibles	1,205,300
—	Quincaillerie	1,061,820
Exportations :	Nickel	3,595,100
—	Conserves de viande	1,098,900
—	Plomb argentifère	653,625

dans les ports de la Nouvelle-Calédonie, et 64 navires de 74,888 tonnes en sont sortis. Le pavillon anglais figure au premier rang pour les transports maritimes; il est représenté par 63 navires et 45,000 tonnes à l'entrée, 39 navires et 31,659 tonnes à la sortie.

Nouvelles-Hébrides. La Société néo-calédonienne. — La France et l'Angleterre exploitaient par indivis, en vertu d'un accord conclu en 1878, l'archipel des Nouvelles-Hébrides, égal à peu près en étendue à l'archipel calédonien, mais un peu plus peuplé (15,120 kil. carrés, 134,500 habitants). Il est formé par un grand nombre d'îles dont les plus importantes sont: Mallicolo, Erromango, Sandwich, Tanna, Santa-Cruz, etc. Elles sont montagneuses et d'une remarquable fertilité; elles exportent surtout du bois de *sandal,* des *substances résineuses* et du *café.*

En septembre 1882, les colons de la Nouvelle-Calédonie, comprenant combien il importait de ne pas se laisser devancer par l'Angleterre dans l'occupation de cet archipel, complément nécessaire de la Nouvelle-Calédonie, résolurent de s'en emparer pacifiquement. Ils formèrent la Compagnie néo-calédonienne des Nouvelles-Hébrides, au capital de 500,000 fr., dont le but était de faire en grand ce que les Anglais n'avaient fait qu'en petit jusque-là, c'est-à-dire, acheter des terres, encourager nos compatriotes à venir s'établir dans l'archipel, créer des comptoirs de commerce, nouer des communications régulières avec la Nouvelle-Calédonie et les diverses îles de l'archipel, rétablir le courant d'immigration canaque sans lequel la Nouvelle-Calédonie, faute de bras, est condamnée à une impuissance absolue, imiter, en un mot, la politique des Anglais, et arriver, par des acquisitions successives de territoires, à mettre aux mains des Français la propriété de l'archipel tout entier.

A la fin de 1882, la Société avait acquis 200,000 hectares; elle en possède aujourd'hui 700,000 ; elle a 4 fermes en plein

rapport et 6 stations commerciales, et elle n'a pas cessé de s'étendre et de progresser : elle a envoyé à l'île Sandwich une centaine d'émigrants, qui ont créé des exploitations agricoles; un service régulier mensuel à vapeur a été établi entre Nouméa, les Loyalty et les Nouvelles-Hébrides ; c'est le moyen de concentrer à Nouméa tout le transit et le commerce de l'archipel.

L'influence française dans les mers du sud augmenterait par l'annexion de cet archipel. La Nouvelle-Calédonie en retirerait aussi des avantages qui ont été exposés avec beaucoup de force par M. Charles du Peloux : « Du même coup, toutes les difficultés au milieu desquelles se débat notre colonie se trouvent levées. Laissant la grande île à son rôle de bagne, les colons français qui y sont établis se transportent aux Hébrides, y achètent des terres, s'y livrent à la culture du sol, à l'élevage, établissent des comptoirs, pénètrent peu à peu dans l'intérieur et y découvrent sans doute de nouveaux éléments d'attraction ; le gouvernement métropolitain prend des mesures pour favoriser l'introduction des colons ; les étrangers, certains que leurs personnes et leurs biens seront en parfaite sécurité, imitent cet exemple et rivalisent d'efforts pour tirer parti des ressources du pays ; à mesure que les défrichements s'opèrent, la salubrité augmente et les indigènes achèvent de s'humaniser ; la division en îles distinctes favorise l'installation de compagnies ou d'exploitations séparées ; bref, du jour au lendemain, la civilisation pénètre dans l'archipel[1]. »

Le gouvernement anglais, poussé par les colonies australiennes, s'est opposé à la prise de possession de cet archipel par la France. Nous avons retiré, en 1887, les troupes que nous avions débarquées pour protéger nos nationaux menacés par des indigènes que des agents anglais excitaient contre nous.

---

1. *Guide de l'Émigrant aux Nouvelles-Hébrides.*

Tahiti. Climat; productions. — C'est en 1842 que les îles de Tahiti ou de la Société furent placées sous notre protectorat; les progrès de l'influence française ont abouti, en 1880, à l'annexion de l'archipel. Les îles les plus importantes de ce groupe sont : *Tahiti* (117,000 hectares et 11,200 habitants), couverte de hautes montagnes volcaniques, et sa voisine *Mooréa*. Le climat est sain et favorable aux Européens, dont le nombre dépasse à peine un millier (900 Français, 350 Anglais, 250 Américains, 40 Allemands). Le sol est très fertile et produit l'*arbre à pain,* dont se nourrissent les indigènes, le *coton* à longue soie, le *café,* la *vanille,* dont l'arôme est d'une suavité sans égale, *l'huile de coco* ou *coprah,* et le *cocotier*. Les *oranges* de Tahiti sont exquises. Le cotonnier est la culture la plus importante, et serait la plus rémunératrice si les bras ne manquaient pas. La moitié des terres qui pourraient être cultivées reste en friche[1]. Quoique la propriété du sol ait été reconnue aux indigènes au moment de l'annexion, les colons européens peuvent acheter des terres, à des conditions très favorables, à la *Caisse agricole,* institution gouvernementale établie pour venir en aide à la colonisation.

Le commerce est en progrès : il s'élève à près de 7 millions de francs[2]. Dans ce chiffre, la part de la France est

---

1. Superficie des terres cultivées à Tahiti et Mooréa : 7,000 acres environ.

2. Commerce de Tahiti en 1890 :

Exportations.	126,724 livres sterling ou	3,168,200f
Importations.	134,144 — ou	3,353,600

Principaux articles exportés :

Nacre	58,513 liv. sterl.	Coton	10,150 liv. sterl.
Coprah.	44,495 —	Perles	2,800 —

	IMPORTATIONS. — Livres sterling.	EXPORTATIONS. — Livres sterling.
Part des États-Unis.	80,105	52,492
— du Portugal.	»	32,359
— de l'Angleterre	»	24,695
— de la France	18,818	9,622
— Australie et Nouvelle-Zélande. .	24,753	7,574

faible : nous importons pour environ 500,000 fr. de marchandises à Tahiti, qui a ses principales relations d'affaires avec l'Amérique (San-Francisco), la Nouvelle-Zélande, l'Australie, le Portugal et l'Angleterre. Les étrangers, Allemands, Américains, Anglais, ont fondé les maisons de commerce les plus importantes. *Papeïti,* chef-lieu de Tahiti, est le siège d'une grande société allemande dite *Société commerciale océanienne.* Les sociétés françaises viennent au second rang.

Le mouvement du port de Papeïti a été, en 1890, de 272 navires d'une capacité de 27,855 tonnes à l'entrée, et de 264 navires jaugeant 27,246 tonnes à la sortie.

Iles Gambier. — Mangareva est l'île la plus importante de l'archipel Gambier. Ces îles se dépeuplent : Dumont d'Urville estimait la population à 2,000 habitants, dont 1,500 pour Mangareva. En 1871, elle n'était plus que de 936 ; depuis 1871, la décadence a été encore plus rapide ; on ne compte plus que 446 habitants dans tout l'archipel. L'*arbre à pain,* l'*oranger,* le *citronnier,* le *cocotier,* le *caféier,* le *cotonnier,* telles sont, avec quelques pieds de *canne à sucre,* quelques plantations de *manioc,* de *patates* et de *courges,* les principales productions du pays.

La richesse des Gambier consistait surtout dans la vente des *nacres* et des *perles fines ;* l'huître perlière y abondait. Il y a quelques années, le groupe fournissait 500 tonneaux de nacres au prix de 700 fr., soit un revenu de 350,000 fr., plus 20,000 f[illegible] perles. Ces bancs commencent à s'épuiser.

Iles Tuamotus. Productions. Décadence des pêcheries. Importance commerciale de cet archipel. — Les îles Tuamotus, au nombre de 80, découvertes par Bougainville, s'étendent sur une longueur de 300 lieues. On évalue la population à 5,596 habitants.

Elles produisent les plantes alimentaires préférées des indigènes, *arbre à pain, sagoutier, bananier, patates, ignames,* etc.

Le cocotier y réussit admirablement et y vient presque sans culture. Il fournit le *coprah* ou *huile de coco,* qui s'exporte en Europe par grande quantité pour la fabrication du savon.

L'archipel des Tuamotus est la plus *vaste pêcherie* qui soit au monde. Sur les 80 îles qui le composent, 5 ou 6 seulement ne produisent pas de perles. Cependant la production des nacres a diminué. Il y a quelques années, on en exportait beaucoup en Europe; la pêche en était alors facile; les nacres se trouvaient en assez grande quantité, de belle qualité et par de petits fonds. Aujourd'hui elles sont rares, petites et se trouvent par des fonds de 25 à 30 mètres, ce qui en rend la pêche très pénible. La plus grande partie de la nacre pêchée dans nos possessions océaniennes (600 tonnes environ) est achetée par l'Angleterre. L'industrie française en emploie environ 2,500 tonnes, pour les articles de tabletterie, de marqueterie et la fabrication des boutons; c'est en Angleterre que nous allons nous approvisionner pour cet article (1,600 tonnes environ). C'est un tribut que nous payons à nos voisins et dont nos industriels pourraient s'affranchir, s'ils achetaient directement la nacre aux îles Gambier et Tuamotus. Il suffirait pour cela que nos grands négociants en perles et les principales maisons de joaillerie s'entendissent pour la formation d'un syndicat ou d'un puissant comptoir d'achat aux Tuamotus.

Mais il faut, avant tout, prendre au plus tôt les mesures nécessaires pour préserver d'une ruine totale nos admirables pêcheries d'Océanie. M. Bouchon-Brandely, chargé d'une mission aux Tuamotus, pense que si ces pêcheries étaient convenablement administrées, le rendement actuel, qui est d'un million de francs par an, atteindrait un chiffre voisin de 8 à 10 millions.

Outre le coprah, les nacres et les perles, les Tuamotus offrent encore d'autres ressources commerciales qui ont été trop négligées jusqu'ici; de ce nombre sont: la *bourre de coco,* dont l'archipel pourrait fournir 3 à 4 mille tonnes, et les *fibres*

de pandanus, dont les naturels se servent pour coudre leurs vêtements et dont nos industriels trouveraient facilement l'emploi.

En résumé, le commerce pourrait prendre aux Tuamotus une importance considérable, si nous nous attachions à le développer, en propageant partout la culture du cocotier, et en retardant, par une surveillance active, la décadence du commerce des nacres et des perles. Il s'élève actuellement à près de 10 millions de francs. Les Anglais, les Allemands et les Américains drainent la plus grande partie des produits de cet archipel; à leur exemple, nos grandes maisons de commerce devraient avoir des représentants à Anaa et Fakarava. C'est également l'étranger, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique, qui fournit les marchandises vendues aux indigènes.

Iles Marquises. — Les îles Marquises (1,284 kilomètres carrés), d'origine volcanique, avaient 10,000 habitants en 1863; elles n'en comptent plus que 5,264, dont 77 Européens.

Les cultures sont cependant en progrès. Les plantations de *coton,* de *cocotier* et de *fungus* se sont multipliées; on a fait des essais de *café* et de *tabac* qui ont parfaitement réussi.

Les îles Marquises n'ont de communications extérieures qu'avec San-Francisco, d'où leur viennent presque toutes les marchandises d'importation, et avec Tahiti, où sont expédiés tous leurs produits. De là ils vont le plus souvent en Amérique ou en France. Le *fungus* est exporté en Chine; le *coprah* et le *coton* sont destinés, partie à la France, partie à San-Francisco. Depuis 1882, un service régulier de correspondance a été établi entre Tahiti, les Marquises et Tuamotus.

Iles Tubuaï, Cook, Rapa et Wallis. — L'archipel de *Tubuaï* ne compte que 700 habitants; l'archipel de *Cook* est formé de 9 ou 10 îles qui ont ensemble une population de 11,500 habitants. A ces deux groupes on peut rattacher la petite île

de *Rapa,* qui a été choisie comme point d'escale par une compagnie de navigation anglaise. Son port peut recevoir des navires jaugeant 2,000 tonneaux. L'importance que nous attachons à cette possession s'explique par sa situation au point où se croisent les grandes routes maritimes qui relient l'Amérique à l'Extrême-Orient, aux Indes, aux îles de la Sonde, à l'Australie. Elle est appelée à commander le nouveau courant commercial qui s'orientera de l'est à l'ouest, à travers le Pacifique. Nous y avons établi un dépôt de charbon.

L'archipel de Wallis (8,260 habitants) a été placé, en 1887, sous le protectorat français. Il était nécessaire que notre pavillon flottât dans une partie du Pacifique où l'Allemagne et l'Angleterre ont acquis une position si forte, l'une par son traité avec les Tonga et sa prise de possession de Marshall, l'autre par l'annexion des Fidji, toutes deux par les droits qu'elles ont, d'accord et en commun avec le gouvernement de Washington, su se faire accorder aux Samoa. C'est un archipel riche en produits des tropiques, *canne à sucre, café, coton, coprah,* etc., qui fourniront d'abondants éléments au commerce.

II. — POSSESSIONS ANGLAISES.

Iles Fidji ou Viti. — Les Anglais ont pris possession, en 1874, des îles Fidji ou Viti, dont la superficie est égale (20,800 kilomètres carrés) à peu près à celle de la Nouvelle-Calédonie; la population de cet archipel, qui pourrait nourrir 2 millions d'hommes, est à peine de 122,000 habitants, dont 3 à 4 mille blancs, Anglais et Anglo-Australiens. Le climat, quoique chaud, est sain; aussi l'acclimatement des Européens se fait facilement. Les cultures très variées sont celles des pays chauds: l'*igname,* la *banane* et le *taro,* dont se nourrissent les indigènes, le *cocotier,* cultivé presque exclusivement par des planteurs qui expédient en Europe et en Australie l'huile

et le coprah, le *coton,* dont la culture aujourd'hui restreinte à cause de la cherté de la main-d'œuvre, a enrichi les planteurs fidjiens, la *canne à sucre,* qui est actuellement avec le cocotier la principale culture industrielle, le *tabac,* le *maïs,* etc.[1].

Le commerce, qui se chiffre par 14 millions de francs, dont 5 à l'importation, est presque entièrement entre les mains des Anglais et des Anglo-Australiens. Quelques maisons de Hambourg ont des traitants dans les îles Fidji.

Les principaux articles importés sont : les lainages (37,904 livres sterling), les produits alimentaires (9,169), le riz (10,193). Ces îles exportent du sucre (244,655 liv. sterling), du coprah (42,901), du coton (2,443), etc.

Les navires marchands qui ont visité les îles Fidji pendant l'année 1890 comprennent 60 steamers et 19 voiliers, jaugeant ensemble 56,711 tonnes. Sur ce nombre, 75 portaient le pavillon britannique.

III. — POSSESSIONS ALLEMANDES.

Iles Salomon, Bismarck, etc. — L'Allemagne s'est emparée, à deux pas de l'Australie, d'un certain nombre d'îles et d'archipels, îles *Salomon* et l'archipel *Bismarck* qui, sur une superficie de 85,000 kilomètres carrés, compteraient, d'après des statistiques évidemment exagérées, 190,000 habitants, la *Nouvelle-Bretagne* et la *Nouvelle-Irlande,* désignées maintenant sous le nom de *Nouvelle-Poméranie* et *Nouveau-Mecklembourg* et enfin les îles *Marshall* dont la population est assez dense, 10,000 habitants sur un territoire de 866 kilomètres carrés. Ce sont des compagnies (la *Compagnie de la Nouvelle-Guinée* est la plus importante) qui sont chargées de l'exploitation de

1. Surfaces cultivées en 1890 :

Bananes	2,407 acres.	Canne à sucre	12,952 acres.
Coton	271 —	Maïs	315 —
Cocotier	18,513 —		

ces possessions. Le principal produit exporté est le *coprah* ou amande sèche du coco.

En 1890, dans les ports de l'archipel Bismarck, sont entrés 59 navires, presque tous de nationalité allemande, jaugeant environ 12,000 tonnes, et 91 navires d'une capacité de 11,437 tonnes dans le port de Jaluit situé dans les îles Marshall.

IV. — POSSESSIONS ESPAGNOLES.

Mariannes, Carolines et Palaos. — Les Espagnols sont maîtres des *Mariannes,* de l'archipel des *Carolines* et des *Palaos.* Les Mariannes, séparées des Philippines par un espace de 200 kilomètres, sont des îles montagneuses et volcaniques. Elles décrivent, sur une longueur de 1,000 kilomètres, un arc de cercle d'une régularité parfaite. C'est un groupe d'une douzaine d'îles, dont la plus importante, *Guam,* a 514 kilomètres carrés. La population totale de l'archipel est d'environ 9,000 habitants, cultivant à peine le sol qui fournit l'arbre à pain et le coprah.

L'archipel des Carolines et des Palaos est un peu plus important. On évalue la population de ces deux groupes à 40,000 habitants, dont 20,000 à 30,000 pour les Carolines. Ces possessions espagnoles n'ont aucune importance au point de vue économique. Les indigènes, à peine sortis de l'âge de pierre, se nourrissent du fruit de l'*arbre à pain,* de *taro,* de *patates* et de poissons. Le *coprah* est le seul produit qu'exportent quelques maisons allemandes.

V. — ARCHIPELS INDÉPENDANTS.

Iles Samoa. — Les îles Samoa (2,787 kilomètres carrés, 36,000 habitants) ont été le théâtre d'une lutte ardente entre immigrants anglais et allemands. Sans les protestations indignées des États-Unis et de l'Angleterre, cet archipel, certainement

le plus fertile de la Polynésie, aurait déjà perdu son indépendance qui a été reconnue dans un acte signé par les gouvernements de l'Angleterre, de l'Allemagne et des États-Unis (14 juin 1889). Les Allemands détiennent la plus grande partie du sol ; sur 5,000 acres de terres cultivées aux Samoa, 4,500 appartiennent à des immigrants bavarois. La *Compagnie hambourgeoise* a fait faire de grandes plantations de *coton,* de *café* et de *tabac,* qu'achètent des traitants pour des maisons de commerce d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique. Ces îles fournissent aussi beaucoup de *coprah.* Les importations comprennent surtout des *objets de quincaillerie,* des *alcools* et des *étoffes communes,* provenant des fabriques allemandes, anglaises ou américaines. *Apia,* la plus importante des îles de l'archipel, est le centre de la navigation pour les lignes de vapeur des compagnies allemandes et le siège de la puissante *maison Godefroy,* qu'on a surnommées les rois des mers du sud[1].

Il est entré en 1890, dans le port d'Apia 371 navires, dont 228 de nationalité allemande.

Iles Sandwich. — L'archipel des Sandwich (22,000 kilomètres carrés, 90,000 habitants) est formé de cinq îles principales : *Hawaï,* la plus grande du groupe, Maoui, Oahou, Kaouaï et Molokai. La population se compose de Polynésiens (35,000), qui diminuent d'un recensement à l'autre, de Chinois et de Japonais (28,000), venus en qualité d'engagés pour cultiver les champs de canne et les plantations des grands propriétaires, et qui, après leur engagement, se sont établis comme boutiquiers et artisans, de Portugais açoriens (9,000 à 10,000), qui retrouvent, en passant de l'Atlantique dans le Pacifique, le même climat, le même sol et les mêmes cultures, d'Américains du Nord (2,000), qui considèrent l'archipel Hawaïen comme une dépendance des États-Unis, d'Anglais (1,344),

1. Commerce des îles Samoa :

Importations	93,607	livres sterling.
Exportations	71,340	—

d'Allemands (1,034), de Norvégiens (227), de Français (77), etc.

Le sol de ces îles est d'une grande fertilité et produit les plantes alimentaires des tropiques, *riz, ignames, patates, taro,* etc. La *canne à sucre* est la principale denrée d'exportation; pour cette culture, l'archipel des Sandwich vient avant nos colonies sucrières de la Réunion, de la Guadeloupe, de la Martinique; la plus grande partie de la récolte[1] est exportée aux États-Unis, où le sucre hawaïen entre en franchise. Le *coton,* le *tabac* et le *café* sont des cultures secondaires.

Le commerce des îles Sandwich se fait presque entièrement avec l'Amérique du Nord; c'est par les États-Unis qu'arrivent en Europe les produits exportés par les Hawaïens, grâce au chemin de fer transcontinental de San-Francisco à New-York. L'ensemble des échanges s'élève à plus de 99 millions de francs, dont 65 à l'exportation (60 pour le sucre seulement)[2]. Ce sont les Américains qui fournissent la plus grande partie des produits manufacturés que consomment les Hawaïens, *tissus, quincaillerie, fer, matériel de chemin de fer, machines,* etc. Les communications entre les îles ont lieu par un service de chaloupes et de bateaux à vapeur. Les îles Sandwich sont les seules du groupe de la Polynésie à avoir des télégraphes, des téléphones et des chemins de fer (51 kilomètres).

Honolulu, la ville la plus peuplée, a un port abrité fréquenté surtout par les Américains. Par son tonnage d'entrée et de

---

1. Exportation du sucre : 110,000 tonnes en moyenne, d'une valeur de 60 millions de francs.

2. Commerce des îles Sandwich :

	IMPORTATIONS. — Dollars.	EXPORTATIONS. — Dollars.
1887	4,541,000	11,631,000
1889	5,439,000	14,040,000
1890	6,962,000	13,023,000

Principaux articles exportés : sucre (12 millions de dollars), riz (545,239), bananes (176,351), peaux (70,949), etc.

sortie (450,000 tonneaux), il se place au premier rang parmi les ports polynésiens[1].

Conclusion sur la Polynésie. — Vers le milieu de ce siècle seulement, l'attention des puissances européennes s'est portée vers ces archipels océaniens; elles ont cherché surtout dans ces parages des ports de relâche, des dépôts de charbon, des stations militaires pour leurs navires de guerre. Ces archipels peu étendus et peu peuplés, ces îlots perdus dans l'immensité de l'Océan, sont précieux à d'autres titres; ils offrent à la culture des ressources considérables. Leur importance économique grandira encore lorsqu'un canal maritime sera creusé à travers l'Amérique centrale. La Polynésie retirera de cette œuvre les avantages les plus considérables : des lignes de navigation plus nombreuses sillonneront ces régions du Pacifique; il s'établira entre ces archipels et l'Europe, ainsi rapprochés, un courant commercial important; les colons d'Europe émigreront volontiers vers ces contrées, aujourd'hui délaissées, et mettront en valeur ces terres d'une incomparable fertilité, assurés de trouver sur notre continent un débouché à leurs produits. Aujourd'hui les bras manquent, et les capitaux ne se portent guère vers cette partie du monde; aussi la plus petite partie du sol est seule en rapport. D'ailleurs ce n'est pas de l'élément indigène qu'il faut attendre la mise en valeur des terres; ces insulaires vivent dans l'état de nature, s'abandonnant, sans souci de la vie matérielle, aux charmes d'un climat qui les dispense même de se vêtir; ils sont, dans un avenir plus ou moins rapproché, destinés à disparaître; leur nombre diminue d'année en année; Tahiti est tombée de 250,000 habitants, à la fin du XVIII[e] siècle, à 15,000; la population décroît dans les mêmes proportions à

1. Mouvement des ports :

Entrées . . .	1888 . . .	246 navires jaugeant	221,148 tonnes.	
— . . .	1889 . . .	288 — —	223,567 —	
— . . .	1890 . . .	295 — —	230,128 —	

la Nouvelle-Calédonie, aux Samoa, aux îles Fidji, Gambier, etc. Tout sollicite donc les Européens vers ces parages : un climat enchanteur, dont la chaleur est tempérée par les vents du large, une terre fertile entre toutes et presque vierge encore, des populations aux mœurs douces, à côté desquelles, par conséquent, on peut vivre sans avoir à redouter des conflits, en attendant qu'elles disparaissent.

Nous aurions tort de détourner notre attention de ces possessions océaniennes. Par nos archipels, qui sont les plus étendus des possessions européennes dans la Polynésie, nous occupons les points les plus importants pour le commerce, nous possédons les ports les plus sûrs et les postes les plus avantageux. Malheureusement, nous n'avons pas encore su tirer parti de toutes ces ressources. Les Allemands, que nous trouvons partout où il y a quelque profit à tirer, travaillent méthodiquement, depuis plus de vingt ans, à se rendre maîtres du commerce de ces régions; ils ont fondé de nombreux comptoirs qui disposent de grands capitaux (maison Godefroy), et vont créer, sous le patronage de la Société de géographie commerciale de Berlin, une *banque allemande-australienne* pour l'usage des Allemands du Pacifique; ils se sont établis en nombre considérable dans les îles les plus fertiles pour se livrer à la culture ; des lignes allemandes de steamers réguliers relient les ports les plus importants; ils se sont ainsi assuré le monopole du commerce d'importation et d'exportation. *Apia,* dans l'archipel de Samoa, renferme leurs principaux établissements. La prépondérance commerciale qu'ils exercent les a obligés, pour la fortifier et l'étendre encore, à fonder des colonies et à établir des protectorats. Les Anglais et les Américains du Nord disputent aux Allemands les bénéfices de ce commerce. Nous ne pouvons nous désintéresser de cette lutte économique ; notre insouciance rendrait les Allemands, les Anglais et les Américains maîtres, sinon en droit, du moins en fait, de nos possessions d'Océanie. Nous supporte-

rions les dépenses de l'administration ; notre flotte de guerre continuerait, à des époques régulières, à montrer son pavillon dans ces mers du Pacifique ; notre armée veillerait à la sécurité intérieure ; en un mot, tous les frais de l'occupation seraient à notre charge, mais les bénéfices du commerce passeraient presque en entier aux mains des étrangers. Une nation comme la France ne peut se contenter de ce rôle de garde-côte.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Le commerce était fort restreint au moyen âge ; les douanes établies aux frontières de chaque province, les droits de péage, le manque de routes de terre et d'eau, l'inexpérience de la navigation étaient des obstacles souvent insurmontables à la circulation des marchandises. Les inventions et les découvertes maritimes du XVI[e] siècle ont donné, aux transactions des nations de l'Europe entre elles et au trafic de l'Europe avec les peuples de l'Asie méridionale et de l'Afrique, une activité jusqu'alors inconnue ; les richesses du Nouveau-Monde ont commencé aussi à cette époque à être exploitées : les Espagnols en tiraient surtout des métaux précieux et des produits coloniaux[1]. Les Espagnols et les Portugais ont découvert des routes nouvelles et pris possession de terres jusqu'alors inexplorées ; les Anglais, les Hollandais et les Français ont fondé, après eux, des colonies qui ne tardèrent pas à dépasser en prospérité celles de ces deux pays. Si l'empire portugais s'écroula aussi rapidement qu'il s'était élevé, l'Espagne conserva ses vastes établissements d'Amérique jus-

---

1. Pour l'étude de l'*histoire du commerce* pendant le moyen âge et la période des temps modernes, on lira avec fruit l'ouvrage complet et intéressant de M. Pigeonneau, et la publication plus récente de M. Octave Noël.

qu'au commencement de ce siècle ; mais la souveraineté des mers était passée, dès le XVIIIe siècle, à l'Angleterre, qui conquit, après des guerres heureuses, le Canada, la plus grande partie des Antilles et les Indes. Pendant que Napoléon Ier poursuivait son rêve de domination européenne, la nation anglaise étendait son empire colonial et s'emparait des points qui commandent les grandes routes maritimes. Aujourd'hui, par ses stations, ses postes fortifiés et sa puissante marine militaire, elle a sur mer une situation inexpugnable. Elle envoyait de nombreux contingents d'émigrants dans l'Amérique septentrionale, pendant que l'Espagne et le Portugal peuplaient lentement l'Amérique centrale et méridionale. Mais ces possessions du Nouveau-Monde ne tardèrent pas à se séparer de leurs métropoles pour s'ériger en États indépendants, l'Amérique anglo-saxonne, à la fin du XVIIIe siècle, l'Amérique latine, au commencement du XIXe. L'émancipation des colonies espagnoles de l'Amérique eut une heureuse conséquence économique : ce fut d'ouvrir au commerce européen un continent qui jusqu'alors lui était resté fermé. Ces peuples sont encore, malgré leurs tentatives pour développer la production industrielle, tributaires de l'Europe pour beaucoup de marchandises fabriquées ; mais le continent se ferme de plus en plus à nos produits : les Yankees ont réservé exclusivement le marché national aux producteurs nationaux, et se mettent en état de lutter, au point de vue industriel, sur les marchés étrangers avec les nations les plus avancées de notre continent.

En même temps, le commerce de l'Europe avec les contrées de l'Extrême-Orient augmentait en activité et en importance, surtout depuis le percement de l'isthme de Suez. L'Inde anglaise est arrivée à un degré de prospérité qu'elle n'avait pas connue depuis de longs siècles. L'Indo-Chine, entamée par la France et l'Angleterre, s'ouvre à l'influence européenne ; la Chine et le Japon ont renoncé à leur isolement, tout en limitant le nombre des ports ouverts au commerce des occi-

dentaux. Mais la nation prépondérante en Asie après l'Angleterre, c'est la Russie, qui occupe tout le nord de ce continent et s'avance à pas lents, mais sûrs, sur toute l'Asie occidentale et centrale, l'Arménie, la Perse, le Turkestan et l'Afghanistan.

L'Océanie, à peine explorée à la fin du XVIII[e] siècle, attire aujourd'hui l'attention des grandes puissances de l'Europe; la race anglo-saxonne peuple et défriche l'Australie, où se fonde une nouvelle Angleterre; si le commerce de la France, qui possède la plus grande partie des archipels polynésiens, ne se développe que lentement dans cette partie du monde, celui de l'Allemagne a fait des progrès surprenants.

Mais c'est surtout l'Afrique qui est de nos jours l'objet des convoitises les plus ardentes de l'Europe. Ce continent dont on ne connaissait guère, il y a à peine un demi-siècle, que le pourtour, est aujourd'hui à peu près complètement exploré. Crampel, en remontant l'Oubanghi pour atteindre le lac Tchad, se proposait de reconnaître la seule partie de l'Afrique désignée encore sur nos cartes sous le nom de région inconnue (terra incognita). L'œuvre de ce hardi explorateur, mort à la peine, a été reprise par Dybowski et Maistre qui sont entrés dans la vallée du Chari, poursuivant leur marche vers le nord pour atteindre le lac Tchad; par de Brazza, qui s'avance vers les mêmes régions, en remontant la vallée de la Sangha, et par le lieutenant Mizon, qui se dirige vers le lac africain par la vallée du Bénué.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique et l'Italie se sont taillé, sur ce continent, de vastes territoires; des sociétés privilégiées se sont fondées, en Angleterre et en Allemagne, pour l'exploitation des richesses d'une contrée dont on n'a guère tiré jusqu'à présent que de l'ivoire, des esclaves et de la poudre d'or. La race blanche ne pourra s'établir et fonder des colonies que sur un petit nombre de points; mais à mesure que nous prendrons plus complète-

ment possession de l'intérieur du pays, qu'un plus grand nombre de comptoirs seront établis, que des vapeurs sillonneront les fleuves navigables, que des routes et même des voies ferrées pénétreront plus avant dans le cœur du continent noir, on verra se former de nouveaux centres de population ; les peuplades à demi-sauvages, qui vivent encore de la pêche et de la chasse, s'établiront à demeure fixe sur le sol qu'elles défricheront, les cultures se développeront ; la richesse à son tour augmentera, et ces populations misérables verront luire des jours meilleurs ; la barbarie, qui couvre la plus grande partie de ce continent de ténèbres comparables à celle de la grande sylve dont Stanley a donné une description obsédante, attaquée de tous côtés, reculera devant la civilisation.

Il dépend de la France de jouer un grand rôle dans l'Afrique septentrionale, où les récentes conventions nous ont attribué d'immenses territoires reliant, à travers le Sahara, le Soudan à l'Algérie-Tunisie. Pour coloniser et exploiter ces contrées nouvelles, nous devons, à l'exemple des Anglais et des Allemands, susciter surtout l'initiative privée. C'est ce qu'ont compris les membres du *Comité de l'Afrique française,* qui vient de se constituer récemment ; ils font appel à l'association libre pour développer l'influence et le commerce français dans l'Afrique de l'ouest, du nord et du centre.

Les progrès accomplis par les sciences depuis un siècle ont centuplé les efforts de l'initiative privée pour l'exploitation et la mise en valeur des contrées où les Européens se sont établis ; les découvertes contemporaines, télégraphes, câbles sous-marins, chemins de fer, navigation à vapeur, téléphones, ont été des instruments précieux dans les mains des peuples civilisés : les nations, qui vivaient auparavant isolées ou dont les relations étaient rares, sont aujourd'hui étroitement unies par des voies de communication rapides ; les produits, jadis vendus à vil prix ou consommés sur place, ont

acquis, grâce à cette facilité de circulation, une plus-value considérable.

La concurrence industrielle, agricole et commerciale est devenue plus âpre et plus ardente, à mesure que les procédés agricoles, l'outillage industriel et les moyens de transport se perfectionnaient. C'est ainsi que les peuples de l'Amérique, qui étaient les meilleurs clients des nations européennes pour la vente des produits industriels, veulent fabriquer eux-mêmes les marchandises qu'ils tiraient de l'étranger. Sans cesser d'accroître leur production agricole, au point de provoquer sur nos marchés une baisse considérable à cause de l'abondance de leurs produits, ils se sont encore outillés pour lutter contre nos manufactures. Les Américains du Nord ont précédé tous les autres États dans cette voie ; mais en gens pratiques, ils ont compris qu'ils ne pourraient lutter contre la concurrence des produits étrangers, que s'ils étaient protégés par des tarifs prohibitifs ; le Canada, le Brésil, la Plata, le Chili ont aussi élevé leurs droits de douane, pour les articles de provenance étrangère. En Europe, la Russie, la Roumanie, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne ont également modifié leur tarif douanier dans un sens restrictif. L'Angleterre, la Belgique et la Suisse restent, seules dans le monde, fidèles à la doctrine libre-échangiste, mais seulement pour les produits qu'elles peuvent fabriquer à meilleur marché que l'étranger.

Nous n'avons pas, de notre côté, à nous demander si le libre-échange vaut mieux ou moins que la protection ; l'heure n'est plus aux discussions théoriques. Ce qu'il faut surtout exiger de ceux qui ont la mission difficile de diriger le développement économique de notre pays, c'est un peu de sens pratique, c'est-à-dire la connaissance du sol et de l'homme qui en vit, et aussi des moyens de tirer le meilleur parti des richesses de toutes sortes qu'il recèle. C'est ainsi que la géographie et l'économie politique se complètent et s'éclairent l'une l'autre.

Quel que soit le régime douanier adopté, il serait puéril de le considérer comme un remède efficace pour prévenir les crises économiques. A une époque de lutte ardente, notre activité doit être tenue sans cesse en éveil sur les conditions du travail dans les principaux pays producteurs, sur les procédés de culture, sur les améliorations apportées dans la fabrication, sur la situation des grands marchés, en un mot, sur tout ce qui intéresse l'agriculture, l'industrie et le commerce, ces grandes nourricières des sociétés modernes.

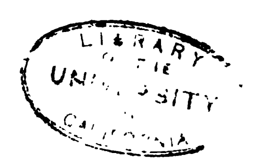


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

TROISIÈME PARTIE

AFRIQUE SUD-ORIENTALE ET EXTRÊME-ORIENT

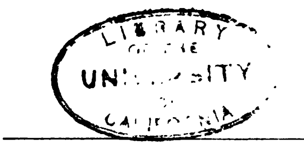
QUATRIÈME PARTIE

EUROPE CENTRALE ET OCCIDENTALE. AFRIQUE OCCIDENTALE NOUVEAU-MONDE

CINQUIÈME PARTIE

OCÉANIE

TABLE DES CARTES



Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

BERGER- ... S
PARIS,

Bibliot ... al

La Bil ... aci-
palement ... ares
de comm ... èves
des gran ... sau-
raient se ... ns et
aux jeun ... ours
du soir ... e en
état de ...
Rédig ... listes
les plus ... ifiant
les déve ... ction
réellem ... re en
même t ... ciants
désireu ... jours,
comme ... lation
comme ... ituera
ainsi l...

Code ... ets, rè-
gle ... mentaire
tiré ... il d'État
et ... u au Mi-
nis ... olonnes,
br ... **18** fr.

Cod ... avec des
nc ... cultés de
dr ... r à la Fa-
c ... e édition.
1 ... **2** fr.

... ation com-

Recueil des Lois industrielles, ... des écoles industrielles et commerciales, par E. Cohendy, professeur à la Faculté de droit et à l'École supérieure de commerce de Lyon. 2e édition. 1898. Un volume in-18, relié en percaline gaufrée. . . . . **2** fr.

Les Tribunaux de commerce. Organisation, compétence, procédure, par A. Houyvet, docteur en droit, ancien agréé près le tribunal de commerce de la Seine, professeur de législation commerciale et industrielle à l'École supérieure de commerce de Paris, avec une préface de M. F. Rataud, professeur honoraire à la Faculté de droit de Paris. 1894. Un volume in-8, relié en percaline gaufrée. . . . . **4** fr.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — Rue des Glacis, 18, NANCY.

Bibliothèque d'Enseignement commercial

OUVRAGES PARUS (*Suite*).

Manuel pratique des Opérations commerciales, par A. DANY, directeur de l'École supérieure de commerce … Havre, ancien chef de comptabilité, ancien professeur à la sociét… …elle des employés de commerce du Havre. *Nouvelle édition.* 1… volume in-8, relié en percaline gaufrée . . . . 5 fr.

Manuel de Géographie commer… DEVILLE, agrégé, professeur au Lycée Michelet. (*Ouvr*… *par la Société de géographie commerciale de Paris.*)… …nes in-8 avec cartes et diagrammes, reliés en perca… . . . . . . 10 fr.

Précis d'Histoire du Comm… recteur de l'Académie de Poitiers, ancien profe… …s lettres de Lille, à l'École supérieure de com… …ut industriel du Nord. 1896. 2 volumes in-8, re… . . . . . . 8 fr.

Principes géné… LÉAUTEY, professeur de comptabili… national d'Escompte, et A. GUIL… la Société métallurgique de … …rcaline gaufrée . 5 fr.

Les T… droit maritime appliqué, p… …esseurs à l'École supérieure de… …8. Un volume in-8, relié en percaline gaufrée. . . . . 4 fr.

Armements maritimes, cours professé à l'École supérieure de commerce de Marseille, par C. CHAMPENOIS, capitaine au long cours, ancien commandant aux Messageries maritimes. 1895. Deux volumes in-8 avec 140 figures, reliés en percaline gaufrée . . . . 10 fr.

Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde. Traité pratique des différents systèmes monétaires et des poids et mesures, accompagné de renseignements sur les changes et les timbres d'effets de commerce, etc., par A. LEJEUNE, directeur de l'École supérieure de commerce de Marseille. 1894. Un volume in-8, relié en percaline gaufrée. . . . . 5 fr. (*Épuisé.*)

Manuel de préparation aux concours d'entrée des Écoles supérieures de commerce, contenant le développement des programmes officiels des concours d'entrée (arithmétique, algèbre, géométrie, physique, chimie, géographie, histoire, comptabilité). *3e édition. 1899.* Deux volumes in-8, reliés en percaline gaufrée . . . . 10 fr.

Annuaire de l'Enseignement commercial et industriel. 4e année, 1895 (dernière parue). Un volume in-18, de 760 pages, cart. 3 fr.

Les frais de port en sus, à raison de 75 centimes pour l'envoi par la poste d'un volume de 4 ou 5 fr.; plusieurs volumes peuvent être réunis dans un colis postal de 3 kilogr. (85 centimes), ou 5 kilogr. (1 fr. 05), ou 10 kilogr. (1 fr. 50).

BIBLIOTHÈQUE

D'ENSEIGNEMENT

COMMERCIAL.